



Eric Harry

Combat fatal



Roman

Best-Sellers
Robert Laffont

COMBAT FATAL

COMBAT FATAL

COMBAT FATAL

COMBAT FATAL



COMBAT FATAL

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

10 juin 1999, la 1^{re} guerre nucléaire vient de commencer, 1995
L'Ordinateur, 1998

ERIC HARRY

COMBAT FATAL

roman

traduit de l'américain par Nathalie Gouyé-Guilbert



ROBERT LAFFONT

Titre original : INVASION

© Eric L. Harry, 2000

Traduction française : Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2001

ISBN 2-221-07913-2

(édition originale : ISBN 0-515-12842-2 Jove Books/The Berkley Publishing Group,
New York)

PROLOGUE

« Le continent nord-américain est séparé de l'Europe par quatre mille cinq cents kilomètres et de l'Asie par six mille kilomètres de mers ininterrompues. Ces étendues d'eau lui assurent une protection contre les interventions extérieures dont ne bénéficie aucune autre région du monde... Deux vastes océans, des relations paisibles avec le Canada, la maîtrise de l'instabilité propre aux États situés au sud donnent aux États-Unis un sentiment de parfait isolement et d'absolue sécurité. C'est par ailleurs un pays qui se suffit presque entièrement à lui-même : si les approvisionnements extérieurs venaient à manquer, les États-Unis pourraient s'en passer. [...] L'élément maritime conserve encore à l'ère nucléaire le rôle déterminant qu'il a toujours tenu dans l'élaboration de la stratégie américaine depuis la fondation de la république. Les océans continuent de protéger l'Amérique des invasions. »

John Keegan et Andrew Wheatcroft
Zones de conflit : Atlas des guerres à venir (1986)

Montgomery, Alabama
14 septembre, 7 h 20, heure locale

Comment en était-on arrivé là ? se demandait le soldat Stephanie Roberts, dix-huit ans, en considérant le barrage routier poussiéreux qui signalait la frontière récemment tracée au cœur de l'Amérique.

Stephie était la benjamine d'un groupe de neuf fantassins qui ne comptait que deux femmes. Elle grimpa dans le camion.

— J'ai pas confiance en toi, lui déclara le paquet de muscles qui répondait au nom d'Animal.

Avec son mètre soixante-dix et ses soixante-trois kilos, Stephie et son fusil assuraient la sécurité de l'unique mitrailleuse dont disposait l'escouade — mitrailleuse servie par le trouduc qui répandait ses cent vingt-cinq kilos sur la banquette à côté d'elle. Cet ancien attaquant de l'équipe universitaire de foot avait la peau blanche, dix-neuf ans et la maturité affective d'un enfant de six ans.

— Moi, les meufs, j'me méfie, souffla-t-il dans un vent d'haleine qui fit grimacer Stephie. Alors, t'as intérêt à pas rester dans ma ligne de mire ou je pourrais bien avoir à te descendre pour mitrailler les Chinois.

Les autres ne bronchaient pas.

— Ça me va, répondit Stephie. Au fait, tu pues.

Il faisait très chaud. Une multitude de réfugiés s'amassait à la lisière de la zone d'exclusion, à trois cents kilomètres au nord de la côte d'Alabama. Trois cents kilomètres au nord de chez elle. En amont de la ligne de démarcation, tout semblait normal. Les vêtements séchaient sur les cordes à linge, à un jet de pierre des sacs de sable du poste de garde. Les magasins étaient ouverts, les villes animées. Les gens vaquaient à leurs occupations. Sans les mitrailleuses, les chars et les batteries de missiles plus ou moins dissimulés, le changement aurait pu passer inaperçu pour un observateur non averti. Même les tentes du centre d'hébergement des personnes déplacées, plantées au milieu des caravanes et des barbecues, avaient des airs de campement d'été.

Les gardes, issus de la police militaire et de la police de la route, levèrent la barrière et adressèrent des signes de la main aux douze camions du convoi qui défilait devant eux. Les diesels ronflaient en crachant des jets de fumée nauséabonde, mais Stephie appréciait ce souffle d'air, même vicié, épanché dans la chaleur suffocante. Son camion franchit à son tour le cordon de sentinelles. Elle avait l'impression de quitter l'Amérique.

Les haies de sacs de sable élevées à l'oblique jusqu'aux bas-côtés de la route s'écartèrent, dégageant l'asphalte étincelant. Ils entraient en territoire disputé, sur le no man's land qui sépare deux grandes armées. Privé de vie. Figé, vide et silencieux. Comme déjà paré pour la violence à venir.

On n'avait pas dressé de nouvelles cartes pour signaler les enclaves qui tailladaient désormais le sud-est des États-Unis, mais le commandant avait montré à toute la compagnie d'infanterie celles, maculées de sang, qu'on avait arrachées aux patrouilles de

reconnaissance chinoises. Les jeunes Américains, assis en rond sur leurs casques et leurs paquetages, se les étaient passées sans un mot. Ils étaient cent dix fantassins, des bleus sortis depuis un mois à peine des rigueurs des camps d'entraînement et, pour quatre d'entre eux, du confort bourgeois. Désormais tous aussi sales, suants, brûlés par le soleil, couverts de piqûres de moustique, de plaies et de bosses. Leur attitude avachie trahissait leur épuisement.

Au fur et à mesure que les cartes cheminaient de main en main, la colère montait. Elle pétillait dans leurs yeux plissés. Elle raidissait les muscles de leurs mâchoires crispées. Les cartes avaient fini le tour quand les camions chargés de les reconduire à l'Holiday Inn qui leur tenait lieu de caserne étaient arrivés. Pas un ne s'était levé, malgré la perspective d'un retour à la chambre (Stephie partageait la sienne avec Becky Marsh, une fille de dix-neuf ans originaire de l'Oregon, seul autre élément féminin de leur formation). Malgré les douches, l'air conditionné, les lits douilletts qui les attendaient. Les adolescents fourbus ne voulaient pas s'en aller. Le lieutenant Ackerman, leur chef de section, avait feint la contrariété tout en réprimant un sourire. Leur sergent, Kurth, et les sous-offs n'avaient pas desserré les lèvres.

Ce jour-là, les soldats avaient ramené leurs officiers dans les bois. Ils avaient encore passé une semaine à creuser des tranchées, débiter des broussailles, mitrailler des arbres et attaquer un talus calciné. Tout ça parce que, sur les cartes prises à l'ennemi, les noms des villes d'Alabama étaient inscrits en chinois.

— Verrouillez, chargez, lança le sergent Collins, leur chef de groupe, alors que le convoi prenait de la vitesse.

Leur unité tout juste constituée venait de recevoir pour première mission la surveillance active des plages exposées du littoral du golfe. Les cliquetis métalliques des chargeurs et les claquements des culasses ponctuaient le chuintement du vent. Ils avaient relevé les bâches du camion pour laisser passer l'air et Stephie commençait à retrouver le paysage familier de son État natal. Elle connaissait comme sa poche les moindres cahots de la route à deux voies au bitume fendillé. Ils passèrent devant la supérette où son beau-père s'arrêtait toujours pour acheter des cacahuètes au retour des matchs de foot de Tuscaloosa. Elle reconnut la station-service où ils avaient attendu toute une journée de canicule qu'on répare leur radiateur qui fuyait. Là se tenait autrefois l'étalage du marchand qui, d'après sa

mère, vendait les pastèques les plus fraîches du continent. Autant de lieux maintenant déserts. Délaissés. À l'abandon.

Ses camarades s'intéressaient surtout au nouvel ornement de la route. Une affiche où s'étalait le portrait d'une actrice célèbre qui jouait les allumeuses dans des navets sentimentaux. Elle avait le doigt posé sur ses lèvres bardées de rouge écarlate. Cette vision aguicheuse suscita un déchaînement de commentaires et de gestes obscènes chez les garçons à qui avait manifestement échappé le sens du message. « Trop de mots, trop de maux », proclamait le slogan. Stephie se dit que la carrière de l'actrice avait dû en prendre un coup.

Des bunkers de béton surmontés de périscopes et d'antennes électroniques — orientées au sud — avaient jailli des remblais de terre qui longeaient la route. Les ponts arboraient des panneaux orange annonçant : « Danger ! Accès interdit, démolition imminente. » Au loin, les champs, parce qu'ils pouvaient offrir une aire d'atterrissage aux avions assez téméraires pour braver les défenses aériennes, étaient criblés de sombres cratères creusés par des tirs d'artillerie préventifs. Tout au long de la route, un chapelet ininterrompu de panneaux triangulaires invitait à ne pas quitter la chaussée et à rester à l'écart des bas-côtés déjà truffés de mines. Les triangles disposés à intervalles réguliers — une tête de mort barrée de deux fémurs croisés, en noir sur fond jaune — accompagnaient la progression du convoi vers la mer et ses dangers.

De temps en temps, ils traversaient une petite ville encore livrée au nettoyage des ingénieurs. Ceux-ci entassaient dans des remorques tout ce qui pouvait avoir un usage militaire : générateurs portables, bûches, transformateurs, bouteilles de gaz. Ce que les ingénieurs n'emportaient pas, ils le détruisaient. Des panaches de fumée noire s'élevaient de toute part. Le convoi était fréquemment arrêté par les opérations de démolition. Du camion immobilisé fusa un concert de cris et de hurras quand un château d'eau s'effondra sous le souffle de ses charges d'explosifs. Sur le mur qui s'affaissait on lisait encore une inscription pâlie par le temps : « Allez les Wildcats ! Champions 2001-2002 de basket 2^e division. » Après la chute du bâtiment, les soldats surexcités mimèrent le spectacle grandiose de son implosion, à grand renfort de gestes et de bruitages. Ils étaient debout, agités. Fébriles. Morts de peur, se dit Stephie en frissonnant malgré la chaleur torride.

Pendant la demi-heure qui suivit, les déflagrations tonitruantes provoquées par des ingénieurs invisibles produisirent l'effet

inverse. La vibration qu'elles propageaient dans leur corps finit par tarir les bavardages. La guerre n'était pas encore arrivée sur le sol américain, mais les spasmes sourds qui secouaient leurs entrailles semaient en eux des présages de mort qui leur minaient les nerfs. Les jeunes gens regardaient en eux-mêmes. La tension ambiante l'exigeait. Personne n'évoquait à voix haute les réalités qui les attendaient, sauf Becky. La compagne de chambre de Stephie avait passé ses deux semaines à l'Holiday Inn à imaginer le pire malgré les protestations de Stephie qui la suppliait de la laisser dormir.

Le convoi reprit la route de la côte vers huit heures du matin et se trouva bientôt environné d'un épais nuage flottant au ras du sol. Certains se couvrirent la bouche et le nez de mouchoirs pour se protéger des relents âcres qui les assaillaient. Un souvenir revint à Stephie. Les Rocheuses canadiennes, vacances d'été, elle avait huit ans. L'odeur d'un incendie de forêt.

Les flammes qui consumaient les futaies d'Alabama restaient invisibles. Mais les arbres qui bordaient la route n'étaient plus que troncs calcinés, branches noircies et squelettes friables. Les Chinois ne trouveraient plus de sous-bois où s'abriter et allumer des feux de camp quand les nuits fraîchiraient. Plus de buissons où se cacher pour échapper aux tirs américains. Qu'une terre nue et dévastée, songeait Stephie en ravalant sa fureur. Ses dents grincèrent. Une grimace lui déforma le visage. Elle refoula un assaut de larmes. Depuis toujours, la colère la faisait pleurer.

Le soldat de 1^{re} classe John Burns, qui était assis à côté d'elle, fut le seul à s'en apercevoir. Il glissa un coup d'œil dans sa direction, esquissa une ombre de sourire du coin des lèvres et ferma les yeux pour reprendre son somme.

Au début, il avait été apparemment le seul des vingt et quelques soldats amassés dans le camion à pouvoir dormir en toute quiétude. Les artilleurs et les fantassins des deux détachements étaient serrés comme des sardines sur les banquettes. À part Burns, ils fixaient tous, dans un silence pesant, le paysage désolé et fuligineux qu'ils traversaient, agrippés à leurs armes comme pour y puiser un réconfort.

Et puis, l'un après l'autre, ils s'étaient assoupis. Et bientôt — comme par magie, se disait Stephie en regardant autour d'elle — ils dormaient tous profondément, y compris Animal, son autre voisin de banquette dont la carcasse monumentale penchait dangereusement vers elle.

Stephie aussi était envahie par une douce somnolence. La chaleur décourageait les conversations et invitait plutôt à l'introspection. Le clic régulier des pneus sur les jointures des dalles qui habillaient la route agissait comme un soporifique. La suspension usée du vieux camion berçait les passagers avec constance. Mais Stephie n'avait jamais réussi à s'endormir sur la route. Elle ne se sentait pas assez en confiance pour se laisser aller dans un véhicule en mouvement.

John Burns lui adressa un autre sourire d'encouragement avant de refermer les yeux en appuyant la tête contre la structure métallique qui maintenait la bâche. Il était un peu plus âgé que les autres soldats du groupe. Au milieu de tous ces grands adolescents, il avait déjà l'air d'un homme. Stephie lui rendit son sourire, par une sorte de réflexe acquis à l'université. L'université ! Il y avait quatre mois à peine qu'elle avait gravi le podium pour recevoir son diplôme. Le soir de la fête de la promo, elle avait écumé toutes les soirées de la région avec son petit copain, Conner Reilly. Le garçon, qui était en perm, avait loué une limousine pour l'occasion. Quatre mois !

Elle se sentit tout à coup déprimée, nerveuse, démoralisée et parfaitement inadaptée à sa nouvelle situation. Dans le silence poisseux de ce matin d'été, une question dominait les pensées qui tourbillonnaient dans son jeune cerveau de dix-huit ans : comment en était-on arrivé là ?

Les images d'une guerre lointaine dansaient sur l'écran de télévision. Stephie Roberts, âgée de dix ans, regardait les scènes de combat un peu floues diffusées aux nouvelles du soir, auxquelles sa mère ne s'intéressait nullement.

— Les renforts envoyés par la Thaïlande au Viêt-nam n'ont pas ralenti l'avancée des Chinois.

Quand le présentateur avait changé de sujet pour commenter une cérémonie très ennuyeuse qui se déroulait quelque part en Corée, Stephie s'était replongée dans son journal intime. « Sally H. a dit aujourd'hui qu'on serait des vraies stars quand on n'aurait plus nos appareils, mais que Gloria aurait bien besoin de se faire refaire le nez. Je l'ai dit à Judy, qui l'a dit à James Thurmond le Maléfique, qui l'a répété à Gloria, qui m'a traitée de tous les noms, moi, avait-elle souligné, comme si j'y étais pour quelque chose ! » Les troupes américaines s'étaient retirées, expliquait le journaliste, car c'était la condition qui présidait à la réunification du Nord et du Sud. À la veille des élections libres qui devaient avoir lieu dans tout le pays, le

gouvernement nord-coréen s'était disloqué après la fuite de ses principaux dirigeants, qui craignaient sans doute des représailles. La Chine et la Corée du Sud s'étaient immédiatement engouffrées dans la brèche « pour prévenir toute violence ».

Leurs armées s'étaient affrontées, à la suite de quoi la Chine avait occupé toute la péninsule coréenne, le Nord comme le Sud. Le gouvernement fantoche mis en place par les Chinois célébrait maintenant la réunification tant attendue. « Faire la peau à James Thurmond », nota Stephie dans son carnet en éteignant la télévision qu'elle trouvait décidément soûlante.

— Hé, ho ! s'insurgea son beau-père en s'emparant de la télécommande.

Suivit un reportage qui concernait l'entreprise dans laquelle il travaillait. Le Congrès acceptait de débloquer des milliards de dollars pour développer un projet de bouclier antimissile qui, pourtant, ne répondait plus aux besoins défensifs de la nation. Son beau-père rayonnait. Sa mère avait déclaré :

— Tu vas peut-être enfin te décider à demander une augmentation !

Stephie était sortie pour aller se promener pieds nus sur la plage aux derniers rayons du soleil d'Alabama et comploter mentalement la disgrâce sociale du Maléfique.

Les eaux bleues du golfe n'avaient plus le même aspect que dans son enfance. Rien n'était plus comme avant.

— Premier groupe, dehors ! vociféra le sergent Collins. N'allez pas sur la plage. Elle est minée. Du nerf !

Les six hommes et les deux femmes, plus le sergent, descendirent du camion bâché de vert avec leur paquetage. Tony Massera, un gars de Philadelphie, resta un moment planté sur la route à cligner des yeux avant de coiffer son couvre-chef.

— Il fait toujours aussi chaud en Alabama, Roberts ?

— Chch..., chuinta Animal en faisant mine de tousser. Sa pseudo-quinte de toux s'acheva en « chochette, chochette ».

Et il gratifia Massera d'un large sourire pour s'assurer qu'il avait bien entendu. Si l'insulte était venue d'un autre, le preste et fougueux Massera, qui secondait Animal à la mitrailleuse, aurait certainement toisé l'insolent et rabattu son caquet d'une grêle de coups de poing. Mais celui qu'on avait surnommé Animal et affecté à titre quasi permanent à leur formation comme servant de

mitrailleuse se payait une carrure de demi de mêlée et faisait figure de géant auprès des autres. Aussi Massera fit-il la sourde oreille.

— Désolé, merde ! Je dois couvrir quelque chose, mon pauvre Antonio.

— Tony, rectifia Massera pour la centième fois depuis que les deux artilleurs avaient rejoint l'unité.

Les autres se taisaient, ne trouvant rien à dire.

À douze ans, Stephie n'avait toujours aucun goût pour l'actualité. Elle se rappelait quand même une certaine séance de labo Internet au collège de Mobile. La classe au grand complet contemplait sur le vaste écran un homme d'âge respectable, le Premier ministre indien, en larmes sur un quai de Bombay. Dans la salle obscure, les sixièmes étaient restés pétrifiés. Ils étaient encore assez jeunes pour être impressionnés par la douleur d'un adulte, mais pas encore assez mûrs pour en comprendre les raisons. On voyait des civils et des militaires indiens embarquer en hâte à bord d'un navire de guerre gris bondé de monde.

— Savez-vous pourquoi le Premier ministre n'est pas monté à bord avec les autres ? avait demandé le professeur.

Comme elle n'obtenait pas de réponse, elle avait poursuivi :

— Alors que les troupes chinoises et pakistanaïses étaient aux portes de la ville ?

Mais cette précision n'avait mis personne sur la voie.

— Parce que c'est un navire britannique, avait fini par expliquer le prof avec un soupir.

C'était un cours pour les doués et les intellos. Stephie s'était sentie dépassée.

— Il n'a pas voulu, par fierté, quitter son pays à bord d'un bateau étranger.

Tout le monde avait les yeux fixés sur l'homme en pleurs. Stephie avait levé le doigt et poliment demandé ce qu'il lui était arrivé.

— Il a été exécuté.

Fusillé.

Stephie n'avait su que murmurer :

— Merci.

— Sac à l'épaule. Et silence ! rugit le chef alors que personne ne pipait mot à l'arrière du camion.

À vingt ans, le sergent Collins était le doyen du lot et pas vraiment à son aise.

— Nous sommes sur la côte, au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, bande d'abrutis !

Ils avaient remarqué. Plus le convoi approchait du littoral, plus le terrain s'aplanissait. Le corps de génie avait achevé sa besogne un mois plus tôt dans les petites villes voisines de Mobile. Peter Scott avait déclaré, en voyant les carcasses noircies des hôpitaux, des écoles et des palais de justice, que ça vous avait déjà des airs de paysage après la bataille. Mais Stephie avait vu les photos des effets dévastateurs de la guerre en couverture des magazines. L'anéantisement méthodique des bâtiments publics n'était rien comparé aux déserts lunaires qu'étaient devenus Yokohama, Singapour, Bombay. Et Tel-Aviv ! songea-t-elle en frémissant.

L'arrivée en vue du golfe leur avait causé un choc. En apercevant les lambeaux de mer bleue découpés entre les silhouettes des arbres, Stephie avait éprouvé de drôles de gargouillis dans l'estomac. Pendant qu'ils roulaient sur la route côtière, certains de ses camarades ne quittaient pas des yeux le rivage, comme pour défier leurs démons intérieurs. D'autres, au contraire, se tenaient repliés, la visière du casque appuyée sur le canon de leur M-16 des surplus de l'armée, concentrés sur leurs chaussures.

Stephie avait treize ans quand son équipe de foot avait gagné le championnat régional. Elle jouait milieu de terrain. Même si elle n'avait pas été l'auteur direct des buts et manœuvres qui leur avaient valu la victoire un à zéro, elle avait mis tout son cœur à courir d'une surface de réparation à l'autre, à contrecarrer les attaques, à exécuter des passes virulentes malgré les courbatures violentes, héritées des matchs enchaînés pendant le week-end. Elle avait réussi le plus bel exploit de sa jeune carrière lorsque au moment critique, elle avait dévié d'un coup de pied magistral la progression de leurs adversaires vers un but qui leur eût été fatal. Quand avait retenti le coup de sifflet, toutes les joueuses de l'équipe s'étaient jetées à plat ventre dans la boue pour former une mêlée de filles qui se congratulaient, s'embrassaient et criaient leur joie à l'unisson. Au début de la saison, l'entraîneur leur avait promis que si elles remportaient le championnat de l'État — et elles avaient une chance — il les emmènerait l'été suivant en camp sportif... dans le midi de la France ! Elles s'étaient entraînées cinq jours par semaine ; elles avaient

disputé tous les matchs de la saison, y compris les plus lointains, et rejoué encore à leur retour. Avant les quarts de finale, elles avaient décidé de ne pas parler du voyage pour ne pas tenter le sort. Pourtant, en quittant le terrain à la fin de la demi-finale, une Sally Hampton méconnaissable sous son masque boueux avait glissé à l'oreille de Stephie :

— On est bonnes pour la France !

Elle avait raison. Elles avaient gagné le championnat.

Au milieu de leur joyeux vacarme, elles avaient entendu la voix de leur entraîneur :

— Désolé, les filles ! lançait-il d'un air penaud.

Tous les regards s'étaient tournés vers lui.

— Nous n'allons pas pouvoir y aller.

Il y avait eu un ou deux « Quoi ? » mais surtout une avalanche de « Pourquoi ? ». Il avait expliqué qu'à cause de la guerre dans l'océan Indien les Français avaient annulé le camp d'été.

— On peut pas y aller quand même ? avait protesté Gloria Wilson, leur gardien de but.

— Vos parents pensent que ce ne serait pas prudent.

Les filles s'étaient relevées pour se précipiter vers le groupe des parents qu'elles avaient assailli de tous les arguments qui leur venaient à l'esprit.

— Nous n'y allons pas par bateau, mais par avion ! avait essayé l'une des joueuses.

— La guerre est à des milliers de kilomètres ! avait tenté une autre.

— Vous aviez promis ! avait gémi une dernière.

L'entraîneur avait levé les mains pour apaiser la mutinerie.

— Nous sommes tous absolument navrés, les filles. Mais, après la défaite de l'Europe face à la Chine dans l'océan Indien, il vaut mieux s'abstenir de voyager à l'étranger. On ne sait pas ce qu'il peut se passer.

Les filles étaient anéanties. Les plus tenaces avaient continué à rouspéter et discutailler en se dirigeant vers le car. Si Stephie n'avait pas joint sa voix aux leurs, c'était qu'elle venait d'apercevoir son père, son vrai père, dans les gradins. Sa mère avait haussé les yeux au ciel en le voyant, furieuse de le savoir là.

Stephie s'était élancée à sa rencontre. Il avait ouvert les bras et l'avait serrée contre lui.

— Que je suis fier de toi ! avait-il soufflé dans ses cheveux alors qu'elle se pressait contre lui, la joue plaquée contre son torse. Tu courais partout ! Tu contrais les attaques avec une énergie incroyable ! C'est grâce à ta superbe intervention à la fin du match que vous avez gagné !

Stephie avait levé vers lui un visage rayonnant, mais réprimé aussitôt son sourire en pinçant ses lèvres entre ses dents.

— Tu peux sourire, maintenant, lui avait dit son père en lui prenant le menton. Tu n'as plus d'appareil. Tu es et seras toujours la plus jolie fille du continent.

Elle avait ri. Il avait saisi entre ses mains son visage criblé de boue.

— Je t'aime très fort.

Pendant le barbecue organisé par l'équipe pour fêter la victoire, sa mère n'avait pas cessé de répéter que son ex-mari avait tout gâché et les filles dépitées avaient manifesté leur déception en opposant à leurs parents un mur de silence prémédité. Malgré son mutisme, Stephie rayonnait. Tout allait bien. Le monde était beau.

Stephie s'approcha du lourd paquetage qu'elle avait posé contre le pare-chocs arrière du camion.

— Tu veux que je t'en prenne une partie ? proposa John Burns à voix basse.

Il ployait déjà sous le poids de son propre fourbi et ne faisait même pas partie du groupe de Stephie. Animal tira une langue indécente qu'il agita à tout vent. Sa mimique grossière déclencha les ricanements de leurs camarades.

— J'y arriverai, assura Stephie.

Elle chargea son sac sur son dos en grognant sous l'effort. Ses jambes fléchirent, mais elle serra les dents et ajusta les sangles et la ceinture en s'appliquant à contrôler sa respiration oppressée. Puis elle s'empara de son M-16 et du M-249 qui l'accompagnait. Le lance-grenade de quarante millimètres fixé sous le canon ressemblait à un jouet. Les projectiles ventrus, en forme de boulet, émergeaient des cartouchières qui lui barraient la poitrine et lui donnaient des allures de pistolero.

John alla rejoindre les rangs en train de se former sur la route, sous les regards interrogateurs de Becky Marsh, qui attendait qu'il lui propose le même coup de main. Finalement, celle-ci souleva son paquetage en grommelant :

— Ouais, moi aussi, je me passerai de ton aide. Merci quand même d'y avoir pensé !

Et elle décocha un regard noir à Stephie, qui fit mine de ne pas le remarquer.

La 3^e section comprenait trente et un soldats. Le lieutenant Ackerman, son second et le sergent Kurth avaient devant eux quatre groupes de neuf hommes alignés pour l'inspection. Sur les vingt-sept fantassins qui constituaient les quatre groupes de combat, dix-neuf étaient des hommes et huit des femmes. Chaque groupe comptait deux équipes de tir, parmi lesquelles l'élément féminin était également réparti : une par équipe. Les chefs de groupe — trois sergents et un caporal — se tenaient à l'extrémité droite de leur rangée. Les soldats tendirent leur bras gauche pour se placer comme à la parade. La formation s'étirait sur une distance plus longue qu'à l'ordinaire à cause des quatre éléments supplémentaires qui prolongeaient les rangs. En effet, à chaque groupe avaient été affectées une paire de servants de mitrailleuse et une équipe de deux artilleurs chargés des missiles polyvalents, détachés de la section artillerie de la compagnie.

Avec les quatre membres du personnel médical dépêchés par le détachement sanitaire du bataillon à l'arrière, la 3^e section regroupait à ce jour cinquante individus.

À quatorze ans, Stephie souffrait d'une attirance quasi obsessionnelle pour le sexe opposé. Le dernier d'une longue série de « garçon le plus mignon que j'aie jamais vu » lui était apparu lors d'une cérémonie à la mémoire des victimes du deuxième holocauste juif. Il avait l'air plus mûr que ses prédécesseurs : elle lui donnait seize ans. Il avait des cheveux noirs et une peau lisse et claire comme l'albâtre. Il doit avoir des parents dermato, s'était extasiée Stephie. Tandis que se succédaient les prières, certaines familières au milieu de longues litanies en hébreu, une belle histoire d'amour s'échafaudait dans son esprit imaginaire, quand soudain son beau-père s'était penché pour lui murmurer à l'oreille :

— Ils l'ont bien cherché, tu sais. Les Chinois avaient prévenu Israël qu'ils riposteraient s'ils se servaient de leur arsenal nucléaire.

Sa mère, gênée, lui avait décoché un coup de pied sous le banc. En l'entendant gémir de douleur, l'amoureux potentiel s'était retourné et Stephie avait reçu un choc. Des larmes coulaient de ses yeux « bleus comme deux lacs d'eau pure, avait-elle écrit dans son

journal, inondant ses joues de porcelaine ». Le soir même, elle s'était connectée à Internet pour lire les articles de presse relatant les événements de Tel-Aviv. Il en ressortait que la Chine avait effectivement tenté de dissuader Israël d'utiliser son armement nucléaire contre les armées d'invasion. À titre de représailles, la Chine avait anéanti Tel-Aviv et toute sa population. Stephie se repassait indéfiniment les images. Elle ne comprenait pas les idéogrammes qui s'inscrivaient dans le coin inférieur droit de l'écran, mais le compte à rebours gardait une évidence universelle. Quand le décompte arrivait à zéro, un bouquet d'éclairs aveuglants englobait les contours de la ville.

— Les 1^{er}, 2^e et 3^e groupes et leurs équipes de tir viennent avec moi et le sergent Kurth en patrouille de reconnaissance sur la plage ! annonça Ackerman, le grand gaillard pointu fraîchement promu officier et bombardé chef de la section. Le 4^e surveillera les camions !

— Vos gueules ! tonitrua le sergent Kurth.

Stephie était pourtant bien sûre de n'avoir pas entendu un murmure. Il foudroyait du regard le 4^e groupe aligné derrière elle. Celui qui avait écopé de la mission la plus facile.

— Tous tant que vous êtes, quand vous serez sur la plage, ouvrez l'œil ! continuait Ackerman, West Point ainsi qu'on l'appelait derrière son dos. Si vous repérez des empreintes, vous faites les sommations ! Dans cette zone, chacun est libre de tirer à volonté. Faites attention aux mines sur les bas-côtés de la route. Celles qui se trouvent sous l'asphalte sont sous contrôle actif et actuellement désarmées. Fusils chargés. Cartouches insérées. Sécurité en place.

Un concert de claquements métalliques s'éleva aussitôt parmi les hommes et les femmes qui détournaient leurs armes de leurs camarades pour vérifier les sélecteurs. Stephie éjecta un chargeur de trente balles voilé. Le cuivre des cartouches luisait à la bordure de leur double douille. Elle réintroduisit un chargeur plein dans le magasin de son fusil d'assaut, ainsi qu'une grenade à fragmentation de quatre millimètres dans le tube de son lance-grenade. Elle le referma comme un fusil à pompe et vérifia que les sélecteurs se trouvaient bien en position de sécurité.

— Conformément au décret sur la défense du littoral, déclara le lieutenant Ack Ack d'un ton de conspirateur, cette zone est soumise à la loi martiale. Nous avons ordre d'arrêter tous les civils que nous

rencontrerons et la permission de faire usage de la force. Si nous entrons en contact avec des éléments de l'armée chinoise, nous devons rendre compte, attaquer et détruire ! En file indienne ! Caporal Higgins, c'est vous qui avez la liaison pour nous guider. Prenez la tête ! En avant !

À quinze ans vint pour Stephie le temps des questions.

— Pourquoi les Néo-Zélandais jettent-ils des ordures sur nos bateaux ?

La bouche encore pleine, son beau-père lui avait répondu, qu'ils leur en voulaient de ne pas les avoir défendus. Devant cette entorse aux bonnes manières, sa mère avait fait entendre un raclement de gorge réprobateur.

— Pourquoi ne les avons-nous pas défendus ?

— Parce que ça ne valait pas le coup de risquer une troisième guerre mondiale, surtout après la mise en place du bouclier antimissile de la deuxième génération.

— Qui sont les plus forts, nous ou les Chinois ?

— Nous.

— Alors pourquoi on les a laissés se taper la Malaisie ?

— N'emploie pas ce langage ! s'était offusquée sa mère.

Son beau-père avait expliqué que les Chinois avaient profité des chantiers navals coréens, qui servaient auparavant à construire des supertankers, pour mettre à flot des porte-avions géants.

— Ils sont cinq fois plus grands que les nôtres et peuvent abriter trois fois plus d'appareils. Certains sont utilisés pour le transport de troupes et ils ont une capacité de vingt mille hommes.

— Quelle est la taille de leur armée ?

— Trente, quarante millions, par là...

— Et la nôtre ?

— Sais pas. Quelques centaines de milliers.

— Dans ce cas, comment peux-tu dire que nous sommes les plus forts ?

— À cause du bouclier antimissile que notre société contribuait à installer.

— Mais ils en ont un aussi. Tout le monde a son bouclier, non ?

Son beau-père avait fini par se lasser de ses questions incessantes.

Un à un, les rangs se mirent en mouvement sur la grand-route qui s'étirait parallèlement à la côte, droit vers la maison de Stephie. Son

groupe, placé en troisième position, fermait la marche. Compte tenu des dix mètres d'intervalle qui séparaient les soldats, le guide marchait trois cents mètres devant, mais Stephie voyait sur l'écran à cristaux liquides, suspendu au bout d'une tige devant ses yeux, la même chose que Higgins : une langue de goudron déserte qui oscillait au rythme de ses pas. Les vieux casques en Kevlar avaient reçu un équipement électronique maintenu par des rubans adhésifs. Il comprenait un écran et un micro fixés sur une tige, des écouteurs protégés par des oreillettes blindées et un fil relié d'un côté à une pile, de l'autre à un récepteur accroché à l'épaule. L'homme de tête chargé de les guider possédait, en plus de cet attirail, un émetteur et une minicaméra de la taille d'un stylo.

Le dispositif électronique de la toute jeune 41^e compagnie d'infanterie tenait en réalité du bricolage. Il était loin d'atteindre le degré de perfectionnement de celui dont bénéficiaient les divisions aux effectifs moindres de l'armée régulière. Les professionnels disposaient d'un système intégré, inclus dans le casque en céramique, plus moderne et plus léger.

Stephie scrutait les dunes à sa gauche et la plage à sa droite. Elle n'y vit rien de particulier, que les déchets qui jonchent habituellement les bords de route. Papiers de bonbons. Canettes de Coca. Journaux jaunis à demi enfouis dans le sable.

— Voyez-vous ça ! s'exclama Stephon Johnson, qui la précédait.

Sa voix lui parvenait hachée de crachotements dans son écouteur gauche déglingué. Le caporal Johnson arrivait de Washington. En tant que grenadier, il s'était retrouvé chef de l'équipe de tir Alpha dont dépendait Stephie. Il repoussa un préservatif usagé de la pointe du pied.

— Dis donc, on s'emmerdait pas dans le beau monde de la côte, hein, Roberts ?

Les hommes s'esclaffaient en passant près de l'article et y allaient de leurs commentaires douteux.

— Bouclez-la ! finit par s'énervier le sergent Collins.

Le silence retomba sur la colonne en marche qui dut bientôt contourner un cratère récent plein d'eau verdâtre. Reste d'un bombardement d'entraînement, pensa Stephie, ou d'un raid aérien sur une avant-garde chinoise.

Elle commençait à avoir les muscles et les poumons en feu. Le « paquetage de survie » lui massacrait les épaules et le dos. La sueur

dessinait sur les tenues camouflées des taches de plus en plus sombres au fur et à mesure qu'on s'éloignait des camions — et qu'on approchait de sa maison. Leur seul contact avec le monde extérieur prenait la forme d'un craquement occasionnel en provenance de l'équipement audiovidéo du commandant, qui leur retransmettait les frémissements de la brise marine depuis le milieu de la colonne où l'officier se trouvait, au côté d'Ackerman. Deux groupes de la même compagnie patrouillaient sur d'autres parties du littoral. Le commandant accompagnait l'un d'entre eux. Bien que hors de portée, tant qu'ils restaient dans un rayon de six kilomètres autour des émetteurs, le commandant continuait de recevoir les images de ses quatre sections.

Du moins en théorie. En réalité, on ne savait pas trop. Leur unité, la 41^e division d'infanterie, avait déployé son drapeau pour la première fois un tout petit mois plus tôt, lors d'une cérémonie à Fort Benning, Géorgie. Les six cents hommes et femmes du 3^e bataillon d'infanterie auquel appartenait Stephie ne représentaient qu'un quinzième des quinze bataillons que comptait le 519^e régiment d'infanterie. La compagnie Charlie, qui en faisait partie, n'avait reçu que la veille son tout premier ordre de mission.

Depuis, Stephie se posait des questions sur le but véritable de cette mission. Au cours d'une de ses insomnies, elle s'était dit qu'une reconnaissance aérienne aurait tout aussi bien fait l'affaire. Tous les jours des troupes étaient envoyées au sud. Peut-être était-ce pour que les soldats acquièrent l'expérience du terrain. Qu'ils se familiarisent avec le sol sur lequel ils seraient appelés à combattre. Ou peut-être s'agissait-il d'une entreprise purement symbolique. Visant à faire une dernière fois acte de présence sur le littoral pour affirmer la souveraineté américaine sur un territoire qui serait bientôt la propriété des Chinois. Mais même symbolique, leur patrouille n'en était pas moins dangereuse. Il y avait des accrochages presque tous les jours. Les côtes grouillaient d'éclaireurs chinois, de patrouilles chinoises, de groupes de combat qui tentaient des percées. Cela dit, philosophait Stephie, il faudra bien tôt ou tard aller au feu. Mieux vaut maintenant, quand nous pouvons nous battre à dix contre un face à un détachement de reconnaissance dégarni que plus tard, à un contre dix face au gros de la troupe.

Les Blancs, Hispanos, Afro-Américains et « autres » qui composaient la 3^e section venaient de tous les horizons du pays. Il n'était admis pratiquement aucune dérogation à la mobilisation générale.

Aussi trouvait-on tous les niveaux socio-économiques parmi les recrues. Mais les membres de cette génération avaient plus de points communs que tous les soldats qu'avait réunis l'Amérique tout au long de son histoire. Dans un monde dominé par l'omniprésence des moyens de communication, ils avaient fini par se ressembler jusqu'à l'uniformité. Cependant, le lien le plus solide qui unissait les quarante et quelques adolescents de la section était celui-ci : aucun d'eux n'avait jamais tué, même un animal. Ces enfants des villes et des banlieues ignoraient tout de la chasse et des activités de plein air.

Ce fut le jour de son seizième anniversaire que Stephie but sa première gorgée d'alcool et fuma son premier pétard. En se baladant sur la plage, elle était tombée sur une bande de garçons du lycée qui avaient abusé des bières achetées à l'épicerie du coin. Stephie s'était arrêtée pour assister à leur partie de foot et encourager les joueurs en volant de temps en temps une gorgée à leurs bouteilles. Conner Reilly, le plus cool d'entre les cools, avait fini par lui en donner. Elle était la seule fille. Le soleil luisait sur les torsos des garçons tandis qu'ils se démenaient pour remporter une victoire absurde.

— Ououhh ! criait Stephie en levant le poing à chaque but marqué par l'une ou l'autre équipe.

Elle avait un peu perdu le fil et ne savait pas trop qui avait gagné, aussi s'était-elle abstenue de commentaires quand ils étaient venus s'affaler dans le sable à ses pieds, à côté de la glacière. Ils avaient allumé un joint et l'avaient fait passer. Stephie était déjà un peu pompette. Quand son tour était arrivé, elle avait pris le joint, tiré une bouffée et recraché la fumée dans une saccade de quinte de toux qui avait déclenché l'hilarité générale. Au tour suivant, elle avait gardé la fumée, au risque de mourir étouffée.

— Vous savez qu'ils sont là, avait dit Conner Reilly en pointant le menton vers les eaux du golfe, cependant que Stephie luttait contre l'asphyxie.

Conner était bronzé et très grand — il était membre de l'équipe de basket. Il avait des yeux verts bordés de longs cils qui lui donnaient un air de mannequin de haute couture. Il sortait d'ailleurs avec la plus jolie fille du bahut, une peste qui ne manquerait pas de lui faire sa fête, Stephie n'en doutait pas, si elle avait le moindre soupçon. Mais il n'y avait pas de risque.

— C'est des conneries, avait répliqué Walter Ames.

Walter avait un père noir et une mère blanche. Il incarnait à merveille le mot « cool ». Il créait par sa seule présence une sensation de bien-être. Stephie se demandait si un seul d'entre eux se souviendrait d'avoir passé la soirée avec elle quand ils se retrouveraient au lycée le lundi matin.

— Ils sont trop occupés à envahir le Japon, insistait Walter, mais Conner tenait à son idée.

— La Chine, reprit-il en se penchant vers le centre du cercle pour dessiner une carte sur le sable, a des bases sur ces îles et le long des côtes africaines.

Les îles ressemblaient à des taches de rousseur sur un visage. Stephie avait ajouté un sourire d'un geste du doigt. Comme ils étaient tout proches l'un de l'autre, elle avait pu admirer le bracelet de cuir artisanal qu'il portait au poignet. Et s'il décidait de me le donner parce que... Elle ne voyait pas pourquoi il ferait une chose pareille, mais se plaisait à s'imaginer paradant devant ses amies. Et voici... le bracelet de Conner Reilly. Elle avait fermé les yeux involontairement pour mieux se représenter l'existence dorée qui s'ensuivrait.

— Mon père dit qu'on aura la guerre un jour ou l'autre, affirmait Conner.

Stephie l'avait regardé et, contre toute attente, il lui avait rendu son regard. Ils étaient tous en désaccord avec lui, y compris Stephie qui ne voulait pas se démarquer de la majorité.

— Nous sommes trop, euh, ijolachionichtes, avait-elle risqué.

Tous les garçons avaient éclaté de rire en l'entendant malmener le mot trop compliqué qu'elle avait choisi.

Ils avaient parcouru environ deux kilomètres le long de la plage quand ils trouvèrent un corps. Il s'était échoué sur le sable. Il était couvert d'algues. C'était tout ce qu'on en voyait de la route. Ils s'accordèrent une halte, le temps, pour le lieutenant, de consulter la carte qui indiquait les champs de mines et d'envoyer deux hommes jeter un coup d'œil. Les émissaires se détournèrent avec dégoût et revinrent rendre compte au lieutenant qui répercuta leur rapport au commandant. La rumeur se répandit rapidement qu'il s'agissait d'un marin américain qui avait séjourné très, très longtemps dans l'eau. Quelques hommes retournèrent auprès du cadavre pour planter un bout de bois dans le sable et nouer un linge blanc autour de la partie émergente.

— Il doit venir du détroit de La Havane, remarqua Animal.

Il transpirait à grosses gouttes. Il posa son M-60 flambant neuf sur ses genoux et s'essuya le visage avec une serviette. Massera et lui étaient issus de la section des artilleurs, une unité peu nombreuse. C'étaient donc des outsiders, comme leurs homologues chargés des missiles.

Un qui était bien intégré, c'était Stephon Johnson. Il connaissait tout le monde. Et grâce au réseau de contacts qu'il avait tissé dans l'unité, il était toujours le premier informé des nouvelles importantes.

— Il paraît qu'ils trimbalaient trente mille troufions sur ces bateaux. Les bridés avaient posté une bonne centaine de sous-marins, qu'étaient là, à attendre sous la flotte. Y avait des corps qui dérivait jusqu'au Texas.

— Et il y a cinq millions de soldats chinois à Cuba, compléta Stephie, du même ton grave.

Seul le silence lui répondit.

À la fin de sa seizième année, deux grands changements étaient intervenus dans la vie de Stephie. Elle avait un amoureux fidèle, Conner Reilly, et son beau-père avait perdu son boulot.

— Quand est-ce que la boîte de papa rouvrira ? avait-elle demandé à sa mère qui la coiffait avant un rendez-vous.

Rachel Roberts avait esquissé un sourire laborieux. Elle bichonnait sa fille avant chaque sortie, comme si la vie de Stephie en dépendait.

— Ils n'arrivent plus à se procurer les pièces dont ils ont besoin, avait-elle expliqué. L'usine du Japon a été détruite. Et il n'est plus possible de livrer quoi que ce soit à l'Europe à cause de l'embargo chinois.

Elle évitait le regard de Stephie.

— Mais il y a des tas de gens qui passent au travers ! Des briseurs de blocus qui n'arrêtent pas de faire des allées et venues entre l'Angleterre et nous.

Rachel avait pincé les lèvres en agitant la tête.

— Donc, en fait, papa est au chômage, avait résumé Stephie en s'efforçant de ne pas laisser la peur ébranler sa voix.

Sa mère avait acquiescé et ajusté le foulard que sa fille portait autour du cou, les yeux plus fuyants que jamais.

Après un long silence, Stephie avait repris :

— Pourquoi vous avez rompu, toi et mon vrai père ?

Une lueur meurtrière dans le regard, sa mère lui avait répété pour la millièrne fois que son beau-père était son vrai père.

Stephie avait soupilé.

— Tu comprends ce que je veux dire. Tu ne m'en as jamais parlé. Pourquoi vous êtes-vous séparés ?

Sa mère avait rétorqué que c'était personnel.

Déçue, Stephie avait laissé échapper un petit rire.

— Je me doute bien que c'est personnel ! Elle masquait mal sa mauvaise humeur. Est-ce que ça a quelque chose à voir avec tante Cynthia ?

Sa mère avait accusé le coup et s'était fâchée, comme chaque fois qu'il était question de la tante que Stephie n'avait jamais rencontrée. Elle s'était aussitôt enfuie vers la porte.

— Écoute, c'est ta sœur et tu ne lui adresses jamais la parole !

Rachel avait fait volte-face et répliqué avec une violence inattendue.

— C'est personnel, je te dis !

Et elle avait quitté la pièce. Là, je crois qu'on est brouillées, avait-elle pensé. Stephie avait attendu nerveusement le coup de sonnette de Conner. Tandis qu'elle prenait l'escalier, elle avait entendu des sanglots derrière la porte d'une des chambres. C'est mon œuvre, avait-elle constaté, bourrelée de remords.

La voix du chef de section jaillit dans les écouteurs.

— Allez, reformez les rangs !

La colonne reprit sa marche en bordure de la plage. Un lacis de traînées blanches quadrillait le ciel. Ce n'étaient pas les traces solitaires que laissent les avions de ligne, mais des raies doubles ou quadruples d'escadrilles de combat en route pour la haute mer. Stephie ne cessait de lever les yeux, craignant de voir surgir un avion ennemi. Par deux fois, Collins dut lui rappeler de « regarder où elle posait ses putains de pieds ».

Ça bavardait trop dans les rangs au goût des supérieurs qui hurlaient, grondaient, menaçaient. Quand l'homme de tête levait la main pour ordonner une halte, la colonne se tassait comme un accordéon. Le sergent injurait les soldats l'un après l'autre tout en tapant sur leurs casques d'un air excédé. L'écart de dix mètres imposé avait pour but de limiter à cinq ou six le nombre des victimes si une bombe

ou un obus venait à éclater. Quand, toutes les demi-heures environ, l'homme de tête se jetait à terre, il se produisait toujours un grand flottement parmi les hommes censés se figer au signal du guide pour prendre immédiatement la position du tireur couché. Les servants des mitrailleuses et des missiles n'étaient jamais placés comme il fallait. Certains soldats avaient le bon réflexe de libérer d'un coup sec l'attache de leurs sangles pour laisser tomber leur paquetage. Mais nombreux étaient ceux qui se couchaient sac au dos pour s'épargner l'effort d'avoir à le hisser de nouveau sur leurs épaules. Les quelques incursions qu'effectuaient les équipes de tir à l'intérieur pour ratisser les dunes manquaient de sérieux et de professionnalisme de l'avis de Stephie, consternée de voir les quatre silhouettes escalader à quatre pattes les pentes sableuses en manquant lâcher leurs fusils qui, d'ailleurs, ne menaçaient que le ciel.

Allongée sur le sol, l'arme appuyée sur son sac posé devant elle, Stephie ne pouvait écarter la pensée que les Chinois avaient gagné d'innombrables batailles au cours des guerres qu'ils menaient sans répit depuis des années. Et ces combattants chevronnés d'une armée victorieuse savaient très exactement comment s'y prendre face à Stephie et à sa génération de gamins.

À dix-sept ans, Stephie avait dû dire un adieu définitif à son enfance. Au beau milieu d'un jour de classe, en janvier, tous les élèves avaient été convoqués à l'auditorium du lycée. C'était un mercredi. Tous les garçons de terminale, y compris Conner, portaient leur uniforme de l'école des officiers. Stephie, qui était alors en première, avait pris place à côté de celui qui était désormais son petit ami officiel. Il arborait une boule à zéro parfaitement démodée et un uniforme déjà terni par l'usage. Le principal avait demandé le silence et consulté une feuille de papier qu'il tenait à la main. Son annonce avait été brève.

— Des sous-marins chinois ont débarqué des commandos sur les îles de la Barbade, Grenade et Sainte-Lucie aux Antilles. La direction des Affaires scolaires de Mobile a décidé de donner aux établissements du district une semaine de vacances exceptionnelles.

Une explosion de joie avait accueilli la nouvelle. Stephie avait serré la main de Conner et s'était écriée, un large sourire aux lèvres :

— On n'a pas cours !

Le principal avait dû hausser le ton pour se faire entendre malgré le brouhaha.

— Tous les élèves qui suivent la formation d'officier doivent se rendre au gymnase en tenue de sport !

Stephie avait glissé un regard dépité à un Conner pâle et muet, dont le regard restait fixé sur la silhouette du principal. Alors seulement elle avait compris le sens de l'annonce. Son sourire s'était éteint. Le soir, elle écrivait dans son journal : « Ce n'était pas une anecdote. Un petit événement dans un tissu de petits événements. » Il avait une autre portée. Il marquait l'un de ces moments de l'existence où une page se tourne. Les Chinois arrivaient. La guerre que tout le monde attendait ne se déroulerait pas dans la lointaine Europe. Elle se préparait ici même. En Amérique.

Après deux heures de marche, ils arrivèrent devant une épicerie autrefois décorée de fanions multicolores. Elle était déserte, la porte barricadée comme en prévision d'un cyclone. Stephie y voyait le souvenir d'une époque révolue. Les pancartes publicitaires étaient restées en place. Glace pour un dollar. Billet de loterie pour deux. Appâts vivants pour cinq. Tandis qu'un peloton inspectait les lieux, Stephie exhuma une gourde et but une gorgée d'eau tiède au goût de plastique. Deux ans plus tôt, ici même, les jeunes insoucians du lycée avaient falsifié leurs cartes d'identité pour acheter des bières.

C'était la belle vie, nota-t-elle dans son journal mental. Un peu moins exaltante que je ne l'aurais cru, mais belle quand même. Le peloton sortit du magasin en brandissant quatre pouces rassurants et Stephie entreprit de réharnacher son chargement. Dire qu'ils avaient acheté leurs bières dans ce magasin ! La vie vous réserve de ces surprises ! s'étonnait-elle. J'aime la vie, lui souffla une voix plus profonde. Je veux vivre.

La veille de sa remise de diplôme, Conner l'avait emmenée le soir dans un coin reculé du bord de mer. Il avait garé la voiture à la lisière de la plage déserte. La tour d'où les touristes venaient sauter à l'élastique dressait une masse sombre.

— Je pars après demain, avait murmuré Conner.

Comme si je ne le savais pas, pestait Stephie intérieurement. Elle s'était détournée en levant les yeux au ciel. Il l'avait embrassée et lui

avait mordillé l'oreille. Elle avait fini par se dégager. L'écume phosphorescente brouillait la lune.

— Nous ne devrions peut-être pas rester ici, avait dit Stephie en regardant les dunes obscures.

Conner lui avait posé un baiser dans le cou.

— Qui sait ce qui peut se passer ?

Les buissons hirsutes jetaient des ombres où couvaient des peurs autrefois impensables.

— Tu as vu ce qu'on dit des Chinois abattus à Charleston ? Il y aurait un demi-million de « conseillers » jaunes à Cuba mais, d'après mon beau-père, ce sont tout bonnement des soldats.

Conner avait apparemment jugé le moment venu de tenter sa chance.

— C'est sans doute notre dernière soirée ensemble avant ma prochaine permission.

Stephie avait baissé la tête en marmonnant :

— Mes parents envisagent d'émigrer au Canada.

Conner était resté abasourdi.

— On n'a plus le droit de sortir des États-Unis.

Elle avait expliqué qu'il existait des exceptions et que son beau-père était ingénieur. Ils attendaient des nouvelles. Elle ne lui avait pas parlé de l'hypothèque qui frappait la maison.

— Et nous dans tout ça ?

Stephie avait pris une profonde inspiration, jeté son chewing-gum par la fenêtre et ils avaient fait l'amour pour la première fois.

PREMIÈRE PARTIE

« De celui qui est maître des océans on peut dire d'une certaine manière qu'il est maître des pays du monde ; du moins de ceux que borde la mer. Car il a tout loisir de porter la guerre où, quand et comme il le désire. »

Joseph Gander,
*The Glory of Her Sacred Majesty Queen Anne
in the Royal Navy* (1703)
(La Gloire de Sa Majesté la reine Anne
au travers de sa marine)

Mobile, Alabama

14 septembre, 16 h 40, heure locale

— Tu reconnais ?

Peter Scott observait la plage. La voix du petit gars du Michigan tremblait.

Stephie considéra les poubelles qui ponctuaient l'étendue de sable clair. Un panneau de contreplaqué masquait la baraque d'un vendeur de feux d'artifice. La tour de saut à l'élastique dominait le lieu de sa structure rouillée. Stephie avala difficilement sa salive en hochant la tête. Scott ne savait que dire.

La brise du large rapportait les grondements de la houle. C'était un bruit familier. La senteur lourde de l'eau salée était pour Stephie celle qui accompagnait tous ses souvenirs. Je suis chez moi. Sa maison n'était plus très loin, mais la vie qu'elle y avait menée semblait appartenir à d'autres temps.

La halte suivante eut lieu devant la maison.

Ils s'arrêtèrent sur le bord de la route, devant l'entrée de la résidence bien ordonnée, dépourvue d'arbres. Stephie n'avait jamais vu le quartier sous ce jour. Personne, aucune voiture, aucune vie. Pourtant les maisons n'avaient pas changé. Sally Hampton était sa meilleure amie quand elles étaient enfants. Les carreaux de sa maison étaient sales et l'herbe, roussie comme dans les dunes, avait proliféré dans son jardin. Sally devait être en train de terminer sa formation de base dans la marine. La maison des Brubeck ne valait guère mieux. Ils n'avaient pas pris le temps de ranger leur bateau. Il gisait

contre un mur lépreux. Sa coque blanche en fibres de verre était criblée de balles, rendue inutilisable par une patrouille qui avait dû passer par là avant eux. Les deux fils Brubeck, tous les deux excellents athlètes au lycée, étaient entrés dans les marines. L'un d'eux se trouvait basé à Oahu, l'autre était mort ou prisonnier à Cuba.

La troisième était la maison de Stephie. Elle était comme les autres, bâtie sur pilotis. Seuls le garage et le hangar se trouvaient au niveau du sol. Stephie ne pouvait se résoudre à y poser les yeux et, en même temps, son regard était irrésistiblement attiré, évaluant déjà ce qui était reconnaissable et ce qui ne l'était plus.

— Bon, 1^{er} groupe, lança Collins qui revenait d'une réunion au sommet avec le lieutenant Ackerman. Nous y sommes. Nous allons faire les choses dans les règles.

Kurth s'avança.

— Ça, c'est le plan des champs de mines placés le long de cette côte, annonça-t-il en brandissant sa carte pliée.

Il la glissa sous le gilet pare-balles de Collins, leur jeune chef de groupe, et tapota le Kevlar de Simmons en ajoutant :

— N'oubliez pas ça.

— Oui, sergent, lui répondit un chœur unanime.

Ils déposèrent leur paquetage et pénétrèrent dans la résidence de Stephie, le torse bardé de leur seul matériel de combat : fusils, grenades, munitions, gourdes et trousse de premier secours. Stephie avait l'impression de débarquer sur la lune.

Elle songea à informer Collins qu'ils abordaient les lieux de son enfance. Qu'elle avait vécu les dix-huit premières années de sa vie dans la maison crépie de Sea Sprite Drive. Qu'elle connaissait tous les coins, recoins et cachettes du domaine. Mais les mots restaient coincés au fond de sa gorge. En fait, la maison n'est plus à nous, se rappela-t-elle. La banque les avait expulsés quand Stephie était au camp d'entraînement. Après avoir payé les traites pendant vingt ans, son père chômeur avait plié bagage et pris la route du nord comme tous les habitants de la côte après la défaite navale du détroit de La Havane. Les maisons de la région ne valaient plus rien, la leur pas plus que les autres. C'était ce que lui avait écrit sa mère, qui avait ajouté, en guise de conclusion : « De toute façon, elle n'a jamais valu le prix que nous l'avons achetée. » Stephie en avait pleuré de rage sur sa couchette bien après l'extinction des feux. C'était chez moi ! criait-elle intérieurement.

Ils s'engagèrent dans la rue en file indienne. Le soleil de

l'après-midi y diffusait encore une chaleur d'été. Quand Stephie était revenue chez elle pour la dernière fois, quatre mois plus tôt, il y régnait la joyeuse agitation des débuts de vacances. Les jeux bruyants, la musique, les mères appelant leurs enfants pour le repas. En quatre mois, la terrible déroute navale avait tout bouleversé.

Les soldats avançaient en silence en épiant avec inquiétude d'éventuels mouvements suspects dans les carreaux des fenêtres transformés en miroirs. La rue formait un grand U dont la base donnait sur un terrain en bord de mer. C'était là que se dressait sa maison. Ils amorcèrent le virage. Il soufflait un vent âpre, chargé d'humidité. Peter Scott ouvrait la marche. Arrivé à l'entrée de l'allée, il s'immobilisa devant la boîte aux lettres en béton surmontée d'un toit en coquillages. Le sergent Collins rejoignit Scott, montra du doigt la boîte aux lettres et fit signe à Stephie de venir.

Collins désigna la plaque annonçant « Famille Roberts » tout en examinant le plan de répartition des mines de Kurth. Il demanda :

— C'est ta maison ?

Stephie hocha la tête. Et Scott commenta :

— Tu vois ? Qu'est-ce que je t'avais dit ?

Collins compta les maisons qui longeaient la courbure du U.

— Un, deux, trois.

Puis il vérifia sur la carte. Un, deux, trois.

— C'est bon, y a pas de danger, conclut-il. Mais ne vous approchez pas de celle-là, ajouta-t-il en tendant la main vers la maison du Dr Rodriguez.

Stephie ne pouvait s'empêcher de penser que Collins aurait dû consulter la carte avant de les entraîner dans la rue.

— Tu veux... jeter un coup d'œil ? lui proposa Collins.

Stephie haussa les épaules et finalement accepta. Collins chargea trois de ses camarades, Sanders, Johnson et Scott, de l'accompagner et contacta le lieutenant par radio pour lui expliquer la situation.

Stephie partit vite vers l'abri à voitures avant qu'Ackerman puisse donner un contrordre.

— C'est chez toi ? s'ébahit Johnson, incrédule.

Stephie décida d'oublier l'expulsion.

— Eh ben, ma vieille, je savais pas que t'étais riche. Je croyais que t'habitais une ferme ou quelque chose comme ça. Ça change tout ! Qu'est-ce qu'il fait, ton beau-père ?

Stephie lui dit qu'il était ingénieur, ce qui restait la vérité, même

s'il n'avait plus d'emploi. Elle regarda par la vitre sale de la porte d'entrée. Le sombre escalier qui menait à la cuisine semblait triste et lointain, mais, en fermant les yeux, elle retrouva les bonnes odeurs qui l'accueillaient chaque soir. La porte résista. Elle était verrouillée.

— T'avais que trois pas à faire pour aller sur la plage ! s'exclamait le caporal Johnson depuis le jardin. Pas même la rue à traverser ! Putain, la seule fois où je suis allé au bord de la mer quand j'étais gamin, je me suis brûlé les pieds au troisième degré sur le macadam.

La vitre renvoyait à Stephie l'image du garçon tourné vers la mer.

— Allez, on s'en va ! cria de la rue le sergent Collins qui ne voulait pas, tant qu'il pouvait l'éviter, mettre en branle les signaux, même faibles, de la radio par crainte des missiles qui pourraient croiser en altitude.

Stephie cligna des yeux pour en chasser les larmes et se ressaisir, mais quand elle se retourna, tous les regards étaient fixés sur elle. Scott lui dit :

— Euh, j'ai... j'ai trouvé ça là-bas. Tu le veux ?

Il lui posa dans la main une bague en plastique ornée d'une pierre en toc. Elle faisait partie d'une pochette de bijoux de pacotille que possédait Stephie quand elle était enfant. Les trésors colorés avaient un à un disparu dans le sable. Sally Hampton et elle s'adressaient à tour de rôle des demandes en mariage d'un romantisme échevelé. Le jeu consistait à pousser des cris de dégoût ou d'admiration selon l'identité de celui dont elles avouaient, à la dernière minute, tenir la place. Stephie lâcha la bague dans l'immense poche de son pantalon de combat en se mordant la lèvre pour réprimer ses pleurs et sa colère. Ses compagnons bredouillaient des paroles de réconfort maladroites, sans grand succès. Johnson la prit par l'épaule.

— Ça va aller, ça va aller, répétait-il interminablement. Merde pour les Chinois. On va leur botter le cul !

Scott et Sanders ponctuaient son discours de grognements approbateurs — ouais ! — et de jurons — les fils de pute ! Stephie leur sourit.

— On va nettoyer le monde de cette vermine, continuait Johnson, pour que les Blancs riches comme toi puissent vivre dans de belles maisons au bord de la plage.

— Pas cette plage en tout cas, précisa Scott tandis qu'ils

regagnaient la rue. T'as vu la carte ? On n'arrivera jamais à récupérer toutes les mines qui sont planquées dans le sable.

Sanders demanda :

— À ton avis, qu'est-ce qu'ils ont fourré là-dedans ?

Il tendait le menton vers la maison des Rodriguez.

Peter Scott examina un instant le bâtiment et décréta :

— Je dirais une tonne de C9 recouverte d'une demi-tonne au moins de béton avec quelques milliers de bons gros clous.

Johnson rejeta la tête en arrière.

— T'es un vrai taré de la banlieue, toi. Ma maman m'a dit de me méfier des types comme toi. Comment t'as fait pour terminer tes études sans faire sauter le bahut ?

Ils poursuivirent leur chemin en traversant la rue pour s'écarter de la maison Rodriguez.

Quand le détachement de Stephie retrouva les autres sur la route, toute la division était au courant de son pèlerinage sur les lieux de son enfance. Tous avaient pour elle des paroles ou des regards de sympathie, même des gars qu'elle connaissait à peine. Le lieutenant Ackerman lui-même s'approcha pour lui demander si tout allait bien. Stephie haussa les épaules et marmonna une réponse vague. En vérité, elle n'avait qu'une envie : courir s'enfermer dans la maison et se rouler en boule dans son lit. Mais le soleil déclinait et rougeoyait. La nuit tombait. La plage n'était pas sûre dans l'obscurité.

Le retour aux camions commença sans encombre. Ils connaissaient ce tronçon de route. La fatigue se faisait sentir. La sensation d'être vidé, des orteils à la racine des cheveux. Et plus les jambes étaient lourdes, plus l'esprit tournait au ralenti. Stephie avait les pieds couverts d'ampoules, et les chevilles douloureuses à force de marcher en porte-à-faux pour en atténuer les brûlures, comme une voiture aux pneus crevés qui roulerait sur les jantes. Elle rêvait d'une halte. Elle surveillait Ackerman dans l'espoir de le voir lever la main pour arrêter la colonne. La vision se mêlait à d'autres dans un flot d'images, réelles ou imaginaires, qui tournoyaient dans sa tête. Elle accrocha son fusil à l'épaule pour prendre sa gourde et s'humecter les lèvres.

Au moment où elle en portait le goulot à sa bouche, un tir d'armes automatiques éclata tout près. Elle se baissa en dégrafant d'un geste les sangles de son sac et se jeta à plat ventre dans le sable, allégée du poids de son paquetage. Le bruit était assourdissant. Elle s'étonna ; la déflagration, pensa-t-elle, est plus bruyante quand on est la cible.

Les tirs chinois balayaient la route.

— Médecin ! entendait-on appeler ici et là.

Stephie se releva et courut s'abriter dans les dunes alors que les balles déchiquetaient ceux qui étaient restés sur place.

Les grenades explosaient dans une débauche de sifflements et d'éclairs aveuglants. L'air résonnait de cris de douleur. Stephie n'avait qu'une pensée : encore trois pas. Deux. Un. Et elle se laissa tomber face contre terre. Pour se redresser presque aussitôt, bondir à nouveau, s'abattre un peu plus loin dans le sable. Indéfiniment. Sans s'arrêter.

On ne tirait pas dans sa direction, ce qui lui donna l'idée de tenter de se rapprocher de l'ennemi.

— Médecin ! continuaient de hurler les victimes ivres de souffrance.

Les Chinois s'appliquaient à tuer le plus possible. Un de ses déplacements s'acheva sous une rafale de feu rasant. Les projectiles heurtaient le monticule de sable amassé au pied des herbes qui lui sauvait la vie. Elle resta allongée sur le ventre, le casque, le visage et le corps écrasés au ras du sol. Les tirs s'espacèrent, puis changèrent de direction. Elle avait survécu.

Quand elle releva la tête, un soldat qui rampait lui projeta une giclée de sable dans les yeux. Le mouvement attirait les salves chinoises. Stephie jura, cracha et essuya les grains qui s'incrustaient dans sa peau grillée de coups de soleil. Elle n'avait pas encore ouvert les yeux que retentissait le staccato d'un M-16. Elle souleva une paupière. C'était Burns. Agenouillé près d'elle, il déchargeait deux balles ciblées à la seconde.

Elle se réjouit du renfort.

Son arme était couverte de sable. Elle la nettoya avec frénésie et régla le sélecteur sur « semi » tandis que Burns rechargeait en risquant un regard par-dessus l'infime dénivellation qui lui servait d'abri. Elle savait que l'adversaire verrait son casque avant qu'elle ait le temps de l'apercevoir.

Burns se coucha sur elle au moment où déferlait une pluie de balles. Il bougea. Il n'était pas mort. Il se dressa d'un bond et se remit à tirer des rafales de trois, en pressant la détente comme un forcené. Elle voulut l'imiter. Il la maintint à terre.

— Mais lâche-moi ! protesta-t-elle en bataillant pour repousser sa main.

Le fusil-mitrailleur d'Animal entra en action.

Stephie roula sur le côté pour se dégager et s'élança vers la dune la plus proche. Les Chinois étaient pris sous le feu d'Animal. Elle s'immobilisa.

Ils avaient recommencé à arroser Burns. Pelotonné à l'endroit même où elle se trouvait un instant plus tôt, il était environné de gerbes de sable.

De sa place légèrement surélevée, elle entrevoyait les bottes d'un soldat chinois étalé de tout son long. Elle reprit sa course vers le haut de la dune pour s'affaler de nouveau. Les Chinois tiraillaient avec rage. Elle dut attendre qu'ils se lassent avant de songer à relever la tête. Puis, elle hésita encore quelques secondes interminables, et, enfin, glissa un regard. Elle ne vit d'abord qu'un rideau d'herbes, puis un vague ressaut de sable à peine suffisant pour arrêter les balles et enfin les torsos de deux ennemis affaissés.

La contre-attaque se poursuivait sur sa gauche. Derrière les corps de cinq Américains tués ou agonisants, quatre pauvres diables se retrouvaient seuls pour affronter l'ennemi de face. Ils couraient, se jetaient à terre, rampaient. L'un d'eux se déplia pour lancer une grenade à trente mètres, mais l'ennemi était à cinquante mètres. Cinquante mètres qu'il leur fallait franchir à découvert.

Stephie épaula son fusil. Ses doigts se refermèrent sur la détente du lance-grenade. De la main droite, elle empoigna le canon et baissa les yeux au niveau du viseur. À l'entraînement, elle était la meilleure à ce jeu-là. Elle cala le lanceur dans sa main gauche, corrigea légèrement la hauteur de tir. Deux cents mètres. Elle effleura plus qu'elle ne pressa la détente.

La grenade jaillit. Stephie encaissa un sérieux recul dans l'épaule. Elle conserva soigneusement le réglage de l'arme en surveillant la trajectoire du projectile. Elle rechargeait en même temps à tâtons. L'explosion ouvrit un cratère quinze mètres derrière les Chinois. Elle les vit s'affairer sur leurs armes. Les balles se mirent à siffler autour d'elle. Elle modifia son réglage d'un poil.

Poum !

Elle bascula sur le côté et se fit aussi petite que possible sous l'averse de balles. Sa grenade achevait sa course. Le fracas de la détonation mit fin aux rafales ennemies.

Elle tendit le cou. Deux soldats chinois gisaient de part et d'autre du trou creusé par la déflagration. Un ordre fut lancé. Les Américains qui attaquaient la position se levèrent et foncèrent en avant.

Stephie, John Burns et plusieurs de leurs camarades crachèrent un tir serré sur les morts ou blessés.

L'équipe d'assaut balança une volée de grenades à main et s'aplatit aussitôt. Cette fois, les fruits meurtriers atteignirent la casemate qu'illumina un chapelet d'éclairs. Ackerman ordonna par radio le cessez-le-feu au moment où Stephie et les autres regagnaient la dune enfumée en mitraillant le sol devant eux.

L'air vibrait soudain du vacarme d'un essaim d'hélicoptères. Toute une escadrille d'appareils de combat, d'évacuation sanitaire, de reconnaissance, descendait sur le théâtre de l'accrochage jonché de corps. Ils se posèrent aux alentours.

— Médecin !

La clameur multiple se mêlait au bruit des rotors.

John et Stephie se précipitèrent sur la route. Des hommes et des femmes se tordaient sur l'asphalte, abandonnés à leur douleur. Certains avaient réussi à appliquer des paquets de compresses à peine ouverts sur leurs blessures infligées. D'autres étaient morts avant d'avoir pu sortir un pansement.

— Médecin ! Je suis blessé ! Oh, mon Dieu, mon Dieu ! Au secours ! Je vous en prie ! Médecin ! Médecin !

Stephie sentit sa tête basculer. Elle vacilla, puis reprit son équilibre. Burns et les survivants de l'équipe médicale se précipitèrent vers les blessés, bientôt rejoints par le personnel sanitaire déversé par les hélicoptères. Il y avait tant à faire qu'elle restait clouée sur place, paralysée devant le spectacle des victimes gémissant et des corps inertes étalés dans le sang, leurs yeux vitreux fixés vers le ciel.

Elle courut vers le blessé le plus proche, une Noire du 3^e groupe qui avait à peu près son âge. La femme essayait en vain de soulever sa tête pour regarder son bras gauche, broyé, qu'elle avait agrippé de sa main droite. Chaque fois que son crâne sans casque retombait, il manquait de heurter le bitume. Elle était en état de choc, débous-solée par la souffrance et le sang perdu.

Stephie posa la tête de la jeune femme sur ses genoux en veillant à se placer de façon qu'elle ne puisse pas voir sa blessure. Elle fouilla dans son paquetage et trouva une bande dans la trousse de secours. Elle retira doucement la main crispée sur le bras ensanglanté, qui prit aussitôt une position bizarre. Une plainte assourdie monta des lèvres de la blessée, ranimée par la douleur ou l'angoisse. Elle se mit à se débattre en hurlant.

— Médecin ! s'égosillait Stephie tout en s'efforçant de l'apaiser.

Ça va aller ! Ça va aller ! répétait-elle, mais la femme balançait sa tête de droite et de gauche interminablement.

Des infirmiers en tenue de para et casque de vol arrivèrent. Stephie maintenait la jeune femme en lui prodiguant de pieux mensonges pendant que les infirmiers lui administraient une piqûre calmante. Stephie s'empêcha de détourner les yeux quand ils découpèrent la manche — elle se sentait tenue de participer jusqu'au bout à la prise en charge de sa protégée. Elle lutta vaillamment contre les assauts réitérés de la nausée persistante.

Quand ils emmenèrent la blessée sur un brancard, Stephie resta assise dans la mare de sang. L'intervention avait duré six à sept minutes. Une éternité.

Tout à coup elle éprouva le besoin impératif de se laver les mains, comme si elle s'éveillait d'un cauchemar qui la laissait souillée. L'étui qui contenait sa gourde était vide. Elle avait dû la perdre quand les premiers coups de feu avaient éclaté. Elle se mit debout et entreprit de la chercher sur la route. Il y traînait tout un fouillis d'objets et de matériel éparpillés. De grandes taches de sang brunissaient en séchant. Ceux que le massacre avait épargnés étaient échoués, le dos voûté, assis à même le sol, comme les survivants hébétés d'une catastrophe. Le choc de deux armées en guerre.

Stephie ignore plusieurs gourdes abandonnées au milieu du désordre avant de reconnaître la sienne. En remettant le récipient dans son étui, elle découvrit avec surprise qu'elle en avait deux autres accrochées à la ceinture et s'étonna de ne pas s'en être aperçue plus tôt.

Elle se versa sur les mains une rasade d'eau chaude. John Burns surgit à son côté.

— Ne gaspille pas l'eau. On ne sait jamais combien de temps on va rester dans la nature.

— Mais on est censés rentrer au camp, répliqua-t-elle.

Il raidit le cou et fronça les sourcils d'un air réprobateur.

— Quand on est dans l'infanterie, il ne faut jamais trop y compter.

Il se tenait si près que l'eau rosie qui coulait des mains de Stephie aspergeait son pantalon et ses chaussures. Leurs visages étaient proches à se toucher. Il murmura d'un ton furieux :

— Ne sois pas aussi tête brûlée. Tu as failli te faire tuer !

Il la laissa sur ces mots de reproche ou de mise en garde — Stephie ne savait trop ; elle resta un instant sans réaction.

Le lieutenant Ackerman donna l'ordre de reformer les rangs. Sa voix n'avait pas changé, pourtant Stephie était frappée par la métamorphose qui modifiait le paysage. Le soleil était plus bas. L'air plus frais, comme si les saisons s'étaient interverties. C'était plus profond que ça. Stephie avait l'impression d'évoluer dans un monde où s'était opéré un changement insidieux et indéfinissable. La route. La plage. Le ciel. La réalité avait basculé dans une dimension surnaturelle. À moins que ce ne fût l'inverse. Qu'elle ait quitté un monde imaginaire pour plonger dans la réalité.

Quand Stephie chargea son sac sur son dos, un courant douloureux lui parcourut les muscles et la colonne vertébrale. Cette douleur était le fil primaire qui la reliait à son passé. Le point de rupture demeurait fixe. Il y avait la vie avant le premier sang sur les mains et la vie après. Elle accueillait cette souffrance répandue dans son corps comme un repère placé entre son ancien univers et l'actuel.

En voyant Stephie ployer sous le poids de son chargement, John Burns proposa :

— Un coup de main ?

Elle refusa d'un signe. Becky Marsh toussa avec insistance, sans s'attirer plus de sollicitude que la première fois. Elle soupira et entonna une longue litanie d'injures. C'était un autre repère : quelque chose qui n'avait pas changé.

— Ah ! ces fichus tests d'aptitude physique ! se lamentait Becky.

Le lieutenant Ackerman allait d'un soldat à l'autre, échangeant quelques mots avec chacun d'eux.

— On aurait pu nous dire à quoi servaient ces tests !

Becky s'était retrouvée par hasard dans un camp d'entraînement de l'infanterie, alors que Stephie avait travaillé dur pour s'y faire admettre.

Le sergent Kurth attira Ackerman à l'écart au moment où il arrivait à la hauteur de Stephie. Malgré leurs chuchotements, Stephie ne perdait rien de leur conciliabule. Neuf morts, annonçait Kurth. Seize blessés dont quatre grièvement. Ces nouvelles semblaient bouleverser Ackerman, qui retransmettait les chiffres par radio au commandant de la compagnie. Il s'agissait d'un commando lâché à terre par un sous-marin chinois, rapportait Ackerman. Armé jusqu'aux dents et qui transportait des charges d'explosifs dont on avait retrouvé la plupart des emballages vides. Quatre ennemis tués. Aucun survivant. Il écouta un moment et dut confirmer le bilan.

— Nous avons neuf morts et seize blessés ! Quatre ennemis tués ! Je répète : quatre !

Le commandant posa une question. Le regard d'Ackerman s'arrêta sur Stephie.

— Négatif, répondit-il dans son micro avant de se détourner.

La conversation terminée, Kurth et le radio s'éclipsèrent, laissant Ackerman seul. Il resta là, sa grande carcasse maigre dressée au milieu de la route qu'il considérait avec une expression que Stephie ne savait déchiffrer. Quand il sortit de sa rêverie, il vint vers elle.

— Ça va, Roberts ?

Elle hocha la tête, incapable de parler. Quatre morts, pratiquement la moitié d'un peloton. Cette pensée ne la quittait pas.

— Vous savez, dit-il d'une voix étouffée qui amena Stephie à l'examiner avec attention, un mot de vous et je vous embarque dans un de ces hélicoptères.

— Mais... s'insurgea-t-elle. Elle s'interrompit, perplexe. Je ne suis pas blessée, lieutenant.

— Ce n'est pas ce que je veux dire.

Stephie comprit alors son intention et plissa le front. Les camarades de son groupe — tous sains et saufs, grâce au ciel — assistaient à l'échange et attendaient manifestement sa réponse.

Stephie agita la tête. Ackerman approuva. Il s'éloigna sans un mot sous les regards ébahis de ses camarades. Certains n'en revenaient pas. Becky était de ceux-là. Mais contrairement à elle, Stephie tenait à recevoir le même traitement que tous les autres. Si tant est qu'on puisse espérer un traitement égal quand on est la fille du président des États-Unis.

*Bureau ovale de la Maison-Blanche
14 septembre, 20 h 30, heure locale*

Le président Bill Baker attendait, seul, posté devant la fenêtre. Dehors, des milliers de manifestants, parmi lesquels un grand nombre de réfugiés de la zone d'exclusion que Bill avait abandonnée, selon eux, réclamaient à grand bruit une riposte nucléaire immédiate. Mais le républicain de quarante-trois ans qu'avait élu l'Amérique avait la conviction que de telles représailles scelleraient la perte du pays dont la survie reposait entre ses mains.

Sa secrétaire personnelle se présenta à la porte. Derrière elle, une dizaine d'agents des services secrets dardaient des regards où se lisait une détermination meurtrière.

— Le Conseil national de sécurité est réuni dans la salle du Conseil, annonça-t-elle. Et Mme Roberts est ici.

Le Président hocha la tête et reporta son attention sur le rassemblement pro-nucléaire. Les mécontents brandissaient des pancartes en scandant des slogans vaguement inspirés de l'Ancien Testament. Sur une banderole on lisait : « Pas un pied chinois sur le sol américain. » Sur une autre : « Faites votre devoir ! Sauvez l'Amérique ! Envoyez la bombe ! »

Mais Bill Baker avait l'intuition claire de ce que quelques personnes seulement entrevoyaient, à Pékin et à Washington : le spectre de l'apocalypse. Malgré les progrès de la technologie antimissile, un principe demeurerait depuis les débuts de l'ère atomique. Si une guerre atomique venait à éclater entre deux puissances nucléaires de force à peu près équivalente, elle se solderait inévitablement par la destruction des deux belligérants. À la place d'une stratégie reposant sur la menace d'un cataclysme nucléaire se profilait celle de l'engagement périphérique prolongé. Assaut après assaut, chaque pays éroderait les défenses de l'autre à coups d'ogives nucléaires, en progressant lentement des côtes vers l'intérieur, jusqu'au cœur de la nation. Bill Baker ne se faisait aucune illusion. Quand les missiles atteindraient les États des Grandes Plaines, ce serait la fin.

— Il faut que Stephie quitte l'armée ! déclara Rachel d'une voix tremblante d'inquiétude.

Bill se retourna au moment où sa secrétaire refermait la porte sur son ex-femme, la mère de Stephie, sa fille unique.

— Elle n'a que dix-huit ans et elle va mourir ! Ta fille va mourir à l'âge de dix-huit ans, Bill ! Tu es son père ! Il serait temps de t'en souvenir.

La remarque perfide fit plus que le blesser : elle l'écœura. Comment ose-t-elle ? s'indigna-t-il, gagné par la haine.

— Je ne peux pas exempter Stephie, expliqua-t-il, alors qu'il n'aurait pas demandé mieux. C'est moi qui ai décrété la participation des femmes aux combats. Je ne peux en dispenser ma propre... !

— Je suis sûre que tu n'as même pas envisagé ce qui l'attend si elle est capturée !

Bill ne la contredit pas, mais elle se trompait. Il savait. Les chefs d'état-major avaient décrit les risques encourus avec des détails qu'il avait jugés à l'époque inutilement scabreux. Les Chinois étaient, semblait-il, porteurs d'une tradition de viol et de violence à l'égard des prisonniers sur qui ils exerçaient leur vengeance. Bill était saisi de malaise rien que d'y penser.

— Tu ne penses qu'aux conséquences politiques ! accusait Rachel. Tu es prêt à sacrifier ton seul enfant pour éviter un mauvais score dans les sondages ! Ou pour un commentaire émouvant dans les livres d'histoire. « La fille du Président morte au champ d'honneur ! » Mais ce n'est pas ce qu'on y lira, Bill. Pas si ce sont les Chinois qui les écrivent ! Ton seul titre de gloire sera d'avoir été le dernier président des États-Unis.

Elle avait touché une corde sensible. Un frisson désagréable le parcourut. Une peur panique l'incitait soudain à fuir.

— Où est la 41^e division d'infanterie ? demanda Rachel, les mâchoires crispées par la colère.

Bill se taisait.

— Où est ma fille ?

Sa voix était devenue un cri. Les portes s'ouvrirent brutalement. Les agents secrets surgirent, l'arme au poing. Bill agita la tête. Ils se retirèrent.

Si je le lui dis, elle va harceler les officiers, se disait-il. Et elle ira récupérer Stephie de force pour la mettre à l'abri. Mon Dieu, comme il aimerait qu'il en soit ainsi. Mais il répondit d'un ton accablé :

— Tu ne peux pas la voir. C'est contraire aux règlements.

Rachel ouvrait la bouche pour protester. Il tenta de la raisonner.

— Tu imagines si tous les parents commencent à débouler dans les unités pour rendre visite à leurs rejetons ! En plus, leur position doit rester secrète, Rachel.

— Tu es en train d'assassiner ta propre fille, espèce de saligaud ! Tu sais pourquoi elle a choisi l'infanterie ? À cause de ces films idiots que tu as tournés avant d'entrer en politique. J'ai trouvé toute une caisse de DVD quand j'ai déménagé sa chambre. Bill Baker, le marine de l'espace ! Au lieu de vous tenir à l'écart l'un de l'autre, j'aurais sans doute mieux fait de la laisser découvrir l'ordure que tu es. Maintenant, elle est persuadée que tu es un héros, à cause de ces films à la con. Qu'as-tu fait dans ta vie de vraiment héroïque ? Donne-moi un seul exemple !

Bill se dirigea vers la porte.

— Sale type ! Même pas capable de faire un geste pour ta fille !

Il sortit du bureau ovale d'un pas décidé tandis que Rachel dégoisait dans son dos :

— Tu n'es qu'un lâche et un égoïste !

Il franchit à vive allure les différents postes de sécurité où s'agglutinaient ses anges gardiens. Au passage d'un détecteur de métal, il avisa la silhouette massive d'une sorte de brute à l'œil torve. Le lutteur de foire avait un air incongru dans son costume. Sa secrétaire le suivait tout en recalant ses rendez-vous pour tenir compte des cinq minutes volées par Rachel à son emploi du temps.

— Qui est-ce ? s'informa Bill en désignant l'homme qui le lorgnait, les bras croisés, sa veste ample marquée d'un renflement à la poitrine qui trahissait la présence d'une arme.

— Services secrets, répondit la secrétaire.

— Je ne veux pas de nouveaux visages dans le personnel de sécurité, avertit Baker. Dites-le au responsable. D'accord ? Que des agents que je connais ou que j'ai personnellement agréés.

La secrétaire griffonnait une note dans son calepin quand les portes de l'ascenseur s'ouvrirent. Bill sentit son cœur s'emballer sous un déplaisant assaut d'adrénaline. Ses crises de panique avaient tendance à empirer. Au lieu de monter dans l'ascenseur, il s'engagea dans le couloir. Il n'était pas encore prêt à tenir le rôle de commandant en chef.

Mobile, Alabama

14 septembre, 20 h 40, heure locale

L'atmosphère était lourde malgré la nuit. Un orage survenu en fin de journée avait chargé l'air d'humidité poisseuse. Le capitaine Jim Hart des Forces spéciales de l'armée américaine escaladait l'échelle de l'affût de métal camouflé. Il s'accrochait aux barreaux de la main gauche en tenant dans la droite un pistolet automatique H&K. Les semelles en caoutchouc de ses rangers de combat n'émettaient aucun bruit. Arrivé en haut, il scruta l'obscurité de l'abri. Il entrevoyait des fusils à longue portée posés contre les murs. Un ronflement discret signalait l'emplacement des deux hommes. Ils étaient couchés tête-bêche dans des sacs de couchage laissés ouverts pour capter les rares souffles d'air accordés par la nuit étouffante. Hart mit son H&K en bandoulière et dégaina silencieusement son

poignard de combat — les vingt-deux centimètres et demi de lame aiguisée à la pierre étiraient une ombre noire traversée de reflets argent.

Il s'introduisit furtivement dans la pièce exiguë et se glissa entre les deux dormeurs. À en juger par le gris de leurs cheveux grasseyés, ils devaient avoir une fin de cinquantaine ou un début de soixantaine. L'odeur de leurs corps pas lavés imprégnait l'espace confiné. Il restait, sur une assiette en carton, un peu du pain et du fromage qui avaient dû accompagner les canettes de bière dont était jonché le sol de la forêt cinq mètres plus bas. Hart appuya la lame de son couteau sur le cou râpeux de l'un des hommes. Celui-ci écarquilla les yeux. Il considéra le visage noirci de Hart et ouvrit la bouche. Hart appuya un peu plus fort. Les mots se noyèrent dans un borborygme rauque. Hart relâcha son emprise, haussa les sourcils et secoua la tête.

— B-B-Brad, bredouilla l'homme. Brad ! parvint-il à proférer un peu plus fort.

— Mmm ? marmonna Brad du fond de son sommeil.

La première chose qu'il vit en ouvrant les yeux fut le canon du H&K de Hart braqué sur lui.

— L'heure de se lever, Brad, annonça Hart.

Brad poussa un soupir de soulagement en constatant que l'intrus était américain.

Hart écarta son couteau de la gorge de l'homme pour le planter dans un morceau de fromage. La chaleur ambiante en décuplait le goût. Il demanda, la bouche pleine :

— Vous êtes venus ici pour chasser ?

— Ouais, c'est ça, répondit Brad, qui se tourna vers son compère. T'étais censé monter la garde.

Hart l'interrompit et, tout en prélevant sur la baguette de pain des bouchées qu'il engloutissait aussitôt, déclara :

— Vous savez qu'il est interdit de rester dans la zone d'exclusion.

Les deux bougres ne disaient rien.

— Je devrais vous arrêter. Malheureusement — il étendit ses mains nues pour preuve de ce qu'il avançait — je n'ai pas le matériel pour faire des prisonniers. Il haussa les épaules et continua à dévorer leur baguette de pain tout en mimant l'impuissance. Alors, soit je vous tue, soit j'obtiens votre promesse que vous déguerpirez d'ici avant qu'il vous arrive de gros ennuis.

— Vous êtes pas d'ici, vous ? remarqua Brad comme par défi.

— Non. Je suis du Michigan. Mais vous avez de la veine que je ne vienne pas de Harbin ou de Shanghai. Le coin est infesté d'éclaireurs chinois.

Hart regardait les grands pins qui se balançaient doucement.

— Et les Chinois n'aiment pas les partisans. Pas du tout. Ça heurte leur sensibilité ou quelque chose comme ça. J'imagine que, quand on est chinois, et qu'on se coltine une armée régulière de six millions de troufions, les francs-tireurs, ça agace. Ce qui fait qu'ils vont pas se montrer très charitables envers vous, si vous voyez ce que je veux dire. En fait, ils ont adopté une vieille coutume du Nouveau Monde pour dissuader les résistants. La cravate vénézuélienne, vous connaissez ?

Ils agitèrent la tête.

De la pointe de son couteau, Hart creusa un trou dans le pain dur.

— On perce le cou, on plonge un doigt, on attrape la langue et on la fait passer par l'ouverture. Il avala le bout de pain tout rond. Ça ressemble à une cravate. Vu ? Il but une gorgée d'eau à sa gourde. Disons que c'est une façon assez lente de s'en aller.

Hart essuya ses mains pleines de miettes et saisit un fusil de chasse. Il en retira la culasse et répéta l'opération sur les trois autres fusils.

— Qu'est-ce que vous faites ? s'inquiéta Brad.

Hart enfourna les quatre culasses dans sa poche et retourna à l'échelle.

— Je vous sauve la vie. Maintenant, rentrez chez vous.

— C'est ici, chez nous.

— Vous feriez mieux d'aller vous occuper de vos familles.

— On n'a pas de famille, dit Brad. Ma femme est morte il y a quarante ans. Nous n'avions pas d'enfants. Et Willy, sa femme l'a quitté depuis un bout de temps. Son seul fils... il était dans les marines.

Willy baissa la tête. Le regard de Hart allait de l'un à l'autre. Ces deux-là commençaient à l'exaspérer.

— Écoutez, si vous voulez vous battre contre les Chinois, engagez-vous dans la milice.

— On veut pas de nous, expliqua Willy. L'âge limite, c'est soixante ans. Nous, on a un peu dépassé.

Hart observa les alentours. Ils avaient une vue parfaitement dégagée sur l'Interstate 65, l'autoroute qui reliait le port de Mobile à l'intérieur du pays. Hart savait, par sa formation d'avant guerre, que

les Chinois comptaient en faire l'un de leurs principaux axes d'approvisionnement. Elle se trouvait à cinq cents mètres et donc à portée des fusils de chasse des deux sexagénaires.

Les arbres qui caressaient de leurs branches les parois de métal de la hutte à chaque souffle de vent la dissimuleraient aux yeux d'éventuelles patrouilles qui, d'ailleurs, ne s'aventureraient pas aussi loin de la route, au début. À l'inverse, les arbres cacheraient aussi les soldats chinois venus encercler les deux francs-tireurs. Ceux-ci ne tiendraient pas longtemps, de toute façon. Il suffirait d'un obus tiré d'un tank depuis la route pour les volatiliser.

— Ce n'est pas une bonne idée, les gars, essaya Hart une dernière fois. Vous ne ferez pas long feu.

— Nous le savons, reconnut Brad.

Willy confirma d'un signe.

— Nous avons pensé à nous barder de bombes, comme les terroristes, mais celles que nous avons fabriquées étaient brûlantes comme des fers rouges. Alors on a décidé de faire ce à quoi on est bons. On tire très bien, tous les deux.

Willy approuva.

Hart esquissa une grimace, jeta un dernier regard sur l'abri et laissa tomber les quatre culasses qu'il avait confisquées sur le sol, où elles aboutirent avec un claquement sonore. Les deux hommes les regardèrent, puis regardèrent Hart.

— Je ne plaisantais pas quand je vous racontais ce qui risque de vous arriver si les Chinois vous attrapent. Ne vous laissez pas prendre. Vous m'entendez ? Si vous voyez qu'ils approchent, prenez les devants. Donnez-vous la mort rapidement pour qu'ils ne puissent pas s'en charger à leur manière... beaucoup plus lente. Vous comprenez ça ?

Hart attendit. Les deux hommes acquiescèrent. Willy avait du mal à déglutir.

— Nous avons pris notre décision, expliqua Brad. Nous deux, on n'a jamais rien fait de, vous savez, de particulier. C'est l'occasion, même si personne n'en sait jamais rien, on aura apporté notre part.

Willy continuait d'approuver.

Les arbres frémirent, agités par une saute de vent. Un bruit mat attira les regards des deux hommes. Leurs yeux mirent du temps à distinguer dans la pénombre la grenade à fragmentation que Hart avait déposée près des fusils.

— Bonne chasse, leur lança-t-il en dévalant l'échelle.

— À vous aussi, répondit Brad.
Hart supposa que Willy approuvait.

*Salle des cartes de la Maison-Blanche
14 septembre, 20 h 45, heure locale*

Bill alla cacher son trouble dans la salle des cartes. Pendant des années, celle-ci avait accueilli les réunions informelles, les thés, les cafés, les apéritifs, les bavardages autour d'une émission de télévision, mais Bill avait exigé qu'on la rendît à sa destination première. Du coup, des agents des services secrets montaient la garde devant la porte. Les cartes électroniques déployées sur le grand panneau étalé à l'horizontale en dessus de table contenaient des informations militaires hautement confidentielles.

Bill examinait sur un écran haute définition le sud du pays. Il cherchait l'unité de Stephie. Il trouva le signal lumineux au nord de l'Alabama. La 41^e division d'infanterie était basée en zone dangereuse. Par sa faute. Il y avait envoyé Stephie quand il avait donné l'ordre de mobiliser les femmes. Elles étaient jeunes et en bonne santé, intelligentes et animées de sentiments patriotiques ; fruits de la prospérité, d'une bonne alimentation et d'une vie sportive. Vingt pour cent d'entre elles seraient admises dans l'infanterie. Le pays avait comblé ses filles d'avantages et de privilèges, il les avait chéries et dorlotées ; maintenant il demandait leurs vies en retour.

Bill ferma les yeux, anéanti par l'affreuse vérité. Il se déroulait une tragédie d'une ampleur inimaginable — marquée d'une dimension personnelle.

Quelques mois plus tôt, le général Adam Cotler, chef de l'état-major interarmes, s'était entretenu seul à seul avec lui dans le bureau ovale. En tant que général en chef des armées, il transmettait le rapport officiel.

— Monsieur, votre fille mesure un mètre soixante-huit et pèse soixante-quatre kilos. Elle jouit d'une excellente santé. Elle entame les huit semaines d'entraînement de base demain.

Huit semaines plus tard, Cotler avait réussi à intercepter le Président pendant son voyage aux îles Hawaii. Baker venait d'adresser un discours stimulant à la 3^e division marine. Cotler lui avait rapidement donné les nouvelles.

— Elle vient de terminer la première étape, l'entraînement de base de l'infanterie. Elle a fini dans les vingt pour cent meilleurs.

Bill avait réprimé un sourire. Le monde commençait à découvrir ce que Bill savait depuis toujours : Stephanie Roberts était une fille exceptionnelle.

— Les vingt pour cent meilleurs de toutes les recrues, monsieur le Président, avait précisé Cotler. Hommes et femmes confondus.

Il avait continué sur sa lancée, intarissable.

— Elle a perdu quatre kilos à cause de la chaleur de l'été géorgien. Elle est descendue à soixante, mais c'est du solide. Cotler mettait dans son rapport toute la douceur possible. Elle porte un chargement complet : fusil, munitions, paquetage, cartouchières de mitrailleuse, grenades, missiles polyvalents et mortiers.

— Quoi ? s'était écrié Bill. Vous voulez... êtes-vous en train de me dire, général, que... Stephie est dans l'infanterie ?

Cotler avait hoché la tête d'un air désolé.

— De nos jours, les jeunes filles sont très sportives, monsieur le Président. Mettez une joueuse de foot de dix-huit ans, comme votre fille, en face d'un accro d'Internet de sexe masculin et vous constatarez que le plus costaud n'est pas celui qu'on croit. Il avait capté le regard du Président. Les tests, si équitables soient-ils, n'aboutissent pas toujours au résultat escompté. Les vingt pour cent meilleurs, parmi lesquels se trouvent des femmes, sont envoyés dans l'infanterie. Votre fille, monsieur, a une note de 98 sur un maximum de 100 au classement des recrues féminines. Elle a perdu deux points à l'évaluation de la robustesse thoracique. Mais sur le plan des capacités intellectuelles et psychologiques, jugées sur six semaines d'observation, elle a fait des étincelles. Première à l'entraînement de base de tout son bataillon, soit trois cents hommes et trois cents femmes.

Privé de ses réflexes, Bill avait heurté l'arrière du véhicule qui le précédait. Cotler avait expliqué d'un ton contrit qu'on avait donné à Stephie le choix de son affectation : communications, renseignement, état-major, affaires publiques. Elle avait demandé, ou plutôt exigé d'entrer dans l'infanterie.

Bill ferma les yeux et se frotta le visage.

— Voyez ce que vous pouvez faire, avait-il dit lors d'une entrevue ultérieure.

Cotler lui avait appris qu'il avait placé un homme de toute confiance à la tête de l'unité de Stephie.

— Service secret ? s'était enquis Bill.

Cotler avait eu un signe de tête négatif.

— Il s'appelle Ackerman. Anciennement major, instructeur à l'école supérieure d'infanterie, maintenant lieutenant et chef du groupe de combat de votre fille. Avec tout le respect que je vous dois, monsieur, il saura mieux préserver la vie de votre fille sur le champ de bataille qu'aucun garde du corps des services secrets ne pourrait le faire.

Bill avait observé que l'homme devait être vexé d'avoir été rétrogradé du grade de major à celui de lieutenant.

— Il est lieutenant sur le papier, avait répondu Cotler. Pour tout le reste, il est toujours major. D'ailleurs, il s'est porté volontaire.

Bill avait haussé les sourcils.

— C'était sa seule chance de quitter l'école d'application, avait expliqué Cotler, pour retourner dans l'armée active. C'est du moins la seule chance que nous lui ayons offerte.

On frappa à la porte. Bill se redressa et reprit ses esprits. L'amiral Thornton, son nouveau chef des opérations navales, fit son entrée. Il annonça d'une voix funèbre que la baie de Guantanamo, à Cuba, était sur le point de tomber. Bill accusa le coup. Il demanda :

— Combien nous reste-t-il de soldats en état de combattre ?

Après une hésitation, l'officier répondit :

— Quinze mille marins et environ huit mille fusiliers.

Ils sont encore utiles, se dit Bill en exhalant un profond soupir avant de donner l'ordre qu'il connaissait par cœur pour l'avoir trop souvent prononcé. Il était formulé de telle façon que les militaires n'avaient pas besoin d'éclaircissements.

— Ils doivent continuer à se battre, amiral, aussi longtemps qu'ils pourront résister.

Voilà. C'est dit. L'ordre est donné.

Thornton restait indécis, visiblement peu pressé de relayer la consigne. Il regardait Bill fixement. Il fallut au Président toute la volonté dont il était capable pour ne pas détourner les yeux d'un air coupable. Ce fut l'amiral qui, le premier, baissa la tête. Il murmura :

— Bien, monsieur.

Et quitta la pièce.

Le pêne de la serrure reprit sa place avec un déclic. Bill se laissa tomber sur une chaise. Il cacha son visage dans ses mains en gémissant :

— Oh, mon Dieu !

Il ferma les yeux et fit le vide dans son esprit. Il était le commandant en chef des forces armées des États-Unis d'Amérique. Le Conseil national de sécurité attendait de recevoir ses ordres pour organiser la défense de la nation contre l'invasion massive des armées chinoises. Il lui fallait un peu de temps pour se préparer aux exigences de sa fonction. Un peu de temps pour ruminer la question qui tourmentait l'Amérique et le reste du monde libre : comment en était-on arrivé là ?

Deux ans plus tôt, Bill Baker avait été élu à la présidence en prévision de cet instant. En tant que président de la commission sénatoriale des services armés, il avait joué les Cassandra et sans cesse mis en garde la Troie américaine contre la menace grandissante venue de Chine. En pure perte. Les enfants du baby-boom commençaient à profiter de retraites précoces. Ils plébiscitaient le renflouement de la sécurité sociale au détriment de la défense nationale. Ils n'étaient nullement disposés à envoyer leur progéniture estudiantine repousser les incursions chinoises en Asie ! Et personne ne voulait risquer une guerre nucléaire, au grand jamais ! Pas même les Indiens, qui avaient détruit leurs missiles à la grenade pour empêcher les Chinois de s'en emparer.

En fait, la première étape vers l'invasion de l'Amérique du Nord avait été franchie bien avant cela, lors de la crise des satellites, dix ans plus tôt. Cet épisode bref et bizarre avait été vu comme une guerre « propre » d'un style nouveau. Surtout, il devait être le dernier conflit sans effusion de sang. Pékin accusait depuis longtemps les satellites espions de porter atteinte à sa souveraineté territoriale, mais personne ne se souciait de leurs récriminations. Jusqu'au jour où, sous prétexte d'essayer son système antimissile, la Chine avait anéanti tous les satellites militaires de l'Occident. L'Europe et les États-Unis avaient aussitôt rendu la pareille. Les entreprises de télécommunications, qui avaient des centaines de milliards de capital-risque en orbite, avaient fini par réclamer un cessez-le-feu spatial.

Les techniques de reconnaissance militaire avaient de ce fait régressé de quarante ans, ce qui arrangeait les affaires de la Chine, très en retard dans ce domaine. Au lieu de recevoir des images satellite en temps réel, les observateurs occidentaux retrouvaient l'imprécision des radars et périscopes. Les services de

renseignements en étaient réduits à s'appuyer sur des espions, le plus souvent des agents doubles chinois. À l'abri du secret total dont la Corée conquise était enveloppée, la Chine avait transformé les navires destinés à la circulation des marchandises en transporteurs de troupes géants. Le monde, occupé par la guerre qui ravageait au même moment l'Asie du Sud, n'avait pas prêté attention aux rumeurs faisant état d'un vaste programme clandestin de constructions navales. Même lorsque les bateaux avaient pris la mer en nombre croissant, l'inquiétude engendrée par la progression terrestre de la Chine en direction du Proche-Orient avait éclipsé la signification de ces mouvements maritimes. La toute-puissance navale avait inexorablement changé de bord ; la stratégie de la surprise avait repris ses droits. Cette double évolution allait se manifester tragiquement par la victoire de la Chine sur les flottes alliées de l'Europe occidentale.

La Chine attaqua l'Union européenne aux abords du golfe Persique. C'était la première fois qu'était mise à l'épreuve l'autosuffisance militaire que recherchait l'Europe depuis si longtemps. Deux flottes, l'une européenne et l'autre chinoise, s'affrontaient dans l'océan Indien quand survint une troisième, jusque-là inconnue, en provenance de Chine. Les observateurs européens n'avaient compris l'imminence de la défaite qu'en voyant trois mille avions affluer sur leurs écrans radars. La bataille de Diego Garcia avait été la réplique de celle de Midway, à cette différence près que cette fois, la victoire était allée aux forces navales asiatiques désormais nettement supérieures.

Le gouvernement démocrate alors en exercice, celui qui avait précédé Bill Baker, s'était trouvé divisé par le choix suivant : construire davantage de porte-avions traditionnels ou élaborer un type de navire révolutionnaire mais plus long à mettre en œuvre. Si les premiers pouvaient tenir face à trois ou quatre super-porte-avions chinois, les seconds constituaient des arsenaux flottants jamais encore essayés. Certains experts estimaient qu'il était beaucoup trop dangereux de miser sur des vaisseaux inédits en ces temps de grand péril. Mieux valait s'en remettre aux bons vieux bâtiments, éprouvés depuis près de cinquante ans. D'autres en revanche avançaient que les énormes navires-ateliers, chargés de milliers de missiles prêts au lancement seraient dotés d'une force de frappe dix fois supérieure à celle des porte-avions classiques. Ils assureraient à l'Amérique la maîtrise des mers pour plusieurs générations. On avait commandé

des études et créé des commissions pour aboutir à la bonne décision, compte tenu des enjeux, sans oublier les éventuels corollaires politiques (quelle région financerait quel bâtiment ?). On avait perdu un temps précieux.

Entre-temps l'Iran, le Koweït, l'Iraq, l'Arabie Saoudite et la Jordanie avaient succombé, par pression politique quand ce n'était pas par invasion directe. Quand la Chine avait occupé la Syrie et le Liban, Israël s'était retrouvé encerclé. Le David israélien et le Goliath chinois avaient alors échangé des avertissements dont aucun, hélas ! n'avait été pris en compte. Les bombes nucléaires d'Israël s'étaient abattues sur les forces chinoises concentrées au nord sur les hauteurs du Golan, mais le répit ainsi obtenu n'avait pas duré. Une attaque en force par le sud avait accompli la conquête d'Israël. Le monde avait vu en direct les troupes ceinturer Tel-Aviv. La population n'avait pas été autorisée à quitter la ville — le châtiment collectif avait été savamment mis en scène par les Chinois. Les généraux asiatiques avaient diffusé sur les télévisions du monde entier une déclaration condamnant la guerre nucléaire avec, en incrustation sur les écrans, une horloge égrenant un compte à rebours. À zéro, leurs ingénieurs avaient mis à feu une demi-douzaine d'armes nucléaires « spéciale démolition » disposées à l'intérieur et aux abords de la capitale, tuant et mutilant des centaines de milliers de personnes. La démonstration avait porté ses fruits. Plus personne ne doutait de la volonté de la Chine de rendre « œil pour œil ». La loi du talion appliquée à l'ère nucléaire.

Le sénateur Baker, partisan d'une politique de défense, avait présenté sa candidature à la présidence au moment précis où cette question accédait au rang de préoccupation majeure des États-Unis. À la fin de la semaine qui avait précédé la prise des Canaries et des îles du Cap-Vert par la Chine, deuxième étape de sa progression vers le continent américain, Bill avait reçu pour le financement de sa campagne dix-sept millions de dollars, versés essentiellement par les comités d'action politique conservateurs et les grandes entreprises concernées par la défense. À la fin de la semaine suivante, le montant total des dons, dont la valeur unitaire moyenne se situait aux alentours de trente-quatre dollars cinquante, avait doublé. Après l'implantation des Chinois dans l'Atlantique, Bill avait fait le plein de supporters.

Curieusement, son mentor en politique appartenait à la frange extrême du Capitole. Le vénérable Tom Leffler, élu de Géorgie et

président républicain de la Chambre des représentants, s'était, de longues années auparavant, pris d'affection pour le jeune sénateur de Californie. Politicien sudiste de la vieille école, amateur de bonne chère et de plaisanteries croustillantes, peut-être appréciait-il en Bill, ancien acteur élégant d'Hollywood, son exact contraire. Peut-être parce que Beth, la femme de Tom — et, de l'avis intime de Bill, la cheville ouvrière de son succès politique —, avait très tôt pressenti la valeur de l'homme et reconnu en lui le même potentiel qu'elle avait su déceler chez son mari quarante ans auparavant. Quelle qu'en fût la raison, Tom et Beth Leffler avaient très vite pris sous leur aile le jeune Bill tout juste divorcé. Ils l'avaient emmené dans les déjeuners, dans les dîners, aux tournois de golf et autres épisodes de la vie sociale susceptibles d'être utiles. Sous leur houlette bienveillante, sa carrière avait pris un bel essor. Quand était venu pour le jeune sénateur Baker le moment décisif de briguer la fonction suprême, les événements avaient joué en sa faveur, tragiquement.

L'Europe avait assisté avec stupéfaction à l'impuissance d'une Amérique réputée invincible, face au prodigieux déploiement maritime des Chinois. Les navires de transport d'un demi-million de tonnes avaient débarqué trois millions d'hommes sur ces îles de l'Atlantique qui fournissaient à la Chine une base stratégique capitale. Tous attendaient avec incrédulité et horreur l'inévitable invasion de l'Europe qui ne manquerait pas de s'ensuivre.

Lors des réunions politiques de l'Iowa, le Congrès avait cherché à se dédouaner au moyen de gigantesques investissements militaires. Les rapports des commissions d'experts avaient afflué et le plus gros budget de l'histoire avait été voté : cent milliards de dollars pour la construction de trois bateaux-ateliers colossaux. Ces mastodontes de cinq cent mille tonnes n'allaient pas envoyer avions et pilotes se jeter de la piste d'envol dans la gueule des défenses aériennes du loup ennemi. Ils pourraient au contraire lancer d'énormes missiles guidés à longue portée au rythme de huit mille chacun toutes les six minutes. Les ponts seraient hérissés de rampes de lancement verticales blindées (une par mètre carré). Les systèmes de rechargement automatique et la maintenance robotisée permettraient de réduire à cent personnes, essentiellement des officiers, l'effectif de l'équipage. Le commandant suivrait les combats grâce à des caméras fixées sur la tête conique des missiles fonçant vers leur cible aérienne, terrestre, maritime ou sous-marine. En sa qualité de candidat, Bill avait vu les impressionnantes simulations d'attaques

sur le grand écran qui servait à entraîner le commandant et l'équipage d'un bateau dont il n'existait encore que la quille. Les images le hanteraient désormais sans répit. Pourtant, en tant que partisan d'une politique de défense forte, il en avait vigoureusement encouragé et prôné la construction, répétant inlassablement lors des débats : « Trop peu, trop tard ! » L'électorat affolé l'avait massivement soutenu ; durant tout le printemps, les primaires lui avaient été favorables.

Les alliés européens avaient dépêché un corps expéditionnaire d'un million d'hommes pour prêter leurs renforts à la Turquie vacillante. Sans tirer un seul coup de feu sur terre, ils avaient ainsi mis un terme à la guerre avant qu'elle atteigne le Bosphore. Cet exploit rapide et décisif avait inspiré au vieux continent un orgueil qui allait lui être fatal. Lorsque trois super-porte-avions chinois avaient fait route vers le rocher de Gibraltar, les marines européennes s'étaient portées à leur rencontre pour leur barrer le passage à l'ouest de la Méditerranée. Elles célébraient déjà leur victoire quand... dix autres navires de guerre géants s'étaient présentés.

Après ce qui fut sans doute la plus belle bourde stratégique de l'histoire militaire moderne, les navires européens rescapés s'étaient retrouvés emprisonnés en Méditerranée. Ce devait être la troisième étape de la lente avancée des Chinois vers l'Amérique, même si personne à l'époque ne le devina. Les observateurs ne connaissaient même pas les noms des bâtiments chinois surgis par surprise. Les agents de renseignements postés dans la péninsule coréenne désormais impénétrable avaient parlé de pénuries et d'agitation ouvrière, succombant aux mirages classiques de la désinformation chinoise. La fanfare qui résonnait à Pékin chaque fois qu'était inauguré un nouveau bateau masquait trois navires de guerre secrètement construits.

L'Europe avait aussitôt lancé des satellites espions, en violation des restrictions internationales. Avant que la Chine les détruise, ils avaient eu le temps de transmettre quelques photos bien nettes des chantiers navals coréens grouillant de main-d'œuvre réduite en esclavage. Les gouvernements de Berlin, Paris et Londres avaient pu ainsi entrevoir les vingt nouveaux super-transporteurs en cours de construction. Le black-out qui avait suivi avait semé le désarroi. Pour protester contre la violation par l'Europe du traité de démilitarisation de l'espace, la Chine avait neutralisé ses satellites civils.

La dislocation des télécommunications qui en était résultée

annonçait la désunion de l'alliance. La Grande-Bretagne, enragée par l'isolement de sa flotte, s'était retirée de l'Union européenne. Les trains qui rapatriaient ses soldats avaient été hués sur tout le trajet, de la Turquie à la Manche, mais acclamés sur les falaises de Douvres. Le corps expéditionnaire européen, affaibli, avait dû alors battre en retraite derrière le Bosphore, et la Turquie avait capitulé au sud d'Istanbul. Les Allemands pensaient que les Chinois allaient poursuivre leur expansion par la terre, depuis la Turquie ou le Caucase. Les Français, eux, étaient convaincus qu'ils arriveraient par mer et débarqueraient en Espagne ou en France. Paris avait donc rappelé ses troupes pour dresser un mur à l'ouest, le long de l'Atlantique. L'armée allemande, demeurée seule, s'était accrochée à son bout de terre ensanglantée des Balkans, en se délitant chaque jour au gré des combats de proximité que lui livraient sans relâche des guérilleros armés par les Chinois. Un mois avant la nomination de Baker à la candidature républicaine, l'Union européenne s'était dissoute dans l'amertume.

Pour Baker, l'élection générale avait eu un objectif unique, précisément celui contre lequel avait toujours agi le candidat démocrate, Phillip Peller. Issu d'un gouvernement qui avait huit années durant préféré l'isolationnisme à la lutte, celui-ci avait milité en faveur de la diminution des armes et des effectifs militaires : la construction navale s'était ralentie ; la flotte était passée de onze à sept porte-avions désuets. Chacun d'entre eux pouvait affronter deux à trois navires chinois, le jour de l'élection ils représentaient donc une force d'un contre quatre.

Baker et Elisabeth Sobo, candidate à la vice-présidence, avaient remporté l'élection avec un score record. Une atmosphère de fête présidait à l'inauguration — Washington régnait encore sur le monde libre —, le Dow Jones était remonté en flèche tandis que les capitaux fuyaient l'Europe pour chercher refuge sur le continent nord-américain épargné. L'envol des dépenses entraînées par le doublement du budget de la défense et la mobilisation de la jeunesse favorisaient le plein-emploi. On avait hâtivement mis en chantier les trois navires-ateliers dits de la « classe Reagan » — il n'était question que de l'organisation du blocus de l'Atlantique. Le premier ordre donné par Baker en tant que commandant en chef fut de préparer l'envoi d'un convoi d'approvisionnement militaire vers la Grande-Bretagne.

Bill était Président depuis moins d'un mois quand il avait été

réveillé en pleine nuit pour apprendre la nouvelle. La Chine n'avait pas attaqué l'Europe, au nord, mais les Antilles, à l'ouest. L'infanterie de marine chinoise s'était emparée de la Barbade, de Grenade et de Sainte-Lucie. Les projets audacieux envisagés pour porter secours à l'Europe firent place à la triste nécessité de protéger l'Amérique. Le Congrès dépouilla la CIA, perplexe, de ses prérogatives pour confier la collecte de renseignements au FBI. Après tout, avaient déclaré les membres du Congrès, non sans ironie, le renseignement militaire deviendrait d'ici peu une affaire intérieure !

Les débarquements chinois n'étaient que d'intrépides manœuvres de diversion, assuraient certains experts, destinées à détourner l'aide militaire du véritable objectif : l'Europe de l'Ouest. Baker, lui, y voyait la dernière étape d'un processus qu'il redoutait depuis longtemps. Les Chinois étaient à la porte. Il avait demandé au Congrès de prononcer une déclaration de guerre. Pendant trois jours, les débats télévisés s'étaient succédé. Tout de même, le pays n'était pas marié à la doctrine isolationniste ! Mais les victimes... murmurait-on. La majorité avait suivi le président de la Chambre, Tom Leffler, sur qui Bill comptait pour obtenir l'engagement officiel de l'Amérique. Par ce vote — 95 voix pour, 5 contre au Sénat, 421 pour, 6 contre à la Chambre — la nation pouvait intervenir dans les Caraïbes sans se cantonner au golfe du Mexique.

L'encre de la déclaration de guerre n'était pas sèche, que Baker envoyait deux mille avions au combat. Un quart d'entre eux ne revint pas mais quatre des huit navires chinois avaient été coulés. La bataille des îles Sous-le-Vent fut considérée comme une victoire. Pourtant, la Chine gardait un pied dans les Caraïbes ; au printemps, à la suite d'une série de sauts de puce elle avait pris la Martinique, la Dominique, la Guadeloupe. Baker s'était trouvé à court de pilotes alors qu'un nouveau transporteur chinois arrivait toutes les deux semaines.

À chaque nouvelle conquête, les exigences imposées par Pékin à la signature d'un éventuel traité de paix devenaient de plus en plus exorbitantes. Les concessions commerciales prenaient des allures d'extorsion. Les réductions d'armement ressemblaient à des demandes de désarmement pur et simple. Lors de la dernière tentative de négociation, la Chine avait réclamé l'octroi d'un bail à long terme sur les îles Hawaï. Quand Baker avait rejeté cette prétention insultante, la Chine avait tenté d'assiéger par l'est le cinquantième État des États-Unis. La manœuvre avait absorbé les faibles forces

navales américaines, la 3^e division marine et la 1^{re} brigade expéditionnaire marine, ainsi que la totalité du 9^e corps d'armée. Il avait fallu organiser des convois pour déposer des troupes et évacuer les civils. Hawaï s'était transformé en camp retranché dans l'attente de l'inévitable invasion. Les appels publics à peine voilés de son vieux maître Tom Leffler, ajoutés aux incitations pressantes dont le harcelait en privé le général Latham, de l'armée de l'air, avaient obligé Baker à envisager la guerre nucléaire. Au cours d'un long week-end à Camp David, il avait reçu une délégation de stratèges aux vues apocalyptiques, épaulés de quelques économistes, historiens et chefs religieux.

Le lundi, il annonçait à la télévision sa première grande décision de la guerre. Il ordonnait la mobilisation générale. La troisième guerre mondiale serait une guerre conventionnelle. Tom Leffler avait fait voter, non sans réticence, la loi qui enrôlait sous les drapeaux tous les Américains valides de dix-huit à vingt-quatre ans, hommes et femmes. Les experts militaires avaient souligné le parallèle entre la stratégie défensive de Baker et celle qu'avait auparavant adoptée le Japon. Pendant les deux années qu'avait duré le blocus, Tokyo avait eu recours à la mobilisation ; cela n'avait pas empêché les îles nippones de tomber les unes après les autres aux mains des Chinois. En réalité, Bill fondait ses espoirs non sur les troupes ainsi levées, mais sur les trois bateaux-ateliers dont les carcasses nues grandissaient lentement dans les trois chantiers navals des côtes est et ouest. Du coup, il avait laissé passer l'occasion d'une frappe nucléaire contre la Chine installée aux Antilles. Beaucoup y voyaient une erreur tragique.

Baker avait vécu sa première année de présidence dans un brouillard. Si on lui avait demandé, comme c'était la mode avant la guerre : « Où étiez-vous quand... ? », il aurait pu répondre sans crainte de se tromper : « En réunion. » Tandis que les combats aériens faisaient rage dans les cieux ensoleillés des Antilles, loin au-dessus des hôtels de luxe désertés, Baker regardait sur des écrans haute définition des films au cadrage incertain, terré dans des abris souterrains.

L'infanterie de marine avait essuyé les premiers heurts terrestres de la guerre. Les 4^e et 6^e brigades expéditionnaires tenaient Antigua et St. Croix. Mais dans les heures qui avaient suivi le débarquement chinois, les deux brigades de seize mille hommes chacune avaient trouvé devant elles un ennemi quatre fois plus nombreux. Au bout de quelques jours, il était cent fois plus nombreux. À la fin de la

semaine, les écrans avaient capté des images de marines aux yeux cernés que l'on conduisait vers des camps de prisonniers. Leur humiliation avait révolté l'Amérique, tuant dans l'œuf les velléités pacifistes émergentes.

Malheureusement, l'Amérique latine s'était inexorablement laissé entraîner dans l'orbite de la nouvelle superpuissance planétaire. Le Panama avait accordé à la Chine un droit de passage illimité sur son canal, jusqu'à sa destruction par les Forces spéciales américaines. Cette intervention avait indigné les Sud-Américains qui n'en avaient été que plus acquis à la cause ennemie. Les autorités de plusieurs capitales, dans leur désir de plaire aux délégations chinoises en visite, avaient, à grand renfort de propagande, fermé les ambassades américaines sous les acclamations des foules rassemblées dans les rues. Les diplomates chinois avaient ainsi annexé sans coup férir d'immenses territoires alors que, ailleurs, leurs soldats se battaient pour quelques mètres de sable.

Finalement, à l'automne, les transports de troupes chinois avaient atteint La Havane. Chaque bateau déversait une division entière chargée d'un mois d'approvisionnement et de matériel de combat. Les débarquements massifs n'avaient pas tardé à déborder sur Porto Rico. La population en avait été évacuée vers la Floride. Seuls étaient restés sur l'île les dix mille soldats de la 92^e brigade d'infanterie. Les six mille hommes et femmes qui survécurent aux trois semaines de combats provoqués par l'invasion grossirent les rangs des prisonniers de guerre.

C'est alors qu'à Cuba il fallut repousser les assauts incessants de l'ennemi dans la baie de Guantanamo. La 1^{re} division marine américaine et ses vingt-cinq mille marins transformés en fantassins déployèrent un effort de résistance unique dans l'histoire. Mais les bateaux chinois ne cessaient de converger vers Cuba. Baker recevait tous les vendredis un décompte des troupes débarquées. À Noël, il se montait à un million. À la fin de l'hiver, le chiffre avait doublé et dépassait deux millions. Au printemps, ils étaient trois millions de soldats chinois à attendre les ordres. L'été venu, quatre millions d'entre eux campaient sur les plages du nord de Cuba. Le dernier rapport faisait état de cinq millions, que de nouveaux effectifs venaient augmenter tous les jours. Ils submergeaient littéralement la position des Américains cantonnés au sud.

Baker avait attrapé un ulcère. Trop de stress, avaient prévenu les

médecins. Un prix faible à payer, se disait Baker quand ses brûlures d'estomac le réveillaient la nuit.

La situation désespérée des défenseurs de la baie de Guantanamo l'avait conduit à prendre la deuxième grande décision stratégique de sa présidence. Il ne pouvait abandonner ces combattants exemplaires qui incarnaient aux yeux de leurs compatriotes le mot « détermination ». Aux premières chaleurs de l'été, il avait envoyé dans les détroits de La Havane la 2^e division marine au complet. Ce devait être une opération coup de poing, de pénétration et d'évacuation éclair. Celle-ci s'était soldée par un désastre humain sans précédent. Car sur les fonds sableux des eaux peu profondes du golfe se tenait à l'affût une armada de cent sous-marins. Les sous-marins à propulsion électrique diesel, rudimentaires mais silencieux, avaient coulé les trois transporteurs plus une douzaine de navires de combat. Les bateaux de surface et les avions chinois avaient terminé, vague après vague, l'anéantissement de la flotte.

Pendant plusieurs semaines, les victimes de l'effroyable défaite américaine s'étaient échouées sur les côtes du golfe. C'étaient souvent les parents eux-mêmes qui, en arpentant les plages, retrouvaient les corps de leurs fils, de leurs filles ou de leurs camarades. Tous les soirs se déroulaient dans les foyers américains des scènes d'affliction déchirantes. L'événement déclencha l'exode de quarante millions de personnes paniquées du sud vers le nord. La confusion régnait de Fort Lauderdale au Rio Grande. Les conseillers du Président l'avaient supplié de ramener le calme. Mais Baker n'essayait pas de rassurer les réfugiés terrifiés ni de retenir le déferlement humain. Leur peur était justifiée — il l'admettait, même s'il se gardait de l'avouer. La cause en était bien réelle et nullement imaginaire. La débâcle du détroit de La Havane offrait à l'invasion chinoise le sud des États-Unis.

L'amiral Thornton, nouveau commandant en chef des forces navales, était accablé. L'Amérique ne possédait plus qu'une flotte de quatre bâtiments écartelée entre les côtes est et ouest. Les Chinois avaient seize navires surdimensionnés dans le golfe. Ils pouvaient débarquer où bon leur semblait. Baker avait demandé son aide au chef d'état-major de l'armée de l'air, mais le général Latham l'avait informé que la Chine disposait dans le golfe et à Cuba de trois mille deux cents avions de l'aéronavale et de quatre mille appareils de l'aviation. Latham ne pouvait pas envoyer les quelques milliers de pilotes qui lui restaient livrer des combats suicidaires sans priver

l'Amérique d'un élément essentiel de sa défense aérienne. Car si les SAM américains pouvaient abattre depuis le sol les avions et missiles chinois, seuls les pilotes pouvaient intercepter depuis leurs appareils les missiles de croisière que leur vol lent à basse altitude rendait difficiles à saisir.

Baker n'avait pas voulu s'adresser au commandant de la marine. La force navale avait perdu ses 1^{re} et 2^e divisions ; la 3^e était coincée à Hawaii. La 4^e, qui était une unité de réserve, mouillait en position défensive aux alentours de La Nouvelle-Orléans. Après l'hécatombe des Caraïbes, il ne lui restait que trois brigades expéditionnaires de dix mille hommes chacune. Les 1^{re} et 2^e divisions de remplacement et les nouvelles divisions, numérotées 5^e et 6^e, n'avaient pas encore été constituées aux camps Lejeune et Pendleton. Elles seraient prêtes à entrer en action dans le sillage des bateaux-ateliers... si l'Amérique tenait assez longtemps pour mettre ces nouveaux navires à la mer.

Baker n'avait plus alors qu'un dernier recours : l'armée de terre.

— Sans doute pouvons-nous arrêter les Chinois sur les plages, avait reconnu le général Cotler. Mais en repoussant leur premier assaut, nous n'empêcherons pas le deuxième, le troisième ni le quatrième, à moins de puiser dans nos réserves ; c'est peut-être exactement ce qu'ils espèrent.

— La guerre pourrait s'en trouver raccourcie, monsieur le Président, avait-il conclu d'un ton qui avait glacé Baker.

Le Président avait alors dû prendre sa troisième grande décision :

— Puisque l'Amérique ne peut aller au-devant des Chinois, nous attendrons que les Chinois viennent à nous.

Il savait que les sceptiques en uniforme qui le foudroyaient du regard n'avaient jamais de leur carrière envisagé l'amputation du territoire par invasion. Ils se dressèrent comme un seul homme contre le projet de Baker. Et si les Chinois débarquent dix millions d'hommes ?

— Alors nous mobiliserons les jeunes mères et les hommes âgés.

— Et si la concentration de troupes à Cuba n'est qu'une ruse et qu'ils abordent nos côtes par le New Jersey ou la Californie ?

— Dans ce cas, nous les combattons dans la Sierra Nevada et les Appalaches. Vous allez me dresser un plan de bataille en ce sens.

Cette nuit-là, après avoir répondu à toutes les objections soulevées par le Conseil national de sécurité, Baker n'avait pu trouver le sommeil. Il s'interrogeait : Quelle est l'étendue de mon

savoir ? Parce qu'il avait un peu joué dans des films d'aventure, la notoriété de l'acteur qu'il avait été lui avait valu un siège au Sénat. Rien de saillant n'avait marqué sa carrière politique jusqu'à ce qu'éclatent les menées belliqueuses de la Chine. Son mariage avec Rachel Roberts, née Bachman, une ancienne camarade de fac éblouie par sa célébrité cinématographique, s'était révélé un pitoyable échec. Comme un deuxième divorce aurait anéanti tout espoir d'éligibilité, il avait sagement évité de s'engager affectivement.

Résultat : Bill Baker vivait seul son enfer, écrasé sous le poids de sa fonction. La veille, il avait déjà passé la nuit à se demander jusqu'au lever du jour quand l'impensable était devenu l'inévitable. Était-ce au printemps dernier, alors qu'il effectuait dans le Sud une tournée d'inspection des silos antimissiles au son des bangs répétés des avions de surveillance en mission au-dessus du golfe ? Ou était-ce au début de l'été, quand, depuis une plage désertée de Floride, il avait vu briller dans la nuit les éclairs de la bataille de La Havane ? Ou lorsque, après avoir assuré aux gens de Charleston que la flotte reviendrait, il avait vu le corps du premier Chinois trouvé sur le sol américain, membre d'un commando rencontré par la police locale ? Non, avait-il admis aux premières lueurs de l'aube, cela faisait longtemps qu'il redoutait le réveil de la Chine. Car le pays qu'il dirigeait était bordé de plus de quatre mille kilomètres de côtes sans défense. Le jour où l'Amérique avait perdu la maîtrise des mers, les océans qui l'entouraient avaient cessé de constituer son meilleur atout, pour se transformer en dangereuse faiblesse.

*Salle du Conseil de la Maison-Blanche
14 septembre, 20 h 45, heure locale*

Clarissa Leffler attendait devant la salle du Conseil où elle devait assister à la première séance d'information du Conseil national de sécurité de sa carrière. À l'âge relativement jeune de trente-cinq ans, elle venait de prendre la tête du département chinois des Affaires étrangères désormais revêtu de la plus haute importance. D'autres, à sa place, auraient répété nerveusement les paroles qu'elle aurait à prononcer en présence du président des États-Unis. Mais Clarissa était experte dans son domaine, la politique chinoise, et parfaitement à l'aise au milieu des détenteurs du pouvoir. Pour l'heure, elle réfléchissait à l'ironie d'une situation qui l'avait amenée à choisir la félonie au nom du patriotisme.

La veille au soir, son père avait fait allusion à l'éventualité d'un coup d'État militaire.

— Certains généraux inconditionnels, avait-il dit, pourraient bien s'emparer illégalement du pouvoir pour porter la guerre au niveau nucléaire.

Au cours des dernières années, la politique américaine avait radicalement viré à droite. Or son père, Tom Leffler, cavalait à la pointe extrême du conservatisme. L'idée de Bill Baker de combattre les Chinois en envoyant les conscrits à la mort n'était pas seulement de la barbarie. Elle était vouée à l'échec. Clarissa partageait ses sentiments. Elle estimait que Baker trahissait son pays !

À l'université, elle avait tenté en vain de dénoncer la menace

chinoise auprès de gens surtout préoccupés des fortunes à bâtir sur les marchés asiatiques. Puis Baker avait amorcé sa fulgurante ascension vers la présidence. Clarissa avait participé à la campagne par de menus travaux effectués dans la coulisse avec la bénédiction de son père. Et voilà que l'homme qu'elle avait soutenu avec tant de ferveur se refusait à employer l'arme nucléaire quand il y allait de la survie de son pays.

Clarissa savait qu'il existait des êtres choisis par le destin. Qui avaient un jour l'occasion de jouer un rôle historique. L'entreprise « illégale » dont parlait son père devait être planifiée avec une précision militaire. Quelle part pourrait-elle prendre au renversement patriotique de Bill Baker ? En serait-elle seulement informée ? Lui demanderait-on son aide ? Et ensuite ? Se trouverait-il des opposants pour contrecarrer l'opération ? Des loyalistes pour refuser d'obéir aux ordres de son père — car il s'agissait évidemment de son père, même si rien n'avait été dit explicitement. Il aurait besoin de collaborateurs fiables, après le coup d'État.

Après le coup d'État... Les mots produisaient sur son esprit un effet apaisant. Comme chaque fois qu'elle imaginait la situation qui suivrait la prestation de serment de son père, Clarissa ressentit un pincement au cœur. Elle avait toujours été douée d'une imagination fertile, mais l'idée d'une guerre nucléaire sur le sol américain restait pour elle inconcevable. Il doit bien y avoir un autre moyen, lui soufflait sa peur.

Les chefs d'état-major, reconnaissant la fille de Tom Leffler, lui adressèrent un signe discret. En les regardant entrer dans la pièce, Clarissa se demandait lesquels parmi ces hommes droits comme des I passeraient à l'action pour sauver l'Amérique de l'égarement de Baker. Le tout-puissant directeur du FBI, Hamilton Asher, leva un sourcil en voyant Clarissa. Richard Fielding, chef d'une CIA privée de ses pouvoirs, lui sourit en murmurant :

— Je vous dis merde !

Elle frissonna, non de trac, mais d'exaltation. Elle se trouvait dans un lieu passionnant, dans une situation passionnante, en des temps historiques.

Le président des États-Unis passa tête baissée, indifférent à ce qui l'entourait. Deux hommes se postèrent dos au mur de part et d'autre de la porte, les yeux fixés sur Clarissa. Elle se détourna, incapable de soutenir le regard d'aigle des deux agents, entraînés, lui avait-on dit, à brandir leurs armes automatiques au moindre geste suspect.

Baker prit une inspiration qu'il laissa échapper en un long soupir.

— Je voudrais, pour commencer, faire trois remarques... pour que les choses soient bien claires.

Baker jouait le rôle de sa vie. Il s'efforçait d'y mettre un ton présidentiel.

— Les États-Unis d'Amérique gagneront cette guerre ou périront en tant que nation, et ses cinquante États avec elle. Il n'y aura pas de concession de territoires. Pas de négociation. Pas de capitulation. Pas de compromis. Pas de médiation internationale. Ni trêve ni cessez-le-feu... et pas de reddition.

Son regard balaya la table. Pas un raclement de gorge, pas un battement de cils, tous les visages étaient tournés vers lui.

— À compter de cet instant, nous sommes en guerre, une guerre totale... qui ne cessera que quand je le dirai.

Il leva l'index.

— C'était ma première remarque.

La quasi-totalité des militaires hocha la tête en signe d'assentiment.

— Notre lutte pour la défense de l'Amérique trouvera sa victoire sur mer. Les Chinois ont peut-être quarante millions d'hommes en armes, mais c'est leur marine qui les déverse sur nos côtes. Et c'est leur puissance navale que je veux voir détruite. En conséquence, toutes les décisions stratégiques que nous prendrons devront en priorité viser cet objectif. Si cela suppose que nous défendions les ports de Charleston et de Norfolk plutôt que ceux d'Orlando ou d'Atlanta, c'est ce que nous ferons. S'il s'avère nécessaire de priver Detroit et Chicago de leurs défenses aériennes pour nous assurer la maîtrise totale des airs au-dessus des chantiers de Philadelphie et de San Diego, qu'il en soit ainsi. C'était ma deuxième remarque.

Tous gardaient les yeux sur lui. Les généraux et amiraux acquiescèrent à nouveau.

— Enfin, je vous déclare aujourd'hui, avant le début des combats sur notre sol, que cette guerre ne s'achèvera que lorsque nous aurons chassé les Chinois de l'hémisphère Nord. Elle sera terminée quand nous aurons mis un terme au blocus qui paralyse l'Europe, libéré le Japon et le Proche-Orient et repoussé les armées chinoises hors de l'Asie du Sud et de l'Est pour les ramener à l'intérieur de leurs frontières. Dans ce but, nous devons considérer comme une priorité nationale la poursuite des programmes à long terme de construction d'armements prévus au budget.

Cette fois, seuls ceux qui connaissaient la teneur des dépenses secrètes de l'État signifièrent leur approbation.

— C'était ma troisième remarque.

Bill comprenait que l'adhésion unanime que remportaient ses propos n'avait rien à voir avec la faisabilité de son plan. C'était l'acceptation sans réserve des ordres à la veille d'une guerre qui durerait peut-être dix ans. Celui qui donnait ces ordres, le président Baker, ne s'engageait quant à lui que pour six ans tout au plus. À condition d'être réélu, ce qui n'était pas garanti, loin de là. Bill aurait quarante-neuf ans et serait usé quand il quitterait la Maison-Blanche... à moins que les Chinois l'exécutent avant. Une possibilité qui le hantait, la nuit. Il n'avait pas de famille à inclure dans ses craintes — c'était la première fois qu'il s'en réjouissait. Il était bon qu'il soit seul à subir les affres de sa charge. Mais un président devait mourir dans son fauteuil. À son bureau. En costume. Environné non de fusils mais d'encre et de papier, outils de la démocratie. Telle était la vision qu'il avait de la fin du dernier président des États-Unis.

Il s'adressa tout d'abord, comme toujours, à la marine.

— Où en sommes-nous dans le golfe ?

L'amiral Thornton avait manifestement été ému par le discours de Baker. Il s'éclaircit la voix et rassembla ses idées.

— Nous avons resserré les boulons au cours des huit dernières heures. Tout ce que nous avons repéré visuellement jusqu'à présent, c'est des navires de surface, croiseurs, destroyers, frégates, en patrouilles anti-sous-marines ou antiaériennes. Mais ils sont très nombreux, monsieur le Président. Les grands transporteurs ne doivent pas être loin derrière. Nos écrans nous montrent vingt sous-marins d'attaque au nord de Cuba, prêts à tenir la position quel que soit l'objectif du gros de la troupe. Nous avons mis en place des mines et sept escadres, vingt-huit navires de combat en tout, pour barrer la route des Bahamas à la côte est. Je ne pense pas qu'ils arriveront par là.

Baker inclina la tête et se tourna vers le général Latham, chef d'état-major de l'armée de l'air.

— Sommes-nous prêts ?

— Nous avons neuf cents avions de combat et deux douzaines de B-1 et B-2 équipés de missiles air-mer à longue portée. Ils peuvent lancer 2 500 SLAM-124 pourvus de nouveaux systèmes. Leur réseau de contrôle d'objectif est prévu pour submerger un périmètre de défense antimissile chinois en les guidant selon le profil d'attaque

le plus efficace. Ils atteindront des cibles ponctuelles, monsieur le Président, mais n'arriveront pas jusqu'aux principaux bateaux.

Baker interpella l'amiral Thornton d'un ton accusateur.

— Je croyais que tout l'intérêt des bateaux-ateliers était d'écraser les défenses chinoises sous le nombre ! Et maintenant j'apprends que les 2 500 missiles de l'aviation ne peuvent pas passer !

Le chef d'état-major de la marine était sur des charbons ardents, mais il se montra rassurant.

— Monsieur le président, si j'avais deux de ces navires-ateliers dans le golfe aujourd'hui, ils anéantiraient toute la flotte chinoise jusqu'au dernier bateau en une demi-heure de temps. Ils expédieraient 16 000 missiles. 500 d'entre eux équipés de dispositifs de contremesure électronique à la place des ogives pour embrouiller les intercepteurs chinois. 1 500 transportant 12 000 missiles anti-missiles, huit chacun, pour la défense active. Les 14 000 restants, des engins supersoniques, extrêmement maniables, guidés par des programmes informatiques qui permettent les changements de cap individuels et coordonnés, chargés chacun d'ogives d'une tonne, dont 6 à 700 atteindraient les navires ennemis. Six minutes plus tard, mise à feu d'un nouveau lot de 16 000 missiles. Et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ne reste plus une barcasse à flot.

— Vous ne gardez pas des missiles pour défendre les bateaux-ateliers ? s'inquiéta Élisabeth Sobo. Et que faites-vous des sous-marins chinois ?

— Bien sûr, madame, nous garderions des missiles pour la défense antiaérienne. Je ne vous dresse là qu'un scénario théorique. Nous mettrions en œuvre les deux bateaux-ateliers ensemble, au début, toujours soutenus par une flotte comprenant deux porte-avions avec leur escorte et les sous-marins d'attaque les accompagnant. En intégrant leur système de manœuvre stratégique, nous devrions refouler les menaces aériennes, sous-marines et de surface chinoises.

— Je ne comprends pas, intervint Hamilton Asher. L'interruption du directeur du FBI agaça Baker. Si ce n'est qu'une question de puissance de feu, pourquoi n'avons-nous pas empêché le débarquement chinois avec des missiles basés à terre ?

Ce fut Moore, le ministre de la Défense, qui répondit :

— Le général Cotler a proposé l'installation à terre de lanceurs mobiles analogues à ceux mis en place par les Britanniques. Mais vu

le nombre de missiles, il fallait choisir entre des dispositifs opérant depuis la terre ou depuis la mer. C'était l'un ou l'autre, des lanceurs mobiles terrestres ou des bateaux-ateliers, mais pas les deux.

— Alors pourquoi n'avoir pas construit des lanceurs terrestres ? demanda Asher. Nous aurions pu arrêter l'invasion !

Moore posa les yeux sur le Président, puis sur Asher avant d'expliquer :

— Les lanceurs n'ont aucune capacité offensive.

— Offensive ! répéta Asher d'un ton incrédule.

Bill compléta :

— Les navires-ateliers peuvent débarrasser les mers de la flotte chinoise. Les lanceurs terrestres peuvent seulement les tenir à distance de nos côtes.

— Je crois, proclama Asher en paradant, qu'une grande majorité d'Américains aurait préféré cette solution à la situation dans laquelle nous nous trouvons aujourd'hui.

— C'est l'ordre que j'ai donné, trancha Baker d'un ton sans réplique.

Asher et lui se dévisagèrent. Enfin, il apostropha le général Latham.

— Où en sont nos défenses antiaériennes ?

Latham semblait peu désireux de reprendre le cours de la conversation. Il avait été un ardent défenseur du principe de lanceurs mobiles interarmes que Bill avait écarté. Baker avait entendu dire qu'il avait contesté sa décision en privé.

— Eh bien, monsieur le Président, quand les premiers résultats des sonars de la marine nous sont parvenus, nous sommes passés à l'état d'Alerte défense aérienne « rouge », c'est-à-dire « attaque par avions ennemis imminente », sur tout le territoire. Nous avons suspendu le trafic civil à l'est du Mississippi et au sud d'Atlanta. Nos dispositifs de défense aérienne ont été répartis sur des aéroports civils défendus par au moins quatre appareils de combat prêts à décoller. Et le quadrillage antimissile du NORAD est opérationnel à quatre-vingt-dix-huit pour cent. Si les Chinois tentent de pénétrer, nous leur réservons un feu d'enfer.

Baker hocha la tête. Tous les regards convergèrent alors vers le chef d'état-major.

— Dites-moi, où vont-ils débarquer ? lui demanda Baker.

Le général Cotler hésita. Il ouvrit son dossier avec un air de dégoût.

— De Cuba, le plus près, c'est le sud de la Floride...

Sa voix se brisa. Cotler était originaire de Chicago. Ce n'était donc pas un homme du Sud, mais il lui en coûtait d'avoir à évoquer l'invasion de son pays.

— Excusez-moi. Cotler carra ses épaules et reprit d'une voix forte : L'armée, monsieur le Président, est prête à contenir toute tentative d'intrusion, quelle que soit sa forme, dans la péninsule de Floride.

Il se tut, sans ajout ni commentaire. Derrière lui, les colonels se tenaient au garde-à-vous, comme pour affirmer leur détermination à faire ce qu'aucune armée n'avait fait avant eux : arrêter l'avance chinoise où que ce soit.

— Nous allons tendre une ligne de St. Pete, dans la baie de Tampa, à Melbourne. La 3^e division d'infanterie mécanisée et la 40^e division d'infanterie, également mécanisée mais appartenant à la Garde nationale, ainsi que la 53^e brigade d'infanterie autonome sont en place au sud d'Orlando. Cela laisse les Everglades du côté des Chinois, en les divisant. Leurs flancs est et ouest seront isolés l'un de l'autre. S'ils débarquent à Miami, nous les coincerons.

— Et s'ils jouent à une sorte de saute-mouton amphibie pour vous contourner ? s'inquiéta Élisabeth Sobo. Et qu'ils accostent derrière vous ?

— Le 278^e ACR d'Ocala les rejettera à la mer, assura Cotler.

— Essaiera de les rejeter, vous voulez dire. Elle feuilleta le dossier posé devant elle. Ce régiment de cavalerie blindé compte seulement trois mille sept cents hommes, tous réservistes. S'il ne parvient pas à enrayer le débarquement, les Chinois peuvent court-circuiter le 4^e corps dans son entier — nous n'en avons que douze — alors qu'il est occupé à défendre l'extrémité sud la plus exposée d'un seul État.

La question était justifiée. Baker attendit la réaction de Cotler.

— Nous essaierons de les repousser, madame, admit Cotler en toute sincérité.

Sobo accrocha le regard de Baker. Elle avait rempli sa tâche. Baker connaissait un autre scénario susceptible de provoquer une déroute totale. Il soupira et se passa la main sur le visage. Il marmonna derrière le paravent de ses doigts :

— Si nous savons que nous pouvons les arrêter en Floride, ils le savent aussi. Alors où vont-ils choisir de débarquer ?

Cotler avait réfléchi à la question.

— Théoriquement, monsieur le Président, quelque part entre Key West en Floride et Brownsville au Texas. S'ils renoncent au sud de la Floride, qui leur offre le moyen le plus rapide et le plus sûr d'écourter le temps de transport de leurs hommes, ils tenteront de prendre un port du golfe : Mobile, Biloxi, peut-être La Nouvelle-Orléans, éventuellement Galveston. Les trajets les plus courts depuis Cuba désigneraient plutôt les ports situés à l'est du Mississippi.

Un technicien invisible changea les cartes projetées sur les écrans qui tapissaient les murs. La côte du golfe apparaissait bardée de bandes de couleur illustrant les niveaux de probabilité d'un débarquement. L'ensemble avait des airs de prévision des risques cycloniques sur une carte météo. Loin à l'ouest de La Havane, les plages du Texas et de la Louisiane s'ornaient de jaune pâle. Le rouge vif des avis de tempête ombrait les rivages du Mississippi, de l'Alabama et de la Floride. Il n'était nulle part aussi foncé, représentatif d'un danger majeur, qu'aux environs immédiats de la baie de Mobile.

Cotler précisait

— Là où il y a des plages, ils peuvent déverser cinquante mille hommes toutes les vingt-quatre heures. Mais il suffit d'un port en bon état pour tripler cette capacité. S'ils restent à l'est du Mississippi et s'emparent d'un port, ils seront en mesure de débarquer cinq millions de combattants en un mois.

Le ministre de la Défense prit la parole.

— Mobile semble tout indiqué. Il bénéficie d'une situation centrale, d'un bon mouillage et d'un bon réseau de communications, routières, ferroviaires et fluviales. Mais quel que soit l'endroit où ils touchent terre, monsieur le Président, les simulations stratégiques indiquent qu'ils se dirigeront vers les objectifs les plus essentiels du littoral est. Si c'est le cas, nous déploierons nos hommes le long de l'Interstate 16 entre Savannah, au bord de l'Atlantique, et Atlanta et le long de la I-20, de l'ouest d'Atlanta à Vicksburg sur le Mississippi, en passant par Birmingham et Jackson. Le front suivra la topographie la mieux adaptée à la défense, à quelques kilomètres au sud des grands axes routiers qui permettront l'acheminement rapide des renforts. Lorsque nous aurons fait sauter les ponts qui franchissent le Mississippi au sud de ce front, les Chinois se retrouveront piégés. La 218^e brigade d'infanterie mécanisée maintiendra

la I-95 ouverte entre Savannah et l'arrière du 4^e corps pour que celui-ci ne soit pas coupé du reste des troupes.

— Nous pouvons toujours miner la baie de Mobile, suggéra le général Latham. Je pourrais organiser un largage avec cinq ou six heures d'avance.

Le général n'avait pas terminé que Baker agitait déjà la tête.

— L'amiral Thornton assure que les Chinois sont en mesure de draguer le port et de le rendre opérationnel en quelques jours.

— Alors détruisons les installations, insista Latham.

— Et il ne leur sera plus possible de débarquer leur armée ! tonna Baker.

Il se laissa aller contre le dossier de son siège, plaqua ses mains sur son crâne qu'il massa discrètement pour soulager la névralgie imposée par la tension. Il avait la nuque raide, les doigts glacés.

Depuis six mois, le plan de Baker était passé à la moulinette du simulateur. À force de l'examiner, tous s'étaient familiarisés avec le terrain : les limites et l'étendue générale du champ de la future bataille, définies par des facteurs immuables tels que la distance, la topographie et le réseau routier. Personne ne revenait jamais sur une simulation une fois la bataille commencée... sauf les commissions d'enquête, en cas d'échec, comme cela avait été le cas après la débâcle des détroits de La Havane. Cette opération elle aussi avait été simulée. Forcer le passage avec trois groupes navals de combat. Lancer la 2^e division marine dans le flanc chinois. Embarquer les troupes de la baie de Guantanamo sous la protection d'un important déploiement d'artillerie aérienne et navale, rentrer au bercail sous les acclamations de foules enthousiastes. Baker avait reçu le chef d'état-major de la marine, après sa comparution devant la commission d'enquête. L'amiral lui avait remis sa démission, après quoi il était rentré chez lui et s'était tiré une balle dans la tête presque sous les yeux de sa famille. Baker espérait ne plus jamais voir cette expression dans le regard d'un homme. Un leader influent et courageux miné par le sentiment de sa culpabilité.

— Bien, dit Baker d'une voix calme. Qu'avons-nous prévu pour battre les Chinois une fois qu'ils seront chez nous ?

Cotler se leva et ajusta sa veste. Il arborait sur la poitrine plusieurs rangées de rubans. Tous les militaires de Washington d'un grade inférieur à celui de colonel vivaient en rangers et tenue de combat. Le jour viendra-t-il, se demandait Baker, où même les officiers supérieurs abandonneront l'uniforme pour la tenue camouflée ?

Trois grandes taches vertes apparurent sur la carte du Tennessee : les zones de ravitaillement secrètes des 2^e, 3^e et 4^e corps. Baker les avait visitées le mois précédent. D'énormes quantités de matériel de guerre s'amassaient sous des filets de camouflage tendus, dans certains cas, sur plusieurs centaines de mètres.

— Quand les Chinois auront débarqué six groupes armés, commença Cotler, environ deux millions de combattants et un million de personnes des services techniques et d'intendance, nous contre-attaquerons au port même avec trois corps blindés.

Sur la carte, trois flèches barraient le golfe comme des couperets. Si la contre-attaque ne suffisait pas à écraser les Chinois, à les « envoyer bouler » comme disait Cotler, « au moins, elle les retardera ». Le raisonnement avait été celui de toutes les nations attaquées successivement par la Chine, du Viêt-nam à la Turquie... jusqu'à la chute des dernières poches de résistance. Baker respira profondément pour desserrer l'étau qui lui comprimait la poitrine.

— Et dans quatre mois, ajouta Moore d'un ton enjoué pour rassérer Baker, nous aurons trois bateaux-ateliers et nous pourrons les houspiller en mer.

Si nous tenons jusque-là, se dit Baker. Tandis que les militaires poursuivaient leur exposé, il sentait des gouttes de sueur perler à son front malgré la fraîcheur qui régnait dans la pièce. Il dut lutter contre la panique qui le gagnait. Mais son esprit lui renvoyait toujours la même question, vaine et lancinante : Comment en était-on arrivé là ?

— Excusez-moi, monsieur le Président, murmura un assistant à l'air inquiet en refermant le porte-documents de cuir noir de Bill.

Les dossiers cartonnés aux couvertures luxueuses, bourrés de cartes et de photographies, renfermaient des informations glanées quelques heures avant la réunion. Ils constituaient l'arme du renseignement à la vitesse Internet. Une arme qui augmentait considérablement l'efficacité américaine, mais pas suffisamment, hélas ! Les écrans muraux n'affichaient plus qu'un ton bleu uniforme. Bill serra les dents, furieux de voir Hamilton Asher plastronner au milieu d'une coterie de militaires. Le directeur du FBI n'appartenait pas officiellement au Conseil national de sécurité et Bill ne tenait pas à connaître son opinion. La porte s'ouvrit. Une femme en civil fut introduite. Bill interrogea du regard son chef de cabinet qui quitta aussitôt son siège pour venir discrètement se placer à côté de lui en rasant le mur.

— Asher n'a pas été convié, confirma Frank Adams, devançant la question de son patron. Il se prend pour une sorte de gardien de la démocratie depuis que la loi de Tom Leffler sur le secret d'État lui accorde les pleins pouvoirs policiers.

Le ministre des Affaires étrangères, Arthur Dodd, se leva et déclara :

— Je voudrais vous présenter notre nouvelle responsable du département chinois, Mlle Clarissa Leffler.

Bill tombait des nues. Il regarda la fille de Tom Leffler prendre place à la table de conférences en adressant des signes de tête à ceux qui la saluaient. Il amorça un mouvement pour se mettre debout dans un réflexe de galanterie qu'il réprima aussitôt, non sans s'attirer quelques regards perplexes. Bill ne connaissait Clarissa que pour l'avoir aperçue de temps à autre dans les réceptions mondaines, le plus souvent de loin. Son chef de cabinet s'était accroupi près de lui.

— Je n'étais pas au courant, précisa-t-il, vaguement sur la défensive. Mais ce n'est certainement pas un hasard. À mon avis, Dodd cherche à se garer des barrières la prochaine fois qu'il sera traîné au Capitole devant la commission Leffler : il espère amadouer le papa en employant la fillette. Les conservateurs ne lui lâchent plus les baskets depuis qu'il a rendu une visite de courtoisie au ministre du Commerce chinois il y a deux ans, à Genève.

Bill interrompit son directeur de cabinet d'un geste de la main, celui qu'on adresse à un garçon de café qui prétend vous servir une boisson dont on ne veut pas.

Art Dodd énumérait les antécédents de Clarissa. Bill écouta avec intérêt. La liste de ses diplômes montrait que le vieux Tom Leffler avait un certain respect pour les études supérieures que sa jeunesse passée au fin fond de la campagne géorgienne ne lui avait pas permis de suivre. Sa fille n'a sans doute jamais vécu en Géorgie, pensa Bill. Elle n'y est allée que pour soutenir la campagne de son père. Leffler siégeait au Congrès depuis plus de quarante ans. Clarissa avait grandi à Washington, auprès de sa mère. Si Bill ne savait pas grand-chose de la fille, en revanche, il avait bien connu Beth Leffler. Une femme bien. Les coups tordus lui étaient étrangers, ce qui tenait du prodige dans la bonne société de Washington. Bill avait pleuré lorsqu'elle était morte, peu avant son entrée en fonction. Il se désolait de voir que sa mort avait laissé Tom désarmé.

Le vieux Leffler incarnait depuis longtemps la droite du parti républicain, qui bénéficiait d'un soutien populaire accru. Une

grande majorité de l'opinion était devenue belliciste bien avant la guerre chinoise, comme si elle avait pressenti la menace. Le bouillant président de la Chambre professait des idées d'un conservatisme extrême. Si Bill et Tom étaient tous deux partisans d'une politique de défense au sein du parti républicain, ils n'en avaient pas moins connu un certain nombre de différends. Leur affrontement le plus sérieux s'était produit lors du vote de la loi sur le secret d'État. Tom l'avait rédigée, Bill avait opposé son veto. Elle représentait une grave atteinte à la vie privée des citoyens et une violation du principe de séparation des pouvoirs entre les trois grands secteurs du gouvernement fédéral. Mais les sondages d'opinion donnaient raison à Leffler et le Congrès avait annulé le veto de Baker devant le vote majoritaire des républicains conservateurs face aux modérés des deux partis.

Bill avait entrevu Clarissa de loin en loin au fil des ans, lors de collectes de fonds et, une fois, au cours d'une réception officielle, dans la file des gens qui attendaient pour le saluer. Il avait repéré Clarissa. En fait, il avait surtout remarqué ses épaules nues, élégantes et fines. Puis, alors qu'elle n'était plus qu'à quelques mètres, il avait reconnu les intonations caractéristiques de la langue chinoise. Elle s'entretenait poliment avec l'ambassadeur de Pékin. Bill n'avait pu lui parler. Un peu plus tard, le protocole l'avait conduit à croiser le diplomate asiatique une nouvelle fois. Comme celui-ci lui jetait un regard de courtoisie en s'écartant, Frank Adams, en réprimant un sourire, avait murmuré :

— Vous avez vu cette tronche ?

Bill avait ri, mais, en réalité, il n'avait vu que Clarissa, ravissante dans sa longue robe de velours décolletée.

— Mlle Leffler a un doctorat en sciences politiques de Harvard, précisait Dodd à l'attention du Conseil de sécurité. Elle a étudié quelques années à Pékin et publié un certain nombre d'articles très intéressants sur la politique chinoise, que je vous ai envoyés, monsieur le Président.

Bill hochait la tête derrière ses mains jointes. Il n'avait aucun souvenir des articles en question. Il n'avait vu qu'une seule fois sur le nez de Clarissa les bésicles d'intello qu'elle arborait à cet instant. C'était à l'enterrement de sa mère. Il s'en souvenait parce que les lunettes étaient devenues un accessoire rare et qu'en la prenant dans ses bras pour la réconforter il les avait dérangées.

Quand le ministre Dodd referma son dossier, les regards

convergèrent non pas sur la nouvelle venue, mais sur le président des États-Unis d'Amérique. Bill songea à lui adresser quelques paroles de bienvenue, mais décida de régler son attitude sur celle de Clarissa, qui affichait un visage sans expression. Elle est dans la situation de tous les enfants de parents qui ont un nom, réfléchit-il. Elle s'efforce d'adopter une contenance purement professionnelle. Il lui fit signe de poursuivre.

— Bonsoir, monsieur le Président. L'objectif du département dont je m'occupe consiste, à mon avis, à gérer la tendance la plus marquante à l'heure actuelle de la politique chinoise, à savoir la rivalité croissante qui se fait jour entre les pouvoirs civil et militaire.

Elle cita d'un ton neutre plusieurs témoignages glanés çà et là. Tous faisaient état de tensions grandissantes à Pékin. Six mois plus tôt, le Premier ministre, représentant le pouvoir civil, avait publiquement mis en garde les Chinois lassés de la guerre contre « les graves dangers de l'aventurisme militaire ». Tout le monde avait interprété cette phrase comme un avertissement codé — à l'usage de la politique intérieure — contre le risque de déclenchement d'une guerre nucléaire en cas d'invasion.

— Les civils sont maintenant dans l'expectative, disait Clarissa, prêts à sortir leur « on vous l'avait bien dit », si la campagne américaine tourne mal. Il existe peut-être pour nous une possibilité de tirer parti de cette instabilité politique.

Bill ouvrit la bouche pour poser une question :

— Comment ?

Le chef d'état-major interarmes le précéda :

— A-t-on constaté des symptômes de ces frictions dans les zones d'opération ?

— Pas encore. Mais Han Zhemin arrive à Cuba aujourd'hui, ce qui pourrait bien annoncer le début des hostilités.

Les uns et les autres jetaient des coups d'œil furtifs au Président, qui observait Clarissa avec insistance.

— Dois-je rencontrer Han ?

Clarissa et Art Dodd esquissèrent une protestation mais Bill les interrompit :

— La question est justifiée. Vous avez tous lu le *Times* et *Newsweek*. Han Zhemin est un prétentieux doublé d'un enfoiré, mais nous étions voisins de chambre à Princeton. C'est donc pour moi une vieille connaissance qui pourrait légitimement devenir un interlocuteur.

Il reporta son attention sur Clarissa.

— Si vous étiez à ma place, cherchiez-vous à le contacter ? Essayeriez-vous de négocier une alliance quelconque avec les civils chinois dans le but de couper l'herbe sous le pied aux dirigeants militaires ?

Un silence absolu régnait dans la pièce. Tout comme le juge au tribunal, un président assuré de son pouvoir pouvait poser toutes les questions qu'il voulait à qui bon lui semblait.

— Seriez-vous prête à abandonner le sud de la Floride pour affermir les civils dans leur bras de fer contre les militaires ? Ou... à accepter des conditions économiques tyranniques pour leur permettre de se prévaloir de leurs talents diplomatiques ? Ou à signer un traité de désarmement pour vivre à jamais sous la botte de la Chine, ajouta Bill en frappant du poing sur la table, afin de sauver quatre-vingts millions d'Américains des horreurs d'une guerre nucléaire ?

Il avait baissé les yeux. Il venait de formuler à haute voix les questions qu'il aurait souhaité poser au père de Clarissa dans un débat qui n'aurait jamais lieu. Il cessa de la harceler et prit la décision à laquelle il savait ne pouvoir échapper. Il pria le ministre des Affaires étrangères de fixer un rendez-vous avec Han Zhemin. Cette mesure en étonnait plus d'un, mais personne ne dit mot. Le Président pointa sur chacun d'entre eux un doigt menaçant et déclara d'une voix forte :

— Je veux que ce projet d'entrevue reste aussi secret que s'il n'avait jamais existé ! Il transperça du regard toutes les personnes présentes dans la pièce, y compris les techniciens chargés des projections. Si l'un de vous dit un seul mot à ce sujet hors de ces quatre murs, je le considérerai comme coupable de trahison — de haute trahison — envers ma personne.

Il se surprit à dévisager Clarissa. Il détourna les yeux. Elle était beaucoup plus séduisante que dans son souvenir.

Département d'État, Washington
14 septembre, 22 heures, heure locale

Les collaborateurs de Clarissa travaillaient tard. Ce n'était pas elle qui le leur demandait. Cela leur venait naturellement. Ils étaient

des émanations de l'École d'administration JFK qui produisaient d'énormes quantités de paperasse informatique que Clarissa explorait à la recherche des renseignements réellement utiles. Tout en débroussaillant notes et rapports, elle emmagasinait une masse énorme d'informations. C'était là sa force. Elle n'était pas plus calée qu'un autre, mais elle avait un don pour la synthèse. Quand elle songeait aux années écoulées, elle se disait qu'elle aurait pu changer le cours de l'histoire si elle avait eu un pouvoir de décision.

Soutenir la lutte des Indiens. Utiliser la puissance militaire des États-Unis et les moyens humains de l'Inde. Arrêter la Chine dans l'Himalaya. Elle avait conquis le sous-continent avec moins de cinq cent mille morts ; dans un pays qui comptait un milliard et demi d'âmes, le chagrin des familles ne pesait rien face à l'orgueil national.

Après la capitulation de l'Inde, le président Peller pouvait encore barrer la route aux Chinois dans l'océan Indien, avant la prise du golfe Persique et de la mer Caspienne ! Si Peller avait consenti à s'engager, les envahisseurs auraient manqué de carburant pour leurs flottes non nucléaires. Clarissa avait entendu de la bouche de son père une histoire incroyable, classée top secret. Lors de la bataille de Diego Garcia, quatre ans plus tôt, la 3^e flotte chinoise en route vers l'affrontement avec les navires européens était passée au-dessus des sous-marins d'attaque américains. Peller avait donné à la marine l'ordre absolu d'éviter toute confrontation. Résultat : les sous-marins américains étaient restés sagement immergés. Une demi-heure plus tard, l'aéronavale chinoise écrasait les Européens. Clarissa était une des seules à savoir ce que lui avait confié son père : il y avait là deux escadres complètes, soit quatorze chasseurs de combat américains, embusqués sous la surface. Son père l'avait appris par des sous-marinières écoeürés. Clarissa abattit son poing sur le clavier d'ordinateur et se laissa aller contre le dossier de sa chaise. Si seulement Peller leur avait permis d'attaquer ! Clarissa enrageait. Cet homme était une poule mouillée !

Son écran s'anima. L'ordinateur estimait venu le moment qu'elle consulte les derniers messages. Une icône rouge s'afficha dans le coin supérieur droit de l'écran, annonçant : « communication ». Elle laissa la machine passer à l'étape suivante. L'image d'une clé dorée signalait que l'appel provenait d'une ligne extérieure protégée.

Son père apparut sur l'écran. Il sembla d'abord totalement déconcerté.

— Papa, c'est moi ! le rassura Clarissa.

Elle alla fermer la porte de son bureau sous le nez des curieux qui traînaient dans le couloir.

Tom Leffler fixait la caméra. Mon Dieu qu'il avait l'air vieux ! Il n'arrivait jamais à trouver la souris, oubliait le fonctionnement de son ordinateur.

— Dieu Merci, te voici, Clarissa. J'ai essayé de te joindre tout à l'heure.

— Je sais, papa. Je m'apprêtais à te répondre.

Il s'approcha de l'objectif pour se présenter en gros plan.

— Est-ce que ton bureau est sûr ?

Elle répondit qu'il était vérifié tous les jours.

— Je te demande ça parce qu'on a posé des micros chez moi.

— Qui, on ? s'indigna Clarissa.

Son père haussa les épaules en agitant la tête.

— Je ne sais pas. La police du Capitole en a trouvé partout ! High-tech, de vrais petits bijoux. Ils prétendent qu'ils n'ont jamais rien vu d'aussi sophistiqué.

Clarissa se redressa et croisa ses mains derrière sa nuque. Le FBI, se dit-elle. Baker et son putain de KGB ! Le Président abusait de la loi sur le secret d'État qu'il avait lui-même combattue, l'hypocrite ! Baker et Hamilton Asher étaient en train de pervertir une mesure salutare voulue par son père, le seul homme politiquement honnête de Washington, l'ange gardien de Bill Baker ! Elle était révoltée.

— Il faut que je te dise quelque chose, déclara-t-elle à son père. Baker va rencontrer Han Zhemín.

— Je suppose qu'il sait ce qu'il fait.

Clarissa leva les yeux au ciel et prit un air offusqué.

— Mais tu ne comprends pas ! C'est de la trahison !

Elle décida d'assombrir un peu la réalité.

— À la réunion du Conseil national de sécurité, il a tenu des propos ahurissants. Il a parlé par exemple de céder le sud de la Floride à la Chine ! Non mais tu te rends compte !

Au lieu de réagir, son père s'abîma dans ses pensées, ce qui lui arrivait de plus en plus souvent. Il fit entendre une sorte de chuintement, qui n'était pas l'expression de sa colère, mais l'écho d'un monologue muet. Ses lèvres remuaient et il clignait des yeux comme s'il avait perdu le fil de ses pensées. Clarissa réprima un mouvement de recul en l'entendant marmonner une phrase inachevée.

— Qu'est-ce que tu dis, papa ?

— Quoi ? Oh ! rien.

— J'ai cru entendre quelque chose comme : « Voici venue l'heure pour tous les hommes de bonne volonté... »

— Chuut !

Il se pencha vers l'objectif. Clarissa ne voyait plus sur son écran que ses yeux et l'arête de son nez.

— Où as-tu entendu cela ?

Elle rit.

— Mais c'est toi qui viens de...

Elle s'interrompt. Voici venue l'heure pour tous les hommes de bonne volonté de voler au secours de leur parti. C'était un appel à la lutte. Une devise ou peut-être un code annonçant le déclenchement d'une opération risquée. C'était génial ! Un frisson la parcourut.

— Ne répète jamais cette formule ! la sermonna-t-il sévèrement.

— D'où vient cette phrase ?

— Chuut !

— Hé, mais ne t'énerve pas, papa. Je voulais seulement savoir si c'était une citation, la devise d'un grand patriote ou quelque chose comme ça.

Son père s'était recroquevillé et cachait son visage derrière des mains à la peau tachetée.

— C'est un exercice de dactylographie, répondit-il. Un morceau de texte à taper pour se familiariser avec le clavier.

— Ah ! murmura Clarissa, déçue.

Quand même. L'exaltation qui s'était emparée d'elle demeurait.

— Écoute, papa. Je peux vous aider. Je veux participer. Au... tu sais ce que je veux dire. Avant qu'il lui oppose encore un « chut », elle s'empressa d'ajouter : Je suis une adulte maintenant et bien placée pour apporter ma contribution.

Il agita la tête.

— Trop dangereux, Clissa. N'entreprends rien tant que nous n'en aurons pas parlé. Je te tiens au courant.

Il chercha autour de lui une souris, un bouton, puis la mémoire lui revenant, récita :

— Ordinateur, raccroche.

Clarissa lâcha une exclamation de dépit en voyant son père s'effacer de son écran.

Un homme de quarante-deux ans émergea de l'avion au son d'une musique militaire. Sur le tarmac fumant de l'aéroport de La Havane, une fanfare jouait un air martial aux accords stridents. Han Zhemin portait un costume de laine sombre malgré la chaleur étouffante. Il s'immobilisa en haut de la passerelle. Ni estrade ni podium pour l'accueillir. Il y avait là une foule de journalistes, mais le général Sheng, commandant en chef des armées, brillait par son absence.

En revanche, Han aperçut son fils, Wu. Le jeune lieutenant de dix-huit ans, frais émoulu de l'école militaire, adressa à son père un salut crispé. Han balaya les conventions en lui serrant la main.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Il devait crier pour surmonter le vacarme de la musique.

— Je viens d'arriver. Je fais partie de l'état-major du général Sheng. Le général vous prie d'accepter ses excuses.

— Qui t'a envoyé à Cuba ? Je veux le nom de la personne qui a autorisé ton affectation ici.

— C'est le ministre de la Défense, le général Liu Changxing lui-même, répondit Wu timidement.

Han fut ébranlé par la nouvelle. Il y devinait des implications multiples.

— Je vois, se contenta-t-il de dire.

Il s'avança sous les projecteurs des caméras de télévision. Wu le suivit. Un colonel marchait au côté de Han, l'épée hors du fourreau, sans prononcer un mot ni même se permettre de croiser son regard. Le bruit était intense. Han esquissa une grimace et hâta le pas vers le terminal en ne s'arrêtant que pour se soumettre aux objectifs. Wu était recherché par les photographes, sans doute à cause de son type eurasien. Les caméras s'attardaient sur lui. Han attendit patiemment. C'étaient les débuts de son fils. Sa première expérience de l'insatiable avidité de la presse internationale. Des photos d'archives, ironisa-t-il intérieurement en s'amusant de l'air emprunté du jeune homme. Il rectifia le sourire qui naissait sur ses lèvres pour reprendre l'air grave qu'exigeaient les circonstances. Bien que prévenu près de vingt heures à l'avance de son arrivée de Caracas, Sheng n'avait pas daigné venir le recevoir à l'aéroport. C'était intentionnel et vexatoire. Han ne pouvait qu'en éprouver de la colère. C'était la réaction qui s'imposait.

Il se dirigea résolument vers le terminal. Wu lui emboîta le pas. Dès que les portes se furent refermées, il interrogea son fils :

— Qu'est-ce qui est convenu avec Liu ?

Wu regarda autour de lui pour s'assurer qu'ils étaient seuls. Bien, se réjouit Han. Il est prudent.

— J'ai demandé au général Liu de m'envoyer au front comme tous mes camarades de promo. Ils sont tous ici. Tsui commande un groupe de combat !

— Je ne sais pas qui est Tsui et je ne tiens pas à le savoir, commenta Han d'un ton agacé.

— Il a été mon compagnon de chambrée pendant six ans, expliqua Wu, un peu décontenancé.

— Quand as-tu rencontré Liu ?

Han voulait des faits.

— À ma remise de galons. Il m'a proposé d'intégrer l'état-major du général Sheng.

Han aussi avait rencontré Liu à la cérémonie de remise des diplômes de l'école militaire où se trouvait son fils. Dans le décor luxueux du carré des officiers supérieurs, en une demi-heure de discussion intense, ils avaient établi les règles qui régiraient la campagne américaine imminente et l'administration des territoires occupés. « Pas de surprises », avait promis Liu. C'était la garantie que Han avait été chargé d'obtenir de cet homme, qui commandait l'ensemble des forces armées de la Chine.

— Où est Sheng ? s'informa Han.

— Au port.

— Alors, allons le voir.

— Tout de suite ? s'étonna Wu. Il doit être très occupé.

Han était fatigué de sa tournée diplomatique. Dix capitales latino-américaines en sept jours. Dix petits pays soucieux de barricader leur position grâce aux infimes nuances des accords passés avec la Chine. Un travail épuisant et capital.

— Sais-tu pourquoi je suis ici, Wu ?

Wu agita la tête. Deux équipes de tournage chinoises filmaient la scène de loin. Dans l'une d'elles, les techniciens étaient en civil et portaient des cheveux longs. Dans l'autre, qui travaillait à ses côtés, on ne voyait que des tenues militaires et des crânes rasés. Han éleva la voix pour être entendu.

— J'ai été nommé administrateur des territoires américains occupés. J'ai les pleins pouvoirs gouvernementaux, précisa-t-il, en

employant les termes anglais choisis à Pékin pour désigner le plus haut degré de souveraineté coloniale. Le général ainsi que toutes les unités militaires présentes sur le continent américain sont placés sous mon autorité.

Wu considéra son père sans mot dire avant de se tourner vers le colonel impassible qui avait rengainé son épée mais gardait les yeux fixés droit devant lui.

— Organisez-nous un transport, ordonna le tout jeune lieutenant.

Dans la limousine, Han et Wu étaient silencieux. Tout à coup, Han, en regardant par la fenêtre, remarqua :

— Quel paysage désolé ! Ce n'est pas Bali.

— Je ne suis jamais allé à Bali, commenta Wu à mi-voix.

— Tu n'es jamais sorti de Chine ! s'exclama son père.

Ils savaient tous les deux ce qu'il voulait dire, en d'autres termes : dans quel guêpier es-tu allé te fourrer ? Son désaccord exprimé, Han sourit et promit :

— Tu iras à Bali à ton retour. Je t'y enverrai avec une fille. C'est la seule façon de voir Bali. Avec une jolie fille. Crois-moi.

Wu observa les champs où s'affairait une foule de prisonniers américains occupés à creuser des tranchées autour de batteries de missiles. Ils étaient torse nu, sales, courbés sous l'effort. Abattus. Vaincus. Cette constatation ne le réjouit pas.

— Les combats ont été rudes dans le coin. J'en ai parlé avec Tsui. Il s'est battu ici.

Son père le devisageait, le front soucieux. Wu soupira et reprit son observation. Son souffle embrumait la vitre.

— Il m'a dit que les Américains étaient parfois à trois mètres dans les champs de canne, ils ne les voyaient pas. Ils les sentaient.

— Pauvres garçons.

— Qui ? Les Américains ou les Chinois ?

— Les deux. Han fixa sur son fils un regard dur que celui-ci soutint sans ciller. Tu n'iras jamais te battre, Wu, lui dit-il, plus pour l'en informer que pour le déplorer. Il faudra te faire une raison. Cela a été décidé au plus haut niveau. Tu es plus utile ailleurs.

Wu baissa la tête. Le silence retomba. De temps en temps, Wu glissait un regard vers son père. Il était son unique enfant, né d'une liaison passagère. N'ayant pas été reconnu à sa naissance, il avait d'abord reçu le nom tout à fait banal de Wu. Plus tard, pour obéir aux ordres de la famille, Han avait informé le jeune homme qu'il pouvait

porter le patronyme familial — c'était au cours de la remise de ses galons ; il le revoyait alors pour la première fois depuis de longues années. Son fils était ainsi devenu officiellement Han Wushi, mais on continuait à l'appeler simplement Wu.

Le jeune homme était moitié chinois, moitié blanc. Il avait été pensionnaire dans des écoles militaires de l'âge de quatre ans à celui de dix-huit ans. Ainsi que tous les élèves les plus brillants, il avait demandé à recevoir son brevet d'officier à dix-huit ans. Han avait remarqué combien il semblait fier d'avoir obtenu le grade le plus élevé de tous les corps de cadets de l'école, comme s'il ne le devait qu'à lui-même et à lui seul. Il n'avait pas compris que sa réussite était un effet du pouvoir. Du pouvoir de leur famille plus exactement. Car l'oncle de Han, le grand-oncle de Wu par conséquent, était Premier ministre.

— Tu as le ton pour donner des ordres. J'ai vu cela à l'aéroport, complimenta Han.

— Je suis officier maintenant, plus cadet, grommela Wu.

Han s'esclaffa. Wu parut surpris de cet élan de gaieté.

— Mais tu es lieutenant et tu t'adressais à un colonel ! Comment cela se fait-il ? Crois-tu que ton copain le lieutenant Tsui aurait droit à tant d'égards ?

Han continua à rire pendant que son fils méditait sa question. Il sentait sur lui son regard attentif. Ils n'avaient pas souvent l'occasion d'être ensemble. Oui, regarde bien, songea Han, et apprend.

Wu demanda soudain :

— Pourquoi la famille s'est-elle mise à encourager en privé l'invasion des États-Unis après avoir publiquement dénoncé les risques d'une guerre nucléaire ?

Han fut pris au dépourvu. Il le fit taire d'un geste et sortit son détecteur de micros. L'armée chinoise disposait de gadgets tellement miniaturisés, presque microscopiques... Il promena l'appareil dans la limousine, puis l'appliqua sur la veste d'uniforme de Wu. Quand leurs regards se rencontrèrent, Han remit l'objet dans sa poche et répondit à la question de son fils :

— Le capital humain de l'Amérique est le plus productif du monde. Je suis venu le mettre à l'œuvre.

— Est-ce la raison pour laquelle le Premier ministre... ?

— Tu ne devrais pas t'occuper de politique. Tu n'as d'ailleurs à t'occuper de rien car tout le monde sait qui tu es. La famille te donne un bouclier et une épée et tu te bats pour défendre sa part de pouvoir.

Les chances que nous avons de la garder dépendent de mon action en Amérique au cours des prochains mois.

Ils n'échangèrent plus une parole jusqu'à la fin du voyage. Liu Changxing, qu'est-ce que tu mijotes ? s'interrogeait Han, en anglais pour mieux structurer sa pensée.

Le général Sheng assistait à l'embarquement des troupes dans les transporteurs quand le convoi de Han apparut. La campagne américaine l'inquiétait plus que celles qui l'avaient précédée. Les soldats s'engageaient sur les passerelles d'un air maussade, dépourvus de l'enthousiasme qui avait marqué les batailles précédentes. Sheng surveillait nerveusement le ciel. La flotte était dangereusement exposée tant qu'elle était à l'ancre. Les défenses antimissiles, tout comme celles des Américains, pouvaient parer à pratiquement toutes les attaques aériennes. Mais qu'un seul engin équipé d'une tête nucléaire parvienne à se frayer un passage...

L'aide de camp du général, le colonel Li, surgit à son côté.

— Le nom est « Opération Olympic », annonça-t-il.

Sheng hocha la tête.

— Je vais informer le ministre de la Défense Liu.

— Non, ordonna Sheng. Il y a trop de fuites à Pékin. Trop de loyautés incertaines.

Han Zhemin et Wu descendirent de la limousine et suivirent le chemin de terre qui conduisait aux quais. Tout en marchant, Han se préparait mentalement à lancer la première escarmouche de la bataille politique la plus cruciale du ^{xx}^e siècle. Le trajet en voiture l'avait reposé ; il se sentait en forme pour l'épreuve. Il avait été conditionné dans ce but tout au long de sa vie.

Dans ses jeunes années, l'immensité de la fortune familiale lui avait été pesante. Il vivait cloîtré dans le palais de Hong Kong avec un précepteur anglais, une nounou anglaise, une armée de domestiques et une gouvernante chargée de l'intendance.

Les choses avaient changé quand Hong Kong avait été rendu à la Chine. En ces temps d'incertitude, Han avait été envoyé à Princeton, puis à Harvard. Son père lui avait dit :

— Fais ce que tu veux en Amérique, mais étudie à fond les sciences politiques.

Il lui avait alors expliqué l'avenir que la famille lui réservait : il était destiné non à reprendre les affaires de son père, mais à suivre

les traces de son oncle, en politique — là était le gisement d'une richesse future.

Son père avait déjà transformé les centaines de millions de dollars que lui avaient rapportés ses échanges commerciaux avec l'Asie en milliards de yuans d'investissements en Chine communiste. Son oncle avait été nommé gouverneur de Hong Kong par les chefs vieillissants de Pékin, et la ville avait connu une prospérité inattendue. Ce succès l'avait propulsé dans les hautes sphères de Pékin alors que Han terminait ses études à Harvard.

Celui-ci connaissait alors les plus belles années de sa vie. Lui qui n'avait jamais connu l'école avait pu s'immerger dans la vie sociale, rencontrer de jolies filles, dont la mère de Wu. Bien sûr, il n'avait pas été question d'épouser une Américaine — la famille avait arrangé pour lui un très beau mariage, à Pékin.

Le colonel Li se présenta et parcourut avec eux les derniers mètres qui séparaient Han de son ennemi cordial. Le gouvernement civil que dirigeait son oncle avait tout à perdre et tout à gagner dans le bras de fer que Han venait entreprendre en Amérique. Ses membres s'étaient publiquement opposés à l'invasion par crainte d'une guerre nucléaire. Dans le secret des huis clos, Han avait affirmé que c'était un pays trop vaste à conquérir, même pour la Chine. Dans les cocktails, les dîners, sur les terrains de golf et les courts de tennis, lui et d'autres émissaires civils prédisaient l'enlisement et un immense gâchis de moyens matériels et humains. Mais la vraie raison qui motivait l'opposition de la famille à l'invasion, c'était la peur de la voir réussir.

Après l'extraordinaire série de victoires militaires, Liu, le ministre de la Défense, planait dans les altitudes des sondages d'opinion, porté aux nues par les millions de bureaucrates chinois qui se trouvaient à la tête de nouveaux territoires à gouverner, de nouvelles économies à exploiter. Sans la méfiance que nourrissaient ces bureaucrates envers la fêrue incontrôlée du pouvoir militaire, les conquérants en uniforme auraient eu les rênes du pays depuis longtemps.

L'administration civile fournissait le contrepoids salutaire, le yin, face aux excès d'ambition des militaires, le yang. Les nouveaux mandarins non communistes (ou plutôt non-rien) souhaitaient un régime stable, fondé sur un équilibre des pouvoirs. La stabilité resterait à l'état de vœu pieux, si l'Amérique était vaincue ; l'estime que vouait l'« électorat » chinois aux militaires atteindrait des sommets

tels que le gouvernement civil se trouverait laminé. L'Amérique serait l'ultime lieu d'affrontement des forces politiques internes contre la puissance militaire internationale.

Han et le général Sheng déambulaient côte à côte le long de la jetée. Dans son costume sombre d'homme d'affaires, Han avait un air parfaitement incongru au milieu de l'agitation. Il annonça :

— J'ai obtenu des accords pour que votre armée soit approvisionnée en pétrole, carburant et lubrifiant en provenance du Mexique et du Venezuela. En viande d'Argentine. Et cetera, et cetera. Nous avons accompli notre tâche. À vous d'accomplir la vôtre. On ne régent pas l'Amérique comme l'Inde.

Le képi de Sheng arrivait à la hauteur des épaules de Han, mais sa petite taille n'entamait en rien l'autorité du militaire. Soldats et marins se figeaient au garde-à-vous sur son passage. Le vieux général de soixante-dix ans commandait le 11^e groupe armé nord, qui constituait une des armées les plus puissantes de la planète.

— J'ai cru comprendre, dit Sheng en choisissant soigneusement ses mots, que c'est à cause de vos affinités particulières avec les États-Unis qu'on vous a nommé gouverneur.

— Administrateur, rectifia Han.

— Je voulais seulement faire remarquer... se défendit Sheng d'un ton plaisant.

— J'ai fait mes études dans ce pays, précisa Han laconiquement.

Les deux hommes s'arrêtèrent et demeurèrent face à face. Tout autour d'eux, on embarquait des palettes de vivres et de matériels à bord des navires. Han n'avait rencontré Sheng qu'une seule fois auparavant, lorsqu'il commandait l'armée qui avait pris Tel-Aviv. L'unité qui précédait celui-ci avait été anéantie par vingt-trois ogives nucléaires tactiques. Il s'était vu attribuer l'honneur de la riposte sur l'ordre exprès du ministre de la Défense. Sheng et Liu partageaient la responsabilité du génocide de Tel-Aviv. Han avait été envoyé en Israël après le drame.

— Je voulais seulement faire remarquer, s'entêta Sheng, qu'il est logique de confier à un spécialiste des États-Unis le gouvernement de l'Amérique.

Han sourit et ils reprirent leur marche en silence. Le port était bondé de cargos et de bateaux de transport. Han entrevoyait des rubans d'eau bleue entre les coques.

— Général Sheng, vous avez été informé des objectifs à long

terme que poursuit la Chine dans cette guerre. Imaginez que nous puissions intégrer la capitale intellectuelle de l'Amérique dans notre sphère de coopération économique. Vous devez éduquer vos hommes et vos officiers en fonction de ce grand projet. Ce doit être pour vous une priorité. Je ne peux pas gagner les cœurs et les esprits des Américains si nos troupes commettent des horreurs sur leur sol. Il est absolument hors de question que se reproduisent les problèmes que nous avons connus en Israël.

— J'ai reçu mes ordres de Pékin. Mais, pour mémoire, je vous signale que j'avais l'autorisation d'utiliser ces munitions spéciales.

— Elles devaient servir aux ingénieurs, pour leur permettre de détruire les barrages et de creuser des canaux, répliqua Han à qui la provocation verbale n'avait pas échappé.

Il était à l'affût des dangers. Il enregistrait les bruits venus des quais, les odeurs portées par le vent du large. Il retrouvait les sensations de Tel-Aviv. Il y avait été le civil dépêché pour prendre en charge les armes nucléaires de Sheng. Pour se blinder avant l'action, il avait survolé en avion les ruines calcinées de Tel-Aviv.

— Ça a dû être très dur pour vous, dit Sheng en levant les yeux vers le soleil, je veux parler des exécutions. Trente-sept officiers. Mon état-major entier.

— Pas du tout. Ils étaient coupables.

Et vous aussi, ajouta-t-il en pensée. Mais vous étiez trop gradé. Sheng détenait désormais le commandement le plus envié de l'armée. Tel-Aviv avait avantageusement dopé sa carrière.

Sheng affichait une ombre de sourire. Ils interrompirent leur marche au bout de l'appontement.

— Tout de même, insista le général, au pistolet ! Trente-sept personnes abattues d'une balle dans la tête ! Vous avez dû vous approcher d'elles, si près... Vraiment, vous auriez dû prendre un fusil.

Han hocha la tête comme pour approuver le conseil.

— C'est ce que je ferai la prochaine fois.

Birmingham, Alabama

15 septembre, 16 h 30, heure locale

Un gros nuage blanc traversa le ciel et masqua un instant le soleil. Au moins ce n'était pas un nuage gris annonciateur de pluie, remarqua Stephie avec soulagement. La parenthèse de fraîcheur s'acheva avec le retour du soleil. Stephie était inondée de sueur, pantalon, tee-shirt, soutien-gorge. La couche de crasse et de poussière lui collait à la peau et retenait la moiteur pour former un emplâtre friable qui couvrait ses bras, son visage et son cou.

Elle mettait la dernière touche au toit de son abri : une troisième épaisseur de sacs de sable posés sur des branches grossièrement taillées. Certains de ses camarades avaient dégagé à la tronçonneuse leur périmètre de tir. À tour de rôle, ils avaient rempli les sacs. Ils travaillaient dans un mutisme presque total, traumatisés par l'accrochage sanglant de la côte.

Stephie avait commencé tardivement l'aménagement de sa tranchée. Becky et elle avaient été d'abord affectées à la garde du matériel de communication — le radio avait été réquisitionné pour charger des bûches sur un tracteur. Becky avait essayé un casque ultraléger, bardé d'électronique.

— Regarde-moi ces images ! s'était-elle exclamée en scrutant les quatre écrans qui émergeaient au bout de minces tiges fixées sur les bords du casque en céramique. Hé, dis donc, y a même l'air conditionné là-dedans. C'est divin !

Elle avait incliné l'une des tiges pour rapprocher l'écran de son œil.

— Tiens, là j'ai quelqu'un qui marche. Je vois les feuilles qui lui effleurent le crâne.

— On nous a mises là pour qu'on n'ait pas à se battre, fulminait Stephie. Tu sais ça. Pendant qu'on est là, on ne creuse pas de trou, Becky ! La nuit va bientôt tomber et nous n'aurons pas d'abri. Et si nous n'avons pas d'abri, on nous enverra à l'arrière !

— Et alors ? Qu'est-ce que ça peut te faire ? Tu veux te battre ? T'as qu'à y aller, ma vieille ! Elle avait de nouveau les yeux braqués sur les écrans. Je crois qu'ils inspectent un McDonald's. À moins que ce soit un Burger King. C'est un Burger King.

Stephie l'avait plantée là pour aller trouver Ackerman.

— Pas de traitement de faveur, lui avait-elle rappelé.

Tel était l'ordre du commandant de la brigade. Ackerman avait

cédé. Il avait envoyé Stephie se creuser un abri. Becky avait été chargée des transmissions du groupe. Cette affectation présentait un avantage : le matériel permettait les échanges de courrier électronique. Stephie avait emprunté le casque et la veste truffés d'électronique et était allée s'asseoir sous un grand arbre pour être tranquille. Elle avait expédié un message enjoué à sa mère et à son beau-père, un autre à chacune des adresses postales militaires de Conner Reilly, Sally Hampton et Gloria Wilson. Puis, comme après réflexion, elle en avait adressé un dernier au « www.whitehouse.gov » à l'attention de son père.

Elle hissa un autre sac sur le toit. Chaque effort lui mettait le dos en pièces. Animal se pointa avec une brassée de branches feuillues, courbé sous le poids de sa mitrailleuse et de ses munitions — ils ne devaient jamais se séparer de leurs armes.

— Voilà ! dit-il en jetant son chargement près du refuge de Stephie.

— T'es pas encore en vacances ! l'avertit Stephie.

Il était rouge comme une tomate et soufflait comme un bœuf.

— Oh ! que si !

Stephie se frotta le dos.

— Tu te reposes pour quelques branches que tu as transportées ?

Il oscillait comme un arbre dans la tempête.

— Simm m... m'a envoyé les ch... chercher à trois kilomètres pour pas déplumer le coin.

— Eh ben, mon vieux, pose tes fesses. Tu vas attraper un coup de chaud.

— Je t'emmerde, répliqua Animal qui ne s'en assit pas moins sur place. Il tendit le menton vers le toit de son abri. Ton petit fortin vaut rien. Au premier coup de feu, faudra des tests ADN pour te retrouver, Roberts.

— T'inquiète... Je vivrai plus longtemps que toi. Ça arrêtera toujours un mortier.

Stephie avait aussi mal à la tête qu'au dos. Elle n'arrivait pas à dormir à même le sol. Elle était collante de sueur, dévorée par les moustiques et la vermine. Elle avait des coupures, des bleus et des ampoules. La nuit précédente, ils avaient pris la pluie et elle avait attrapé un rhume pour avoir gardé trop longtemps ses vêtements mouillés. Elle éparpilla les branches apportées par Animal sur la terre dénudée qui risquait de trahir sa position et se faufila dans sa

tanière obscure. Il y stagnait un air vicié. L'unique ouverture était à peine assez large pour laisser passer un corps humain. Il fallait plaquer son nez contre la meurtrière pour respirer. Stephie redoutait l'épreuve de la nuit dans ce trou à rat. Elle se demanda ce qui arriverait quand la fumée de son M-16 empesterait l'atmosphère.

Quelqu'un se glissa près d'elle en l'écrasant presque.

— Désolé, s'excusa John Burns.

Ils se retrouvaient seul à seul dans l'espace confiné.

— Tout est chamboulé depuis que Becky a pris en charge les transmissions. Sanders est muté dans le 2^e groupe. Je suis affecté à ton équipe de tir.

— On disloque les formations de tir maintenant ? s'étonna Stephie. Pourquoi démantibuler l'équipe Alpha ? Becky est dans l'équipe Bravo. Ça fait pratiquement un mois qu'on marche ensemble !

John haussa les épaules. Comme il avait haussé les épaules quand elle lui avait demandé pourquoi il était simple soldat. Il avait intégré la section tardivement, alors que l'unité était déjà constituée. Il était plus âgé que les dadais qui formaient le gros de la troupe. Et puis rien ne semblait l'intéresser vraiment en dehors de ce qui concernait Stephie. Comme le 1^{er} groupe auquel elle appartenait était complet, il était entré dans le 2^e. Et voilà qu'il déboulait dans son espace vital comme propulsé par la roue du destin. Elle se renfroigna. Il lui tournait autour depuis le premier jour. Il devait être heureux comme la bernique sur son rocher. Il imagine peut-être qu'il obtiendra ce qu'il veut en jouant les protecteurs dévoués !

— Tu sais, observa Stephie, il n'y a place que pour une personne dans cet abri.

— Je n'ai pas eu le temps de m'en creuser un.

Stephie émit un rire dubitatif. Sans se laisser démonter par cette manifestation d'incrédulité, il poursuivit :

— À propos, on est de corvée de popote, toi et moi.

— Et merde ! Je suis crevée.

Elle glissa un regard par la meurtrière. La nuit tombait.

— Je vais y aller seul.

Elle le contredit d'un mouvement négatif de la tête. Ils sortirent pour tomber sur le sourire niais d'Animal qui tira une langue d'un kilomètre pour s'en chatouiller le bout du nez. Stephie lâcha une exclamation de dégoût, tant à cause de la situation créée par la

présence de John que de l'interprétation erronée qu'en faisait Animal.

Ils vidèrent leurs sacs, gravirent péniblement la colline et descendirent vers une route récemment aplanie.

— Quel âge as-tu ? demanda Stephie.

— Vingt-trois ans.

— Tu as l'air d'avoir plus. Tu as fait des études ?

Il acquiesça.

— Dans ce cas, pourquoi n'es-tu pas officier ? La formation était obligatoire, non ? Et ce n'est pas une question d'inaptitude physique, sinon tu n'aurais même pas été incorporé.

Pour toute réponse, John se contenta de sourire. OK, se dit-elle, je sais qui tu es.

Sur le chemin de l'épicerie, toutes les boîtes aux lettres arboraient un petit drapeau américain. Fidèles à la coutume, ils saluaient chaque fanion. Les rares camions et voitures qui cahotaient sur la route adressaient des coups de klaxon amicaux aux deux soldats. Des enfants criaient de joie dans leur direction. Ils arrivèrent au magasin où se pressait une foule de civils ; les gens étaient habitués à voir leur jeunesse circuler en uniforme et armée. Un vieil agent de sécurité les invita à contourner le détecteur de métal. Le fusil de Stephie et l'arme automatique de John occupaient tout le Caddie. Ils les mirent à l'épaule et arpentèrent les allées.

— Dis-moi, John, à ton avis, qu'est-ce que nos petits camarades veulent pour dîner ? Des brocolis, des épinards ?

Il éclata de rire.

— Pourquoi pas des hot dogs et de la bière ?

Il commença à remplir le panier de canettes.

— On devrait peut-être leur prendre quelque chose de plus diététique.

— Ils me botteraient les fesses.

— Et pourquoi pas les miennes ?

— Ça, sûrement pas.

Stephie pouffa de rire.

— Et pourquoi non ?

— Je ne les laisserais pas faire.

Stephie cessa soudain de badiner.

— Écoute, John, ça devient ridicule.

Elle se trimbalait avec un fusil et il s'acharnait à jouer le rôle de protecteur en chef.

Une vieille dame arriva sans crier gare et prit les mains de Stephie dans les siennes. Elle était ridée et voûtée, ses cheveux blancs bien coiffés.

— Je voulais vous dire un mot à tous les deux. Elle saisit aussi la main de John. Cela fait des mois que je croise des soldats sur la route et je n'ai jamais pris le temps de m'arrêter pour leur dire ce que je pense. Ce que je veux vous dire, à vous et à tous les autres, c'est que Dieu vous bénisse ! Dieu vous bénisse tous tant que vous êtes. Je pense à vous tous les jours, à chaque heure de la journée, et je suis très, très fière de vous. Tout ce qu'on raconte sur votre génération moins patriote que la mienne, c'est des histoires. Vous êtes dignes de vos parents. Tous. Vous êtes des sauveurs et des héros. Merci. Merci. Merci.

Elle s'éloigna sans laisser à John et à Stephie le temps de répondre. Ils poursuivirent leurs achats sans un mot, passèrent à la caisse et enfournèrent dans leurs sacoches le précieux repas de la section. À la sortie, John prit les deux sacs sur son dos. Stephie ne protesta pas, mais un sourire éclaira son visage ; elle posa son arme sur le fardeau déjà énorme du jeune homme et, tout à coup, lui posa un baiser sur les lèvres. Elle riait dans sa bouche. Leurs dents se heurtèrent, ce qui redoubla son rire. Quand elle s'écarta, John ne souriait pas. J'ai eu tort, comprit-elle aussitôt.

Un coup de feu claqua du côté de leur colline. Elle s'empara d'un des deux sacs et ils rejoignirent au pas de course la route en contrebas du parking, leur charge brinquebalant bruyamment. Ils dissimulèrent les vivres au pied de la butte, qu'ils escaladèrent les armes à la main. À croire que la compagnie entière livrait bataille.

Au sommet de l'éminence, le vacarme était assourdissant. Cent cinquante armes automatiques tiraient en même temps. Une cohue de caméras de télévision, de généraux et de reporters se tenait en demi-cercle devant l'abri de Stephie. Animal, ravi, brandissait sa mitrailleuse fumante dans un halo de projecteur.

Quelqu'un aperçut Stephie et cria :

— La voilà !

La meute des journalistes se précipita. John les repoussa, ouvrant le passage à un général de brigade.

— Soldat Roberts, c'est un plaisir !

Une poignée de main remplaça le salut conventionnel.

Bureau ovale de la Maison-Blanche
15 septembre, 21 h 15, heure locale

Bill cliqua sur « lecture » pour la troisième fois. Le vidéo-mail montrait l'image de sa fille, assise dans un bois quelque part en Alabama.

— Salut, papa, commençait-elle en agitant la main.

Elle était toujours aussi belle. Son sourire barrait d'une ligne blanche son visage sale et bronzé. Mais son sourire, qui lui venait d'ordinaire si spontanément, semblait moins naturel. Forcé.

— J'espère que tu vas bien. Nous sommes... Je ne peux pas te dire où nous sommes, mais je pense que tu le sais. Moi, je vais bien. Ici, tout se passe pour le mieux. On s'occupe très bien de moi, je te remercie.

Un rire. Bill n'était pas sûr de bien comprendre ce qu'elle entendait par là.

— Il a fait un temps correct. Un peu chaud, à vrai dire. Nous avons trois repas par jour. La nourriture vient en général des magasins du coin et nous la cuisinons sur place. C'est un peu comme si on faisait du camping, les armes en plus.

Elle rit encore, ravie de sa comparaison.

— Nous sommes... en fait nous attendons.

Elle haussait les épaules d'un air amusé, s'appliquant toujours à donner une impression de gaieté.

— Tu comprends, personne ne sait exactement quand ils vont débarquer, sauf toi, peut-être.

Un nouveau haussement d'épaules. Une hésitation.

— Bon, eh bien, je crois que c'est tout pour les nouvelles du camp Stephie. Si tu reçois ce message, réponds-moi. Je demanderai au radio de la section de me le transmettre. Je t'embrasse, ajouta-t-elle d'un ton plus grave.

Là, elle baissait un instant les yeux avant de les diriger de nouveau vers la caméra.

— Je t'aime beaucoup, papa. Tu me manques.

Elle lui envoyait un baiser. Puis elle avançait la main. L'image se brouillait et la communication prenait fin.

Bill agrippa la souris et relança la vidéo.

Département d'État, Washington
16 septembre, 10 heures, heure locale

Clarissa se laissa aller contre le dossier de son fauteuil, cala ses pieds sur le bureau et entreprit de parcourir au curseur les messages électroniques accumulés de sa journée. « Quelle heure est-il ? » demandait un correspondant qui ne s'était pas identifié. Un pli sur le front, elle lança une recherche d'origine. Un minuscule limier informatique partit explorer le réseau et revint annoncer que l'envoi provenait d'un « serveur gouvernemental sécurisé ». Un mur infranchissable. Impossible d'aller plus loin.

Toutes les personnes impliquées dans la Sécurité nationale utilisaient la même filière anonyme. Elle garantissait la destruction de toutes les données qui transitaient par le réseau Internet du ministère de la Défense. Vous ne voudriez pas que les Chinois soient alertés par une recrudescence inhabituelle de commandes de pizzas émanant de l'état-major de la marine ou de l'armée de l'air, avait-on expliqué à Clarissa.

— Quelle heure est-il ?

Elle tapa plusieurs réponses, sans succès.

Elle poursuivit sa consultation. Rapport, rapport, facture, rapport, rapport, confirmation, rapport, rapport, rapport. Quelle heure est-il ? Elle se concentrait, convaincue qu'un travail cérébral pouvait lui apporter la solution. À quoi ça rime ? Est-ce une plaisanterie ?

Soudain, elle se souvint. « Voici venue l'heure. » Elle se dérida et tapa les quatre mots en les répétant de cette voix de sourdine qui sert aux soliloques. Elle enfonça la touche « Entrée ». Rien.

— M... grommela-t-elle.

Elle essaya la phrase entière. « Voici venue l'heure pour tous les hommes de bonne volonté de voler au secours de leur parti. »

Elle n'eut pas le temps d'effleurer la touche « Entrée » que le message se déployait sous ses yeux. Un sourire lui monta aux lèvres. Ce devait être son père, épris soudain de mystère.

Une horloge amorça un compte à rebours à partir de quatre-vingt-dix secondes dans le coin supérieur droit de son écran. Qu'est-ce que c'est que ce truc ? s'étonna-t-elle en commençant sa lecture.

Nous voulons tous sauver l'Amérique. Vous, en apportant votre soutien à ce que j'ose appeler une noble cause. Votre père gouvernant notre pays.

Le décompte venait de franchir le seuil de la minute.

Nous occupons des fonctions au plus haut niveau dans le gouvernement. Je suis un haut fonctionnaire pour le moment anonyme. Mais nous étions ensemble aujourd'hui dans la salle de réunion.

S'agissait-il de son patron, le ministre des Affaires étrangères ? Ou celui de la Défense ? Le conseiller à la Sécurité nationale ? Un officier militaire ? Qui ?

Seriez-vous prête à abandonner la Floride ? Ou préférez-vous vous battre ? À tout prix ? Par tous les moyens à votre disposition ? Nous avons choisi la deuxième solution. Nous avons choisi la voie qui est celle des héros immortels. Nous avons besoin de vous. Votre pays a besoin de vous, Clissa.

Vous ? Clissa ? Elle n'en croyait pas ses yeux. Seul son père lui donnait ce surnom. Il l'avait toujours appelée ainsi. L'horloge affichait quarante secondes.

Si Baker passe un accord avec Han Zhemin, c'est la ruine de notre pays assiégé. Nous devons savoir quelles sont ses intentions sur cette négociation avant qu'il trahisse l'Amérique. Si vous ne voulez pas vous joindre à nous, ne faites rien. Ce message s'effacera de lui-même quatre-vingt-dix secondes après que vous l'aurez ouvert. Si vous voulez sauver l'Amérique, cliquez tout de suite sur le bouton ci-dessous. Quelle que soit votre décision, ne parlez jamais, absolument jamais de cet e-mail. J'insiste. Nous autres patriotes courons de grands risques. Nous ne pouvons tolérer la moindre exception.

Quoi ? s'affola-t-elle. Le compte à rebours avait atteint quinze secondes. Son curseur tournait autour du bouton qui portait la mention « J'accepte ». Je pourrai toujours changer d'avis plus tard, se dit-elle. Et elle cliqua, presque à contrecœur, comme poussée seulement par la curiosité. Une nouvelle fenêtre s'ouvrit.

Installation filière anonyme. Terminé. Pour répondre à nos courriers, tapez le mot de passe dans le champ de l'adresse. DONNÉES EFFACÉES.

L'ordinateur fit entendre un signal. Sa boîte aux lettres reparut comme si de rien n'était. L'appel à la trahison qu'elle venait d'accepter s'était volatilisé.

C'est parti. Elle était tremblante. Seigneur, c'est parti et je suis dans le coup !

Hôtel Ritz Carlton, Bahamas
17 septembre, 8 heures, heure locale

Le président Baker attendait, seul, l'air maussade. Han Zhemin, seul lui aussi, traversa le salon, une vaste pièce haute de plafond, au sol revêtu de tapis. Baker ne se leva pas pour l'accueillir et ne le salua pas. Han lut dans son expression quelque chose qui ressemblait à de l'animosité. Avant de s'asseoir, il exhiba un petit appareil noir qu'il promena autour de la pièce et le remit dans sa poche.

Il s'installa alors sur le canapé, en face de Bill, dont le séparait une table basse abondamment garnie. Il se servit un café et tendit le pot à Bill qui ne broncha pas. Il haussa les épaules et dit :

— Après tant d'années, j'aurais préféré qu'on se retrouve dans d'autres circonstances.

Un frémissement parcourut la paupière droite de Bill. Han le remarqua. Un tic nerveux. C'est nouveau.

— Je vais être parfaitement clair, déclara Bill sans préambule. Je veux savoir, de façon absolument certaine, s'il existe un moyen d'éviter l'invasion.

Han fronça les sourcils.

— Il y aurait un moyen.

Il s'interrompit et observa son vieil ami. Puis il sourit.

— Mais tu n'en accepterais jamais les conditions.

Il attendit. Bill cligna des yeux. Un instant plus tard, un tremblement furtif passa sur ses lèvres pincées.

— En tout cas certainement pas si c'est moi qui suis à la table des négociations. Il ajouta : Quelle situation absurde !

L'idée lui arracha un rire amusé.

Bill ne parvint pas à sourire. Trop de haine enfouie.

J'ai du mal à te reconnaître, pensa Han en examinant le visage livide de Bill. Il but une gorgée de café, dont il adoucit l'amertume en y trempant un petit four. Il mordit dans la pâtisserie molle et marmonna :

— J'ai une question à te poser. Il s'essuya la bouche dans une serviette. Si nous envahissons les États-Unis, aurez-vous recours au nucléaire ?

Bill incurva la lèvre comme pour laisser planer une vague menace.

Clint Eastwood. Han faillit éclater de rire à cette évocation. Il agita la tête.

— Donc la réponse est non.

— Je n'ai pas répondu, que je sache, répliqua Bill sèchement.

— Mais si ! Si ! C'est évident. L'heure n'est plus aux réponses ambiguës.

— Si nous utilisons des armes nucléaires tactiques, enchaîna Bill, abordant le sujet sous un autre angle, riposterez-vous avec des armes stratégiques ?

Han fronça de nouveau les sourcils en dodelinant de la tête, une façon de suggérer que leur entrevue gagnerait à être employée autrement.

— Tu te souviens de cette farce que nous avons vue à la télévision ? Le soir où l'ami de Rachel avait apporté de la marijuana à l'appartement.

Il se redressa et plaqua les mains sur ses hanches comme pour dégainer un revolver.

— Ce cow-boy stupide dont la grande blague consistait à faire semblant de dégainer son arme, sans la sortir vraiment. Han brandit sa main, pouce et index tendus pour figurer un pistolet. Tu te rappelles ? Nous passions notre temps à rejouer ce sketch. C'était drôle, commenta-t-il d'un ton sans joie, parce que la blague se retournait contre le blagueur, qui finissait tué par son adversaire.

— Ce n'est pas pareil.

Han sourit au souvenir de la lointaine époque où Bill et lui étaient des amis inséparables.

— Non, ce n'est pas pareil, reconnut-il. Il prit un autre petit four et se décida à rire. Je trouvais ce sketch désopilant. C'était tellement idiot de sa part de faire semblant face à un adversaire déterminé !

Il se tut pour s'assurer que Bill saisissait bien l'allusion. Mais son visage ne trahissait rien. Han reprit :

— Si vous avez l'intention d'envoyer vos armes nucléaires sur la Chine dans le cas où elle envahirait vos côtes, Bill, il serait idiot de ne pas le dire clairement, sans réserve ni hésitation.

— Si nous utilisons des armes nucléaires tactiques, répéta Bill en reprenant mot pour mot les termes de sa question, riposterez-vous avec des armes stratégiques ?

— Bien sûr que non ! répondit Han d'une voix ferme.

Les yeux de Bill se remirent à cligner. Il y a donc pensé, nota Han intérieurement. Cet homme est complètement transparent !

— Bill, s'il nous arrivait de, disons, de nous allier contre l'Europe, tu me laisseras mener les pourparlers, d'accord ?

Il avait dit cela en riant mais il ne quittait pas Bill des yeux. Il cherchait sur son visage un signe montrant qu'il comprenait ce que Han lui proposait.

— Je ne serai jamais ton allié, affirma Bill d'un ton acide.

Bon, il a vu où je voulais en venir, conclut Han en pensée.

Bill demanda :

— Le Premier ministre a-t-il un solide pouvoir de décision en ce qui concerne l'arsenal nucléaire chinois ?

Han sourit pour masquer la colère que lui inspirait la question.

— Solide, assura-t-il haut et fort pour le cas où les Américains auraient posé des micros.

L'efficacité de son détecteur n'était garantie que pour les dispositifs d'écoute militaires chinois.

— Solide comment ? insista Bill, augmentant le malaise de Han dont le sourire s'élargissait d'autant.

Cela avait été son rôle de soustraire aux militaires le contrôle des armes nucléaires. La seule exception qu'il avait consentie, qui concernait les munitions devant servir aux opérations de démolition des ingénieurs, s'était révélée une grave erreur ; elle s'était soldée par le drame de Tel-Aviv. C'était pour effacer cette erreur que trente-sept des officiers de Sheng avaient été exécutés. Et pour soulager la rage qui avait saisi Han à l'idée des conséquences possibles sur sa carrière qu'il s'était chargé lui-même des exécutions.

— Le Premier ministre est-il seul à détenir les codes de mise à feu ?

Bill enfonçait le clou. Pour la première fois, il esquissa un sourire.

— Les codes ! grommela Han en cachant sa fureur sous un sourire radieux. Quelle importance ? Des codes, ça se change. Le Premier ministre a un pouvoir beaucoup plus tangible, sur les gens.

— Est-ce à dire que les familles des militaires sont otages de la police secrète ? interpréta Bill.

— Oui, confirma Han sans détour et, pour une fois, avec sincérité. Et comme tu sais, le Premier ministre a publiquement dénoncé les dangers d'une escalade nucléaire. Il est décidé à empêcher cette effroyable éventualité.

Baker regarda Han droit dans les yeux.

— Foutaises ! Vous vous fichez complètement de la vie de vos soldats ou de mon peuple. Tout ce qui vous intéresse, c'est le pouvoir ! Et votre pouvoir serait renforcé en cas de guerre nucléaire,

n'est-ce pas, Han ? Les populations chinoises se retourneraient contre les militaires sans autre alternative que vous.

Han eut l'air amusé. Il soupira.

— Je vais t'exposer la situation en termes simples pour que tu comprennes, sans arrière-pensée, ce que je veux dire : tu vas devoir décider très vite si tu as recours à toutes les armes que tu as à ta disposition ou si tu comptes sur ton armée pour venir à bout de la nôtre.

Il souligna ses propos d'un petit rire.

Bill resta un moment immobile à le dévisager. Alors il se leva.

— Va chier !

Et il se dirigea vers la porte.

Montgomery, Alabama

18 septembre, 20 h 45, heure locale

La pluie. Stephie contemplait le ciel privé d'étoiles. Il y a de l'orage dans l'air.

La section effectuait sa première patrouille depuis l'engagement de la plage. La deuxième en tout depuis qu'ils n'étaient plus à l'entraînement. Une vraie. De nuit. À cent quatre-vingts kilomètres au nord de la côte. Cent vingt au sud des lignes amies. Dans un environnement de fenêtres obscures offrant des centaines de cachettes possibles.

Stephie était terrifiée. Les victimes de la section avaient été remplacées, mais sa confiance était ébranlée, elle n'était plus sûre qu'ils pouvaient mener à bien leur mission, survivre à une autre fusillade. En plus, l'invasion pouvait avoir lieu n'importe où, n'importe quand, mais on les envoyait dans la ville abandonnée de Montgomery en pleine nuit. Qu'est-ce qui leur passait par la tête ?

La seule lumière qui perçait les ténèbres de la capitale de l'État d'Alabama provenait de la torche d'un ingénieur occupé à découper un panneau de signalisation que son compagnon jeta à l'arrière d'un camion. Un chien aboyait au loin. On entendait ici et là un crissement de pneu, un grondement de moteur. La ville n'était pas complètement déserte. Il restait des dizaines de milliers de civils terrés dans la zone d'exclusion. Certains, âgés ou têtus, avaient refusé de partir. D'autres défendaient clandestinement l'Amérique.

Ceux-là devaient, comme Stephie, être en train d'explorer la nuit, le M-16 à portée de main. Stephie et ses camarades avaient reçu la consigne de ne prendre aucun risque. Dans cette zone, feu à volonté.

Stephie était couchée dans les hautes herbes de la pelouse d'une maison modeste, aux prises avec quelques moustiques intempérants. Montgomery se trouvait à cent vingt kilomètres au sud-est de Birmingham et cent quatre-vingts au nord des plages de Floride. Son groupe formait une barrière de protection contre les attaques qui pourraient venir de part et d'autre du coin de rue où les ingénieurs travaillaient. La femme à la torche débita un panneau de métal. Son assistant le fourra dans le camion. L'ingénieur traîna sa bouteille de gaz jusqu'à l'intersection suivante pour supprimer encore quelques pancartes, autant d'indications qui ne profiteraient pas aux Chinois.

— Debout ! beugla le sergent Collins.

Les deux équipes de tir du 1^{er} groupe de combat se mirent en marche le long des pelouses des deux côtés de la rue, armes braquées et prêtes à faire feu. L'équipe Alpha — Stephie, Burns, Scott et le caporal Johnson — prit le côté gauche. L'équipe Bravo le côté droit. Collins et les servants de gros calibre, Animal et Massera au M-60 et les deux préposés au lanceur de missiles, avançaient d'arbre en arbre sur les trottoirs. Les treize soldats formant écran assuraient la protection des ingénieurs et du chauffeur du camion en se déplaçant à leur rythme, mais leur progression s'avérait difficile dans l'herbe folle.

Au carrefour suivant, Stephie trouva à se cacher derrière le muret d'un parterre de fleurs. Elle disposait d'un bon angle de tir sur les deux rues qui se croisaient. C'était une bonne place pour combattre. Elle s'y sentait bien. Toujours chercher des abris pendant que vous avancez, se récita-t-elle. Elle dirigea le canon de son fusil vers l'intersection, en écrasant au passage quelques fleurs fanées. John Burns déboucha près d'elle.

— Hé, murmura-t-elle, barre-toi !

Quelque chose bougea sur leur gauche. John se précipita et, ce faisant, se plaça juste dans la ligne de tir de Stephie, ce qui la mit en rage.

— Ami ! lança le caporal Johnson de la rue transversale qui débouchait non loin.

— Ami, répéta John Burns à une Stephie agacée.

— Oui, j'ai compris !

— Fais passer.

— Oh ! ami, dit-elle à mi-voix à Scott qui se trouvait sur sa droite.

Le message passa de soldat en soldat.

Le 2^e groupe les rejoignit bientôt. Le mot « ami » résonnait encore vers la droite. La section entière était en train de se regrouper au carrefour.

— Bon.

La voix de Collins, retransmise par le réseau audio du groupe, grésilla dans l'oreille de Stephie.

— On s'en va. Armes en position de sécurité. Exécution.

Son ton avait quelque chose de pressant. Ils se levèrent comme un seul homme, les muscles endoloris, et se mirent en formation, alignés sur Simmons qui fermait le rang.

— Chefs de groupe ? appela le sergent Kurth.

Il obtint pour réponses un « tous présents en bonne et due forme » et trois « tous présents » tout court.

Kurth vérifia en comptant les casques avec son doigt.

Stephie l'observait. Veillez à ne laisser personne en arrière. Telles devaient être les instructions.

Les camions déboulaient des rues adjacentes, chargés de panneaux de signalisation. Tout se passait à l'identique des exercices qui avaient rempli les quatre mois d'entraînement : on jouait au soldat et, ensuite, on attendait l'arrivée des camions. Sauf qu'à la fin des exercices l'attente était détendue, alors que la présente évacuation se déroulait dans l'urgence. Une sorte d'agitation s'était emparée de la vingtaine d'hommes et de femmes qui se précipitaient vers l'arrière du camion. Leurs regards semblaient attirés par l'obscurité de la rue qui s'étirait derrière eux.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda quelqu'un.

Stephie n'avait rien entendu. Mais un frisson la parcourut.

— En voiture ! brailla Kurth.

Ceux qui étaient encore sur l'asphalte montèrent à bord en jouant des coudes. Le juron lâché par une femme déclencha un chapelet de rires. La ruée faillit virer au pugilat dans le 3^e groupe. Kurth, les poings serrés, se retint de ne pas boxer les plus agressifs. Stephie sentit monter une poussée d'adrénaline.

Un éclair balaya la cime des arbres qui fermaient leur horizon. On aurait dit les phares d'un véhicule en train de manœuvrer.

— Zut, la pluie ! se lamenta Peter Scott.

Stephie secoua la tête.

— Non !

Elle était terrorisée. Au fond d'elle, elle avait toujours espéré qu'ils ne débarqueraient jamais. Qu'une arme secrète les arrêterait.

Un grondement sourd ébranla le sol autour d'eux.

— Un tremblement de terre ! cria une voix.

John Burns surgit au côté de Stephie.

Le bourdonnement qui provenait d'une source lointaine s'amplifia pour atteindre en quelques secondes l'intensité d'un tonnerre assourdissant. Au sud, l'horizon s'était embrasé.

Vaisseau amiral, golfe du Mexique
18 septembre, 20 h 45, heure locale

Le lieutenant Wu se trouvait dans la pénombre du central des opérations avec le commandant de la flotte. Tous deux regardaient sur les écrans les milliers de missiles américains se diriger vers la première des cinq ou six barrières de défense aérienne déployées autour du vaisseau amiral. À bord, les marins étaient inquiets. Ils redoutaient une superarme secrète des Américains, imaginant quelque engin à faisceau laser et rayonnement particulière.

— Ne vous faites pas de bile, leur avait dit le commandant du bateau qui, pour l'heure, arpentait le pont.

Le bâtiment naviguait à quelques centaines de milles de la côte d'Alabama au milieu d'une armada de deux cents navires de surface. Wu était descendu au central, dans les entrailles du vaisseau.

— Nous n'avons rien à craindre des missiles, avait assuré le commandant. Nous pouvons résister à tous les projectiles américains.

Ce qui n'était pas le cas des bâtiments périphériques de la flotte qui entraient dans la baie de Mobile.

Les missiles bougeaient avec une lenteur trompeuse sur le vaste écran rectangulaire. Wu savait qu'ils fondaient dans la nuit vers les silhouettes massives des bateaux de guerre chinois à des vitesses supersoniques.

— Premiers missiles largués, annonça le coordonnateur de la défense aérienne.

De nouvelles images radar, provenant de l'arrière-garde de la flotte, apparurent sur l'écran. Les minuscules points lumineux filaient vers le nord à la rencontre des missiles américains. Ils survolaient les bateaux de tête de la flotte chinoise, quand d'autres apparurent, naviguant vers le sud d'abord par dizaines, puis par centaines. Leur nombre avait dépassé le millier quand ils atteignirent le centre de l'écran. Le cœur de la flotte. Wu sentit vibrer l'énorme carcasse. Il s'agrippa à la console ; les trépidations répercutées dans ses mains le mettaient mal à l'aise.

Les téléviseurs installés dans la salle montrèrent un bouquet de fusées incandescentes projetées de l'arrière du bateau — c'était la contribution du vaisseau amiral à la défense de la flotte. Les reflets éclatés de leur lumière dansèrent un instant sur la surface sombre de la mer. Sur l'écran radar, la vague de missiles antimissiles en route vers le nord s'étendait d'un bord à l'autre de la formation circulaire de la flotte. Cent milles d'est en ouest.

— Où est notre aviation ? demanda le commandant de la flotte.

Le technicien radar enfonça quelques boutons ; une pagaille indescriptible encombra soudain l'écran. Des nuées de symboles indéchiffrables, signalant les avions et les hélicoptères de combat qui décollaient des navires assaillis, se superposaient en un tableau incompréhensible.

— Montrez-nous seulement l'aviation défensive, ordonna le vénérable amiral.

Le technicien fit disparaître un grand nombre de symboles.

Le spectacle devint cohérent. La défense aéronavale déferlait du sud-est et du sud-ouest — plusieurs dizaines d'unités de cent avions chacune. Malgré les murmures déversés par une multitude de micros répartis tout autour du central, Wu avait l'impression d'être plongé dans une atmosphère étrangement sereine, irréaliste. Pourtant les entraînements qu'il avait suivis à l'école militaire lui avaient laissé le souvenir d'une agitation cacophonique. Il avait cru que la guerre était une entreprise bruyante et mouvementée : un engrenage tumultueux d'actes de bravoure et de violence.

— Trente secondes avant interception, énonça calmement le coordonnateur de la défense aérienne attablé devant sa console, sous l'écran radar.

Les regards se tournèrent vers une batterie de téléviseurs qui montraient d'énormes missiles tombant des trappes ouvertes de bombardiers luisants. Tout à coup vinrent s'y ajouter plusieurs

milliers de missiles chinois qui se détachaient des icônes représentant les avions de combat.

— Lieutenant-colonel annonce missiles largués, dit une voix tranquille. Je répète. Missiles largués. Réglés sur cible. Temps prévu avant interception : vingt secondes. Vive la Chine.

Les propulseurs des missiles s'allumaient les uns après les autres, sous le fuselage de l'avion, qui ne volait qu'à dix mètres du bout de l'aile de celui qui transportait la caméra. Les images dansèrent un moment puis s'effacèrent dans un éclat aveuglant, sous l'effet des turbulences subies par les appareils équipés des caméras. Mais dans le poste de contrôle régnait un silence déconcertant.

Les deux lignes de missiles cheminaient lentement l'une vers l'autre. Dans le coin de l'écran, des chiffres défilaient pour rendre compte de leur progression à quatre mille kilomètres/heure.

Brusquement, les missiles américains se séparèrent pour prendre des directions différentes, isolément ou par petits groupes de cinq ou six, comme s'ils étaient pilotés. Leur couleur, qui correspondait à l'altitude, passait du rouge des basses altitudes au jaune des hauteurs selon les hasards de leur fuite devant leurs poursuivants chinois. Les missiles chinois s'ornèrent d'un camaïeu de bleus. Dans la mêlée contrôlée par ordinateur, les affrontements individuels étaient signalés par les vrilles violettes de missiles américains traqués par les spirales bleu foncé des missiles chinois. Un petit *x* blanc apparaissait au point de rencontre. Il s'attardait un instant puis virait au vert pour signifier « abattu » ou au rouge pour signifier « perdu ». Wu avait du mal à se persuader que la bataille avait vraiment lieu, là, en ce moment. Il s'efforçait d'imaginer les braises qui tombaient du ciel.

On n'entendait pas un bruit.

Les voix résonnaient posément. C'est la guerre du *XXI*^e siècle, se répétait Wu. Elle avait l'air factice. Artificielle. Du toc. Pourtant, quelque part, elle est bien réelle. Sur les bateaux.

Les missiles américains n'étaient pas tous interceptés. De nombreux *x* rouges convergeaient vers les grandes taches figurant les navires chinois. Au moment où ils devenaient écarlates, ils s'agrégeaient aux icônes des frégates, des destroyers et des croiseurs, l'avant-garde de la flotte qui évoluait dans la baie de Mobile. Les bateaux frappés revêtaient la teinte cramoisie de leur bourreau.

Quand la dernière empreinte de missile s'effaça de l'écran, un cri de joie jaillit dans le central ouaté. Après la gestion grave et

professionnelle de la bataille, Wu assistait au relâchement d'une tension qu'il n'avait même pas soupçonnée. Le coordonnateur de la défense aérienne, se tournant à demi, dit d'un ton neutre au commandant de la flotte :

— Toutes les ogives étaient de type conventionnel, amiral. Pas d'onde de choc électromagnétique. La passerelle fait état de plusieurs éclairs brillants, mais les détonations ne présentaient aucun caractère d'explosion nucléaire. Cela venait sans doute des munitions accumulées dans les soutes.

L'amiral hocha la tête. Le central des opérations retrouva son calme habituel. C'est tout ? s'étonna Wu. Il regarda le commandant de la flotte et suivit son regard, qu'il tenait fixé sur l'écran radar. Une dizaine de bateaux avaient pris la couleur pourpre. Wu accompagna l'amiral au central des communications. Les moniteurs affichaient les noms des bateaux visualisés. Certains présentaient le spectacle de ponts tranquilles normalement animés. Sur quelques écrans, stagnaient des rayures de mauvais augure. Sur d'autres, on apercevait les profils lointains de navires en feu filmés depuis le pont d'un bateau voisin. L'éclat des flammes se reflétait sur l'étendue d'eau qui séparait les deux bâtiments, parfois traversée par un autre vaisseau, plus rapide.

— Quelle est notre plus grosse perte ? s'informa tranquillement l'amiral.

L'officier chargé des transmissions répondit :

— Le supertransporteur *Hefei*, amiral. Il a à son bord la 351^e division d'infanterie et la 1 107^e brigade de transport motorisé.

— Vous pouvez les joindre ?

— Contact audio uniquement, amiral.

Dans le silence qui suivit, Wu trouva le petit écran vidéo qui correspondait au *Hefei*. Il était d'un blanc laiteux. L'attente se prolongeait. L'officier des transmissions appuya sur un bouton. Le hurlement des sirènes du *Hefei* envahirent le central. Wu ne put réprimer une grimace en entendant une explosion suivie d'un concert de cris. Des gémissements de flammes, les cris de l'acier qui se tord, les détonations sonores de rafales de mitrailleuse déversées au hasard, le verre qui se brise, les clameurs d'un homme terrifié.

— On prend de la gîte ! Trente-huit degrés à tribord ! Trente-huit. Stable. Trente-neuf ! On est à trente-neuf ! Quarante !

Quarante degrés à tribord ! Quarante et un. Ça s'accélère ! Quarante-trois ! On se retourne !

Un vacarme retentissant d'immeuble qui s'effondre mit fin à la liaison et le navire de cinq cent mille tonnes fut réduit au silence.

Quand Wu leva les yeux, il croisa le regard épuisé, hagard, de l'amiral. Le vieil homme se retira dans sa cabine en s'aidant des mains courantes. Il avait l'air d'un homme broyé.

Wu regagna aussi sa cabine. Un comptoir de crème brûlée accompagné d'un verre de cognac l'attendait dans son salon, sur une nappe immaculée. Il s'attabla en songeant aux révélations que lui avait faites le commandant du bateau.

Il l'avait rencontré seul dans la grande salle confortable du carré. Au moment où ils se levaient pour aller dîner avec l'amiral, le commandant avait posé la main sur la poignée de la porte, mais ne l'avait pas ouverte. Il était resté là, les épaules affaissées, et sans le regarder lui avait dit :

— Il y a encore un aspect de la situation militaire que vous devez connaître, lieutenant.

Sa main gantée de blanc retenait Wu prisonnier.

— Nous ne savons pas quelles armes les Américains fabriquent en secret, mais c'est sans importance. Plus préoccupants sont leurs navires-ateliers. La majorité de mes collègues officiers commandant cette flotte d'invasion, et moi avec eux, pensons que si nous sommes amenés à affronter ne serait-ce qu'un seul de ces bateaux-ateliers américains, notre flotte sera dévastée. Nous comptons sur vous, lieutenant, pour en informer les personnes idoines.

Les dirigeants civils, traduisit Wu. Les membres de ma famille. Le commandant l'interrogeait du regard. En acquiesçant, Wu s'était engagé. Encore une complication dans ce processus de la guerre que Wu avait cru si simple.

Il but le cognac d'une traite. Cinq minutes plus tard, alors qu'il se déshabillait pour se mettre au lit, il voulut avoir une pensée pour les trente mille hommes de troupe et d'équipage captifs du *Hefei* renversé, qui devaient à cet instant s'engorger les poumons d'eau huileuse.

Il se précipita aux latrines et vomit tout ce qu'il venait d'absorber.

Le capitaine Jim Hart était enroulé dans la position du fœtus, à cent mètres en arrière d'un rideau d'explosions. Trop près ! Il le savait. Trop près ! La tumultueuse cacophonie de la violence n'autorisait aucune autre pensée. Le sol vibrait sous lui. Une grêle de terre et de braises arrachées aux arbres déchiquetés plombait le ciel avant de s'abattre sur lui. L'odeur âcre des explosifs empestait l'atmosphère. Jim Hart savait qu'un léger fléchissement des tirs ennemis suffirait à le tuer sur le coup, sans laisser de trace.

Le silence retomba, plus impressionnant encore que les fracas qui l'avaient précédé. La fureur de l'enfer résonnait encore à ses oreilles bourdonnantes, mais le silence imprégnait toutes les fibres de son corps. Jim attendit. Attendit. Attendit. Les Chinois réduisaient leurs tirs, sans en étendre ni en modifier la portée. Ils pilonnaient d'autres portions du littoral ; ils en avaient terminé avec ce fragment de plage. C'était fini. Il avait survécu.

L'officier des Forces spéciales se releva et épousseta sa tenue camouflée couverte de terre et de débris hétéroclites. Le major Andrew Richards, un observateur des marines britanniques, l'imita. Hart leva le pouce. L'Anglais lui répondit par le même geste. Sans avoir à se concerter, ils abaissèrent les lunettes de vision nocturne incluses dans leur casque. Ils ramassèrent leur équipement et commencèrent à gravir la pente hérissée d'arbres fracassés dont les plus hautes branches s'étaient consumées. La crête de la butte, qu'ils avaient évitée sachant qu'elle serait la cible des Chinois, était criblée de trous. Ils choisirent un cratère pour le parapet naturel qu'y formait le tronc renversé d'un grand arbre. Contrairement à ses semblables calcinés, celui-là était blanc, dépouillé de son écorce par le souffle d'une explosion toute proche. Hart en caressa la texture soyeuse. Les deux hommes s'installèrent à l'abri de ce garde-corps providentiel. La terre torréfiée de la cuvette était encore chaude.

À quatre cents mètres environ, les bateaux en train d'accoster dans la baie de Mobile étiraient des traînées blanches, phosphorescentes. Le major Richards murmura :

— Un groupe d'éclaireurs se porte à la rencontre d'un de leurs rafiots.

Pour indiquer l'endroit dont il parlait, il négligea de lever la main. Il roula entre le pouce et l'index la bille enchâssée dans son gant. Sur

l'écran intégré dans les lunettes de Hart, un pointeur indiqua un tronçon de plage obscur — l'Anglais avait une adoration pour le système vidéo intégré des Américains.

Sans les reflets scintillants des vagues venues mourir sur le sable, il aurait été difficile de savoir où commençait la terre et où finissait la mer. Mais Richards était un pro de la reconnaissance ; il montrait à Hart des soldats chinois qu'ils n'avaient pas vus auparavant, sur la plage même. Ceux-ci, tout comme Hart et Richards, étaient sortis de leur cachette dès que les tirs de barrage avaient cessé ; ils accueillèrent une embarcation qui venait de toucher terre. Avec son système vidéo, Richards aurait pu tout aussi bien désigner les ennemis à un avion, un missile ou un obus. C'était ce qui déplaisait à Hart. Cette mission ne laissait aucune place à l'engagement personnel.

Hart abandonna Richards pour se diriger vers un buisson miraculeusement épargné. Il s'appliquait à se mouvoir lentement pour ne pas créer d'ombre dans le halo des étoiles que pouvaient capter des jumelles à amplification lumineuse. Il rampait à quatre pattes. Son corps, à l'exception des lèvres, était entièrement recouvert d'un enduit chimique protecteur qui réfléchissait la chaleur vers l'intérieur pour le rendre indétectable aux infrarouges. Des absorbeurs d'humidité répartis de la tête aux pieds entretenaient une certaine fraîcheur à condition de vider fréquemment les sacs où se condensait sa transpiration à hauteur des tibias. Et ils se remplissaient très vite.

Il pénétra dans le fourré où il récupéra un morceau de bois pointu noir de suie qu'il planta dans le sol. Il fixa la caméra à ce piquet et y brancha le fil relié à ses lunettes. Aussitôt les écrans intégrés reçurent l'image saisie par la caméra. Quand il bougeait la tête de droite et de gauche, l'objectif, asservi aux déplacements du casque, balayait la baie de Mobile. Comme un bête indicateur de cible, se dit Hart. Il centra l'image renvoyée par la caméra sur une barge de débarquement. À l'arrière-plan, dans la baie, les proues de sombres navires ouvraient des sillons d'écume blanche à la surface de l'eau.

Hart poursuivit sa tâche, la rage au ventre. La caméra fonctionnait. Il débrancha le câble et retrouva sa vue naturelle. Il jeta un filet sur l'appareil, en veillant à ne pas obstruer l'objectif.

Le capitaine Hart, trente et un ans, était un béret vert du 5^e groupe des Forces spéciales. Il avait l'habitude de manipuler des matériels dangereux. Mais il n'aimait pas la dernière partie du travail. Sans adresser un regard à son partenaire, qui, à quarante mètres de là,

s'employait à mettre en place un dispositif de surveillance — bijou d'ingéniosité britannique, Hart chuchota dans son micro :

— Dispositif d'autodestruction.

— Je vous suis comme votre ombre.

Les écouteurs directionnels ancrés dans le casque de Hart situaient la voix de Richards à droite. Il avait moins de soixante secondes devant lui. Plus qu'il n'en faut, se rassura-t-il. Il inséra une fiche dans le port de la caméra. Il en émergeait un filament ultra-mince, presque invisible, qu'il déroula derrière lui en gravissant la légère éminence qui marquait l'horizon de la forêt mutilée. Deux mètres plus loin, il était hors de danger. La prochaine fois que quelqu'un passerait à proximité de la caméra, les détecteurs de mouvement mettraient à feu la charge de quatre kilos fixée à sa base.

Au premier arbre qu'il trouva au sommet du talus, à une vingtaine de mètres, Hart activa l'émetteur micro-onde et déploya son mât télescopique d'environ deux fois sa hauteur. Le cylindre noir amarré à la pointe de la perche faisait déjà entendre le bourdonnement du moteur électrique quêtant à l'horizon le signal d'un navire. Hart, ayant recueilli dans ses écouteurs un « bip » triomphant, arrima le mince pied de métal à l'arbre.

Un signal radio lui parvint alors au milieu du fouillis sonore produit par les tentatives de brouillage des Chinois. Le message ne venait pas de Richards, mais de beaucoup plus loin.

— Angel Six, Angel Six, ici Sentry One. Nous vous recevons cinq sur cinq. Exécutez plan Romeo Alpha. Je répète, exécutez plan Romeo Alpha. Confirmez. Terminé.

Hart plissa les yeux derrière ses lunettes électroniques.

— Confirmez, Angel Six.

— Ici Angel Six. Bien reçu. Exécution plan Romeo Alpha. Je répète. Romeo Alpha. Angel Six, terminé.

Richards le rejoignit sous son arbre.

— Qu'est-ce que c'est que ce plan Romeo Alpha, si je peux me permettre ?

— Pour vous, ça veut dire évacuation. Allons chercher nos bolides.

Ils regagnèrent leur cratère. Une dizaine de bateaux déversaient des troupes. Les premiers navires de guerre, de coûteuses frégates et corvettes, patrouillaient déjà dans les eaux profondes de la baie avec tout un arsenal de radars, de missiles et de canons. Chez les Chinois, la pratique du débarquement amphibie tenait du grand art. Un art qui

forçait l'admiration du marin qu'était Richards, lequel ne tarissait pas d'éloges extasiés.

— Je ne vous dirai jamais assez, conclut-il avec enthousiasme, combien je vous suis reconnaissant de m'avoir permis de vous accompagner. C'est une occasion unique. J'ai déjà en tête la moitié du rapport que je vais remettre à Londres.

Il se tut en apercevant la seule partie du visage de Hart qui restait visible, sa bouche qui ne souriait pas. Alors il bredouilla :

— Je suis... je suis vraiment désolé. Je vous prie de m'excuser.

Hart concentra son regard sur l'ennemi qui envahissait son pays. Les mâchoires serrées, il dirigea son pointeur sur les unités d'assaut en route pour l'intérieur des terres. Si seulement il y avait en orbite des missiles prêts à se régler sur les coordonnées que calculait son viseur ou à suivre son rayon laser pour fondre sur les Chinois ! Certes, une heure suffirait à l'anéantir, mais, entre-temps, une pluie d'ogives de quatre cents kilos se serait abattue sur leurs têtes.

Pourquoi n'était-ce pas le but de sa mission ! Hart l'ignorait.

Plusieurs sections se regroupèrent et partirent vers la gauche. Une seule s'éloigna dans la direction opposée. Ce fut celle que Hart désigna d'une pression sur sa bille de pointage. Richards acquiesça d'un signe de tête.

Les Chinois étaient des combattants hors pair, mais Hart appartenait aux Forces spéciales et Richards aux commandos de reconnaissance des Royal Marines. Ils suivirent les envahisseurs de loin, à une distance de deux cents mètres derrière eux, sans se laisser repérer, en contournant les champs de mines qui ensanglantèrent par deux fois les rangs chinois. La section s'arrêtait périodiquement pour mitrailler le chemin devant eux. Voilà pourquoi Hart et Richard restaient en arrière.

L'Anglais et l'Américain lâchèrent les Chinois au bout de cinq kilomètres. Cinq kilomètres pendant lesquels Hart avait crevé d'envie d'ouvrir le feu sur ces troupes envoyées à l'intérieur pour surprendre les marcheurs solitaires comme Richards et lui. Cinq kilomètres pendant lesquels il avait prié pour que les Chinois s'égarent dans un de ces champs de mines dont il était seul à connaître les emplacements. Cinq kilomètres pendant lesquels il avait rêvé de trancher la gorge d'un de ces agresseurs qui défiaient son pays avec tant d'arrogance.

Ils dégagèrent leurs trois-roues tout-terrain. Les moteurs, équipés de silencieux, démarrèrent presque sans bruit.

— Vous connaissez le chemin ? demanda Hart.

— Vous ne venez pas ?

Hart agita la tête. Ses lunettes masquaient la moitié supérieure de son visage.

Richards l'interrogea :

— Qu'est-ce que c'est que le plan Romeo Alpha ? Il ne faisait pas partie de notre briefing.

— Je vous l'ai déjà dit. Pour vous, ça signifie évacuation immédiate. Prenez cette route vers le nord. Évitez les bas-côtés. Les mines y sont déjà activées. Vous avez à peu près deux heures devant vous avant que celles qui sont sous le revêtement de la chaussée elle-même le soient à leur tour.

— Et vous, qu'est-ce que vous allez faire ?

En guise de réponse, Hart resta muet. Richards comprit.

— Bon, d'accord, commenta-t-il, un peu dépité.

Un silence gêné plana entre eux. Alors Richards reprit :

— Capitaine Hart, je vous dis au revoir. Bonne chance.

Il lui tendit une main que Hart serra dans la sienne. Richards s'installa derrière le guidon de sa moto et se retourna encore vers son allié américain.

— Capitaine Hart, gagnez cette guerre. Arrêtez les Chinois. Et, quand ce sera terminé, je vous invite à boire une bière pour fêter ça.

Le major Richards s'éloigna sans bruit.

Resté seul, Hart répondit mentalement à la question de l'Anglais. Romeo Alpha. Trouver des cibles occasionnelles en attendant les ordres.

— Et quand nous parlons de cibles occasionnelles, avait précisé le colonel commandant le 5^e groupe des Forces spéciales, traduisez : tuez autant de soldats chinois que vous pourrez.

Cette annonce avait soulevé des vivats dans l'auditorium de Birmingham où se pressaient les cinq mille hommes affectés au sud de l'Alabama.

Hart mit les gaz et s'élança sur la route dans la nuit noire.

Salle du Conseil de la Maison-Blanche
19 septembre, 8 heures, heure locale

Bill Baker regardait les troupes chinoises se déverser dans la baie de Mobile sur un grand écran. Les chaloupes de débarquement étaient échouées sur la plage par vingtaines. Dix mille hommes gravissaient la faible inclinaison du terrain.

— Comment avons-nous obtenu ces images ? questionna Bill.

— Les Forces spéciales, répondit le général Cotler.

— Mais qui ? insista Bill. Cette caméra a-t-elle été posée par cinq hommes, dix hommes, cent, ou un seul ?

Cotler soupira.

— Nous allons nous renseigner, monsieur le Président.

Il accrocha le regard d'un colonel qui inclina la tête et sortit précipitamment.

L'eau était grise. Les alentours calcinés de la caméra étaient gris. Le ciel d'avant l'aube s'assortissait au gris métallique du croiseur et des destroyers chinois chargés de missiles. De temps à autre un hélicoptère gris tentait un vol furtif entre un bateau et le rivage, sans s'aventurer au-delà de deux cents pieds d'altitude de peur d'être détecté par quelques missiles américains à quête infrarouge, probablement gris eux aussi.

Dans la pièce, l'humeur était sombre. Les conversations se tenaient à voix basse. Bill accaparait l'attention de tous, mais il était infiniment seul. Les chefs d'état-major et le ministre de la Défense étaient chacun venus lui murmurer à l'oreille son commentaire sur tel ou tel sujet. C'était maintenant le tour du général Latham, de l'armée de l'air.

— Monsieur le Président, nous avons leur position exacte dans la baie de Mobile. Il y a au moins trois cent mille hommes dans le ventre de ces bateaux et ils n'ont pas encore déployé leurs défenses antimissiles à terre. Ils ne sont pas encore sur le sol américain. La contamination radioactive serait minime.

Baker sentait peser la fatigue.

— Ils riposteront.

— Nous pourrions toujours avoir recours au plan « Heartland Defense », suggéra posément Latham.

— Je ne laisserai pas démolir les côtes américaines ! s'écria Baker en abattant son poing sur la table.

Géné, Latham évita de poser les yeux sur les membres du Conseil de sécurité soudain muets. Il regarda fixement Baker, qui ajouta :

— Cinquante pour cent de notre population, de nos centres culturels et de nos industries se trouvent sur une bande de cent cinquante kilomètres en bordure de nos côtes. Vous avez dit vous-même qu'ils pénétreraient jusqu'à cent cinquante kilomètres à l'intérieur pour détruire des cibles si la guerre nucléaire durait trente jours. Qu'est-ce qui l'empêcherait de durer soixante jours ? Ou quatre-vingt-dix ? Qu'est-ce qui empêcherait les deux adversaires de s'envoyer mutuellement toutes les armes qu'ils pourront fabriquer pendant des années ? Et alors, jusqu'où leurs ogives seront-elles capables d'aller, général ? Trois cents kilomètres à l'intérieur des terres ? cinq cents ? huit cents ?

Baker se tourna vers la dizaine d'hommes et de femmes, assis ou debout dans la pièce, qui l'observaient avec attention.

— Nous arrêterons cette invasion sur mer ! Pour cela, nous devons rester un pays tourné vers la mer. Ce qui veut dire qu'il nous faut des ports, des chantiers navals et une marine. Il n'y aura pas de défense intérieure, pas de « Heartland Defense ». Je n'autoriserai pas le recours aux armes nucléaires parce que je ne détruirai pas ce pays pour le sauver ! Ne venez pas me parler de frappe au coup par coup. Il s'agit d'une décision stratégique et c'est moi, et moi seul, qui la prends !

La porte, en s'ouvrant, vint rompre la tension provoquée par ces paroles. Un colonel entra et chuchota quelque chose à l'oreille du général Cotler. Baker s'adressa à lui et, les mains levées en un geste interrogateur, demanda :

— Qu'y a-t-il ?

— Ces images, monsieur le Président.

Il pointa le menton vers l'écran où les eaux de la baie de Mobile étaient maintenant bleues. Le soleil s'était levé. Les sables blancs et les pinèdes verdoyantes soulignaient le miroitement de la mer. Les dômes blancs des radars se découpaient nettement sur les passerelles des navires.

La photo d'un jeune homme athlétique et souriant de vingt-huit ans s'afficha dans un coin de l'écran. Sa fiche d'identité s'inscrivit dans une fenêtre. Cotler expliqua :

— La caméra a été installée par un seul homme, le capitaine Jim Hart, qui était accompagné d'un major des Royal Marines venu observer le débarquement chinois pour rendre compte à Londres.

Bill considéra le capitaine américain. Sur le cliché déjà ancien, il paraissait trop jeune pour être dans l'armée. Bien bronzé sous son béret vert qu'il venait manifestement d'acquérir, il avait l'air fier et insouciant.

— Que va-t-il faire ensuite ? demanda Baker. Quels sont ses ordres ?

L'aide de camp de Cotler tendit maladroitement au général un porte-documents d'aspect désuet. Cotler lut le dossier.

— Nous avons trois groupes des Forces spéciales, le 5^e, le 7^e et le 20^e de la Garde nationale d'Alabama, soit quinze mille bérets verts en tout, postés dans l'Alabama sud, le Mississippi sud et l'Alabama nord respectivement. Le capitaine Hart a les mêmes ordres que la plupart d'entre eux. « Mission Romeo Alpha », sabotage, assassinats, espionnage, entraînement et armement de la résistance et missions spéciales sur ordre de leurs supérieurs. Il posa le porte-documents. Et sinon, cibles occasionnelles.

Baker examinait le jeune homme tel qu'il était à l'approche de la trentaine en se demandant s'il atteindrait jamais la quarantaine. Si c'est le cas, songeait-il, il sera différent. Ils seront tous différents. Nous aurons tous changé. C'était l'évidence et cette idée lui faisait mal au cœur.

Département d'État, Washington 19 septembre, 8 heures, heure locale

En arrivant au bureau, Clarissa commença par prendre un café. Près de la machine, une secrétaire aux yeux gravement cernés faisait part de ses griefs à une collègue.

— Quand mon patron dit « Anvilhead », je n'ai plus qu'à annuler tous mes rendez-vous de médecin, mes vacances et même mes sorties avec mon petit copain !

— Qu'est-ce que c'est, « Anvilhead » ? s'enquit Clarissa.

Les deux femmes se regardèrent. La secrétaire épuisée qui s'était plainte de ses conditions de travail répondit d'un air embarrassé qu'elle ne pouvait rien dire. L'autre l'entraîna à l'écart :

— Elle dirige le département chinois des Affaires étrangères ! C'est la fille du président de la Chambre ! Elle a accès à toutes les informations les plus confidentielles !

Alors la secrétaire dévoila dans un murmure le plan de contre-attaque des forces d'invasion chinoises selon Baker.

Dans l'intimité de son bureau, Clarissa contacta la filière anonyme, entra le mot de passe « Voici venue l'heure... », etc., et commença à taper un courrier. « Baker laisse débarquer les forces chinoises sans leur opposer la moindre résistance pour pouvoir les contre-attaquer par la suite ! » C'était de la folie ! de la démence ! Elle était verte de rage. Son message terminé, elle l'envoya et détruisit aussitôt le dossier à l'aide de l'outil de logiciel spécialement fourni par le ministre de la Défense.

Sud de Tuscaloosa, Alabama
19 septembre, 9 heures, heure locale

Le capitaine Hart fut arraché à son sommeil agité par deux détonations sourdes, suivies des longues éruclatations du canon d'un avion. Il entendait vrombir par-delà les nuages les moteurs d'appareils engagés dans un combat aérien. C'était plutôt inhabituel. Les deux pilotes prenaient de gros risques dans cet espace infesté de missiles.

Le grognement du capitaine Nick Waters, de l'US Air Force, se transforma en grondement continu sous les 6 G du virage qu'exécutait son F-26. L'avion chinois qu'il pourchassait plongea à l'abri des nuages, mais un écran de visualisation projetait devant lui sa position. Nick amorça un tonneau. 9 G. Il sentit le sang affluer dans sa tête. Il inversa la manœuvre, mais sa vue se brouillait. Il clignait des yeux sans grand succès. Le visage plissé en une grimace immuable, il fonça à son tour dans les nuages. Son champ de vision se réduisit à un étroit tunnel, mais au centre de ce tunnel il vit tourner le chasseur chinois auquel il avait déjà envoyé son dernier missile air-air.

Waters n'avait pas quitté son cockpit depuis près de neuf heures. Y compris lorsque, par deux fois, il avait atterri pour refaire le plein de munitions et de carburant en laissant tourner les moteurs pour redécoller sans perdre de temps. Même quand il était au sol, les signaux sonores du système d'alarme lui farcissaient les oreilles de mugissements sinistres. Mais ce n'était rien à côté des cris brefs que

lui renvoyait depuis six mois sa radio, ceux de ses camarades saisis par la mort. Douze sur les vingt-deux que comptait l'escadrille à l'origine. La mort, les Américains la donnaient plus qu'ils ne la recevaient, mais chaque fois qu'ils partaient nettoyer le ciel méridional des rôdeurs chinois, une nuée de missiles hypersoniques illuminait leurs écrans radars.

Pendant un jour ou deux, pourtant, il en serait autrement. Les Chinois n'avaient pas encore débarqué leurs missiles au sol, et les pilotes étaient hors de portée des missiles provenant des bateaux chinois au sud ou des bases américaines au nord. Il en résultait des combats aériens à l'ancienne. C'était pour ces types d'affrontement que Waters était entré dans l'armée de l'air. Ce ne serait pas son premier avion abattu de la guerre. Il en avait dégommé six dans le golfe et trois rien que dans la matinée. Mais c'était chaque fois une affaire personnelle.

— Crève, fils de pute, crève ! cria-t-il en ajustant son viseur et en serrant le poing sur la commande de l'arme.

Ce serait son premier carton à la mitrailleuse.

— Merde !

L'avion chinois venait de virer brutalement et s'échappait. Waters tira sur le manche, haletant sous les 8 G de son looping. Les boudins de sa combinaison anti-G comprimaient la totalité de son corps, jusqu'au cou, pour obliger le sang à refluer vers le cerveau. Il flottait dans un brouillard de vertige, de nausée et de sueur. Il respirait fortement, comme un haltérophile. Les capteurs biomédicaux arimés à ses chevilles et à son crâne déclenchèrent une alerte « syncope ».

Il stabilisa l'appareil et ce n'est qu'après plusieurs violents battements de cœur qu'il s'aperçut que l'autre lui faisait face. Il pressa la détente. Le recul de l'arme automatique secoua le F-26 de vibrations perceptibles sous les palonniers. Une chiquenaude au manche expédia une salve de 300 dans le nez de l'avion ennemi.

Le Chinois dégringola en vrille.

L'ordinateur annonça froidement : « Autoéjection. Autoéjection. Autoéjection. »

Pendant que l'avertissement résonnait, un automatisme préprogrammé sangla le casque, les bras et les jambes de Waters qui se retrouva douloureusement ficelé à son siège. La verrière se détacha. Une bourrasque s'engouffra dans le cockpit.

Boum ! Boum ! Deux déflagrations retentirent. Waters fut précipité hors de ce qui était devenu une boule de feu. La puissante fusée fixée sous le socle blindé de son siège le projeta au travers de l'explosion qui consumait son cockpit pour gagner aussitôt le reste de l'avion. Connaissant la lenteur du temps de réaction humain, l'ordinateur n'avait pas pris la peine de lui signaler le danger. Il s'était contenté de le virer.

Son corps heurta un vent de sept cent cinquante kilomètres/heure. Puis la fusée bascula le siège et doubla la force de sa poussée. Pendant deux secondes, son corps soumis à 13 G pesa une tonne. Le siège se redressa. Waters voyageait assis sur une fusée. Au terme d'une course de sept cents mètres, le moteur s'éteignit lentement. Les sangles se dénouèrent. Et le siège tomba.

Waters était en chute libre. Ballotté comme une feuille morte. Il faut...

Une violente saccade mit fin à sa culbute. Son menton s'écrasa contre sa poitrine et ses dents s'entrechoquèrent brutalement. Une multitude de douleurs prédisait de copieux dégâts corporels. Il avala une grande bouffée d'air. Il inclina la tête en arrière. Là-haut, son parachute joliment épanoui étalait une corolle parfaite. Il respira encore à fond, mais il avait beau remplir ses poumons, il n'empêchait pas le tournis de s'emparer de lui. Trois kilomètres plus bas, l'avion ennemi s'écrasa au sol dans un grand fracas.

En tripotant son casque, Waters parvint à relever sa visière fumée et vérifia ses suspentes. Il dévalait les couches d'air de ce qui avait été son champ de bataille. Entre les deux panaches de fumée noire, émis l'un par l'avion qu'il avait abattu, l'autre par l'épave de son propre appareil, se dessinait une trace blanche légèrement courbe. La traînée d'un missile tiré à bout portant. Tandis qu'il descendait entre les deux carcasses en flammes, l'odeur de brûlé devenait plus intense. Il s'agita et se contorsionna dans son harnais pour jeter un dernier regard aux restes de son combat, puis s'installa confortablement, pour vérifier s'il était blessé. L'effort qu'exigeaient ces gestulations lui arrachait des plaintes et des grognements de souffrance. La collision avec l'air transformé en mur par la vitesse le laissait couvert d'hématomes et de contusions. Il se détendit enfin et manipula sa radio pour faire part de son éjection. Il n'obtint pas de réponse. Impossible de savoir s'il avait été entendu.

Il pénétra dans un épais nuage et perdit un instant toute notion du temps et de l'espace. Il faisait gris, froid et humide. La terre reparut.

Huit cents mètres sous ses pieds, des volutes sombres s'élevaient d'un champ roussi. C'était l'avion du Chinetoque qui flambait. Cette vision ranima la colère de Waters. Il hurla de toutes ses forces, attisant toutes les douleurs dont il était perclus :

— Va te faire foutre, putain d'enfoiré !

Il se balançait au bout de son parachute, la mâchoire crispée, comme hypnotisé par les flammes.

Ça fait dix.

Tout à coup, il aperçut le drapé vert d'un autre parachute étalé sur les quelques arbres qui ombrageaient la ferme. Le salaud qui l'avait descendu n'était même pas mort ! Waters était fou de rage. Il ruait, jurait et se tortillait dans les airs. Il serrait les dents si fort qu'un élanement traversa ses mâchoires. Il n'avait pas encore ses dix cartons. Son combat n'était pas terminé.

Il était tellement accaparé par la vue de ce parachute qui le défiait que l'atterrissage le prit par surprise. Il examina le terrain. Son kit de survie s'échoua vingt mètres plus bas comme une ancre au bout de son filin. Il allait trop vite pour tenter de le redresser. Au dernier moment, il raffermi et fléchit les jambes pour amortir le choc et percuta la terre striée de sillons droits. Il s'écroula sur le côté ; le vent tendait déjà les suspentes. Un claquement et son harnais le propulsa face contre terre, l'entraînant à travers champs. Sa bouche se remplit de terre. Tout en se débarrassant de son harnachement, il rageait de s'être éloigné de la maison.

Il se redressa finalement sur les genoux, les mains plaquées sur ses hanches et se mit à cracher consciencieusement sans quitter des yeux le bouquet d'arbres. Le kit de survie gisait au bout de sa corde. Waters se leva péniblement et commença à avancer sur le terrain inégal. Il chercha la gourde et se rinça la bouche. Toujours le grand calme du côté de la maison. Il remit le récipient en place et saisit la crosse de son automatique qu'il ôta de son étui de nylon vert.

Waters engagea un chargeur, referma son paquetage et le jeta sur son épaule raide de courbatures. Hormis le sifflement du vent dans son casque de vol, il régnait un silence absolu. Il arracha son casque et l'abandonna sur le sol tout en se mettant en marche, d'un pas lent d'abord.

— Ah ! l'enfant de salaud, marmonnait-il. Enfant de salaud ! cria-t-il, impatient d'atteindre le parachute.

Il s'attendait vaguement à voir le Chinois émerger du clos d'arbres en le canardant. Comme tout à l'heure en altitude.

— Tu crois que tu peux débarquer dans mon pays comme ça ? me narguer en l'air ? me tirer dessus ?

Indifférent aux douleurs multiples que réveillaient ses efforts pour crier, il avait mal partout, mais n'en avançait qu'avec plus de détermination.

— Tu m'entends, le niacoué ? Tu m'entends, tas de merde ?

Pas de réponse.

Il ne savait pas combien de ses camarades avaient été tués dans la matinée — peut-être tous —, mais il savait en tout cas que parmi eux se trouvait son coéquipier. Ils étaient retournés au combat, après s'être ravitaillés, et étaient entrés dans la mêlée peu après le lever du jour.

La première attaque s'était bien passée. Ils transportaient alors un plein chargement de missiles. Par trois fois, ils en avaient décoché chacun huit. D'après le système de contrôle électronique, ils avaient fait mouche. Trop près des côtes, ils avaient échappé de justesse aux engins sol-air de la flotte ennemie. Lorsque ceux-ci s'étaient trouvés à court de carburant, ils avaient explosé, à une distance assez proche pour ébranler les gouvernes de l'avion — Waters avait senti les vibrations dans son manche à balai. Son coéquipier avait alors signalé des éclairs jaunes dans son cockpit. Waters s'était approché. Une fine traînée blanche s'échappait de l'aile gauche. La fermeture automatique des réservoirs aurait pu régler le problème, mais, au moment où Waters ouvrait la bouche pour signaler la fuite, le F-26 s'était brutalement transformé en une énorme boule de feu. Il l'avait suivie des yeux en secouant la tête, incapable d'admettre ce qu'il voyait.

Waters posa son paquetage à l'entrée du bosquet où il pénétra en tenant à deux mains son pistolet braqué. Aucun signe d'effraction du côté de la maison. Waters examina le parachute accroché aux branches. Le pilote chinois gisait à terre, recroquevillé dans son harnais, emmêlé dans les suspentes. Il tenait à la main non pas une arme, mais un petit émetteur de secours. La balise devait envoyer des signaux destinés à guider les équipes de recherche et de sauvetage jusqu'à leur compatriote blessé.

Une balle bien placée émietta les circuits intégrés — l'émetteur était hors d'usage. Le Chinois tenta de lever la tête, mais son corps désarticulé semblait ne plus lui obéir. Waters se planta à côté de lui en le fixant au travers de la mire de son viseur. Le Chinois lui lança

un regard vitreux, dénué d'expression. Il avait les yeux injectés de sang.

— Tu crois que tu peux venir chez moi comme ça ? demanda Waters. Tu crois que tu en as le droit ? Hein ? Hein ?

L'homme baissa la tête sans rien dire, ce qui eut pour effet d'aiguiser la colère de Waters.

— T'es baisé, pauvre con ! J'ai gagné !

Son doigt actionna la détente. Une rafale de quatorze balles illumina les abords de la ferme décrépite.

Soudain, un coup féroce renversa Waters. Il heurta le sol si brutalement qu'il en eut le souffle coupé. Il voulut se débattre, mais l'homme qui était assis sur lui plaqua la main sur la bouche. C'était un soldat américain. Un Blanc au visage noirci à la suie. Il posa un doigt sur ses lèvres. Il aurait tout aussi bien pu lui trancher la gorge avec le poignard de combat monstrueux qu'il portait à l'épaule dans une poche de sa tenue pare-balles, juste à hauteur des yeux de Waters. Le pilote reprit sa respiration et se redressa. L'agresseur avait un autre couteau à la cheville.

À force de tenter de se justifier, Waters finit par se calmer. Mais Jim Hart, lui, était très énervé. Non seulement les bips de l'émetteur risquaient d'attirer des troupes héliportées, mais tous ces coups de feu, inutiles pour la plupart, avaient dû ameuter les éventuelles patrouilles chinoises passant à proximité. Les deux Américains se carapatèrent en plein jour à travers champs. S'ils étaient repérés, ils étaient morts. Jim en tout cas. Il n'envisageait en aucun cas un interrogatoire par les Chinois. C'était une décision qu'il avait prise de longue date.

— Ce bougre de salaud... commença l'aviateur en agitant la tête, négligeant de surveiller le bois. Ou la route. Ou l'horizon. J'ai perdu mon coéquipier ce matin. Il a... Ils sont...

— Je m'en fous, lâcha Hart. Vous n'auriez pas dû tirer.

— Je sais. Merde, je ne sais pas ce qui m'a pris. J'aurais pas dû... Il serait sans doute mort de toute façon.

— Vous n'aviez qu'à vous servir d'un couteau ! Et maintenant, fermez-la.

Ils franchirent au pas de course les dix derniers mètres qui les séparaient de l'épais sous-bois et de la sécurité qu'il offrait. Le pilote était au bord des larmes.

Hart l'apostropha.

— Rechargez, nom de Dieu !

Mobile, Alabama

19 septembre, 9 heures, heure locale

À la grande consternation des officiers de marine qui avaient jusqu'alors géré le séjour de Wu à bord, celui-ci refusa de monter dans la vedette ultrarapide mise à sa disposition pour aller à terre. Il s'était présenté sur le pont bondé en tenue de combat, armé d'un fusil d'assaut. Un beau soleil éclairait la scène.

Son accompagnateur se pencha à l'oreille d'un colonel qui écarquilla les yeux, puis le salua avec respect avant de le conduire dans la chaloupe de débarquement blindée. Wu attendait que d'autres soldats le rejoignent mais l'arrière se referma et il se retrouva seul dans l'embarcation. Il jura entre ses dents. Les membres de l'équipage, dont il apercevait les jambes dans la cabine avant, passaient la tête les uns après les autres par l'écotille ouverte pour entrevoir leur passager. Enfin, ils démarrèrent et mirent le cap sur la côte.

Quand le double battant s'ouvrit à l'arrière de la barge, ce que Wu vit en premier fut une caméra. Le cameraman portait un treillis de l'armée. Ils se trouvaient devant un jardin public aux pelouses ombragées de quelques arbres, aménagé de tables de pique-nique, d'abris en bois et de barbecues que des bulldozers s'appliquaient à raser. La plage sablonneuse qui le bordait servait désormais d'aire de débarquement. Des véhicules amphibies analogues à celui qui avait transporté Wu jaillissaient en dégoulinant des eaux de la baie. Dans la fumée sale du diesel, leurs coques traçaient sur l'herbe et le sable de longues empreintes. Wu se retourna. À deux mètres de là, l'œil de la caméra le filmait sans oublier de montrer l'impressionnant déploiement de puissance.

Un major le conduisit vers une limousine stationnée près de là. Wu considéra les arbres, les panneaux en anglais, les maisons de l'autre côté de la route, les commerces un peu plus bas. Il s'imprégnait des bruits et des couleurs de l'Amérique, le pays de la mère qu'il n'avait jamais connue. Il se mettait à l'épreuve.

La voiture laissa Wu au vieux bâtiment administratif transformé en quartier général militaire, non loin du port de Mobile. C'était un des rares immeubles utilitaires que les Américains n'avaient pas démolis, piégés ou truffés d'attrape-nigauds. Les charges posées dans le port n'avaient pas explosé. C'était un sacré coup de veine. Jusqu'à présent, la mission entière était une réussite. Encore une chose dont Wu n'était pas responsable.

Il fut accueilli au bureau de Sheng par une très jolie secrétaire.

— Un petit moment, dit-elle avec un sourire.

Les murs du vieil édifice, qui devait dater des années 1990, se lézardaient sous les lambris. Sans aération ni air conditionné, il était étouffant.

Par l'imposte découpée au-dessus de la porte du général, un murmure de voix parvenait à ses oreilles.

— Désirez-vous un café en attendant, lieutenant Han Wushi ? proposa la jeune fille.

Elle se montrait pleine de prévenance. Debout à l'autre bout de la pièce, elle regardait Wu avec assurance, les mains croisées derrière le dos. Elle paraissait toute mince dans ce qui devait être un tailleur de grand prix. Elle avait laissé sa veste au porte-manteau. Son chemisier de satin très près du corps suggérerait sans montrer. Seule concession à l'effort de guerre, son costume adoptait la couleur vert bronze des tenues militaires. Mais Wu remarqua surtout ses cheveux brillants, l'éclat de ses yeux et la symétrie parfaite de l'ovale clair de son visage poudré souligné de lèvres noires.

Wu acquiesça.

La secrétaire baissa les yeux d'un air faussement modeste et le laissa seul.

Il s'approcha de la porte. L'imposte était ouverte pour laisser l'air passer. Par la fente, Wu voyait un ventilateur en mouvement. Sheng demandait :

— Sommes-nous absolument sûrs qu'Olympic n'est pas un agent double ? Quelles sont les probabilités de tomber sur une personne aussi haut placée à Washington ?

Le colonel Li répondit :

— Il se peut qu'il soit un instrument de la désinformation américaine. Il faut toujours rester méfiant.

Quand la secrétaire revint avec une tasse de café, elle trouva Wu debout près de la porte. Son sourire s'évanouit. Elle leva les yeux vers l'imposte.

À cet instant, la porte s'ouvrit et le général Sheng s'exclama :

— Ah ! lieutenant Wu ! Je vois que vous avez découvert l'ancre où nous cachons nos jolies jeunes Chinoises !

Sheng et le colonel Li éclatèrent ensemble d'un grand rire. La secrétaire retourna s'asseoir à son bureau avec le café de Wu, le nez au plancher, en réprimant un sourire.

— Êtes-vous prêt à aller chercher votre père à l'aéroport ? demanda Sheng. Je ne voudrais pas commettre la même erreur une deuxième fois, vous me comprenez ?

La timide secrétaire évita le regard de Wu quand il passa devant elle.

— Désolé pour le café, dit-il.

— Ce sera pour une autre fois.

Wu sourit mais, en l'absence d'un quelconque regard, il ne sut comment interpréter la petite phrase.

Dès que le lieutenant eut quitté la pièce, elle abandonna son sourire. Elle regarda Sheng dans les yeux et hocha la tête imperceptiblement.

Han Zhemin émergea de son jet privé et descendit sur le tarmac de l'aéroport baigné de soleil. La piste n'était pas criblée de cratères. Le terminal n'avait pas été vidé de son contenu. Les installations semblaient en parfait état. Ça ne collait pas. Bill Baker était prêt à défendre chèrement chaque centimètre carré du sol américain et pourtant les débarquements s'étaient déroulés sans pratiquement rencontrer d'opposition.

Une fanfare militaire jouait un air martial aux accords tonitruants. Une garde d'honneur aux baïonnettes scintillantes s'alignait de part et d'autre d'un long tapis rouge. Les caméras des télévisions chinoises, civile et militaire, immortalisaient l'apparat entourant l'arrivée de Han. Au pied des marches l'attendaient le général Sheng, le colonel Li et Wu. Han leur serra la main. Les militaires pivotèrent sur leurs talons et formèrent une escorte à gauche de Han en réglant leur pas sur le sien. Ils dépassèrent la garde d'honneur, ses uniformes amidonnés, ses casques à visière, ses fusils aux bretelles immaculées. Derrière eux, le chef d'orchestre en livrée agitait sa baguette pour scander les rythmes guerriers d'une musique dominée par un excès de cuivres et de percussions. Ils arrivèrent ainsi devant une estrade grouillante d'officiers supérieurs, sous les

applaudissements soutenus d'un parterre de soldats. À part les représentants de la presse internationale, il n'y avait que des Chinois.

On me met en scène, se dit Han.

Au lieu de monter sur l'estrade hérissée de micros, Han poursuivit son chemin vers le terminal. Cette entorse inattendue au cérémonial minutieusement préparé désarçonna Sheng et son aide de camp, qui durent courir rattraper Han, en tenant les sabres qui leur battaient les jambes. Wu, qui avait prévu la réaction de son père, était resté à son côté. Du coin de l'œil, Han entrevit sur le visage de Wu une expression satisfaite ou amusée, il n'aurait su dire. Le général et le colonel finirent par se retrouver dans leur sillage.

C'était un coup fourré des militaires, réfléchissait Han. L'annonce publique de la nomination de Han à la fonction d'administrateur civil sur fond d'Amérique conquise aurait bénéficié d'une large couverture médiatique tant en Chine que dans tous les territoires. Mais Han était un expert à ce jeu que Sheng pratiquait en amateur. Le but du spectacle consistait à montrer au monde que c'était aux militaires, et non aux civils, que la Chine devait sa grande victoire. Han aurait reçu ses pouvoirs des mains de Sheng de façon respectueuse et très publicitaire. Cette démonstration de la puissance militaire aurait été vue par des centaines de millions de bureaucrates sensibles aux symboles, des extralucides capables de discerner sur une simple photo de groupe publiée dans la presse, d'après les places occupées, les fluctuations du climat politique.

Quand ils pénétrèrent à l'intérieur du bâtiment désert, Sheng déplora :

— Nous avions prévu une petite cérémonie, monsieur l'administrateur. Je pensais que vos adjoints avaient été informés.

— Les conditions de sécurité m'ont paru insuffisantes, répondit Han froidement.

— Nous maîtrisons parfaitement la situation.

Pour la première fois, le ton de Sheng avait une inflexion menaçante. Le regard fixe qu'il posa sur Han confirmait le sous-entendu de sa remarque.

Han riposta :

— Je préfère les affirmations avérées par les faits aux opinions sans fondement. Nous avons perdu deux bateaux transporteurs de troupes et une douzaine de navires de combat lors d'attaques de missiles de croisière et de sous-marins américains. Et plus d'un millier de nos avions ont été abattus.

— C'est tout à fait dans l'ordre des pronostics pour une opération de débarquement réussie de cette ampleur, rétorqua aussitôt Sheng.

— Mais combien de morts, général ? Quinze, vingt, trente mille ?

— Nous avons escompté cent mille morts à la date d'aujourd'hui. Nous en sommes loin.

C'est justement ça qui cloche, s'inquiétait Han. C'est un piège.

Il accorda un sourire à Sheng que ces incongruités n'effleuraient pas.

— Peut-être en effet que la victoire est proche, concéda Han.

Un groupe de journalistes chinois, sud-américains et d'Asie du Sud et de l'Est s'était constitué à distance respectueuse des deux hommes les plus puissants du nouveau monde. Sans leur adresser un regard, Han déclara en haussant la voix :

— Et maintenant, général Sheng, je vais inspecter les positions et les déploiements des troupes.

Là-dessus, il partit d'un pas vif vers le fond du hall. Il ne savait pas où il allait, mais la manœuvre obligea Sheng et son aide de camp à le suivre au lieu de lui montrer la voie.

Han balada son détecteur dans la limousine pour s'assurer qu'il ne s'y cachait aucun micro, puis admira les superbes paysages qu'ils traversaient. À côté de lui, Wu ne parlait pas. Au bout d'un moment, il se tourna vers son fils.

— Je comprends parfaitement Bill Baker. Pour lui, les États-Unis sont un pays exceptionnel qu'aucune force au monde ne peut vaincre. Il ferait n'importe quoi pour le sauver.

— Que se passera-t-il s'il emploie des armes nucléaires pour se donner le temps de lancer ses bateaux-ateliers ? demanda Wu.

— Il aura peut-être recours au nucléaire. C'est une question intéressante. Mais ne t'inquiète pas pour ces bateaux-ateliers. On nous a assuré que c'était une campagne d'intoxication — à moins que ce ne soit un rêve d'arme fatale, illusoire et désespéré, dont se berce Bill Baker. Sans doute les deux à la fois.

— Mais s'il ne s'agissait pas d'une chimère ? S'ils avaient les moyens d'écraser notre flotte ? les moyens de reconquérir la maîtrise des mers ?

— Qu'est-ce que tu me racontes, Wu ?

La voix de Han était réduite à un murmure.

Wu regarda autour de lui d'un air inquiet et rapporta à son père

son entrevue avec un officier supérieur de la marine dont il ne révéla pas l'identité.

Han l'écouta avec attention.

— Si c'est vrai, commenta-t-il en parlant avec lenteur, il ne faut pas que ces bateaux sortent. Nous devons absolument nous emparer des chantiers navals ou les détruire. Sinon, nous risquons de tout perdre. Nous perdrons la Chine. À nous, Wu, de tourner cette éventualité à l'avantage de notre famille. Si cet « officier de marine » a raison, nous devons nous efforcer d'anéantir ces chantiers navals à tout prix. À tout prix, Wu. Un prix qui sera payé de quelle façon à ton avis ? En vies humaines, celles de tes camarades, comme ce Tsui par exemple, une hémorragie de vies humaines telle que nous n'en avons pas connu en dix longues années de guerre. Ces morts seront très impopulaires chez nous, très, très impopulaires, donc les militaires aussi. Imagine. Toutes ces familles à qui l'on aura pris leur seul et unique fils, leur « petit empereur ».

Wu réfléchissait en silence à l'analyse de Han. Ses mâchoires grinçaient. Finalement il reposa sa question :

— Le président Baker pourrait-il décider d'utiliser l'arme nucléaire ?

— Peut-être. S'il n'a pas d'autre choix. Car lui aussi en paierait le prix. Pense qu'il n'a pas hésité à envoyer les femmes au combat.

— Sa propre fille est dans l'armée, observa Wu d'un ton enflammé.

— Mais s'il passait au nucléaire, reprit Han, notre riposte, également nucléaire, détruirait ses bateaux, ses chantiers navals et ses ports. Donc, Wu, l'intérêt de la chose c'est que si nous nous y prenons bien, les bateaux seront anéantis, les militaires affaiblis et détestés, et nous, nous gouvernerons l'Amérique.

Han sourit tant le plan paraissait simple.

— Mais il faut manœuvrer habilement. Pour cela, l'information joue un rôle capital. Si tu veux apporter ta contribution, ce qui doit être le cas, sinon tu ne serais pas là, il faut continuer à me fournir des informations. Je connais Sheng. Il ne gâchera jamais son avantage militaire en abandonnant l'initiative aux Américains. Il n'est pas du genre à se laisser porter par les événements. Il cache quelque chose, une combine quelconque, et c'est à toi, Wu, de découvrir quels sont ses desseins.

Han reporta son attention sur la campagne américaine qui défilait

sous ses yeux. Il sentait le regard de Wu posé sur lui. Après un long silence, le jeune homme risqua :

— Vous ne devriez peut-être pas tant vous soucier des opérations militaires.

Han se retourna vivement, outré de tant d'insolence, mais Wu enchaîna aussitôt :

— Il se pourrait par exemple que Sheng ait... — il haussa les épaules — une taupe à Washington. Quelqu'un de très haut placé.

Au moment où il allait rembarquer le gamin prétentieux, Han se rendit compte de l'importance de l'allusion. Il se radoucit.

— Dis-moi ce que tu sais, Wu. Maintenant.

— Il y a un espion à Washington, dont le nom de code est « Olympic ».

Han haussa les sourcils, attendant la suite, mais Wu s'était tu.

— Je vois. Eh bien, que sais-tu de cet « Olympic » ?

— Rien. C'est un informateur de l'armée. C'est tout ce que je sais.

Han resta un instant bouche bée, puis il plissa le front et déclara :

— Intéressant.

Wu ne sait pas tout, se disait-il, mais Sheng, oui. Il ajouta :

— Bon travail, Wu. Bien. Je compte sur toi pour glaner tous les renseignements que tu pourras sur cet « Olympic », les détails, les faits nouveaux, et me les communiquer immédiatement. Mais, surtout, je veux que tu trouves qui se cache derrière ce nom.

Wu acquiesça, mais il baissa les yeux, mal à l'aise.

— Qu'y a-t-il, Wu ?

— Que se passera-t-il si les Américains nous empêchent de neutraliser leurs chantiers navals sans avoir recours au nucléaire ?

Han partit d'un grand rire. Wu le considéra d'un air soucieux.

— Leur armée est composée d'enfants gâtés. Nous, nous avons une armée de vétérans dont les effectifs, d'ici quelques mois, seront quinze fois supérieurs aux leurs. Tu crois vraiment qu'ils peuvent quelque chose contre nous ?

Wu agita la tête.

— Non, mais si c'était le cas ?

Han haussa les épaules et soupira.

— Eh bien, nous aurons perdu, admit-il d'un ton léger.

Le colonel Li ouvrit la portière de la limousine. Wu et lui se mirent en marche le long de la berge, derrière Han et le général

Sheng. Les bateaux chinois encombraient le port. Huit des transporteurs géants étaient à quai et débarquaient des troupes au rythme de dix mille par jour. Huit autres attendaient, ancrés dans la baie. Les soldats s'accoudaient au bastingage pour contempler l'Amérique.

Ils passèrent près d'une batterie de lanceurs de missiles : dix-huit containers de métal scellés sur des autochenilles. Sheng informa Han qu'avec trente batteries de ce type dispersées autour de la baie de Mobile, ils avaient la maîtrise totale des airs sur une distance de soixante kilomètres à l'intérieur des terres.

— En venant, dit Han, j'ai remarqué les files de camions et de véhicules blindés parqués le long de la route. Pourquoi restent-ils sur place ?

— Ils doivent manquer d'essence, répondit Sheng. Les Américains n'ont rien laissé au hasard. Ils ont emporté ou détruit toutes les réserves de pétrole, d'huile et de lubrifiants. Apparemment, ils ont démolé tout ce qui pouvait être d'une quelconque utilité.

— Sauf le port, constata Han en promenant son regard sur les eaux de la baie. Et l'aéroport.

Il attendait une réaction qui ne vint pas.

— Vous auriez quand même pu prévoir que les Américains n'allaient pas nous laisser des provisions de fuel sur la plage. Pourquoi n'en avez-vous pas apporté suffisamment pour permettre à ces unités d'avancer ?

Cette fois, Sheng éprouva le besoin de se justifier.

— Ces hommes faisaient partie des vagues d'assaut. Ils devaient servir à établir une tête de pont. Leur oisiveté est le résultat de notre succès. Nous leur avons donné juste ce qu'il fallait de carburant pour atteindre des objectifs situés à quelques kilomètres à l'intérieur.

— En d'autres termes, vous pensiez qu'ils auraient tous été tués. Mais voilà qu'ils sont bien en vie et... inemployés pour le moment.

Sheng ne releva pas. La voix du colonel Li s'éleva derrière eux.

— Nous préparons un nouveau plan d'action pour les troupes d'assaut. Nous leur fournirons de l'essence provenant de notre champ d'opérations. Mais les forces d'occupation ont tout le carburant qu'il faut et elles sont déjà en route pour tenter d'établir un contact avec les Américains au nord.

Le général Sheng interrompit son aide de camp.

— Je suis sûr que le détail de nos opérations ennuie notre invité.

Han pesait le pour et le contre dans sa tête. Il était tenté de renvoyer le mot « invité » à la figure de Sheng avec tout le bon

dosage de fermeté nécessaire. Il choisit finalement une tactique différente. Au lieu de lui rappeler qui gouvernait le territoire qu'ils étaient en train de fouler, il saisit la perche qu'avait tendue Sheng.

— Vous avez raison, général. Je m'intéresse moins en effet au déroulement de nos opérations qu'aux projets, aux plans et aux capacités des Américains. Je n'ai sans doute pas besoin de vous rappeler avec quelle impatience nos concitoyens attendent l'issue de la campagne américaine. Les yeux de la Chine sont braqués sur vous, général.

L'officier septuagénaire s'arrêta à l'entrée d'une maison de style colonial sudiste, agrémentée de grandes vérandas exposées aux brises marines. Han esquissa un sourire, que Sheng lui rendit, à sa grande déconvenue.

Installés dans le jardin, à l'ombre de grands magnolias à l'ample frondaison, Han et Sheng se prélassaient devant une table couverte d'une nappe de coton. Wu et le colonel Li étaient assis plus loin, muets. Une cohorte de serveurs chinois en veste blanche leur servit un thé glacé, boisson traditionnelle des arrivants en territoire conquis. L'herbe des pelouses était trop haute. La peinture de la tonnelle s'écaillait. La piscine débordait d'une eau verdâtre et trouble. Cependant, l'ombre et le vent léger rendaient le moment agréable. Han tendit le cou pour apercevoir la demeure abandonnée dressée face à la baie. La porte en avait été arrachée, sans doute par la patrouille de sécurité qui avait précédé Sheng.

— Je n'étais jamais venu en Amérique, déclara Sheng d'un ton enjoué.

Il contemplait la baie d'un air satisfait. Trop satisfait, de l'avis de Han.

— Mais ce n'est pas ça, l'Amérique.

Quand Sheng se retourna vers lui, il se baissa pour cueillir une poignée d'herbe folle qu'il brandit sous le nez du général.

— Ça, ce n'est rien. Ce que nous sommes venus chercher, ce qui nous est indispensable pour poursuivre notre expansion économique, c'est le peuple américain. Sa productivité, son ingéniosité, sa capacité d'innovation. Si nous intégrons l'économie américaine et sa main-d'œuvre à notre système commercial, alors seulement le monde pourra se relever de dix ans de guerre et atteindre de nouveaux records de rentabilité.

Sheng semblait décontenancé. Toute trace de bonne humeur avait disparu. Il parla d'une voix étrangement sincère et détachée.

— Est-ce pour cela que nous sommes ici ?

Han ne sut que répondre, ni même s'il fallait répondre. Ce n'était pas une provocation qui demandait une riposte verbale, mais plutôt le commentaire désabusé d'un vieux soldat déçu. Ils demeurèrent silencieux à déguster leur thé en regardant les bateaux manœuvrer dans le port.

— Nous gagnerons cette guerre, monsieur l'administrateur, affirma Sheng avec la solennité d'un serment. Nous nous emparerons de leurs deux chantiers navals de San Diego et Philadelphie avant qu'ils ne lancent leurs navires-ateliers. Alors les États-Unis n'auront qu'une alternative : continuer à livrer sur terre des batailles sanglantes jusqu'à épuisement de leurs ressources humaines, ou s'engager dans la guerre nucléaire.

Han se rendit compte que Sheng le dévisageait.

— Je crains qu'on ne sous-estime la détermination des combattants américains, observa-t-il. Le ministre de la Défense considère qu'ils se fient exclusivement aux armements high-tech et n'ont pas assez de cran pour en découdre sur le terrain.

— Le 11^e groupe armé nord n'a pas commis cette erreur, remarqua Sheng d'un ton glacial.

— Ce que je veux dire c'est qu'ils se battent maintenant pour défendre leur pays ; on ne peut savoir à quoi s'attendre dans ces conditions.

— Je m'attends à ce qu'ils se battent courageusement jusqu'au dernier. Et quand le dernier d'entre eux sera mort, nous aurons gagné.

— Espérons seulement que vous occuperez leurs chantiers navals avant qu'ils aient terminé leurs navires-ateliers. J'ai cru comprendre que notre marine serait dans l'incapacité de contrer leur extraordinaire puissance de feu. Et je n'ai pas besoin de vous rappeler que la totalité des renforts et des approvisionnements de votre armée vous arrive par la mer. En plus, certaines rumeurs, dont vous avez sûrement eu vent, font état d'autres armes, beaucoup plus sophistiquées, qui seraient en cours de construction.

— Ces bateaux-ateliers ne prendront jamais la mer, promit Sheng.

— J'en parle seulement parce que San Diego se trouve de l'autre

côté d'un continent immense partagé par le Mississippi qui offre une excellente ligne de défense.

Sheng resta muet. Il ne voulait rien dire de ses plans.

Sud de Tuscaloosa, Alabama

20 septembre, 22 heures, heure locale

— Pourquoi ne viendriez-vous pas avec moi ? demanda le capitaine d'aviation Waters. Nous pourrions retrouver les nôtres demain matin. Vous et moi. Ensemble.

— Je ne peux pas, répondit le capitaine Hart. Je dois rester derrière les lignes chinoises.

— Pendant combien de temps ?

— Ça ne dépend que de moi.

— Dans ce cas, venez avec moi ! Je transporte sur moi cinq millions de dollars d'équipement appartenant à l'État. Vous me servirez de garde du corps.

— Vous ne risquez rien. Et puis, finit par avouer Hart, je n'ai même pas encore commencé à faire ce pour quoi on m'a envoyé.

— Ah ! bon. Eh bien alors allez-y. Au travail. Allez faire votre boulot de béret vert.

Waters se leva et tendit la main à Hart.

— À un de ces jours, j'espère.

Jim hocha la tête et lui serra la main. Waters attrapa son paquetage, Hart le sien, et ils partirent dans deux directions opposées.

Préférant économiser ses jumelles de vision nocturne dont les piles s'étaient affaiblies, Jim Hart choisit de se fier à ses yeux et à ses oreilles. Il dut contourner un champ de mines en partie semées en travers d'une route. Sur la carte qu'il avait apprise par cœur, on trouvait à cet endroit l'indication : « Mines à retardement après premier contact. » La première unité passerait sans encombre, en activant les mines qui exploseraient au passage de la seconde.

Jim Hart longea un coteau en bordure de la route quand la première explosion retentit. Trois, quatre, cinq détonations lui succédèrent aussitôt. Un homme blessé fit entendre un long gémissement de souffrance. Les cris des officiers et sous-officiers incitaient apparemment les soldats à l'immobilité. Ils les haranguaient

en chinois. Jim imaginait leur avertissement. « Vous êtes dans un champ de mines ! Ne bougez pas ! »

Hart dégagea la sécurité de son M-16 et chaussa ses lunettes infrarouges. La nuit devint claire comme le jour et le chemin qu'il suivait lui apparut nettement. Il escalada le versant de la colline qui dominait la route. Il franchit les derniers mètres en rampant. Quand il arriva au sommet, il les vit tous étalés, couchés sur le ventre, d'un bout à l'autre de la route. Il compta quarante hommes. Une section en patrouille. Manifestement, la deuxième à s'aventurer dans ce coin.

Il épaula, mais, au lieu de saisir la poignée du fusil, il s'affaira sur la détente du lance-grenade de 40 millimètres monté sur le canon. Dans la culasse était logée une grenade à fragmentation à explosif brisant. La cible était facile. Ce qui l'était moins, c'était le manie-ment de la gâchette. Il appuya fort. Le fusil sursauta. Le claquement sourd fut suivi une demi-seconde plus tard d'une explosion qui coupa un homme en deux. Hart rechargeait déjà. Les soldats s'interpellaient en chinois. Hart était certain qu'ils ne pouvaient pas le voir. Il aligna un homme dans son viseur, tira et vit sa victime rouler sur elle-même pour aboutir sur une mine. Les fragments de son corps fusèrent jusqu'à hauteur d'arbre avant de retomber en pluie sur les têtes baissées de ses camarades.

Soudain, sur ordre, la section entière ouvrit le feu. Hart s'aplatit au sol. Pendant dix à quinze secondes, l'enfer se déchaîna. Puis, un commandement éclata et les armes se turent. Dans le brusque silence, Hart entendait les cliquetis des magasins rechargés en hâte. Aucune balle n'était tombée à proximité.

Sa troisième grenade tua le chef de la section qui aboyait les ordres. Puis Hart abattit le seul autre officier capable de prendre le commandement ; les soldats, affolés, commencèrent à demander grâce dans un anglais pitoyable et rudimentaire.

— Pliiize ! hurla une voix, aussitôt imitée par d'autres.

— Pas tirer ! implora le plus fin linguiste de la troupe.

Hart leur décocha ses grenades numéros quatre, cinq et six. Une dizaine de soldats prirent leurs jambes à leur cou. Six ou sept mines éclatèrent sous les pas des fuyards. Hart faucha la seule cible restée debout d'une unique giclée de trois balles.

Un peu plus bas sur la route, un rescapé de la panique mit une mitrailleuse en action. Les balles sifflèrent autour de Hart. Il plaqua sa tête contre le sol, comprenant qu'un vétéran avait dû repérer les

éclairs crachés par son fusil malgré le cache volumineux ajusté à l'embouchure de son canon. Une poussée d'adrénaline se répandit dans son corps, l'engageant à fuir. Cependant, il ne pouvait se résoudre à se lever au milieu du déluge mortel. Un projectile ricocha sur son gilet pare-balles à hauteur de l'épaule — comme un coup de marteau. La douleur lui arracha une plainte. La mort n'était pas loin.

Mais une détonation mit fin à la tourmente. Hart risqua un regard. Un homme terrifié avait cédé à la panique. En se relevant pour piquer un sprint, il avait fait partir une mine qui avait tué du même coup le vétéran agrippé à sa mitrailleuse. À présent, plus personne ne bougeait. Enfin presque. Un gémissement étouffé accompagné de coups sourds attira l'attention de Hart. Un soldat qui tentait de faire le mort plaquait ses deux mains sur la bouche d'un camarade privé de ses jambes. Mais la souffrance du mutilé ne pouvait être muette. Les deux hommes luttèrent jusqu'à ce que le Chinois valide tranche la gorge de son compagnon. Encore un combattant aguerri, se dit Hart.

Celui-ci régla son M-16 sur « semi » et visa le bassin de l'homme ; un estropié, c'était mieux qu'un mort, il avait la vertu de pomper les ressources ennemies. Poum ! Un glapissement, pareil à celui d'une sirène qui commence à mugir, apprit à Hart qu'il avait fait mouche. Les hurlements de l'homme donnaient un fond sonore à la scène.

Dès qu'un soldat tirait, Hart répondait par l'envoi d'une grenade. Quand l'un d'eux tentait de courir, une décharge de trois balles suffisait à le faucher avant le champ de mines. Le nombre des survivants diminuait.

Finalement, ce fut la peur de voir arriver des hélicoptères plus que la pitié ou le manque de cibles qui décida Hart à redescendre au pied du tertre au milieu des braillements déchirants des blessés — il avait systématiquement visé le bas du corps. Le concert sinistre ne lui inspirait qu'un sentiment, qu'il traduisit à sa manière :

— Bien fait pour vos gueules, tas de merde !

Birmingham, Alabama

21 septembre, 10 heures, heure locale

Malgré l'exiguïté de sa casemate et les contorsions qu'il lui fallait exécuter pour s'y nicher, Stephie était sur le point de s'endormir.

— Tu veux envoyer un mail à ton père ? proposa Becky Marsh.
— J'essaie de dormir, répliqua sèchement Stephie qui lui tournait le dos.

Elle avait gardé son casque et fermait résolument les yeux. L'engourdissement la reprit.

— Tu avais un petit copain avant ? insista Becky Marsh.

— Bon sang, Becky, ferme-la ! Qu'est-ce que tu fais ici, d'abord ?

— C'est Ack qui m'a dit d'aller pieuter avec toi.

— Pourquoi ?

— Il a dit que c'était pour que tu ne te fasses pas violer.

— Toi ? Tu empêcherais qu'on me viole, moi ? Laisse-moi rire.

— Qu'est-ce que tu peux être vache ! déplora Becky, visiblement blessée. Alors, par-dessus le marché, tu prétends que tu es plus jolie que moi ?

— Quoi ? gémit Stephie en se massant les tempes. Qu'est-ce que tu racontes ?

— Silence ! supplia-t-on de l'abri voisin.

Stephie avait mal derrière les yeux. Elle se frotta les paupières.

Becky murmura, avec un mélange de colère et de tristesse dans la voix :

— Tu arrives, là, de ton nuage doré, la fille super, aussi forte en tout que les hommes. Tu es la meilleure ! Mais, mais, mais, bégaya-t-elle, en plus tu viens me dire que c'est toi la plus belle ! Merde alors !

— Je n'ai jamais dit ça ! Tu dérailles. Où est-ce que tu es allée chercher ça ?

— Je t'explique que Ack m'a envoyée près de toi pour que je sois violée la première, et toi, tu affirmes qu'ils commenceraient plutôt par toi ! Eh bien, je vais te dire une bonne chose. Moi aussi, les garçons me regardent, figure-toi !

— Ils regardent toutes les filles ! Ce sont des mecs ! Et maintenant, est-ce que tu voudrais bien la boucler, s'il te plaît ?

Becky se mit à pleurer. C'était agaçant. Stephie se dressa sur les coudes. Une grimace tordait le visage légèrement éclairé de Becky. Les minuscules écrans vidéo luisaient de larmes au coin de ses yeux.

— Tu es complètement folle ! décréta Stephie en se laissant retomber.

Elle crut un instant que Becky allait enfin s'endormir. Elle-même sentait son exaspération se dissiper à l'approche du sommeil.

— Alors, est-ce que tu avais un petit ami ? demanda à nouveau une Becky parfaitement réveillée.

Stephie ne répondit pas. Au bout d'un moment, elle entendit un froissement de tissu. Becky réajustait ses oreillettes, se dit-elle.

Quand elle était au lycée, Stephie vivait avec dans les oreilles des écouteurs analogues à ceux qui étaient reliés à la radio de Becky.

Elle les portait en permanence, trop souvent de l'avis de certains qui s'étaient copieusement moqués d'elle lors d'une soirée. Elle avait surpris leurs railleries alors qu'ils ne savaient pas qu'elle écoutait. Ils riaient de sa manie de dire « hein ? » en enlevant les petits globes qui lui bouchaient les oreilles chaque fois que quelqu'un lui adressait la parole. Ce souvenir l'emplit de honte. L'humiliation chassa le sommeil. Mais bientôt, comme toujours, elle s'estompa et se dilua dans l'immensité de sa fatigue.

Stephie fut réveillée par John Burns. À la sortie de son terrier se tenait un comité d'accueil d'hommes en costume de ville. Malgré ses armes et son équipement de combat, ils l'encadrèrent comme des gardes du corps. Elle était tellement abrutie de sommeil et eux si efficaces qu'elle se retrouva dans un hélicoptère avant même d'avoir repris ses esprits. Une fois bien réveillée, elle n'eut pas besoin de crier plus fort que les rotors pour demander ce qu'il se passait. Les hommes portaient des barrettes aux couleurs du drapeau américain épinglées au revers de leur veste. On l'emmenait voir son père. Elle appuya son front au hublot. Les pilotes naviguaient en vision nocturne. Grâce au lac qui scintillait au clair de lune, Stephie savait qu'ils volaient près du sol.

Chaque fois qu'elle avait essayé d'interroger sa mère sur son bref mariage avec Bill Baker, Rachel Roberts s'était aussitôt mise en colère. Plus son ascension politique se confirmait et plus elle manifestait de rancœur, de haine sans rémission. Certaines de ses sorties contre son ex-mari provoquaient même parfois des frictions avec Hank Roberts, son second mari, surtout après que celui-ci eut perdu son emploi. Stephie l'avait entendu tonner un jour derrière la porte close de leur chambre :

— En fait, tu es vexée de ne pas être la première dame !

— Et toi, tu es vexé parce que mon premier mari n'est pas au chômage, lui ! avait rétorqué sa mère sur le même ton.

Sans avouer qu'elle avait surpris leur échange, Stephie n'avait jamais pardonné la mesquinerie du propos.

Rachel Roberts avait volontairement tenu Bill et Stephie éloignés l'un de l'autre. Stephie avait quatre ans quand Bill avait brigué pour la première fois le siège de sénateur. Un journaliste du *Washington Post* avait alors découvert qu'il avait eu un enfant de son ex-femme. Stephie avait été conçue un ou deux mois avant leur divorce et était née quelques semaines seulement après le mariage de Rachel avec Hank Roberts. Quelque chose avait brisé le couple de ses parents et, dans sa naïveté d'adolescente, Stephie avait demandé à sa mère :

— C'est à cause de Hank ?

— Hank ? avait ricané Rachel comme s'il s'agissait d'une idée saugrenue.

Il était déjà fou d'elle, au collège, avait-elle précisé. Mais Rachel Roberts courait les concours de beauté. Elle ne lui avait pas accordé un regard... jusqu'au jour où, enceinte de huit mois, elle l'avait épousé. Malgré les questions, Rachel avait refusé d'en dire plus. Stephie avait fini par supposer qu'au cours des sept mois qui s'étaient écoulés entre le divorce de Rachel et son remariage, il s'était produit un événement occulte.

Bill Baker était un jour passé à l'improviste pour voir la petite fille de quatre ans maintenant harcelée par les photographes. Rachel n'avait pas dit à Bill que Stephie était de lui.

Il avait dû batailler pendant une heure pour obtenir de voir sa fille, reléguée dans sa chambre. Pendant ce temps, Stephie essayait de glisser un regard sous sa porte. Les invectives de sa mère lui parvenaient haut et clair.

Finalement, il avait manqué lui cogner la tête en ouvrant la porte. Ses yeux pétillaient et sa bouche s'étirait en un large sourire, qui s'évanouit à sa vue. Stephie ne cessait de répéter :

— Tout va bien. Ça va. Tu peux rallumer ton sourire.

Elle se rappelait sa voix, douce et tendre, et surtout les larmes qui roulaient sur ses joues. Les premières paroles qu'il avait prononcées restaient un souvenir douloureux.

— Je n'aurais pas dû venir.

Elle s'était alors blottie dans ses bras. À la façon dont il la serrait contre lui, elle avait eu la certitude qu'il était son vrai père.

Il n'était pas revenu. Ainsi que Stephie l'avait appris plus tard, sa mère l'avait menacé du pire. Il s'était donc contenté d'écrire, jamais rien d'important. Lettres et cartes d'anniversaire étaient précieusement conservées dans la boîte à trésors. Là, aussi, étaient cachés les disques DVD qu'elle commandait clandestinement par Internet à

l'adresse de Sally Hampton. Elles regardaient ensemble les vieux films dans lesquels son père avait joué. Il était splendide. Et toujours le héros !

Les deux amies s'étaient gravement chamaillées lorsqu'il était devenu évident que Sally, malgré ses dénégations, s'était amourachée de lui.

— Il joue un rôle ! avait protesté Stephie avec toute la mauvaise foi dont elle était capable. Il n'est pas comme ça dans la vraie vie !

Sally s'était abstenue de lui demander comment elle pouvait savoir ce qu'il était dans la vraie vie et leur amitié avait survécu.

Stephie n'avait revu son père que deux fois : quand il était venu assister à son match de foot du championnat et le jour de son seizième anniversaire. Sa présence avait donné lieu à une monstrueuse dispute dont ses amies n'avaient rien perdu. Sa mère l'avait accusé d'avoir gâché la journée. En réalité, c'était à sa mère que Stephie en voulait du spectacle humiliant qu'elle leur avait infligé. Quel bonheur, en revanche, de se dire que son père avait pris le temps, au milieu de sa campagne présidentielle, de passer la voir. Elle comptait donc à ses yeux.

Il lui avait dit qu'il la trouvait ravissante, alors qu'elle était échelée et vêtue d'un jean délavé et du tee-shirt gris du camp de basket de Conner.

Sanglée sur son siège au milieu des agents secrets impassibles, elle considéra son pantalon de camouflage et ses godillots crottés. Elle portait sur elle les odeurs de la vie sauvage.

L'hélicoptère se posa entre les faisceaux des phares d'une demi-douzaine de véhicules utilitaires, sur la vaste pelouse d'une grande demeure privée. Les phares s'éteignirent aussitôt. Trois autres hélicoptères étaient garés non loin, ainsi que des dizaines de voitures, camions, blindés de combat et tanks. Après avoir longé une piscine éclairée et croisé trois équipes de lanceurs de missiles défensifs occupés à scruter la nuit, Stephie fut introduite dans la maison.

Bill l'attendait dans l'entrée. Stephie posa son fusil contre le mur, pensa à saluer et choisit de tendre la main après l'avoir essuyée sur son pantalon. Il la prit dans ses bras. Curieuse étreinte que celle d'une fille bardée de grenades et de cartouchières. Et puis Stephie redoutait la proximité — il y avait plusieurs jours qu'elle ne s'était pas lavée. Elle aurait voulu disparaître quand il examina ses cheveux

emmêlés sous le casque et ses pieds bottés de boue. Lui se méprit sur sa réserve et en parut attristé.

— Je t'aime, lui dit-elle pour dissiper le malentendu, sans parvenir à lui rendre sa gaieté.

Il l'emmena dans son bureau. Il lui demanda comment les hommes se comportaient avec elle.

— Oh ! très bien, assura-t-elle. Un surtout.

Elle ne put retenir ce que sa mère appelait avec réprobation son rire de gamine attardée.

Il la gratifia d'un franc sourire, sans quitter son expression soucieuse. Il avait l'air accablé, préoccupé, privé du bel aplomb qu'il affichait en public. Stephie incarnait l'image du soldat ; elle se sentit fière soudain que son père puisse la voir ainsi. Avant... l'inconnu.

— Stephie... Il se tut, comme s'il ne trouvait pas les mots. Veux-tu qu'on te transfère à l'arrière ? demanda-t-il finalement sans la regarder.

Au lieu de lui exprimer son orgueil, il lui proposait un marché de lâche. Piquée au vif, elle s'écria :

— Tu me connais vraiment mal !

Ses paroles semblèrent le heurter plus durement qu'elle ne l'avait souhaité. Il leva sur elle un regard coupable et avala sa salive. Ses yeux se voilèrent.

— Eh bien, maintenant, je sais à quoi m'en tenir.

Quelqu'un frappa vigoureusement à la porte. Ils se retournèrent en même temps. Un aide de camp entra et attendit l'autorisation de parler. Bill lui adressa un signe. L'officier de marine en tenue kaki lui apportait les dernières nouvelles d'un accrochage mineur subi par la flotte dans le Pacifique. Dix navires chinois avaient fondu sur un convoi américain parti de San Francisco pour rejoindre les troupes assiégées de Hawaïi. Ils avaient coulé un de leurs bateaux et pourchassaient l'autre, qui était endommagé et faisait route vers les Aléoutiennes.

Le regard de l'officier allait de Stephie à son père. Il donnait l'impression d'un homme en train de tomber malade.

— Je suis désolé, monsieur, bafouilla-t-il comme si tout était sa faute. Mais... la Chine vient d'envahir le sud de la Californie.

Stephie observa son père. Elle vit sa tête vaciller. Elle sentit sa peau se hérissier de chair de poule sous l'effet de la peur.

— Le débarquement se poursuit actuellement, un débarquement

massif, reprit l'aide de camp penaud dès qu'il retrouva l'usage de la parole. Au nord et au sud de San Diego. Le commandant de la 5^e brigade expéditionnaire marine annonce qu'au moins trois divisions de troupes d'assaut amphibies, sans doute en provenance du Japon, se rapprochent des côtes et préparent une action contre le chantier naval de San Diego. Une flotte de débarquement transportant plusieurs milliers d'hommes est déjà en vue. Ses hommes sont en place, mais il prévient, monsieur, qu'ils ne tiendront pas longtemps. Pas longtemps du tout.

Le messager débitait son rapport. Un convoi de ravitaillement en route pour Hawaii détourné. Un navire américain coulé. Un autre endommagé et en fuite devant ses poursuivants. Baker était consterné.

— Est-ce que... ?

L'officier attendit la suite. Stephie compatissait au désarroi de son père, comme s'il venait d'être frappé par un deuil personnel. C'était plus grave encore. Elle comprenait que les Chinois étaient sur le point de s'emparer de l'un des trois navires-ateliers que construisait l'Amérique.

— Est-ce que la marine... — son père s'exprimait d'une voix rauque, hachée, qui alerta Stephie — ... a remarqué une quelconque activité dans la baie du Delaware ?

Elle n'avait jamais entendu parler de la baie du Delaware. L'officier fit non de la tête et, percevant soudain les implications de la question et l'effroi qui habitait le commandant en chef des armées, il secoua la tête avec encore plus de conviction.

Baker avait pâli. Ses lèvres tremblaient ; il avait du mal à articuler les mots.

— Détruisez... le bateau.

L'aide de camp eut un geste d'incertitude qui obligea le Président à répéter clairement son ordre. Il prit une profonde inspiration et martela :

— J'ordonne au commandant de la 5^e brigade expéditionnaire marine de détruire le navire-atelier, les plans, les maquettes, les entrepôts et hangars, les pontons et, ajouta-t-il, la gorge serrée, de combattre jusqu'au dernier.

L'officier hésita, toussa, se racla le gosier.

— Voulez-vous que j'appelle le ministre de la Défense au téléphone, monsieur ?

— Non, je veux que vous relayiez mon ordre.

Le marin en kaki acquiesça à contre-cœur.

— Et, euh, monsieur, pour l'opération « Anvilhead » ? La côte ouest manque cruellement de renforts. Los Angeles est... en danger.

Le Président hochait la tête. Stephie ne savait pas si c'était pour admettre le besoin de renforts ou pour se persuader que le pire était arrivé.

— Annulez l'opération « Anvilhead », répondit-il d'un air douloureux, comme blessé par ses propres paroles.

Les yeux fermés, il continua :

— Envoyez les troupes à l'ouest.

— Monsieur, je peux appeler le secrétaire à la Défense au...

— Transmettez mes ordres. Le ministre se manifestera bien assez tôt, je n'en doute pas.

L'aide de camp s'éclipsa discrètement. Stephie se leva.

— Je ferais mieux de rejoindre mon unité.

Elle s'attendait à ce qu'il la presse à nouveau d'accepter son transfert à l'arrière. Mais non. Il se prit la tête à deux mains. Elle ignorait tout de l'opération « Anvilhead » et ne pouvait comprendre ce que son annulation signifiait pour elle et ses camarades chargés, en sous-effectif, de la défense du Sud. Elle savait en revanche quelles terribles nouvelles représentaient pour l'Amérique l'arrivée d'une deuxième vague d'invasion et la perte d'un des trois navires-ateliers. À cet instant, pourtant, elle était surtout bouleversée par la terreur que manifestait son père. Il en était paralysé. Il ne bougeait plus. Ne parlait plus. Comme frappé de stupeur.

— Hé, lui dit-elle d'un ton tranquille, en se rapprochant de lui. Ça ira. Nous sommes prêts.

Il leva lentement sur elle des yeux rougis, épuisés.

— Tu peux nous faire confiance, papa. Tu peux compter sur nous. C'est notre tour de nous battre et nous les arrêterons. Nous gagnerons.

Des larmes de colère coulèrent sur son visage. Son père la serra dans ses bras pour la consoler. Il ne la comprenait décidément pas.

DEUXIÈME PARTIE

« La victoire à tout prix, la victoire malgré la terreur, la victoire quelles que soient la longueur et les affres de la route ; car sans victoire il n'y a pas de survie. »

Winston S. Churchill,
*Première déclaration en qualité de Premier ministre
à la Chambre des communes (1940)*

Mobile, Alabama

21 septembre, 4 heures, heure locale

Le lieutenant Wu avait été réveillé pour apprendre qu'il devait participer à la téléconférence du Premier ministre une heure plus tard. Han l'avait prévenu qu'il allait se trouver en présence des trois hommes les plus puissants du monde, à savoir les dirigeants civils de la Chine. Il l'avait instamment prié d'éviter l'uniforme.

— Qui est cette fille qui a répondu au téléphone ? avait demandé son père d'un ton de conspirateur.

Han était bien certain qu'il connaissait la réponse.

— Que se passe-t-il ? s'était inquiétée Shen Shen, la jolie secrétaire du général Sheng.

Wu l'avait rassurée d'un mot tandis qu'elle se redressait pour un baiser d'adieu, laissant glisser le drap qui lui couvrait le buste.

Les cheveux de Wu étaient encore humides quand il pénétra dans les bureaux de son père. Dehors, sur la façade, un écheveau de tuyaux orange amenait l'air aux gros climatiseurs. Wu s'installa dans la salle de vidéoconférence en réprimant un frisson. Assis en face de lui, Han Zhemin dardait des regards assassins sur sa tenue de combat camouflée. Il termina son inspection par un coup d'œil furibond à la coupe de cheveux très militaire de son fils.

Trois images apparurent sur la batterie d'écrans disposés en demi-cercle devant chacun des deux fauteuils que contenait la salle de conférences. Les projecteurs intégrés aux consoles inondaient Han et Wu de lumière. Le Premier ministre, oncle de Han et grand-oncle

de Wu, qui occupait l'écran central, était l'élément le plus important du trio. Sur l'écran de droite figurait le père de Han, et donc le grand-père de Wu, ministre du Commerce et numéro deux de la hiérarchie. Le troisième homme, celui de l'écran de gauche, n'avait avec eux aucun lien de parenté. Il était le chef de l'Agence nationale de sécurité de la Chine et le garant de la survie de la puissante famille Han dont il était l'allié de longue date.

Le Premier ministre convoquait le comité exécutif du Conseil des ministres. Il ouvrit la séance en interrogeant d'un ton grave :

— Lieutenant Wu, avais-tu ou non connaissance des plans de l'armée chinoise concernant l'invasion de la Californie ?

Wu consulta son père du regard. Celui-ci demeura absolument immobile et ne lui accorda pas un signe, se contentant de pencher la tête dans une attitude d'attente.

Wu dévisageait son père en se préparant intérieurement à affronter seul l'épreuve. Il n'avait manifestement rien à attendre de personne.

Alors il se tourna vers la caméra.

— En tant que membre de l'état-major du 11^e groupe armé nord, j'ai accès à certains secrets militaires. Même si j'ai la conviction que le gouvernement civil de notre pays doit être informé de tout ce qui a trait à la Sécurité nationale, je ne crois pas que ce soit à moi de le faire.

Son grand-oncle regarda son grand-père, qui se trouvait dans la même pièce que lui à Pékin. Le chef de la Sécurité, le plus âgé des trois, les écoutait d'un autre endroit. Pour des raisons évidentes de prudence, ils n'étaient jamais réunis dans un même lieu.

Wu respira profondément. On l'avait réveillé tôt pour le propulser sans préparation au milieu de ce colloque où il travaillait sans filet.

— Mais peut-être, suggéra-t-il, serait-il possible d'avoir nos entrées au bureau du ministre de la Défense Liu Changxing.

Han Zhemin se renversa sur son siège inclinable. La caméra et les projecteurs le suivirent automatiquement. Il était ébahi de l'audace de son fils et s'appliquait à le montrer. Le comité exécutif du Conseil des ministres, où siégeait tout naturellement le ministre de la Défense, avait été créé précisément pour empêcher les militaires de s'arroger les pouvoirs du gouvernement civil. Le général Liu était un ennemi juré de ces hommes.

— Que sais-tu ? résuma le Premier ministre.

Le jeune homme lut l'étonnement sur le visage de son père. Il était perplexe. Wu réprima un sourire.

— Je sais ce qui va arriver.

Han se redressa pour s'avancer au bord de son siège. Tout le monde était suspendu aux lèvres du lieutenant, qui enchaîna :

— J'ai étudié toutes les batailles de toutes les campagnes de toutes les guerres des dix dernières années. Nous avons été habitués à perdre un homme pour cinq chez nos ennemis, mais ces statistiques sont faussées par l'énormité des pertes ennemies en Inde et dans le Sud-Est asiatique. Et si, dans la campagne américaine, cette proportion se trouvait inversée, ou même pire ? Si nous avions dix morts chinois pour chaque Américain tué ? Ou vingt ? Ou cinquante, comme le prévoit un document top secret du ministère de la Défense ?

Les quatre hommes écoutaient en silence. Puis on vit le chef de la Sécurité se détourner de l'écran pour sourire à ses confrères du gouvernement. L'information valait son pesant d'or pour ce vieux soldat du renseignement.

— Ce que veut dire le lieutenant Wu, je pense, intervint Han — et ce fut au tour du fils d'être surpris —, c'est que le nombre des victimes chinoises en Amérique pourrait atteindre un niveau intolérable.

Le jeune homme était outré de l'opportunisme de son père. Il avait pressenti l'usage qu'il pouvait tirer de son idée et se l'appropriait.

— Nous pourrons sans doute entamer des démarches auprès de Liu quand le soutien populaire dont bénéficient les militaires aura été sapé par le bilan d'une campagne coûteuse, éprouvante et sanglante à souhait. Dans ce contexte d'affaiblissement politique, nous pourrons recentrer l'équilibre des pouvoirs.

Il se laissa aller contre son dossier d'un air satisfait.

— De mon point de vue, s'interposa Wu, le ministre de la Défense est d'ores et déjà atterré par le nombre de victimes pronostiqué et ce n'est pas quand il y aura eu dix millions de morts qu'il faudra engager la discussion mais maintenant.

Ils passèrent outre la remarque de Wu ; le projet de Han fut adopté. Ils surveilleraient de près les résultats de la campagne militaire, ainsi que l'évolution des conséquences politiques. Wu remarqua, mal à l'aise, la contrariété qu'inspirait aux quatre hommes le succès des deux opérations chinoises sur le sol américain.

Wu regagna sa chambre, se déshabilla et se recoucha. Shen Shen se lova contre lui.

— Ça t'ennuie, murmura-t-elle, d'être ici tout en étant à moitié américain ?

Il sortit du lit avec une telle violence qu'il entraîna le drap de satin.

— Je ne suis pas à moitié américain !

— Je ne voulais pas dire ça, couina-t-elle, affolée.

Elle se couvrit la bouche pour étouffer ses sanglots.

— Je suis chinois, martela Wu. Chinois !

Interstate 5, San Diego, Californie
23 septembre, 10 h 30, heure locale

— ... nombreux véhicules blindés ! criait le chef de file dans sa radio.

Le sergent Conner Reilly pointait le viseur de son lance-missile portable sur le char de tête tout en maintenant une écoute attentive.

— Sur l'Interstate 5 à hauteur de Mission Bay, se dirigeant vers le nord, poursuivait l'aviateur d'une voix altérée. Des chars de combat ! Des blindés ! Des lance-missiles blindés ! Des lance-roquettes blindés ! Des chars d'assaut amphibies ! De l'artillerie autpropulsée ! Des passerelles autodéployées !

L'observateur dut s'interrompre pour s'humecter les lèvres. Reprendre son souffle. Conner avait le cœur battant, la gorge serrée.

— Formation estimée de la taille d'un régiment ! Je répète. Au moins la taille d'un régiment !

Conner commandait l'équipe de sécurité de l'officier de l'armée de l'air. Un détachement d'éclaireurs de la cavalerie blindée. Neuf hommes. Une femme. Ils étaient à pied car ils étaient arrivés par les airs, sur des avions civils réquisitionnés, depuis le Tennessee où ils se tenaient prêts dans l'attente de la contre-attaque préparée contre les ports du golfe occupés par les Chinois. Leurs véhicules de combat suivaient par la voie ferroviaire, beaucoup plus lente.

Les dix hommes et la femme avaient atterri la veille à la station aéronavale de Miramar, deux jours après le début des débarquements chinois en Californie. À sa descente d'avion, Conner avait été assailli par l'écho des affrontements qui se livraient au loin, gronde-ment continu venu de la plage et de la ville au sud-ouest. Le tarmac

grouillait de milliers de soldats désœuvrés, assis à même le sol, attendant les ordres. Un exemple typique de la désorganisation de l'armée, avait rageusement constaté Conner. Pas besoin de chercher l'ennemi.

À la tête de ses hommes, il s'était mis en quête d'une mission auprès d'un lieutenant de l'armée de l'air errant au milieu d'une grappe d'officiers harassés qui tentaient de remettre un semblant d'ordre dans ce chaos.

— Donnez-moi quelqu'un, plaidait-il. J'ai tout mon matériel ! L'artillerie arrive par avion. Il me faut seulement une équipe de sécurité pour m'aider à rejoindre le front !

Dix minutes plus tard, ils avaient une mission et, bientôt, un peintre en bâtiment latino leur proposait son camion. Conner était monté avec l'officier d'aviation dans la cabine sans air conditionné. Ses hommes avaient grimpé à l'arrière où se trouvait déjà le fils adolescent de leur chauffeur.

— J'ai eu des nouvelles par mon cousin, avait dit l'homme réjoui, enchanté d'apporter sa contribution. Ils s'amènent par l'I-5.

— Alors c'est là qu'on va, avait déclaré l'aviateur en regardant Conner, qui avait acquiescé.

Et les voilà partis. Les embouteillages les avaient obligés à prendre les allées d'accès des maisons, dont les propriétaires déménageaient en hâte. Aux postes de contrôle, les membres de la police militaire armés de M-16 chargés pointaient leurs armes sur le véhicule brinquebalant, constellé de taches de peinture. Quand le conducteur klaxonnait en leur montrant son chargement de soldats harnachés pour le combat, ils ouvraient les barrières. À l'approche de l'autoroute, la circulation était bloquée ; les conducteurs s'impatienzaient, debout près de leur portière ouverte, tendant le cou pour trouver l'origine du bouchon.

Conner avait alors donné l'ordre de descendre et remercié le peintre toujours souriant.

— *Vayan con dios, amigos !* leur avait lancé l'homme tandis qu'ils s'élançaient à l'assaut d'un tertre.

— Faites-les ch... ! avait ajouté le fils avant de se tourner vers son père : Allons en chercher d'autres.

Le camion avait fait demi-tour et repris le chemin de la station aéronavale.

Du haut de la colline, ils apercevaient la mer, mais ils ne savaient pas où ils se trouvaient. Conner et le lieutenant d'aviation

retournèrent sur la route pour chercher, de voiture en voiture, quelque chose qui ressemble à une carte. Quand un automobiliste leur prêta la sienne, le type de l'Air Force recopia le document sur un scanner portable, l'enregistra dans son ordinateur de poche et en imprima onze exemplaires.

Pendant les premières heures, ils ne croisèrent que des réfugiés en proie à la panique. Installés sur le versant de la colline qui donnait sur Mission Bay, ils regardaient défiler des centaines de milliers de personnes, pare-chocs contre pare-chocs sur les deux côtés de l'autoroute, en direction de Los Angeles. Le vacarme des combats leur parvenait ; les boum et bang se succédaient de façon presque constante.

En fin d'après-midi, il avait fallu jouer au chat et à la souris avec les appareils de reconnaissance sans pilote des Chinois. L'un d'eux les avait repérés, décrivant des cercles comme un vautour au-dessus de sa proie. Conner avait tiré avec son lance-missile portable. Une poussée de gaz explosifs avait balancé le missile hors de son tube jetable et propulsé le tireur un pas en arrière. À dix mètres du sol, une distance honnête pour éviter tout danger, le moteur-fusée de l'engin s'était allumé. Le drone n'avait pas tenté d'échapper. Il avait continué à tourner au-dessus de leurs têtes en envoyant à quelque poste de commandement chinois les images d'un soldat américain dressé seul dans la nature. Puis il avait disparu dans une boule de feu sous les acclamations de ses hommes prudemment planqués, Conner avait brandi son majeur vers le ciel pour offrir à la caméra et à ses lointains opérateurs un dernier geste de défi.

Les débris fumants de l'appareil avaient cabossé les toits et pulvérisé les vitres de quelques-unes des voitures coincées sur l'autoroute, décuplant la terreur des occupants. Conner avait jugé urgent de bouger — les banques de données chinoises avaient certainement enregistré leur position. En se déplaçant d'un coteau à l'autre, ils avaient fini par perdre l'autoroute de vue. Mais le concert de klaxons qui avait salué l'explosion du drone s'était poursuivi pendant une bonne heure encore. Le temps qu'ils cherchent un nouvel emplacement, la circulation s'était résorbée. Elle s'allégeait d'heure en heure. Vers minuit, on n'entendait plus que quelques rares voitures foncer dans l'obscurité qui enveloppait l'I-5. Leur guide était resté en contact permanent avec les avions d'observation opérant dans les parages d'Escondido, dans le Nord.

Un peu après minuit, Conner établit une liaison radio avec des

bérets verts qui œuvraient au sud de leur position. L'équipe des Forces spéciales leur avait appris qu'un contingent chinois avait jeté une passerelle sur le San Diego au niveau de l'I-5 et qu'une avant-garde était en route. Suivaient les coordonnées. Conner expliqua qu'ils n'avaient pas de carte militaire quadrillée.

— Ils sont actuellement à la hauteur de Sea World ! précisa le béret vert.

Au lever du jour, les Chinois n'avaient toujours pas montré leur nez. Conner avait alors déployé son petit monde sur cinquante mètres, dans des fossés creusés dans la terre desséchée, le long du bas-côté nord d'une grande route qui croisait l'I-5 — le carrefour était situé à deux cents mètres à l'ouest. Les replats sablonneux offraient un excellent poste d'observation sur l'intersection et la baie. Toutefois, quand l'avant-garde chinoise serait passée sous le pont qui enjambait l'autoroute, ils seraient hors de vue. Derrière eux, des collines hirsutes cachaient la partie nord de l'I-5 ; les failles profondes qui les entrecoupaient pourraient servir d'issues — leurs seules issues. Elles étaient dénuées de ces épaisses forêts de conifères qui entouraient Mobile, où Conner avait suivi son entraînement.

Dans le trou voisin, côté ouest, le lieutenant continuait de décrire ce qu'il voyait aux observateurs aériens. Conner jeta un coup d'œil à l'unique femme du groupe, Deborah Stuart, tapie dans le creux situé à l'est du sien. Il avait promis, au cours d'une visite très illégale du père à sa fille, de veiller sur elle.

Soudain, des éclaireurs de l'armée chinoise apparurent à la jonction des deux routes.

L'aviateur se tourna vers Conner :

— Objectif en vue !

Conner approuva ; il se pencha sur le viseur de son lance-missile. Le réticule vert vira au rouge quand le tank de tête disparut sous le viaduc — il avait perdu sa cible. Il se cala sur un autre blindé et obtint aussitôt le signal vert « cible désignée », accompagné d'une petite tonalité qui résonna dans ses écouteurs.

— Missiles en route ! cria le lieutenant.

— C'est pour nous ! avertit Conner dans son émetteur. Baissez-vous ! Baissez-vous !

Le seul indice trahissant l'arrivée des lourds engins tirés par un appareil de combat consistait en un chœur de sifflements aigus

pareils à ceux de feux d'artifice qui refuseraient d'éclater. Sauf que ceux-là éclatèrent. Conner était l'artificier...

Le sol vibra ; une poussée d'air d'une force déconcertante balaya le paysage. L'éclair aveuglant et la chaleur intense obligèrent les Américains à fermer les yeux. Ils se trouvèrent désorientés par la succession des ondes de choc. Le goudron de la route craqua et se gondola comme sous l'effet d'un tremblement de terre, soulevant et tordant le viaduc.

Conner releva péniblement la tête. Le long ruban d'asphalte horizontal, seul repère stable, lui permit de reprendre l'équilibre. Sur l'autoroute, pas trace d'une colonne chinoise ; seul était visible l'épais rideau de fumée noire et le pont vrillé. Son viseur, réglé sur vision thermique, ne lui renvoyait qu'un fouillis de panaches de chaleur qui s'élevaient comme des flèches depuis les véhicules en flammes.

— Cible détruite ! annonça l'aviateur ravi. Cible détruite ! Cible détruite ! Bien visé !

— Contact ! Contact ! Contact ! se mirent à hurler dans les écouteurs de Conner des voix indistinctes.

— Tanks ! Tanks ! cria Hickson, le plus proche.

Conner se retourna vers lui ; il se disloqua sous ses yeux en même temps qu'un claquement dissonant jaillissait de la tourelle d'un tank. Sa tête, ses bras, ses jambes volèrent partout. Son torse s'était volatilisé.

Au-delà de l'horrible spectacle, une colonne de blindés avançait sur la route nationale en direction de la jonction de Mission Bay. Droit sur eux.

— Repliez-vous ! brailla Conner alors que ses hommes fuyaient déjà vers les collines.

Deux d'entre eux furent aussitôt déchiquetés par une rafale tirée d'un char. La chaleur de l'explosion brûla le visage de Conner — il sentait dans son cou et sur ses mains les picotements des projections. Les projectiles provenaient des mitrailleuses lourdes juchées sur les tourelles d'une longue procession de tanks surgie sur la crête de la butte, sur leur gauche. Les hommes tombaient au milieu des geysers de poussière et de fumée. Conner se mit à courir vers les hauteurs. Maintenant, c'était chacun pour soi.

Au pied du premier tertre, à une dizaine de mètres de Conner, le lieutenant de l'armée de l'air poussa un cri, puis tomba à genoux à côté de son bras sectionné. Conner s'élançait déjà vers lui quand un

tir de gros calibre emporta la tête du blessé. Les balles sifflaient de toute part. Le sol tressautait sous les explosions ininterrompues.

Conner trouva Debbie Stuart pelotonnée au fond d'un caniveau où convergeaient les eaux de pluie. Son visage collé au sol était strié de larmes. Il vint se tasser auprès d'elle tandis qu'une nouvelle pétarade se déchaînait, venue d'un autre côté. En provenance de l'I-5. Ils étaient pris dans un feu croisé qui écorchait la terre, creusant de longues balafres sur le versant de la colline alentour.

— Qu'est-ce qu'on fait ? gémit Debbie.

Conner regarda devant, derrière, à gauche, à droite ; de tous côtés, les blindés avançaient, les coinçant en tenaille. Les canons s'étaient tus. Les Chinois n'osaient plus tirer de peur d'atteindre leurs camarades désormais tout proches. Seules les mitrailleuses lourdes travaillaient, lâchant de courtes décharges sur des objectifs précis. Leurs staccatos crépitaient brièvement pour s'éteindre au rythme des vies fauchées.

— Qu'est-ce qu'on fait ? répéta Debbie.

Conner vit des Chinois surgir à pied et disparaître entre les dents de scie des collines. Il entendait les bruits de moteurs sur l'autoroute : le défilé de véhicules roulant vers le nord avait repris — l'escarmouche était finie. Debbie Stuart le dévisageait. Il gonfla ses poumons et expira. On aurait cru un soupir.

La jeune fille y vit un signe. Elle colla sa joue au fût de son fusil et le pointa sur l'infanterie chinoise qui se ruait sur eux. Conner comprit alors l'intention qu'elle lui avait prêtée. Il leva son arme à son tour. Elle avait déjà largué deux salves de trois balles avant que Conner trouve sa cible. Il pressa la détente et balaya un tas de verdure derrière lequel il avait vu plonger un homme.

L'atmosphère devint aussitôt irrespirable. Des éclats de métal fondirent près de la tête et des épaules de Conner en même temps que, d'une dizaine de cachettes, s'échappaient des jets de lumière orange. Une balle vint rebondir sur son casque. Une grenade à fusil vola, plus lente que ce qui l'avait précédée, et éclata. Debbie hurla de peur. Les deux Américains avaient cessé de tirer, mais les Chinois les arrosaient de tirs continus. Une autre grenade heurta le sol. Les gémissements de Debbie se turent aussitôt. Conner releva la tête, abasourdi.

Une troisième grenade atterrit dans l'intervalle étroit qui les séparait, flagellant ses terminaisons nerveuses sur toute la partie droite de son corps pour les laisser insensibles, comme après un plongeon

dans l'eau froide. Le monde tournoyait. Conner retrouva assez de force pour regarder Debbie. Elle avait le flanc gauche ensanglanté, broyé. Impossible de distinguer ses chairs de son équipement. Ses yeux éteints étaient tournés vers lui, immobiles. Inertes. Il essaya de tendre la main vers elle.

Rien. Un vertige le saisit. Il perdit conscience un instant. Puis il essaya encore de bouger la main. Toujours rien. Il chercha du regard. Son bras arraché gisait sur le sol, près de lui. C'était absurde. Il avait des hallucinations. Il ne parvenait pas à fixer son regard. Il avait la tête qui tournait, de plus en plus vite. Elle retomba.

— C'est ab... surde, marmonna-t-il en contemplant le matin clair. C'est ab...

Un cercle de casques apparut au-dessus de lui. Des soldats chinois. Penchés sur lui. Ils braquaient leurs armes, sans tirer. Ils ne tentèrent pas de le fouiller ou de le désarmer. Ils ne bougeaient pas, se contentant de l'observer, les yeux écarquillés. Horrifiés.

— Allez vous faire... jura-t-il en rendant son dernier soupir.

Banlieue d'Atlanta, Géorgie
25 septembre, 19 h 40, heure locale

— Creusez profond ! ordonna le sergent Collins.

Stephie laissa tomber son paquetage encombrant sur la pelouse de la maison.

— Attention, feu ! glapit un ingénieur un peu plus bas, dans la rue.

Tous se jetèrent à plat ventre sur place et restèrent immobiles. D'un coup, toute animation cessa dans Mason Street. Stephie fit signe aux enfants qui regardaient depuis leur perron de rentrer. Une explosion souffla un certain nombre de fenêtres alentour. Deux sapins basculèrent en travers de la chaussée.

Ils se levèrent et se remirent au travail.

— Et voilà, commenta Animal en maniant la pioche.

Stephie, John Burns, Stephon Johnson et Peter Scott creusaient une tranchée dans la pelouse proprette, entre l'emplacement de la mitrailleuse d'Animal et une cour latérale protégée par un mur de soutènement. Les plaques de leurs courtes pelles de métal étaient inclinées à quatre-vingt-dix degrés. Ils évacuaient la terre en

pelletées rapides. L'étroit fossé, assez profond pour accueillir un homme debout, serait l'unique voie de repli des servants de la mitrailleuse.

Les enfants reparurent sur leur seuil pendant que leurs parents se chamaillaient bruyamment à l'intérieur ; c'était la dernière famille à n'avoir pas encore fui Mason Street. L'ennemi n'était qu'à trois heures de la ville.

Cependant, aucun des adversaires n'était encore à même de mettre en œuvre sa force aérienne ; il n'y avait donc pas trop de raisons de craindre des raids surprises de l'aviation. Trois heures, c'était trois heures.

Stephie grognait sous l'effort. Depuis le début de l'invasion, elle avait creusé des dizaines d'abris qu'ils abandonnaient chaque fois sans combattre.

— Savez, maugréa Animal, je peux pas croire qu'on a lâché six cents kilomètres sans se battre une seule fois !

Stephie lui jeta un regard sans ralentir l'allure. Ici et là, l'un ou l'autre s'accordait une pause, se dépouillait de son harnachement trop lourd, de sa veste pare-balles trop chaude. À chaque assaut de sa pelle, Animal ébranlait les arbustes ornementaux du jardin. Des paquets de terre malmenée volaient dans les branches. Son M-16 reposait sur un trépied, braqué sur Mason Street.

— Une semaine qu'ils débarquent de leurs carcasses de merde, rouspétait Animal en s'acharnant sur la pelouse, et on n'a pas tiré une putain de balle !

Stephie s'étira pour prévenir une crampe et regarda le bavard. Il ne devrait pas parler autant. Il ne devrait pas dire ces choses.

— On a eu de la veine, continuait-il en vociférant de plus belle, de pas être faits comme des rats sur l'autoroute ! Deux fois ! On pourrait être prisonniers des Chinois à l'heure qu'il est. La 41^e capturée pendant qu'elle poireaute dans un embouteillage à la con avec toutes ses armes bloquées en position de sécurité pour pas risquer de blesser quelqu'un !

— Il y a des enfants, fit remarquer John.

— Oh ! Après un bref silence, Animal reprit : Et alors ? Tu te rends compte que les Chinois ont anéanti la 6^e division d'infanterie et la 3^e blindée en deux jours ! Deux jours !

Son propos était clair. Les divisions de l'armée régulière tenaient les lignes les plus avancées des forces américaines. Il tendit la main

vers les cheminées, les antennes satellite désormais inutiles, les cimes des arbres.

— Tu entends péter des armes entre eux et nous ?

Tous écoutèrent le silence. Jusqu'à présent, une solide défense les séparaient du déferlement chinois.

— Hé, les potes, c'est nous maintenant la première ligne.

Animal s'était arrêté de creuser, ainsi d'ailleurs que tous les membres du premier peloton.

— Moi et Massera, dit-il en pointant le pouce vers son compère, on vous quittera pas d'une semelle, tas de petits branleurs. On vous laissera pas tomber ! Mais si vous détaliez comme des lapins, je vous pointe mon M-16 dans le dos, je vous plombe les fesses et je vous descends !

— Personne ne détalera ! interrompit l'exclamation rauque de Stephie.

Son cri résonna dans le pâté de maisons. Les autres groupes cessèrent de creuser et le sergent Kurth, posté au bas de la rue, se retourna.

— Nous ne reculerons pas ! lança-t-elle avec autant de conviction que d'espoir. Si nous devons mourir, nous mourrons ensemble ! En nous battant ! Dans l'honneur !

Le silence sembla durer une éternité.

— Rappelez-vous Guantanamo ! clama une voix du bout de la rue.

Le cri fut repris par d'autres voix, d'hommes et de femmes qui à leur tour scandaient les trois mots. Le chorus apaisa Stephie et cloua le bec à Animal.

Kurth remonta la rue en suivant la ligne blanche centrale, sans tenter de faire taire les quarante jeunots. Quand il arriva à la hauteur de Stephie, ils s'étaient tous remis à pelleter et à placer des mines sans qu'il ait eu à prononcer un mot.

— Les enfants, dit-il en s'adressant aux gosses plantés devant leur maison, un pied sur les marches, allez chercher vos parents et fichez le camp.

Kurth avait le don de terrifier tout le monde, les adultes comme les enfants, sans le vouloir. Les gamins s'éclipsèrent pour reparaitre avec leur père, qui vérifia la solidité des sangles retenant les bagages sur le toit de sa camionnette. Les derniers représentants des cyberpuppies nantis étaient parés pour l'exode.

Peter Scott rencontra sous sa pioche un tuyau d'arrosage qui

aspergea les terrassiers épuisés. La voie de repli d'Animal se remplit d'eau en un rien de temps.

— Merde ! Bande d'enfoirés ! jura-t-il.

Trempés jusqu'aux os, John, Stephon, Peter et Stephie furent pris d'un fou rire nerveux. Le propriétaire des lieux partit couper l'eau. La maîtresse de maison surgit alors, en tablier, portant un plateau de petits gâteaux qu'elle présenta à Kurth. Celui-ci en prit un avec cet air dégoûté qui ne le quittait jamais ; à la grande surprise de sa petite troupe, il parut en savourer chaque bouchée. La femme continua sa tournée. En tendant le plateau à Stephie elle lui dit :

— Je ne sais pas faire grand-chose, mais je réussis assez bien les biscuits au chocolat. Je voulais vous les faire goûter.

Stephie attrapa un biscuit entre ses doigts sales et le mangea précipitamment pour empêcher ses lèvres de trembler. La pâtissière tendit le plateau à Animal en posant son bras rond sur les épaules de Stephie qui serra les lèvres et ferma les yeux.

Le mari reculait déjà dans l'allée.

— Vite, maman ! s'écrièrent les enfants de leurs voix aigrettes. La femme saisit les poignets de Stephie et bégaya :

— Ne vous inquiétez pas. Ce sera...

Elle se tut. Ce sera quoi ? se demandait Stephie. Ce sera quoi ? La femme avait baissé les yeux. La dernière famille de Mason Street s'en alla dans un crissement de pneus.

Le lieutenant Ackerman fut soudain au milieu d'eux. L'officier à la silhouette longue et mince était diplômé de la plus prestigieuse école militaires des États-Unis, qui valait à la 3^e section son surnom de « West Point ». Après l'entraînement, toutes les recrues de la compagnie Charlie avaient espéré échapper à la 3^e section d'Ackerman, préférant la 1^{re}, plus calme, baptisée « Malibu » — celle qui était en train de creuser dans la rue d'à côté. Mais à présent, au moment de livrer la première vraie bataille, Stephie trouvait que West Point lui convenait parfaitement.

— Écoutez ! lâcha Ackerman d'une voix forte.

Les quarante hommes et femmes tournèrent la tête. Ackerman était en général plutôt avare de discours.

— Les civils sont partis. Les éclaireurs du bataillon sont à sept bornes d'ici, en train de rappliquer en vitesse. Puisque aucun d'eux ne franchira ces lignes, expliqua-t-il en désignant Mason Street, les prochains que vous voyez se pointer dans cette rue, vous les tuez.

Après sa causerie, Ackerman avait inspecté le terrain aménagé par le 1^{er} groupe, celui de Stephie, et avait ordonné de prendre position à l'intérieur de la maison. Kurth avait dévisagé le lieutenant avant de transmettre l'ordre. Les autres groupes iraient se terrer dans les tranchées creusées en travers des pelouses. Animal et Massera resteraient là où ils étaient, pour avoir un bon point de vue sur leur champ de tir. Le 1^{er} groupe, lui, irait s'abriter derrière les murs de brique du pavillon du 3134 Mason Street, « pour minimiser les risques », comprenait Stephie non sans irritation.

Elle avait du mal à croire qu'ils allaient effectivement se battre. Chaque fois, jusqu'à présent, l'ordre de battre en retraite était tombé, dicté par la crainte d'un encerclement. Mais, ce jour-là, ils épiaient la rue derrière leurs fenêtres, armes enclenchées, prêts à l'action, et l'ordre de repli ne venait pas.

Animal et Massera se tenaient courbés derrière leur mitrailleuse, les pieds dans l'eau. La moquette du salon portait les traces de pas boueuses des soldats. Les meubles avaient été déplacés et renversés. Le visage de Becky Marsh luisait faiblement à la clarté de ses multiples écrans miniaturisés. Un fouillis de batteries, d'émetteurs et de claviers grossissait son harnachement. Les écrans qui encadraient son casque high-tech s'assombrirent quand elle passa en vision nocturne. Les deux minuscules panneaux translucides placés à deux centimètres de ses yeux lui assuraient une vue panoramique en deux dimensions.

Stephie s'écarta de la fenêtre de façade où elle était postée pour aller rejoindre Becky, abritée par un mur intérieur. Elle était affublée d'une tenue pare-balles trois quarts qui l'enveloppait jusqu'aux tibias comme une pelisse de laine grise.

— Où t'as trouvé ça ? demanda Stephie d'un air dédaigneux.

— J'ai rencontré un mec de l'Air Force. C'est le truc des pilotes d'avion à décollage vertical. Les types du soutien aérien rapproché sont assez spéciaux ; ils décollent que s'ils ont les fesses à couvert !

— Tu es en train de me dire que tu t'es tapé un pilote pour avoir sa tunique ? cria Stephie. Où est ton équipement de combat, Becky ?

Becky répondit qu'un gars des transports le portait pour elle.

— Si je comprends bien, t'as l'intention de te la couler douce en vivant sur nos rations, bien au chaud dans ton petit cocon vidéo ! Merci d'avoir quand même pris ton fusil !

— Ça suffit, Roberts, intervint le sergent Collins. Retourne à ta fenêtre.

Stephie regarda autour d'elle. Ses camarades la dévisageaient, les yeux cernés. Tous tassés en dessous du niveau des fenêtres. Elle se tourna vers Becky.

— Désolée.

Becky ne l'entendit pas ; elle tenait son casque à deux mains, concentrée sur les écrans.

— Ils arrivent, annonça-t-elle simplement.

Stephie regagna sa fenêtre à temps pour prendre part à la vérification des liaisons radio. La crosse de son M-16 était munie d'un commutateur actionné d'une pression du pouce : position haute pour parler au chef de groupe, le sergent Collins, position basse pour transmettre les paroles qu'elle échangeait avec les autres membres de son équipe de tir : Burns, Scott et le caporal Johnson.

— Vous m'entendez ? s'enquit John Burns sur le réseau.

Stephie jeta un coup d'œil vers lui, par-dessus Scott.

— Oui, très cher.

De son poste près du buisson, dehors, Animal répondit à son tour, en singeant la voix de Stephie :

— Cinq sur cinq, trésor.

Son imitation de baiser voluptueux déclencha l'hilarité. John changea de place avec Peter Scott, qui protesta pour finalement se pousser. Stephie renonça à se plaindre de la manœuvre. Il s'assit et déplia un câble de la grosseur d'un crayon. L'extrémité en était inclinée comme un périscope. Aussitôt, la rue apparut en enfilade sur le petit écran de dix centimètres qui était fixé à la base de la tige.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Stephie en se rapprochant.

— Je l'ai eu chez Sharper Image, marmonna John en scrutant la rue.

Son petit appareil lui permettait de voir parfaitement sans être vu.

— Tiens, remarqua-t-elle en montrant un bouton. Il y a même la vision de nuit. Combien ça t'a coûté ?

John haussa les épaules.

— Tu ne sais pas ? insista-t-elle, inquisitrice.

Il ne répondit pas. Elle examina le boîtier de plastique vert, sans y trouver le moindre nom de marque ni aucune indication d'aucune sorte.

John déclara soudain :

— J'ai besoin d'aller aux toilettes.

Mais au lieu de s'engager dans le couloir, John sortit par la porte de derrière.

— Moi aussi, j'ai besoin d'y aller, décida Stephie.

— Pas question ! protesta Collins. Retourne à ton poste.

Stephie demeura donc au pied de la fenêtre, l'oreille attentive. Un grand bruit de bois brisé leur parvint de la cour.

— Je vais voir, dit Stephie en se précipitant vers la porte avec son fusil pendant que Collins inspectait dans le bureau.

À demi affalé dans un coin sombre, Johnson lui saisit la cheville au passage.

— Ne traîne pas.

La radio relayait les ronchonnements d'Animal déplorant le boucan qu'il entendait à l'arrière.

Stephie trouva John occupé à arracher des planches à la clôture pourrie qui fermait l'arrière du jardin.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

— Une issue de secours. Ça mène à un collecteur. Tu pars vers la gauche. Il y a plusieurs embranchements qui filent dans des directions différentes et quelques bonnes grosses canalisations qui passent sous les routes. Tu gardes le cap à l'est...

— Je ne fuis pas ! s'indigna Stephie en agitant la tête. Et où tu t'es procuré ces cisailles ?

— Robert, Burns ! On se ramène ! rugit Collins dans l'émetteur.

— Plus que quelques secondes ! avertit Becky.

Stephie régla ses lunettes sur vision nocturne et observa Mason Street depuis le rebord fracassé de la fenêtre. Les ombres noires se profilaient, désormais éclairées comme en plein jour. Un tir d'armes légères jaillit soudain d'un pâté de maisons sur la gauche. La riposte des Chinois décupla le volume sonore. Canons de tanks, missiles, mortiers et bientôt artillerie se joignirent au vacarme. Le ciel nocturne s'illuminait des éclairs orangés, ceux des rafales qui enserraient leur position dans un étau de feu. Stephie avait la bouche desséchée. Comment peut-on survivre à un tel déferlement ? s'inquiétait-elle.

— Contact, murmura le sergent Collins dans ses écouteurs. Attendez pour tirer.

Deux véhicules amphibies à six roues surgirent au centre de Mason Street. Ils s'arrêtèrent devant les arbres renversés. Le premier poursuivit seul sa route. Le second déploya lentement et sûrement deux lance-missiles de forme cubique, qui pivotèrent pour viser la rue. Quand le véhicule de tête atteignit le premier arbre, il

l'enjamba par le travers, l'un de ses énormes pneus se soulevant sur l'obstacle. Un mince canon noir émergeait de la tourelle, oscillant de droite et de gauche pendant que la dernière roue retombait.

Stephie frissonnait. Grelottait. Ses dents claquaient. Un nouveau tir se déclencha, cette fois sur leur droite, tout proche. Le 2^e groupe sans doute. Le deuxième tank chinois ralluma son moteur et se mit en branle. Il s'attaquait au deuxième tronc d'arbre quand Stephie entendit une série de crissements. Des traînées de lumière vive, accompagnées de grondements sourds, convergèrent vers les deux véhicules soudain auréolés d'étincelles. Les roues et les tourelles s'immobilisèrent. L'un des capots s'ouvrit, révélant l'éclat blafard d'une fournaise, qui faisait rage à l'intérieur. Un soldat chinois s'extirpa de l'habitacle en tapant sur ses vêtements enflammés avant de s'effondrer sur la chaussée, où il acheva de brûler.

— Baissez-vous ! cria John Burns en plaquant Stephie à terre.

L'instant d'après, une dizaine d'obus sifflants s'abattait sur Mason Street. Une pluie de shrapnels arrosa le salon. Des cris fusèrent, de peur ou de douleur. Une avalanche de plâtras arrachés aux murs et au plafond tomba dans un nuage de poussière et de fumée. Dehors, un homme poussait un hurlement strident. John ajusta son périscope de fibres optiques. L'écran s'emplit de véhicules en mouvement.

Des missiles américains fendirent l'air aux abords de la maison. Boum ! boum ! boum ! La moitié des véhicules chinois furent touchés. L'autre moitié se hérissa de lance-roquettes.

— Aux abris ! cria John de toute la force dont il était capable.

Il se coucha sur Stephie. Des projectiles heurtèrent les briques à l'extérieur de la maison. Le sol frémit. Le salon et la salle à manger volèrent en éclats. Une nuée ardente embrasa l'air puis s'éteignit aussitôt, suivie d'un concert de cris effroyables. Stephie ne pouvait plus respirer. Elle était morte. Ou vivante. Elle ne savait plus.

Elle repoussa John Burns, qui l'écrasait. Il ne paraissait pas blessé, mais hébété.

À côté d'eux, gisaient Peter Scott et le sergent Collins, en plusieurs morceaux.

Le M-16 d'Animal était en feu. Dans le bureau, l'équipe de tir Bravo canardait frénétiquement. Stephie se dégagea pour attraper son fusil et se mettre à genoux. Une vision de l'enfer s'offrit alors à elle dans l'encadrement fumant de la fenêtre. Elle épaula et largua une grenade à fragmentation, qui explosa au pied d'un arbre,

fauchant trois hommes qui tiraient à vingt mètres de là. L'un d'eux tenta de se redresser. Stephie lui expédia une rafale qui l'acheva. Il restait neuf chargeurs de trois balles dans le magasin de son arme. À chaque pression de la détente, elle devenait un peu plus experte dans l'art de tuer. Elle avait survécu à la première vague d'assaut, la pire ; elle et les autres survivants joignaient leurs efforts pour faire payer cher aux Chinois la prise de Mason Street.

Plus aucun véhicule ne pouvait traverser l'embouteillage embrasé qui bloquait la rue. Plus aucun appareil ne pouvait le survoler. Les hélicoptères des deux nationalités s'écrasaient comme des météores. Les missiles jaillissaient du sol comme des étoiles filantes. Des batteries d'artillerie lançaient des tirs de barrage dévastateurs pour être anéanties aussitôt. En se servant d'une radio, on courait le risque d'être immédiatement localisé sur les ordinateurs de l'ennemi, jusqu'à Pékin. Telle rue. Telle maison. Telle pièce. Feu ! De part et d'autre, les armes s'annulaient. La guerre en était réduite à cet affrontement délirant, à ce contact de feu et de métal que rien ne pouvait arrêter.

Enfin, l'infanterie chinoise arriva. Pas un peloton, ni une section, ni une compagnie, mais des centaines d'hommes, abrités par une forte artillerie. Elle remontait Mason Street sans se soucier des brasiers ni des cadavres calcinés.

Stephie visa et tira. Quand elle eut vidé son chargeur, elle s'empara de l'arme automatique de John, qui déversa encore six cents balles. Grâce à elle, Animal avait pu récupérer son M-60 ; en pataugeant dans la tranchée, il gagna la cour latérale. Son dos voûté recevait une pluie de branches où dansaient des nuées de lucioles. Une bonne centaine d'armes ennemies grondaient aux oreilles de Stephie, basées à une distance de trois cents mètres, deux cents mètres, cent cinquante mètres... La portée d'un fusil.

Stephie restait courbée sur son arme déchaînée qui vibrait, presque incontrôlable, sur le rebord de la fenêtre. Contre toutes les règles, elle tirait sur la position « automatique », persuadée de provoquer des dégâts considérables, même si elle ne voyait rien qu'un ballet d'éclairs. La graisse se mit à grésiller sur la culasse chauffée à blanc et à dégager un panache de fumée puante. La crosse était brûlante mais elle s'y agrippait de toutes ses forces.

Quand, au bout de quarante secondes, le fusil, à court de munitions, fit entendre un déclic puis un chuintement de bouilloire,

Stephie aperçut Massera, l'adjoint artilleur d'Animal, seul dans son fossé, immobile.

Et alors elle vit un rang de fantassins chinois lancer des grenades. Elle plongeait, comme un gardien de but. Les murs, le toit, la pelouse volèrent sous les projectiles. Le bureau prit feu. Quand la fumée s'éclaircit, il régnait dans la pièce un calme absolu.

— Barrons-nous ! cria John.

Il empoigna le M-16 de Stephie et la poussa vers le fond. Stephon Johnson leur emboîta le pas en boitant, plié en deux sous le plafond en flammes. À peine en étaient-ils sortis que le salon explosait. L'onde de choc, en soufflant les vitres, les projeta dans la cour arrière. Le canon de l'arme automatique de Stephie atterrit sur sa jambe gauche et brûla instantanément son pantalon. Elle laissa échapper un cri et roula sur elle-même.

— Par ici ! leur lança Becky en passant la tête dans l'ouverture aménagée par John.

L'incendie qui consumait la maison se répandait dans la cour. Après une salve de tir soutenu, Animal les rejoignit, toujours équipé de son gros M-60 et de ses cartouchières de 100 qui ballottaient en scintillant à la lueur des flammes. De la maison s'élevaient des ordres distribués en chinois d'une voix forte.

Les Américains se glissèrent dans le collecteur d'eaux usées et barbotèrent aussi loin que possible — ils n'avaient plus qu'un objectif : fuir. Le ciel d'Atlanta s'était changé en enfer : les lanceurs américains bombardaient la ville de leurs missiles ; avions, missiles et hélicoptères chinois explosaient dans un bruit assourdissant.

L'égout résonnait du claquement des missiles d'interception, du fracas des appareils s'écrasant au sol, gorgés de fuel, ou s'empalant sur des pylônes bardés de mines. Le combat aérien s'intensifia encore, obligeant les fugitifs à suspendre leur course.

En se retournant, Stephie vit Becky affalée dans la position du fœtus sur un banc de sable adossé à la bordure de béton de la conduite. John lui murmurait à l'oreille des paroles de réconfort qu'elle n'entendait pas. Ployée sous une grêle de résidus enflammés, Stephie accrocha son fusil en bandoulière à son épaule et se baissa vers Becky, qu'elle remit violemment sur ses pieds, malgré la morsure de la brûlure qui lui ravageait la jambe. Stephie pointa le doigt vers ceux qui les précédaient, dans l'attente d'un nouveau départ. Puis elle scanda à pleine voix :

— Avance-qu'on-sorté-de-ce-fossé-de-merde-ou-je-te-descends !

Becky reprit la marche. Le menton de Stephie tremblait. Elle se tourna vers John, qui l'observait.

— Qu'est-ce que t'as, toi ? cria-t-elle d'un air furibond.

Seuls vingt-six des cinquante-neuf hommes et femmes placés sur le champ de bataille par la 3^e section se présentèrent au rassemblement, le soir. Au lever du soleil, le lieutenant Ackerman récupéra encore quelques traînants. Comme si chaque nouvel appel pouvait ramener miraculeusement les absents, il recompta encore une fois ses troupes. L'inventaire eut lieu dans un jardin d'enfants égayé de portiques colorés et de balançoires ; les rumeurs de la bataille résonnaient au loin. Assise le dos contre un arbre Stephie laissait un infirmier soigner sa brûlure.

Ayant terminé la liste des présents, qui s'élevait maintenant au nombre de trente et un, Ackerman aborda d'une voix altérée l'énumération des manquants.

— Aguilar ?

— Mort.

— Sûr ?

Le soldat du 3^e groupe au regard épuisé répliqua d'un ton sans équivoque :

— Absolument certain.

La litanie reprit.

— Sergent Collins ? appela Ackerman quand il fut à la lettre C.

— Mort, répondit Stephie.

Ackerman avait renoncé à demander confirmation. Quand l'énoncé d'un nom ne renvoyait aucun écho, il mentionnait « disparu ».

À « Massera », ce fut Animal qui parla.

— Mort.

Stephie intervint :

— Il vivait encore quand nous avons battu en retraite.

Animal expliqua, avec une amertume froide :

— Il s'est pris un shrapnel dans le creux du dos. J'ai touché la blessure. Il avait la colonne vertébrale brisée et ses intestins se déversaient dans la boue. Il ne pouvait plus remuer les jambes et...

— C'est bon, interrompit Ackerman.

Et il se pencha sur son registre.

Pour Sanders, coéquipière de Stephie, la réponse se révélait moins évidente.

— Eh bien... commença-t-elle.

Elle se rappela l'avalanche de grenades chinoises. La fille avait un bras sectionné à l'épaule et une jambe arrachée à hauteur du genou, mais elle rampait encore quand la maison s'était embrasée.

— Morte, dit-elle finalement d'une voix blanche.

— Peter Scott ?

— Mort aussi.

Il n'y avait aucun doute.

Quelqu'un s'enquit alors du sergent Kurth.

— Mort, dit Ackerman.

— Merde, commenta un autre. J'aurais pas cru qu'on pouvait venir à bout de cette tête de mule !

Le groupe de combat de Stephie, qui avait compté neuf membres, était réduit à trois personnes : Stephie, John et le caporal Johnson, nouveau chef de groupe, auquel furent adjoints Animal et une Becky mécontente.

— Je suis la responsable des liaisons ! rouspétait-elle.

Ackerman ne daigna pas argumenter. Stephie releva les genoux pour y poser le front. John vint se glisser à son côté — elle sentait sa chaleur. Elle se laissa aller contre son épaule. Il fut le seul à remarquer les spasmes qui lui secouaient la poitrine. La moitié des survivants pleuraient ; l'autre moitié, dont John, fixait le vide, les yeux éteints.

— Ça va ? murmura John.

— Très bien ! rétorqua Stephie d'une voix assourdie. Je vais très bien, ça se voit pas ?

Et ses sanglots redoublèrent. Il essaya d'écarter ses mains qui cachaient son visage. Elle résista.

— C'est normal de pleurer tes amis, Stephie. C'est normal d'être triste.

Elle céda, baissa les mains et cria :

— Je ne suis pas triste ! Je suis en colère ! Je pleure quand je suis en colère, pigé ?

Le commandant de la compagnie arriva. Il était visiblement bouleversé et, sans son casque, apparaissait étrangement vulnérable. Il annonça :

— Rassemblez vos affaires. On se replie.

Atlanta tombait aux mains des Chinois.

Une bouffée d'air frais vint adoucir l'air de la nuit. Les collines n'étaient pas très hautes, juste assez pour embusquer le calibre 50 de Jim Hart. Il se trouvait à un kilomètre de sa cible, mais son objectif numérique stabilisé hyperpuissant lui permettait de voir parfaitement les soldats chinois. Quand l'arme diabolique était réglée sur automatique maximum, la lunette offrait une image nette et lisible malgré les oscillations de la culasse sur laquelle elle était montée. Avec un poids de onze kilos, y compris le pied compact, le fusil était classé dans les « armes légères ». Appellation toute relative compte tenu des chargeurs de cinquante balles de huit centimètres de long, grosses comme le pouce, arrimés sous la pétoire infernale.

Hart avait planqué son M-16 dans sa cache d'armes, qui contenait de quoi approvisionner une section entière pendant un mois de combats intensifs. Combien de temps la guerre durerait-elle pour Hart ? Combien de temps pouvait-il espérer survivre ?

Non qu'il eût encore beaucoup d'opérations à son actif. Les ordres d'avant-guerre consistaient à rester posté tandis que passait la première vague des troupes ennemies, ce qu'il avait fait, pendant une semaine. Hart avait attendu en rongéant son frein dans son abri anti-infrarouge en attendant que les rats viennent mordre à l'appât. Il alla épier ses proies, une fois de plus. Elles fumaient tranquillement, installées dans l'unique station-service de la région qui eût encore ses cuves pleines.

— Ils ne se demandent même pas pourquoi elles n'ont pas été vidées ! se marmonna-t-il à lui-même.

Il s'autorisait comme un luxe ces monologues à voix basse. Malgré tout, il n'exerçait ses cordes vocales qu'une ou deux fois par jour. La discipline du silence et l'obligation de se terrer des jours durant constituaient la partie la plus difficile de sa mission. Il était prêt pour la partie la plus facile.

Il était simple d'opérer sans contact avec le haut commandement. Trois ans auparavant, il avait été envoyé dans le désert du Sinaï. Il devait alors rendre un rapport six fois par jour, toutes les quatre heures, à Washington. Il enregistrait un message qu'il encoadait et lançait via un satellite commercial. C'était d'un ennui mortel. Pendant deux semaines, il avait ainsi observé une autoroute sans

avoir jamais rien à signaler. Son dernier message valait à peine l'usure des piles. « Tanks en vue. Nombre total inconnu. Supérieur à soixante. Sans doute une division blindée chinoise. Se dirige vers le nord. » L'ordre d'exfiltration était arrivé par le même satellite. Quatre heures plus tard, il traversait le canal de Suez à bord d'un canot de caoutchouc ultrarapide. Il voyageait léger. Il n'était pas là pour se battre. Il ne transportait pas d'armes, mais tout un matériel de communication par satellite et une caméra vidéo téléphotographique. Ses images numériques parvenaient en temps réel au gouvernement. De retour chez lui, il avait appris que le président Peller avait visionné en personne ses vidéos.

Chez lui. Il était maintenant dans son pays, mais il ne pouvait plus communiquer avec Washington. Il avait quelques câbles en fibres optiques enterrés çà et là, mais il s'en méfiait. D'autres commandos s'en servaient également — et rien de ce qui était utilisé par d'autres ne lui inspirait confiance ; un homme capturé vivant par les Chinois est prêt à faire n'importe quoi. Et à dire n'importe quoi.

Avant guerre, il avait testé la ligne au cours d'un exercice d'entraînement sur le terrain. Elle était dissimulée sous des rochers dans un creux, pas très loin. L'opératrice du Pentagone lui avait demandé le code d'accès réservé au test, puis avait déclaré d'un ton neutre :

— Où dois-je adresser votre appel ?

Pris de court, Hart avait éclaté de rire. Puis il avait donné le premier numéro qui lui était venu à l'esprit. Après quelques déclics, il s'était retrouvé connecté à sa ville natale, Lansing, dans le Michigan. Son ex-femme avait répondu d'une voix endormie. Il avait raccroché sans un mot.

Un sentiment de nostalgie l'envahit à ce souvenir.

— Je ne suis qu'un pauvre con ! se rabroua-t-il.

Puis il répéta les mots avec un accent du Sud soigneusement étudié. Cela faisait trois mois qu'il le peaufinait. Cependant, il était plus à l'aise en arabe argotique qu'en anglo-américain accommodé à la mode sudiste. Peu importait... Aucun Chinois ne s'étonnerait de le voir dans les parages, pour une raison évidente : c'était un homme en âge de combattre.

— Pas tout fait, rectifia-t-il pour lui-même.

Il était entré tard dans l'armée. À vingt-quatre ans, sa femme l'avait quitté pour un autre. Lansing lui avait alors paru trop petit. Il la croisait dans tous leurs coins familiers, accompagnée de son

nouveau mari, son ancien patron. Hart n'aimait plus son travail ni sa ville. Il s'était enrôlé dans l'armée.

— Un pressentiment, sans doute, chantonna-t-il avec son accent d'emprunt.

À l'école des aspirants, il avait botté pas mal de fesses. Ses diplômes et son expérience professionnelle lui donnaient un certain ascendant disciplinaire sur ses camarades immatures. Il s'était envoyé les écoles de l'aviation et des rangers en un tournemain. À vingt-sept ans, il obtenait le béret vert tant convoité. S'il avait trouvé rudes les contraintes physiques de l'entraînement, celles-ci avaient eu un effet thérapeutique certain. Au stand de tir, il avait de multiples fois zigouillé son ex-femme et son nouveau jules. À deux reprises, dans les arènes couvertes de sciure de bois où ils s'entraînaient au combat, on avait dû freiner ses élans.

— Gardes-en un peu pour les Chinois, avaient dit les instructeurs en le prenant à part.

Et voilà. Ça y était. La machine à tuer qu'il était devenu se mettait en branle.

— Merde ! siffla-t-il entre ses dents.

Un défilé de camions approchait de la station-service. Les quelques soldats qui montaient la garde près des réserves d'essence se figèrent au garde-à-vous devant les officiers qui mettaient pied à terre. Hart dévia le fusil de quelques centimètres. Les camions s'arrêtaient les uns derrière les autres. Cinq, six, sept ! Il compta en silence jusqu'à quinze.

Il ajusta ses binoculaires grand angle de faible puissance. Le convoi avançait en file serrée. Il apercevait des dos alignés sous les bâches. Ses cheveux se hérissaient au fur et à mesure qu'il découvrait l'ampleur de l'objectif. Vingt ou trente hommes par camion. Vingt ou trente camions en tout. Peut-être cinq ou six cents hommes. Un putain de bataillon d'infanterie au complet ! Ça réclamait un bombardement aérien, mais c'était impossible : il aurait fallu des centaines d'avions ou de missiles pour pénétrer aussi loin dans l'espace aérien chinois. De toute façon, il était coupé du monde. Ce n'était pas le genre de guerre à laquelle on l'avait préparé.

Hart sortit en frémissant les trois boîtes de balles de calibre 50 qu'il gardait en réserve. Il vit avec étonnement sa main trembler et posa ses munitions à proximité de son fusil. Parfait. Il était prêt. Il disposait de ce qui existait de plus puissant dans l'arsenal américain des armes légères, mais, surtout, il jouissait de l'avantage d'un plan

dressé depuis plusieurs mois. Il essaya d'attendre avec patience les quelques minutes qui le séparaient de l'action.

La foule toujours croissante des soldats envahissait peu à peu l'écran miniature qu'il avait sous les yeux. Il réduisit la portée de la lunette pour obtenir un champ de vision plus large. Les soldats se mettaient en rangs. Le commandement des Forces spéciales avait eu des mois pour mijoter ses coups tordus ; il avait approvisionné le distributeur automatique de boissons et l'avait laissé en marche. Pendant que les chauffeurs commençaient à remplir leurs réservoirs d'essence, les fantassins assoiffés rassemblaient leurs pièces américaines pour les introduire dans la fente qui leur permettrait d'obtenir des Coca-Cola bien frais. Ils devaient bien être soixante à soixante-dix soldats attroupés autour de la machine.

Hart alluma son panneau de mise à feu. Le voyant prit une couleur jaune, puis vira au vert. Il souleva le couvercle de l'interrupteur et hésita. À l'œil nu, il distinguait à peine la rangée de camions qui stationnait au-delà de la butte qui le séparait de la route. Mais il savait qu'il y avait des types qui buvaient des Coca dans une station-service poussiéreuse. D'autres pissaient, d'autres se reposaient à l'arrière de leur véhicule. Hart aurait pu se trouver parmi eux. Il pouvait même imaginer la teneur de leurs plaisanteries.

Il ne mettait pas en question la légitimité de l'acte qu'il allait accomplir. Il lui fallait seulement le temps de surmonter les mille ans de civilisation qui lui collaient à la peau. D'oublier le commandement qui disait : « Tu ne tueras point. »

Il appuya sur le bouton et maintint son pouce enfoncé une seconde entière. Un champignon de flammes orangées s'éleva sans bruit à soixante mètres de hauteur. L'onde de choc lui fouetta le visage. Il braqua aussitôt le fusil, les pieds calés contre le rocher à demi enfoui derrière lequel il avait bivouaqué. En position automatique, celui-ci frappait avec une efficacité incomparable, mais le recul était en proportion avec la force déployée, et c'était là que Hart intervenait. L'épais rembourrage de son épaule absorberait les secousses. Ses jambes bien calées l'empêcheraient de tomber.

Dans la lunette, il voyait du feu là où se dressaient auparavant le bâtiment et les pompes. Des dizaines de corps jonchaient la colline et le bord de la route, noirs comme des fourmis. Hart déplaça le viseur vers la colonne de véhicules. Les cinq ou six premiers brûlaient. Une rigole d'essence enflammée coulait le long de la route, sous la rangée de camions — encore une astuce

machiavélique du commandement des Forces spéciales. Ce ne fut qu'au dixième véhicule qu'il vit des Chinois bouger. Ceux-là couraient et se contorsionnaient, dévorés par le feu. Au bout de la file des camions, le dernier véhicule qu'il pouvait distinguer essayait de faire demi-tour sur l'étroite route à deux voies.

Hart régla la lunette sur 120. L'axe de visée s'immobilisa sur le bloc-moteur. Le calibre 50 gronda, écrasant l'amortisseur de choc qu'il portait à l'épaule, bondissant entre ses mains. Une demi-seconde plus tard, il avait placé cinq balles dans le mille. Le calme revenu, Hart vit derrière la mince fumerolle qui s'échappait de son canon des jets de feu et de vapeur fusant du capot déchiqueté. Le pare-brise avait disparu, ainsi que le chauffeur. Le camion dérivait vers le rebord de la butte, entamant une course incontrôlée. Les hommes sautaient de l'arrière, en vain, voués à la mort vers laquelle le camion les entraînait dans sa chute le long du versant abrupt.

— Chierie ! grommela Hart.

Il avait espéré que le camion resterait en travers de la route. Il arrosa le véhicule suivant et mit tous les pneus à plat. Les hommes jaillissaient de toute part. Hart ne put réprimer une grimace en voyant trois soldats pris en sandwich entre les pare-chocs de deux camions. Alerté par leurs cris, un des conducteurs se pencha à la fenêtre. Hart visa et le décapita. Le camion bloqué en marche arrière acheva d'écraser les malheureux.

Des flocons de fumée gonflaient sur la route, suivis de coups sourds. Pourtant, sans les quelques copeaux qui tombaient des arbres et les cliquètements qui résonnaient sur les rochers, Jim Hart n'aurait pas compris qu'on lui tirait dessus. Il examina méthodiquement la route pour supprimer les artilleurs occupés à installer mitrailleuses et lance-missiles. Puis il s'appliqua à viser, d'une seule balle bien ajustée, les officiers et sous-officiers qui tentaient de rétablir un semblant d'ordre. Finalement, il revint au tir automatique pour faucher tous ceux qui couraient sur la route, espérant fuir le flot d'essence en feu. Les petits hommes jaunes se jetaient tête baissée dans le rideau de balles qui les déchiquetaient. Certains en réchappaient, mais il en mourait assez pour convaincre les autres de se mettre à couvert.

Probablement des gamins, se dit Hart. Des bleus.

La constatation l'affligea, pas suffisamment toutefois pour interrompre son œuvre de mort. Il changea de cible, s'intéressant à ceux qui cherchaient à fuir en escaladant le talus. Des cartons faciles.

Chaque coup de feu tuait un homme sans défense. De temps en temps, Hart hésitait. Le viseur restait alors fixé sur le dos d'un pauvre bougre accroché à la pente instable ; son doigt se refusait à presser la détente. L'hésitation défiait toute logique : il abattait cinq hommes sans l'ombre d'un scrupule et, tout à coup, ses mains se figeaient, il laissait une vie sauve. Il pouvait retrouver le même gail-lard, l'instant d'après, et le liquider sans sourciller. Sa propre inco-hérence le perturbait.

Un groupe d'hommes s'était blotti dans un fossé, derrière les châssis surélevés des camions. Ils n'y resteraient pas longtemps. L'essence enflammée ne tarda pas à les atteindre. Les uns après les autres, ils durent fuir la coulée de feu qui les poursuivait. Hart régla son fusil sur tir automatique. La main crispée sur la détente, il mitraillait leur trajet à l'horizontal. Quand le ruisseau d'essence s'éteignit, il dirigea son tir contre ceux qui avaient choisi de rester sur la route, seuls ou par paires. Des balles uniques leur furent réservées. Il ne perdait pas de temps. La trajectoire des balles était si précise que, dès qu'une forme se profilait dans sa lunette, elle cessait d'être humaine dans la seconde qui suivait. Il termina une troisième boîte de munitions et entama la dernière, à raison d'une salve toutes les secondes et demie. En un peu plus d'une minute, il en avait terminé.

Le feu léchait encore avidement les fondations noircies de ce qui avait été une station-service. D'un bout à l'autre de la colonne de camions, les véhicules présentaient de grands trous ouverts sur des moteurs tout aussi dévastés. Hart n'avait plus de munitions, mais les Chinois n'osaient pas bouger. Ils devaient penser que l'ennemi rechargeait. Ils en avaient réchappé, mais ils ne le savaient pas encore.

Hart fut averti du danger par une série de sifflements venus de la colline. Il examina le ciel. Trois missiles de petite taille fondaient vers la vallée. Ils harponnèrent de face trois hélicoptères chinois qui volaient au ras des arbres. Les appareils s'écrasèrent dans une sorte de ballet de flammes qui offrait un superbe spectacle pyrotechnique. Le lanceur, mis en place de longue date, n'avait plus que trois charges en réserve. Or les autres hélicoptères ne tarderaient pas. Hart remballa hâtivement son matériel. Maintenant il devait faire vite. Le commandant du bataillon devait être en train de s'énervier sur sa radio.

Il abandonna son abri de Mylar anti-infrarouge. Il en avait des tas

d'autres dans sa planque. Au sommet du talus, il s'arrêta pour consulter sa montre ; l'engagement avait duré en tout moins de dix minutes. Il évaluait le nombre de morts à plus de deux cents. C'était une victoire extraordinaire pour un homme seul. Pourtant, curieusement, elle lui inspirait une vague amertume.

Salle du Conseil de la Maison-Blanche
3 octobre, 7 heures, heure locale

Les conversations se turent quand le président Baker fit son entrée dans la salle du Conseil cachée dans le bunker, à trente mètres sous la Maison-Blanche. Il s'installa à sa place habituelle, au bout de la table, affligé d'un trac tel qu'il se crut revenu au temps des oraux d'examen. Il était nerveux, agité, perpétuellement sur le qui-vive. Il interprétait les saluts des uns et des autres comme des signes de loyauté ou de trahison. Un regard direct signifiait qu'on serait avec lui jusqu'à la fin. Un œil fuyant qu'on se retournerait contre lui, ce chef minable qui avait mené le pays au bord du gouffre.

— Bonjour, monsieur le Président, lança le général Cotler en le regardant droit dans les yeux.

L'officier avait des poches noires sous les yeux. On aurait dit un boxeur au lendemain d'un match. Baker sentit la vague acide de la panique lui glacer les membres.

— Les dernières unités ont été rappelées d'Atlanta, monsieur, annonça Cotler d'une voix funèbre. La 218^e brigade d'infanterie a défendu l'I-95 le temps de permettre au 4^e corps de se replier en bon ordre sur Charleston et Columbia, en Caroline du Sud, mais elle est maintenant encerclée à Savannah. Elle déplore trente-trois pour cent de victimes : trois mille sept cents morts ou blessés. Elle s'est retranchée aux abords de la ville avec la milice locale de Savannah. Le commandant de la brigade attend vos ordres, monsieur.

Baker ouvrit la bouche, mais la referma aussitôt pour avaler sa salive. Un technicien invisible projeta des images tremblotantes sur les écrans déployés sur le mur. On y voyait des tracteurs et des bulldozers d'un jaune éclatant creuser des pièges à tanks au sud de la ville. De temps à autre, la caméra sursautait, ébranlée par les tirs d'artillerie qui tonnaient à l'arrière, ajoutant leur fumée à celle qui signalait au loin l'approche de l'ennemi.

Baker délivra ses ordres d'une voix lasse, tendue.

— Ils doivent continuer à se battre aussi longtemps qu'ils pourront tenir.

Cette phrase était devenue pour lui comme un refrain. Cotler hocha la tête. Les hommes et les femmes de Savannah devraient se montrer dignes de l'exemple des combattants de Guantanamo. « Lutter jusqu'à la mort », ainsi que le résumait l'opinion publique.

Baker fut soudain saisi d'un intense besoin d'air. Il inhala, mais comme si cela ne suffisait pas, il recommença une deuxième, puis une troisième fois, jusqu'à emplir totalement ses poumons. D'autres regards se détournèrent.

— Donc, enchaîna la vice-présidente en consultant ses carnets, à part la 218^e brigade, qui est une unité autonome, le 4^e corps s'est retiré de Floride intact.

Elle inscrivit une note dans son registre personnel, tel un comptable chargé d'un bilan chiffré en vies humaines. Puis elle demanda :

— Et qu'en est-il du 7^e corps ?

Toutes les têtes pivotèrent vers le général Cotler. Ce corps avait essuyé les plâtres des premières batailles. Cotler lut son rapport sans lever le nez.

— La 3^e division blindée a quitté le théâtre des opérations avec soixante-deux chars en état de marche et environ cinq mille soldats valides. La 6^e division d'infanterie avec près de vingt chars et sept mille hommes et femmes. Mais elles sont l'une et l'autre totalement désorganisées. Il leur faudra plusieurs mois pour se reconstituer.

— Nous ne disposons pas de plusieurs mois, protesta une voix.

C'était Hamilton Asher, le directeur du FBI.

— Pardon ? s'indigna Baker. Je suis ici en conférence avec mon Conseil national de sécurité. Si j'ai des questions concernant le contre-espionnage, je vous les poserai.

Asher resta coi. Baker s'adressa de nouveau à Cotler :

— Et le reste du 7^e corps ?

— Les nouvelles ne sont pas très bonnes, monsieur, je le crains.

Bill frémit.

— La 29^e division d'infanterie, qui appartient à la Garde nationale, a été alignée le long de l'I-6 pour faire écran. Au cours des derniers jours, les Chinois ont forcé cette ligne et y ont ouvert une brèche qui a été comblée au prix d'une contre-attaque extrêmement rude.

Bill savait que le mot « rude » signifiait d'énormes pertes humaines.

— La nuit dernière, les Chinois ont envoyé des troupes fraîches, environ six divisions et... Cotler s'étrangla. J'ai le regret de vous annoncer, madame la vice-présidente, monsieur le Président, que la 29^e n'a pas pu tenir. La ligne a été enfoncée en plusieurs endroits et...

Bill guettait la suite. Cotler ne termina pas sa phrase. Bill demanda :

— Combien seront-ils à revenir ?

Bill attendit. Attendit. Le chef d'état-major interarmes feuilleta quelques papiers qui ne pouvaient manifestement lui fournir la réponse. Bill attendait toujours. L'amiral Thornton finit par poser la main sur le bras de Cotler.

— Général ? s'inquiéta Baker. Vous allez bien ?

Cotler s'ébroua.

— Excusez-moi, monsieur le Président. J'ai un... Je... Mon petit-fils, mon unique petit-fils, est chef d'une section d'éclaireurs à la 29^e. Je vous prie encore une fois de m'excuser... Et il poursuivit son rapport sans laisser au Président le loisir de reprendre la parole. Pour répondre à votre question, l'équivalent d'un bataillon tout au plus. Quelques compagnies et sections. Des groupes de combat réduits à un seul individu.

— Général, j'ignorais que vous aviez un petit-fils. Dans l'armée, je veux dire. Dans la 29^e division. J'espère qu'il est sain et sauf. Avez-vous... ?

Il s'interrompit.

— Il a été tué, monsieur.

— Oh ! mon Dieu ! soupira Bill spontanément. Général, Adam, vous avez toute ma profonde sympathie.

— Merci, monsieur le Président, répondit l'officier au prix d'un effort évident.

— Désirez-vous prendre quelques jours de congé ? Pour être auprès de votre famille ?

Rien ne transparaisait sur le visage de Cotler, mais Bill sentit qu'il souhaitait changer de sujet. D'autres eurent la même intuition. Bob Moore, le ministre de la Défense, glissa une question facile. D'une voix neutre mais feutrée, il demanda :

— Devons-nous déclarer le 7^e corps hors de combat ?

— Oui, monsieur, confirma Cotler.

C'était Moore qui allait maintenant mener la conversation.

— Bill, les Chinois ont déjà débarqué deux millions et demi de soldats via trois ports restés intacts : Mobile et maintenant Gulfport et Biloxi. La moitié de ces troupes avance sur les routes du nord de la Géorgie en direction de la côte est. Quand ils atteindront Savannah River, ils seront au moins dix fois plus nombreux que les nôtres. C'est pourquoi nous avons coupé les routes menant aux lignes de défense des fleuves Santee et Saluda au nord, environ quatre-vingt-dix kilomètres à l'arrière.

— Si je comprends bien, nous avons déjà prévu d'être battus à Savannah.

Bill fut déçu par le son de sa propre voix. On y entendait la récrimination d'un revendicateur plus que la noble intonation qui sied à un homme d'État.

Moore ne répondit pas, ce qui eut pour effet d'accroître le malaise de Baker. Le général Cotler reprit la parole.

— On estime actuellement que les Chinois atteindront le Santee et le Saluda par l'I-26 dans six à dix jours, selon ce que dureront nos efforts de résistance à Savannah. Plus nous nous attarderons à la fin de l'engagement, quand la ligne sera sur le point de céder, plus le repli sera désordonné et les pertes lourdes. C'est ce qui est arrivé à la 29^e division sur la ligne Savannah-Macon. Si les Chinois franchissent le fleuve avant le début du retrait des troupes, la cohésion entre les unités sera difficile, voire impossible, à assurer ; elles risquent d'être débordées et capturées en bloc. Les routes que nous sommes en train de construire permettront aux unités égarées de refluer en toute sécurité ; nous les détruirons ensuite aussi bien que possible.

Baker signifia son approbation d'un hochement de tête.

Cotler poursuivait d'une voix monocorde, pleine du deuil qui le frappait :

— La Savannah est défendue par le 8^e corps. À l'extrémité nord-ouest, vers Hartwell Lake, la 40^e division d'infanterie appartenant à la Garde nationale est disposée de part et d'autre de l'I-85. Sur sa gauche, la 37^e division d'infanterie, membre également de la Garde nationale, bloque l'I-20 du côté de Columbia. Et, plus à gauche encore, se trouve la 41^e division d'infanterie qui, comme vous savez, relève de l'armée régulière.

Baker remarqua le « comme vous savez ». Personne, dans la

pièce, n'ignorait que la 41^e division d'infanterie nouvellement constituée comptait dans ses rangs la fille du Président.

— Enfin, continua Cotler, nous avons envoyé la réserve du 8^e corps, c'est-à-dire la 31^e brigade blindée autonome, boucher le trou entre le flanc gauche de la 41^e et les troupes asiatiques qui encerclent Charleston, et bloquer l'I-95.

Baker secouait la tête en serrant les dents pour refouler les questions qu'il brûlait de poser.

Ce fut la vice-présidente qui demanda :

— Le 8^e corps n'a-t-il pas essuyé de violents combats à Atlanta ?

— En effet, madame. Certains bataillons de la 37^e et de la 41^e ont été décimés. Mais d'autres ont pu battre en retraite sans trop de dégâts. Nous dépêchons des remplaçants pour compléter les unités qui ont subi les plus lourdes pertes.

Les unités qui ont subi les plus lourdes pertes, pensa Baker, comme celle de Stephie. Cotler lui avait raconté l'unique bataille sanglante à laquelle sa fille avait pris part dans la banlieue d'Atlanta. L'engagement, avait-il rapporté, avait duré moins de cinq minutes mais tué la moitié de la section. Bill avait aussitôt appelé Rachel, pour la rassurer. Il s'attendait à des insultes, mais elle s'était montrée calme, affranchie de toute violence.

— S'il te plaît, Bill, avait-elle murmuré d'une voix suppliante.

Elle n'avait pas eu besoin de finir sa phrase. Il aurait aimé lui dire qu'il avait essayé de convaincre Stephie d'accepter un transfert à l'arrière, mais ce n'était pas tout à fait vrai. Il lui avait seulement donné le choix — et ç'avait été une erreur.

— ... sont entrés en contact avec la 73^e brigade d'infanterie autonome à Chattanooga, dans le Tennessee, disait Cotler.

Bill centra son attention sur l'exposé.

— Les corps 2 et 3 sont actuellement en place en Californie, où ont fini d'arriver leurs principales unités de combat en provenance directement de leurs lieux de casernement du Tennessee. Le 5 barre la route du nord aux Chinois entre les Appalaches et le Mississippi et connaît des heurts assez violents.

Dans le jargon de Cotler, les « heurts violents » revêtaient un caractère de moindre gravité que les combats « rudes ».

— Il couvre également le redéploiement à l'est et à l'ouest des provisions de guerre que nous avons amassées en vue de l'opération « Anvilhead ».

Au fur et à mesure que tombaient les informations, Baker sentait

grandir son désespoir. On avait abandonné toute la Floride et la totalité du Mississippi et de la Géorgie, à l'exception d'une bande septentrionale. Les politiciens du Sud réclamaient déjà la démission de Baker. L'amiral Thornton expliqua que les forces chinoises de Cuba, même si elles ne pouvaient atteindre directement la côte est en raison de l'obstacle des Bahamas, pouvaient faire un vaste détour ou opérer à distance, comme cela avait été le cas en Californie. Au cours du week-end, les Chinois s'étaient emparés des Açores, dans l'Atlantique, ce qui les plaçait à une distance moindre de Philadelphie que des ports japonais d'où ils avaient lancé leurs attaques contre la côte ouest. Le risque existait de voir la Chine passer par-dessus les lignes défensives américaines en effectuant un débarquement amphibie dans le dos de l'armée.

Baker demanda des précisions sur les zones de défense arrière. Cotler lui apprit que la 157^e brigade d'infanterie mécanisée était solidement implantée aux alentours des chantiers navals de Philadelphie. Le Président ordonna d'affecter le 12^e corps à la garde du mur atlantique, entre Boston et Philadelphie, et le 11^e à la protection du littoral entre Washington DC et l'arrière du front. Contrairement à celles du golfe, les plages de l'Atlantique seraient défendues.

Puis Bill cessa d'être attentif. Il cherchait désespérément une solution de rechange. La seule idée qui lui venait à l'esprit consistait à conclure une alliance avec les civils chinois, contre leurs rivaux militaires... et avec Clarissa Leffler qui avait la première suggéré ce stratagème.

Baker fit signe au secrétaire d'État de s'approcher.

— Art, chuchota-t-il, j'aimerais que nous envisagions la possibilité d'exploiter d'une façon ou d'une autre l'antagonisme entre les militaires chinois et leur gouvernement civil.

Dodd opina avec une certaine ostentation, heureux de pouvoir apporter une contribution diplomatique.

— J'aimerais être régulièrement informé de la situation politique chinoise par votre responsable des affaires chinoises, ajouta Bill d'un ton dégagé, l'air de dire :

— Machin-chouette, j'ai oublié son nom...

Art Dodd lui jeta un regard narquois.

— Clarissa Leffler ?

Bill se sentit stupide, mais il insista. Il ne parvenait pas à l'oublier.

— Je voudrais qu'elle nous fasse un point.

Art acquiesça et retourna à sa place sans plus de commentaire.

À l'autre bout de la table, un assistant remettait une épaisse liasse de papiers au directeur du FBI. Bill demanda d'un ton sec :

— Puis-je savoir de quoi il s'agit ?

Asher hésitait.

— C'est une question dont je préférerais vous entretenir en privé.

— Ceci est mon conseil de sécurité. Il n'y a pas plus privé.

Asher jeta un regard farouche. Il se leva, longea la table et vint poser ses documents devant Baker.

— C'est un mandat de perquisition avec assignation à comparaître, expliqua-t-il. Nous avons de bonnes raisons de penser, preuves à l'appui, qu'un membre de votre entourage commet régulièrement des infractions à la loi sur le secret d'État. Sous forme, entre autres, de contacts avec les Chinois.

Baker lisait en grinçant des dents, en proie à une colère grandissante.

— Je vois... Vous voulez poser des écoutes sur les téléphones de la Maison-Blanche ? Obtenir pour vos agents le droit d'aller et venir nuit et jour sans être soumis aux règles de sécurité ?

Il pressa un bouton qui établit automatiquement la liaison par visiophone avec le ministère de la Justice. La caméra fit apparaître un siège vide, où vint rapidement s'asseoir le président de la Cour suprême, Gerald Pritchard.

— Je veux que vous demandiez à la Cour suprême de déclarer inconstitutionnelle la loi sur le secret d'État. Mettez vos gens au travail. En attendant, vous préviendrez vos instances que toute application de cette loi illégale est un délit !

Pritchard n'eut pas le temps de répondre que Baker appuyait sur le bouton qui le mettait en communication avec son ministre des Finances. La caméra surprit l'homme en train d'enfiler sa veste.

— Exécution immédiate : aucun agent du FBI n'est autorisé à pénétrer dans l'enceinte de la Maison-Blanche ! Sans exception ! Demandez aux services secrets de dresser une liste de tous les membres actuels et passés du FBI et de leur faire vider les lieux ! Tous les agents de sécurité, en uniforme et en civil, sont habilités à employer la force pour les expulser.

Le ministre écoutait, bouche bée.

— Et à tuer s'il le faut, précisa le Président avant de raccrocher.

Hamilton Asher le fixait d'un œil malveillant. Baker regarda l'assemblée. À l'expression gênée qu'il lisait sur les visages, il comprit que ses collaborateurs le jugeaient excessif. Tas d'enfoirés !

fulmina-t-il intérieurement avant de reporter son attention sur Asher.

— Quant à vous... fichez-moi le camp !

La réunion du Conseil national de sécurité s'était partagée en deux groupes. Le premier, présidé de façon informelle par Élisabeth Sobo, contemplait un écran vidéo où un général leur donnait des nouvelles plutôt bonnes de la côte ouest : le 1^{er} corps avait encerclé les envahisseurs à San Diego. Le général Cotler attribuait cette victoire à la marine. L'amiral Thornton expliquait que les lignes d'approvisionnement chinoises, très étirées, étaient harcelées au large de Pearl Harbor par trois douzaines de sous-marins chasseurs, qui coulaient un million deux cent mille tonnes de chargement maritime par jour.

— Les sous-marins subissent des attaques de missiles vingt-quatre heures sur vingt-quatre, entendait vaguement Baker, mais ils sont jusqu'à présent relativement intacts.

Le commandant des marines, dont la 3^e force expéditionnaire marine, soit soixante mille hommes en tout, était postée tout autour de Pearl Harbor, marmonna :

— Qu'ils viennent les chercher !

Bill avait rencontré le commandant de la 3^e marine lors de sa tournée d'inspection à Hawaï. Le marin lui avait confié sa définition de la victoire :

— Si nous sommes tous morts et que les Chinois tiennent la plage, j'accorde à mes hommes une mention « bien ». Si nous sommes tous morts et que les Chinois ne tiennent pas la plage, c'est la mention « excellent ».

À l'autre extrémité de la table, en face de Bill Baker, la seconde moitié du Conseil débattait avec la vice-présidente d'une autre guerre, celle-là intérieure.

— Il faut renvoyer Asher, recommandait le ministre de la Justice Pritchard.

— Non ! s'insurgea Frank Adams avec une véhémence excessive. Ce serait un suicide politique. Il bénéficie d'un énorme soutien au Capitole. Il se créerait une commission bipartite pour nous mettre en examen et enquêter sur la justification des soupçons d'espionnage chinois. Rendez-vous compte !

Les cartes qui ornaient les écrans sur les murs laissèrent la place à une teinte bleue uniforme. La porte s'ouvrit sur Clarissa Leffler. Un

officier aux cheveux ras lui indiqua une chaise vide ; elle s'assit en posant son paquet de dossiers. Les conversations se réduisirent alors à un murmure. La jeune femme se mit à lire sans attendre d'y être invitée. Une mèche s'était échappée de la lourde barrette qui retenait ses cheveux. Elle avait un cou longiligne, les épaules fines.

— C'est une coïncidence extraordinaire, confirmait-elle à la vice-présidente. Mais il est impossible de savoir si les ministres du Commerce et de la Défense se sont réellement rencontrés. Tout ce que nous savons, c'est que le ministre Han et le général Liu Chang-xing ont tous les deux passé un jour à Bali, en même temps... À partir de là, on peut supposer qu'ils se sont retrouvés, mais ça reste une supposition.

— Quelle serait la signification d'une telle réunion, si elle a eu lieu ? demanda Bill.

Les murmures se turent. L'intervention de Clarissa prenait une toute autre importance dès lors que le Président s'en mêlait.

— Il n'y a pas eu, à notre connaissance, de concertation en privé des trois membres de la troïka civile, le Premier ministre, le ministre du Commerce et le chef de la Sécurité, avec le ministre de la Défense Liu depuis celle de Tel-Aviv — le gouvernement civil avait alors repris le pouvoir de décision sur les armes nucléaires. Depuis, l'affrontement a été permanent.

Le conseiller à la Sécurité nationale demanda si Mlle Leffler pensait les civils hostiles à la politique d'agression de leur pays.

— Non. Ils sont hostiles aux militaires, seulement. Dans les premières années, les civils sont parvenus, à force de pression et d'intimidation, à conclure des alliances bilatérales qui ont rapporté à la Chine près de la moitié de ses conquêtes territoriales. Le ministre du Commerce et son fils, Han Zhemin, précisa-t-elle avec un regard appuyé en direction de Bill, ont ainsi négocié des arrangements avec le Laos, la Malaisie, l'Indonésie, le Pakistan, l'Iraq et le Kazakhstan. Les victoires militaires de la Chine n'auraient jamais été possibles sans ces prestations diplomatiques. En revanche, après Tel-Aviv, les militaires ont continué seuls, sans le soutien diplomatique des civils — et ils se sont cassé le nez au Bosphore.

— Ils ont quand même réussi à nous envahir, remarqua Élisabeth Sobo d'un ton sarcastique.

— Mais ils ne nous ont pas battus, rétorqua Clarissa.

Baker ne put réprimer un sourire.

— Non, en effet, admit-il. Mais vous êtes en train de nous dire

que les militaires chinois seraient autrement plus efficaces s'ils œuvraient avec, plutôt que contre, les dignitaires civils. Je suis d'accord. Votre objectif, annonça-t-il en regardant Art Dodd, le patron de Clarissa, doit désormais consister à veiller à ce que l'antagonisme entre les pouvoirs s'aggrave.

Le secrétaire d'État approuva et se pencha sur son bloc-notes. Pourtant, après un moment, il reposa son stylo sans avoir rien inscrit, faute d'inspiration.

Et pour cause... se dit Baker. Quelle influence pourrions-nous avoir sur la politique ? En lançant ce grand projet qu'il n'avait pas les moyens de réaliser, il entrait en guerre contre des moulins à vent. C'était manifestement l'impression générale. Il n'avait plus devant lui que des regards fuyants. Clarissa Leffler fut la seule à ne pas se détourner. Elle l'observait, au contraire.

Mobile, Alabama

4 octobre, 13 h 30, heure locale

Le lieutenant Wu contemplait la boîte aux lettres en béton surmontée d'un petit dôme en coquillages. Les hommes de la patrouille qui l'accompagnait jetaient des regards inquiets sur les maisons vides de Sea Sprite Drive. Un vent chaud venu de l'étendue bleue du golfe les enveloppait. Les hautes herbes qui masquaient le ruban blanc de la plage ondulaient à la brise.

La maison n'avait rien d'extraordinaire. Elle était juste un peu bizarre. Comme toutes les autres villas du secteur, elle était bâtie sur pilotis. Les vitres sombres étaient striées de traînées sales.

Wu se dirigea vers la porte d'entrée, sous la protection du fusil-mitrailleur monté sur le toit du command-car. Naturellement, elle était fermée à clef. La patrouille, devinant ses intentions, se répartit aux quatre coins de la propriété. Wu contourna la maison jusqu'au hangar. L'autre porte était également verrouillée. Il adressa un signe au sergent. L'homme portait au visage une vilaine cicatrice laissée par une brûlure. C'était un combattant aguerri malgré son âge, qui ne devait pas dépasser vingt ans.

Le sergent tira dans la serrure. Le fracas de l'arme ébranla les nerfs de Wu. Dans les stands de tir de l'école militaire, il avait toujours un casque sur les oreilles. Ses tympanes inaccoutumés s'insurgeaient.

La porte criblée céda sans mal. Wu entra.

— Mon lieutenant ! protesta le sergent.

Ses hommes auraient dû précéder Wu pour inspecter la maison. Mais Wu n'y tenait pas ; c'était bon pour les civils, pour son père. Il sortit son pistolet, le chargea et gravit l'escalier.

De toute façon, se disait-il, la maison est vide.

La cuisine se trouvait en haut des marches. Il n'y restait pas la moindre trace de vie, pas plus que dans les chambres. Wu replia les volets à lattes, découvrant un panneau de fenêtres donnant sur la mer et le sable laiteux.

Les soldats brandissaient leurs fusils, mais affichaient de larges sourires en échangeant entre eux des regards admiratifs. Une muette appréciation de la beauté du paysage. Et de la maison.

Le sergent aboya un ordre. Ils se dispersèrent vers les autres pièces.

Wu visitait. Chambre des parents. Salle de bains. Un petit salon ou bureau. Une pièce moins grande constellée de marques de papier adhésif, à l'emplacement d'anciennes affiches. C'était là, sa chambre. Dans le cabinet de toilette trônait une coiffeuse surmontée d'un miroir rond, dans un cadre ovale.

Il fouilla les tiroirs. Il n'y trouva que quelques mèches de cheveux, des coton-tiges et une bande Velpeau. Les soldats le regardaient avec étonnement s'agenouiller pour examiner les fonds de placard. Il ramassa sur le tapis un peigne de plastique servant à retenir les cheveux des filles et le glissa dans sa poche. Il ouvrit l'armoire à linge.

Il se hissa jusqu'à la dernière étagère, et tâtonna ; un disque plat glissa sous sa main, couvert de poussière.

Quand il redescendit, il souffla sur le DVD. Le titre apparut sur la pochette : *Space Marines* n° 3, l'invasion. Au-dessous, en petits caractères, on lisait : « Avec Bill Baker ».

Wu laissa échapper un petit rire ; les soldats sourirent d'un air ravi sans savoir pourquoi.

*Base de lancement de missiles de White Sands, Nevada
4 octobre, 16 h 20, heure locale*

Le petit hélicoptère de l'armée se posa en douceur dans un tourbillon de sable. Bill Baker ne voyait à travers la vitre qu'un écran de poussière. Les membres d'équipage vinrent l'aider à détacher sa

ceinture pendant que les rotors s'arrêtaient lentement. La porte s'ouvrit sur l'extérieur d'où leur parvenaient la plainte du vent et les échos de voix distribuant des ordres.

— C'est bon ! cria quelqu'un. Amenez les cales !

Bill sortit dans un halo de soleil où volait encore une nuée de sable. Il plissa les yeux sous l'assaut des grains. Il se courba et inclina la tête. Des hommes se glissèrent en rampant sous le ventre de l'appareil pour placer des cales de caoutchouc de part et d'autre des roues. Des mains s'emparèrent de Bill pour le guider.

À ses pieds s'ouvrait une bouche obscure avec, en guise de dents, une rangée de marches de béton.

Bill descendit vers les entrailles silencieuses de la terre. Le sable crissait sous ses semelles. Dans le boyau de murs épais, le vent perdit peu à peu son souffle. Les bruits s'estompèrent. La lumière faiblit. Un homme en combinaison de vol tenait un panneau ouvert. Il salua de sa main libre. Bill lui adressa un signe de tête et pénétra dans l'usine souterraine.

Un tonnerre d'applaudissements éclata dans l'antre caverneux. Les ouvriers en blouse de couleur et casque rigide battaient des mains et scandaient des acclamations sous la rambarde devant laquelle se tenait Bill. Il n'y avait pas de micro, mais ce n'était pas nécessaire. Quand le sas se referma derrière lui, le grincement se répercuta contre les murs, le sol et le plafond.

Bill n'avait pas préparé de discours. Les applaudissements s'apaisèrent, remplacés par le brouhaha propre aux foules enthousiastes. Bill se sentait chez lui malgré le décor inhabituel.

— Je vous remercie, lança-t-il d'une voix forte en désignant les lieux d'un geste large, de m'accueillir si chaleureusement dans votre petit pied-à-terre.

Il y eut des rires dans l'auditoire. Partout où il posait les yeux, Bill ne rencontrait qu'un agencement de détails fonctionnels. Une ramification de lignes peintes aux différentes couleurs des blouses des ouvriers convergeait vers des trous forés dans le sol. Les plafonds étaient traversés d'un enchevêtrement de câbles. Cela ressemblait à une gare de triage inversée, dans un drôle de pays souterrain. Tout n'était qu'acier et béton, à une exception près, qui accrocha le regard de Bill : un grand drapeau américain s'étalait sur l'un des vastes murs.

Il continua :

— Vous êtes engagés dans une grande entreprise qui sauvera

peut-être bientôt notre patrie menacée. Si personne aujourd'hui ne connaît la mission secrète qui est la vôtre, dans quelque temps, votre travail suscitera l'admiration de tous.

Une nouvelle vague d'applaudissements s'éleva. Bill fut ému. Ces gens, scientifiques, ingénieurs, programmeurs, comptables, ouvriers, avaient quitté leurs familles depuis près d'un an. La confidentialité, la séparation devaient peser sur les cœurs et les esprits.

— Je suis impatient de voir ce que vous avez fait.

Bill se dirigea vers l'escalier de métal et traversa la foule en serrant des mains au passage.

L'appareil sur lequel était penché le Président se révélait plus petit qu'il l'avait imaginé. En revanche, le cockpit était plus spacieux que dans les autres avions de combat. Le pilote qui occupait le siège éjectable expliquait :

— Ce manche à balai bascule automatiquement de la commande des ailerons à celle des propulseurs sous l'effet de la pression atmosphérique et de la vitesse.

— Comment ça vole ? demanda Bill au pilote d'essai en chef.

— Eh bien, monsieur, répondit le colonel, un Afro-Américain au sourire bon enfant, dans l'atmosphère, je préfère de loin le F-26. Il est vrai que, jusqu'à présent, nous n'avons pu expérimenter que des chutes libres à très basse altitude. Je dirais que cet engin plane plutôt mieux que la navette.

— Vous connaissiez le pilote qui a été tué lors des essais le mois dernier ?

Bill rectifia aussitôt :

— Oui, évidemment, vous le connaissiez.

Le regard ailleurs, l'homme délivra les informations qui lui coûtaient le moins :

— La météo était limite quand il a décollé. Le vent soufflait en rafales de trente à quarante-cinq kilomètres/heure. Ils ont volé pendant à peu près quatre heures avant de se décider à tenter le largage. C'était un essai très important, destiné à vérifier le système de déploiement des ailes. Pour voir si le mécanisme hydraulique pouvait faire repasser l'aile de la position repliée à la position déployée après la rentrée dans l'atmosphère.

Il glissa à Bill un regard furtif.

— D'après ce que nous savons, Doug a dû heurter accidentellement le levier de largage de secours.

Ce n'était pas ce que disait le rapport officiel. La commission d'enquête du général Latham était arrivée à la conclusion que le major Douglas Crenshaw avait désobéi aux ordres sur la distance de sécurité et poursuivi le vol d'essai. D'après Latham, Crenshaw devait être jugé en cour martiale à titre posthume. Bill avait préféré remettre une médaille à sa jeune veuve.

— Le système hydraulique est-il réparé ? s'informa Bill.

— Je crois qu'il faudra attendre la semaine prochaine pour le savoir.

— Le vent a-t-il joué un rôle dans ce crash ?

— Non, étant donné que le mécanisme de déploiement des ailes n'a pas fonctionné, monsieur. Mais on a relevé de violents vents de travers à environ vingt milles quand Doug a tenté d'ouvrir le parasail.

— Je croyais que le parasail était conçu pour s'ouvrir à très grande vitesse en cas de dommage, s'étonna Bill.

— C'est vrai, monsieur, à grande vitesse, mais à basse altitude là où l'atmosphère est la plus dense. Le pilote considéra Baker. D'ailleurs, monsieur, je crois exprimer l'opinion générale des pilotes d'essai en vous disant qu'aucun de nous n'aime beaucoup le parasail. Nous préférons encore rester aux commandes du Falcon, avion esquiné ou pas, plutôt que nous servir de ce truc. Le siège éjectable de Doug s'est emmêlé dans les foutues suspentes ! déplora-t-il avant de s'excuser. C'est une surcharge inutile, monsieur. Il vaut mieux emporter plus de carburant, d'oxygène et de munitions.

Bill s'adressa au chef de projet du Fighting Falcon XF-36, déjà sur la défensive.

— Le parasail est comme tous les autres éléments de l'appareil, monsieur le Président. Il a des défauts que nous nous efforçons de corriger. Mais c'est un gage de sécurité indispensable.

— Ne croyez-vous pas que vous devriez écouter les hommes et les femmes qui sont appelés à voler sur cet avion ? C'est eux qui iront au combat sanglés dans ce machin.

L'ingénieur fronça les sourcils, baissa les yeux et avoua :

— Nous avons une équipe qui étudie la possibilité de supprimer le dispositif de sauvetage reposant sur le parasail, monsieur.

Bill approuva et se redressa. Les directeurs des différents services qui travaillaient sur l'analyse du crash se trouvaient rassemblés. Aux pieds de Bill, l'aile gauche était déployée dans la position

« verrouillée », c'est-à-dire en mode « avion ». L'autre aile était rabattue vers le nez de l'avion en position « repliée », correspondant au mode « vaisseau spatial ». Le blindage réactif en titanium qui habillait la face inférieure du XF-36 le protégerait des shrapnels provenant des armes antisatellites chinoises.

Mais la principale qualité défensive de l'appareil résidait dans sa maniabilité. Le fuselage anthracite était hérissé de tuyères. Sous les deux empennages verticaux à l'arrière saillaient deux énormes réacteurs hybrides. Dans l'espace, c'étaient des moteurs de fusée à carburant liquide. Dans l'atmosphère, c'étaient des réacteurs alimentés par une gigantesque arrivée d'air fixée sous la carlingue. Elle assurait également une protection contre l'échauffement lors de la rentrée dans l'atmosphère et valait au XF-36 son nom de Falcon, à cause de sa vague ressemblance avec l'ancien F-16. Mais la similitude de cet engin d'un nouveau type avec les précédents avions de combat s'arrêtait là. L'ambitieuse machine n'était pas destinée à expérimenter des techniques d'extrême pointe, mais bien à combattre. Et le plus tôt possible.

— Dans combien de temps le Falcon sera-t-il opérationnel ? s'enquit Bill en interpellant du regard les hommes et femmes attroupés dans la salle.

L'ingénieur chef de projet, qui se tenait à son côté, s'éclaircit la voix, ajusta ses lunettes et regarda autour de lui.

— Dans trois ans, monsieur.

La tête de Bill pivota, comme mue par un ressort.

— Peut-être deux si nous évacuons quelques détails.

Bill écumait. Deux ou trois ans ! On ne pouvait se permettre d'attendre aussi longtemps ! Le même homme lui avait fait la même réponse à la même question six mois plus tôt, alors que l'extraordinaire machine qu'ils avaient sous les yeux était à l'état de carcasse informe.

Le pilote d'essai exhala un soupir en considérant les panneaux de contrôle illuminés qui tapissaient sa cabine. Le bruissement de son souffle, où tremblait la même déception que celle éprouvée par le Président, parut amplifié par le silence absolu qui régnait dans le hangar.

— Avez-vous d'autres estimations à m'offrir ? interrogea Bill en s'adressant au colonel.

Le pilote fixait son commandant en chef, la mâchoire crispée. La

fureur de Bill s'atténua devant le spectacle de cette colère plus grande encore que la sienne.

— Alors ? insista Bill pour forcer le mutisme du colonel.

— Nous sommes en guerre, monsieur le Président. Je suis prêt à voler.

Les paroles soulevèrent un concert de protestations parmi les experts en blouse de laboratoire.

— Nous avons la propulsion, le guidage et les armes !

— Monsieur le Président, intervint le chef de projet d'une voix plaintive, la construction du navire-atelier n'est rien à côté du programme de mise au point du XF-36. Je ne parle pas de l'ampleur du budget, mais de la complexité du projet. Il n'y a guère que le projet Manhattan qui lui soit comparable dans l'histoire. Quand vous nous avez donné le feu vert, nous avons listé dix millions de petites étapes à franchir dans les domaines de la recherche, de la conception, de la construction, des essais et des actions correctives. Conformément à vos directives, nous avons réduit à deux millions, en éliminant tous les détails, le nombre des éléments de cette liste, lesquels constituent une série de jalons indispensables que s'efforcent actuellement de suivre deux cent cinquante sous-traitants et plus de cent mille ingénieurs, scientifiques et ouvriers répartis dans tout le pays. Pour votre information, nous en avons déjà réglé à peu près la moitié.

L'homme devenait écarlate. Il poursuivit :

— Si nous lançons l'engin maintenant, nous perdrons des appareils, des pilotes et l'effet de surprise. Les Chinois commenceront à élaborer un antidote avant même que notre aéronef ait pu servir.

Survoler les Chinois à plusieurs milliers de kilomètres d'altitude, hors de portée des armes antisatellites chinoises les plus puissantes, et montrer la supériorité technologique des Américains. Quel coup de fouet pour le moral du pays harcelé !

Bill fondait de grands espoirs sur le projet... qui ne se réaliserait, hélas ! que dans plusieurs années, à un stade ultérieur de la guerre. Si nous tenons assez longtemps, songea-t-il.

— Faites au plus vite, leur recommanda-t-il en lançant un V de la victoire à l'ingénieur en chef, qui sourit largement.

Dans l'hélicoptère qui le ramenait à l'Air Force One, le Président se sentait gagné par l'optimisme. Les navires-ateliers assureraient à l'Amérique la maîtrise des mers et le Fighting Falcon celle des airs et

de l'espace. Ils lanceraient en orbite géosynchrone élevée la station militaire qui était actuellement en cours de construction dans le Colorado. Celle-ci abritait une foule d'armes à vocation essentiellement défensive, ayant pour véritable objectif le renseignement.

On vint lui remettre un ordinateur de poche. Stephie souriait sur l'écran.

Bill se planta un écouteur dans l'oreille et enfonça la touche « entrée » sans prendre le temps de se préparer au choc émotionnel.

— Je suis en vie, disait Stephie sans fioriture ni beaucoup d'enthousiasme. Mais je suppose que tu le sais déjà. Nous, euh, nous avons eu beaucoup de victimes.

Sa voix s'était soudain mise à trembler comme si le rempart de volonté qui lui permettait de surmonter le traumatisme commençait à s'effriter.

— Ça aussi tu le sais, je pense. J'en suis même sûre.

Tout l'univers de Bill tenait dans cette image de sept centimètres sur douze dont il caressait la bordure. La caméra bougea quand Stephie s'en empara pour la rapprocher de son visage. Bill apercevait un coin de ciel, des arbres agités par le vent.

— Je t'aime, papa, déclara-t-elle, les yeux rivés sur la caméra, comme si c'était là le motif principal de son message.

Bill sentit un frisson le parcourir.

— J'aurais aimé, vraiment aimé, pouvoir passer plus de temps avec toi, c'est tout.

Il ferma les yeux et se contenta d'écouter. Elle lui parla de la nourriture, du temps, de leurs activités quotidiennes. Pas une fois, elle n'évoqua l'accrochage ni ses camarades.

— Bon, je sais que tu es très occupé. Je ne vais pas abuser. Je voulais seulement te dire que je t'aime. Au revoir, papa. À bientôt. Je t'embrasse.

L'image vibra et se renversa pendant qu'elle tripotait les boutons. Bill aperçut à l'arrière-plan un homme torse nu, dans une tranchée. Il portait des gants et maniait une pelle. Un masque de chirurgien lui couvrait le nez et la bouche. À chaque coup de pioche, la terre volait autour de lui. Un long sac de plastique noir, du type de ceux qui servent à envelopper les corps, gisait au bord du trou. Ce fut la dernière image que Bill vit avant l'extinction de l'écran.

Ritz Carlton, Atlanta, Géorgie
4 octobre, 23 h 30, heure locale

Wu et Shen Shen firent l'amour deux fois. La première fois dans la précipitation, elle s'appliquant à le satisfaire. La deuxième fois avec lenteur, pour son plaisir à elle.

Après, elle commanda une collation, comme d'habitude. Aussi nue qu'on peut l'être, elle gloussait au téléphone.

— Bon, une tarte aux noix de pécan... C'est quoi, ce truc ?

Nouveau ricanement. Wu prit son pantalon abandonné sur le dossier d'une chaise.

— Tu as un corps superbe ! s'extasia Shen Shen, toujours au téléphone.

Wu ne répondit pas.

— Oui, avec de la glace ! Et elle posa sans douceur le combiné sur son support. Ils ont rien dans cet hôtel ! On pourrait pas en changer ?

— C'est le seul qui ait l'électricité.

Quand il se retourna vers elle, elle était déjà en train de prendre une nouvelle dose de coke. Il tomba un peu de poudre blanche sur son ventre, à la limite des poils pubiens. Elle essaya de la récupérer, en vain. Elle demanda :

— Tu veux ?

— Non merci.

Il sortit le DVD de sa poche.

— Chic, un film ! s'exclama-t-elle en se relevant sur les genoux pour sautiller comme un cabri.

— C'est vieux.

— Très vieux ? Un an ? deux ans ?

— Non, beaucoup plus. Ça date des années 1990.

— Oh ! soupira-t-elle, déçue.

Wu glissa le DVD dans le lecteur et vint s'étendre près d'elle, à plat ventre, la tête au pied du lit. Il appuya sur « play ». Elle se blottit contre lui pendant que se déroulait la première scène, plutôt ridicule. Le héros naviguait à bord d'un vaisseau spatial impossible. Shen Shen s'écria :

— Oh ! mais c'est Bill Baker ! Il paraît plus jeune.

La sonnette de la porte retentit.

— Ma glace !

Elle courut à la porte dans le plus simple appareil.

— Mets quelque chose ! gronda Wu.

— Non ! lança-t-elle par-dessus son épaule. Si le type me regarde, j'exigerai que tu lui fasses arracher les yeux !

Elle ouvrit. Il entendit résonner ses cascades de rire. À son retour, il demanda d'un air indifférent :

— Il t'a regardée ?

— Bien sûr. Mais ne sois pas jaloux. C'était un Américain.

Elle se prépara encore une nouvelle ligne de coke.

— Il m'en faut une avant la glace, se justifia-t-elle en croisant le regard de Wu.

— Dépêche-toi, dit-il sans cacher son mécontentement, la télécommande à la main.

Quand elle bondit sur le lit, la glace se renversa sur son sein. Wu dut lécher.

— Bon, on peut voir ce film maintenant ? dit-il.

Shen Shen avait maintenant les yeux injectés de sang. Elle porta la coupe à sa bouche et engloutit la sucrerie comme un paysan affamé. Le menton dégoulinant, elle demanda :

— Tu crois qu'elle est jolie ?

— Qui ?

Shen Shen posa la coupe sur la table de nuit en haussant les épaules.

— T'inquiète. Regardons.

Elle égrena sur son dos un chapelet de baisers glacés. Il roula sur lui même pour s'écarter en riant.

— Qui ? Qui est jolie d'après moi ?

Shen Shen évitait son regard. Wu se rendit compte qu'elle en avait dit trop.

— La fille du président américain, qui d'autre ? lâcha-t-elle d'un ton agressif en se recroquevillant comme pour se protéger.

Wu examina ses traits. Elle contemplait l'image arrêtée sur l'écran de télévision, mais ses yeux allaient et venaient fiévreusement d'un coin à l'autre du cadre.

— Pourquoi tu me poses cette question ?

Shen Shen soupira.

— Parce que tu penses à elle. Je le sais.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Elle se redressa d'un mouvement brusque. Wu savait que la drogue saccadait ses gestes. Mais il y avait autre chose.

— Ça se voit ! cracha-t-elle.

— À quoi ?

— Tu passes à son lycée et tu restes une demi-heure à fouiller dans un tas de gravats !

Shen Shen n'était pas très bonne actrice. Elle se laissait guider par la colère.

— Ensuite, tu interrogues l'Intell pour examiner son dossier ! Tu es allé chez elle aujourd'hui. C'est là que tu as trouvé ce film. Je te rappelle que je suis la secrétaire personnelle du général Sheng !

— La secrétaire ? glissa Wu dans un souffle.

Elle sortit de ses gonds, les nerfs galvanisés par la cocaïne.

— Qu'est-ce que tu sous-entends ? Que je couche avec ce vieux tas d'os ?

— Non.

Wu se sentait triste, déprimé.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

Il enfouit son visage dans le lit. Shen Shen approcha ses lèvres de son oreille et l'assaillit de baisers, tout en le caressant. Wu se retourna pour lui faire face, en proie à l'excitation. Elle l'embrassa. Il résista et se redressa.

— Pour qui travailles-tu ? murmura-t-il.

Une expression peinée se peignit sur le visage de la jeune femme. Il se détourna. Elle accrocha son regard, une lueur d'intense regret dans les yeux, et l'embrassa encore.

Elle lui fit l'amour, mais il demeurait immobile, pensif. Il ne pouvait croire qu'elle était à la solde de Sheng — le vieux soldat guerroyait depuis plus de dix ans ; or elle était un pur produit du Pékin moderne.

Enfin, ils visionnèrent le film.

Wu y trouvait du plaisir. Il riait, s'émouvait, admirait... Certes, le personnage de Bill Baker n'était qu'une création hollywoodienne ; pourtant, il portait en filigrane les qualités que Wu avait appris à admirer : le courage, bien sûr, mais un courage tendu par le sens du devoir. L'acceptation des risques, dans un but noble. L'art de commander en n'exigeant des autres que ce dont on est capable soi-même.

Le personnage de Bill Baker présentait également un aspect jamais évoqué par les instructeurs de Wu, auquel il était sensible : la compassion. À tel point même, qu'il la ressentait comme un trait de caractère profondément ancré en lui, inné. La souffrance et la mort restaient présentes ; elles laissaient des traces, des cicatrices.

La capacité du héros à concilier l'humanité des sentiments et le sens du devoir était marquante. Et Wu y puisait une raison d'espérer.

— Alors, marmonna Shen Shen, tu la trouves jolie ?

— Qui ça ?

— La fille du Président !

— Je ne sais pas.

Shen Shen était agacée.

— Tu as vu sa photo ! Son dossier contient des photos de classe. Tu as regardé le reportage qui a été fait sur elle. Ce n'est qu'une simple question. Est-elle jolie, oui ou non ?

Wu roula sur le dos en serrant le drap contre lui. Il scrutait le miroir accroché au plafond — Shen Shen avait choisi la suite nuptiale.

— Simple, peut-être, mais ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi tu me poses cette question avec tant d'insistance.

Il observait son reflet dans la glace. Il avait plus de poils sur le torse que la plupart des Chinois. Ç'avait été un sujet de taquinerie de la part de ses camarades. Il admira le dos de Shen Shen, le tracé parfait des vertèbres et des côtes sous la peau délicate.

Elle mâchonnait le drap de satin.

— Voyons, voyons, dit-elle précipitamment. Pourquoi est-ce que cela m'intéresse ?

Elle éclata de rire, mais ses yeux rougis étaient humides.

— Qu'est-ce que tu préfères ? reprit-elle dans un chuchotement. Les Chinoises ou les Américaines ?

C'était donc ça. Wu comprenait. Il agita la tête et leva de nouveau les yeux vers la glace. Il ressemblait à un Chinois, avec quelque chose d'édulcoré dans les traits. De plus rond. De plus clair. Il se voyait comme elle le voyait et il comprenait sa question. Pour elle, comme pour tous les Chinois, il avait l'air d'hésiter entre les deux moitiés de sa personne. En réalité, il n'hésitait pas du tout. Du moins, jusqu'à présent.

Quand il reporta son regard sur Shen Shen, il ne vit que son abondante chevelure. Elle s'était pris le visage entre les mains et lui tournait le dos. Ses épaules étaient secouées de sanglots. Wu se lova contre elle et la serra dans ses bras. Il ne pouvait répondre à sa question ; elle touchait de trop près ses origines. Son silence devait suffire.

Elle ne sait donc pas tout, constata la part spéculative de son cerveau. Elle connaissait son identité, mais pas son histoire. Sa

famille avait si bien gardé le secret que les employeurs de Shen Shen n'avaient pu l'inclure au dossier.

Sinon, elle ne se serait pas demandé pourquoi il s'intéressait à Stephanie Roberts.

Savannah River, Caroline du Sud
5 octobre, 5 heures, heure locale

L'air était froid et chargé d'humidité. Un halo de condensation se formait à chaque mot proféré.

— Le jour se lève ! cria Stephon Johnson.

Son cri se répercuta sur les murs de béton nu du bunker.

— Burns ! Roberts ! Sortez de là !

Stephie avait mal dans tous les os. Depuis dix jours, ils préparaient une ligne défensive le long du fleuve : ils creusaient des tranchées, remplissaient des sacs de sable, enterraient des câbles, recouvraient d'épaisses couches de bois et de terre les nids de mitrailleuse, élevaient des murs de sacs de sable de trois mètres de haut autour des fosses à mortier. L'ensemble était conçu pour parer à un déluge d'explosifs de forte puissance et de balles supersoniques. Qu'est-ce qui nous attend ? se demandait Stephie. Tout ce dont elle était sûre, c'était que ce qui les attendait ne devait rien à la miséricorde de Dieu.

— On se bouge le cul ! aboya Johnson d'une voix éraillée.

Stephie sortit de son sac de couchage, le visage enfoui dans le magma de serviettes sales qui lui avait servi d'oreiller. L'odeur fade du béton frais lui collait à la bouche, aux narines, aux cheveux. John et Stephie attrapèrent leurs armes puis se dirigèrent vers l'unique issue.

Animal ronflait avec constance dans un coin de la vaste salle qui composait à elle seule le bunker. Becky s'était bouché les oreilles avec du coton. À eux cinq, en comptant Johnson, ils étaient tout ce qu'il restait des treize soldats qui avaient pris part au bref assaut de Mason Street. John et Stephie s'engagèrent dans le passage qui servait à la fois d'entrée et de sortie à leur abri, évocateur de tombes égyptiennes. Le boyau virait d'abord à droite, puis à gauche, dessinant un U de béton armé. La forme avait pour but d'empêcher les tirs et les obus de pénétrer directement par l'ouverture de la tranchée.

Mais elle créait en même temps la sensation qu'un danger était tapi à chaque tournant.

Avant d'émerger à l'air frais, Stephie effleura le mur dans un geste censé lui porter bonheur. Le béton n'était pas encore sec quand on leur avait attribué le bunker 9G. Dans un souci d'immortalité, les cinq survivants du 1^{er} groupe de combat avaient gravé leurs noms sur la surface encore tendre de la paroi. Comme dans la réalité, « John Burns » figurait à côté de « Stephanie Roberts ».

Stephie, John et Johnson surgirent, voûtés comme des bossus, sous le ressaut de la tranchée de défense avancée. La pente qui dévalait sous l'unique meurtrière aménagée dans leur bunker menait au fleuve Savannah. La berge et la colline dégagée étaient truffées de mines et placées sous le feu croisé d'armes préinstallées. Tous les soirs, quelque part sur la ligne, quelque chose ou quelqu'un explosait. Becky pensait à des cerfs lancés innocemment à travers leur territoire transformé en lieu de mort. Animal assurait que c'étaient des éclaireurs chinois, c'était pourquoi des tirs de mortier américains suivaient l'éclatement de la mine. En tout cas, ils avaient pris l'habitude d'avancer la tête baissée ; personne ne savait ce qui se cachait sur l'autre rive du fleuve — les patrouilles américaines s'effectuaient toujours vers l'arrière.

— Roberts, annonça Johnson, je te mets à la tête de l'équipe de tir Alpha.

Cette déclaration dissipa les brumes qui engourdissaient encore l'esprit de Stephie.

— Quoi ? Qu'est-ce que... ? Moi ? Pourquoi pas John ? Il est soldat de 1^{re} classe...

— Non, rectifia Johnson. Il est caporal et lui, il prend en charge l'équipe de tir Bravo. Je viens de passer sergent et je commande le 1^{er} groupe. Roberts, à partir de maintenant, tu es 1^{re} classe. Félicitations et tout le bordel.

— Qu'est-ce que c'est que ces foutaises bureaucratiques ? Il faut trois chefs pour commander qui ? une personne ! Becky Marsh !

— On nous envoie des remplaçants, expliqua Johnson avant de se remettre en marche.

John et Stephie lui emboîtèrent le pas. La ligne de front principale suivait l'arête d'une corniche surplombant le fleuve qui s'étirait cent cinquante mètres plus bas. Les parapets se composaient de terre étayée çà et là de poutres arrachées à la ligne de chemin de fer et d'un nombre infini de sacs de sable. Les fossés d'écoulement étaient déjà

saturés. Stephie marchait sur le rebord le plus élevé et le plus sec, en évitant les flaques infestées de moustiques.

Au-dessus de la tranchée, les pins verdoyants de Caroline du Sud offraient un contraste saisissant à l'arrière-plan du bouge insalubre qu'ils habitaient. De temps en temps, leur parfum voltigeait jusqu'à la fosse des soldats et effaçait un instant la puanteur humaine. Stephie s'emplissait les poumons de ces bouffées rafraîchissantes qui la transportaient loin de cet endroit abominable.

Ils quittèrent la ligne de front pour emprunter une tranchée de circulation qui suivait une pente abrupte pour dévaler la colline. Les traverses de chemin de fer réparties sur le sol ne jouaient pas le rôle escompté. Elles n'empêchaient pas de glisser sur la boue accumulée par la pluie et ne permettaient pas de marcher d'un pas sûr sur cette patinoire.

Au pied de la colline, ils gravirent une échelle grossière, fabriquée avec des rebus de caisses, pour remonter au niveau du sol. Là, ils veillèrent à ne pas s'écarter du sentier sinueux délimité par deux rangées de piquets surmontés de bouts de tissu. Les mines répandues de part et d'autre étaient censées n'entrer en action qu'au signal d'un ingénieur, mais personne ne souhaitait risquer sa vie sur la foi d'une supposition.

Comme ils approchaient d'une route creusée d'ornières, ils perçurent des ordres secs lancés à voix contenue. Les rangs de soldats casqués formaient une masse sombre. Les crissements des freins et des boîtes de vitesses des derniers camions qui les avaient amenés trahissaient la hâte des chauffeurs à repartir. Les phares clignaient par intermittence au travers de la longue chaîne noire formée par les centaines de fantassins.

Johnson se glissa dans une file alignée derrière un ordinateur portable posé sur une caisse de munitions vide. Les remplaçants, propres comme des sous neufs, s'attiraient les sarcasmes de Stephie et de ses camarades. Les survivants désenchantés de l'affrontement sanglant d'Atlanta estimaient que les nouveaux auraient dû creuser les tranchées à leur place. Stephie esquissa une grimace. Pendant qu'ils pataugeaient dans la crasse comme des bêtes, les bleus avaient dormi dans des lits et prenaient des douches dans de vraies salles de bains avec toilettes.

— Il m'en faut sept, déclara le tout nouveau sergent Stephon Johnson.

— Sept ? Pour un seul groupe ? Cinq, pas plus, décréta l'opérateur de l'ordinateur.

Éclairé par la pâle lueur de l'écran, l'homme brandit une main aux cinq doigts déployés. Cinq soldats furent détachés du groupe. Trois hommes et deux femmes énoncèrent leur matricule. Le sergent à l'ordinateur pianota sur son clavier.

— Vous appartenez, précisa-t-il, au 1^{er} groupe de combat, 3^e section, compagnie C, 3^e bataillon, 519^e d'infanterie.

Les cinq novices s'échangèrent des regards réjouis en entendant l'annonce aux allures officielles, manifestement importante pour eux. L'un d'eux répétait sa nouvelle identité à voix basse.

— Je m'appelle sergent Johnson, annonça le chef. Voici le caporal Burns et le soldat de 1^{re} classe Roberts. Bloquez la sécurité de vos armes. Fermez vos gueules. Baissez la tête. Ne touchez à rien. Restez en rang. Allons-y.

John et Stephie suivirent Johnson, désormais la figure paternelle dans ce nouvel univers. Les cinq remplaçants se mirent en route.

— Marchez bien entre les drapeaux, leur conseilla Stephie quand ils s'engagèrent dans le champ de mines.

Les Chinois qui attaquaient de l'arrière n'auraient aucun mal à repérer le sentier abondamment foulé, mais les feux croisés des mitrailleuses qui émergeaient de deux abris, de part et d'autre de l'échelle, pointés vers l'étroite tranchée, ne laisseraient guère de chances aux ennemis qui tenteraient d'encercler la position en restant sur le chemin.

Les huit soldats descendirent l'un après l'autre dans le sillon de terre brune. Ils progressaient lentement, freinés par les conscrits dont les sacs se coinçaient entre les parois trop proches. Les injures de Johnson et de Stephie accompagnaient chaque hésitation. La halte que les nouveaux firent pour admirer les bunkers fut interrompue par un « Fermez vos gu... » proféré par la jeune femme.

Plus ils approchaient du sommet, plus les trois vétérans se courbaient, plus les nouvelles recrues se redressaient, sous l'effet de la curiosité.

— Baissez la tête ! leur lança une Stephie incrédule.

Ils s'exécutèrent, l'arme au garde-à-vous, comme si les Chinois pouvaient tomber des arbres. Stephie agita la tête, effarée.

Dans la tranchée principale, ils passèrent devant un poste d'observation. La petite troupe resta bouche bée devant l'éventail d'écrans plats qui répandaient une vive lumière dans l'enclos de sacs de sable.

On voyait sur l'image le ruban noir du fleuve serpenter à travers les terres blanchâtres. Un soldat manipulait une caméra dont l'objectif était fixé sur une tige articulée dressée au-dessus de la tranchée, quelques mètres plus loin. Le mécanisme faisait entendre un faible bruissement électrique.

— Vous allez avancer, oui ? soupira Stephie.

Quand ils arrivèrent au bunker, Johnson s'agenouilla devant les murs épais. Les autres l'imitèrent. Les nouveaux, craignant de salir leur uniforme et leur paquetage, s'accroupirent sur leurs talons.

Johnson dit :

— Roberts, tu prends Marsh et deux nouveaux.

— Je ne veux pas de Becky, protesta Stephie.

— Je la prends, proposa John.

Il regarda les cinq remplaçants : trois hommes, dont deux étaient équipés d'armes automatiques, et deux femmes.

— Toi et toi, dit-il en désignant un garçon porteur de fusil automatique et une fille.

Il les entraîna dans le boyau obscur. L'un d'eux se cogna bruyamment au mur de béton en ratant le tournant.

— Je vais faire mon rapport à Ackerman, dit Johnson.

Il s'éloigna, laissant Stephie seule avec son équipe de tir.

La fille et les deux garçons avaient à peu près le même âge qu'elle. Ils regardaient leur chef, attentifs. La voix d'Animal tonna, venue du fond de l'abri :

— Vos gueules, merde !

Stephie pensa qu'elle devait prononcer quelques paroles graves ; une leçon de sagesse, acquise à l'épreuve du combat, sur l'art de rester en vie.

— Baissez la tête, leur dit-elle en se levant.

Sans en avoir reçu l'ordre, ils la suivirent jusqu'à un renfoncement creusé dans le mur. Il avait pour but d'abriter ceux qui seraient pris sous le feu dans la partie découverte de la tranchée. L'un des bleus faillit renverser le pilier de bois qui soutenait le toit vacillant.

— Attention !

Le soldat essaya de redresser le poteau, aggravant encore sa maladresse. Les autres commencèrent à enlever leur harnachement.

— Est-ce que je peux aller aux toilettes ? demanda un garçon.

— Non ! Et baisse la tête, nom de Dieu !

Avec leurs genoux fléchis et leurs casques inclinés, ils avaient quelque peine à se défaire de leurs sacs.

— Vos noms ! brailla Stephie.

— Dawson Rick, 2^e classe, bégaya celui qui détenait l'arme automatique.

Il avait un teint de roux, mais son casque, en glissant, découvrit un crâne rasé, sans cheveux d'aucune couleur. Il était grand et paraissait robuste.

— Tate Patricia, 2^e classe, enchaîna la voix fluette de la fille.

Elle crève de trouille, remarqua Stephie en regardant Dawson l'aider à déposer son paquetage. Elle se demandait avec inquiétude si la frêle Patricia serait capable de porter son chargement.

— Shelton Trulock, annonça le freluquet à lunettes qui serrait les cuisses comme un écolier devant la porte des WC. Vous êtes la fille du Président, pas vrai ?

— Va donc pisser.

Trulock demanda où se trouvaient les latrines.

— Tu t'en fous, des latrines. Va dans la nature. Les latrines, c'est pour chier.

Trulock écarquilla les yeux avant de s'éclipser.

— Baisse la tête ! lança Stephie.

Dawson et Tate observaient Stephie. La seconde bafouilla timidement :

— Est-ce que je peux... est-ce que je peux vous poser une question ?

Stephie l'encouragea d'un hochement de tête.

— C'est... c'est comment ? Le combat, je veux dire.

Stephie baissa les yeux. Depuis Atlanta, les autres rescapés et elle vivaient au jour le jour. Personne ne s'était demandé : comment c'est ? parce que tous avaient participé. Leurs souvenirs et leurs impressions avaient été hermétiquement enfouis, par consentement tacite. Comment c'était ? s'interrogeait Stephie. Son esprit refusait de répondre. Elle refusait d'ouvrir les vannes de sa mémoire. Elle fixa les deux visages anxieux sans parler.

Animal émergea du bunker, s'étira et poussa un bâillement sonore, après quoi il urina pendant un temps inconcevable.

— Animal, dit Stephie en guise de présentations.

— Vulgaire, remarqua Tate.

— C'est notre mitrailleur. Ils sont spéciaux, expliqua Stephie.

Une sorte de grattement se produisit au-dessus d'eux, suivi par l'apparition de Trulock sur le parapet de la tranchée. Une explosion ébranla soudain la colline, reprise en écho par la détonation d'un

fusil de gros calibre. Le corps du remplaçant tomba sur le sol. Stephie s'approcha en rampant. Il n'avait plus de tête.

— Ça va, Shelton ? s'inquiéta Patricia Tate, avant de reculer en criant : Oh ! seigneur !

Suivirent des sons inarticulés, des sanglots et les chuintements d'une respiration hachée. Dawson l'attira contre lui pendant qu'Animal venait s'agenouiller près de Stephie.

— Qui c'était ?

— Une recrue, l'informa Stephie, en état de choc. Trulock. Shelton Trulock.

— C'est pas un nom, marmonna Animal pour tout éloge funèbre. Je m'occupe du corps. Essaie de retrouver la tête.

— Il n'en reste pas grand-chose, signala Burns en arrivant sur les lieux.

Stephie ferma les yeux en songeant à toutes les bottes qui allaient fouler la partie la plus noble des restes de Shelton Trulock. Sa tête n'était plus qu'un éparpillement de débris parmi d'autres, mêlée aux déchets abandonnés.

— Merde ! jura Stephon Johnson en découvrant le drame. Il faut que j'aille en chercher un autre avant qu'il n'y en ait plus.

Et il soupira, écrasé de lassitude.

Animal saisit les pieds de Trulock et commença à le traîner. John l'arrêta ; ils soulevèrent le corps. Stephie se leva comme une somnambule et se dirigea vers le bunker en luttant contre le malaise. Soudain, elle s'immobilisa devant Tate et Dawson, blottis l'un contre l'autre.

— Baissez la tête.

Les premiers rayons de l'aube effleuraient les cimes des arbres sur la hauteur, de l'autre côté de la rivière. Comme à l'aube de l'humanité, le temps s'écoulait au rythme du soleil, non à celui de l'horloge. Les demi-teintes grises laissèrent place au vert vif des conifères. Le ciel était sans doute bleu et sans nuages, mais Stephie ne pouvait le voir par la meurtrière orientée en plan incliné vers le cours d'eau en contrebas. Dans la fente, il y avait à peine la place d'introduire le canon de son M-16 doublé du lanceur de grenades.

Johnson, Burns et Stephie contemplaient la brume qui s'élevait du fleuve. L'unique salle qui constituait leur bunker avait neuf mètres de long sur quatre mètres cinquante de large, mais le plafond, situé à un peu moins de deux mètres de hauteur, donnait une impression

d'exiguïté oppressante. Ils étaient neuf allongés sur le sol : les survivants du 1^{er} groupe de combat, plus les artilleurs, au nombre de deux, un médecin militaire, Melinda Crane, et Becky. Les deux coéquipiers traumatisés de Stephie se tenaient recroquevillés à côté des nouvelles recrues de John. Johnson n'avait pas réussi à obtenir un remplaçant pour Trulock. Flanké d'un nouvel adjoint, Animal couvrait sa mitrailleuse, qu'il fourbissait amoureusement avec un chiffon enduit de graisse. Melinda Crane, harassée, dormait en dessous de la meurtrière. Becky était assise, seule, adossée au mur près de la sortie.

Le calme qui régnait aux abords du fleuve convenait à l'heure matinale, mais Stephie trouvait à cette inertie une qualité étrange. Leur bunker occupait plus ou moins le centre de la position du bataillon. Six cents hommes et femmes tenaient une ligne installée le long des huit cents mètres de fleuve que les stratèges avaient jugés les plus susceptibles d'être traversés. Les berges sablonneuses et les larges plages que dominait leur abri avaient été lardées d'énormes mines antichars conçues pour éclater exactement sous les châssis au blindage léger des véhicules de combat chinois. Les mines antipersonnelles corasaient le tout — des Bouncing Bettys dernier cri destinées à mutiler plus qu'à tuer. Quand on effleurait le mince fil du détonateur, les disques jaillissaient à un mètre de hauteur avant de débiter tous azimuts huit cents éclats bien acérés.

John Burns regardait Stephie avec insistance. Il esquissa un mouvement de tête vers la sortie du bunker. Stephie le suivit. À l'air libre, dans la tranchée bordée de sacs de sable, Stephie s'accouda au parapet et fit basculer son casque en arrière pour dégager son front.

— Johnson dit... commença John.

— Je sais, l'interrompit Stephie. Il a entendu dire qu'ils tenteraient une percée ici même. Il prétend le tenir de la bouche d'un gradé. Je veux bien, mais combien de majors a-t-il l'occasion de fréquenter ?

— Peut-être, mais c'est logique. Ils essaieront de traverser la rivière en plusieurs endroits ; celui-ci convient.

— Mais ce serait suicidaire ! murmura Stephie.

Elle abattit la main sur le mur glacé du bunker. John fronça les sourcils et agita la tête, comme pour s'amuser de la naïveté de Stephie.

— Oh ! reprit-elle, et comment peux-tu savoir à l'avance ce que vont faire les Chinois, von Clausewitz ?

— Nous devons prévoir un plan.

Stephie lui décocha un regard d'incompréhension.

— Un plan ? Un plan ! Mon plan à moi, c'est de me battre ! Mon plan, c'est de tuer le plus possible de chinetiques !

— Stephie, s'ils nous débordent, chaque seconde comptera. La première vague qui franchira la crête continuera sur sa lancée pour harceler notre flanc arrière. La seconde posera une mitrailleuse à l'entrée de ce bunker et le nettoiera au lance-flammes. Vu ? Il faut que nous sortions du bunker, que nous dévalions la pente et gagnions le couvert des bois, de l'autre côté du chemin de terre avant que les Chinois aient le temps de s'organiser. C'est-à-dire toi et moi, Johnson et toute notre troupe. Parce que, sinon, nous serons faits prisonniers ou tués.

Stephie approuva.

— Ne remonte jamais en terrain découvert, continua John. Ce serait la mort assurée. Bats en retraite vers l'arrière par les tranchées de circulation. Compris ?

Elle hocha la tête.

John baissa les yeux.

— Il y a quelque chose que je voudrais te dire.

— Non.

Elle posa les doigts sur sa bouche pour l'obliger à se taire. Elle y sentit la pression de ses lèvres et reçut son baiser dans sa main tendue.

Un roulement de tonnerre, semblable au vacarme d'un train de marchandises qui dégringolerait du ciel, ébranla l'atmosphère. John poussa Stephie dans l'entrée du bunker au moment où se déchaînait un orage d'explosions. Ils franchirent les coudes en rampant sous une pluie de débris fumants. Stephie sentit le sol vibrer sous elle tandis que des milliers d'aiguilles lui transperçaient les tympans. Son estomac se révolta au passage des bourrasques de poussière et de fumée qui se déversaient à l'intérieur du bunker. Des langues de feu léchaient la meurtrière. Ses oreilles carillonnaient à chaque détonation. Elle fut saisie d'un vertige qui semblait l'entraîner de culbute en culbute alors qu'elle était plaquée au sol.

Le premier bruit qu'elle identifia fut un concert de quintes de toux. Puis des cris à l'extérieur. Les mines explosaient en rafales comme des feux d'artifice. Des mortiers, des obus, des missiles venaient s'écraser sur la façade de leur casemate en projetant des flammèches et des volées de terre par la fente de la meurtrière.

Un soldat gisait au fond du bunker, une nouvelle recrue. Sur le mur, au-dessus de lui, une trace écarlate marquait le cheminement de sa chute. Un autre homme hurlait à s'en déchirer les poumons tandis que Melinda Crane découpait au ciseau son uniforme fumant, un genou appuyé sur son buste. Les autres membres du 1^{er} groupe de combat se tenaient repliés au ras du sol.

Stephie se redressa sur les genoux, nauséuse, et brailla :

— Debout !

John se mit à quatre pattes à côté d'elle. La meurtrière crachait des étincelles qui allaient buter contre le plafond en arrosant les soldats d'infimes particules de béton. Crane se dirigea à croupetons vers un autre blessé, se dégageant difficilement du brûlé qui s'accrochait à elle en quémandant une dose de calmant.

John s'assit sur ses talons, se pencha et vomit. Animal se releva et cala son M-60 dans la meurtrière. Stephie se hissa des deux mains jusqu'à la mince fente horizontale qu'obstruaient désormais toutes sortes de débris.

La colline et même le fleuve étaient constellés de foyers d'incendie. Les rives étaient encombrées de carcasses de tanks chinois. Un véhicule de reconnaissance amphibie dérivait au fil de l'eau en tirant vers le ciel des salves capricieuses. Des lignes américaines fusaient des missiles qui frappaient les véhicules chinois avec une précision infaillible. De la rive opposée, les armes et missiles chinois tentaient de briser la ligne ininterrompue de tirs que formaient les meurtrières des bunkers.

Sur la berge la plus proche, à leurs pieds, des survivants jaillissaient des transporteurs de troupes et se regroupaient à l'abri des cratères les plus profonds. Bientôt, songea Stephie avec un haut-le-cœur, ils se rassembleraient en sections, en compagnies, en bataillons, et reformeraient des régiments.

Elle souleva son M-16, épaula et posa le canon sur le rebord de la meurtrière. Elle aligna un soldat qui marchait courbé d'un groupe d'hommes à un autre en lançant des ordres. La première balle souleva un éventail d'eau claire derrière lui. La deuxième mit une tache rouge sur le sable. L'homme tomba sur ses fesses et, perplexe, se tâta le buste à la recherche d'une blessure. Stephie tira encore une fois ; le casque vola en éclats. Les soldats blottis les uns contre les autres avaient perdu leur chef. Stephie les visa un à un, autant que possible — ici un casque, là une hanche, ailleurs un mollet ; elle déchargeait ses balles avec sang-froid. Elle déchiqueta le talon

d'une botte, puis, quand l'homme porta la main à sa blessure, le tua d'une balle ajustée à la base du cou. Une autre salve cassa un coude replié ; le bras pendit bizarrement.

Tout à coup, une dizaine de fantassins s'élancèrent à l'assaut de la corniche. Elle avait déjà tué deux hommes, quand Animal ouvrit le feu à son tour avec son M-60, fauchant ce qui restait.

Venu de l'autre côté du fleuve, un missile déploya un bouquet d'étincelles. Sa traînée zigzagua un instant avant de se stabiliser. Stephie se baissa tandis qu'un jet de flammes s'engouffrait dans la meurtrière. Une chaleur fulgurante enveloppa les soldats pour s'éteindre aussitôt, leur laissant l'impression d'avoir pris un coup de soleil.

John tentait de convaincre le mitrailleur adjoint d'Animal de le laisser examiner son œil atteint. Tate et Dawson, apparemment indemnes, se serraient l'un contre l'autre, avachis.

— Debout, nom de D...

Stephie n'avait pas achevé sa phrase qu'un choc violent la jetait à genoux.

Un frisson glacé la parcourut, comme au début d'une fièvre. Une douleur s'étendit depuis le cou jusqu'au sommet du crâne puis augmenta, augmenta, augmenta. Elle gardait la bouche ouverte, figée en pleine parole par la douleur. Une goutte de sang tomba dans la poussière qui tapissait le béton, suivie d'un filet continu. Ce sang était le sien.

John enleva son casque et l'allongea sur le dos. La douleur empirait à chaque respiration, exhalée dans un halètement de gémissements étouffés. Stephie posa la joue gauche sur le sol et fixa son attention sur les cartouches vides qui tombaient du M-60 d'Animal. John lui palpa le cou, allumant un brasier de souffrance.

— Ah ! cria Stephie. Non ! Arrête !

— Ce n'est rien, la rassura John en versant de l'eau de sa gourde sur son cou endolori.

— Arrête ! Mais arrête ! supplia-t-elle en le bourrant de gifles et de coups de poing.

La vue de sa main ensanglantée la calma ; elle s'efforça de lâcher l'air par petites bouffées, comme une femme qui accouche. La douleur monta encore quand Crane entreprit de recoudre la plaie. Stephie surprit les regards horrifiés de Tate et de Dawson.

— Relevez-vous et allez vous battre, m... !

Ils furent aussitôt debout.

— Tu as une coupure de cinq centimètres à la base du cou, annonça John calmement.

Stephie sentit une piqure au bras, immédiatement suivie d'une sensation d'apaisement qui lui relâcha la mâchoire et détendit ses muscles. Elle poussa un long soupir et laissa John lui poser un pansement pendant que le médecin partait s'occuper d'autres patients.

Les fusils et mitrailleuses lourdes crépitaient. Grenades, mortiers et obus explosaient. Mais rien ne pouvait plus entamer la bulle de sécurité dans laquelle Stephie flottait agréablement. Un épais bandage lui couvrait la nuque, sous la lisière du casque. Chaque fois qu'elle tournait la tête, la douleur assourdie se réveillait. Elle se releva péniblement pour scruter la pénombre du bunker. John avait rejoint la meurtrière et tirait sans désespérer. Crane s'occupait de l'adjoint d'Animal qui refusait toujours de la laisser examiner son visage. L'homme brûlé tendait dans le vide une main aux doigts repliés comme des griffes.

Stephie aperçut son fusil abandonné à côté d'elle. Elle le trouva plus lourd que d'habitude quand elle voulut se lever en s'accrochant à John.

Le spectacle visible depuis la meurtrière était irréel. Des flammes et des éclairs arrivaient de partout. Les balles s'abattaient en pluie sur la façade de la casemate, dont une sur dix franchissait l'étroite ouverture de la meurtrière. Mais ce fut surtout la scène qui se déroulait sur la rive d'en face qui retint son attention : tout un régiment de véhicules chinois sur roues ou sur chenilles dévalait le coteau en rangs serrés. Ils se faufilaient entre les épaves embrasées de la première vague. Arrivés au bord de l'eau, ils disparurent dans les gerbes d'eau soulevées par leurs avant amphibies.

Dans le fleuve, leur progression se fit plus lente. Les chars flottants, qui offraient des cibles faciles aux missiles américains, explosaient pour la plupart avant d'atteindre la berge. Les autres retrouvaient de la vitesse en touchant les bancs de sable et reprenaient leur course terrestre en dégoulinant. Mais ils n'en continuaient pas moins à exploser — ils explosaient en abordant la rive, ils explosaient en amorçant l'ascension de la butte. Stephie était fascinée.

Une bordée de grenades lancées par des fantassins louvoya dans le ciel en direction de leur bunker. Tous s'aplatirent, à l'exception de Stephie, encore hébétée. La brûlure de la déflagration atteignit son

visage et ses mains. Elle réajusta son fusil, visa tranquillement un grenadier en pleine poitrine. Il portait un gilet pare-balles. Le choc l'envoya culbuter sur le dos, sans plus de mal.

John la saisit par l'épaule.

— Stephie...

Son deuxième coup de feu s'égara dans la rivière.

Elle se dégagea.

— Tu m'as fait rater !

Le grenadier rampait pour récupérer son casque. Stephie tira dans la fesse droite. L'homme roula sur lui-même en jetant autour de lui des regards hagards. Elle tira encore. Cette fois, sa tête alla s'éclater contre un tronc d'arbre.

Les fantassins chinois ne cessaient de se déverser des véhicules en feu égaillés sur le versant de la butte. Une profusion de cibles pour le M-16 de Stephie.

Soudain, les battements de rotors d'hélicoptère hachant l'air résonnèrent sur le champ de bataille. Devant le bunker, la pente s'enflamma. Stephie se tassa sous le niveau de la meurtrière quand l'appareil chinois canarda le bunker à l'arme automatique de calibre 30. Melinda Crane poussa un glapisement en se tenant la cuisse. Presque au même instant, une explosion plus violente mit fin au mitraillage de l'appareil chinois. Stephie et ses camarades se précipitèrent pour coller leur nez à la meurtrière. L'hélicoptère, trahi par ses patins démantelés, s'était retourné et reposait sur sa bulle de Plexiglas, encastrée dans un cratère à flanc de coteau. Le pilote et le copilote étaient ficelés tête en bas sur leur siège. Ils s'affairaient sur leurs ceintures, à quarante mètres à peine du bunker.

Animal déchargea son M-60 sur l'épave, en vain : la bulle était à l'épreuve des balles.

— Je l'ai ! claironna Stephie en pointant son M-16 sur la carlingue.

Elle s'assura que rien ne se dressait entre le lance-grenade et sa cible. Accroupi, le pilote s'acharnait sur une trappe de secours. Stephie pressa la détente du lance-grenade. Le bruit sourd de l'éjection et le vacarme de l'explosion retentirent presque simultanément. Aussitôt, le sang du copilote éclaboussa l'intérieur de la cabine. À cet instant, la trappe céda sous les efforts du pilote. Le feu gagnait rapidement le cockpit. L'homme réussit néanmoins à se glisser au travers des flammes ; il s'éloigna au pas de course. Poum, résonna le coup de feu de John. Le pilote dévala la pente, mort.

Les missiles et obus contenus dans l'hélicoptère éclatèrent dans toutes les directions. Le feu d'artifice s'acheva par l'explosion des réservoirs. La chaleur dégagée par la combustion balaya la façade du bunker, les obligeant à s'abriter derrière la barrière de béton. De retour dans la grande salle, Stephie jeta un regard circulaire. Le garçon qui avait laissé sur le mur une trace sanglante et le brûlé, deux de leurs dernières recrues, étaient morts. L'artilleur censé seconder Animal était assis contre un mur latéral, le visage couvert de pansements sanguinolents, frappant méthodiquement le sol de son poing fermé. Ils n'étaient plus que sept : Stephie, John, Stephon Johnson, Animal, Dawson, Tate et l'autre recrue survivante de John, dont personne n'avait retenu le nom.

Un grésillement dans les écouteurs servit de préambule aux cris d'Ackerman.

— Videz les lieux ! Les Chinois sont là ! Videz les lieux ! Quittez les tranchées !

John fit signe à Animal de le suivre. Il attrapa son protégé et celui de Stephie, Dawson. Les crépitements de tirs d'armes automatiques pénétrèrent dans la tranchée par l'ouverture pratiquée à l'arrière. Becky, qui avait essuyé la fusillade à l'entrée du couloir où elle se tenait, se jeta au centre de la salle.

— Debout, Marsh ! lui lança Johnson en déchargeant son M-16 dans la meurtrière.

Stephie joignit ses tirs aux siens. Une crise subite de chair de poule l'avertissait du danger présent à l'arrière. Elle se retourna et bondit vers la sortie.

— Je vais inspecter la tranchée !

Johnson cria à Marsh de se poster à la meurtrière. Stephie enjamba les pieds de Becky avec un regard de profond dédain, que Becky lui rendit.

Dehors, c'était le chaos. Les parapets ébranlés s'effondraient entre les brèches. Une épaisse fumée masquait le sol boueux. Courbé sur son M-60, au milieu d'un amas de sacs de sable, Animal défendait l'unique sortie du bunker avec l'arme la plus redoutable dont disposât le groupe. Il l'avait fichée sur son pied, prêt à orienter son feu à droite ou à gauche selon les besoins.

— Où sont-ils allés ? hurla Stephie pour tenter de couvrir le vacarme des tirs.

— Les deux bleusards sont partis par là, répondit-il en pointant le doigt vers la droite, et Burns par là.

Stephie suivit la direction que lui indiquait Animal, à gauche, celle empruntée par Burns, et enclencha le micro rivé à son casque.

— Dawson, tu me reçois ? Terminé.

La confirmation qui lui parvint dans un murmure haletant lui apprit que la voie était libre à droite.

— John ? essaya-t-elle ensuite, pleine d'appréhension, en fouillant des yeux la tranchée dans laquelle il s'était engagé. John, tu me reçois ? À toi.

Pop ! pop ! pop-po-po-pop ! Les saccades des rafales les plus proches, furieuses, claquèrent devant elle. Elle avança avec prudence dans un dédale de poutres affaissées. Elle tenait son fusil fermement calé contre son épaule. Ses yeux ne quittaient pas le viseur. Son doigt n'avait qu'à bouger d'un millimètre pour déclencher le feu. Des fantômes se profilaient derrière le voile de fumée pour disparaître aussitôt. Les lèvres résolument serrées, Stephie s'interdisait de tousser pour ne pas s'attirer des tirs aveugles. Elle se concentrait sur la cible imaginaire circonscrite dans son viseur.

Un pan de fumée ébranlé par un déplacement d'air signala l'approche d'un soldat chinois.

Pan ! Stephie encaissa le recul de son arme.

Le visage de l'homme gicla trois mètres devant elle.

Elle plongea derrière un entassement de sacs de sable pour échapper au feu nourri qui balaya aussitôt la tranchée. Les sacs les plus hauts furent pulvérisés. Feu de couverture, songea-t-elle en préparant une grenade à main. Elle dégoupilla, attendit quelques secondes et lança l'engin à cinq mètres à peine par-dessus le parapet disloqué de la tranchée.

L'explosion se répercuta dans sa colonne vertébrale. Un paquet de terre dévala des parapets. Un bras atterrit à ses pieds. Elle régla son M-16 sur « rafale » et roula sur elle-même en pressant plusieurs fois la détente. Les salves de trois coups ratissaient au hasard dans le brouillard opaque. Stephie se leva et, sans cesser de tirer pour se couvrir, fonça dans la tranchée, en remarquant au passage trois Chinois démantibulés près d'un petit cratère encore fumant. Elle se jeta dans un refuge branlant en entendant une demi-douzaine de grenades éclater à l'endroit qu'elle occupait un instant auparavant.

L'unique pilier de l'abri, une poutre dressée de guingois, soutenait à peine le toit de bûches, de terre et de sacs de sable dangereusement incliné. Couchée sur le côté, Stephie brandit son arme. Derrière les volutes de fumée qui tournoyaient à l'angle de la

tranchée, elle vit apparaître un défilé de fusils, suivis de leurs propriétaires. Elle se mit à les compter. Un. Deux. Trois. Quatre. Aucun d'eux ne l'aperçut sous l'amas de sacs de sable tombés du toit de son abri. Tous portaient une grande sacoche carrée bourrée d'explosifs : des charges de plastic de six kilos destinées à la destruction des bunkers. Cinq. Six. Sept. Huit.

La mitrailleuse d'Animal entra en action. Les trois premiers soldats n'atteignirent pas le parapet au-delà duquel Stephie avait balancé sa grenade. Les cinq autres se planquèrent derrière, non loin de Stephie, au milieu des cadavres éventrés de leurs camarades. Mais il en arrivait d'autres. L'un d'eux s'affairait sur sa sacoche, visant manifestement Animal — une fois le mitrailleur supprimé, ceux qui se trouvaient dans le bunker étaient condamnés.

Une grenade explosa dans la tranchée, à gauche, dans la direction que John avait prise. Les fragments s'abattirent sur les Chinois. Un M-16 débitait des salves de trois coups.

À droite de Stephie, quatre des soldats s'aplatirent tandis que le cinquième allumait sa charge d'explosifs. Il se courba en arrière pour lancer son carré de toile sur le bunker.

Elle le tua d'un unique coup de feu. La sacoche tomba au milieu de ses quatre comparses, à trois ou quatre mètres de Stephie. D'un coup de pied, elle renversa le pilier vacillant et le toit s'effondra sur elle. Un choc infime comparé à celui qui lui succéda.

Stephie se réveilla dans un cercueil noir. Elle avait la tête qui tournait. Plusieurs fois au cours de la nuit, elle avait émergé de sa léthargie au son de rafales lointaines. Sortant de sa torpeur, elle vit filtrer de la lumière par les interstices de son tombeau. Il faisait jour. Mais quel jour ? Derrière un bourdonnement d'oreille persistant, elle entendit des craquements, des grognements et des protestations marmonnées en anglais.

— ... trop con, alors qu'on pourrait dormir tranquillement.

Les voix se rapprochaient. Un courant d'air frais souffla sur l'éclat plus vif du soleil. Un paquet de poussière lui tomba dans les yeux. Quelqu'un soulevait le tas de bois qui la recouvrait.

— Hé ! Hé ! ho ! La voilà !

C'était Dawson.

— Par ici !

Tandis qu'on dégageait les restes du toit de l'abri qui la retenaient prisonnière, un amas de terre et de débris lui dégringolait sur

le visage. Une main lui passa un linge humide et froid sur la figure. Elle ouvrit les yeux pour apercevoir un bandage rouge de sang. La lanière d'un casque pendait sous le menton de celui qui lui nettoyait délicatement le visage.

— Je te croyais... mort, murmura Stephie.

John Burns écartait la terre autour d'elle avec mille précautions, comme un archéologue dégageant une précieuse trouvaille. Lentement, laborieusement, inquiet à l'idée de trouver une blessure. Mais elle était indemne, miraculeusement indemne. Quand John la souleva dans ses bras, une larme traça un sillon sur sa joue sale.

Jackson, Mississippi

10 octobre, 20 heures, heure locale

— Ils ont bonne mine, approuva Han en s'adressant au directeur de l'information.

Les deux hommes se trouvaient dans la coulisse d'un studio où avait été rassemblé un auditoire américain destiné à assister au meeting télévisé de Han.

— Ils ont l'air de sortir de la messe, remarqua-t-il.

— C'est là que nous sommes allés les chercher, confirma le spécialiste de la communication, un civil, envoyé par Pékin. Dites-moi, vous serez là pour le montage ?

— Non, j'ai une séance de photos à Atlanta.

— Hôpitaux et centres de réfugiés ?

Han hocha la tête.

— Je vous laisserai donc vous en charger de A à Z. Je veux que vous fassiez ressortir le thème : les gens sont heureux parce qu'ils sont actifs. Il faut qu'on les remette au travail rapidement, sinon la perte nette de productivité actuelle va nous bousiller le bénéfice de la campagne.

— J'ai des images d'archives sur l'industrie américaine. Mais je ne suis pas sûr... que le ton soit approprié.

— N'ayez pas peur d'exalter leur patriotisme. En réalité, je veux que vous fassiez vibrer en eux la fibre chauvine. Si la censure militaire vous fait des histoires, appelez-moi sur mon téléphone portable. Faites en sorte qu'ils soient contents d'eux-mêmes et fiers de ce qu'ils produisent. Mais évitez la sauce maoïste un peu

lourdingue. Pas de tracteurs, de chaînes de montage ni de hauts fourneaux. Que ça ait un air **XXI^e** siècle.

L'assistance se tut à l'arrivée sur la scène d'un Américain replet aux manières obséquieuses. Il était maire d'une ville quelconque dont Han ignorait jusqu'au nom. Le directeur de l'information lui expliqua que le maire de la capitale de l'État avait évacué sa ville ainsi que la majorité de sa population.

— Il nous fallait quelqu'un pour chauffer le public et vous introduire. C'est tout ce que nous avons trouvé.

— Je sais, commença le petit rondouillard à l'adresse de l'assistance, que vous vous demandez tous pourquoi nous sommes ici. Eh bien, à vrai dire, je ne le sais pas moi-même, mais si nous attendons bien sagement...

— Il est nul, décréta Han. Aucun tonus. J'y vais.

Le spécialiste de la communication l'emmena derrière le rideau. Là, une maquilleuse lui retoucha le teint et lui donna un coup de peigne. Puis on lui tendit un micro sans fil. Un assistant alla très poliment expulser l'orateur, dont le seul commentaire fut :

— Ah bon !

Le directeur de l'information brandit une main aux cinq doigts tendus qu'il replia un à un en guise de compte à rebours. La musique démarra et le panneau « applaudissements » s'alluma.

Han prit en souriant possession de la scène sous les applaudissements de quatre cents paires de mains. Un prospectus avait mis en garde les citoyens à l'air sombre contre les comportements « inadéquats ou hostiles ».

— Merci ! Merci ! s'écria Han.

Les applaudissements cessèrent trop vite, comme sur commande, ce qui était le cas.

— Bienvenue à cette réunion publique ! Je voudrais remercier les habitants de Jackson d'avoir répondu si nombreux à mon invitation.

Il descendit dans l'allée centrale.

— Je sais que vous vivez tous actuellement des temps d'incertitude. C'est de cette incertitude que je veux vous parler. Je veux vous rassurer sur le changement de gouvernement.

Han se dirigea vers une femme boulotte, d'un âge situé entre trente et cinquante ans.

— Madame, vous êtes de Jackson ?

Elle hocha vaguement la tête.

— Et avant la guerre, vous travailliez, vous et votre mari ?
Nouveau hochement de tête.

— Oui.

Elle n'avait pas fini. Han lui tendit de nouveau le micro.

— Enfin, on travaillait tous les deux.

Elle avait un bon accent du Sud.

Han scruta les visages fermés de l'auditoire pour s'assurer qu'on avait entendu.

— Et que faisiez-vous comme travail ?

— J'étais comptable. Chez... un carrossier.

Han lui trouvait la tête de l'emploi.

— Et maintenant, vous travaillez ?

Elle agita la tête.

— Non. Les propriétaires, ils sont partis. Ils ont déguerpi avant...

Han lui adressa un sourire compatissant. Il n'esquivait pas le sujet d'un air gêné. Il comprenait ce qu'elle ressentait.

— Mais... dites-moi une chose. Leur atelier n'a pas été détruit ?
Il existe toujours.

Elle confirma.

— Et les outils, les pièces, les livres de comptes sont toujours là ?

Elle haussa les épaules.

— Donc, la seule chose qui vous empêche de retourner travailler, c'est que les propriétaires ont mis la clef sous la porte.

— Ils ont emporté la clef.

Un rire embarrassé s'éleva dans la salle. Han rayonnait, comme s'il venait d'entendre la plaisanterie la plus drôle de sa carrière. Il décida d'embrayer sur le même ton.

— Allons, ce n'est pas grave. Le passe-partout, ça nous connaît !

Les directeurs de programme, les machinistes, même les jeunes soldats en uniforme de parade, tous parlaient anglais ; ils s'amuserent du trait d'esprit. Les Américains, en revanche, restaient froids.

Han avait voulu organiser cette réunion publique pour plusieurs raisons. C'était dans les habitudes américaines ; les gens sortiraient des maisons où ils se terraient ; c'était l'occasion de montrer que le contact était possible avec l'administrateur bienveillant ; enfin, l'auditoire fournissait un échantillon d'expérimentation.

La blague de Han n'était pas bien passée. Elle serait coupée au montage. Han rembobina mentalement la bande pour reprendre l'entrevue là où intervenait sa tentative d'humour.

— Je suis venu vous dire que vous pouvez retourner au travail. Si vous n'avez pas d'emploi, nous vous en procurerons un. Vous avez un droit inaliénable au travail et nous veillerons à ce que vous en ayez un et soyez payés en retour. J'ai engagé des personnes chargées de vous recenser, qui iront chez vous établir un relevé de vos besoins et de vos capacités. Quand vous occuperez tous à nouveau un emploi utile, votre économie repartira comme avant.

Han se tourna alors vers une caméra réservée aux discours de conclusion. Il resta muet quelques instants, l'air songeur.

— À vrai dire, et je parle ici au nom de tous les Chinois présents actuellement aux États-Unis, civils et militaires, nous avons depuis toujours une grande admiration pour vous, les Américains.

Le personnel civil approuva avec conviction. Une caméra militaire filma en gros plan les visages graves des gardes postés à la porte qui, grâce à un habile montage, auraient l'air en désaccord.

— La guerre est toujours, toujours, insista Han d'une voix étudiée, une chose terrible que tous les pays devraient chercher à tout prix à éviter. Mais quels que soient les efforts des hommes et des femmes de bonne volonté, elle est parfois incontournable. Je pense personnellement qu'il faut tirer le meilleur parti des situations et l'occasion nous est donnée, à nous, Chinois, et à vous, Américains, de créer entre nous un partenariat durable qui se poursuivra bien après le retour des Chinois chez eux.

Cette fois, tous l'écoutaient avec attention, les Américains comme les Chinois, les civils comme les militaires. Tous aspiraient à la fin de la guerre et au retour des Chinois dans leur pays. C'était un désir que partageaient tous ceux qui n'avaient pas rang de général... ou d'administrateur.

— Nous avons des choses à vous apprendre et vous en avez à nous apprendre. Ensemble, nous allons montrer au monde la vraie...

Un homme d'âge mûr, assis au milieu du sixième rang, bondit sur ses pieds. Le sang de Han se glaça, mais le perturbateur n'était pas armé. Il cria :

— Mort aux Chinois ! Prenez les armes et battez-vous !

Han laissa retomber le bras qui tenait le micro et soupira. Un sentiment de pitié avait remplacé la brève réaction de peur.

— Tuez les tous ! continuait de brailler l'homme. Et vive l'Amérique !

Les gardes vinrent s'emparer de lui. Han agita la tête.

— Nous les vaincrons si nous...

Les beaux soldats sanglés dans leurs jolis uniformes, efficaces sans précipitation, appliquèrent sur la bouche du rebelle un gant blanc sous lequel était dissimulé un coton imbibé d'éther. L'homme cessa de se débattre et les gardes le traînèrent sans peine hors du studio. On mena un autre civil américain à sa place. Le directeur de l'information rejoignit Han sur la scène.

— Vous voulez qu'on reprenne depuis le début ?

— Non. On continue. Laissez-moi seulement leur parler une seconde.

Han approcha le micro tout près de ses lèvres. Sa voix jaillit plus forte qu'auparavant.

— Voilà un exemple de ce que nous ne voulons pas, tonna-t-il.

Un silence glacé tomba sur l'assistance. Han désigna la dizaine de caméras qui encerclaient l'auditoire captif comme une batterie de mitrailleuses.

— Évidemment, nous ne sommes pas en direct. Cette réunion sera diffusée à la télévision demain soir.

Un coup de feu claqua au-dehors, assez net pour être entendu de tous. Han esquissa une grimace et agita la tête d'un air attristé. Voilà qui soulignait à point ses paroles ! Il se tourna vers le directeur de l'information.

On la refait !

Savannah River, Caroline du Sud *12 octobre, 17 h 30, heure locale*

Il faisait froid et le froid était encore plus intense dans le bunker de béton. Stephie, John, Animal, Becky, Dawson et Crane étaient assis sur les flaques de sang séché accumulé sur le sol. Stephie et John serraient sur leurs genoux leur arme automatique et les chargeurs de six cents balles. Stephie avait encore un gros pansement sur la nuque. Son bras droit et ses côtes étaient constellés d'hématomes. Son bourdonnement d'oreille persistait, accompagné d'une vague migraine qui résistait aux antalgiques qu'elle avalait six fois par jour. Tous se gavaient de cachets qui les mettaient dans un état de stupeur. Tous, sauf John Burns.

Celui-ci avait au front une entaille ouverte par le passage d'une balle et suturée, les oreilles bourrées de coton jauni par l'écoulement de pus et la joue gauche émaillée de croûtes laissées par une brûlure. Il avait été blessé le même jour que Stephie, une semaine plus tôt, lorsque les Chinois avaient investi la tranchée principale. Submergé par le nombre, il avait fait le mort au passage de la colonne qui se dirigeait vers Stephie. Il les avait attaqués par derrière, semant la mort dans leurs rangs, sauvant la vie à Stephie, tout comme Stephie avait sauvé la vie aux derniers éléments du 1^{er} groupe de combat. Si la charge de plastic, en explosant, n'avait valu à Stephie, protégée par la chute du toit de l'abri, qu'une légère commotion, John, lui, avait été projeté à six mètres en l'air. Il y avait laissé ses deux tympans.

Stephie observait Animal, affalé contre le mur d'en face à côté de son M-60 crasseux. Sa mitrailleuse, qu'il chérissait tant, avait été détruite, emportée par une explosion qui lui avait par la même occasion déchiqueté la main gauche, laquelle disparaissait sous un volumineux bandage. Il avait récupéré une autre arme, encore inondée du sang de son ancien propriétaire. Stephie s'inquiétait de l'état d'indifférence malsaine où il était tombé — ils avaient besoin de sa mitrailleuse pour survivre.

Becky était la seule à posséder des piles non déchargées. Ackerman lui en remettait une nouvelle provision tous les soirs. Elle était leur seule source d'information audiovisuelle.

Bien qu'elle n'eût pas tiré un seul coup de feu, elle leur avait plusieurs fois sauvé la vie. Notamment lorsqu'un groupe de Chinois armés de lance-flammes s'était approché de leur bunker. Les hurlements frénétiques qu'elle avait poussés pour avertir qu'elle les avait localisés sur ses mini-écrans leur avaient permis de s'échapper à temps. Sauf Stephon Johnson, qui criait : « Je les tiens ! Je les tiens ! » en canardant par la meurtrière malgré un angle de tir impossible.

Une vague d'air incandescent avait jailli par l'ouverture quand le pétrole enflammé avait envahi le bunker. La déflagration avait duré moins d'une seconde. Les cris de Johnson s'étaient prolongés beaucoup plus longtemps. Stephie ferma les yeux à ce souvenir.

— Tu as encore mal ? lui demanda John. Tu veux un calmant ?

Elle agita la tête.

Ils étaient tous devenus d'excellents auxiliaires médicaux. Leur médecin, Melinda Crane, avait eu maintes occasions de les mettre à

contribution. Ils avaient sondé des thorax broyés pour dresser un état des lieux pendant que le médecin s'acharnait à sauver une autre vie. Ils avaient pratiqué des trachéotomies de la dernière chance, souvent pour s'apercevoir que les gargouillements qu'ils entendaient ne provenaient pas du trou repéré dans la gorge, mais d'une plaie invisible, béant sur la poitrine. Ils avaient appris à injecter des anesthésiants dans une veine reliée au cœur, au lieu de les répandre sur des blessures ouvertes d'où ils coulaient sur le béton. Ils avaient tous à leur actif des tentatives spectaculaires, le plus souvent impuissantes.

Melinda Crane gisait recroquevillée dans un coin, le dos tourné. Après chaque tragédie, la flamme qui l'animait s'était amenuisée. L'étincelle d'énergie qui brillait dans ses yeux noirs s'était ternie. Elle refusait de parler, refusait les gestes de sympathie de ceux dont elle savait que, le moment venu, elle ne pourrait guérir les blessures sanglantes. Elle se repliait dans sa coquille pour se protéger de la souffrance de ses futurs échecs.

Dawson était le seul nouveau à s'adapter à sa nouvelle existence, pourtant marquée de combats constants. Après chaque accrochage, il ôtait la crasse accumulée sur son M-16. Après chaque ratissage de tranchée, il remplaçait méthodiquement un nouveau lot de grenades dans son chargeur.

— Des nouvelles des remplaçants ? demanda-t-il à Becky.

Allongée sur le dos, la tête appuyée sur son paquetage, Becky regardait sa télévision de proximité.

— Ils ont tous été détournés vers Clark's Hill Lake, au nord. Les Chinois ont réussi deux percées, mais ils étaient tellement épuisés qu'ils n'ont pas su tirer parti de leur victoire. Tous les remplaçants et les approvisionnements qui nous étaient destinés sont partis boucher les trous.

— Comment tu sais ça ? lui lança Stephie d'un air incrédule. Ce n'est certainement pas sur le circuit vidéo de la compagnie, et encore moins du bataillon, que tu l'as entendu.

Becky soutenait son regard sans se laisser démonter.

— Tu couches avec Ackerman maintenant ?

— Va chier, petite merdeuse à la con !

Les doigts de Stephie se refermèrent sur la crosse de son arme automatique. Ils remarquèrent tous son geste. John lui jeta un regard lourd de reproches. Le sergent Burns était désormais leur chef de groupe. Et Stephie, devenue caporal, leur unique chef d'équipe de

tir. Il leur appartenait d'éviter les dissensions au sein de leur troupe gravement démoralisée.

La carrure du lieutenant Ackerman se dessina dans l'entrée.

— Rassemblez vos affaires, dit-il. On se replie.

— On nous relève ? demanda Dawson.

— Non. On se replie, répéta leur chef de section.

— Vous voulez dire qu'on abandonne le front ? s'exclama Stephie.

Elle se leva pour regarder par la meurtrière noircie le talus qui descendait vers le fleuve. Plus de deux cents carcasses de chars d'assaut chinois gisaient dans la pente, figées dans les positions les plus étranges. Le sol était jonché de milliers et de milliers de corps ballonnés. Quand le vent se levait et balayait la colline, ils s'attachaient sur le nez des mouchoirs imprégnés d'eau de Cologne.

— C'est calme comme tout ! Aucune menace ! Pourquoi devrions-nous céder du terrain ?

— Stephie... murmura John du ton apaisant qu'on réserve aux fous furieux.

— Non ! s'indigna-t-elle. C'est pas juste ! Nous nous sommes battus comme des diables pour défendre cette putain de ligne ! Nous pouvons encore la tenir. Ils nous ont bombardés, canardés, mitraillés et nous...

— Ils ont franchi la ligne à Clark's Hill Lake, intervint Ackerman d'une voix brisée. Nous sommes débordés sur nos flancs. Des camions viendront nous chercher dans un quart d'heure. Rassemblez vos affaires et soyez prêts dans dix minutes.

Il tourna les talons et s'en alla.

Ils se levèrent pour fourrer leurs affaires dans les sacs.

— Ces salauds de gardes nationaux de la 40^e ! grommela Stephie en grimaçant de douleur chaque fois qu'elle bougeait la tête. Ils ont dû décamper dès que ça s'est mis à barder.

— Ils se sont pris une sacrée dégelée, remarqua John à voix basse. Et s'ils ont décampé, ils sont morts à l'heure qu'il est.

— T'as qu'à rester, Roberts, si tu y tiens ! suggéra ironiquement Becky.

Stephie tournoya sur elle-même et beugla :

— Ouais, je reste !

John s'efforça de la calmer. Elle criait de toute la force de ses poumons :

— Il faudra bien les arrêter quelque part ! Pourquoi pas ici ?

Ses cris résonnaient douloureusement à l'intérieur de la casemate.

— Parce qu'ils débordent nos flancs, rappela John. Ils vont nous encercler, nous pilonner, nous anéantir.

Tout à coup, Stephie s'effondra. Elle se dégagea de l'emprise de John et commença à bourrer son sac n'importe comment, sans se soucier de sa blessure. Sans se soucier de rien ni de personne. L'esprit glacé d'indifférence. John s'agenouilla près d'elle. Elle le regarda et murmura :

— Finis, les calmants.

Il scruta son visage d'un œil perçant, puis signifia son accord d'un signe de tête. Il savait que les médicaments étaient pour quelque chose dans son état nerveux.

En sortant du bunker, ils posèrent tous, l'un après l'autre, la main sur la liste gravée dans le béton. Stephie s'attarda, caressa du bout des doigts les noms des hommes et des femmes qui étaient morts au bunker 9G, mais elle n'éprouvait rien pour eux. Finis, les calmants, se répéta-t-elle.

La tranchée principale n'était plus qu'une succession de cratères accolés où stagnaient les eaux de pluie. Les seules traces qui restaient des anciens travaux de terrassement se reconnaissaient aux sacs de sable éventrés, aux piliers de bois brisés et aux enchevêtrements de câbles téléphoniques qu'on avait posés et raboutés indéfiniment chaque fois qu'un bombardement les avait sectionnés. La crête du talus ressemblait à un paysage lunaire. Les coteaux anciennement boisés n'avaient plus d'ombre à offrir. Les troncs fracassés des conifères avaient perdu leur écorce. Quelques moignons de branches dressés vers le ciel attestaient de la violence des tirs d'artillerie.

Les six soldats s'engagèrent dans la galerie vers le bas de la combe. Lourdemment chargés, ils escaladaient difficilement les parapets écroulés et les arbres renversés. Ils ne parlaient pas. Tout était silence. Stephie se demanda s'ils n'étaient pas seuls au monde, derniers irréductibles abandonnés.

L'échelle était en pièces, mais elle n'avait plus guère d'utilité. Un vaste trou d'obus avait aplani le terrain. L'odeur douceâtre de la mort imprégnait l'atmosphère. Ils se couvrirent le visage de leurs mouchoirs parfumés et poursuivirent leur chemin sur le sentier bien marqué qui serpentait entre les mines. Les mouches tournoyaient en essaims autour des cadavres putréfiés des soldats chinois tombés

dans le champ de mines, à quelques centimètres parfois du sentier. Personne ne s'était risqué à les ramasser.

Soudain, ils s'aplatirent comme un seul homme. Une fusillade éclatait. Une fusillade vibrait dans l'air immobile. L'artillerie américaine pilonnait la rive opposée du fleuve pour couvrir leur retraite. Ils se relevèrent et poursuivirent leur descente vers la route. Parfois, un missile de croisière passait au-dessus de leurs têtes à basse altitude, avec un sifflement qui les incitait à courber la tête.

En atteignant la route, ils aperçurent enfin d'autres soldats. Leur bataillon se divisait en compagnies, qui se répartissaient entre les camions. Sur les six cents qu'ils étaient au début des combats, seuls deux cents avaient survécu. Certaines compagnies, qui comprenaient à l'origine des unités d'artillerie de cent quatre-vingts hommes et femmes, ne représentaient plus qu'une douzaine de survivants dépenaillés et couverts de pansements. Ils étaient presque tous blessés, plus ou moins gravement. Certains officiers donnaient leurs ordres allongés sur des civières.

Ackerman était le seul gradé survivant de leur compagnie. La section était passée de trente et un éléments à dix-huit, en comptant les remplaçants. Deux fournées. Le 3^e groupe, décimé, se réduisait à un seul homme. Sans parler, les soldats s'entre-regardaient. Est-ce qu'ils se posent la même question que moi ? se demandait Stephie. Comment ai-je pu survivre ?

Une croix blanche solitaire se dressait au bord de la route. Derrière s'étendait un long monticule de terre fraîchement retournée. Tous l'avaient remarqué. Et Stephie n'avait aucune peine à s'imaginer couchée dans cette tombe collective. L'écart était mince entre la vie et la mort.

Elle prit place dans le camion presque vide au milieu de ses compagnons taciturnes. Ils avaient la tête baissée, les yeux rivés au sol. Ils avaient gagné leur bataille et, pourtant, ils battaient en retraite. Le camion se mit en branle.

— Nous allons gagner cette guerre ! déclara Stephie à la face de ses camarades étonnés.

Ce qui n'était qu'une réflexion spontanée se transforma en un plaidoyer passionné.

— Je le sens ! Ils nous ont balancé tout ce qu'ils pouvaient et nous n'avons pas flanché ! Nous avons tenu bon ! Ils nous ont infligé de sacrées pertes, mais nous le leur avons bien rendu ! Il n'y a pas une armée qui puisse encaisser autant de morts ! Pas une !

Tous les regards étaient tournés vers elle.

— Nous avons gagné cette bataille ! Et nous gagnerons la prochaine ! Et la suivante ! Et toutes les autres ! Et nous gagnerons la guerre ! Je le sais. Je le sens ! C'est notre pays et personne ne va nous le prendre ! Personne !

— Bravo ! conclut Animal, revigoré comme par le discours de l'entraîneur avant un match important.

Il sourit à la ronde, sortit de sa poche un chiffon imbibé de graisse et entreprit de nettoyer son arme crasseuse.

— On va leur botter le cul ! renchérit Dawson en donnant une claque sonore à son fusil.

Melinda Crane examina les visages de ceux qui l'entouraient, avec, dans les yeux, un peu d'éclat retrouvé. Becky glissa un regard furtif, vers Stephie. John la dévisageait d'un air ahuri.

Les forêts de Caroline du Sud défilaient sous leurs yeux sur la route de la retraite qui les emmenait vers le nord, les rapprochait de Washington. Stephie essayait de croire aux belles prédictions qu'elle venait de prononcer.

Bessemer, Alabama

14 octobre, 21 heures, heure locale

Un vent âpre annonçait l'hiver. L'air glacé s'insinuait sous son col. Le capitaine Jim Hart dut ôter son casque pour enfiler un passe-montagne. Une fois son casque recalé sur sa tête, il reprit sa faction. Il surveillait cette modeste bicoque depuis une semaine.

Les maisons abandonnées ne manquaient pas, mais il ne pouvait s'y réfugier ; la police militaire chinoise y détecterait le moindre signe de vie. Il ne pouvait prendre ce risque.

La famille qui demeurait là vivait isolée, au bout d'une allée privée assez envahie de végétation pour la soustraire aux regards. La grille qui en commandait l'entrée au bord de la route départementale presque désaffectée était fermée par des chaînes, sans boîte aux lettres ni autre indication signalant la présence d'une habitation quelques centaines de mètres plus loin.

Les occupants restaient discrets. Hart avait vu le père, la mère et leurs deux enfants, un garçon et une fille au seuil de l'adolescence, transporter des provisions diverses de la remise à la maison. Ils

avaient une serre et un générateur, qu'ils mettaient en marche quand il n'y avait plus d'électricité, ce qui était actuellement le cas. Hart avait fait sauter les lignes à haute tension en pleine nuit, l'avant-veille.

S'il avait jeté son dévolu sur cette maison, c'était pour une raison toute simple : il n'avait pas vu un soldat chinois à des kilomètres à la ronde. Il frissonna, saisi par le petit matin glacial. Il avait faim, il était sale et fatigué, mais, surtout, extrêmement seul. Il se cachait depuis trois semaines. Il jeta un dernier coup d'œil à la route avant de se redresser sur sa jambe valide. Appuyé sur une branche d'arbre en guise de canne, il se dirigea en sautillant sur sa cheville estropiée vers la porte d'entrée de la maison. Plusieurs jours auparavant, il s'était posté au bord d'une route, écran en veille, mines posées, armes prêtes au feu. Mais il n'avait vu passer aucun Chinois en quarante-huit heures.

Il avait fini par laisser tomber, quand, en regagnant sa planque, il était tombé sur un convoi. Il avait canardé la « cible occasionnelle », sans la préparation que recommandait son entraînement — c'était l'oisiveté des derniers jours qui l'avait conduit à agir aussi bêtement.

Ce qu'il croyait être de simples camions de transport cachaient deux chars, qui avaient ouvert le feu à bout portant. Sous le crépitemment des mitrailleuses lourdes qui pilonnaient sauvagement les arbres et les collines, il s'était mis à courir en abandonnant son matériel. Il s'en était sorti avec une cheville esquinée.

Le lendemain, il avait échappé de peu à plusieurs patrouilles chinoises. Une fois, ils étaient passés en plein jour à trois mètres du tas de feuilles sous lequel il se dissimulait. Égarés par les neutralisants d'odeur, leurs chiens n'avaient pas réussi à le localiser, mais ils l'avaient longtemps cherché sans quitter les parages. Pendant ce temps, sa cheville douloureuse n'avait cessé d'enfler. Finalement, il avait renoncé à rejoindre sa cache d'armes, qui se trouvait à cinquante kilomètres de l'endroit où il se trouvait.

Hart frappa. Derrière les vitres glauques voilées de minces rideaux, l'obscurité régnait. Il répéta son geste, plus fort. Le rideau s'écarta. Il entendit un bruit de pas. Une silhouette imposante, celle du père, s'encadra dans la fenêtre, un long fusil entre les mains.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda l'homme.

— J'ai besoin d'aide, dit simplement Hart.

De longues secondes s'écoulèrent avant que retentisse le

claquement des verrous. La première chose qu'il vit fut le canon d'un fusil à deux coups. L'homme qui le tenait détaillait sa tenue camouflée.

— Mon Dieu ! Seigneur ! s'exclama-t-il avant de l'attirer à l'intérieur et de refermer la porte sur lui. Vous êtes soldat ?

— Capitaine James Hart, armée des États-Unis.

— Qui c'est ? interrogea la voix inquiète de sa femme, plantée dans un encadrement de porte mal éclairé.

— Reste où tu es ! ordonna l'homme.

Il se retourna vers Hart et lui demanda avec un pur accent du Sud :

— Prisonnier de guerre évadé ou quoi ?

— Non. J'appartiens aux Forces spéciales. Les bérets verts.

— Mon Dieu, mon Dieu ! Vous êtes un de ces types qui font tout le temps sauter des trucs ? Les Chinois doivent vous chercher partout ! Vous pouvez pas rester ici !

La femme avait entendu. Elle sortit de l'ombre, ses deux gosses sur les talons.

— Joe ! Il est blessé !

— Même, il peut pas rester. C'est trop dangereux !

Mais elle distribuait déjà ses instructions à ses enfants, qui partirent en courant fourrager dans la pharmacie.

— Venez avec moi, dit-elle en lui offrant son épaule en remplacement de sa béquille de fortune.

Elle l'emmena à la cuisine, où il s'assit à la table familiale. Il avait parcouru des kilomètres sur sa cheville tuméfiée. Pourtant, quand elle commença à délayer sa chaussure, la douleur lui fit monter les larmes aux yeux.

Les deux gamins étaient propres. Hart était sale. Il ne s'était pas rasé et il sentait mauvais. Les enfants plissèrent le nez en voyant la boursouffure violette qui lui tenait lieu de cheville. Leur mère posa délicatement le pied abîmé sur ses genoux et le nettoya avec une serviette imprégnée d'alcool qui ne tarda pas à prendre une teinte grisâtre. Hart était gêné de son état de crasse.

— Vous pouvez pas rester ici, répéta le père, en se versant un doigt de bourbon dans un verre d'eau.

Il avala sa boisson d'une traite et soupira bruyamment.

— Vous pouvez pas faire courir ce risque à moi et ma famille.

La mère n'essaya pas de protester. Ce fut son fils qui s'en chargea.

— On va quand même pas le jeter dehors !

— Jimmy ! gronda sa mère.

Mais le garçon resta inébranlable.

— Non ! dit-il à sa mère en secouant la tête. Non ! dit-il à son père en se tournant vers lui.

À la grande surprise de Hart, l'homme recula d'un pas. Il se servit un autre verre qu'il emporta, ainsi que son fusil, dans le salon.

— Les Chinois ont rétabli l'électricité, mais les lignes ont été sabotées deux fois de suite, dit la mère en pliant la cheville de Hart d'avant en arrière. C'est ça que vous faites ?

Il hocha la tête et étouffa un cri lorsqu'elle lui palpa la cheville du bout des doigts.

— Nous avons besoin de l'électricité pour passer l'hiver. On peut pas élever ces enfants comme des bêtes.

— Pourquoi n'êtes-vous pas partis ? demanda Hart.

— C'est ici que nous vivons ! cria le père du fond du salon. C'est chez nous !

Hart scruta le visage fermé de la femme pour y lire un avis, mais il n'y décela qu'une moue de dédain adressée, crut-il deviner, à son mari. Il questionna du regard les deux enfants.

— Papa a eu des ennuis avec... commença le garçon.

— Jimmy ! l'interrompit sèchement sa sœur.

Dans le silence qui suivit, le père revint, toujours armé de son fusil.

— Je n'ai rien contre les Chinois, déclara-t-il.

La mère et les enfants évitaient le regard de Hart.

Il se prélassait dans la baignoire, immergé dans une eau refroidie. Il s'était plusieurs fois assoupi, mais sa tête avait heurté les carreaux du mur et il s'était réveillé. Sur le conseil de Mme Lipscomb, il gardait sa cheville en l'air.

Il se résolut enfin à sortir. La douleur se révélait intolérable. Il glissa et faillit tomber plusieurs fois en marchant à cloche-pied. Il lui fallut vingt minutes pour se sécher et s'habiller.

Le couloir était plongé dans le noir. Il entendait l'homme et la femme se disputer. Il se dirigea vers les éclats de voix et se retrouva tout à coup devant une porte ouverte sur la chambre du garçon.

— Salut ! lança le gamin, assis à sa table devant un cahier sur lequel il traçait des dessins.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Mon devoir de chinois.

Hart s'approcha en boitillant. Sur le papier glacé s'alignaient des

pointillés qui, reliés au crayon, formaient des caractères chinois approximatifs.

— C'est ton travail à la maison ?

— Si on veut, répondit l'enfant, sur la défensive. C'est des soldats qui ont apporté ça à l'école. On doit les rendre demain.

— C'est bien, dit Hart pour le rassurer en vissant son béret sur sa tête. Il faut connaître son ennemi et être plus malin que lui.

Le visage de l'enfant s'illumina.

— C'est vrai !

Il arborait un grand sourire.

Hart repartit vers les échos de la querelle qui faisait rage dans le salon. Une autre porte s'ouvrait sur le couloir. La fille s'y tenait en embuscade. Cette famille souffrait autant de solitude que lui. La gamine disparut un instant et revint avec une paire de béquilles.

— Vous pouvez les prendre. Je me suis tordu le genou l'année dernière en gym.

Les cannes étaient beaucoup trop courtes, mais réglables ; elles représentaient un net progrès sur le bâton noueux.

— Moi, je vais pas les faire, dit-elle d'un ton méprisant.

— Faire quoi ?

— Mes caractères chinois. Mon prof a dit qu'il me mettrait zéro, mais ça m'est égal. De toute façon, j'ai aucune chance d'aller à l'université.

Hart s'apprêtait à la contredire, à l'encourager. Alors, il prit conscience de sa naïveté. Sauf à quelques-uns, les Chinois n'accorderaient au mieux à la jeunesse américaine que des formations techniques.

— N'abandonne pas tes études, lui conseilla finalement Hart, mû par un lointain instinct parental.

— Pourquoi ?

— Parce que nous allons gagner cette guerre.

— N'allez pas mettre des idées stupides dans la tête de cette enfant, grommela le père du bout du corridor. Vous pouvez dormir dans la remise, mais juste pour cette nuit. Et demain, vous dégagez.

Hart se dirigea en trotinant vers la porte du fond. Comme il passait devant la femme, celle-ci lui murmura :

— On verra.

Le soleil était déjà brûlant malgré l'heure matinale. Il dardait ses rayons sans pitié sur le bord de la route. Dernière bouffée de chaleur d'un été caniculaire. Le camp d'entraînement, songeait Stephie. Fort Benning. Mon Dieu qu'il faisait chaud ! Elle avait achevé sa formation de fantassin deux mois plus tôt seulement. Deux mois ! Et le lycée. Le lycée ! Il y a cinq mois, j'étais encore au lycée !

Le groupe de Stephie construisait un barrage routier dont d'autres s'occuperaient. Mais les rescapés des combats ne se plaignaient pas de leur reconversion en travailleurs manuels. Les grondements sourds qui résonnaient au loin leur rappelaient les avantages de leur situation présente.

Il faut te ménager, se recommanda-t-elle à elle-même en posant le pied sur le tranchant de sa pelle. Elle ne pensait pas au dur labeur de terrassement qu'elle était en train d'accomplir, mais au combat, à la mort. La pelle s'enfonça dans le tas de terre meuble arrachée au bas-côté de la route. Les filets de sueur qui lui inondaient le cou redoublèrent quand elle souleva la pelletée pour en remplir un sac. Le toubib, Melinda Crane, le ferma avec un lien de plastique. L'une et l'autre ne portaient plus que leur chemise de corps, indifférentes aux regards furtifs de leurs camarades masculins. Elles avaient chaud et elles étaient fatiguées. Et si l'un d'eux s'avisait de venir y voir d'un peu trop près, elles avaient des fusils.

Une ligne douloureuse lui parcourait la colonne vertébrale. De soudains élancements entre les épaules lui arrachaient des grimaces et des cris étouffés. Sans compter la sourde crispation qui lui pinçait le bas du dos, envoyant ses tentacules s'enrouler autour de son buste. Stephie se redressa, incurva les épaules, fit pivoter son cou. Mais elle avait beau se détendre et s'étirer, rien ne la délivrait de l'étau qui lui oppressait la poitrine et lui coupait le souffle.

Une voiture surgit sur la route, venant du sud-ouest, de la direction du front. La chaussée devait être minée en fin de journée, mais pour le moment, elle restait ouverte.

Les soldats en profitèrent pour jouer les curieux. Ils n'avaient rien vu passer depuis que les camions les avaient déposés, au point du jour. Le véhicule roulait tranquillement vers le nord.

— Des réfugiés, commenta Melinda.

Néanmoins, ils restaient intrigués et, de l'avis de Stephie,

vaguement inquiets. Ce n'étaient pas les occupants qu'ils redoutaient, mais les nouvelles qu'ils apportaient. Ils sont passés ! se dit Stephie. Ils arrivent ! Les mots terrifiants se formaient dans son esprit avec une clarté qui la sidérait.

Comme elle s'y attendait, la voiture ralentit, s'immobilisa et la vitre s'abaissa. La voyageuse, une femme affublée d'énormes lunettes noires, se pencha à la fenêtre.

— Quelqu'un pourrait-il me dire... ?

— Maman ? s'exclama Stephie, incrédule.

— Ah ! te voilà enfin ! s'exclama Rachel Roberts avec une pointe d'irritation dans la voix.

Elle se gara sur le bas-côté et sortit avec un sac à dos d'écolière rose et vert bourré à craquer. Stephie s'avança.

— Tu devrais mettre un soutien-gorge, chuchota sa mère.

— Qu'est-ce que tu fais là ? s'écria Stephie.

Elle baissa d'un ton pour ajouter :

— Tu n'as pas le droit de venir. C'est illégal.

Rachel répliqua :

— Encore une de ces lois stupides dont ce rigolo a le secret et qui, comme par hasard, ne s'applique pas à lui, je te ferais remarquer.

— Ce ne sont pas les lois du Président, rétorqua Stephie d'un ton sec. C'est le Congrès qui les vote.

Rachel leva les yeux au ciel, comme effarée par la niaiserie de sa fille, et la serra dans ses bras.

— Tu es sale comme un peigne ! remarqua-t-elle en inspectant sa fille.

Elle se lécha les doigts et entreprit de dégraisser les joues de Stephie. Puis elle essaya de redonner un peu de gonflant à ses cheveux aplatis par le casque. Stephie reculait, outrée de ces gestes déplacés.

— Maman ! Arrête ! On nous regarde ! Arrête !

Elle finit par se dégager en grognant.

— Grrr !

— Quand je suis allée te voir au camp d'entraînement, rappela sa mère d'un ton de reproche, l'armée semblait très à cheval sur l'hygiène et la propreté. On dirait que tu n'as plus jamais pris de douche depuis.

— Qu'est-ce que tu fais là ? répéta Stephie.

Cette fois, la question sembla perturber Rachel.

Elle ouvrit la bouche, se prépara à dire quelque chose et se ravisa plusieurs fois avant de se décider.

— Tiens, je t'ai apporté des affaires. Une brosse à dents de rechange. Des vêtements de nuit. Des revues nullardes.

Stephie considérait avec horreur le sac aux couleurs trop vives qu'elle avait depuis longtemps délaissé, son sac d'enfant. Elle jeta un regard par-dessus son épaule.

Les chuchotements et les sarcasmes allaient bon train. De l'autre côté de la route, John et ses subordonnés déroulaient le long du remblai un fil qui permettrait de déclencher une explosion visant à provoquer un effondrement de rochers en travers de la route.

— Je n'en veux pas, grinça Stephie.

Rachel fronça les sourcils.

— Bon.

Vexée, elle jeta le sac dans la voiture par la fenêtre ouverte.

— D'où viens-tu ? s'informa Stephie en observant le tronçon de route déserte qui filait vers le sud.

— Un demeuré m'a donné des indications complètement fantaisistes.

Rachel frémit de la tête aux pieds.

— C'était horrible, là-bas.

Elle inclina la tête vers le grondement continu qui martelait les collines.

— Les gens couraient dans tous les sens. Personne ne savait ce qu'il se passait. Et tous ces blessés !

Elle agita la tête.

— Tu es bien mieux ici à construire des routes, crois-moi.

Stephie prit son souffle pour protester, mais sa mère fut plus rapide.

— Je sais, c'est dur. Mais je t'assure que c'est mieux que de se battre.

— Maman, dit Stephie en s'efforçant de contenir sa colère, tu ne comprends pas. Nous sommes une unité de combat ! Je suis dans l'infanterie !

— Bien sûr, admit Rachel en tapotant la joue de sa fille.

Stephie pencha la tête pour échapper à ce geste qui lui faisait injure.

— Mais ça n'a rien à voir avec l'affectation de Conner Reilly.

— Il est dans les blindés. Moi, dans l'infanterie. Ils débusquent l'ennemi. Nous le combattons.

— Il est mort, annonça Rachel.

La nouvelle sembla figer l'atmosphère. Ce fut à cet instant que finit la jeunesse de Stephie. Son entrée dans l'armée via le camp d'entraînement n'avait pas véritablement sonné la fin de ses années d'enfance. Même après le choc de la bataille, elle s'était sentie le même âge. Et là, tout à coup, à dix-huit ans, elle se sentit vieille.

— Comment ? Elle avala sa salive pour s'humecter la gorge. Comment est-il mort ?

— Au combat. Quelque part en Californie.

— Mais comment ? insista Stephie. D'un coup de feu ? Dans un barrage ? Par une mine ? Des tirs amis ? Des tirs ennemis ? Comment ?

— Il a été tué, Stephie, dit sa mère avec douceur. Je ne sais pas comment.

Après un court silence, elle remarqua :

— Tu peux pleurer, Stephie. C'est normal. Ne te retiens pas.

Stephie planta son regard dans le sien.

— Je ne pleure pas.

Après tant d'années, sa mère la connaissait toujours aussi mal. Pas une larme ne lui montait aux yeux.

Sa mère était manifestement déroutée par sa réaction et comme chaque fois qu'une émotion ambiguë s'emparait d'elle, elle la changea en agacement.

— Bon, je sais bien que ton unité s'appelle officiellement groupe de combat. Mais Conner était dans l'armée régulière, pas dans une de ces troupes constituées à la dernière minute. Elle secoua la tête. Ces pauvres garçons. C'est épouvantable. Je l'ai vu de mes yeux. Tu peux t'estimer heureuse d'être là où tu es.

Elle considéra d'un air satisfait les nids de mitrailleuse en cours de construction et les amas de rochers entassés sur le bord de la route pour servir de limites aux champs de mines.

— Au moins, tu n'auras pas à affronter les horreurs du combat comme ce malheureux Conner, paix à son âme.

Stephie pesa les différentes réponses possibles. Elle aurait pu s'exclamer : « Maman, tu n'as donc pas entendu parler de la bataille d'Atlanta ? ni de celle de Savannah River ? » Mais elle se contenta de murmurer :

— Tu as sans doute raison.

John Burns traversa la route et s'approcha de Rachel Roberts en s'essuyant les mains dans une serviette et en coinçant son casque

sous son bras. Quand il arriva à leur hauteur, les traits de Rachel adoptèrent le masque aimable des mondanités. Elle adressa un large sourire au grand jeune homme hâlé.

— Madame Roberts ? dit-il en tendant la main. John Burns.

— Ah ! oui ! Bien sûr !

Pendant qu'ils se serraient la main, Stephie observait sa mère. Elle avait l'air de connaître l'existence de John. Pourtant, Stephie ne lui avait jamais parlé de lui.

— J'espère que vous prenez bien soin de ma fille.

Les yeux de John dévièrent sur Stephie, qui se raidit et rétorqua :

— Je suis capable de me débrouiller toute seule !

Suivit un silence tendu. Les échos des combats n'en parurent que plus intenses. Un convoi de camions arrivant du nord attira à cet instant tous les regards. Stephie commenta :

— On dirait que nos chauffeurs sont en avance.

— Changement de programme, expliqua John, tourné vers le groupe. On plie bagage.

— Et le barrage routier ? s'étonna Stephie.

— Ceux qui y seront affectés pourront le terminer.

Il remit son casque sur sa tête.

— Qu'est-ce qui presse ?

John haussa les épaules.

— Les Chinois arrivent, je suppose.

— Dans ce cas, allez-vous-en, conseilla Rachel. Va chercher tes affaires.

Stephie remit sa chemise, la boutonna, enfila le gilet pare-balles camouflé dont elle remonta la fermeture à glissière. Puis elle installa par-dessus le harnachement d'où pendait tout un arsenal de munitions, de grenades à main et de matériel de premier secours. Sa mère voulut l'aider en réglant les bretelles qui n'en avaient aucun besoin. Stephie s'écarta et se pencha pour saisir le fusil d'assaut appuyé au muret de sacs de sable.

Quand elle se redressa, elle fut frappée de la pâleur de sa mère. Rachel Roberts faisait mine de vérifier le paquetage de Stephie pendant que sa fille manipulait son arme pour s'assurer que la sécurité était en place. Son examen minutieux ne lui fit pas découvrir, cependant, les deux chevrons de caporal qui ornaient le col de Stephie.

— En voiture ! ordonna Stephie aux trois soldats hésitants de son équipe de tir.

Rachel Roberts sursauta imperceptiblement. Sa lèvre inférieure tremblait ; elle se jeta dans les bras de sa fille. Stephie sentit fondre sa colère en étreignant sa mère.

— Tu ferais bien de partir, maman, lui dit-elle.

Chantier naval de Philadelphie
17 octobre, 21 h 45, heure locale

Coiffé d'un casque, le président Baker déambulait sur le pont de l'immense bateau-atelier. Tout là-haut, loin au-dessus d'eux, c'était la nuit. Mais de puissants projecteurs éclairaient comme en plein jour l'enceinte de la cale sèche. N'ayant à craindre aucun survol de satellite, des milliers et des milliers d'hommes et de femmes travaillaient à ciel ouvert sur le bateau dont la longueur représentait quatre terrains de football. Des gerbes d'étincelles jaillissaient des dizaines de fers à souder à l'œuvre sur les trappes blindées qui, dans quelques mois, abriteraient les missiles à longue portée qui subissaient pour l'heure, au Nouveau-Mexique, les derniers essais. Tout cet ensemble, les deux énormes navires équipés de leurs systèmes complexes et de missiles ultramodernes, serait mis à la mer en un temps record : deux ans et demi tout juste après le début des travaux.

Du moins Baker l'espérait-il.

L'amiral responsable du chantier l'emmena visiter les fonds. L'essaim d'assistants et de techniciens de la communication qui escortait le Président leur emboîta le pas sous l'œil attentif des agents des services secrets. Ils descendirent plusieurs échelles de métal pour déboucher enfin sur une passerelle desservant les ateliers. Il y régnait une activité fébrile assortie d'un vacarme assourdissant. Des dizaines de milliers d'ouvriers soudaient, rivetaient et ajustaient les câbles dans un fourmillement d'agitation grouillante, affairés autour d'un déploiement d'innombrables caissons de métal : les tubes de lancement destinés à l'arsenal des bateaux-ateliers. Plus bas, un groupe essayait des robots élévateurs. Ceux-ci se déplaçaient indépendamment les uns des autres le long du plafond, à coups de mouvements brusques et saccadés. Leurs bras recourbés saisiraient les missiles pour les redresser en position verticale et recharger automatiquement les lanceurs toutes les six minutes.

Bill serrait en passant les mains des ouvriers qui se remettaient aussitôt à la tâche qui leur était assignée.

— Nous assurons bien évidemment un roulement d'équipes vingt-quatre heures sur vingt-quatre ! cria l'entrepreneur civil pour couvrir le tumulte. Le noyau du réacteur devrait être mis en place le mois prochain et nous amorcerons alors l'alimentation en énergie en augmentant peu à peu la puissance, pour terminer par la propulsion.

— On est dans les temps ? demanda Bill.

L'homme haussa les épaules.

— Difficile à savoir tant que nous n'aurons pas effectué les essais et les corrections nécessaires sur les systèmes. Nous avons bien avancé depuis votre dernière visite le mois dernier, monsieur, mais il s'agit d'un bateau de cinq cent mille tonnes, équipé de huit mille lanceurs de missiles ! Il fait appel à des systèmes d'une haute complexité relevant d'une technologie totalement innovante ! Avec plus de cinq millions de systèmes annexes automatisés, tous reliés les uns aux autres. Toute l'informatique sera installée en janvier, mais quant à savoir si ça fonctionnera...

Bill s'immobilisa et considéra l'entrepreneur et l'amiral dont les doigts gigotaient nerveusement.

— Ce qu'il veut dire... commença prudemment le commandant du chantier, s'essayant à la diplomatie.

Mais Bill leva la main comme un agent de la circulation.

— Tout, hurla-t-il à l'adresse du chef d'entreprise, tout dépend de ce bateau et de son jumeau en construction de l'autre côté du port ! Ils seront lancés en janvier pour effectuer leur croisière décisive et virer les Chinois de l'Atlantique ouest !

Le regard de l'amiral oscillait entre Baker et le chef de chantier. Celui-ci finit par opiner.

— Très bien, monsieur le Président. Très bien.

L'aide de camp militaire de la Maison-Blanche tapa sur l'épaule de Baker et se pencha à son oreille.

— Monsieur, nous avons les derniers rapports du retrait des troupes de Savannah River.

Bill abrégé sa visite. On le conduisit dans une salle de réunions à l'écart de l'effervescence. Les murs étaient émaillés de fils qui pendillaient dans l'attente d'écrans haute définition. Un réseau de câbles se tenait prêt à recevoir toute une installation informatique. Un monceau de restes de hamburgers et de mégots de cigarettes avait été poussé dans un coin. Bill s'assit avec l'aide de camp, un

capitaine de corvette, à une table constituée d'une planche de contre-plaqué posée sur des tréteaux. Elle était tapissée de grands croquis de circuits électriques, maintenus aux quatre coins par des tasses vides et des plaques de métal. L'officier de marine commença à lire le rapport affiché sur l'écran de son ordinateur de poche.

— La 40^e division d'infanterie, qui était retranchée aux abords de Clark's Hill Lake, sur la frontière entre la Caroline et la Géorgie du Sud, a été déclarée inapte au combat après avoir subi quatre-vingts pour cent de pertes en une semaine pendant la bataille de Savannah River. Lors du dernier affrontement, elle a été attaquée par sept divisions chinoises de blindés et d'infanterie mécanisée.

Un long silence s'étira avant la question de Bill :

— Et le reste du front ?

L'officier manipulait avec quelque peine son ordinateur.

— Euh, la 37^e division d'infanterie, qui appartient aussi à la Garde nationale, s'est retirée sans encombre au centre et à gauche de sa ligne. Mais une brigade presque entière s'est trouvée coincée par de violents affrontements sur la droite, sur le flanc par lequel la 40^e a été débordée ; elle a fini encerclée. Ils sont, euh, en comptant les remplaçants, indemnes à quatre-vingts pour cent. À part deux bataillons presque complets, ils ont tous pu se replier et franchir la ligne du Santee et du Saluda à Columbia, en Caroline du Sud.

Bill hocha la tête et attendit la suite.

— La 31^e brigade blindée s'est retirée par l'I-95 en bon ordre jusqu'à la jonction avec l'I-26, qu'elle a tenue ouverte le temps d'évacuer Charleston, après quoi elle a reflué au nord pour bloquer l'I-95 le long du Santee.

Bill hocha encore la tête. Tout s'était déroulé selon les plans. L'officier reprit la lecture du rapport qu'il restitua mot pour mot.

— La 41^e division d'infanterie a abandonné sa position au bord du Savannah et s'est repliée en bon ordre sur Sumter, en Caroline du Sud, pour s'y reformer. Les pertes subies au cours de l'opération sont faibles.

L'aide de camp leva les yeux.

— Je suis désolé, monsieur, mais le rapport n'en dit pas plus.
« Les pertes sont faibles. »

Bill soupira. Il était soulagé mais pas totalement rassuré. Il devrait contenir son impatience jusqu'à Washington et son entrevue pour en savoir davantage sur le comportement de Stephie au combat. Je

l'appellerai peut-être de l'avion. Ou même de la voiture qui me conduira à l'aéroport, se dit-il.

Le capitaine de corvette poursuivait sa récitation, que Bill aurait préféré ne pas entendre.

— Après les lourdes pertes occasionnées par les violents combats survenus en début de semaine, la 41^e est actuellement réduite à quarante-cinq pour cent de ses effectifs opérationnels. Près de trente pour cent des survivants souffrent de blessures ou d'affections diverses qui les rendent inaptes et exigeront sans doute une intervention sanitaire.

Bill gagna sans tarder la voiture.

— Plaie sans gravité à la nuque, l'informa le général Cotler au téléphone. Légère commotion due à l'explosion très proche d'une charge d'explosif chinoise. Il paraîtrait, monsieur le Président, que votre fille a sauvé la vie de ses petits camarades au péril de la sienne.

Cotler s'interrompit. Il ravala les paroles élogieuses qui lui brûlaient les lèvres et revint à l'énumération des dangers mortels qu'avait traversés la fille unique de Bill.

— Contusions multiples et soupçon de fêlure des côtes supérieures droites. Là, on n'a aucune information sur les circonstances, monsieur le Président. Au bout du compte, elle est assez mal en point.

Il ajouta, en traînant sur les mots :

— On pourrait la déclarer inapte et la faire évacuer.

Le Président n'avait pas répondu. Il avait rassemblé son courage pour garder le silence.

Savannah River, Caroline du Sud
19 octobre, 9 h 15, heure locale

Après un trajet chaotique dans un tourbillon de poussière, la limousine de Han Zhemin s'arrêta enfin. L'adjoint attendit en tousant que le nuage retombe avant d'ouvrir la portière. L'odeur de la mort empestait l'air frais de la campagne boisée. Prétendant une prétendue allergie à la poussière, Han se colla un mouchoir sur le nez.

Wu était en tenue de combat, mais, à la différence des autres soldats, il reluisait de propreté. Il salua avant de prendre la main de son père.

— Allons dans la voiture. Nous y serons plus tranquilles pour discuter, proposa Han.

Wu lui dit qu'il voulait d'abord lui montrer quelque chose. Han le suivit en levant un sourcil interrogateur. Han avait convoqué son fils pour lui parler, mais Wu lui avait demandé de venir le rejoindre sur le champ de bataille. Wu découvrait pour la première fois l'atmosphère pesante d'un paysage meurtri et calciné, voué au silence, alors que tout cela avait pour Han un goût de déjà-vu. La puanteur qu'il tentait d'étouffer sous son mouchoir était la même qu'en Asie et au Proche-Orient.

Wu se retourna pour recommander à son père de rester sur le sentier délimité par les fanions. Han leva les yeux au ciel devant l'excès de sollicitude que lui témoignait son fils. Wu n'était encore qu'un enfant que Han parcourait déjà les champs de bataille. Il avait

appris depuis belle lurette à ne pas s'égarer en terrain miné. Wu descendit dans l'étroit fossé qui conduisait au sommet de la colline. Planté en bordure du cratère, Han le considérait avec consternation.

— C'est juste là, insista le jeune homme, incapable de contenir son impatience.

Han descendit à son tour avec un soupir. Ses chaussures italiennes au cuir bien astiqué convenaient moins à l'exercice que les rangers de Wu et ralentissaient son allure.

Ils suivirent la tranchée à demi effondrée en direction de la butte. Han ne cessait d'épousseter son costume. Quand il atteignit le sommet, il était en nage.

— Wu, je suis venu pour...

— On y est presque ! s'obstina Wu.

Un gosse qui joue au soldat ! ironisa Han en son for intérieur. Malgré l'énormité des pertes subies par l'armée dans l'attaque inutile de ces positions américaines, Wu trouvait le lieu fascinant. En haut du coteau, ils pénétrèrent dans la tranchée principale, criblée de vastes cratères inondés. Wu gambadait sur les fortifications affaissées en désignant çà et là des fragments de matériel américain. Il s'arrêta pour montrer à son père les centaines de cartouches vides, américaines ou chinoises, qui jonchaient les méandres serrés du couloir en zigzag.

— Wu... grommela Han, excédé.

— C'est là.

Wu marcha vers l'entrée d'un bunker en partie obstruée par un écroulement de sacs de sable éventrés. Au-dessus de l'ouverture, une inscription annonçait : 9G. Wu précéda son père dans le passage obscur au plafond bas. Le nez peu exercé de Wu n'identifia sans doute pas l'odeur qui les assaillit dès qu'ils franchirent le seuil. Han la reconnut immédiatement. Un homme avait été brûlé vif dans cet abri. C'étaient des effluves de chair grillée. Han en eut confirmation en sentant des cendres grésiller sous ses semelles.

Mais Wu attirait son attention sur le mur en y braquant sa torche. Le faisceau lumineux arracha à l'ombre une liste de noms, grossièrement gravés dans le béton. Wu laissa son père y trouver celui de Stephanie Roberts. À la lueur de la lampe, une expression de joie triomphante se peignit sur son visage.

Han inclina la tête, regarda son fils et l'entraîna dans la grande salle du bunker. Outre les résidus résultant du brasier qui avait carbonisé le sol, les murs et le plafond, des milliers de cartouches de

tous calibres s'entassaient pêle-mêle. Wu entreprit un examen comparé de celles qui provenaient de fusils ou de lance-grenades. Han déambulait entre les flaques de sang séché dont seul un œil averti pouvait distinguer les marques noires sur le béton calciné.

— Regarde, dit Wu en lui présentant une bague de plastique comme en ont les petites filles.

Le bijou en toc avait quelque chose d'incongru dans ce décor de carnage. Han tourna les talons et sortit précipitamment à l'air libre. Wu examina longuement le jouet avant de le glisser dans sa poche. Il rejoignit son père qui l'attendait dehors, de fort méchante humeur. Wu dit :

— J'ai lu un rapport des services de renseignements sur la fille du président Baker. Ils épluchent la presse pour savoir si elle a survécu aux combats qui ont eu lieu ici.

Han écoutait sans rien dire.

— Je me disais que tu voudrais peut-être savoir.

Han jeta à son fils un regard exaspéré.

— Tu vois, continua Wu timidement, la fille du Président prend une part active à la guerre.

— Non, répliqua Han.

Wu plissa le front.

— Comment ça, non ?

— Tu n'iras pas te battre.

— Mais... !

Il tendit les mains vers l'environnement désolé, comme si le spectacle qu'il offrait pouvait servir d'argument en sa faveur. Han lui agrippa le bras et le tira vers l'issue de la tranchée. Wu se dégagea et son regard s'égara sur la pente qui dévalait vers le fleuve. Tout n'était que mort et noirceur. Pas un germe de vie dans cet espace dévasté. Ici et là, des équipes d'ingénieurs armés de détecteurs ouvraient des passages dans le champ de mines américain. Ils finiraient par enterrer les milliers de corps en décomposition, mais ils avaient pour premier souci de récupérer les véhicules, dont certains pourraient être remis en état.

Han s'adressa à Wu d'un ton calme, persuasif, sans le quitter des yeux.

— Tu avais prévu ce massacre lors de notre vidéoconférence avec Pékin le mois dernier ! À cause de ton speech sur l'hécatombe qui attendait notre armée, les vieux crabes de Pékin me demandent tous les jours des statistiques ! Tu veux que je te donne quelques

chiffres ? Sur ce front, nous avons tué, blessé ou fait prisonniers entre vingt-cinq et trente-cinq mille soldats américains. Mais nous, nous comptons dans nos rangs cent quarante-cinq mille morts et trois fois plus de blessés ! Sept cent mille victimes ! Et il ne s'agissait que d'une ligne de défense provisoire ! La prochaine sera établie beaucoup plus solidement ! Et la suivante encore plus !

— C'est pour ça que je dois aller me battre, riposta Wu d'un ton de défi. Notre pays a besoin de ses meilleurs éléments aux avant-postes.

— Ce qui, bien entendu, inclut ta personne ! grinça Han qui avait de plus en plus de peine à contenir sa fureur. Tu es un... !

Il ravala ses paroles et pinça les lèvres pour ne pas en dire plus. Il considéra la vision d'enfer qui s'étendait à leurs pieds.

— Qu'est-ce qu'on t'a appris à l'école militaire, Wu ?

Le père et le fils avaient tous les deux le regard perdu sur le champ de bataille.

— T'a-t-on initié au culte de la mort, comme les autres ? Est-ce là la glorieuse victoire à laquelle tu aspirais ?

— Tu te montres défaitiste, le blâma Wu.

Il portait là une accusation grave, mais le cœur n'y était pas.

Ils échangèrent un regard chargé d'hostilité. Leur face à face fut interrompu par l'arrivée de l'adjoint civil de Wu qui escaladait à quatre pattes les monticules de terre bouleversée pour les rejoindre. Il s'essuya les mains l'une contre l'autre.

— Excusez-moi, monsieur l'administrateur, lieutenant Han Wushi, mais il y a une délégation de civils américains d'une ville voisine qui souhaiterait vous parler.

Il inclina la tête en direction de la route terreuse où étaient garés les véhicules de leur escorte. Trois Américains y attendaient, entourés de soldats armés au moins deux fois plus nombreux.

Encore outré de l'arrogance de son fils, Han reprit en sens inverse, sans desserrer les dents, le chemin par lequel ils étaient venus, talonné de près par Wu et son adjoint. Il serra la main des trois Américains que braquaient une demi-douzaine de canons. Han fit signe aux soldats de s'éloigner.

— Je suis maire d'Augusta, déclara une femme d'âge mûr.

Han déclara être ravi de faire sa connaissance et impatient d'entamer une collaboration fructueuse avec... Elle l'interrompit.

— Votre armée massacre mes administrés. Des civils innocents.

Ils organisent des rafles et les envoient dans des camps de concentration.

L'attitude de Han vira instantanément de l'amabilité à la colère.

— Où ? fut sa seule question.

Elle lui donna des indications, mais Han voulut qu'elle montre l'endroit à son adjoint sur la carte. Quand son second lui fit signe qu'il savait où aller, Han embarqua tout son monde dans les voitures blindées qui encadrèrent sa limousine et la camionnette aménagée en studio de communications. L'adjoint lui tenant la porte, Han grimpa à l'arrière. Dans un esprit de bravade, Wu restait sans bouger sur la route.

— Monte ! lui ordonna son père.

Au bout d'une heure de trajet, qui s'écoula dans un parfait silence, ils pénétrèrent dans un espace clôturé de barbelés. De chaque côté de la route, ils apercevaient des prisonniers américains parqués dans des enclos à ciel ouvert. La plupart présentaient de graves blessures. Des soldats pitoyables tendaient les mains en quémandant de l'eau, de la nourriture, des médicaments. Wu était bouleversé par le spectacle. Dans sa courte vie, il n'avait vu la guerre que sous le jour épuré qu'en offraient des reportages censurés.

Le commandant du camp accueillit Han devant les marches de sa caravane climatisée. Wu salua le colonel qui, sans s'embarrasser des formalités militaires, lui serra simplement la main. Il avait manifestement été prévenu de leur arrivée et savait qui était Wu. Il les fit entrer et les installa sur un canapé confortable. Des soldats vinrent leur servir du thé, des pâtisseries et des viandes séchées. Si Han fit honneur aux victuailles, ce fut pour s'ôter de la bouche le goût de mort qu'y avait laissé sa visite du champ de bataille de Savannah River. Wu picorait distraitement en consultant sans arrêt sa montre.

Han dit au commandant du camp :

— On nous a signalé des disparitions de civils dans la ville d'Augusta, en Géorgie.

Le colonel parut surpris.

— C'est dans mon district, mais je n'ai rien entendu de tel. Je ne vois d'ailleurs pas comment cela pourrait se savoir car nous n'avons pas encore commencé le recensement des populations. Il doit s'agir d'insoumis qui ont désobéi aux ordres et quitté leur domicile pour tenter de franchir les lignes.

Han acquiesça en souriant, comme si cette explication le satisfaisait.

Wu regarda alternativement les deux hommes.

— Ce n'est pas ce qu'on nous a dit, remarqua-t-il d'un ton insolent. On nous a parlé précisément de rafles au cours desquelles nos troupes viennent arrêter les gens chez eux.

— Qui ça, « on » ? demanda obligeamment le colonel en s'emparant d'un carnet et d'un stylo.

Wu plissa les yeux et se tut.

— Bien, nota Han qui avala une dernière gorgée de thé avant de se lever. Merci, colonel. Navré de vous avoir dérangé.

Ils se serrèrent à nouveau la main.

— Vous m'avez l'air d'avoir fort à faire avec tous ces prisonniers.

— Quelle belle victoire, n'est-ce pas ? Le commandant se tourna vers Wu. Peut-être qu'un jour, vous retournerez dans votre ancienne école pour raconter à la jeunesse comment nous avons gagné la grande bataille de Savannah River !

Il éclata de rire et brandit sa main pour empoigner celle de Wu.

Wu le fixa des yeux sans la saisir.

Prenant la mesure de la scène, Han remercia de nouveau le colonel. Ils quittèrent la fraîcheur de la caravane pour se replonger dans la chaleur déjà intense de ce début de journée. Han perçut dans l'air un faible relent de mort. Il regarda Wu pour voir s'il l'avait aussi remarqué. À son air, il sut que c'était le cas. À quelques centaines de mètres, un groupe de soldats américains suppliait. De l'autre côté de la clôture, les gardes stoïques ne répondaient pas, mais braquaient sur eux leurs armes menaçantes.

Han et Wu remontèrent dans la limousine qui s'ébranla dans la direction que leur indiquait un garde qui courait devant la voiture de tête. Il leur faisait signe par gestes de tourner à droite au prochain croisement. Han saisit son téléphone pour dire au chauffeur qui dirigeait le cortège de prendre à gauche. Les quatre véhicules du convoi se mirent à errer, apparemment sans but, entre les clôtures et les baraques de fortune. En réalité, Han en dirigeait le parcours depuis sa voiture. Les regards de Wu se partageaient entre son père et le spectacle qui défilait derrière sa vitre. Des prisonniers américains glissaient avec précaution un corps enveloppé de bandages ensanglantés sous la clôture. Des gardes chinois portant des masques de papier jetèrent le corps à l'arrière d'un camion.

Un moment plus tard, comme ils se trouvaient sur un tronçon de route plus ou moins dégagé, Han dit :

— Arrêtez la voiture.

Des prisonniers armés de pelles creusaient dans un champ désert sous la surveillance d'un peloton de gardes. Han descendit en faisant signe à son fils de le suivre. Une dizaine de camions s'alignaient, pare-chocs contre pare-chocs, le long du champ. Les chauffeurs jetèrent leurs mégots et s'éloignèrent, chassés par cet arrivage de civils bien habillés.

Wu esquissa une grimace et se couvrit le nez et la bouche. L'adjoint de Han, qui l'accompagnait depuis dix ans dans ce genre de tournées, retroussa les lèvres d'un air amusé. Wu s'en aperçut et laissa retomber sa main. Son père se dirigeait vers un camion, dont les ailes et la toile vertes s'effaçaient sous une couche épaisse de poussière sale. Han écarta le pan arrière.

Wu eut un mouvement de recul. Une invasion de mouches bourdonnait autour d'un amas de corps à demi dévêtus, aux chairs livides criblées de balles. C'étaient en majorité des hommes, avec aussi quelques femmes. C'étaient en majorité des adultes, avec aussi quelques enfants.

Tous civils.

Wu vomit, restituant le thé et les gâteaux qu'il venait d'absorber. Han referma la toile et emmena Wu marcher sur la route. Un cordon de soldats, escorte omniprésente de Han, leur emboîta le pas à distance respectueuse.

— Pourquoi ? fut tout ce que parvint à proférer le jeune homme encore plié en deux par la révolte de son estomac.

— C'est ça, la guerre, Wu. On t'a menti. Endormi.

Wu cracha, se redressa et s'obligea à contempler le charnier.

— Pourquoi notre armée commet-elle ces horreurs ?

— Parce que mon rôle est de convaincre les Américains de reprendre le travail. Ils ne travaillent pas parce qu'ils ont peur. Ton général Sheng fait en sorte qu'il en soit ainsi.

— Mais le but de cette guerre n'est-il pas d'exploiter la productivité des Américains ?

— Tu es intelligent, Wu. Réfléchis. Tu ne comprends donc pas ?

Le garçon rendit son regard à son père, mais ne répondit pas tout de suite. Il clignait des yeux pendant que les paroles de son père cheminaient dans son esprit.

— Le général Sheng, articula-t-il finalement, essaie d'entraver

vosre action et de vous empêcher de remettre l'Amérique au travail pour pouvoir vous écarter, vous et les gouvernants civils, pour incompétence.

Han sourit et plaqua la main sur l'épaule de son fils.

— Contrairement à l'armée, compléta-t-il d'un ton ironique, qui vole de victoire en victoire, comme à Savannah par exemple.

Wu ne manifesta d'aucune manière qu'il adhérerait à l'analyse de son père. Il demanda seulement :

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

La main toujours posée sur l'épaule de son fils, Han ébaucha un sourire et répondit par une autre question :

— Qu'as-tu appris de nouveau sur l'espion de l'armée à Washington ? Le fameux Olympic ?

Devant le regard fuyant de Wu, Han lui pinça l'épaule. Le jeune homme fit la grimace et planta ses yeux dans ceux de son père. La mâchoire crispée, il lâcha :

— Olympic est une femme. J'ai entendu Sheng en parler en disant « elle ».

— C'est tout ?

Wu hocha la tête. Après un instant de réflexion, Han arbora une expression joyeuse et donna une nouvelle tape sur l'épaule de son fils.

— Bon travail, Wu ! Bon travail. Mais, maintenant, il me faut un nom.

Là-dessus, il tournoya sur lui-même et reprit la direction de la voiture. Wu le suivit un moment des yeux. Alors il surprit le regard des gardes qui assuraient leur sécurité. Ils étaient jeunes, plus jeunes que lui pour certains. Ils les avaient observés et avaient écouté leur conversation avec un intérêt qui ne relevait pas seulement de la simple curiosité. Car Han et Wu étaient pour eux, ainsi que Wu venait de s'en rendre compte, les dieux qui tenaient leur sort entre leurs mains.

Columbia, Caroline du Sud
20 octobre, 17 h 40, heure locale

* Un air vif, calme et tiède embellissait l'après-midi. Il y avait longtemps que Stephie n'en avait pas connu d'aussi parfait. Le soleil

l'enveloppait de chaleur sans lui brûler la peau. L'air la rafraîchissait sans la glacer.

Une chose cependant gâchait la douceur du moment : les tirs de barrage à l'horizon. Stephie s'assoupit avec ce bruit en arrière-fond. Il était toujours présent, même s'ils n'y faisaient jamais allusion entre eux. Mais derrière ses yeux fermés dansaient des images de fusillades infernales qui ne cessaient jamais. Au bord de la Savannah, les tirs d'artillerie ne duraient jamais plus de quelques minutes. Ici, ils se poursuivaient indéfiniment au fil des jours.

Les lignes se trouvaient à des kilomètres, mais ils devaient pourtant élever la voix pour couvrir le vacarme des bombardements chinois. Non qu'ils eussent grand-chose à dire. Les supérieurs fichaient la paix à leurs troupes exténuées. Les soldats en profitaient pour dormir dix, douze, quatorze heures par jour. Pendant qu'ils roupillaient, ils ne pensaient pas aux jours passés ni à ceux qui les attendaient. C'est un peu dommage, se désolait Stephie, de passer ses dernières heures à somnoler comme des loques.

— Hé !

C'était la voix de l'indésirable Becky Marsh. Stephie fit celle qui n'avait pas entendu.

— Tu as un message de ton père.

Stephie se dressa sur son séant.

— Quoi ? Fais voir.

Becky lui tendit son casque équipé et s'assit à côté d'elle.

— Tu permets ?

Becky ricana.

— Je l'ai déjà regardé.

Puis elle se leva et s'éloigna.

Stephie abaissa les deux écrans minuscules devant ses yeux et les régla jusqu'à obtenir une image nette. Elle était si proche qu'elle avait l'impression de regarder un téléviseur grand écran. Elle se retrouva devant son père, assis à sa table du bureau ovale. À part le cadrage approximatif et la veste qu'il avait ôtée, le décor et la mise en scène rappelaient ceux des discours officiels.

Stephie dégagea le stylet et cliqua sur « play ».

« Ici le président des États-Unis. Je souhaite envoyer ce message à ma fille, Stephanie Roberts. Je prie celui ou celle qui le recevra de le lui transmettre pour qu'elle en prenne connaissance. »

Là, il s'interrompait et prenait lentement une canette de Coca pour en boire une gorgée. Pour permettre à Becky de suspendre

l'enregistrement et d'aller prévenir Stephie. Mais Becky n'avait pas eu cette délicatesse. Stephie était furieuse.

« Stephie, disait alors son père. J'ai reçu tes deux messages et je voulais te répondre. Je ne sais pas trop quoi dire. Ma vie paraît bien... il cherchait le mot juste... morne à côté de la tienne. » Stephie pouffa de rire. Il était tout de même le Président ! Et elle, rien qu'un simple soldat. « Je pense à toi tout le temps. Je dois avouer, continuait-il d'un ton soudain plus enjoué, que dans les réunions d'information sur l'évolution de la guerre, il m'arrive d'oublier que je suis le chef suprême des armées et d'écouter avec mon oreille de père. Il baissa les yeux sur ses mains, posées à plat sur le bureau. Stephie, j'ai quelque chose à te dire. Il faudra me pardonner de te l'avoir dit. Il y a des tas d'emplois possibles dans l'armée. Quantité de fonctions très importantes en dehors des unités de combat. »

— Merde ! ragea Stephie, autant parce que son père l'engageait une fois encore à renoncer que parce que Becky Marsh avait tout entendu.

« Je n'ai pas l'intention de faire jouer le piston. D'après le général Cotler, ce n'est pas nécessaire. » Stephie rit à l'évocation du nom du chef d'état-major interarmes. Il était le général le plus gradé et le plus ancien de l'armée des États-Unis, mais pour son père, rien qu'un conseiller militaire à qui demander des tuyaux pour sa fille. « Un grand nombre de soldats sont mutés à des postes différents après un certain temps de service actif au front. »

Stephie poussa un grognement d'indignation. Certains soldats du bataillon avaient été mutés, en effet, mais personne chez elle. C'était un sujet de fierté pour les survivants de la compagnie Charlie, auxquels le mot « mutation » n'inspirait que mépris.

« Le général Cotler me dit qu'on manque cruellement d'instructeurs qui aient une expérience du front. Tu rendrais un immense service à ta patrie et tu sauverais bien des vies en faisant part de ce que tu as appris aux jeunes recrues. Il soupira et se décida à relever les yeux. Envoie-moi ta réponse par e-mail ou v-mail et je m'en occuperai, avec le général Cotler. »

Stephie était déçue, vexée, profondément attristée. Comment a-t-il pu ?

« Je t'aime de tout mon cœur, Stephie », conclut son père d'une voix tremblante.

L'image vira au noir. Stephie s'aperçut alors que Becky était

revenue. Elle entrevoyait ses rangers du coin de l'œil. Il n'y avait pas à dire, elle avait l'art de choisir son moment. Stephie enleva le casque, le regard perdu sur le mur de son abri. Becky lui prit le casque des mains et s'assit.

— Alors ? demanda-t-elle dans un murmure que le fond sonore pétaradant rendait à peine audible. Qu'est-ce que tu vas faire ?

— À ton avis ?

— Je sais pas.

Stephie se retourna. Becky l'observait, le sourcil froncé. Qu'est-ce que ça peut bien te faire ? se demandait Stephie. Becky remarqua, comme si c'était une découverte :

— Il a l'air de t'aimer vraiment beaucoup.

— Je ne me ferai pas muter à l'arrière ! l'informa rageusement Stephie.

Becky en parut soulagée.

— Oui, dit-elle avec un demi-sourire qu'elle dissimula en se détournant. Je m'y attendais.

Stephie lui glissa un regard en biais, étonnée de son étrange attitude.

— Mais quand même, commenta Becky, c'est sympa de sa part. De te l'avoir proposé.

Stephie s'apprêtait à rétorquer que n'importe quel père en ferait autant. Celui de Becky comme les autres. Alors elle se rendit compte qu'elle ne savait rien de Becky et de sa famille. Elle faillit l'interroger à ce sujet, mais elle la regarda et se ravisa. L'affection familiale dont elle venait d'entrapercevoir un échantillon dans la vie d'une autre semblait suffire au bonheur de Becky. À moins qu'elle soit contente de savoir que je ne vais pas partir, s'interrogea-t-elle.

Becky s'en alla. Stephie enfonça son casque sur son crâne et se roula en chien de fusil à l'entrée de sa casemate.

Elle fut tirée de son sommeil par un vieux camion poussif déboulant sur la route déserte. Elle releva la tête. Les trous servant d'abris à la 3^e section entouraient un court de tennis transformé en terrain d'atterrissage de secours pour les hélicoptères, qu'ils étaient censés garder. Les gros pneus du camion apparurent dans le virage, traversèrent les allées goudronnées et s'immobilisèrent entre la fontaine ornée de galets et un banc recouvert de caoutchouc. Deux autres véhicules traînaient dans son sillage. Ceux-là se garèrent dans la rue. Burns et Ackerman descendirent du premier camion et se dirigèrent vers les terriers occupés par Stephie et Animal.

Ils étaient tous les deux allongés dans l'herbe à proximité de leur abri ; ils se contentèrent de se dresser sur un coude. Ackerman ordonna aux autres, de sa voix éraillée, de s'approcher. Becky et Dawson arrivèrent côte à côte. Ces deux-là avaient fait la bamboula pendant toute la nuit dans leurs abris aménagés près des barbecues. C'étaient là tous les effectifs du 1^{er} groupe de combat. Melinda Crane était allée prêter main-forte au poste de secours de la ligne de défense établie au bord du fleuve.

Le lieutenant Ackerman s'avança. Il arborait les galons noirs de capitaine sur le col de sa chemise. Stephie y regarda à deux fois en voyant le col de John Burns. Il y brillait la barrette de sous-lieutenant. Les freins de quatre camions crissèrent sur la route derrière eux.

— Félicitations mon capitaine, lança Animal d'un ton moqueur. Et, s'adressant à John :

— De qui t'as ciré les pompes, Burns ?

Animal tendit une main incertaine vers John qui avait fait un pas dans sa direction.

— Retenez-le ! Retenez-le ! raillait le mitrailleur en rigolant sans se lever, en signe de protestation contre la promotion indue de John.

— Par quel miracle un sergent de base devient-il lieutenant, tu peux m'expliquer ?

— Burns s'est vu confier un commandement, expliqua Ackerman. C'est votre nouveau chef de section.

— Oh ! insista Animal. C'est-y pas beau, ça ? Content de savoir qu'on est dans une armée de professionnels ! susurra-t-il en ridiculisant le mot. Et pourquoi moi, on me fait pas officier ?

— Parce que t'es trop bête, répliqua sèchement Ackerman.

— Et trop laid, ajouta Stephie.

— Et que tu pues comme pas permis, compléta Dawson.

Animal leur décocha un regard assassin avant de constater :

— J'imagine que c'est nos nouveaux camarades.

Une bande de gamins dégringolaient de l'arrière des camions et s'éтираient consciencieusement avant d'attraper les armes et les paquetages qu'on leur passait de l'intérieur.

Ackerman précisa :

— Ce sont les meilleurs éléments que les services de sélection avaient à nous offrir.

Il planta un genou en terre et ôta son casque pour masser et gratter le duvet dru qui lui hérissait le crâne.

John fouilla dans sa poche d'où il sortit un petit insigne noir qu'il tendit à Animal.

— File ton M-60 à un des nouveaux, lui dit-il d'un ton de commandement.

Animal balança la tête d'un côté puis de l'autre en considérant d'un air incrédule les trois galons qui barraient l'insigne.

— Tu prends le 1^{er} groupe.

Stephie était outrée. Animal ! John était chef de section et Animal chef de détachement !

John donna une autre barrette de sergent à Dawson. Dawson ! Il n'y avait pas deux semaines qu'il était sorti du camp d'entraînement !

— Toi, Dawson, tu prends le 2^e groupe de combat. Chambers recevra aussi ses rubans de sergent et garde le 3^e. Shepherd garde le 4^e.

Stephie évitait de regarder Burns et Ackerman. Elle sentait la colère lui échauffer les joues. Burns vint s'agenouiller près d'elle et lui enleva l'insigne à double rayure de caporal.

— Qu'est-ce que tu fais ? grinça Stephie en repoussant sa main d'une claque.

Il brandit la barrette à trois galons de sergent et entreprit de l'épingler sur son col. Cela sembla durer une éternité. Le reste de la division qui s'était installé de l'autre côté du terrain d'atterrissage convergeait vers eux. Tous les yeux étaient fixés sur eux.

— Tu es sergent-chef, 3^e division, dit finalement John.

L'image du sergent Kurth surgit dans son esprit. Comment pourrais-je prendre sa place ? s'émut-elle, saisie de panique devant le poids de la responsabilité.

Quand elle releva les yeux, elle aperçut une trentaine de recrues intimidées, autant d'hommes que de femmes, qui se regroupaient lentement autour de son abri. Elle se redressa en position assise. Beaucoup d'entre eux tenaient leurs armes dangereusement braquées. La moitié jetait des regards inquiets vers le grondement qui résonnait sans discontinuer à l'horizon. L'autre moitié contemplant ses pieds.

Ackerman se releva et accueillit les nouveaux d'une voix forte.

— Bienvenue dans la 3^e division, compagnie Charlie, 3^e bataillon, 519^e régiment d'infanterie !

Il balaya la troupe des anciens d'un geste large.

— Les dix-sept soldats que vous voyez ici ont pris sur la tronche

tout ce que les Chinois pouvaient leur balancer, pas une seule fois, mais des dizaines de fois. Ils ont tenu bon ! Ils ont gardé leur calme, maintenu leur position, obéi aux ordres et donné le meilleur d'eux-mêmes. Nous n'en attendons pas moins de vous !

Les bleus l'écoutaient, les yeux écarquillés.

— Cette division a été baptisée « West Point » ! C'est ma division. Et c'est la meilleure de tout le bataillon ! Peut-être la meilleure de toute l'armée des États-Unis ! Alors soyez à la hauteur !

Quand il eut terminé, Stephie et Animal se levèrent.

Les nouveaux restaient bouche bée, fascinés par le lieutenant Ackerman soudain inspiré.

— OK ! Formez-moi deux groupes ! ordonna Burns en pointant le doigt sur la troupe éberluée. Les servants de mitrailleuse et lanceurs de missiles ici ! Les autres, restez où vous êtes !

Personne ne bougea. Stephie craignait le pire.

— Avancez, nom de Dieu ! leur cria-t-elle pour les secouer.

À l'exception de quelques-uns, ils se dirigèrent tous vers l'endroit indiqué. Elle en engueula un au hasard.

— Pas toi, imbécile ! Est-ce que tu transportes avec toi une mitrailleuse ou un lance-missile ?

— Non, sergent !

— Alors, reste où tu es !

Ça y est ! Ils avaient pigé ! Ils constituèrent aussitôt les deux groupes attendus.

Ackerman s'éloigna en réprimant un sourire. John et Stephie répartirent les remplaçants entre les chefs de groupe et les équipes de tir. En voyant attribuer une femme médecin au 1^{er} groupe d'Animal, Stephie alla rouspéter :

— Laisse-la. Tu as déjà Crane.

— Non, s'interposa John.

Il accrocha le regard des anciens et baissa la voix.

— J'affecte un nouveau toubib au groupe.

Stephie croisa le regard de John. Son mouvement de tête n'échappa ni à Animal, ni à Dawson, ni à Becky. Tous comprirent. Stephie tourna un regard songeur vers les crépitements qui vibraient au loin. Melinda Crane était morte.

— Reprenez votre place ! ordonna-t-elle au toubib désorienté. Vous n'avez pas entendu ce qu'a dit le lieutenant !

— Tâche de ne pas m'attirer d'ennuis, Wu, lui glissa son ancien camarade d'école en lui serrant la main au moment de quitter en hâte le bar de l'hôtel. C'est du secret défense. Sujet extrêmement sensible. On pourrait me fusiller à cause de ça.

Il avait l'âge de Wu, à peu de chose près, mais avait obtenu son diplôme et ses galons un an plus tôt — l'armée avait besoin de programmeurs informaticiens plus encore que de gradés.

Wu prit le disque que son ami dissimulait dans sa main et le glissa dans sa poche.

— Faut que je raccroche, disait Shen Shen au téléphone quand Wu entra.

Elle appuya sur un bouton de son téléphone cellulaire, puis sur toute une série d'autres.

Elle efface la mémoire, se dit Wu en faisant mine de ne rien remarquer.

Shen Shen posa les yeux sur Wu, comme si elle ne l'avait pas vu arriver. Elle se précipita en robe de satin largement fendue. Elle l'embrassa à pleine bouche et se recula.

— Aurais-tu une liaison ?

— Oui, affirma Wu.

Shen Shen garda les mains serrées sur sa nuque. Elle avait les cheveux lâchés. Son visage portait encore le maquillage de la journée. Elle s'apprêtait manifestement à prendre un bain.

— Avec toi, compléta Wu avec un large sourire. Pourquoi cette question ?

Il détacha ses mains de son cou, déboucla sa ceinture et la posa, ainsi que le pistolet qui était accroché, sur un bureau.

— Ton haleine sent l'alcool, expliqua Shen Shen dont la réponse contenait une question sous-jacente.

— J'ai bu un verre avec un ami en bas.

— Un ami ou une amie ?

Wu agita la tête et s'assit à la table avec un petit sourire en coin.

— Mmh ! gémit-elle avec une voix de petite fille en venant se poser à califourchon sur ses genoux, les putes américaines sont tellement jolies !

Elle se tortillait et se balançait tandis que les pans de sa robe trop courte s'écartaient.

— C'est un copain de classe, précisa Wu, assailli de baisers brûlants.

— Je vais prendre une douche, annonça-t-elle en frôlant son oreille de ses lèvres.

Après un sourire prometteur, elle se leva et se dirigea vers la salle de bains en abandonnant sa robe en chemin.

— Je vais sur Internet en t'attendant ! lui lança Wu.

Il alluma le portable de Shen Shen qui se trouvait sur la table.

— Quel est ton mot de passe ?

Elle revint d'un pas lent.

— Mon mot de passe ?

Sur l'écran, une boîte de dialogue clignotait avec impatience.

— Attends.

Elle prit l'ordinateur et alla s'installer sur le canapé, face à lui, de telle sorte qu'il ne puisse pas voir ses gestes.

— Je vais te connecter sur Internet.

Elle sortait de temps en temps de sa concentration pour lui darder de brefs sourires. Les cliquetis des touches trahissaient sa précipitation. Elle avait un corps mince et souple. Des seins admirables de plénitude. Mais Wu n'éprouvait aucun désir.

— Et voilà, dit Shen Shen en se levant, de l'air épuisé de quelqu'un qui émerge d'un travail harassant.

Elle lui tendit l'ordinateur. Le navigateur était ouvert sur la une d'un journal pékinois. VICTOIRE À SAVANNAH RIVER, proclamait un gros titre.

Wu s'écarta au passage prémédité d'un bout de sein sur sa joue. Elle égrena un rire espiègle, un peu forcé, et repartit en sautillant vers la salle de bains. Wu s'aperçut qu'un autre mot de passe était nécessaire pour accéder à la boîte e-mail.

Il récupéra le disque au fond de sa poche et l'inséra. Il contenait trois fichiers, des messages vidéo. D'une simple pression du doigt sur l'écran, Wu mit en marche un lecteur qui fit apparaître sur l'écran le visage souriant de Stephanie Roberts.

Wu regarda les trois v-mails à la suite. Deux adressés par Stephanie Roberts à son père. Un du Président à sa fille. Le dernier le troubla particulièrement. Accepterait-elle l'échappatoire qu'il lui proposait ? En avait-elle assez vu sur le terrain pour aspirer à des

vacances ? Mais ce n'était pas cette question qui le perturbait, en fait.

— Je t'aime de tout mon cœur, Stephie, disait le Président au bord des larmes.

Quand le bruit de la douche cessa, Wu effaça les dossiers et éteignit l'ordinateur. Il jeta le disque dans la cheminée et gagna la chambre.

— Tu me préfères sèche ou mouillée ? demanda Shen Shen de la salle de bains.

— Sèche.

Cela lui donnait quelques minutes de plus pour réfléchir, allongé sur le dos, pendant que le sèche-cheveux vrombissait derrière la porte.

Bureau ovale de la Maison-Blanche
22 octobre, 23 h 30, heure locale

Clarissa se faufila dans la foule qui se pressait dans le bureau ovale. Elle resta un instant à l'entrée, bousculée par le personnel qui allait et venait. Lasse de marmonner des excuses, elle se fraya un chemin le long du mur. Elle trouva enfin une oasis de calme et s'assit sur une chaise étroite, derrière une table, aussi isolée que possible. En vain elle chercha des yeux le secrétaire d'État, Dodd, qui l'avait convoquée avec la consigne d'« apporter de bonnes nouvelles. N'importe lesquelles ».

La cohue de ceux qui attendaient leur audience lui cachait le bureau du Président.

— Non, non, non, amiral, s'insurgea soudain la voix de Baker qui avait haussé le ton. Vous avez assuré, je m'en souviens très bien, que la marine chinoise ne pourrait jamais franchir les barrages mis en place par nos forces navales aux Bahamas !

L'amiral Thornton bégaya un début de réponse.

— S'il était tellement crucial de tenir la Floride pour défendre la côte est, tonnait le Président, pourquoi ne l'avez-vous pas dit ? Vous vous contentez de jouer au chat et à la souris avec les navires de surface des Chinois dans l'Atlantique jusqu'aux abords de Wilmington, en Caroline du Nord, en prétendant que vous ne

pouvez rien faire ? Pour l'amour du ciel, amiral ! Pour l'amour du ciel !

Le brouhaha des conversations s'était amoindri. Certains chuchotaient encore. La majorité s'était tournée vers celui qui focalisait l'attention générale : le chef d'un monde libre de plus en plus rétréci. Une voix plus posée conseilla de redéployer au moins un corps de réserve pour défendre la côte atlantique au sud de Washington.

— Général Cotler, dit alors Baker d'un ton découragé, vous m'apprenez à l'instant que la ligne de Savannah River venait de céder ! Nous n'avons plus de corps d'armée, général ! Ni de divisions, ni de brigades, ni de bataillons, ni... de troupes ! En un mois de guerre, nous avons perdu cent soixante mille de nos soldats, tués ou faits prisonniers ! En un mois ! Plus trois cent mille blessés, dont cinquante mille ne pourront pas être remis sur pied avant un an ou resteront invalides à vie !

La pièce était silencieuse. Tous les yeux étaient fixés sur le Président. L'inquiétude se lisait sur certains visages. D'autres n'affichaient qu'un masque impénétrable. Impossible de savoir ce qui se tramait dans les cœurs et les âmes de ces hommes et ces femmes ; toutefois, une chose était sûre : les conspirateurs impliqués dans le projet de coup d'État appartenaient à la deuxième catégorie. Clarissa surprit le regard du chef de cabinet de la Maison-Blanche posé sur elle. Frank Adams ne baissa pas les yeux quand il croisa son regard. Ce fut Clarissa qui se détourna.

Elle entendit alors un tapage d'explosions lointaines répercutées dans un micro. Un concert de rafales de mitrailleuses. De bombardements d'artillerie. De cris étouffés par le vacarme des détonations.

« ... la plupart de nos postes d'observation, braillait un commentateur dont les hurlements leur parvenaient avec trop de puissance quand ils n'étaient pas noyés sous le vacarme d'une déflagration toute proche. Il y a des canots de débarquement chinois sur les plages de Saipan, Tarawa... »

Une explosion éclata. « Okinawa et Guam ! Les plages de Saipan et Tarawa sont déjà solidement occupées. » Il ne s'interrompt pas malgré une détonation assourdissante, pressé d'achever son rapport. « ... soixante tanks ont été détruits. Nous attaquons la tête de pont d'Okinawa avec des fusiliers marins, sans aucun soutien alors que l'artillerie navale des Chinois bloque déjà les accès. Ils foncent à découvert dans un mur de feu, monsieur le Président ! Un feu

nourri ! Et s'ils n'ont pas repris cette plage dans une heure, nous pouvons faire une croix sur la mer ! Au rythme où... »

Suivit un grésillement. Puis le silence. Quelqu'un disait :

— Non, c'est le seul poste que nous avons pu joindre en ondes courtes. La ligne sous-marine d'Oahu a été coupée. Et nous n'arrivons pas à contacter le quartier général de la 3^e force expéditionnaire marine de Pearl.

L'amiral Thornton informa le Président :

— Nous redéployons nos sous-marins vers Bremerton. Je crains malheureusement que Hawaïi ne tienne plus longtemps.

Un moment plus tard, la pièce se vidait. Seuls ou par deux, les gens s'en allaient. Elle chercha Art Dodd, mais ne vit que Frank Adams qui accrocha son regard en passant, sourit et lui adressa un clin d'œil. Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? se demandait-elle. Le Président se tenait derrière son bureau, le dos tourné, en contemplation devant le spectacle de la nuit qui descendait derrière la fenêtre.

Clarissa hésita, considéra l'homme livré à sa solitude, tourna les talons pour partir quand Frank Adams referma la porte devant son nez. On la laissait seule avec le président des États-Unis, qui semblait ignorer qu'il restait quelqu'un dans la pièce. Il regardait par la fenêtre, immobile. Clarissa voulut se racler la gorge, mais il n'y avait rien à racler et l'exercice ne produisit pas le bruit escompté. Elle ouvrit la bouche.

— Mon-monsieur le Président...

Baker se retourna. Il pleurait. Hâtivement, il reprit une contenance.

Pour Clarissa, ce fut une révélation. Son opinion changea aussitôt... mais quelle opinion ? Elle naviguait soudain dans un épais brouillard d'incertitude. Elle posa les dossiers qu'elle avait apportés sur son bureau et chercha désespérément quelque chose à dire, s'acharna à mettre de l'ordre dans ses pensées et surtout dans la confusion des sentiments qui s'emparaient d'elle. Un jaillissement d'émotions brutes, chaotiques qui l'assaillaient tandis qu'elle s'approchait lentement.

— Je...

Il se retourna de nouveau. Il gardait les yeux baissés.

— Excusez-moi, dit-il.

Elle amorça trop tard un mouvement de tête de protestation.

— Parfois, tenta-t-il d'expliquer pour exorciser sa souffrance, j'ai l'impression que c'est la fin. Que tout s'achève ici. Que tout... tout ce que j'aime m'est toujours enlevé. Et que bientôt, en fin de compte, ce pays aussi me sera enlevé.

— Oh ! murmura-t-elle, bouleversée par la douleur qui émanait de lui.

Elle lui posa la main sur l'épaule. Il la couvrit de sa joue en inclinant la tête. Les yeux fermés, il laissa errer ses lèvres sur le dos de cette main, en un geste tout d'abord innocent qui se fit peu à peu plus pressant. S'égara le long des doigts. Elle s'était trompée sur lui... S'était-elle trompée ?

Un choix s'ouvrait à elle. Un pas en arrière et elle retrouverait son calme, ses repères, un univers de pour et de contre bien tranchés. Un pas en avant et elle plongerait dans un abîme de vicissitudes, une tempête déchaînée.

Elle n'eut pas à choisir. Elle se laissa entraîner... Si loin qu'elle était contre lui. Si loin que leurs corps se touchaient. Qu'elle sentait son souffle. Elle appuya sa joue contre sa poitrine. Elle ferma les yeux pour mieux s'abandonner au moment présent. Un frémissement sur la peau. Et quand il referma ses bras sur elle, elle n'eut plus peur de la tourmente. Il buvait son haleine et caressait son cou de ses lèvres.

Clarissa était en chute libre. Inutile de résister, rien n'arrêtait plus le cours des choses. Elle basculait dans l'inconnu.

Restaurant du Congrès

24 octobre, 12 h 30, heure locale

— Rien n'est jamais tout blanc ou tout noir, disait Clarissa à son père. Tu sais bien !

Tom Leffler dévorait, courbé sur son assiette dont il ne levait les yeux que pour répondre aux saluts que lui adressaient en passant les membres du Congrès.

— Tu m'en diras tant ! répondit-il la bouche pleine. On ne peut faire confiance à personne. Tout le monde a son point de vue. Ses objectifs. Les gens font parfois même des choses qu'ils désapprouvent, parce qu'on les y oblige et qu'ils pensent qu'ils n'ont pas le choix.

— Ce n'est pas exactement ce que je voulais dire.

Elle considéra son assiette, qu'elle n'avait pas touchée. Elle n'avait pas vraiment faim. Un président de commission s'arrêta pour débiter des plaisanteries stupides. Clarissa souriait poliment. Le président de la Chambre hurlait de rire. Quand l'homme les laissa enfin seuls pour aller se mêler à la foule des sénateurs, des représentants et des lobbyistes, elle se pencha en avant et murmura :

— Ce que je veux dire... c'est que la vie prend parfois des virages inattendus. On se retrouve dans des situations... à faire des choses qu'on n'aurait jamais imaginées...

Son père cessa un instant de manger pour la regarder, le couteau et la fourchette dressés vers le ciel. Elle avait éveillé un écho. Il opinait, l'air songeur.

— C'est vrai.

Il se remit à manger, plus lentement, comme si son esprit accaparaient l'énergie qu'il avait jusqu'alors consacrée à l'ingestion de son repas.

— Cela dit, reprit-il, vient un moment où tu sais ce que tu dois faire. Et toi seule es en mesure de prendre la décision qui, dans des périodes moins critiques, t'aurait paru contraire à tous les principes auxquels tu croyais.

Il était tellement absorbé par l'effort intellectuel de sa démonstration qu'il ne pouvait s'occuper d'autre chose.

— Mais à ce moment-là, dans ce contexte précis, tu sais que l'initiative que tu vas prendre est bonne. Juste. Ce n'est pas une question de flexibilité morale ou d'hypocrisie, c'est ton devoir. Alors, qu'est-ce que tu fais dans ce cas-là ?

— Quoi ? s'exclama Clarissa, agacée.

L'imprécision de son père l'agaçait.

— De quoi parles-tu ?

Il lui vint une idée. Elle se rapprocha de lui et souffla :

— Tu fais allusion au coup d'État ?

Il s'employait à découper un blanc de poulet. Au mot « coup d'État », son couteau se figea. La fourchette restait plantée dans le morceau de viande. Il leva les yeux, sans redresser la tête. Son regard s'arrêta à mi-course sur le buste de Clarissa, qui se surprit à inspecter sa veste.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle d'un ton agressif.

Il finit de découper sa bouchée avec des gestes posés, presque méditatifs, et la porta à sa bouche. Il mastiquait avec application, comme pour se donner le temps de préparer sa réponse.

— Je ne vois pas de quoi tu veux parler.

Centre de réfugiés, Greenville, Caroline du Sud
27 octobre, 7 h 45, heure locale

Les caméras de télévision suivaient les moindres gestes de Han. Ces images n'étaient pas destinées à l'Amérique occupée, mais aux téléspectateurs des chaînes chinoises, désormais répartis sur les trois quarts de la planète.

— Quelles sont vos conditions de vie ici ? demanda Han en s'inclinant devant les membres d'une famille américaine typique.

La mère désœuvrée tenait par la main une fillette qui suçait son pouce. Le père obèse était stoïquement assis, les mains sur les genoux, bras tendus. Le fils, un bambin au visage criblé de taches de rousseur, montrait ses dents prisonnières d'un appareil dentaire, sous un sourire goguenard dont la drôlerie atténuait l'insolence.

La mère jeta un coup d'œil au micro suspendu au-dessus de sa tête. Le bulbe minuscule, enrobé de mousse, planait en hauteur, hors du champ de la caméra.

— Ben, je sais pas...

Han se prit le menton et hocha la tête d'un air songeur, avec l'air de méditer cette pensée profonde. Puis, tout à coup, il fit claquer ses doigts et pointa son index sur elle.

— J'ai une idée ! Votre maison a été détruite. C'est pourquoi vous avez dû vous réfugier dans ce lycée. Mais il y a plein de maisons vides, ici, à Greenville, n'est-ce pas ?

Elle haussa les épaules.

— Alors pourquoi ne pas vous installer dans une de ces maisons ?

Il semblait ébloui par la merveilleuse simplicité de son inspiration subite, dont il fignolait l'idée depuis des mois.

— En échange de ce logement gratuit, vous pourriez, par exemple, reprendre le travail ! C'est un marché honnête, vous ne trouvez pas ?

Elle fronça les sourcils. Son air renfrogné trahissait une gêne plus qu'un effort de réflexion.

— Vous voulez dire qu'on prendrait la maison de quelqu'un d'autre ?

Han lança un regard par-dessus son épaule à la directrice de programme. Elle agita la tête d'un air dépit. Même si le ton pouvait être gommé à la traduction, l'expression du visage était trop transparente. Han n'aurait rien pu suggérer de plus ignoble à ces gens.

Han se redressa en lâchant un grognement, tira sur sa veste et remercia la famille. L'équipe partit en quête d'une autre famille américaine typique avec qui refilmer le scénario. Han devrait leur présenter sa proposition sous un autre angle. Assurer à la famille qu'il s'agissait d'une solution provisoire et que les biens seraient rendus à leurs propriétaires après la victoire de la Chine. Il réprima une grimace en imaginant l'effet que produirait cette nouvelle approche et se mit à réexaminer la façon dont il s'y prendrait.

Un membre de son entourage approchait.

— C'est le Premier ministre, haleta-t-il, essoufflé, en lui tendant un téléphone portable.

— Il est tard ! observa-t-il en chinois d'un ton enjoué.

— Je veux que tu ailles à l'aéroport d'Orlando, en Floride, déclara le Premier ministre sans prendre le temps de dire bonjour à son neveu. Accueillir quelqu'un. Son avion arrive dans deux heures. Je compte sur toi pour la traiter avec beaucoup, beaucoup d'égards et d'attentions.

Orlando, Floride

27 octobre, 10 heures, heure locale

Han Zhemin et le général Sheng attendaient au pied d'un escalier revêtu d'un tapis rouge, sur le tarmac venteux de l'aéroport. Une jeune Chinoise d'une vingtaine d'années sortit du jet supersonique à la longue carlingue effilée. Elle était mince, habillée à la mode, les yeux cachés derrière des lunettes noires de star. Elle ne se souciait pas de retenir sa jupe que chaque bourrasque soulevait sur des jambes joliment galbées, mais veillait à ne pas trébucher sur ses hauts talons en calculant chacun de ses pas.

Liu Yi tendit à Han sa joue à embrasser. Son visage était poudré

de blanc et ses lèvres arboraient un bel éclat rouge. Han l'embrassa sur les deux joues et lui dit en chinois :

— La dernière fois que je t'ai vue, tu rampais à quatre pattes dans le salon de ton grand-père.

— Cela doit faire un paquet d'années, répondit Liu Yi dans un anglais parfait. Il y a bien longtemps que je ne marche plus à quatre pattes.

Le général Sheng offrit à la jeune fille une poignée de main guindée. Elle s'empara avec empressement du bras que lui présentait Han et ils se dirigèrent vers la limousine, suivis du général à trois pas derrière. Les cheveux noirs de Yi scintillaient au soleil que n'entachait pas un nuage. Pendant la courte marche, sa hanche avait tendance à effleurer celle de Han.

— Où étais-tu passée ces dernières années ? s'informa Han.

La conversation avait repris en anglais. En changeant de langue, ils changeaient de culture. L'anglais permettait de couper aux circonlocutions d'usage et d'écourter les formalités et, pour cette raison, avait la cote auprès de la jeunesse instruite.

— Je faisais mes études, dit-elle d'un ton joyeux en affectant des manières de coquette.

Qui est-elle vraiment ? s'interrogeait Han. À vingt ans, Liu Yi était-elle une citoyenne du monde d'un genre sophistiqué ou jouait-elle le rôle de sa vie ?

— J'aurai mon diplôme de l'université de Pékin au printemps prochain, précisa-t-elle.

Han émit un petit rire. Yi scruta son visage, un peu étonnée. Son sourire semblait l'avoir plongé dans un abîme de perplexité.

— Et qu'est-ce que vous étudiez à l'université, mademoiselle la future diplômée ?

— La littérature anglaise.

Han se remit à rire, s'arrêta devant la portière de la limousine et se tourna vers elle. Il lui prit les deux mains et lui adressa un sourire, que Yi lui rendit, sans comprendre. Han leva lentement la main et lui retira ses lunettes. Ses yeux affrontaient au contraire avec effronterie le regard de Han.

— Étais-tu déjà venue aux États-Unis ? lui demanda Han.

Elle agita la tête. En effet, je ne vois pas quand elle aurait pu, se dit Han. La Chine était entrée en guerre quand elle avait dix ans.

— Dans ce cas, où aimerais-tu aller, mademoiselle l'étudiante ?

— À Disneyworld, répliqua-t-elle sans hésitation.

Han rit encore. Elle l'imita. Elle avait des dents très blanches et parfaitement rangées. Han interpella le commandant du 11^e groupe armé nord et lui lança :

— Général, nous allons à Disneyworld !

Han jubilait. Il avait une bonne raison. La visite de Yi annonçait son ascension au sommet du pouvoir. Il avait été choisi, cela lui sautait aux yeux, et il se sentait guilleret et plein d'ardeur. Son humeur joyeuse avait déteint sur Liu Yi, car elle débordait de gaieté. D'autant plus qu'elle avait dû s'inquiéter, avant son arrivée, à l'idée qu'elle pouvait louper son coup et plonger sa famille dans l'embarras. Rater sa première mission d'adulte. Mais elle était sympathique, sûre d'elle et effroyablement séduisante.

Han et Yi montèrent dans la limousine. Sheng grimpa dans la suivante. Le vieux général bourru avait manifestement compris que le but de la visite consistait à permettre à Han de faire plus ample connaissance avec la petite-fille préférée du ministre de la Défense.

Disneyworld était une des rares installations que les Américains n'avaient pas détruites en refluant. Quelques-uns des habitants, piégés par les armées chinoises et les agents recenseurs, avaient dû reprendre leur poste au parc d'attraction. Il y régnait pourtant un calme étrange. Sans les soldats chinois qui riaient aux éclats en se prélassant dans l'herbe, le parc aurait paru bien mort. Yi et Han y pénétrèrent bras dessus bras dessous.

Yi lança par-dessus son épaule :

— Général Sheng, je vois que vous permettez à vos troupes de venir se détendre à Disneyworld.

Le colonel traduisit à l'oreille du vieux général.

— Je trouve ça bien. Ils le méritent.

Un groupe de soldats ramassa en hâte ses affaires et déguerpit dans la direction opposée. Entre les VIP et les hommes en fuite s'étendait un lac artificiel aux eaux désormais glauques.

Au fur et à mesure qu'ils s'en approchaient, ils comprirent ce qui avait motivé la débandade. L'odeur âcre de la marijuana flottait dans l'air. Yi gloussa en regardant Han, une façon de le rendre complice de cette entorse au règlement.

Mais Sheng avait aussi le nez fin.

— Emparez-vous de ces hommes ! ordonna-t-il au colonel Li en chinois.

Il avait à dessein employé le mot « emparez-vous » au lieu de

« arrêtez » et ce choix linguistique ne laissait rien présager de bon pour les contrevenants.

Yi virevolta avec une étonnante vivacité et se planta devant Sheng.

— Non ! Ne faites pas ça !

L'injonction avait une résonance particulièrement brutale en chinois. On ne pouvait s'adresser à plus âgé que soi en ces termes. Yi avait commis l'erreur de changer de langue sans changer de culture. C'était un problème de plus en plus fréquent dans la jeunesse. Elle semblait d'ailleurs s'en moquer comme d'une guigne. Voilà donc sa vraie nature, remarqua intérieurement Han, plutôt amusé. Avec elle, au moins, on ne doit pas s'ennuyer.

— Ces pauvres garçons risquent leur vie pour notre pays, sermonnait-elle. Vous pouvez bien fermer les yeux sur une petite infraction si elle leur permet d'oublier un moment la guerre !

— L'usage de drogues n'est pas une petite infraction, rétorqua Sheng avec fermeté mais courtoisie.

Le colonel Li hésitait, n'osant exécuter l'ordre de Sheng face à l'autoritarisme de Yi. En tout cas, elle sait commander, constata Han avec satisfaction. À force sans doute de vivre dans l'entourage du ministre de la Défense, Liu Changxing.

— J'ai entendu mon grand-père parler à table du nombre de pertes subies par vos armées, continua Yi d'un ton cassant.

Le visage de Sheng prit une expression encore plus hermétique.

— Vous avez peut-être mieux à faire que de vous préoccuper de la façon dont vos hommes occupent leurs loisirs, vous ne croyez pas ?

Han assistait à l'affrontement comme il aurait suivi une épreuve sportive, mais il ne perdait rien des paroles de Yi. Le bilan des victimes résultant de la campagne américaine suscitait apparemment des critiques de plus en plus vives. L'étudiante futée savait quelles ficelles tirer.

Le général Sheng n'eut pas besoin d'annuler son ordre. Yi s'en était chargée pour lui.

De retour à l'aéroport, Yi ne prit pas la peine de dire au revoir au général Sheng. Mais elle dit à Han, en revenant à l'anglais :

— J'ai passé un très bon moment. Dommage que nous n'ayons pu faire qu'une excursion !

Ils s'étaient offert un voyage sur les montagnes russes à vous

chavirer l'estomac. Elle avait poussé des petits cris aux allures d'ultrasons comme seuls, croyait-il, les dauphins savaient en émettre. Le général Sheng en était sorti chancelant et avait décliné la proposition qui lui avait été faite, non sans ironie, d'y retourner. Malgré la nausée, Han avait renouvelé deux fois l'expérience.

— J'espère, lui dit Han, que nous aurons plus de temps la prochaine fois. De temps pour nous balader et de temps à passer ensemble.

— Ça me plairait bien. J'espère aussi que nous aurons un peu plus d'intimité.

Han haussa les sourcils et lui posa un baiser sur la main puis sur les deux joues. Là-dessus, elle plaqua sa bouche gourmande sur la sienne.

Bessemer, Alabama

2 novembre, 20 h 30, heure locale

Jimmy et Amanda Lipscomb étaient allés retrouver Hart, qui avait pris ses habitudes dans les douze mètres carrés de la remise, une sorte de cave creusée à flanc de coteau. Au bout de deux semaines d'immobilisation, passées la cheville en l'air dans une gangue toujours renouvelée de glace, il commençait à guérir. Il n'y avait apparemment pas de fracture, mais les kilomètres parcourus sur sa cheville blessée avaient considérablement aggravé les dégâts.

— Tu en as tué beaucoup ? demandait le garçon.

— Jimmy ! gronda sa sœur. Papa a dit de ne pas lui poser de questions.

— Il faut l'écouter, observa Hart. Il essaie de protéger sa famille.

— À l'école, continua le garçon qui n'avait que faire de cet excès de prudence, on dit qu'il y a une résistance qui s'organise.

— Tais-toi donc ! tonna Amanda. Ne prononce jamais ce mot ! Jamais !

— Amanda a raison, dit Hart. C'est trop dangereux de s'engager dans la résistance. D'ailleurs, ce n'est sans doute qu'une invention des Chinois pour attirer les gens dans leurs filets.

— Mais je pourrais m'engager sous vos ordres ! s'écria Jimmy. Il paraît que vos copains et vous, vous avez caché des armes et des munitions dans la nature. Vous avez bien fait ! Il y a des trucs qui

sautent toutes les nuits. Les Chinois commencent à avoir la trouille. Ils patrouillent en ville dans leurs chars ou, quand ils sont à pied, le dernier marche... comment dire... à reculons. Je veux vous aider !

— Tu veux tuer les Chinois qui ont envahi les États-Unis ? demanda Hart.

Cette fois, Amanda ne s'insurgea pas et attendit la réponse de son frère.

— Tu pourrais tuer ces soldats ?

Jimmy haussa les épaules, un peu déconcerté.

— Bien sûr que je pourrais ! Je les massacrerai tous jusqu'au dernier si je pouvais ! Je les déteste ! Je ne vois même pas comment vous pouvez me poser cette question.

Tout lui paraissait tellement simple ! C'était sans doute l'âge qui voulait ça.

— Alors, attends un peu de pouvoir comprendre, lui conseilla Hart. Attends de voir des soldats chinois te traiter avec gentillesse. Donne-toi le temps. Fais comme tout le monde. Attends un an ou deux, le temps de te demander s'il est normal de zigouiller des types qui ne font que leur boulot. À ce moment-là, tu pourras choisir entre ce qui est bien et mal. Pas avant.

— Jimmy ! Amanda ! appela leur père.

Élevé à obéir, l'enfant se leva aussitôt. Il hésita un instant avant de franchir la porte.

— Donc, j'attends deux ans ? J'attends d'avoir seize ans ?

— Quelque chose comme ça, confirma Hart.

Jimmy lui décocha un large sourire avant de se précipiter au-dehors. Amanda lui emboîta le pas, mais, à son tour, elle s'arrêta à la porte et dit.

— Moi, j'ai seize ans.

Hart ne releva pas.

*Quartier général des armées, Atlanta
5 novembre, 22 h 45, heure locale*

Le lieutenant Wu et ses camarades officiers étaient occupés à sortir du circuit les dossiers confidentiels de la réunion que venait de tenir le général Sheng avec son état-major. Le colonel Li surveillait l'opération depuis la porte. Toutes les liasses de papiers et les

bloc-notes, utilisés ou non, finissaient dans des sacs DESTRUCTION, clos par des liens de plastique indénouables, dont la mise en place s'accompagnait de crissemments sonores. Un avis signalait : « Pour incinération — Sécurité premier degré ».

Comme les autres lieutenants et capitaines, Wu tournait autour de la table et prenait les dossiers et papiers divers pour les fourrer dans les sacs, qu'il fermait et remettait à l'un de ses camarades, qui les entassait sur un chariot. Wu devait attendre son retour avant d'approcher la main des dossiers posés à la place suivante. C'était la règle. Deux personnes au moins. Toujours. Cela réduisait les risques d'espionnage.

Son coéquipier, un capitaine, revint. Wu emballa une nouvelle fournée de manuels et papiers et lui tendit le sac. Le capitaine ressortit. Wu contourna la table, dont il avait atteint l'extrémité, pour se retrouver devant la place du général Sheng et attendit.

Il n'y avait à ce moment-là plus personne dans la pièce. C'était une grave entorse aux règles de sécurité. Le colonel Li avait disparu. Les autres équipes avaient fini et s'étaient retirées. Le coéquipier de Wu ne revenait pas. Il ne restait qu'une pile de dossiers sur la table, celle du général en chef.

Wu baissa les yeux. Ce seul regard était déjà assez suspect pour envoyer un officier d'état-major droit au front. Le cachet de cire rouge qui scellait la reliure était brisé. Wu l'ouvrit. Un geste criminel, puni de mort.

Le dossier comprenait plusieurs liasses bien séparées. Sur la première page de chacun des paquets s'étalait la photo d'un Américain, accompagnée d'une légende. Les trois premières émanaient de magazines. Des portraits cadrés avec soin. Un homme à lunettes en costume d'homme d'affaires. « Hamilton Asher », indiquait la légende. Un général de l'armée de l'air aux cheveux argentés coiffés en brosse. « Martin Latham ». Wu reconnut le troisième, « Thomas Leffler », un petit homme rondet appartenant à la classe politique américaine. Le dernier cliché ne correspondait pas à une photo, mais à une image provenant d'un film vidéo. On y voyait une jeune femme séduisante en train de mettre des lunettes noires à la sortie de la Maison-Blanche. À côté, un autre cliché la montrait plus jeune, une vingtaine d'années, dans un restaurant de rue d'une ville chinoise indéterminée. « Clarissa Leffler ». Wu lut le nom en remuant les lèvres, mais sans le prononcer à haute voix.

Il referma le dossier et se remit à attendre, les yeux fixés sur le mur d'en face, comme au garde-à-vous.

Le colonel Li surgit dans l'encadrement de la porte et passa la tête.

— Ah ! lieutenant Wu ! On vous a laissé tout seul ?

Il s'avança avec désinvolture.

— Il semble bien, mon colonel.

Li prit le sac et l'ouvrit. Wu y déposa les dossiers et manuels du général Sheng et Li le ferma avec un déclic.

— Je vais le déposer au service de sécurité en remontant, proposa Li.

— Bien, mon colonel, répondit Wu, raide comme un piquet.

Li souriait.

Wu regagna les appartements luxueux qui lui avaient été attribués dans une belle maison sudiste réquisitionnée. Il se déshabilla dans le noir et se glissa dans le grand lit à colonnes. Les ondulations du matelas dérangèrent Shen Shen dans son sommeil. Il s'allongea sur le dos. Elle se blottit contre lui, l'enveloppant de sa chaleur.

— Salut, dit-elle d'une voix endormie.

Et elle entreprit de parsemer son corps de baisers de plus en plus intimes.

Pourquoi Sheng pourrait-il bien vouloir me donner accès à ces informations et à celles-là en particulier ? s'interrogeait Wu qui s'efforçait de ne pas succomber aux attentions empressées de la secrétaire du général.

*Salle du Conseil de la Maison-Blanche
8 novembre, 19 h 30, heure locale*

Le président Baker abattit un à un les journaux sur la longue table de conférences, où ils atterrissaient avec un claquement éloquent. Le *New York Times*, le *Time*, le *Wall Street Journal* et le *Newsweek*, tous critiquaient le choix tactique de l'armée, à savoir la guerre défensive.

— Je dois donner une conférence de presse au journal de vingt heures, dans exactement une heure et demie, dit-il. Cinquante personnes me demanderont cinquante fois de cinquante manières différentes pourquoi nous avons décidé de rééditer la Première Guerre mondiale en plein *XX^e* siècle.

Les visages qui l'entouraient affichaient des expressions graves, mais le plus grave de tous était sans conteste celui du général Cotler, chef de l'état-major interarmées. Le Président prit le *Time*. La couverture présentait deux images juxtaposées, une photo noir et blanc de sammies de la guerre de 14 dans leur tranchée et une scène analogue, en couleurs, photographiée à Savannah River.

— La question se justifie, opina le Président. Je commence moi-même à me la poser depuis qu'aucune des trois lignes de front que nous avons établies n'a permis de retenir les Chinois plus d'une semaine. Général, avez-vous vu ce qu'a écrit ici votre prédécesseur ?

Baker montrait la page du doigt.

— Oui, j'ai lu son article, monsieur le Président. Et j'en ai longuement parlé avec lui.

Baker en relut néanmoins des extraits.

— La force principale de la défense statique réside dans sa capacité à débiter une puissance de feu intense depuis des positions protégées. Sa grande faiblesse vient de ce que, si la ligne est enfoncée, les troupes immobilisées en position défensive sont dans l'impossibilité de se redéployer pour repousser les attaques sur leurs flancs. On ne peut pas déménager des blockhaus et des tranchées.

Baker regarda Cotler.

— Cela me paraît frappé au coin du bon sens. Les journalistes de la Maison-Blanche vont me demander sans ménagement pourquoi, après nous être préparés pendant un demi-siècle à la guerre mobile, nous avons choisi d'en revenir aux tranchées de Verdun. Que répondriez-vous, général ?

Cotler crispa la mâchoire, signe de colère ou de ferme détermination ou des deux à la fois.

— Avec la technologie militaire, l'attaque et la défense prennent l'avantage à tour de rôle, monsieur le Président. Nous nous trouvons actuellement dans la phase défensive du cycle technologique, aussi bien sur terre que dans les airs. Les armes polyvalentes permettent aux artilleurs des unités d'infanterie, tant chinoises qu'américaines, d'expédier un missile dans les airs à l'aveugle et de détruire ainsi un char qui passe à vingt kilomètres de là ou, en basculant le lanceur et en réglant un cadran, d'abattre un avion de combat supersonique qui vole à six mille pieds, tout ça avec le même missile. Le champ de bataille est débarrassé des véhicules blindés et du soutien aérien. Restent l'infanterie et l'artillerie.

« L'artillerie moderne, poursuivit Cotler, a des effets dévastateurs si elle est employée contre une infanterie non protégée. Un obusier autopropulsé de 155 millimètres peut tirer à lui seul douze rafales et, si on infléchit à temps l'angle de visée, les douze rafales atteignent chacune leur cible en même temps.

Il joignit le geste à la parole pour souligner sa démonstration.

— Cela donne à chacune de ces armes la puissance de feu d'une batterie d'artillerie entière. Si chaque obus chargé d'explosifs à fragmentation tombe sur une compagnie chinoise manœuvrant à découvert pour attaquer nos positions, les cent cinquante soldats de l'unité ennemie sont tués.

— Alors pourquoi n'est-ce pas arrivé ? s'étonna la vice-présidente.

— Mais ça n'a pas cessé de se produire. Encore et encore.

— Dans ce cas, pourquoi est-ce que ça n'a pas arrêté les Chinois ?

— Les Chinois ont un nombre considérable de compagnies. D'après les estimations, nous avons tué, en cinq semaines de combat, un million de soldats chinois. C'est deux fois plus que les pertes qu'ils ont essuyées en six mois de campagne indienne. Le nombre des blessés doit se situer aux alentours de trois millions. Si certains blessés peuvent reprendre du service au bout de deux semaines à un mois, cela représente quand même sept mille soldats mis hors combat par semaine.

— Mais, commenta Élisabeth Sobo en se reportant à son bloc-notes, les ports de Mobile, Gulfport et San Diego étant totalement opérationnels, ils débarquent plus de quatre cent mille soldats par jour. Ils en ont amené sept millions dans le Sud, un million sur la côte ouest et cinq cent mille à Hawaï. Et vu les effectifs stationnés, selon les estimations, à Cuba et aux Canaries et le nombre de transporteurs qu'ont repérés nos navires dans le Pacifique ou aux alentours de la Corne de l'Afrique, ils devraient pouvoir soutenir ce rythme de débarquement pendant encore un bon moment.

— Mais pas indéfiniment, objecta Cotler. C'est là que nos défenses fixes modifient l'équation. La proportion de nos pertes par rapport à celles des Chinois est de un pour quinze en tout. À Savannah et à Santee, elle a été de un pour cinquante ! Et, d'après les observations de Mlle Leffler, la politique intérieure chinoise finira par s'élever contre le massacre bien avant que la limite théorique soit atteinte.

— C'est là-dessus que vous comptez ? demanda Élisabeth Sobo. Vous attendez que le mécontentement provoqué par dix ans de guerre devienne tel que la Chine soit contrainte de renoncer ? Si tel est votre plan, général, vous feriez bien d'en informer le Président, car il me semble pour ma part que nous avons toujours parlé ici de gagner cette guerre sur le terrain militaire, pas politique !

Cotler n'était pas de bonne humeur. Il était le général en chef des forces armées des États-Unis, mis en cause par une ancienne avocate passée au Congrès. Cependant, il savait où se trouvait sa place dans le système démocratique. Est-ce bien certain ? se demanda Bill.

— Madame la vice-présidente, commenta Cotler, après avoir fait

l'effort d'ôter de sa voix toute trace d'animosité. Pour tuer un million de Chinois dans des opérations mobiles, menées en terrain découvert, il nous faudrait subir des pertes de l'ordre de un pour cinq, un pour quatre, voire un pour trois. En supposant que nous puissions céder du terrain et adopter une stratégie défensive.

Sa fureur remontait à la surface. Il respira profondément.

— Au lieu de soixante-sept mille morts et cent quatre-vingt-douze mille blessés, le nombre de nos victimes s'élèverait à deux ou trois cent mille tués et trois fois plus de blessés, en y ajoutant la destruction de la moitié de notre parc de véhicules blindés. Et nous nous trouverions exactement dans la même situation qu'aujourd'hui. En obligeant les Chinois à forcer nos lignes de défense à Atlanta et le long du Savannah et du Santee, nous avons exploité au mieux le terrain et la technologie militaire actuelle.

— Et si cela ne suffisait pas ?

— Eh bien, nous perdrons, trancha Cotler.

Un frémissement s'abattit sur la pièce. Bill Baker fut saisi de frissons. Il prit le temps d'assurer sa voix avant d'ouvrir la bouche pour parler.

— Mais tout comme les Chinois ont un nombre déterminé d'effectifs à sacrifier dans la bataille, nous avons une quantité limitée de territoires à céder. Un kilomètre après l'autre, ils s'emparèrent de notre pays, de nos ressources et de nos industries. Cinq pour cent de notre population, treize millions de personnes coincées par les embouteillages, sont actuellement entre les mains des Chinois. Certains de ces embouteillages, je vous le rappelle, ont été créés par les barrages routiers dressés par les MP américains pour permettre l'évacuation de nos unités de combat.

Bill n'avait pas besoin de rafraîchir la mémoire de Cotler. Les chaînes de télévision ne s'étaient pas privées de montrer sur les écrans les scènes de civils en fuite suppliant qu'on leur ouvre les barrages routiers. Bill laissa au général le soin de se justifier.

Cotler laissa échapper un long soupir, jeta un regard circulaire aux membres de l'état-major et joignit les mains sur la table en un geste de prière.

— Monsieur le Président, pour contenir l'offensive frontale de l'armée chinoise puis remporter une victoire décisive, il faudrait mener contre elle une guerre d'usure, étirer leurs voies d'approvisionnement en les éloignant du golfe et établir nos défenses le long d'une ligne inexpugnable. Elle devrait comprendre au minimum

trois franges solidement fortifiées, implantées à plusieurs kilomètres de distance et défendues chacune par une artillerie massive. Elles seraient reliées par un réseau de tranchées communicantes permettant l'acheminement rapide de renforts et d'approvisionnements et facilitant le redéploiement éventuel des troupes. Il faudrait prévoir des défenses latérales épousant la topographie pour canaliser la pénétration chinoise et diriger sous notre feu les troupes tentant de passer d'une ligne à l'autre. Le coût en matériel et le temps de travail nécessaire (conception, béton, acier, terrassement de millions de tonnes de terre) exigeraient un effort financier et humain encore jamais consenti par ce pays ni aucun autre. Et surtout, monsieur le Président, pour tenir cette ligne, il faudrait l'engagement corps et âme de tous, du commandant en chef au dernier soldat.

Son regard s'attarda encore autour de la table, visant cette fois les officiers supérieurs commandants en chef de la marine, de l'armée de l'air et de l'armée de terre. Il reprit :

— Monsieur le Président, les chefs d'état-major estiment à l'unanimité, à l'exception d'un seul, que nous devons construire cette ligne. Y concentrer nos énergies. Et la tenir quel qu'en soit le prix.

La vice-présidente s'abstint de toute intervention. C'était au Président qu'il appartenait de s'exprimer sur ce point.

— Quel est celui d'entre vous qui n'est pas de cet avis ? demanda Baker aux chefs d'état-major.

— Moi, répondit le général Latham.

— Comment pensez-vous gagner cette guerre ?

— En détruisant les forces chinoises à l'arme nucléaire.

Baker hocha la tête et s'efforça de reconsidérer la possibilité d'une solution qu'il repoussait tous les soirs quand, couché dans son lit auprès de Clarissa endormie, il en envisageait les conséquences. Il avait vu tant de simulations sur ordinateur du scénario nucléaire qu'il n'avait aucun mal à l'imaginer, pareil à un drame wagnérien. Les points rouges d'abord situés le long des côtes proliféraient pour se compter, au bout de quelques semaines, par dizaines de milliers. Le fléau s'étendait vers l'intérieur au fur et à mesure que les bases de missiles défensives disparaissaient sous le feu atomique. À la fin, deux ou trois mois après le début de l'apocalypse, il ne restait de l'Amérique que le siège retranché du gouvernement fédéral, actuellement en cours de construction à Omaha, Nebraska, protégé par les

quelques milliers de missiles sol-air encore opérationnels. Baker se voyait émerger de ce bastion sous un ciel ténébreux, éclairé à l'horizon par les lueurs rouges de centaines d'aubes artificielles. Le cercle de feu constitué par les missiles offensifs et défensifs à ogives nucléaires se refermerait peu à peu jusqu'à l'heure ultime où l'Amérique cesserait d'exister.

Le Président s'adressa de nouveau à Cotler.

— Où devons-nous construire cette ligne de défense ?

Cotler fit signe à un technicien qui projeta une carte sur l'écran mural.

— Même en y mettant un maximum de moyens, il nous faudra deux ou trois mois pour la bâtir, expliqua-t-il.

Baker contemplait le triple tracé bleu qui remontait le Potomac et l'Occoquan pour traverser Manassas, dans les vieux champs de bataille de la guerre de Sécession. Il s'enroulait autour de l'aéroport de Dulles pour rejoindre à nouveau le Potomac le long de la frontière entre le Maryland et la Virginie, à l'ouest de Whites Ferry.

— Pouvons-nous retenir les Chinois au sud de Washington pendant trois mois ? interrogea Baker.

Cotler ne put que hausser les épaules.

— Renvoyons le 3^e corps à l'est, suggéra Baker.

— Leur ravitaillement vient tout juste d'arriver en Californie, observa Moore. La 1^{re} de cavalerie et la 1^{re} blindée doivent lancer dans deux jours une offensive destinée à clouer les Chinois sur la côte.

— Rappelez-les, décréta Baker. Le 1^{er} et le 2^e corps n'auront qu'à tenir. S'ils ont besoin d'aide, faites appel au 10^e corps ; il n'est pas très loin, sur la côte.

Allongée sur le lit de Baker, Clarissa suivait la conférence de presse à la télévision en mangeant du pop-corn.

— Comme je vous le disais, expliquait Baker en réponse à la question d'un journaliste, la stratégie consistant à résister à partir de positions défensives fixes est en train d'être revue en profondeur. Je pense que nous adopterons bientôt un plan de bataille davantage fondé sur l'extrême mobilité dont sont capables nos forces.

Le journaliste avait une question complémentaire.

— Je reconnais que c'est moi qui vous ai interrogé sur notre tactique, et je vous remercie d'avoir répondu, monsieur le Président,

mais ne pensez-vous pas que votre réponse risque de fournir aux Chinois des indications dont ils pourraient se servir ?

— Uniquement s'ils croient que je vous ai dit la vérité, plaisanta Baker avec un clin d'œil.

Le parterre de journalistes s'esclaffa.

Ce fut le seul intermède souriant de cette confrontation sévère, au ton de plus en plus accusateur.

Deux questions revenaient avec insistance :

— Est-il vrai que vous avez abandonné la côte ouest pour concentrer nos forces autour des chantiers navals de Philadelphie ?

Et encore :

— Est-il vrai qu'il y a plus d'un quart de million de tués chez les soldats américains ?

Bill réfutait sans ambages.

Il se montrait de moins en moins chaleureux, de plus en plus bref dans ses réponses et en vint même à évacuer les questions qui ne lui plaisaient pas en désignant un autre interlocuteur. Il termina rongé de colère ; il quitta brutalement la salle sur cette dernière question :

— Comme vous le savez certainement, monsieur le Président, votre ex-femme a déclaré tout à l'heure sur CNN que, selon elle, vous laissez votre fille se battre au front pour tempérer le mécontentement des parents qui ont aussi des enfants à l'armée. Mme Roberts assure que tant que votre fille est au front, vous avez un argument contre ceux qui vous accusent d'être insensibles aux...

Bill tourna les talons et sortit furieux, au milieu d'un concert de monsieur le Président ! monsieur le Président !

— La salope ! s'écria Clarissa quand Bill entra dans la chambre.

Il arrivait directement de la salle de conférences. Il avait encore son maquillage plaqué sur la figure. Il vira sa veste et arracha littéralement sa cravate. Clarissa voulut lui masser les épaules, mais il se dégagea.

— Je ne comprends pas comment ils peuvent poser des questions pareilles, dit-elle en une tentative de réconfort.

— Tu savais ? demanda Bill d'un ton accusateur. Tu étais au courant de cette interview de Rachel sur CNN ?

Clarissa eut un haussement d'épaules.

— C'est passé aux nouvelles. Personne ne t'a rien dit ?

— Personne ! Et je commence à me demander si on ne me cache pas d'autres choses !

Clarissa fut aussitôt sur ses gardes.

— Comme quoi ?

Mais ce n'était qu'une idée lancée sous le coup de la colère et de la fatigue. Elle enroula ses bras autour de son cou, l'embrassa et l'attira doucement vers le lit. Il se laissa faire et oublia un moment les contraintes de sa charge.

Quand elle fut endormie, il se leva, enfila un jean et se faufila dans les couloirs de la Maison-Blanche. Même au beau milieu de la nuit, les gens étaient encore au travail. Il passait la tête dans des bureaux, juste le temps d'en perturber les occupants, et poursuivait son chemin jusqu'au bureau ovale. L'un des tiroirs fermés à clef de son bureau contenait une pile de rapports qu'il n'avait pas lus. Il n'avait regardé aucun des dossiers qui, la veille, s'étaient entassés sur son bureau. Alors qu'il les posait sur le buvard, son ordinateur s'alluma. Il en transportait la télécommande partout avec lui, à la demande des services secrets — ils étaient seuls à savoir en permanence où le trouver.

La machine avait sélectionné un message qu'il estimait devoir lui soumettre sans délai. Le programme ayant été conçu par Richard Fielding, brillant informaticien et actuel directeur de la CIA, il n'était pas étonnant que le programme ait accordé la priorité à son message. Bill vouait une confiance absolue à l'homme, dont l'intelligence et la franchise l'avaient fortement impressionné.

L'écran afficha « Appel en cours ». Fielding apparut à l'image.

— On n'est pas encore couché, à ce que je vois, remarqua-t-il d'une voix légèrement déformée par la sortie audio du moniteur.

— Il y avait un bon film à télé.

Fielding esquissa un sourire qui s'effaça aussitôt.

— Je voudrais vous parler, monsieur le Président.

— J'écoute.

— Seul à seul.

Le Président écarquilla les yeux.

— Je ne bouge pas.

— J'arrive.

L'écran devint noir.

Bill se pencha sur les dossiers qui réclamaient son attention immédiate. Il aligna paraphe sur paraphe, avant de tomber sur un document qu'on lui demandait de signer. En l'examinant attentivement, il s'aperçut qu'en apposant sa signature, il autoriserait de fait

la réquisition par l'armée de domiciles privés pour y loger les troupes. Que dit la Constitution à ce sujet ? Il chercha la Constitution sur son ordinateur. Article III : Les soldats ne seront en aucun cas logés en temps de paix dans des habitations sans le consentement préalable du propriétaire, pas plus qu'en temps de guerre, sauf disposition particulière prévue par la loi.

Il n'était pas juriste, mais on était bien en temps de guerre et le Congrès n'avait à sa connaissance pris aucune disposition particulière. Il griffonna en travers du document : ANTICONSTITUTIONNEL.

Il s'attaqua alors aux rapports, du plus futile au plus grave. Après les craintes nées d'un risque de pénurie de volaille, détaillées sur trente pages, venait un avis de trois lignes signalant la présence d'éclaireurs chinois au Nouveau-Brunswick, au Canada, au nord de la frontière non défendue du Maine. Ces exercices paperassiers rappelaient à Bill le vieil adage que les pilotes appliquaient au vol en avion : des heures de monotonie entrecoupées d'instant d'indicible terreur.

Distribution de vivres. Délocalisation à l'intérieur d'usines et d'installations côtières. Protestations de ressortissants de Virginie contre la destruction de villes et d'agglomérations alors que les Chinois n'étaient encore qu'en Caroline du Sud. Diminution des réserves de guerre dans les États de la côte, pendant que les dépôts intacts de Louisiane et du Texas débordaient ; clé de la redistribution : tenir l'I-40 qui traverse le Tennessee d'est en ouest.

Richard Fielding le secoua doucement. Bill s'éveilla en sursautant, comme un employé pris en faute. Il glissa un regard vers la fenêtre pour s'assurer que le jour n'était pas encore levé. Il avait bien souvent passé la nuit dans ce fauteuil.

— Vous ne dormez pas assez, le gronda Fielding.

— Je faisais juste un de ces sommes éclairs dont vous êtes un fervent partisan, dit Bill en s'efforçant de rassembler ses idées.

Le directeur de la CIA approcha une chaise du bureau et s'y laissa tomber. Il n'avait ni dossiers, ni photos, ni papiers d'aucune sorte. Il croisa les jambes et ferma les mains sur ses genoux.

— Bill, commença-t-il d'un ton paternel, ce que je vais vous dire va vous mettre en rage. Mais il faudra vous contenir et ne laisser personne s'en rendre compte. Parce que vous n'êtes pas légalement censé savoir ce que je vais vous apprendre.

Bill était déjà furieux par avance. Il acquiesça néanmoins.

Fielding jeta un coup d'œil vers la porte, qu'il avait refermée en entrant et s'éclaircit la voix.

— Le FBI a des photos vieilles d'une dizaine d'années de Clarissa Leffler en train de flirter avec un Chinois, quand elle terminait ses études à Pékin.

Bill se fâcha tout rouge.

— Ils n'ont absolument pas... !

— Il s'agit d'un colonel du renseignement militaire, précisa Fielding en l'interrompant. Un « recruteur », comme on dit dans le jargon du métier. Chargé de recruter des agents étrangers.

La nouvelle l'affligea, parce qu'on s'en servirait pour faire du mal à Clarissa. Il avait le moral dans les talons.

— Quelle connerie ! Ce n'est pas parce qu'une étudiante de vingt-cinq ans se laisse séduire par un coureur de jupons qu'elle trahit sa patrie !

Fielding agita la tête.

— En effet. Mais le fait est qu'en ces temps de guerre je ne la laisserais pas entrer à Langley pour y occuper quelque poste que ce soit. Plutôt mourir. Ce serait trop risqué. Et son cas est d'autant plus épineux que c'est Art Dodd qui l'a engagée. Il fait lui-même figure de suspect depuis qu'il a rencontré à Genève le ministre chinois du Commerce, il y a deux ans.

— Mais ce salaud d'Asher ne sort cette histoire que pour me faire chier ! s'énerva Bill. Il va la... la démolir.

Il se leva et se mit à faire les cent pas derrière son fauteuil.

— Il va s'empresse d'en informer la presse.

— Non, il ne pourra pas. Le dossier a été placé sous scellés par la cour d'appel dans le cadre de son assignation à comparaître au titre de la loi sur le secret d'État, relative à son droit de surveillance à l'intérieur de la Maison-Blanche. L'affaire finira sans doute devant la Cour suprême.

Bill retomba dans son fauteuil. Asher tenait enfin son suspect. Une façon de fourrer son vilain nez là où il ne fallait pas.

— L'enfoiré ! grommela Bill.

Il regarda Fielding.

— Et vous, comment avez-vous eu connaissance du rapport d'Asher s'il est sous scellés ?

— Je ne cite jamais les sources qui ont demandé l'anonymat, monsieur le Président. Sinon elles cessent d'être des sources. D'ailleurs, l'important n'est pas de savoir qui m'a informé, moi,

mais qui est le correspondant d'Asher qui exerce pour lui depuis dix ans une surveillance photographique à Pékin.

Baker plissa les yeux pour mieux se concentrer, puis les fixa sur le conseiller auquel il se fiait le plus au monde. Le sous-entendu était clair. L'informateur était chinois.

Fielding se leva et se dressa face à Bill.

— Vous n'oubliez pas ce que je vous ai dit ? Que vous ne devez en parler à personne ? rappela Fielding. Cela s'applique en particulier à Mlle Leffler. Ne dites pas à Clarissa Leffler qu'elle est soupçonnée de trahison en temps de guerre.

— Quoi ? Mais pourquoi ? s'insurgea Baker.

Fielding se renfrogna, mais soutint son regard.

— Parce que ce serait avouer que vous et moi avons violé la loi sur le secret d'État.

Les deux hommes se toisaient, mâchoire serrée.

— J'ai appris depuis longtemps à ne faire confiance à personne. À personne. Allez vous reposer, monsieur le Président. Bonsoir.

Il se dirigea vers la porte et sortit.

Bill regagna ses appartements et se coucha. Clarissa dormait, allongée sur le côté, tournée vers lui. Il resta un moment immobile à contempler son visage, ses lèvres, ses yeux de velours... qui s'ouvrirent soudain pour se refermer aussitôt, à la grande stupéfaction de Bill. Ce n'était pas le regard vague et voilé de quelqu'un qui sort du sommeil. Elle était réveillée depuis longtemps. Elle s'étira un peu trop vite, feignant de bâiller, de s'apercevoir qu'il ne dormait pas, avant de l'embrasser avec passion et de le river au lit en l'écrasant de tout son poids.

Florence, Caroline du Sud
11 novembre, 9 h 45, heure locale

La matinée s'annonçait fraîche, mais pas au point de paralyser les troupes. D'ailleurs, après leurs huit kilomètres de marche, la plupart avaient ouvert leur veste et ôté leur bonnet de laine. Stephie laissa l'homme de tête pour revenir sur ses pas et inspecter le fossé. Tous les soldats y étaient couchés à plat ventre, l'arme braquée au ras du

goudron. Les anciens se tenaient prêts, fatalistes et résignés. Les bleus, au contraire, semblaient pétrifiés.

Trois semaines après l'arrivée massive de nouvelles recrues et un entraînement qui avait consisté en une douzaine d'exercices au niveau de la compagnie, du bataillon et même de la brigade, le commandant de la 41^e division d'infanterie avait signalé au Pentagone que son unité était apte au combat. Le sergent-chef Stephanie Roberts n'était pas de cet avis.

— Tu sais ce que tu dois faire si nous tombons dans une embuscade ? demanda-t-elle à une appelée transie de peur.

La jeune femme déglutit avant de répondre.

— Me jeter à terre ? proposa-t-elle, incertaine.

— Oui, mais où ? insista Stephie d'une voix calme, posée. Au milieu de la route ?

La fille agita la tête et son casque ballotta de droite et de gauche.

— Sur le bas-côté ? lui souffla Stephie.

La fille hocha la tête et son casque dodelina d'avant en arrière.

— Bon, mais quel côté ?

Stephie s'empara du casque pour en resserrer la lanière. La novice était tellement terrifiée que ses yeux s'emplirent de larmes. Elle s'en tira par un haussement d'épaules pathétique.

— Nous avancerons en colonne, expliqua Stephie d'un ton rassurant. Si on te tire dessus, tu fonces du côté de la route qui est opposé à l'ennemi. S'il tire sur une autre partie de la section, tu vas dans la direction d'où viennent les tirs, tu sors de la route et tu essaies de contourner les attaquants par le flanc. Même chose s'ils ouvrent le feu en prenant la route en enfilade, sauf que, là, tu suis les autres, d'un côté ou de l'autre, peu importe. Dès que tu as quitté la route, tu agis, compris ? Il n'y aura peut-être personne pour organiser la manœuvre. Dans ce cas, il faut prendre des initiatives. Une partie de la troupe est coincée sous le feu de l'ennemi. À toi de contre-attaquer. Chaque seconde compte, alors tu ne paniques pas. La vie de tes copains dépend de toi, comme la tienne dépend d'eux. Tu piges ?

La jeune fille acquiesça en plaçant soigneusement une mèche de cheveux derrière son oreille.

— Et si les attaquants sont des deux côtés de la route ? Je suis les autres de la même façon ?

Il n'y aura sans doute plus personne à suivre, se dit Stephie, qui continua de prodiguer ses conseils.

— Tu sors de la route et tu ripostes.

Stephie lui remit son casque sur la tête, posa la main sur son épaule rembourrée au Kevlar et lui adressa un signe approuvateur, comme une mère qui envoie son enfant à l'école.

— Tu t'en sortiras très bien. Ne panique pas, c'est tout. Tu auras peur. C'est normal. Tout le monde a peur. Mais quoi qu'il arrive, tu manœuvres et tu te sers de ton arme. OK ? Tu seras peut-être malade de peur au point de dégueuler. C'est pas grave. Mais il faut te battre. Tu prends ton fusil et tu tires sur l'ennemi. On est d'accord ?

La fille hocha encore la tête. Cette fois le casque resta en place. Stephie passa au soldat suivant. L'artilleur, un grand Noir baraqué, serrait dans ses mains une croix en lacets de cuir tressés qu'il pressait contre ses lèvres en marmonnant une prière, les yeux fermés.

Une détonation précipita Stephie au fond du fossé. Le servant de mitrailleuse ouvrit les yeux à la seconde où le premier obus éclata à deux cents mètres du dernier soldat de la section. Ce n'était pas l'explosion assourdissante des gros canons de 155 ou 175 millimètres, mais un tir d'artillerie légère qui arrosait la route derrière eux. Capable, tout de même, de tuer un homme debout à cette distance. Stephie leva la tête pour s'assurer que tout le monde était plaqué au sol. Elle ne vit dépasser qu'un casque. Celui de leur chef de section, John Burns, qui lui adressa un regard entendu, qu'elle lui rendit.

Les poteaux téléphoniques vacillaient et dégringolaient sur la route de campagne. Les boîtes aux lettres valsaient sur les pelouses bien entretenues de belles maisons blotties à l'écart de la route. Des branches arrachées aux bouquets d'arbres s'abattaient avec de sinistres craquements. Les vitres d'une villa implosèrent sous le souffle d'une déflagration toute proche.

Comme la fusillade ne visait pas directement leur position, Stephie en déduisit qu'ils n'avaient pas été repérés. C'étaient des tirs aveugles lancés au hasard ou destinés à couvrir les flancs d'une unité chinoise en déplacement et donc vulnérable.

Une boule de feu illumina le ciel et alla s'écraser au sommet d'un pin. À l'extrémité de la section, un soldat se mit à éructer des jurons.

— Oh ! merde ! Aïe, putain !

John se redressa. Stephie se crispa en le voyant s'élancer le long du fossé. Les shrapnels volaient au ras du sol. De l'autre côté de la route, le poteau d'un but de basket tinta comme une cloche. John

s'accroupit près du blessé qui se tenait le mollet gauche comme un coureur saisi de crampes.

John sortit son poignard de combat. Les plaintes du garçon se transformèrent en hurlements.

— Nooooo ! Non, oh ! non.

Un vétérán le maintint et immobilisa ses mains qui s'agitaient en tous sens pendant que John déchirait son pantalon. Il fouilla la blessure de la pointe de son couteau. Il se dépêchait d'enlever de la plaie les éclats de métal chauffés à blanc pour limiter l'étendue de la brûlure. Le mitraillage se réduisit peu à peu à quelques explosions espacées qui ponctuaient en écho les cris de douleur du blessé.

Les tirs et les cris se turent presque en même temps. Un toubib avait administré de la morphine à l'estropié. Stephie se leva et alla rejoindre John en s'arrêtant auprès de chaque soldat pour demander si il ou elle allait bien. Les bleus, anéantis par la peur, étaient incapables d'émettre un son ; Stephie devait leur soutirer une réponse à haute et intelligible voix. C'est ainsi qu'elle tomba sur la première victime de la 3^e section.

La femme, un toubib, fixait sur Stephie un regard vide. Stephie la crut d'abord stupéfiée de terreur.

— Ça va ? répéta-t-elle avec insistance.

La nouvelle la regardait droit dans les yeux sans prononcer un mot.

— Réponds !

Devant son absence de réaction, Stephie s'agenouilla près d'elle, la retourna sur le ventre et palpa le tissu de son uniforme.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda l'un des soldats qui faisaient cercle autour d'elle.

Animal répondit pour Stephie.

— Elle cherche des blessures.

La femme fut parcourue d'un tremblement.

— Ça va aller, assura-t-elle en la retournant de l'autre côté pour continuer son examen. Tout va bien. Je ne vois rien qui cloche. Du calme. Détends-toi. Tu peux me dire où tu as mal ?

Sa respiration devenait haletante. Une pâleur mortelle s'étendait sur son visage.

— C'est où ? s'énerva Animal qui se mit à son tour à ausculter la jeune femme de haut en bas, étonné de ne trouver aucune trace de sang sur ses mains.

John vint à son tour se pencher sur la jeune femme. Il lui retira son

casque. Ses cheveux étaient retenus par tout un arsenal d'épingles. John posa doucement sa tête sur ses genoux. Elle avait un regard vitreux.

— Mais bon sang, c'est où ? bouillonnait Animal en s'acharnant.

John montra sa main tachée de rose au bout des doigts. La blessée fut saisie de convulsions. Elle eut un spasme et fit entendre un affreux gargouillement. Animal lui écarta les mâchoires et introduisit le manche de son couteau dans sa bouche pour qu'elle reste ouverte. Il enfonça ses doigts pour aller repêcher sa langue, qu'elle avait avalée. John lui releva les cheveux sur la nuque. Un trou rouge de la taille d'une piqûre de moustique se détachait sur la peau blanche. Il en sortait une pointe minuscule d'où s'écoulait un liquide rose visqueux.

— Elle ne respire plus ! s'exclama un bleu.

Ils l'installèrent à plat sur le dos, enlevèrent le couteau d'Animal et tentèrent un bouche-à-bouche. Un soldat ouvrit sa veste et appuya sur sa cage thoracique. John prit sa tête entre ses deux mains et regarda Animal et Stephie. Alors que leurs camarades s'échinaient encore à lui sauver la vie, John ferma les paupières de la jeune femme inerte.

Les jeunots renoncèrent un à un.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ? demanda l'un d'eux, perplexe.

Ils attendirent, mais la réponse ne venait pas. Stephie observa John. Il tenait à deux mains la tête de la morte sur ses genoux, comme s'il s'agissait d'un précieux trésor.

— Un éclat d'obus, expliqua Stephie à sa place. Qui a pénétré sous son casque. Il a dû se planter dans...

Elle arrêta là son rapport d'autopsie improvisé et considéra John, qui n'avait pas bougé.

— Bon ! lança-t-elle d'une voix forte en se remettant debout. Nous sommes entassés les uns sur les autres, là ! Reprenez vos positions et tenez-vous prêts à partir. On y va !

Elle chargea Dawson de s'occuper des victimes. L'homme à la jambe blessée gisait, épuisé et passif, entre les bras d'un médecin qui lui bandait le mollet.

— Relayez-vous pour le porter à tour de rôle ! Vous retournerez au point de ralliement, là où sont les camions !

Un soldat rabouta ensemble deux ceintures pour s'en faire un harnais qui lui permettrait de transporter son camarade sur son dos.

— Et elle ? demanda un gamin en désignant la morte du regard.

— Les sacs à macab ont quatre poignées, répondit laconiquement Stephie.

Il parut bouleversé par cette réponse. Pour lui, la jeune femme n'appartenait pas encore à cette catégorie. Stephie fouilla dans la trousse de secours du médecin et tendit au garçon un carré de plastique plié. Après un moment de flottement, il déplia la longue poche noire.

Stephie se tourna vers John.

— Il faut y aller.

John déposa la tête de la jeune femme avec un soin infini et se leva lentement. Quatre soldats la saisirent par les chevilles et les aisselles et la couchèrent dans le sac.

— Récupérez ses affaires et ses munitions, rappela Stephie.

Les hommes hésitèrent avant d'obéir. Ils rassemblèrent avec réticence sa trousse médicale, ses chargeurs et ses grenades.

— Ça, vous laissez pour les formalités, dit-elle à celui qui venait de piocher dans une poche une lettre cachetée et timbrée par la toubib.

Quand tous les objets récupérables furent réunis, y compris les gourdes, les pans du sac se refermèrent sur la jeune femme livide. Elle avait dans la mort un visage paisible et empreint de beauté. Un jeune soldat qui devait la connaître pleurait en sourdine.

La section se regroupa au milieu de la route et reprit sa marche en direction de la bourgade tandis que le 2^e groupe de Dawson partait dans la direction opposée. Leurs ordres consistaient à entrer dans la ville pour y repérer la présence éventuelle de Chinois. Si l'ennemi prenait la fuite, ils constitueraient une patrouille chargée de maintenir les positions américaines. S'ils étaient repoussés, ils signaleraient un contact brutal. Les deux camps gaspillaient leurs effectifs en les envoyant glaner des renseignements dont l'utilité militaire restait à prouver.

Par deux fois, leur guide, un vétéran du 3^e groupe de combat, se jeta à terre. Morts de frayeur, tendus comme des arcs, les soldats s'aplatissaient dans le fossé, à droite de la route, comme si leur vie en dépendait, ce qui d'ailleurs était le cas. Stephie surveillait la route sur l'image que lui renvoyait l'homme de tête. La première fois qu'il se plaqua au sol, il cadra un chien affamé qui fourrageait dans une poubelle renversée. La deuxième fois, il n'y avait carrément rien. Fausse alerte. Les nouveaux débitaient des jurons en époussetant

leurs uniformes. La tension se relâchait. Peut-être qu'en fin de compte il ne se passerait rien, espéraient les bleus en secret.

Après un kilomètre, la moitié des nouveaux et une large majorité des vétérans étaient secoués de frissons d'une ampleur visible. Sentant un spasme électrique s'emparer d'elle, Stephie regarda subrepticement ses mains. Elles tremblaient, agitées d'un frémissement qui se propageait dans tout son corps.

Quand l'homme de tête s'étala pour la troisième fois, la troupe entière bondit dans le fossé. Il s'ensuivit un brouhaha inquiétant d'armes ajustées à l'épaule. Leur puissance de feu était telle que chacun d'entre eux pouvait tenir entre ses mains la survie de tout le reste de la section — ce dont ils étaient conscients. Chacun d'eux pouvait avoir à entretenir la fusillade ou recevoir l'ordre de se mettre debout pour canarder l'ennemi.

Il suffit que tous fassent leur boulot. Stephie priait pour que la leçon soit passée. Elle avait pris à part chaque nouvelle recrue pour leur enfoncer dans le crâne les principes de base du combat. On se serre les coudes. On ne laisse pas tomber les autres. On est solidaires les uns des autres. On ne lâche pas les copains. Voilà ce qu'elle leur martelait. Les nouveaux venus, filles et garçons, la dévisageaient alors avec des yeux humides et promettaient d'un filet de voix émue de s'en souvenir comme d'un serment.

— Quelque chose a bougé, murmura la voix du chef de file.

Stephie sentit une décharge de peur se répandre dans ses terminaisons nerveuses, mettant tout son corps en alerte. Elle dressa l'oreille. Un afflux de sang bourdonna dans sa tête. Elle suspendit sa respiration. Ses membres se mirent à trembler de plus belle.

— Ils nous ont vus ? demanda John, dont la question chemina d'un bout à l'autre du réseau radio.

Stephie sursautait à chaque mot prononcé, y compris les siens.

— Négatif. Négatif. On est clairs. Terminé.

Stephie se mit alors à recevoir dans ses écouteurs un bip répété. Tous les écouteurs le retransmettaient. Une radio ennemie émettait à proximité. À cent mètres tout au plus. Les minuscules boîtiers électroniques fixés à leur harnachement ne savaient pas déchiffrer ce que se disaient les Chinois dans leur langage crypté en code digital en réseau local, mais ils pouvaient indiquer que l'émission était extrêmement proche.

À deux cents mètres d'eux s'étendait un centre commercial flanqué d'un vaste parking désert.

— Creusez. Creusez.

Elle n'avait pas pris la peine de se nommer. Ils connaissaient tous sa voix.

John ne contredit pas l'ordre de Stephie et cinquante pelles jaillirent des sacs comme des épées de leur fourreau. Stephie inclina le tranchant à quatre-vingt-dix degrés et le planta de toutes ses forces dans la terre, en grognant sous l'effort. Tous ceux qui se trouvaient en vue suivirent son exemple, bientôt imités par les plus éloignés. Les bleus ne ménageaient pas leur peine.

Le centre commercial comprenait une boutique de location de cassettes vidéo, un salon de coiffure pour enfants et un restaurant chinois. La pelle de Stephie rencontra la roche à dix centimètres de profondeur. Elle n'essaya pas de creuser plus avant, mais entreprit plutôt d'étirer le trou en longueur. Le centre commercial s'agençait autour d'un supermarché. Stephie gardait l'œil sur la façade du magasin, sans rien remarquer de particulier.

Le premier Chinois surgit au coin du centre commercial.

— Couchés ! lâcha John.

Les Américains s'affalèrent, tous en moins de deux secondes.

Une longue colonne de soldats suivait le Chinois. Un à un les hommes et femmes de la 3^e section s'installèrent derrière leurs armes. Certains levaient la leur si brusquement que Stephie craignait que le reflet attire le regard des Chinois ou qu'un imbécile laisse échapper une salve par mégarde. Elle ouvrit son micro pour leur rappeler :

— Attendez avant de tirer.

Les soldats ennemis ne semblaient pas plus rassurés qu'eux. Pourtant, en apercevant les caractères chinois sur l'enseigne du restaurant, ils se mirent à rire en pointant du doigt, à la fureur de leur officier. L'homme beuglait assez fort pour être entendu des Américains, houspillant ses troupes qui se figèrent aussitôt au garde-à-vous. Ils semblaient moins aguerris que ceux qu'avait croisés Stephie jusque-là. L'officier les agrippait par l'épaule, les remettait physiquement à leur place et les abreuvait de remontrances gutturales. Après quoi, ils se remirent en marche. Ils donnaient davantage l'impression de troufions à l'exercice que d'une patrouille entraînée.

Les Chinois ont donc aussi leur bleusaille, remarqua-t-elle, réconfortée.

John assigna les cibles via la radio, malgré le risque pris à chaque parole proférée.

— Le 1^{er} groupe vise les hommes de tête. Le 3^e ceux du milieu. Le 4^e, les derniers. Le mitrailleur du 2^e groupe se charge de l'officier, ensuite il prend ce qu'il trouve. Commencez à tirer quand j'ouvrirai le feu. Terminé.

Il laissa aux chefs de groupe le temps de répartir les tâches plus en détail. L'officier chinois se tenait au milieu du parking près de son radio, tourné vers ses hommes. Ses soldats se laissaient distraire par le contenu des vitrines ; il devait sans cesse les rappeler à l'ordre.

Des débutants, comme nous, se réjouissait Stephie. Peut-être même encore plus que nous.

Un deuxième défilé de Chinois se présenta à découvert sur le parking. John redistribua rapidement les rôles de façon à prendre en compte les nouveaux arrivants. Stephie jeta un coup d'œil vers l'arrière de leur troupe.

— Écoutez, enchaîna-t-elle quand John eut fini de donner ses instructions. Le point de ralliement est de l'autre côté de ce ruisseau, à un kilomètre en arrière. De l'autre côté du pont écroulé. Vous y filez quand on vous en donnera l'ordre.

Cette précaution prise, elle se concentra de nouveau sur l'ennemi. La centaine d'hommes regroupés sur le parking n'avaient absolument rien pour s'abriter et aucun moyen de creuser. Leur officier offrait une cible facile. Stephie ne parlait pas un mot de chinois, mais elle n'avait aucun mal à comprendre les ordres qu'il distribuait en criant : les soldats étaient entassés, presque au coude à coude — au football, si on ne sait pas prendre ses distances, on encaisse des buts. À la guerre, on le paie de sa vie.

John Burns tira une première salve de trois coups. Cinquante armes entrèrent en danse en même temps. Les vitrines du centre commercial volèrent en éclats. Les soldats chinois tournoyaient sur eux-mêmes, se contorsionnaient, et mouraient.

Deux fois, Stephie tira à l'aveuglette puis repéra un homme qui rampait sur le goudron. La première rafale l'atteignit aux reins. Il roula sur lui-même en plaquant ses mains sur son côté avant de les agiter dans un geste d'impuissance. Un autre, à plat ventre sur le goudron, vidait son chargeur en tir automatique droit devant lui. La première balle de Stephie envoya l'arme valser. Il pressa ses deux mains l'une contre l'autre — sans doute avait-il perdu quelques doigts. Mutilé, désarmé, il rabattit son casque sur son front avec sa main valide. La deuxième balle de Stephie lui arracha son casque et le blessa à l'épaule. La troisième se ficha dans son cou et le tua.

Quatre-vingts soldats chinois gisaient sur le sol du centre commercial, morts ou gravement blessés, quand le premier blindé fit son apparition. Cinq véhicules légers, affublés de carlingues amphibies montées sur roues, vrombissaient sur la route, au-delà de l'aire de parking. Les balles traçantes crachées par leurs canons de 25 millimètres se ruaient droit sur Stephie. Les explosions ouvrirent des brèches dans le revêtement d'asphalte juste devant leurs yeux, lorsqu'un quatuor de missiles américains s'abattit sur les trois premiers véhicules. Les deux derniers d'entre eux battirent en retraite devant le nuage de fumée provoqué par l'incendie. Une escouade de fantassins américains décocha un bouquet de missiles balistiques, qui, faute de guidage, manquèrent leur cible. Les véhicules s'enfuirent, reprenant en sens inverse la route censée les conduire à l'arrière des positions américaines.

John criait ses ordres dans son micro.

— Chambers ! Prends le 3^e groupe et les artilleurs de Dawson avec toi. Coupez à travers bois pour aller m'intercepter ces putains de blindés !

Stephie se tourna pour s'assurer qu'ils exécutaient la consigne. La douzaine de soldats concernés se leva et fonça dans les bois dans la direction désignée.

Des flammes jaillirent entre les troncs lorsque les tourelles des deux blindés pilonnèrent le bois aux explosifs.

Le 3^e groupe, plaqué au sol, était désormais invisible.

— Je vais voir si tout va bien ! lança Stephie sur le réseau de la section.

— Reste où tu es ! beugla John.

Mais Stephie était déjà partie au pas de gymnastique.

— Stephie ! appela-t-il en s'élançant vers le brasier.

Le feu s'entortillait autour des branches et des troncs. Elle se jeta à terre juste à temps pour éviter le tir de balayage d'un fusil de 25 millimètres qui fracassa les arbres autour d'elle et l'ensevelit sous une pluie d'échardes. Mais les pfuitt des missiles antichars américains et les boum violents des explosifs mirent fin au déchaînement du gros calibre.

Elle se faufila entre les arbres, courbée en deux, pour se retrouver sous le feu d'une dizaine de fusils d'assaut braqués droit sur elle. Les balles fouettaient les buissons, meurtrissaient les écorces et sifflaient à ses oreilles à ras de terre. Les Chinois avaient quitté leurs

véhicules avant l'arrivée des projectiles américains. Ils effectuaient un nettoyage féroce des bois.

Les deux mitrailleuses qui accompagnaient le 3^e groupe de Chambers entrèrent en action cinq mètres à peine derrière Stephie. Le bruit subit lui mit les nerfs à vif. Les balles fusaient juste au-dessus de sa tête. Tellement près qu'elle en sentait la chaleur.

— Hé ! protesta-t-elle. Je suis dans votre ligne de tir !

— On t'a vue, cria John. Baisse la tête !

Comme si elle avait besoin de cette recommandation !

Les M-60 avalaient des chargeurs de cent balles de 7.62. Les projectiles passaient à quelques centimètres au-dessus de Stephie. On entendait leurs chuintements malgré les saccades tonitruantes des deux redoutables mitrailleuses.

De sa position, le menton dans la terre, Stephie vit soudain quelque chose bouger devant elle. Un soldat chinois rampait dans leur direction entre les buissons. Elle prit le risque de rouler sur le côté et de brandir son fusil. De l'homme, elle n'apercevait qu'un genou dépassant derrière un arbre à cinq mètres à peine. Derrière elle, les mitrailleuses avaient réduit leur tir à des rafales sélectives. Le M-16 aligné parallèlement au sol, elle le régla sur « semi » et visa le genou qui la narguait. Un fil pendait en spirale d'un poste de radio dans sa ligne de mire. Elle entendait jacasser en chinois d'une voix hachée, paniquée.

Son fusil trépida. La balle emporta la rotule et fracassa le genou du bonhomme. Il poussa un hurlement, sa tête et ses épaules apparurent derrière le tronc. Stephie tira de nouveau. Le casque valdingua. L'homme abasourdi tendit le cou pour voir d'où cela venait, pile dans l'axe de son canon. Elle lui ouvrit un trou au beau milieu du front.

Les mitrailleuses se turent. Un bruit de pas résonnait, de plus en plus proche. Une colonne de fantassins américains se ruait vers le périmètre de tir. Les soldats du 3^e groupe de combat arrivaient au pas de charge. Ils déchargèrent leurs armes à bout portant sur les morts et les agonisants.

Le sergent Chambers aida Stephie à se relever. Le tissu camouflé de sa tenue de combat était criblé d'infimes esquilles. Elle fit la grimace, gênée par les multiples picotements qui lui griffaient les bras et les jambes. Elle se dirigea vers le Chinois qu'elle avait abattu. Les tirs de sécurité du groupe de Chambers avaient achevé de le déchiqueter. Sa radio, une sorte de téléphone en plastique vert,

déversait un caquetage débité d'un ton pressant en chinois. Stephie ramassa l'appareil et appuya sur le bouton central.

— Hé, tonna-t-elle à l'attention de celui qui se trouvait à l'autre bout. Dégagez de mon pays !

Les soldats qui l'entouraient éclatèrent d'un rire nerveux, décuplé par le contrecoup de la peur. Un coup de feu claqua. Ils sursautèrent. John Burns avait mis en pièces l'émetteur-récepteur.

— On s'arrache ! Au triple galop ! On décampe !

Il jeta à Stephie un regard sévère et s'éloigna.

Dans la débandade qui suivit, Stephie rattrapa John.

— Pourquoi on se replie ? s'étonna-t-elle.

La mâchoire serrée, il ne répondit pas.

— John ! On était censés tenir jusqu'à ce qu'on soit chassés ou relevés ! Là, on est en train d'abandonner le terrain !

Elle le saisit par le bras et le secoua.

— On se replie, c'est tout.

Il la repoussa et allongea la foulée. D'un doigt menaçant, il faisait signe aux soldats de se dépêcher. Ils retrouvèrent la section restée sur la route en pleine débâcle. Les médecins pansaient en hâte les blessures. Un homme clopinait sur la route, soutenu par un camarade. Chambers escortait une escouade de quatre hommes peinant sous le poids d'un sac renfermant le corps d'un malheureux.

— Qui c'était ? demanda Stephie.

— Un nouveau, l'informa Chambers.

Stephie hocha la tête.

Certains, oubliant les victimes, se tapaient joyeusement dans le dos, soulagés d'avoir survécu à leur baptême du sang. Stephie força l'allure pour rejoindre John. Derrière eux, le centre commercial était jonché de cadavres chinois. La 3^e section avait perdu un homme, mais anéanti une compagnie d'infanterie ennemie entière.

— John, nous avons l'ordre d'occuper le terrain ! reprit-elle.

— J'ai contacté notre interlocuteur.

— Et tu as reçu un contrordre ?

— C'est moi qui commande et qui prends les décisions tactiques.

Tout comme le capitaine d'un navire, le commandant de l'unité avait, selon les règlements de l'armée, le dernier mot. Quand, après un tournant, le champ de bataille disparut de leur vue, ils se joignirent au reste de la troupe qui cavalcade sur le bitume plus confortable de la route.

— John, nous avons l'ordre de... !

Brusquement, le bois qu'ils venaient de quitter explosa. Ils aboutirent tous dans le fossé, sous un ciel sillonné de roquettes. Elles filaient à vive allure, en oblique serrée. Des cercles de vapeur blanche concentriques se formaient instantanément aux points d'impact, dans un boucan assourdissant. Les ondes de choc arrachaient des larmes de douleur à John, qui tenait ses mains plaquées contre ses oreilles aux tympan éclatés. Les arbres tombaient. Les buissons s'enflammaient.

Quand le dernier écho de la conflagration s'éteignit au loin, Stephie croisa le regard furibond de John, posé sur elle.

— À ton avis, qu'est-ce que ce type fabriquait avec sa radio ?

— Je ne pensais pas qu'il demandait qu'on vienne bombarder ses propres positions ! rétorqua Stephie.

— Personne n'a rien dit de tel ! beugla John, dans un état de colère que Stephie ne lui avait jamais vu. Ce chef de patrouille appelait ses supérieurs pour leur signaler notre présence. Lesquels supérieurs ont trouvé que ça valait la peine de massacrer leurs propres troupes pour nous exterminer ! Enfin, bon sang, Stephie, tu tiens à rester en vie ? Tu veux survivre à cette guerre, oui ou non ?

— Je veux la gagner, John ! Je veux gagner cette putain de guerre !

Colline du Capitole, Washington 15 novembre, 9 heures, heure locale

L'entourage de Bill Baker lui ouvrit un chemin à travers la cohue qui se pressait sous la coupole. Les micros captaient les applaudissements du public, tandis que Bill souriait et agitait la main sous les lampions des caméras. Il serrait des mains, pointait un doigt, hochait la tête et clignait de l'œil, apprivoisant la foule avant d'exposer à huis clos au Congrès son plan de défense de Washington.

Il avait choisi de se déplacer en personne au Capitole. C'était en partie un calcul politique destiné à gagner, par un geste symbolique, le soutien d'un Congrès de plus en plus hostile. Mais, surtout, il éprouvait, ces temps derniers, le besoin de se conformer aux rituels anciens et solennels de la démocratie américaine. Il voulait se présenter en personne aux représentants élus du peuple américain.

Aveuglé par les projecteurs de dizaines de chaînes de télévision

braqués sur lui, Bill distinguait à peine les traits de ceux qu'il saluait. Les visages sévères des agents des services secrets demeuraient imperturbables sous ce flot de lumière. Ils entouraient Bill, qu'ils ne lâchaient pas d'une semelle, sans jamais le toucher ni entraver sa progression. Ils portaient des pardessus malgré la chaleur ambiante. Ces manteaux pare-balles dissimulaient les pistolets que les agents pointaient, dégainés et prêts à tirer, sur les hommes, les femmes et les enfants avec qui Baker échangeait des plaisanteries.

Quand il atteignit le haut de l'escalier, il trouva devant lui des visages connus.

— Comment allez-vous, monsieur le Président ? lui demanda un sénateur républicain que Bill remercia d'une poignée de main.

— Ça peut aller, Jim.

Et il poursuivit son chemin pour aller serrer les mains des nouveaux venus du Congrès.

— Vous êtes un foutu salaud ! lança un élu démocrate de Floride.

Le brouhaha qui régnait sous la coupole s'apaisa d'un coup. Toutes les têtes se tournèrent vers celui qui avait crié, y compris celles des agents des services secrets qui le tenaient sous leurs regards attentifs. Bill s'avança vers l'homme irascible qui affichait un sourire méprisant.

— Vous êtes là, tout sucre, tout miel, comme si vous étiez en campagne électorale et, pendant ce temps-là, ma région et des centaines de milliers de mes administrés sont aux mains des Chinois !

Frank Adams, son chef de cabinet, surgit à son côté.

— Nous sommes en retard, monsieur le Président.

Il prit Bill par le bras et voulut l'entraîner pour le soustraire à la malveillance de son interlocuteur.

Bill se dégagea.

— Écoutez, l'Amérique entière vit actuellement des moments terribles, dit Bill, surtout ceux de nos compatriotes qui se retrouvent piégés derrière les lignes ennemies. À vous, leur représentant élu, je promets de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour leur venir en aide et...

— Tu parles ! l'interrompit l'homme. Vous savez ce qu'ils ressentent, hein ? Vous n'êtes qu'un traître ! Pendant que mes concitoyens crèvent et sont traités en esclaves dans les camps de travail chinois, vous faites le joli cœur avec une putain à la solde de l'occupant !

Baker décocha un coup de poing. Les flashes se déchaînèrent. Les cameramen se contorsionnaient pour mieux cadrer la scène. Le député s'effondra dans les bras de ses collègues. À partir de ce moment-là, les services secrets prirent les choses en main. Ils écartèrent leurs manteaux, sous lesquels apparurent des talkies-walkies. Aussitôt, un nouveau peloton d'agents débarqua de nulle part et fendit la foule. Ils poussèrent habilement Baker dans un bureau voisin. Quand la porte se referma, la satisfaction d'avoir déchargé sa rage avait fait place au remords.

Personne ne disait mot. La pièce était bondée, mais de visages fermés et de mains armées. Ils ne regardaient pas Bill. Ils étaient concentrés sur ce que débitaient leurs écouteurs. Certains regardaient les écrans vidéo qui remplaçaient le cadran de leur montre. Un tumulte leur parvenait de l'extérieur. Bill percevait les discours outrés et accablants que recueillaient les chaînes de télévision avides. Le nom de Clarissa fut prononcé plusieurs fois. Bill se raidissait.

— On veut le voir ! criaient les journalistes

— Halte ! s'interposaient les agents secrets, qui barraient la route aux reporters exigeant de parler à leur Président sous les objectifs des caméras fébriles.

Mais dans le bureau — l'œil du cyclone — régnait un silence absolu.

L'agent responsable adressa un signe à l'un de ses hommes qui déverrouilla la porte et l'ouvrit. Un vacarme de voix furibondes s'engouffra par l'entrebâillement. Frank Adams se glissa à l'intérieur et s'appuya dos à la porte pour la refermer.

Il poussa un grand soupir, regarda Bill et haussa les sourcils.

— Je viens de voir Tom Leffler. Il a annulé la séance.

Bill ferma les yeux. Son menton s'affaissa sur sa poitrine. Il hocha doucement la tête.

— Et ce n'est pas tout, continua Adams. J'ai demandé aux présidents de groupe, républicains bien entendu, de faire évacuer les halls pour vous permettre de sortir du Capitole sans être molesté. Ils ont refusé. Vous allez devoir sortir dans la foule.

— On peut vous faire sortir discrètement, monsieur le Président, proposa son chef de la sécurité.

— Je ne vais pas quitter ce bâtiment par des portes dérobées, protesta Bill.

— Gardez la tête haute, conseilla Adams.

Bill carra ses épaules, affermit sa mâchoire et rajusta son costume. Adams ouvrit la porte sous un feu d'artifice de flashes, ajoutés aux scintillements des caméras de télévision. Bill emboîta le pas à son chef de la sécurité, encadré par une cohorte de gardes du corps.

— Est-ce vrai que vous avez une liaison avec la fille du président de la Chambre ?

— Est-il vrai que Clarissa Leffler est un agent chinois ?

Cette dernière question valut à son auteur un regard courroucé.

Le harcèlement des journalistes n'était rien auprès de l'affront qui l'attendait. Au détour d'un couloir le guettait un attroupement d'employés du Capitole. Lorsqu'ils le huèrent, une peur panique s'empara de lui. Ces hommes et ces femmes portaient sur leurs visages des masques de haine. L'un d'eux brandissait au-dessus de sa tête une pancarte improvisée sur laquelle il avait inscrit à la hâte : « C'est une honte ! » Et tout cela était filmé en direct et diffusé sur les écrans d'une population que ces employés étaient chargés de soutenir dans l'épreuve de la guerre.

Quartier général de l'Administration civile, Atlanta
15 novembre, 13 h 30, heure locale

Han Zhemín regardait à la télévision américaine le film au ralenti du coup de poing de Bill Baker, pris sous une dizaine d'angles différents. Il éprouvait un mélange de curiosité et de stupéfaction. Personne ne savait monter en épingle les scandales comme la presse américaine. En quelques minutes, les chaînes s'étaient mises d'accord sur le nom de l'affaire, le « Clarissagate », même si chacune avait sa façon particulière de présenter les choses. L'agencement d'images annonçant la reprise du reportage après les brèves interruptions publicitaires tournait en général autour du même sujet : un montage de photos du Président et de sa maîtresse sur fond de logo présidentiel ou de Maison-Blanche. Et la diffusion était perpétuellement interrompue par l'annonce « du nouveau dans l'affaire... » ; il ne s'agissait, le plus souvent, que du commentaire d'une personnalité quelconque, mais celui-ci était aussitôt abondamment décortiqué par une théorie d'experts qui résumaient à tout bout de champ « les derniers développements » de l'esclandre.

Il changea de chaîne ; des images d'archives montraient une séduisante jeune femme en robe du soir, au cours d'une soirée organisée pour la collecte de fonds au profit de son père. Par une étrange coïncidence, l'opération avait eu lieu dans la ville même où il se trouvait actuellement. Fines épaules. Cou élancé. Joli visage. Han sourit.

En levant les yeux, il aperçut Wu, qui était entré sans se faire annoncer. Il regardait l'écran, planté près du bureau de son père. Il portait une tenue de combat, mais il avait encore des traits d'enfant. Il se tenait droit comme un I, les épaules larges, le crâne rasé, la peau tannée par le soleil.

Wu se tourna vers le fauteuil où était assis son père, dont le regard dévia. Sur l'écran, Tom Leffler s'exprimait, rouge de colère, devant une forêt de micros. Han augmenta le volume.

— ... rien à lui dire. S'il a quelque chose à me dire, il sait où me trouver.

Le vieil homme quitta l'estrade, poursuivi par une pléthore de questions.

— Pouvez-vous continuer à travailler avec le Président ?

— Votre fille vous a-t-elle confirmé qu'elle s'était installée à la Maison-Blanche ?

— Wu, dit son père après avoir coupé le son, nous vivons en des temps intéressants.

Une autre image venait d'apparaître sur l'écran. On y voyait Bill Baker, un sourire dédaigneux aux lèvres, entrant à la Maison-Blanche à bord de sa voiture, le regard fixé droit devant lui pour ne pas voir la meute de journalistes et de cameramen agglutinés autour de lui.

— Ah ! le bel enfoiré ! ricana Han. Sauter la fille du président de la Chambre des représentants !

Toujours plus dégourdi que moi, reconnut-il en son for intérieur.

Il tendit à son fils un mémorandum. Il était adressé au Premier ministre, avec le label : TOP SECRET — CONFIDENTIALITÉ ABSOLUE.

Han lui dit :

— Signe en haut. Si on te demande si tu as vraiment vu ou entendu tout ce qui y est écrit, tu diras oui, bien sûr.

— Mais il n'y a rien de vrai ! s'indigna Wu. Je n'ai jamais entendu le général Sheng comploter contre le ministre de la Défense avec le commandant du district militaire de Pékin !

— La question n'est pas là.

— Vous essayez de discréditer Sheng ! Mais ce n'est pas le général Sheng qui est coupable de trahison !

Han considéra son fils entre ses paupières à demi closes.

— Qu'est-ce que tu entends par là ? demanda-t-il d'une voix calme, en s'efforçant de ne pas laisser transparaître sa colère.

— Le général Sheng n'est pas un politicien. C'est un soldat.

— Mais le ministre de la Défense est un politicien, lui. Il croira que Sheng prépare un coup d'État parce que c'est dans sa logique. Si l'armée gagne la guerre, Sheng constituera une menace politique parce qu'il sera devenu un héros national. Et on oubliera les millions de soldats tués et l'entreprise de destruction systématique du génie américain qui fait de ce pays ce qu'il est ! Tu as vu ce qu'il se passe dans ses camps, Wu !

— Il y a eu des insurrections de partisans, dit Wu sans conviction, en guise de justification.

Han redressa la tête et l'agita avec énergie.

— Que ferais-tu si ton pays était envahi ? Je te connais mieux que tu ne le crois. Tu as de l'admiration pour ces opérations de résistance, n'est-ce pas ?

Wu se raidit instantanément. Sa réaction brutale suffit à confirmer les propos de Han. Son regard fuyant ne faisait que compléter le tableau qu'il offrait d'un gosse en guerre avec lui-même.

— Donc, constata Wu, dépité, vous avez l'intention de porter contre Sheng des accusations mensongères ! Vous avez juré sa perte !

Le sourire aux lèvres, Han déverrouilla un tiroir en pianotant sur les touches d'un clavier.

— Les faits, dit-il en mettant un rapport sous les yeux de son fils. Les chiffres sont énoncés dans le tableau en introduction.

Il laissa à son fils le temps d'en prendre connaissance. Nombre de civils américains faits prisonniers par l'armée. Un million. Nombre confirmé de civils américains engagés dans les brigades de travail obligatoire. Six cent mille. Nombre confirmé de civils américains morts en captivité. Quarante mille. Nombre estimé de civils américains morts en captivité. Trois cent mille.

— Je peux t'emmener voir les camps, proposa Han.

Wu refusa d'un signe de tête, prit d'un geste de somnambule un stylo sur le bureau de son père et signa le mémorandum.

• Bien, se réjouit intérieurement Han. Une dernière chose : s'assurer la confiance de Wu. Les complices font les bons alliés.

— Et maintenant, dis-moi. Tu as avancé dans ton enquête sur l'identité de l'espion de Sheng à la Maison-Blanche ?

Wu regardait les images danser sur l'écran de télévision. Un vieux reportage datant d'une victoire électorale quelconque montrait la maîtresse du Président, alors toute jeune, aux côtés de sa mère, sur un podium. Un faisceau ovale éclairait son visage, avec la légende « Clarissa Leffler ». Le reste de la scène disparaissait dans la grisaille.

— Wu ? s'impatienta son père. Si Sheng a placé une espionne au cœur du gouvernement américain, elle peut lui communiquer des renseignements extrêmement précieux. Elle pourrait même représenter un facteur décisif dans cette guerre. As-tu découvert de qui il s'agit ?

— Pourquoi pas elle ? suggéra Wu en désignant l'écran. La presse américaine l'accuse d'être une sympathisante chinoise.

Han demeurait parfaitement immobile.

— La fille du président de la Chambre ? La maîtresse de Baker ? Tu crois que c'est une espionne de l'armée ?

— Elle dirige le bureau des affaires chinoises au ministère américain des Affaires étrangères, observa Wu. Elle a dû passer quelque temps en Chine. Y suivre des études.

La bouche de Han se plissa en une parodie de sourire. Wu jouait aux devinettes. Il ne savait rien.

Sa mimique mit Wu en rage.

— Et vous, vous avez eu d'autres contacts avec des Américains depuis votre entrevue avec Baker aux Bahamas ? demanda-t-il d'une voix cassante.

— Quoi ? s'exclama Han, surpris autant par la question de Wu que par son ton.

— Avez-vous eu des contacts directs avec des membres du gouvernement américain depuis les Bahamas ? répéta Wu sans frémir.

— Nous sommes en guerre, répliqua Han. On n'organise pas si facilement de telles rencontres.

— Vous n'avez pas répondu à ma question.

— Qui es-tu pour me poser des questions ? s'emporta Han.

Wu soutenait son regard sans ciller, ce qui eut pour effet de décupler sa fureur.

— Je suis officier de l'armée chinoise, répondit Wu en marchant

vers la porte. Il s'arrêta et se retourna. Et toute collusion avec l'ennemi en temps de guerre constitue un acte de trahison !

Wu laissa son père abasourdi dans son fauteuil, aux prises avec les battements désordonnés de son cœur.

Jardins de l'avenue George-Washington
17 novembre, 10 h 15, heure locale

Clarissa s'était engagée dans l'avenue George-Washington en venant de la capitale, après un trajet entravé par des encombrements de plus en plus denses. La police militaire arrêta les véhicules civils pour laisser la place à des convois de camions transportant du ciment à la périphérie de la ville. Le cercle le plus lointain des lignes de défense concentriques destinées à protéger la ville était en cours de construction à trente kilomètres. Les ingénieurs n'avaient pas encore abattu les érables qui bordaient le Potomac pour déblayer le terrain avant la mise en place de la dernière tranchée défensive qui ceinturerait l'agglomération au plus près.

Elle pénétra dans le jardin panoramique, d'où s'offrait une vue splendide. Les escarpements rocheux surplombaient Washington. Un rameur solitaire vagabondait sur les eaux du Potomac. Elle laissa sa voiture et sortit dans l'air vif des lieux de son enfance.

— Ils braqueront des canons sur la ville, lui avait dit Bill la veille, des larmes dans les yeux.

Son regard s'égara vers l'autre rive du fleuve.

— Des armes pointées sur... sur tout. Le monument à Washington. Le Lincoln Memorial. Ils raseront la ville s'ils parviennent à enfoncer nos dernières lignes de Virginie et qu'ils traversent le fleuve. Ce sera un nouveau Stalingrad !

Tom Leffler était assis sur une pierre, en contemplation devant Georgetown, son université. Il portait les mêmes manteau, gants et chapeau noirs qu'à l'enterrement de sa mère, deux ans plus tôt. Elle se demandait s'il était retourné dans les magasins, depuis. En s'approchant, elle remarqua qu'il marmonnait quelque chose. En plein débat intérieur.

— Je sais, je sais, disait-il.

Tom Leffler ne regarda pas sa fille, mais il se tut. Elle attendit un

instant un mot de bienvenue. Tout à coup, le regard toujours perdu au loin, il reprit :

— Je me souviens quand tu étais enfant. Hier. C'était hier. Ta mère et moi t'amenions pique-niquer ici. Tu te rappelles ?

Clarissa plissa les lèvres en un vague sourire.

— Maman ne voulait jamais qu'on achète des hamburgers en chemin.

— Elle préparait des bonnes choses.

Il oublie tout, avait confié sa secrétaire à Clarissa. Pourtant, il se souvenait de détails remontant à des dizaines d'années, les plus anodins comme les plus importants.

Quand est-il devenu aussi vieux ? se demanda-t-elle. Les premiers souvenirs qu'elle avait de son père étaient liés à des discours. Des dîners ennuyeux dans des hôtels, auxquels elle ne participait pas vraiment. Tous les ans, il venait donner une allocution à son école. Il passait de plus en plus souvent à la télévision. Elle avait douze ans quand elle avait été pour la première fois émue aux larmes par ses talents d'orateur. Il n'était pas, alors, au Congrès depuis longtemps, mais après sa brillante intervention, on parlait déjà de lui comme d'un futur candidat à la présidence. Pour elle, il n'était plus seulement un homme politique de poids, mais un des pères fondateurs de la démocratie. De l'avis d'une Clarissa éperdue d'admiration, son nom appartenait au panthéon des grands héros de l'Amérique.

— Je suis désolée des ennuis que je t'ai créés.

Son père ne dit rien. Il regardait dans le vide. Son visage parcheminé était tout fripé de rides.

— Est-ce que tu aimes Bill Baker ? demanda-t-il soudain.

— Quoi ?

— C'est un type bien. Un type bien.

— Quoi ?

Il leva enfin les yeux sur elle.

— Je dis que c'est un type bien et je te demande si tu l'aimes.

— Je... Non ! Non ! De quoi parles-tu ?

Il eut l'air déçu. Son menton s'affaissa sur son col.

— Je veux que tu trouves le bonheur. Je veux que tu connaisses la joie d'aller au parc avec tes enfants... et ton mari.

Elle n'aimait pas le tour qu'avait pris la conversation. Elle était venue pour lui parler du putsch, mais il avait l'air de plaider pour sa victime.

— Papa, nous avalions ces merveilleux pique-niques en un quart d'heure, parfois sans même sortir de la voiture, pour que tu puisses vite retourner à ton bureau. La plupart du temps, tu restais suspendu au téléphone. Je me rappelle quand tu ouvrais la portière et que tu sortais la tête en disant « Voilà ! » parce que maman t'avait demandé de venir admirer les changements de lumière sur la ville.

Il la dévisageait.

— Ce sont les meilleurs souvenirs que j'ai gardés de ma vie. Ceux que je préfère.

Sa flambée de nostalgie s'étiola dans le silence. Clarissa s'en voulait d'avoir ainsi profané le bonheur de souvenirs artificiellement embellis. Les pique-niques étaient bien de merveilleux moments ; ce qu'elle préférait en eux, c'étaient les heures de préparation qui les précédaient. Quand, avec sa mère, elle étalait avec soin la mayonnaise sur les sandwichs ou découpait des petits carrés de fromage. Ces plaisirs qui, pour son père, se résumaient à quelques minutes volées à son emploi du temps représentaient, pour Clarissa et sa mère, l'affaire de toute une journée.

— Tu cours un grand danger, dit Tom à sa fille.

Un frisson la parcourut. Elle remonta son col pour se protéger des bourrasques glacées.

— Il circule d'affreuses rumeurs.

Elle ravala la peur qui entravait sa respiration.

— Sont-elles vraies ?

— Quoi ? coassa-t-elle. Qu'est-ce qui est vrai ?

— As-tu eu une liaison avec un colonel de l'armée chinoise, un recruteur des services secrets, quand tu faisais tes études à Pékin ?

Clarissa sursauta, heurtée de plein fouet par le caractère inattendu de cet interrogatoire.

— Quoi ? Qui ?

Elle n'avait eu qu'une aventure amoureuse pendant les trois années qu'elle avait passées à l'université de Pékin. Il avait été son seul amant chinois. Elle l'avait rencontré en cours. Il parlait couramment anglais et lui avait appris à parler chinois. Ils discutaient de leurs aspirations communes à un monde libre et démocratique. Leur entente avait été parfaite jusqu'au moment où il s'était mis à la contredire systématiquement. Ses mots d'adieu, soulignés d'un sourire en coin, avaient des résonances plus politiques que personnelles.

— Je vis dans un monde qui est le mien. Il peut devenir le tien si tu veux.

— Ce n'était pas un espion, mentit-elle. Pas vraiment.

— Mon Dieu, Clarissa, fit son père en fermant les yeux. Tu vois bien comment se comportent les piranhas dans cette ville ! Comment ils déchirent leurs adversaires en s'en prenant à tout le monde ! On n'avait pas besoin de ça ! Dans un moment comme celui-ci !

— Je ne savais pas ! Ce doit être faux !

— Ces choses-là sont toujours vraies, déplora son père.

— Mais c'est de l'histoire ancienne ! se défendit-elle.

Son père eut un haussement d'épaules accablé. Si les gens savaient la vérité ! songeait-elle. S'ils savaient jusqu'où allaient ses sentiments patriotiques ! Mais ils finiraient par savoir. Après le coup d'État. Ils se rendraient compte de tout ce qu'elle avait risqué pour éviter à son pays une défaite face à l'envahisseur chinois ! Un agent chinois irait-il comploter avec des patriotes américains pour fomenter une attaque nucléaire contre les siens ?

Elle se sentit rassérénée. Sa panique retomba.

— Voici venue l'heure pour tous les hommes de bonne volonté de voler au secours de leur parti, récita-t-elle.

La réaction de son père fut immédiate. Il lui fit signe de se taire et jeta autour de lui des regards apeurés. Il se pencha en avant et murmura :

— Dieu tout-puissant, Clissa. Où as-tu été pêché ça ?

— J'en fais partie. Le coup d'État, expliqua-t-elle.

Il en resta bouche bée. Elle lui raconta comment elle l'avait entendu balbutier la phrase lors d'une liaison vidéo et comment elle avait reçu un message électronique mystérieux que la formule lui avait permis de décoder.

— Mais comment ont-ils pu savoir que je t'avais parlé de... ?

Soudain, son visage s'illumina.

— Les micros posés chez moi ! C'est ça !

Il se tourna vers elle.

— Tu es dedans, constata-t-il d'un air lugubre. Jusqu'au cou.

Elle s'en doutait. Elle avait volontairement pris la décision de participer. Mais la façon dont son père énonçait le fait l'effraya.

— Ne prononce plus jamais ces mots, lui recommanda-t-il d'un air grave.

Il considéra la vue qui s'étendait devant eux.

— Ce dont nous parlions avant, le scandale, c'est une catastrophe. Si ça se trouve, c'est eux qui ont révélé ta liaison avec Baker pour lui porter tort. Si tu prends part à un putsch, Clarissa, tu peux en mourir.

Elle en éprouva un malaise physique.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu !

Elle s'assit sur le muret de pierre à côté de lui et cala ses mains entre ses genoux pour les empêcher de trembler.

Son père agitait la tête en bafouillant.

— Je suis désolé, Beth. Je suis désolé.

— Papa ? appela-t-elle, déconcertée.

Il reporta son attention sur elle, mais son menton pendait lamentablement, lui donnant un air de vieil homme sénile.

— Qui est derrière le complot ? lui demanda-t-elle.

Il refusa de répondre.

— Mais si les conjurés appartiennent au Conseil national de sécurité, insista-t-elle, je me demande pourquoi ils ont besoin de mes rapports sur...

— J'ai été contacté, soupira Tom Leffler en l'interrompant, par l'un des organisateurs. Un homme qui, à mon avis, doit être le chef. Il est membre du Conseil national de sécurité.

— Qui est-ce ?

Il agita la tête.

— Il y a des choses que tu ne dois pas savoir. C'est trop dangereux, y compris pour ta vie.

Il demeura ferme dans son refus.

— Il va vraiment se passer quelque chose ?

Elle avait murmuré d'une voix à peine audible.

— Ils vont vraiment tenter quelque chose contre Baker ?

— Ils n'en sont pas encore là, du moins je ne pense pas. On m'a approché, très prudemment, pour sonder mes opinions. On m'a posé toute une série de questions, dont les premières restaient très générales. Du genre : « Croyez-vous que le sort de notre pays est en jeu ? » ou : « Préférez-vous rester dans la légalité et perdre la guerre ou désobéir pour la gagner ? » J'avais le sentiment que, si je répondais correctement à chaque question, l'interrogatoire se poursuivrait. C'est donc ce que j'ai fait et ce qui s'est passé. J'ai un peu dissimulé pour avoir la suite. Je savais où on m'attendait. Et, peu à peu, les questions sont devenues plus précises. « Pensez-vous que les États-Unis ont eu tort de lâcher la bombe sur le Japon à la fin de

la Deuxième Guerre mondiale ? Pensez-vous que les choses iraient mieux en ce bas monde si l'Inde avait employé l'arme nucléaire contre la Chine ? Y a-t-il une différence éthique entre l'usage d'armes nucléaires contre une armée d'envahisseurs et le massacre d'une ville entière ? » Les questions n'étaient pas écrites, évidemment, mais chaque mot en avait été pesé. Chacune découlait naturellement de la précédente. L'entrevue a duré une heure.

— Et tu as passé le test avec succès ? Ils t'ont dévoilé leur plan ? Il fit non de la tête.

— Ils ne m'ont rien dit. Ils m'ont interrogé. Le questionnaire se terminait par : « Les États-Unis doivent-ils utiliser l'arme nucléaire si tout le reste échoue ? » et : « Bill Baker saura-t-il prendre cette décision ? »

— Et qu'as-tu répondu ?

— Oui, et non.

— Et c'est comme ça que ça s'est terminé ?

Tom Leffler acquiesça.

— Il s'est levé, m'a serré la main et il est parti. Mais sa poignée de main avait quelque chose de particulier. Une insistance.

— Tu as bien répondu à toutes les questions, remarqua-t-elle, et il confirma. Donc tu es aussi en danger, papa.

— Moi, je suis intouchable. Toi, tu es...

— Un pion, compléta-t-elle, énonçant pour lui le mot qu'il n'osait employer.

— Tu es trop proche. Il y a des gens, murmura Leffler sur le ton de la confidence, qui feraient n'importe quoi pour avoir la peau de Bill Baker. Ils le considèrent comme le Néron de l'Amérique. Tu es beaucoup trop proche du cœur de la conflagration. Trop proche. Beaucoup trop.

— Je vais me retirer, trancha-t-elle soudain. Je vais envoyer un e-mail dès aujourd'hui pour leur dire que je ne prendrai part à aucun putsch.

Elle éprouvait un intense soulagement à l'idée de sortir d'une conspiration qui lui procurait un désagréable sentiment de culpabilité.

— Ne fais surtout pas ça, Clissa, supplia son père. Dès l'instant où tu cesseras de leur être utile, dès l'instant où ils douteront un tant soit peu de ta loyauté...

Il ne pouvait se résoudre à formuler l'affreuse menace qui pesait sur sa fille unique.

— Oh ! Beth ! dit-il, je suis désolé.

— Maman n'est plus là, corrigea-t-elle doucement. Elle est morte, papa.

Tom parut revenir sur terre.

— Tu m'as bien compris ? N'essaie pas de te retirer. Fais tout ce qu'on te dira. Ne change rien dans ton comportement, sinon...

L'avertissement resta en suspens. Elle poussa un long soupir pour se remettre d'aplomb, hocha la tête et laissa errer son regard sur la rangée d'arbres, les voitures en stationnement, les collines qui se découpaient au loin.

Un tireur embusqué pouvait se poster n'importe où.

*Bessemer, Alabama**20 novembre, 22 h 45, heure locale*

Le capitaine Jim Hart avait quitté la remise après la tombée d'une nuit claire et fraîche pour contrôler le contenu de sa cache d'armes. Celle-ci était intacte. Il avait pris quatre grosses bombes aérosol munies d'une poignée pistolet, des cisailles et un masque à gaz. La marche de cinq kilomètres sur sa cheville encore fragile lui avait demandé près de deux heures.

Il avait alors entrepris sa première mission depuis un mois. S'il était resté si longtemps inactif, c'est qu'il ne voulait pas se servir de la maison des Lipscomb comme camp de base pour lancer ses opérations de peur de mettre ses hôtes en danger.

Mais la veille, Amanda était rentrée de l'école avec des nouvelles intéressantes. L'armée chinoise avait réquisitionné le gymnase pour y loger ses troupes de passage. Hart avait visité l'école au cours des expéditions de reconnaissance qu'il avait effectuées avant guerre pour inspecter les moindres recoins de son futur terrain d'action. Amanda lui avait dressé un plan de l'école et de la répartition des Chinois. Il était grand temps de se remettre à l'œuvre.

Les vestiaires du terrain de basket servaient également au stade de football, auquel ils étaient reliés par un passage souterrain qui courait sous les gradins. Amanda connaissait bien les lieux — elle avait un long passé de supporter. Le stade était entouré d'un grillage qui devait procurer aux Chinois, Hart l'espérait, un sentiment de sécurité fallacieux. La base du grillage disparaissait dans un

enchevêtrement d'épais buissons derrière lesquels Hart pourrait se cacher.

Jusqu'à présent, tout s'était passé comme prévu. Hart était tapi à l'abri des taillis, près du grillage, d'où il observait le stade et ses alentours au travers de lunettes de vision nocturne. Il écoutait. Il essayait de détecter la présence de sentinelles chinoises invisibles. De l'autre côté du stade s'alignait une trentaine de camions en stationnement, gardés par deux patrouilles de deux hommes. Les Chinois commençaient à manquer d'essence et de véhicules de transport ; ils préféraient éviter de circuler la nuit. Ils se terraient plutôt dans des oasis de sécurité comme celle-ci pour échapper aux bérets verts disséminés dans la nature. Le matin, les ingénieurs partaient à la recherche des mines et revenaient se réfugier devant une bière blonde bien méritée.

Hart se fiait à ses sens, qui lui disaient qu'il était seul. Il découpait soigneusement, presque sans un bruit, un carré de grillage qu'il rabattit vers l'extérieur pour faciliter sa fuite. Si fuite il y avait... Il n'était pas sûr de survivre à son raid nocturne.

Il savait qu'il commettait une erreur. Il était resté longtemps oisif et, pour rattraper le temps perdu, s'attaquait à une cible trop importante. S'il agissait rapidement, alors que les Chinois n'occupaient le stade que depuis quarante-huit heures, il trouverait peut-être des défauts à leur cuirasse. En fait, il succombait surtout à un urgent désir de tuer.

Sa seule chance de survie reposait sur sa discrétion. Qu'un seul homme sonne l'alarme ou tire un coup de feu, il se retrouverait entouré de soldats. Pour s'en sortir vivant, il lui fallait entrer dans la ruche et tuer silencieusement. C'est pourquoi il portait son fusil en bandoulière.

Quand l'ouverture pratiquée dans le grillage se révéla assez grande, il pénétra dans l'enceinte du stade en rampant et roula dans un canal hydraulique. Le fossé de ciment, destiné à recueillir les eaux, le camoufla jusqu'à l'entrée du stade. Quand il atteignit les gradins, il se planqua et tendit l'oreille, mais n'entendit que les battements de son propre cœur. S'il y avait des rondes, elles étaient rares et espacées. Hart s'enfonça dans le souterrain pour rejoindre le gymnase. Il aperçut de loin deux hommes qui fumaient des cigarettes. Ils montaient la garde devant la porte des vestiaires. Ils bavardaient à voix basse, riaient sans bruit l'un près de l'autre.

Il avança prudemment: Une ouverture dans les gradins était

censée apporter aux vestiaires l'air du terrain de jeux, qui restait en fait empêtré dans les hautes structures. Le faible espace dégagé sous les gradins ainsi que le gymnase clos de toute part convenaient parfaitement au type d'arme qu'avait choisie Hart. Il enfila consciencieusement son masque à gaz et remit les lunettes de vision nocturne. Il débloqua le bec de son vaporisateur, le régla sur « distance max » et s'approcha encore un peu de ses victimes.

Il mit un quart d'heure à parcourir les dix derniers mètres. Quand il ne fut plus qu'à cinq mètres, il cala l'aérosol contre une poutre poussiéreuse avec d'infinies précautions, au moment où l'un des deux soldats allumait une autre cigarette. La flamme jaillit, dont l'éclat fut considérablement amplifié par ses lunettes. Il bloqua sa respiration. Seul le bout incandescent de la cigarette rayonnait encore quand l'homme tira une bouffée.

Hart reconnut l'odeur âcre de la marijuana. Le garde passa le joint à son compagnon avec un petit rire qu'il réprima pour ne pas gaspiller la fumée qui se répandait dans ses poumons.

Hart se détendit. Non seulement les soldats, défoncés par la came, constituaient des cibles faciles, mais ils n'avaient pas l'air de redouter l'arrivée impromptue d'un supérieur. Il visa. Il se trouvait en limite de portée. Peu importait : les deux factionnaires avaient la gentillesse de rester collés — pour échanger commodément leur pétard. Leurs fusils étaient accrochés dans le dos, inaccessibles.

Le cyanure gicla avec un bruit de geyser. Les deux têtes basculèrent en arrière en recevant le jet pointu. Ils s'essuyèrent frénétiquement les joues et la bouche, mais le liquide s'était déjà transformé en gaz. Le premier s'affala sur le côté comme un arbre abattu. Son fusil atterrit bruyamment sur le ciment. L'autre plaqua les mains sur son cou et sa poitrine, tomba à genoux, puis sur ses fesses, se plia en deux et mourut.

Hart consulta de nouveau ses sens. Une fois encore, il sut qu'il n'avait pas de compagnie. Il fonça vers la porte et tira les deux cadavres dans un coin d'ombre, aussi vite qu'il put. La porte des vestiaires n'était pas fermée à clef.

Jusque-là, tout allait bien.

Il se faufila dans l'obscurité absolue entre les rangées de casiers, que ses lunettes nimbaient d'un halo vert irréel. Il ralentit à hauteur des douches. Il percevait la respiration régulière de quelqu'un qui sommeille. Dans la rangée voisine, un soldat, préposé à la garde des vestiaires, dormait profondément sur un banc. Hart tourna le bec de

sa bombe dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, l'arrêta sur « vaporisation » et alla se planter devant le bonhomme. Une brève giclée de fine vapeur et le gaillard s'étrangla avant de sombrer dans la torpeur éternelle.

C'était si simple.

Hart tendit encore l'oreille. Nulle autre respiration que la sienne. Il hésita devant la porte à double battant qui donnait accès au gymnase et qu'Amanda lui avait décrite par le menu.

— Non, elle ne grince pas, lui avait-elle dit. Enfin, je ne crois pas.

Il ôta les anneaux de sécurité des trois autres pulvérisateurs d'insecticide format industriel et plaça les becs sur « brumisation ».

Il ouvrit tout doucement la porte, qui resta silencieuse, et tomba nez à nez avec un factionnaire.

L'homme filait pieds nus vers les toilettes. Hart lui vaporisa un nuage de gaz dans la figure avant même qu'il ait le temps de comprendre. Ses yeux se révoltèrent et il s'écroula, la bouche ouverte sur un cri muet. Sa vie s'acheva par un regard étonné.

Des centaines de lits de camp occupaient le plancher du terrain de basket. Hart arracha le bec de l'une de ses bombes qui, privée de bouchon, se mit à cracher un épais brouillard de gaz mortel. Il la posa dans le couloir qui conduisait aux vestiaires et décapsula une autre bombe. Il l'agitait de droite et de gauche en courant entre les couchettes et la laissa au milieu de la salle. Les premières quintes de toux glacèrent Hart, qui se hâta de libérer le jet de la troisième bombe et de le répandre autour de lui en poursuivant sa course. Les hommes n'avaient même pas le temps de se dresser sur un coude. Certains pourtant parvenaient à s'arracher de leur lit pour s'étaler aussitôt sur le sol. C'était là que s'accumulaient les plus grandes quantités de gaz.

Il dégaina la quatrième et dernière bombe avant de parcourir le gymnase en sens inverse en semant la mort. Quand il franchit l'ultime sortie, plus personne ne bougeait. Il posa la bombe qui vomissait encore ses vapeurs en sifflant et jeta un regard circulaire au campement métamorphosé en chambre à gaz. Plusieurs centaines de soldats chinois gisaient, morts.

Hart regagna la remise juste avant le lever du jour.

La voix d'Amanda surgit de l'obscurité.

— Vous l'avez fait ?

Elle alluma une lampe de chevet à piles. Amanda et Jimmy l'attendaient, assis sur le lit.

— Qu'est-ce que vous faites là ? leur demanda Jim en remettant en place la sécurité de son fusil.

— Je vous ai vu partir, dit Jimmy.

— Vous avez fait sauter le gymnase ? s'informa Amanda.

Hart fronça les sourcils sans répondre.

— Vous y êtes allé au moins ?

Il hocha la tête affirmativement.

— Il y avait des soldats chinois, comme je vous ai dit ?

Nouveau hochement de tête.

Son frère et elle échangèrent un sourire ravi. Les rumeurs selon lesquelles des troupes chinoises casernaient au gymnase étaient donc exactes.

— Mais vous avez fait quelque chose ? voulait savoir Jimmy.

Hart acquiesça.

— Quoi ?

— Écoutez, répliqua Hart d'un ton sec. Je ne veux pas en parler. D'accord ?

Les deux enfants eurent l'air meurtris. Vexée, Amanda commenta :

— De toute façon, on le saura en allant à l'école tout à l'heure.

Hart s'imposa un silence coupable.

— Est-ce qu'au moins vous en avez tué quelques-uns ? insista Jimmy, exaspéré.

Hart se contenta encore de hocher la tête sans plus de précision sur la victoire sans gloire qu'il venait de remporter. Il les chassa gentiment. Jimmy sortit le premier. Amanda se tint bien droite devant lui.

— J'avais peur que la porte grince.

— Allez, va-t'en, lui dit Hart.

Elle obéit.

Fayetteville, Caroline du Nord

23 novembre, 18 h 30, heure locale

— Merde, grogna Stephie en considérant la fosse étroite. Il y en a bien une centaine !

La chaleur accumulée en fin d'après-midi avait libéré une odeur écoeurante.

Animal cracha sur l'amoncellement de corps. John Burns constata :

— Ils ont été abattus à la mitrailleuse.

— Il faudrait avertir les types du renseignement avant de partir, suggéra Stephie.

Animal entreprit d'arroser les corps d'un jet d'urine conséquent.

— Arrête ça, rugit John.

— Nom de Dieu ! s'indigna Stephie.

Animal leur jeta un regard surpris.

— Ben quoi, c'est que des macchabées chinois !

— Ils ont les mains liées, indiqua John, le doigt pointé. Attachées derrière le dos ! Ils sont pieds nus ! Animal, ils ont été massacrés !

Animal remballa son matériel sans rien dire, la tête basse en guise de repentir tacite.

La voix d'Ackerman grésilla sur le réseau radio de la compagnie, leur enjoignant de faire sauter le dépôt d'armes et de décamper.

— Une unité de blindés contre-attaque par le sud.

John lui fit part de leur macabre découverte. Ackerman modifia les ordres : qu'ils laissent les choses en l'état en attendant la brigade du renseignement.

La 41^e division avait mené une contre-attaque tactique aux petites heures de l'aube et pénétré sur une vingtaine de kilomètres à l'intérieur des lignes chinoises. Leur bataillon s'était ainsi emparé d'un objectif de la plus haute importance : un dépôt destiné à l'approvisionnement d'un groupe armé entier, qu'ils s'apprêtaient à détruire. Mais ce qui devait constituer une opération éclair, suivie d'un retrait rapide, venait de prendre une autre tournure.

— Je ne comprends pas, s'étonna Stephie, toujours penchée sur le charnier puant. Ils sont morts depuis un moment. On les a amenés ici, on les a flingués et on n'a même pas pris la peine de les enterrer ! Tous ceux qui sont venus se réapprovisionner ici ont dû être agressés par l'odeur ! Ils n'ont pas pu ignorer cette boucherie !

Soudain, elle eut une illumination. Elle regarda John, qui se contenta de dodeliner de la tête sans rien dire.

Animal les observait, de l'air d'attendre quelque chose.

— Est-ce que je suis censé capter vos signaux par télépathie ? Parce que c'est pas le cas !

— Ce sont des déserteurs, expliqua Stephie. Les Chinois les ont

fusillés et les ont laissés pourrir sur place pour que les chauffeurs de camion qui s'approvisionnent répandent la nouvelle. Qu'ils portent sur leurs vêtements l'odeur de charogne des mecs qui ont été butés pour désertion.

Le menton d'Animal s'affaissa.

— C'est des sadiques !

Une ébauche de sourire glissa sur le visage de Stephie, mais elle le réprima aussitôt en couissant un regard furtif à John, qui, lui, dut se détourner en se mordant les lèvres.

Une fois encore, la même pensée leur avait traversé l'esprit.

— Bon, dit Animal. Ça devient agaçant. Il y a deux secondes, vous me faisiez passer pour un débile parce que j'avais pas su deviner ce qui était arrivé à ces branleurs. Et maintenant vous rigolez dans mon dos !

— On ne rigole pas, Animal, rectifia John. J'ai pitié de ces pauvres gars.

Stephie compléta son explication :

— Ils en ont tué des paquets. Ça prouve que ça déserte en masse, Animal. Tu piges ?

Un immense sourire éclaira les traits du géant.

— Ouais, ouais ! Super !

Il dévala la colline en beuglant :

— Hé ! les gars ! Venez voir un peu ce merdier !

Stephie éclata de rire et se tourna vers John. Il priait, les yeux fermés. Elle en resta ébahie. Elle ne l'avait jamais vu prier. Ni porter de croix ou d'étoile de David ou n'importe quoi. Elle inclina la tête à son tour, tout en l'observant du coin de l'œil. Elle aurait donné cher pour connaître la teneur de sa prière. Finalement, il releva la tête. Elle marmonna un « amen » songeur.

Ils étaient debout l'un à côté de l'autre et se rapprochèrent imperceptiblement, sans franchir le dernier pas qui les aurait réunis. John suivait des yeux Animal qui, tel un guide touristique, expliquait à une bande de bleusaillons éberlués la signification du tableau qu'il allait leur montrer.

— Et voilà, dit-il en français en leur désignant le charnier d'un geste large. Ce que vous voyez là, les enfants, c'est la victoire. Ils commencent à se zigouiller entre eux.

Une fille de la petite troupe chancela, s'éloigna de quelques pas, se plia en deux et vomit. Stephie attribua sa réaction au contrecoup nerveux des derniers combats. Mais elle vit deux de ses camarades

tituber à leur tour et régurgiter le contenu de leur estomac. Elle comprit alors combien elle avait changé. Combien elle était devenue insensible au spectacle de la mort.

— Qu'est-ce que vous me chiez là ? C'est qu'un tas de chinetques crevés !

Une Eurasienne lui jeta un regard indéchiffrable qu'elle reporta sur l'amas de corps en décomposition. Elle tourna les talons et repartit vers le dépôt.

— Hé ! je suis pas raciste ! lui cria Animal, un peu déconfit. Puis il lâcha un rire ironique en marmonnant : Elle doit avoir ses ragnagnas.

Les autres jeunots se forçaient à contempler la vue abominable, comme si le geste était une épreuve de plus à surmonter avant d'accéder au rang de vétéran.

— Bon, brailla Animal qui trouvait que la comédie avait assez duré. La visite est terminée. Retournez à vos postes !

Une fusillade de tourelles de tanks ébranla les collines de l'autre côté du carrefour où avait été installé le dépôt chinois, à la jonction de deux grandes routes nationales. Une escadrille de missiles américains surgit de la grisaille et ralentit sous la couverture nuageuse pour décrire des cercles. Quand leurs caméras eurent repéré les auteurs de l'attaque, ils foncèrent à plus basse altitude et répandirent une giclée d'engins de petite taille. Les centaines de mini-rockets antitanks étaient conçues pour coopérer et se répartir les cibles de façon à ne jamais faire double emploi. Le réseau de minuscules systèmes informatiques ne survivait que quelques secondes. Il disparaissait à l'instant où les têtes explosives pénétraient l'enveloppe des véhicules.

Un camion s'immobilisa aux abords du dépôt. Le fond sonore de la bataille qui faisait rage dans la vallée voisine incita les membres de la brigade de renseignements à escalader la colline dare-dare. L'un d'eux mit un masque à gaz et descendit dans la cuvette pour examiner les cadavres. Deux hommes trimbalaient un attirail de caméras et d'émetteurs-récepteurs qu'ils disposèrent en bordure de la fosse. Ils opéraient à la hâte, en jetant autour d'eux des coups d'œil inquiets sans même avoir salué John et Stephie, comme terrorisés à l'idée d'être pris dans la bataille.

Dès qu'ils reçurent le signal d'ondes courtes, ils commencèrent à filmer. Le cameraman promenait son objectif sur la pile de corps, en maniait à l'occasion le zoom pour obtenir des gros plans. Ackerman

prévint John qu'il était attendu à une réunion au sommet des officiers de la compagnie. Stephie dit à Animal de rassembler ses troupes et de se préparer à regagner l'arrière. Quand la caméra pointa son objectif sur elle, Stephie agita la main.

Bessemer, Alabama

23 novembre, 23 heures, heure locale

Amanda toqua à la porte de la remise et réveilla Jim Hart.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il en la suivant dans l'obscurité glaciale.

— Y a des problèmes à l'école, dit-elle, la tête basse.

— Quel genre de problèmes ?

— Ils cherchent celui qui a fait ça. Et ils rigolent pas. Ils sont furieux. Bien pires qu'avant.

La remarque aurait aussi pu s'appliquer à ses parents.

— Ils vous cherchent partout, beugla le père éméché en arpentant la cuisine.

Hart s'assit avec les autres à la table.

— Et je les comprends ! Merde ! Vous en avez tué trois cents d'un coup !

— C'est son boulot ! objecta Jimmy.

— Toi, tu la fermes ! gronda son père. Il se retourna vers Hart. Ils ont mis plein de soldats à vos trousses, mon vieux. Les gens disparaissent de chez eux. On a pendu un homme devant le palais de justice parce qu'il avait piqué de la bouffe pour sa famille. Tout ça à cause de vous !

Hart hocha la tête. Il était parti en reconnaissance les deux dernières nuits et il avait remarqué la multiplication des patrouilles. La veille, il avait fait l'inventaire de sa cache d'armes pour s'apercevoir que ses réserves avaient sérieusement diminué. Il ne pourrait plus assurer que cinq ou six opérations tout au plus.

— Bon, dit Hart. J'en déduis qu'il est temps que je m'en aille.

Sa déclaration provoqua une certaine agitation. Jimmy s'exclama :

— Non !

Amanda jeta à sa mère un regard implorant. Son père leva sa bouteille et avala une gorgée d'un air triomphant.

La mère demanda :

— Où irez-vous ?

— Je vais retrouver nos lignes. Je retourne en Amérique.

Sa réponse jeta un trouble plus profond encore, bien qu'inexprimé.

— Nous partons avec vous, annonça la femme d'un ton décidé.

— Quoi ? vociféra son mari. Qu'est-ce que tu racontes ?

— C'est pas un endroit pour élever des enfants, expliqua-t-elle posément.

— Tu veux leur faire parcourir la moitié du pays et traverser les lignes ennemies, avec un homme que tous les Chinois recherchent ?

Elle se tourna vers Hart.

— S'il veut bien de nous.

Le mari n'attendit pas sa réponse.

— Moi, en tout cas, j'y vais pas ! J'ai une bien meilleure place maintenant qu'avant la guerre !

— C'est parce que t'as rien d'autre à faire que de la présence ! rétorqua sa femme. Maintenant, même au travail, tu es soûl comme un cochon !

— Au moins, je remplis vos assiettes !

— Avec de l'argent chinois ! grommela Amanda.

Son père lui asséna une gifle sonore du revers de la main.

Hart l'avait saisi à la gorge avant même de savoir ce qu'il faisait. L'homme puait l'alcool. Ses yeux se révoltèrent sous la pression des doigts de Hart sur son cou. Sa femme posa la main sur le bras de Hart en le priant, gentiment mais avec fermeté, de lâcher son mari. Amanda pleurait sur sa chaise.

Hart se pencha pour murmurer à l'oreille de l'homme :

— Si vous levez encore la main sur elle, je vous tue !

Et il le lâcha. Le bonhomme toussa, chancela et se frotta le cou, là où fleurissaient les empreintes rouges de quatre doigts. Il se dirigea en titubant vers le salon en débouchant sa bouteille, sans risquer un regard sur Hart.

Amanda avait la tête enfouie dans ses bras croisés sur la table. Hart se pencha et lui posa doucement la main sur l'épaule.

— Ça va ?

Il entrevit un visage inondé de larmes avant qu'elle se jette dans ses bras, secouée de gros sanglots. Il lui donna des petites tapes dans le dos avec un œil sur Jimmy, qui regardait fixement dans la direction du salon, les dents serrées.

— Vous auriez dû lui foutre une trempe !

— Jimmy ! réagit aussitôt sa mère.

— Et pourquoi pas ? Il nous en fout bien des trempes à Amanda et à moi ! Et à toi aussi d'ailleurs !

Comme elle se détournait, Hart décrocha les bras d'Amanda verrouillés sur son cou et s'élança vers le salon.

— Non ! s'écria-t-elle.

Sa mère l'attrapa par le bras et, à deux, elles le retinrent. Il se laissa convaincre.

— Emmenez-nous, le conjurait Amanda à voix basse. Ramenez-nous avec vous en Amérique !

Salle du Conseil de la Maison-Blanche 24 novembre, 7 h 45, heure locale

Une fois la réunion du Conseil national de sécurité terminée, Bill demanda au technicien de lui repasser la vidéo.

— Arrêtez l'image, ordonna-t-il.

Le technicien en uniforme pressa un bouton de sa console et rembobina la bande jusqu'à ce que s'imprime sur l'écran l'image qui intéressait le Président : celle de sa fille.

Le film n'avait suscité aucun commentaire, à part quelques murmures autour de la table quand la fille du Président était apparue. Bill examina le cliché, projeté sur quatre écrans fixés aux murs, de sa fille debout au bord d'un charnier, la main levée pour saluer. Elle devait savoir que Bill verrait le film. C'était à lui que s'adressait le geste.

Elle était sale. Toute la moitié droite de son cou disparaissait sous un gros pansement. Ses rangiers avaient la couleur de la terre. Les poches bourrées de son pantalon de combat déformaient sa silhouette. Malgré sa minceur, elle avait l'air énorme dans son accoutrement. Tout un équipement pendait de l'enchevêtrement de bandoulières dont elle était harnachée : trois gourdes, des dizaines de pochettes de munitions, des grenades en forme d'ananas, des grosses grenades rondes de 40 millimètres, un poignard, une torche et des tas de trousses et de sachets fermés par des liens de plastique.

Son casque portait les marques de projectiles. Bill sentait sa peau se hérissier à l'idée de ce que cela sous-entendait.

Elle arborait un demi-sourire qui lui retroussait un coin de la bouche et agitait sa main ouverte de droite et de gauche. Cette vision lui procurait une émotion physique. C'était la même enfant qu'il avait vue, quatorze ans auparavant, plantée au milieu de la pelouse ensoleillée de sa maison de Mobile. Elle l'avait alors supplié de rester déjeuner — elle avait des tas de choses à lui montrer. Puis elle s'était ruée dans sa chambre pour ouvrir tous les tiroirs d'où jaillissaient, au hasard, des poupées, des brosses à cheveux, tout ce qui lui tombait sous la main pour l'obliger à rester encore un peu. Rachel revenait toutes les cinq minutes ; elle avait fini par accorder à Bill une demi-heure de prolongation. Il la voyait encore tapotant sa montre d'un air excédé parce qu'il avait dépassé le délai imparti.

Au moment de lui dire au revoir depuis la pelouse, elle avait essayé de sourire. C'était elle encore qui se tenait au bord d'une fosse remplie de cadavres pourrissants avec cette même gaieté factice.

Quand Frank Adams se pointa à la porte en tapotant sur le boîtier de sa montre, Bill lança un dernier regard à sa fille et agita les doigts dans sa direction comme pour répondre à son salut. Il croisa le regard du technicien qui fit mine aussitôt de s'affairer sur sa console, puis se leva lentement et marcha vers l'ascenseur. Il luttait contre la vague de découragement qui menaçait d'engloutir le navire de l'État américain.

Clarissa et la vice-présidente, Élisabeth Sobo, bavardaient d'un ton emprunté en attendant l'arrivée de Bill Baker. La conversation malaisée que tenait la maîtresse du Président avec son successeur légal s'interrompit brusquement. Un officier de marine approchait.

— Monsieur le Président, murmura le capitaine de corvette, nous avons réussi à établir une liaison intermittente avec un colonel des marines à Hawaii. Il commande ce qu'il reste des forces des trois armes, soit environ douze cents hommes et femmes, et garde le contact radio avec quelques-unes des autres unités. Il attend vos ordres, monsieur.

Même si l'officier ne le précisait pas, cela signifiait que le colonel demandait l'autorisation de se rendre.

— J'aimerais lui parler, répondit Bill.

— Bien, monsieur, nous l'avons sur ondes courtes. Les parasites rendent la communication difficile, nous captons un faible signal

instable, mais nous espérons pouvoir le joindre à nouveau d'ici quelques minutes.

Bill hocha la tête et s'approcha des deux femmes. Clarissa le gratifia d'un grand sourire qu'il fut incapable de lui rendre. Il ne parvenait pas à faire la place à d'autres sentiments que la tristesse.

Élisabeth Sobo lui dit :

— Les services secrets ne veulent pas que nous montions tous les deux dans le même hélicoptère. Ils ne veulent même pas que nous partions en même temps pour Andrews. Mon avion m'attend à Baltimore.

Bill jeta un regard vers la pelouse sud qui s'étendait au-delà de la double porte vitrée. Deux marines en uniforme de cérémonie se tenaient prêts.

— Prenez le Marine One, lui dit Bill. Je dois aller donner l'ordre à nos troupes d'Hawaï de capituler. Je vous retrouverai à Omaha.

Sobo sourit à Clarissa. Frank Adams avait déconseillé à Bill d'emmener Clarissa, même si le voyage bénéficiait d'un secret absolu. Il s'agissait d'un test des systèmes de contrôle du Centre national de commandement de remplacement installé à Omaha. Il ne fallait pas que l'Amérique sache que la chute de Washington avait été envisagée. Sobo considérait avec amusement la décoration de la grande entrée de la Maison-Blanche : les moulures en forme de couronne, les tableaux anciens, les statues dans des niches, les confortables tapis d'Orient.

— Quelque chose me dit que nos installations d'Omaha seront un peu plus spartiates !

— Si je me souviens bien, enchaîna Bill, les habitants de Sparte sont tous morts aux Thermopyles à l'exception d'un seul. La comparaison n'est peut-être pas très heureuse.

Sobo lui donna raison en adoptant une mine contrite.

— Peut-être bien.

Puis elle tourna les talons et franchit les portes ouvertes. Les marines les refermèrent sur son passage pendant que les moteurs de l'hélicoptère commençaient à ronronner.

Bill, Clarissa et l'officier restèrent seuls à l'entrée du couloir. Au bout d'un moment, le capitaine de corvette bafouilla :

— Je, euh, je vais jeter un coup d'œil sur l'autre hélico.

— Prévenez-moi dès que vous aurez Hawaï en ligne, lui lança Bill et l'officier se retourna, acquiesça et disparut.

Dès qu'il se fut éloigné, Clarissa annonça :

— Bill, j'ai reçu une lettre. Je fais l'objet d'une enquête du ministère de la Justice au titre de la loi sur le secret d'État.

Elle se tut, mais n'obtint de Bill qu'un regard étonné.

— Tu étais au courant ? lui demanda-t-elle d'un ton accusateur.

— Non, se défendit-il. Je ne...

Mais comment concilier la sincérité et la fidélité au serment qu'il avait fait à Richard Fielding ? Clarissa était trop intuitive pour ne pas sentir qu'il lui cachait quelque chose. Elle eut l'air blessée. Elle poussa un long soupir et se détourna, déçue.

— Clarissa, je...

Les mots ne sortaient pas. Elle agita lentement la tête.

Il lui posa la main sur l'épaule.

— Nous prendrons le meilleur des avocats.

— J'ai déjà un avocat ! s'écria-t-elle en se dégageant. Mon père m'en a trouvé un !

Il aurait voulu la reconforter. Se montrer outragé, vengeur et prêt à tout pour protéger celle qu'il aimait.

— C'est de toute évidence une machination politique, dit Bill pour la rassurer. Je te promets que la Maison-Blanche te défendra bec et ongles.

Au regard furibond qu'elle lui décocha, il comprit que ses assurances manquaient de ferveur. Malgré les portes fermées, le vrombissement des moteurs du Marine One s'amplifia jusqu'à devenir assourdissant, les obligeant à se taire le temps que l'appareil gagne de l'altitude. Mais le regard meurtri que fixait Clarissa sur le Président était plus éloquent que les paroles.

Soudain, une gigantesque explosion fracassa les vitres et projeta à terre les deux gardes postés à la porte. Dans la panique qui suivit, Bill vit une constellation d'éclats de verre scintiller dans les plis de sa veste lorsqu'il referma ses bras sur Clarissa. Il vit du sang sur le cou et le crâne rasé d'un marine tête nue qui tentait tant bien que mal de se remettre debout près de la porte. Et il entendit le Marine One s'écraser sur la pelouse dans un vacarme effroyable ; un instant plus tard, on n'entendait plus que le bruit des pales qui continuaient à tourner en labourant la terre.

Des mains vigoureuses séparèrent Bill et Clarissa, pour entraîner chacun d'eux dans une directions opposée. Quatre, cinq, bientôt huit agents des services secrets encerclèrent Bill et l'agrippèrent sans ménagement. Ils le poussèrent au pas de course, avec une force à laquelle il ne pouvait résister.

Il cria à plusieurs reprises :

— Clarissa !

Il l'aperçut enfin derrière un coude du couloir. Un agent la surveillait, un pistolet braqué sur elle, pendant que, cassée en deux, elle vomissait sur le tapis d'Orient.

Roanoke River, Caroline du Nord
25 novembre, 11 h 15, heure locale

Une douce fraîcheur flottait dans l'air. La fumée produite par l'attaque de l'aube s'était dissipée. Le soleil avait eu raison de la brume et répandait un peu de chaleur. Stephie était perchée sur la carcasse malodorante d'un tank chinois détruit la veille au soir. La rivière serpentait en murmurant entre ses berges piétinées. Elle avait étalé ses chaussettes sur le blindage du véhicule, encore chaud de l'incendie de la veille. Elle avait aussi mis à sécher, lacets dénoués et languette rabattue, ses rangers trempés par ses explorations du cours d'eau. Et elle avait enlevé son casque pour laisser respirer ses cheveux emmêlés.

Elle était penchée sur un journal qu'elle avait soutiré au pilote de l'hélicoptère venu récupérer les blessés. Au moment où ils avaient embarqué le sergent Chambers à l'arrière de l'appareil, équipé de tout le matériel médical, elle avait aperçu, sur la face pliée du journal coincé contre la verrière du cockpit, la photo du Marine One désarticulé, gisant sur la pelouse de la Maison-Blanche. Elle lisait maintenant l'article introduit par le gros titre affiché à la une du *Washington Post* : « La vice-présidente des États-Unis assassinée ». Le sous-titre indiquait : « C'était sans doute le président Baker qui était visé. »

D'après l'auteur de l'article, le père de Stephie et sa maîtresse avaient été sauvés par un changement de programme de dernière minute. Le commentateur précisait qu'il ne fallait pas attribuer trop vite cette action terroriste aux Chinois. Il rappelait qu'il circulait depuis plusieurs semaines à Washington des rumeurs de coup d'État. Stephie tombait des nues. Un coup d'État ? se répétait-elle, incrédule. Un coup d'État !

Elle leva le nez de son journal pour s'assurer que la section effectuait correctement le nettoyage du champ de bataille. Les soldats ramassaient les fusils chinois tombés dans l'eau, arrachaient les

crosses de mitrailleuse des mains de leurs servants morts, escadaient les blindés et dévissaient les socles sur lesquels étaient fixées des mitrailleuses lourdes de 12,7 millimètres et des lance-grenades automatiques, afin de dépouiller les véhicules de leurs armes. Sachant qu'ils se replieraient, ils laissaient aux Chinois le soin d'enterrer leurs compatriotes.

Elle reprit sa lecture. L'enquête était confiée au FBI.

— Tu devrais remettre ton casque ! lui lança John Burns.

Stephie le regarda patauger dans l'eau au bord de la rive.

— Où est Becky ? s'informa Stephie.

— C'est bien la première fois que je t'entends t'en inquiéter, remarqua John. Je ne sais pas où elle est. Au quartier général de la compagnie, probablement. Remets ton casque.

Stephie tendit la main vers l'horizon paisible.

— On a envoyé des patrouilles en reconnaissance à cinq kilomètres au sud. Je n'entends rien.

L'eau suivait son cours serein.

— Ce tank est sûr ? demanda John.

— J'ai pas encore vérifié.

— Tu ne crois pas que c'est la première chose à faire avant d'y installer ton campement et de prendre des vacances ?

Stephie posa son journal d'un air agacé, avec son fusil par-dessus en guise de presse-papier. Elle piocha une torche dans son barda et la braqua à l'intérieur du tank. Tout y était noir et calciné. Trois formes aux allures vaguement humaines s'agglutinaient en position assise devant l'ouverture permettant le passage du canon. Leurs traits avaient été effacés, carbonisés.

— Tout va bien ! cria-t-elle à John.

Elle attrapa sa bombe de peinture et traça un grand X blanc sur la tourelle. Puis elle reprit son journal.

John grimpa et vint s'asseoir à côté d'elle.

— Qu'est-ce qui te prend ? dit-il.

— Et toi ? Je pourrais bien te poser la même question ! répondit Stephie sans lever les yeux.

John resta silencieux assez longtemps pour s'attirer un regard furtif de Stephie. Il fixait un encart dans le coin inférieur gauche de la page. On y lisait la liste des noms des personnes embarquées à bord du Marine One et des agents des services secrets tués dans

l'attentat. Il avait déjà examiné du même air effondré ce même encart quand elle avait déplié le journal, la première fois.

Leurs regards se croisèrent. Leurs visages n'exprimaient rien.

— Ne t'inquiète pas, la rassura John. Il n'arrivera rien à ton père.

— On parle d'un complot fomentant un coup d'État.

— Il est bien plus en sécurité que toi, assura John.

Et il lui vissa son casque sur la tête.

Elle l'embrassa par surprise et entreprit de remettre ses chaussettes qui avaient séché.

Appartements privés de la Maison-Blanche
25 novembre, 23 h 30, heure locale

— Tu dois être très prudent, papa.

Bill avait encore en tête la mise en garde de Stephie.

— Ne va nulle part, l'avait supplié son image cadrée dans la fenêtre de son ordinateur. C'est trop dangereux. Reste à la Maison-Blanche. Double ta garde. Triple-la. Et ne fais confiance à personne. Traite tous les gens comme s'ils voulaient ta peau.

Bill sut que Clarissa ne dormait pas avant même d'entrer dans la chambre. Il voyait de la lumière filtrer sous la porte. Il n'en tourna pas moins le bouton de la porte tout doucement, silencieusement.

Elle était mi-assise mi-allongée dans le lit, l'édredon serré sous son menton, la tête reposant sur un oreiller roulé en boule. Elle leva les yeux sans bouger sur Bill, à qui elle souhaita la bienvenue d'un haussement de sourcils, complété d'un mouvement sommaire de la main.

— Comment ça va ? lui demanda Bill.

— Bien, répondit-elle un peu trop vite.

Visiblement, elle l'attendait, bien réveillée.

Il commença à se déshabiller en silence. Il déposa ses boutons de manchettes dans une coupelle sur la commode et jeta un coup d'œil dans la glace. Elle le regardait fixement.

Il se tourna vers elle.

— Tu vas bien ?

— Évidemment ! assura-t-elle sans une once d'ironie.

Ses pieds bougeaient en tous sens. Son ombre projetée sur le mur

par la lampe de chevet gigotait au même rythme que la couverture, soulignant le symptôme discret de son anxiété.

Il y avait une liasse de papiers et une grande enveloppe kraft sur la table de nuit. Bill les avait déjà remarqués. Vêtu de son seul pantalon, il se dirigea vers Clarissa et lui posa un baiser sur les lèvres. Un geste sans passion.

Il désigna du menton les papiers abandonnés sur la table.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Une citation à comparaître, indiqua-t-elle comme s'il s'agissait d'un détail sans importance.

Bill s'empara des feuillets retenus par un trombone. Elle était convoquée au tribunal fédéral du district de Columbia pour déposer dans l'affaire « concernant les États-Unis d'Amérique », ainsi que l'énonçait le libellé peu instructif. Plus éclairantes étaient la mention de la loi sur le secret d'État et la reproduction intégrale en deuxième page du fameux amendement Miranda sur les droits des prévenus.

— C'est quoi, ça ? s'informa Bill.

— Je ne sais pas ! s'écria-t-elle, manifestement affolée.

Bill l'enveloppa de ses bras et elle fondit en larmes.

— Ne t'inquiète pas. Ne t'inquiète pas, lui répétait-il d'un ton calme et rassurant. Ne t'inquiète pas, Clarissa.

Ses sanglots s'apaisèrent ; elle retomba sur l'oreiller.

Il se leva et finit de se dévêtir. Il sentait toujours son regard dans son dos. Quand il se glissa dans le lit à côté d'elle, elle était exactement dans la même position qu'à son arrivée. Et ses orteils remuaient sans discontinuer. Il la regarda. Elle eut la réaction de quelqu'un qui vient de se souvenir de quelque chose et elle se dépêcha d'éteindre la lampe.

Après le froissement de tissu indiquant qu'elle s'installait plus confortablement, le silence se fit, troublé par le frottement incessant de ses pieds contre le drap. Le sommeil ne venait pas.

Il glissa la main vers elle pour la réconforter. Aussitôt, elle roula sur lui. Elle le couvrait de baisers, sur les joues, sur le front, sur les paupières. L'embrassait à pleine bouche en s'emparant de son corps avec avidité.

Ils avaient attendu que la lune décroissante se réduise à un mince quartier dans un ciel suffisamment clair. Hart avait bourré sa cache d'armes d'explosifs pour la faire sauter avant de partir pour l'Amérique non occupée. Le béret vert, la serveuse au chômage, l'adolescente amoureuse et le jeune garçon dont il était le héros laissèrent le père à moitié ivre sur le seuil de la maison. Il avait peu à peu changé ses invectives en lamentations pitoyables destinées à persuader sa famille de rester. Mais le petit groupe était décidé et solidaire. Les trois fugitifs savaient que, désormais, l'homme ne pourrait plus user de son moyen d'action habituel, la raclée. Hart avait dû empêcher Jimmy d'en profiter pour braver son père. C'est dans cette atmosphère tendue que Jim avait surpris les regards éperdus d'Amanda. Sa mère avait remarqué bien avant lui l'inclination de sa fille, dont elle l'avait averti d'un coup d'œil entendu et sévère.

À tel point que Hart était allé lui parler dans la cuisine.

— Écoutez, pour Amanda...

Il n'avait su qu'ajouter.

— Elle est trop jeune, avait tranché la femme.

— Quoi ? Non, non ! Je veux seulement dire que... Seigneur, j'ai trente et un ans !

— Vous ne les paraissez pas, remarqua-t-elle, sceptique. Vous ne faites rien ensemble, tous les deux ?

— Quoi ? Mon Dieu, non !

La conversation avait été pénible et lui avait laissé un arrière-goût désagréable. La mère d'Amanda l'avait quitté, sans être convaincue par les protestations de Hart. Depuis, elle couvait sa fille d'un œil vigilant.

Ils s'étaient donc mis en marche en emportant quinze jours de vivres sur le dos. Ils avaient discuté pendant des heures pour savoir s'ils pourraient se faire passer pour une famille, Hart jouant le rôle du père. Amanda en avait systématiquement, amèrement et rageusement dénigré l'idée.

— Lui ? Marié avec toi ? avait-elle raillé avec une cascade de rires moqueurs.

Par la suite, Jimmy avait confié à Hart qu'Amanda avait proposé de jouer le rôle de la mère, tandis que sa mère tiendrait celui de la

grand-mère. Le garçon avait raconté en rigolant la prise de bec qui s'était ensuivie, puis en était venu au but réel de sa visite.

— Puisque, vous savez, on va crapahuter dans la nature. Et que vous, vous serez en uniforme et armé. En fait, on va pas essayer vraiment de se cacher. J'ai, vous savez, je suis... à vrai dire, je suis vachement bon au tir à la carabine. J'ai eu un cerf à trois cent cinquante mètres l'année dernière ! Je voudrais prendre mon fusil. L'emporter avec moi. Chargé.

Comme Hart ne répondait pas, il avait baissé la tête, déçu. Quand il avait repris la parole, il était au bord des larmes.

— Je me sens... bizarre, avait-il murmuré d'une voix tremblante. Ça me fait un drôle d'effet de quitter la maison, vous comprenez. Il avait levé sur Hart ses yeux noyés. Sans me battre.

Hart lui avait expliqué qu'il était vain de vouloir se battre. Que si on les repérait, ils seraient sans doute tous tués. Qu'il ne comptait faire usage de son arme qu'en dernier ressort.

Quand ils atteignirent la route, Hart laissa tomber son paquetage et son fusil et escalada la clôture de barbelés. Ses compagnons lui passèrent ses affaires. Jimmy lui tendit alors son sac et se débarrassa de son fusil de chasse. Hart le lui prit des mains et le laissa franchir seul la barrière.

Ensuite ce fut le tour de la mère. Hart lui offrit l'appui de son bras. Les fixations qui maintenaient les fils aux poteaux commençaient à faire entendre des craquements sinistres. Hart aida Amanda de la même manière et la clôture céda. Elle s'affala sur lui, l'obligeant à reculer d'un pas, sans le quitter des yeux un seul instant.

— Attention ! s'exclama la mère.

À l'expression d'Amanda, Hart comprit qu'elle s'était attribué d'office le rôle que sa mère lui avait refusé.

Cour fédérale de justice, Washington
2 décembre, 9 h 30, heure locale

— Veuillez décliner votre identité, dit l'assesseur.

— Clarissa Jane Leffler.

Elle se trouvait dans un tribunal minable, face à vingt-quatre jurés. La plupart âgés, en majorité des femmes noires. Ils la

regardaient, impassibles, la tête pleine de... de quoi ? Quelles preuves le gouvernement avait-il accumulées contre elle ?

L'avocat du ministère de la Justice, qui l'avait toujours traitée avec une apparente politesse quand ils s'étaient entretenus hors du tribunal, se montrait désormais correct et glacial.

— Où résidez-vous actuellement ?

— Actuellement ? répéta Clarissa.

Il confirma d'un hochement de tête.

— Eh bien, je crois... à la Maison-Blanche.

Les membres du grand jury trouvèrent apparemment dans sa réponse matière à s'échanger des regards entendus. Était-ce pure intimidation, ou y voyaient-ils la ratification de faits significatifs cités à l'appui de la thèse du gouvernement ? Elle avait rencontré ses avocats un nombre incalculable de fois dernièrement. Ils ignoraient totalement le contenu du dossier établi contre elle par Hamilton Asher et les risques légaux qu'il pouvait comporter pour elle. Comment l'auraient-ils su ? Elle ne leur avait pas dit la vérité.

L'officier de justice qui l'interrogeait sans grand enthousiasme, la trentaine, cheveux courts, lunettes, costume classique à la veste boutonnée, poursuivit l'énumération des questions préliminaires. Date de naissance, précédent domicile, études, diplômes, cursus. Il termina par son poste actuel.

— En tant que directrice du département chinois des Affaires étrangères, avez-vous accès à des secrets intéressant la Sécurité nationale ?

— Oui, bien sûr.

Elle s'accorda une gorgée du verre d'eau fourni par le gouvernement. Elle toussota.

— J'en ai l'habilitation.

Il hocha la tête, d'un air qui semblait dire qu'il était de son côté. Qu'il la soutenait mine de rien. Il retourna à sa table, comme s'il avait l'intention d'y consulter des notes, mais la prit par surprise en lui posant une question, le dos tourné.

— Mademoiselle Leffler, avez-vous eu une discussion au cours de laquelle vous auriez, sans autorisation, fait état de renseignements militaires confidentiels ?

Nous y voilà, se dit-elle.

— Pardon ? fit-elle alors qu'elle avait parfaitement entendu.

Son interrogateur répéta sa question mot pour mot. Elle tendit le cou, désarmée. C'était l'occasion. Il lui donnait l'occasion de se

décharger. De se dévoiler. De se purger du venin qui s'était insinué dans toutes les fibres de son corps et l'empoisonnait insidieusement.

Mais aussi, de gâcher sa vie et celle de son père, de passer les prochaines années en prison.

— Non ! s'écria-t-elle. Vous me demandez si j'ai divulgué des secrets militaires ? Non. Jamais de la vie !

Le juge parut satisfait ; il ne se risqua plus sur ce terrain. En fait, il n'avait plus de questions réellement importantes à lui poser. Sa déposition prit fin quelques minutes plus tard.

Tennessee River

Alabama, 4 décembre, 20 h 45, heure locale

Après quatre nuits de randonnée dans la campagne vallonnée du nord de l'Alabama et cinq jours passés à se terrer sous l'abri anti-infrarouge de Hart, la mère et ses enfants n'en pouvaient plus. Le temps avait viré au froid brutal, pour revenir à la douceur, rendant particulièrement difficile la survie en plein air. Pourtant, ils avaient plutôt bien avancé. Aussi, au coucher du soleil, Hart leur avait-il proposé de se reposer une nuit. Des protestations unanimes l'avaient obligé à reprendre la tête du cortège.

Ils n'avaient pas tardé à arriver au fleuve. Hart avait consulté sa carte. Il n'aimait pas trop s'en servir — ses collègues des Forces spéciales avaient la même, ce qui voulait dire que les Chinois en avaient quelques-unes, récupérées sur les corps de ses camarades tués en opération. Celle-ci, toutefois, avait quelque chose de différent. Elle portait des indications topographiques occultes qui n'apparaissaient pas sur les cartes ordinaires.

Ils suivirent le sombre ruban du fleuve jusqu'au squelette du viaduc abandonné. Les rails et les voies de cette portion de chemin de fer avaient été délaissés au profit du nouveau pont construit quelques kilomètres en amont. Amanda l'avait supplié en chuchotant de ne pas les laisser seuls, mais Hart avait installé les trois Lipscomb derrière une éminence rocheuse avant de partir à l'affût.

Tout était calme. Il prit des jumelles, qu'il réglait alternativement sur amplification lumineuse ou infrarouge, pour observer le pont et les deux rives du fleuve. Ce n'était pas le premier cours d'eau qu'ils traversaient, mais c'était le plus large. Sa précieuse carte aux trésors

cachés avait livré son secret : la possibilité de franchir sans risque un obstacle qui eût été autrement insurmontable. Tous les autres passages, les nouvelles passerelles édifiées pour les trains et les voitures, étaient sévèrement gardés par des hordes de Chinois. Leur petite troupe choisirait un chemin moins fréquenté.

Hart exhuma un capteur d'émissions directionnel. Une fois déplié, ça ressemblait à la fourche de trente centimètres surmontant les antennes TV qu'on voit sur les toits des maisons. Il enleva les couvercles protégeant les lentilles des détecteurs d'infrarouges et d'ondes magnétiques et alluma l'appareil. En s'aidant du viseur, il balaya toute la travée du pont et ses abords de chaque côté du fleuve. Le petit voyant placé en haut de la poignée s'alluma d'une lueur verte. Les Chinois n'avaient pas installé d'appareils de surveillance électronique.

Quand il revint au creux des rochers, les Lipscomb avaient disparu. Il fut saisi de panique. La pénombre vibrait de vie. Son instinct reprit le dessus et il s'éloigna.

Il entendit des rires. Des voix d'hommes. Une odeur de feu bois flottait. Son cœur bondit dans sa poitrine. Il se dirigea vers l'endroit d'où venaient les bruits, le sang glacé, plein d'une rage meurtrière. Si la famille avait été tuée, lui tuerait les Chinois.

Les soldats avaient établi leur campement dans une petite cuvette abritée du vent froid par de grands arbres et des escarpements rocheux. Ils avaient alimenté leur feu qui flambait allégrement. Une dizaine de gardes s'y réchauffaient en cercle en riant et fumant des cigarettes. Deux d'entre eux, assis sur un tronc, tripotaient Mme Lipscomb à demi couchée, entre eux. Mais le clou du spectacle, c'était Amanda qui dansait à la lueur des flammes.

Hart s'efforça de raisonner en militaire. Il s'obligea à se concentrer pour examiner la question. Il compta dix hommes. Dix. Un groupe de combat. Au complet à moins qu'on leur ait adjoint des équipes de tir. Ces hommes disposaient-ils d'une mitrailleuse ou de lanceurs de missiles ? Hart ne voyait que des fusils posés sur le sol à leurs pieds. Pourquoi encombrer le groupe de fantassins d'armes lourdes nécessitant un surcroît d'effectifs ? Le pont ne présentait aucun intérêt militaire. Ils étaient là pour empêcher les civils de fuir, pas pour combattre l'armée américaine.

D'ailleurs, s'il y avait eu des artilleurs, ils seraient là, à regarder la danse d'Amanda. L'un des soldats pointait sur Jimmy une baïonnette fixée sur son fusil. Un autre lui avait collé la main sur la bouche

et l'immobilisait en le prenant en étau entre ses jambes. Tous les regards étaient fixés sur Amanda qui se mit à déboutonner son jean avec des mouvements lents, au rythme d'une musique imaginaire. Elle sanglotait en oscillant dans le halo de lumière.

Hart n'était plus en mesure de penser. Son esprit avait perdu le sens de la logique. Choisir son arme. Faible portée. Il arracha son pistolet automatique de l'étui arrimé à son sac. Il ne s'en était pas servi depuis le début de la guerre. Il vérifia que le chargeur de trente balles était en place et que les deux autres, qui étaient restés maintenus à l'arme par des rubans adhésifs, étaient pleins. Il attendit qu'Amanda ait ôté son jean sous les acclamations des Chinois pour enclencher la culasse, dont le claquement se perdit dans les clameurs. Il avait son plan. Il devait seulement veiller, si les choses tournaient mal, à garder une balle pour la jeune fille.

Il se releva et dévala la colline droit vers le campement. À mi-pente, il comprit que les cigarettes étaient de la dope. Le soldat à la baïonnette picotait Jimmy de la pointe de sa lame et Amanda commençait à dégrafer sa chemise de flanelle malgré le froid vif. Les deux hommes qui molestaient sa mère l'avaient à moitié déshabillée.

Quand il surgit à l'orée de la clairière, plusieurs soldats l'aperçurent. Leurs airs réjouis s'évanouirent à la seconde. Il avança en déchargeant son Heckler & Koch 9 millimètres. Certains furent délogés des bûches qui leur servaient de siège, fauchés par la rafale. D'autres se jetèrent de côté pour sauver leur peau. Sans faiblir, Hart balançait son arme de droite à gauche sans cesser de tirer. Les plus proches furent criblés. L'homme à la baïonnette fut touché dans le dos et celui qui tenait Jimmy reçut une décharge en pleine poitrine. Hart ne savait pas combien d'hommes il avait descendus, toujours est-il que personne ne tenta de s'emparer des fusils négligemment appuyés au tronc couché. Amanda s'écarta à temps pour ne pas être prise sous la douche de balles que Hart déversait sur les deux types qui encadraient sa mère.

Il avait vidé son premier chargeur. Il l'éjecta et en inséra un autre tout en enregistrant mentalement l'emplacement des gémissements et des bruissements de branches qui lui parvenaient des fourrés. Jimmy fonça vers sa mère. Hart abattit la première cible, la plus facile. Le sol était jonché de corps qui se contorsionnaient ou gisaient inertes là où la mort les avait surpris. Le filet de fumée qui s'échappait du canon de son arme fut chassé par un jet de feu. Un

soldat tenta de se lever. Hart le plaqua sur place et tira à bout portant dans la tête, qui éclata. Il comptait au fur et à mesure. Il y en avait sept au tapis.

Il alluma sa torche et vit deux traînées de sang. La première le conduisit à un homme aux traits déformés qui avait cherché refuge derrière un buisson. Il retenait d'une main ses intestins qui lui sortaient du ventre et tendait l'autre dans le faisceau de la lampe. Obstacle dérisoire contre la demi-douzaine de pruneaux que lui expédia Hart en une fraction de seconde. La deuxième trace sanglante l'entraîna vers celui qu'il entendait gémir dans le noir.

Le jeune homme était blessé à l'épaule et saignait abondamment. Ses yeux clignaient à la lumière, sans demander grâce. Il inclina le front vers le sol d'un air vaincu et détourna son regard. Cela ne suffisait pas. Hart posa sa lampe, attrapa le garçon par les cheveux et l'obligea à lui faire face. Les larmes se mêlèrent à la terre agglomérée sur son visage quand il se mit à sangloter.

— Ouvre les yeux ! exigea Hart en lui fourrant le canon de son pistolet dans la bouche.

Il poussa un cri de douleur quand le métal brûlant grésilla contre sa lèvre. Il ouvrit grands les yeux. Hart lui lâcha les cheveux et pressa la détente.

Il n'y eut que trois coups. Il était au bout de son deuxième chargeur.

Il regarda autour de lui, tendit l'oreille. Rien. Il éteignit sa torche, se redressa et introduisit le troisième chargeur. Il abaissa sur ses yeux les lunettes de vision nocturne et appuya sur le bouton « marche ». Le monde lui apparut enrobé de la clarté verte répandue par le feu de camp qui vacillait à dix mètres de là. Hart jeta un coup d'œil du côté du campement où les Lipscomb s'étaient regroupés et s'étreignaient, serrés les uns contre les autres pour se réconforter mutuellement.

Ça fait neuf, constata Hart.

Personne n'avait pu s'échapper par l'ouverture de la cuvette par laquelle Hart était arrivé en mitraillant à tout va. Autour du camp, les escarpements fermaient la clairière sur trois côtés, formant un espace clos. Le numéro dix se trouvait quelque part dans cet écrin. Hart déploya la crosse de métal télescopique de son pistolet automatique et cala l'arme sur son épaule. Légèrement incliné à la taille, il avança lentement dans l'ombre que ses lunettes éclairaient

artificiellement. Il braquait ses yeux et son arme de droite à gauche et de gauche à droite en calculant chaque pas avec précaution.

— Capitaine Hart ? appela timidement Mme Lipscomb.

Hart l'ignore, focalisé sur sa traque.

— Où êtes-vous ? renchérit la voix hachée d'Amanda.

Il regarda dans leur direction. Jimmy était absorbé dans l'examen d'un fusil d'assaut chinois dont il rabattit la culasse.

Hart reprit sa quête. Devant lui émergeaient deux gros rochers à demi enfouis. Un buisson d'épines s'épanouissait dans le mince dépôt de terre qui s'était accumulé entre eux. Il ne remarquait rien de suspect, mais son intuition l'alerta. Ayant lui-même joué pendant des semaines le rôle de la proie qui se cache, l'expérience lui souffla une idée.

Il régla ses lunettes sur infrarouge. Aussitôt une forme humaine dessina un halo rougeoyant dans le buisson. Hart devina que l'homme n'avait pas d'arme, car il était couché dans la position du fœtus, les deux mains coincées sous ses aisselles. Apparemment, il ne saignait pas. L'hémorragie aurait laissé des traces phosphorescentes sur le sol et la végétation. Quand Hart s'approcha et se pencha sur lui, il vit clairement sur les écrans de ses lunettes qu'il tremblait.

— Capitaine Hart, vous êtes en vie ? glapit la voix désespérée d'Amanda, entrecoupée de sanglots.

Hart balança son pied dans les talons de l'homme qui se rétracta comme s'il avait heurté un fil électrique.

— Allez, dit Hart. Lève-toi.

Il fallut à l'homme encore quelques coups de pied pour admettre qu'il avait été débusqué et le décider à se lever sans entrain. Il semblait indemne. Hart lui enfonça le canon de son arme dans le bas du dos et posa le doigt sur la détente, prêt à tirer. Il lui mit les mains sur le sommet du crâne et le palpa de la tête aux pieds, en jetant au fur et à mesure tout ce qu'il trouvait dans ses poches ou accroché à sa ceinture.

Il le poussa devant lui.

— On arrive, lança-t-il à l'attention de Jimmy qui avait épaulé le fusil d'assaut.

Il déboucha en compagnie de son prisonnier dans la flaque de lumière émise par le feu de camp. Jimmy pointa son arme sur la cible de Hart, un gamin maigrelet au menton affaissé sur la poitrine et aux yeux écarquillés d'angoisse. Amanda se précipita vers Hart et s'accrocha à lui en pleurant et en frissonnant.

— Est-ce qu'ils se sont servis de la radio ? demanda Hart.

Jimmy ne répondit pas. Il tenait le fusil fermement calé contre son épaule, la joue collée à la crosse, l'œil fixé sur le viseur. Il avait la mâchoire crispée. Un petit muscle frémissait sur sa tempe. Il ouvrait et fermait nerveusement sa main droite sur la poignée de l'arme.

Hart se tourna vers sa mère qui était assise, l'air hagard, sur le tronc couvert de sang.

— Est-ce qu'ils ont envoyé un message radio quand ils vous ont amenés ici ?

Elle leva sur lui un regard épuisé et agita lentement la tête.

— Quelle importance ? dit Amanda d'une voix noyée de larmes. Ils ont entendu les coups de feu.

— Peut-être, reconnut Hart. Il inspecta les falaises qui les surplombaient. Peut-être pas.

Les hautes parois avaient dû arrêter les échos portés par l'air froid. Et le premier Chinois devait se trouver à quinze kilomètres.

— Pourquoi vous l'avez pas tué ? s'étonna un Jimmy fébrile qui visait résolument la tête de leur otage.

Hart balaya du regard la flopée d'armes éparpillées à travers le camp. Toutes chargées. Cela n'avait certainement pas échappé à leur prisonnier.

— Je ne sais pas, fit Hart.

En réalité, il savait. La rage meurtrière qui s'était emparée de lui s'était éteinte à l'exécution du numéro neuf. Quand il avait trouvé le dixième, la volonté de tuer l'avait abandonné.

— Qu'est-ce qu'on va faire de lui ? demanda Jimmy.

Amanda avait retrouvé son calme. Elle était toujours blottie contre Hart, mais elle avait relevé la tête et considérait le prisonnier en reniflant.

— Il faut le tuer, dit-elle à son frère d'un ton posé.

Hart ouvrit la bouche pour protester et se ravisa. Il avait déboulé dans le camp en distribuant la mort autour de lui. Les corps criblés de balles de ses victimes gisaient tout autour d'eux. Pourquoi s'arrêter au numéro dix ?

Mais quelque chose le gênait. Dans un sens, justice avait été rendue. Le hasard avait permis au dixième de survivre assez longtemps pour devenir leur prisonnier. Or on ne tue pas les prisonniers. Enfin, normalement.

Ils le dévisageaient tous. Amanda, qui avait proposé le meurtre, le visage empreint d'une merveilleuse innocence. Jimmy, entre deux

coups d'œil féroces à son viseur. Mme Lipscomb, du fond de sa torpeur traumatisée. Le Chinois, qui dardait des regards en coin sans relever le menton.

— On ne peut pas le laisser partir, dit Jimmy.

Amanda s'écarta de Hart et saisit un fusil. Hart la regarda faire. Le Chinois aussi. Elle retourna le fusil dans tous les sens, sans cesser de renifler, et elle finit par trouver le sélecteur. Parce qu'elle avait vu son frère charger une arme, ou peut-être parce qu'elle avait grandi dans une famille qui maniait les fusils comme d'autres des stylos, elle sut comment débloquer la culasse. Comme celle-ci résistait, elle arrima la crosse entre ses genoux et recommença. Un chargeur jaillit. Une autre cartouche prit sa place.

— Il y a la sécurité ? demanda-t-elle à Hart en lui mettant l'arme sous le nez. Il le lui confirma. Elle la dégagea et épaula.

Le Chinois était près du feu, à deux mètres d'elle. Hart sursauta quand le coup partit. Le soldat fut projeté en arrière avant de retomber lourdement sur le sol.

Dans le silence qui suivit, Hart distingua un nouveau « clic ». Amanda enfila la bandoulière du fusil dont elle venait de remettre la sécurité et se baissa pour ramasser une provision de cartouchières et de munitions. Jimmy l'imita. Hart ne chercha pas à les retenir. Ils traversèrent le fleuve et poursuivirent leur chemin vers le nord.

Lignes de défense, Tennessee
7 décembre, 7 h 15, heure locale

Un épais brouillard planait sur le champ de bataille. Le paysage calciné était nimbé de brume. Jimmy et Amanda brandissaient leur fusil, prêts à tirer, mais Hart savait cette précaution inutile : ils se trouvaient pris en sandwich entre deux armées dont l'arsenal reléguait leurs armes au rang de jouets.

La petite troupe avait rejoint le front la veille au soir. Puis ils avaient attendu impatiemment le lever du soleil, en arrière des lignes chinoises. Le plan de Hart n'était pas dénué de danger. Ils franchiraient les lignes ennemies avant l'aurore, dans l'obscurité totale, et atteindraient les lignes américaines aux premières lueurs de l'aube. Leur survie dépendait d'une bonne synchronisation.

Jusqu'à présent, ils avaient eu de la chance. Hart en était conscient. Il n'y avait pas eu d'attaque dans leur secteur. La rumeur des combats était née avec les premiers rayons du soleil pour se déchaîner à quelques kilomètres de là, étouffant les faibles bruits de leur progression à quatre pattes le long d'un ruisseau égaré dans le no man's land.

— Je gèle, murmura Amanda.

Ils étaient trempés comme des soupes. Hart lui frictionna les bras et les jambes avec un tissu suintant d'humidité. Sa respiration s'exhalait par petites bouffées saccadées. Elle claquait des dents.

Jimmy avait un teint de papier mâché. Les yeux de

Mme Lipscomb s'amenuisaient derrière de grosses poches noires qui lui donnaient un air de malade.

— Bon, décida Hart d'une voix normale qui leur fit l'effet d'un hurlement.

Il se leva.

— Qu'est-ce que vous faites ? s'affola Jimmy.

— Debout, tout le monde, ordonna Hart en extirpant de son sac un drap blanc prélevé sur la literie des Lipscomb. Allez, debout.

— Mais on va nous voir ! s'écria Amanda.

— C'est le but de l'opération.

— Se faire voir des Chinois ?

— Non, des Américains.

Les Lipscomb échangèrent des regards perplexes et se levèrent dans un bruissement de tissu entrecoupé de grognements. Ils suivirent Hart et son drapeau blanc. Direction le nord. Direction l'Amérique.

Ils fouillaient du regard les arbres et les collines. L'attention de Hart s'intensifiait à chaque pas, mais il gardait un visage serein. Il adressa même un sourire à Amanda, dont les yeux s'élargissaient de terreur.

En arrivant en haut d'une petite éminence, Hart aperçut un amas de blindés chinois et américains percés comme des passoires. De l'autre côté du vallon étroit où ils étaient échoués s'élevait une butte couronnée d'arbres. Il agita le drapeau blanc. Les Lipscomb scrutaient le paysage désert.

Comme il ne se produisait rien, Hart descendit dans le vallon. Il n'avait pas fait trois pas qu'un coup de feu claquait.

La terre gicla à trois mètres devant lui. Les Lipscomb s'aplatirent et Amanda cria, mais Hart agita son drapeau en décrivant de grands huit dans l'espace, un franc sourire aux lèvres.

Après un moment, un groupe de soldats parut sur le versant d'en face et commença à descendre en file indienne. Il suivait un tracé sinueux qui avait sa raison d'être — il s'agissait de circuler entre les mines qui infestaient le terrain au bord duquel se tenait Hart.

— Qu'est-ce que vous dites ? demandait Amanda à Hart.

Elle était au chaud dans l'ambulance militaire, enveloppée dans une triple couche de couvertures. Elle avait le visage rosi par le vent et les intempéries. Ses cheveux n'étaient plus qu'une broussaille de

mèches emmêlées, de brindilles et d'aiguilles de pin. Elle regardait Hart avec de grands yeux implorants.

— Au revoir ? Et c'est tout ?

Hart haussa les épaules et soupira. Mme Lipscomb et son fils, qu'on avait aussi emmitouflés dans un paquet de couvertures, suivaient l'échange.

— Mais... mais je croyais...

La jeune fille se tourna vers sa mère d'un air désespéré. Celle-ci lui adressa un regard compatissant. Elle reprit :

— Mais après la guerre... Vous nous retrouverez. Vous viendrez nous retrouver, n'est-ce pas ?

Me retrouver, comprit Hart, c'est ça qu'elle veut dire. Il fronça les sourcils.

— N'est-ce pas ? insistait Amanda. Vous le ferez. Après tout ce qu'on a traversé... Vous m'avez sauvé la vie ! Vous nous avez sauvé la vie à tous les trois. Vous viendrez nous retrouver. Promettez-le-moi !

Hart ne répondait pas.

— Promettez !

— D'accord, je viendrai vous retrouver après la guerre si...

— Vous le ferez, répétait Amanda. Vous le ferez.

Elle se leva et voulut l'embrasser sur la bouche, mais il se détourna et ne lui offrit que sa joue. À son tour, il lui posa un baiser sur la joue. Un autre sur le front. Il serra la main de Jimmy, puis le prit dans ses bras. Il serra Mme Lipscomb contre lui.

— Vous viendrez, lança une dernière fois Amanda quand il sortit de l'ambulance en reprenant son fusil. Vous viendrez.

Raleigh, Caroline du Nord
8 décembre, 8 h 45, heure locale

L'infirmière philippine poussa la porte. Wu pénétra dans l'hôpital de campagne réservé aux officiers du 11^e groupe armé. Les civières occupaient chaque centimètre carré de la cafétéria de l'école par ailleurs vidée de son contenu. Wu s'engagea dans l'aile numéro sept. Les blessés emmaillotés de bandages gisaient côte à côte. En marchant dans le couloir, il vit qu'on avait serré les lits par deux les uns contre les autres, en laissant juste assez de place de part et

d'autre pour pouvoir changer les draps. Des médecins armés d'ordinateurs de poche déambulaient dans les allées en échangeant quelques mots.

On enleva de son lit un homme enveloppé des pieds à la tête dans une couverture et on l'emporta. Des aides-soignants ôtèrent les draps tachés, les fourrèrent dans une grande poubelle montée sur roulettes et refirent le lit en un temps record. On amenait un autre homme, vivant celui-là, de la cuisine transformée en bloc opératoire. Il prit la place du mort dans son lit tout propre.

Ils sont efficaces, se dit Wu. Ils ont l'habitude. Cette constatation lui créa une drôle d'impression de vide à l'estomac. L'odeur fétide des corps ouverts et celle, plus répugnante encore, des antiseptiques n'arrangeaient rien. Mais ce qui le bouleversait le plus c'étaient encore les gémissements affaiblis par les drogues lénifiantes administrées par des goutte-à-goutte suspendus en hauteur.

Les différents équipements avaient été regroupés par type de blessure. Les tentes à oxygène isolaient les grands brûlés. D'autres appareils aspiraient ou insufflaient de l'air, Wu ne savait trop, dans les poumons de blessés hérissés de tubes. D'autres machines surveillaient les fonctions vitales, traitaient l'urine d'hommes privés de leurs reins, guettaient dans les cerveaux des étincelles de vie.

Wu chercha des yeux le lieutenant Tsui, son meilleur ami. Ils avaient partagé la même chambre pendant quatorze ans, de l'âge de quatre ans à l'été dernier. Tsui était comme un frère.

Les visages étaient méconnaissables. Enfouis sous des pansements ou enflés dans des proportions horribles à cause d'invisibles blessures internes. Sur chaque lit était fixé un ordinateur à écran tactile. Les médecins et les infirmières appuyaient sur les touches. Les bilans et les antécédents médicaux s'affichaient. En haut des écrans étaient inscrits les noms des officiers blessés.

Wu consultait les noms les uns après les autres. Il voyait des blessures inimaginables. Un bon tiers de ces hommes avaient perdu des membres entiers. Des bras coupés net. Des jambes sectionnées. Les plus impressionnants étaient les brûlés et les broyés. Les premiers ressemblaient à des mosaïques de greffes de peau artificielle protégées par des manchons de plastique remplis d'oxygène pur. Les autres avaient des allures de chantier de restauration, tous aussi monstrueusement déformés par des œdèmes d'ampleur inhumaine.

— Wu ? appela la voix familière de Tsui.

La lèvre de Wu trembla sous un assaut brutal, inexplicable, de larmes. Il se força à regarder. Tsui n'avaient plus ses jambes.

— Salut, dit Wu en anglais.

Tsui ne disait rien, immobile sous le bandage qui lui avalait la moitié du visage. Wu s'approcha lentement du lit surmonté d'un écran verdâtre. Une fenêtre montrait les battements réguliers du cœur. Wu tenait son képi à deux mains. Il le tripotait, baissa les yeux, reporta son regard sur Tsui.

— Je suis affreusement désolé, murmura-t-il en chinois.

Tsui éclata en sanglots. Les larmes jaillissaient de ses yeux et roulaient sur ses joues. Wu joignit ses larmes aux siennes. Il glissa les bras sous le buste de son ami et le serra contre lui.

— C'est pas juste, marmonna Tsui contre sa poitrine. C'est pas juste !

Wu saisit sa camisole de malade et la froissa dans sa main. Tsui s'agrippait à la chemise camouflée de Wu.

— Comment c'est arrivé ? demanda Wu.

Tsui le lâcha et retomba à plat sur le lit. Il gisait, anéanti, et ses yeux évitaient ceux de Wu.

— Comment c'est arrivé ?

— Quelle importance ? bredouilla Tsui.

Wu glissa un regard. À partir des hanches, le drap était plat comme une crêpe.

— Tu sais, Tsui, ce n'est pas forcément la fin de ta carrière. Il y a des tas de postes que tu peux occuper. Les invalides de guerre occupent toutes sortes de fonctions administratives. Si tu veux, je peux essayer de demander à Sheng de te...

— Je ne veux pas faire carrière dans l'armée ! s'exclama Tsui avec une vigueur surprenante.

Médecins et infirmières tournèrent la tête. Les blessés se dressèrent sur un coude.

— J'ai changé ! Je ne veux plus être soldat ! Je veux qu'on me rende mes jambes !

Tous les regards étaient fixés non pas sur Tsui, mais sur l'autre. Le bien-portant. L'officier d'état-major en uniforme impeccable.

Greensboro, Caroline du Nord
8 décembre, 14 h 30, heure locale

Shen Shen tenta d'empêcher Wu d'entrer dans le bureau du général Sheng.

— Attends ! Je vais le prévenir que tu es là ! disait-elle.

Elle l'enserra dans ses bras, mais Wu se dégagea et ouvrit la porte du bureau.

Le vieux général était assis à sa table, occupé à griffonner des notes sur une carte. Il posa son crayon, comme s'il avait prévu la visite de Wu, et attendit. Le jeune lieutenant se figea au garde-à-vous devant le commandant en chef des armées.

— Je suis désolé pour votre ami, déclara Sheng d'une voix désarmante.

Son ton laissait deviner qu'il comprenait sa peine. Le vieux bonhomme était tassé sur son siège. Il parlait avec lenteur.

— Je vous comprends. Mon compagnon de chambre de l'école militaire est mort dans mes bras. J'ai gardé ma main plaquée sur sa bouche pendant deux jours quand les Nord-Vietnamiens n'ont plus eu de morphine. Il n'y avait qu'une seule lanterne dans la salle d'opération installée dans un souterrain sous un petit village. L'air était vicié. Ça empestait.

Sheng eut l'air de se réveiller. Il leva les yeux.

— Vous êtes venu dans un but précis. Vous avez quelque chose à me demander.

— Je suis soldat, dit simplement Wu. Nous sommes en guerre. Je devrais être au front. En train de me battre.

Sheng fixa sur lui un visage sans expression, puis il redressa la tête et cligna des yeux.

— C'est tout ce que vous avez à me dire ?

Mon père est un traître, voilà sans doute ce que Sheng voulait entendre. Il répondit :

— Oui, mon général.

Le commandant en chef du 11^e groupe armé nord hocha la tête.

— Je me souviens, quand j'avais votre âge, j'ai fait des pieds et des mains pour aller au Viêt-nam. C'est là que j'ai vu mon premier Américain. Il était encore plus jeune que moi. Il m'a tiré dessus, dit-il en montrant la cicatrice qui lui barrait le front juste au-dessus de l'œil gauche. Il s'est approché, croyant que j'étais mort. Je voyais à sa tête qu'il était horrifié de ce qu'il venait de faire. Il s'est mis à

pleurer. Sheng soupira. L'épreuve la pire de mon existence a été de tuer cet homme.

— Pire que tuer des civils américains ?

Le visage de Sheng se durcit.

— Vous ne savez pas ce que cela implique de se dire soldat. Vous n'imaginez pas ce que cela exige.

— Puis-je avoir un commandement au front, mon général ?

Sheng ne semblait pas pressé de poursuivre sur ce sujet. Il exhala un soupir et s'enfonça dans son fauteuil.

— J'ai reçu un appel de Pékin il y a environ une heure.

Wu baissa les yeux. Il savait déjà. Il avait lui-même contacté Pékin sans en référer à Sheng.

— Vous pouvez aller vous battre, annonça Sheng, mais vous ne devez pas vous faire tuer. L'avenir vous réserve de grandes choses, lieutenant.

La prophétie résonna dans le silence. Wu regarda Sheng, à nouveau penché sur son bureau. Il salua et fit demi-tour.

Quand il émergea dans l'antichambre, Shen Shen se précipita dans ses bras. Wu restait sans réaction, encore troublé par les paroles de Sheng. L'avenir vous réserve de grandes choses.

Le ministre de la Défense lui avait dit exactement la même chose, dans les mêmes termes.

Winchester, Virginie

13 décembre, 16 h 15, heure locale

Des ombres pâles hantaient la grisaille hivernale désertée par le soleil. L'adjudant Stephanie Roberts, engoncé dans un équipement trempé, regardait son haleine se condenser devant ses lèvres gercées. C'était son premier commandement tactique. Ce n'étaient pas les bourrasques qui la glaçaient, mais la crainte de conduire ses troupes à la mort.

Elle brandit quatre doigts et désigna une direction. Une équipe de tir se rua dans un bâtiment obscur. Elle attendit le déchaînement de la mitraille et la tuerie. Rien. Elle agita la main, pointa un doigt vers le chef de groupe pour attirer son attention et indiqua, par une série de gestes saccadés, les bois qui étaient peut-être minés ou infestés de

Chinois. Dix hommes et femmes terrifiés foncèrent tête baissée dans ce qui pourrait se révéler être la gueule du loup.

Ils avançaient dans la plus grande discrétion. Pas de radio. Pas de laser. Pas d'infrarouge. Leurs nouvelles tenues absorbaient la chaleur du corps. Stephie avait demandé au lieutenant John Burns, le nouveau commandant de la compagnie Charlie, de lui confier sa bonne vieille 3^e section. Le prédécesseur de John avait été tué, la tête traversée de part en part, au cours de violents combats qui annonçaient le lancement d'une attaque de grande envergure. Le major Ackerman, officier d'opérations du bataillon, avait approuvé la promotion de Stephie.

Un enchaînement de coups sourds ébranlait le sol sur des kilomètres. Les crêtes divisaient le front en une dizaine de champs de bataille plus ou moins isolés les uns des autres. Une guerre différente se livrait dans chaque vallée. Ces derniers temps, elles s'étaient soldées par des victoires américaines, rapides ou sanglantes selon les cas, et, récemment, les deux à la fois.

Stephie observait l'objectif du fond d'une combe enserrée entre deux enfilades de collines. C'est là que la 3^e section arrêterait les Chinois. Le ruisseau qui courait au fond de la ravine était à sec, mais les écoulements automnaux avaient creusé un profond sillon sur les versants.

Le ciel était traversé de bruits et de fumée. C'étaient les seules informations dont elle disposait. Elle avait banni tout contact radio depuis qu'elle avait pénétré dans le vallon ; les deux éclaireurs envoyés en reconnaissance n'étaient pas encore revenus.

Stephie menait sa troupe au combat avec assurance. Elle avait indiqué leurs positions aux quatre pelotons et les avait mis en place. Elle leur dirait quand ouvrir le feu et quand battre en retraite.

— Où est l'artillerie ? rouspéta Animal à la radio.

Il n'était pas censé rompre le silence. Stephie l'aurait bouffé ! Elle s'était placée de façon à contrôler l'aile gauche de la section. Animal, le sergent-chef Simpson, fixait la droite avec une flopée de nouvelles recrues effrayées et fébriles. Stephie leur avait attribué ce flanc-là parce qu'il semblait plus facile à tenir. Il s'étirait jusqu'à mi-pente sur un versant moins raide, parsemé de blocs de rocher, de troncs et de replats. En revanche, les deux groupes du flanc gauche que manœuvrait Stephie s'étaient de part et d'autre du cours d'eau asséché, à l'aplomb d'une paroi raide et infranchissable.

C'est par ce cours d'eau qu'arriveraient les assaillants.

Stephie avait amené la 3^e section à l'avant de la ligne de front sinieuse et vulnérable. Ils étaient sortis des tranchées avec leur matériel sur le dos pour aller au-devant de l'ennemi, en bons fantassins. Mais il ne s'agissait pas d'une patrouille : ils ne reviendraient pas droit vers les lignes amies au premier contact. Le but était de tendre une embuscade aux Chinois sans méfiance, de les prendre par surprise en les attendant là où ils ne penseraient pas les trouver, à plusieurs centaines de mètres de leurs lignes. Et une fois que la 3^e section de Stephie aurait refermé son piège sur l'ennemi, l'artillerie...

Sauf que, sans contact radio, pas d'artillerie. N'importe. La 3^e section contiendrait l'attaque chinoise dans ce vallon.

Elle examina la rangée de casques qui s'alignait quinze mètres devant elle. Ses soldats étaient blottis dans leurs trous, déployés en V, suivant le dessin naturel de la ravine. Le V commençait sur sa gauche, au bord d'un affleurement rocheux qui émergeait à dix mètres du bas de la pente. La pointe se trouvait au fond du ruisseau. La branche de droite remontait en pente douce jusqu'au dernier soldat, le plus chanceux parce que le moins exposé. Il lui serait facile de passer la crête pour rejoindre les lignes amies. Il pourrait au moins raconter ce qu'il s'était passé, quand et comment étaient morts ses camarades. Cela ne répondrait cependant pas à la question fondamentale : pourquoi ?

Pourquoi ?

Elle agita la tête et revint à la réalité. Le lit pierreux de la rivière offrait le seul chemin praticable pour descendre dans la combe, celui qu'emprunteraient les Chinois. C'est là que Stephie avait posté les deux mitrailleuses, enfouies dans leur nid sur les berges.

Elle repéra le casque du nouveau commandant du 1^{er} groupe de combat, le groupe de ses débuts, qui avait la charge des deux artilleurs. Elle appuya sur le bouton « émission » de sa radio.

— Ça va là-bas... ?

Elle s'interrompit. Elle avait failli dire « sergent Johnson ». Stephon Johnson était mort depuis longtemps. Ce souvenir lui vrilla l'estomac.

Comment s'appelle le nouveau ? Elle cherchait désespérément. Impossible de retrouver son nom, alors que d'autres lui revenaient spontanément en mémoire. Le sergent Kurth. Peter Scott. Tony Massera. Rick Dawson. Patricia Tate. Une longue litanie. Et, oui ! Shelton Trulock. Stephie se rappelait la mort de chacun. Comment

c'était arrivé. À quel moment de la journée. Ce qu'elle avait éprouvé, fatigue, abattement, stupéfaction, tristesse, écœurement, indifférence, dans les moments qui avaient suivi chaque fin tragique, dont le souvenir restait gravé à jamais dans sa mémoire.

Une voix s'éleva dans ses écouteurs, parfaitement nette et claire.

— C'est à moi que vous parlez, sergent Roberts ?

Il s'appelait Smith.

— Parce que, ici, tout va bien. On est prêts. On laissera passer personne. Comme je vous ai dit, vous pouvez compter...

— C'est bon, le coupa Stephie.

Il se tut. Il avait un prénom arabe, dont la prononciation avait donné lieu à de longs débats. Quand il était arrivé, il sortait tout juste de l'hôpital où il était soigné pour des blessures reçues dès les premiers jours de l'invasion. Stephie l'avait dès lors classé dans la catégorie « vétéran » et lui avait confié le 1^{er} groupe de combat. Ce n'est que par la suite que Smith lui avait avoué son secret. Il était simple soldat, fraîchement recruté, quand on lui avait donné sa croix violette. La médaille, dont les détenteurs proliféraient dans cette guerre meurtrière, l'avait propulsé au grade de caporal. Quand il était entré dans le service actif, la 41^e division d'infanterie l'avait bombardé caporal-chef. Ce qui le tourmentait, c'était que son expérience des combats se limitait à six minutes passées à barboter dans son sang.

— Je m'en fous ! avait répondu Stephie. Je veux pas le savoir. Pour moi, tu es un ancien combattant, aguerri, un vieux de la vieille. Une machine à tuer bien rodée ! Bon sang, six minutes ! Merde alors !

Elle lui avait envoyé une bourrade à l'épaule. Il avait souri, n'ayant d'autre choix.

— Tu commanderas donc le 1^{er} groupe.

Elle lui avait tendu sa main grande ouverte. Il l'avait acceptée avec un froncement de sourcils. Ce renfrognement soucieux n'avait cessé de la préoccuper.

La 3^e section était un ramassis de bleus. Encore plus emmanchés que ceux qui la composaient à l'origine. Sur les quarante-deux soldats que commandait Stephie, vingt-six les avaient rejoints depuis moins de deux semaines. La moitié n'avait pas encore vu une bataille.

L'arrivée des nouvelles recrues se déroulait le plus souvent dans des conditions macabres. Elles descendaient des camions pour voir

ceux qu'elles venaient remplacer repartir dans les véhicules qui les avaient amenées. Certains sur des civières dégoulinantes de sang. D'autres dans des sacs de plastique noir hermétiquement fermés. Les novices avaient ainsi l'occasion de voir ce qui attendait leur voisin de file.

Mais là, on avait besoin d'eux tous, vétérans et bleusaillons. La bataille de Washington serait lancée d'un jour à l'autre.

Animal lâcha un soupir sur le réseau.

— Cette putain d'artillerie a été déroutée.

Stephie enfonça le bouton pour répondre :

— Ferme ta gueule !

— On n'a aucun soutien ! Ils nous laissent le cul dans l'eau ! À moins que ce soit eux qui aient le cul dans la merde ! Les plans ont été changés et ces petits cons ne nous ont rien dit !

— Tu dis n'importe quoi ! Bien sûr qu'on nous aurait prévenus !

— Quand as-tu reçu un message pour la dernière fois ? T'as quoi comme puissance de réception ? Moi j'ai que dalle.

Stephie attrapa la mince tige qui pendait de son casque et examina le voyant. L'indicateur de réception se réduisait à une infime lueur à peine visible. Elle tendit le cou en maudissant mentalement les collines qui bloquaient les signaux radio.

Un crissement naquit dans son oreille droite, inondant sa fréquence de chuintements électroniques inaudibles. Au bout de quelques secondes de boucan infernal, Stephie discerna une voix humaine couverte par les sifflements. Elle reconnut une voix d'homme et cet homme criait tant qu'il pouvait. Elle commençait à en percevoir l'intonation désespérée. Alors, elle distingua des bribes de mots.

— ... d'ici ! Repliez... !

Enfin, elle identifia la voix. C'était celle de John Burns.

À cet instant, des rotors d'hélicoptère répandirent dans l'air leurs pulsations. Cela venait de l'arrière. La voix de John commençait à lui parvenir plus clairement. Il n'était pas dans l'hélicoptère, mais la radio de bord relayait ses ordres pressants.

— Repliez-vous immédiatement. Ils déferlent et rien ne les arrêtera.

Des tirs d'artillerie éclatèrent dans les hauteurs.

— Répétez ! demanda vite Stephie, prévoyant le vacarme qui n'allait pas tarder à se déchaîner.

Elle se pelotonna tout au fond de son trou. L'air et la terre

vibrèrent. Des brisures de rocher s'abattirent en pluie. Une averse de branches et de brindilles lui dégringola sur la tête.

— Stephie... !

Le cri jaillit dans ses écouteurs, bientôt submergé par le tumulte du bombardement. Une dizaine d'énormes obus atterrirent devant la 3^e section. Les ondes de chocs balayaient l'unité.

— On nous tire dessus ! cria Stephie sur la fréquence de la compagnie.

— C'est notre artillerie ! précisa John. Repliez-vous ! Tout de suite ! Immédiatement !

Au ton de John, Stephie saisit la situation. Il allait y avoir du grabuge.

— Animal ? T'as entendu ?

— On dégage ! Répondit celui-ci au moment précis où l'artillerie chinoise ouvrait le feu.

— À tous les groupes, repli au point de ralliement ! ordonna Stephie. Smith ! Tir de couverture !

Les deux mitrailleuses de Smith rugirent en chœur. Stephie vit deux des bleus d'Animal tomber sous la mitraille chinoise. Leurs camarades les empoignèrent et les traînèrent derrière eux sans se soucier de leurs blessures. Sur le flanc gauche, c'était pire encore. Le temps de rejoindre Stephie, ils se tenaient tous d'une main sanglante une blessure écarlate ou une plaie béante, les yeux écarquillés de souffrance et de terreur.

— Smith ! appela Stephie.

L'artillerie américaine canardait les rochers avec constance. Smith se démenait auprès de ses deux mitrailleurs. John continuait de crier dans ses oreilles, mais elle n'y prêtait pas attention. Des milliers de Chinois affluaient par l'étroite ravine vers les mitrailleuses et leurs servants.

— Smiiiith ! brailla-t-elle encore.

En vain. Certains de ses hommes avaient abandonné leurs armes pour courir plus vite. Privés de leur commandement, ils dépasseraient le point de ralliement, pris dans leur élan.

— Smith ! Reviens ! On rentre !

Les boulets continuaient de malmener la terre et la végétation. Stephie courbait la tête sous le tohu-bohu. Elle la releva pour descendre deux ennemis qui escaladaient le coteau.

— Smith ! Merde à la fin !

Smith maniait les deux mitrailleuses comme au jeu de massacre.

Il était recroquevillé sur la rive, à demi couché sur l'un de ses canons, tandis que l'autre crachait un jet continu de plomb sur la colline. Il faucha toute une meute de Chinois.

— Stephie, pour l'amour du ciel, réponds-moi ! supplia John d'un ton déchirant.

Si elle voulait en réchapper, c'était maintenant ou jamais. Smith et les quatre mitrailleurs avaient déjà laissé passer leur chance.

— Smith ! cria-t-elle une dernière fois en s'extirpant de son terrier.

Elle espérait presque que les mitrailleuses se tairaient, indiquant qu'ils tentaient quand même de fuir, même trop tard. Mais ce n'était pas pour lui plaire qu'ils restaient. C'était à cause du caporal Smith, l'inébranlable, l'inflexible vétéran... dont la radio avait depuis belle lurette volé en éclats.

Quand deux minutes plus tard les deux armes se turent simultanément, elle ralentit sa course pour prendre le temps de se retourner. Le souffle court, elle haleta dans son micro :

— La position est dégagée ! Réglez le tir sur la position. Tir effectif ! Tir effectif !

— Stephie ? intervint la voix de John.

— Tir effectif sur la position ! répéta-t-elle.

— Mais, Stephie...

— Le vallon est dégagé. Tir effectif ! Je le prends sous ma putain de responsabilité !

Elle repartit au trot, illuminée par les déflagrations qui redoublaient dans son dos.

Le major Ackerman se pointa avec un calepin et un crayon à l'ancienne.

— Victimes ? demanda-t-il, planté devant le pare-chocs avant de sa voiture blindée.

— Quatre morts, répondit-elle d'une voix blanche. Onze blessés. Six disparus, présumés morts au combat.

Ackerman nota. C'était insupportable. Elle exhala un soupir, se frotta les yeux et s'essuya le nez d'un revers de manche.

— Combien d'ennemis tués environ ? demanda John.

Stephie humecta ses lèvres crevassées et haussa les épaules.

— Je sais pas.

Elle regarda au loin, épuisée. Une heure de panique passée à rassembler ses troupes dispersées, à chercher les mourants agonisant

dans la boue derrière des amas de rochers l'avait vidée de son énergie. Ses réserves commençaient à décliner dangereusement. Elle n'attachait plus d'importance à rien.

— Essayez d'évaluer, l'encouragea Ackerman.

Elle se força à réfléchir. Pertes ennemies ?

— Avec l'artillerie et les deux mitrailleuses ? Nouveau haussement d'épaules. Cent. Deux cents. Trois cents. Je sais pas.

Ackerman griffonnait quelque chose de plus long qu'un chiffre.

— Vous écrivez quelque chose sur moi ?

Les regards de John et d'Ackerman convergèrent sur elle.

— Combien de jours avez-vous passés au front ? lui demanda Ackerman.

— Ça fait bien deux semaines qu'on est là.

— Mais toi personnellement, précisa John.

— Combien de temps ? répéta Ackerman, le crayon dressé.

— Vous voulez dire depuis l'Alabama ?

— Je veux dire au combat, rectifia Ackerman. Combien de temps ?

Stephie grimaça un sourire de dépit et les regarda l'un après l'autre.

— Comme si vous ne saviez pas !

Ackerman rangea son calepin et son crayon dans la poche de sa veste.

— Trente-cinq jours, Stephie, dit John, lui fournissant la réponse.

— C'est trop long, décréta Ackerman.

— Oh ! pas de ces conneries ! s'insurgea Stephie.

Le chauffeur et le radio qui poireautait derrière la voiture l'entendirent. Ackerman se dirigea vers la portière.

— Je retire la 3^e section du front.

— Je n'ai pas merdé ! réagit aussitôt Stephie. C'est ce que vous pensez ?

— Non, Stephie, insista John.

Stephie assassina Ackerman du regard. À sa mâchoire serrée, elle comprit qu'il ne céderait pas. Les muscles de ses joues se contractaient, signe d'une fureur mal contenue.

— Tout le monde a ses limites.

Il se tourna vers John Burns.

— Je remets la 3^e section au quartier général de la brigade pour assurer la sécurité locale.

Il claqua la portière et s'en alla. Des jets de terre fusèrent, arrachés à la route gelée par les six énormes pneus du véhicule.

— Ce n'était pas ce qu'il voulait dire, lui assura John dans le silence revenu.

Il voulut lui prendre le bras, mais elle se libéra d'un geste brusque et s'éloigna d'un pas rageur. Elle fuyait pour cacher, non pas sa colère, mais ses effets. Un flot de larmes jaillit de ses yeux, ses lèvres frémirent et se tordirent. Un seul commandement au front. On ne lui en accordait pas davantage.

*Bureau ovale de la Maison-Blanche
13 décembre, 18 h 45, heure locale*

Bill referma le rapport. Il avait bloqué son après-midi pour en lire les mille et quelques pages. La commission d'enquête hâtivement constituée avait travaillé nuit et jour depuis le meurtre d'Élisabeth Sobo, quelques semaines plus tôt. Ils avaient laissé des questions sans réponse, mais tous étaient d'accord sur un point : la bombe était destinée à Bill.

Il appela sa secrétaire.

— Est-ce que Fielding est encore là ?

— Il attend dans la salle du Conseil, monsieur le Président.

— Allez me le chercher.

Bill relut les conclusions de la commission. Elle n'avait pas encore déterminé si les assassins étaient américains ou étrangers. Néanmoins, le rapport était très complet. Il s'arrêta sur une page sensible. Les experts de la commission avaient remarqué la nausée qui avait saisi Clarissa après l'attentat ; l'incident rappelait que la jeune femme était sur le point d'embarquer à bord de l'hélicoptère, et l'éliminait donc comme suspect potentiel. Mais une note en bas de page mettait Bill en rage — elle signalait l'avis divergent du FBI : Hamilton Asher gardait Clarissa sur sa liste de suspects.

Richard Fielding entra dans le bureau ovale.

Bill laissa tomber le rapport sur le bureau, où il atterrit avec un bruit sourd.

— Ce connard d'Asher veut épingler Clarissa, quitte à laisser courir les vrais coupables, dans le seul but de m'atteindre politiquement.

Il appela le président de la Cour suprême à Omaha, où une grande partie du gouvernement avait été déplacée d'urgence.

— Ce sont des méthodes méprisables ! grogna-t-il en attendant la communication.

Le président de la Cour suprême apparut sur l'écran vidéo.

— Bonsoir, monsieur le Président.

— Quand serez-vous en mesure de rendre publique votre décision concernant la loi sur le secret d'État ? demanda Bill d'un ton sec et sans préambule.

Le magistrat interloqué lui expliqua qu'il ne pouvait en débattre devant la Cour suprême.

— Je ne conteste pas le bien-fondé de la procédure. Mais cette loi est anticonstitutionnelle et vous le savez parfaitement. Il me faut votre décision et il me la faut maintenant ! Je mène deux guerres en même temps, une contre la Chine et une contre Hamilton Asher. Il attaque en justice, fait suivre et place probablement sur écoute la moitié de mes collaborateurs, qui travaillent sur des plans militaires hautement confidentiels ! Comment peut-on garder un secret militaire avec le FBI qui vous espionne ? C'est scandaleux ! Les vies de nos jeunes sont en jeu ! La survie de notre pays est en jeu ! Toute l'activité d'Asher, je dis bien toute, repose sur une loi que vous avez certainement déjà jugée inconstitutionnelle. Tout ce que je vous demande, c'est de trouver un huissier pour lui mettre votre décision sous le nez et la faire appliquer ! Nous sommes en guerre !

— Je puis vous assurer, monsieur le Président, que nous comprenons l'urgence de la situation, assura tranquillement le président de la Cour suprême.

Baker, qui avait en partie retrouvé son calme, le remercia et raccrocha.

— Dès que la décision tombera, dit-il à Fielding, je demande au ministère des Finances de réduire de quatre-vingts pour cent le budget d'Asher et au ministère de la Défense d'annuler l'exemption de service dont bénéficient ses agents. Il emploie près de douze mille hommes et femmes valides à fouiller dans les poubelles de mes collaborateurs. Nous aurions de quoi constituer une division avec son personnel.

Fielding se racla discrètement la gorge.

— Monsieur le Président, s'enquit-il placidement, qui s'occupera du contre-espionnage à l'intérieur des frontières si vous ôtez ses moyens au FBI ?

Baker sourit devant la manœuvre candide de Fielding.

— Oh ! je ne sais pas. Vous croyez que la CIA pourrait s'en charger ?

Fielding haussa les épaules.

— Légalement, la CIA n'est pas censée opérer à l'intérieur.

Baker déclara, d'un ton doctoral :

— Tant que nous n'aurons pas gagné cette foutue guerre, la loi, c'est moi.

Environs de Fredericksburg, Virginie
16 décembre, 2 h 30, heure locale

Hart avait l'impression que le vent cinglait sur son visage des lames de glace. Il soufflait latéralement, mi-givre, mi-neige, sur l'enchevêtrement de câbles crépitants derrière lequel il était tassé.

Il était dans son élément.

Il n'était resté qu'une semaine derrière les lignes amies. Passée à dormir. Dormir en attendant un moyen de transport. Dormir en attendant la fabrication de nouveaux papiers. Dormir dans des camions, des avions, des hélicoptères. Il avait eu du mal, en regagnant l'Amérique occupée, à inverser le nouveau rythme biologique adopté par son corps ; il lui fallait sans cesse secouer le sommeil qui le gagnait.

Mais, à présent, il se sentait vif et alerte ; en contrebas de son poste d'observation, cent mille Chinois fourmillaient dans la vallée. Du moins était-ce ce que lui laissaient deviner les émissions infrarouges captées par sa caméra.

Il était perché au sommet d'une tour d'antenne micro-onde, à deux cents mètres du sol en plein milieu d'une zone d'occupation chinoise. Dans l'obscurité absolue, on ne voyait à l'œil nu que la masse plus sombre des arbres. Mais des centaines de milliers de petites taches lumineuses dansaient sur son écran. Des centaines de milliers de faibles émetteurs de chaleur. Les moteurs et générateurs électriques produisaient les halos les plus brillants. Les conduites de chauffage dessinaient une ligne sinueuse entre les tentes phosphorescentes. À travers la toile des abris, Hart discernait une armée de vers luisants douillettement installés pour la nuit.

L'antenne se prêtait parfaitement à la mission de reconnaissance à

distance dont Hart était chargé. L'ingénieur chinois qui avait été chargé de contrôler la tour où Jim était maintenant juché n'avait rien remarqué de suspect dans le fouillis de câbles et d'antennes. Pourtant, le poteau de métal, imperméable aux rayons X, dissimulait l'émetteur auquel Hart avait relié sa caméra.

— Pivotez de trente degrés vers la gauche, indiqua son chef de mission, qui donnait ses directives depuis Washington, à quatre-vingts kilomètres de là.

Hart déplaça l'objectif, modifiant l'image que son correspondant et lui recevaient à l'écran. Il jouait les cameramen funambules dans un vent d'hiver à décorner les bœufs.

Le froid constituait un atout, car la caméra digitale à infrarouge ne percevait que la chaleur. Pendant la journée, la chaleur ambiante, en luisant faiblement, effaçait tout à l'exception des moteurs en fonctionnement et des incendies. La nuit, le froid créait un arrière-plan noir sur lequel se détachaient des mouchetures rouges, parfois mouvantes, parfois immobiles. Obéissant aux instructions qu'il recevait, il balaya la vallée d'un bout à l'autre avec son objectif. Le petit écran de dix centimètres montrait des bâtonnets rougeoyants. Partout. Partout.

— OK, vu, dit son correspondant.

Le son lui parvenait clairement en stéréo dans ses deux oreillettes grosses comme des boutons.

— La sécurité est toujours bonne ?

Hart scruta la masse d'arbres dont les cimes se dandinaient à hauteur de ses pieds. Il était arrimé à l'antenne, fouetté par les bourrasques. Ses images auraient été de piètre qualité sans le stabilisateur qui équipait la caméra.

— Sécurité excellente, confirma-t-il.

— Dans ce cas, fixez-vous de nouveau sur le convoi et suivez-le.

Hart braqua l'objectif sur la dizaine de camions qui arrivaient à la queue leu leu. Les moteurs bouillants émettaient un éclat vif qui ressortait violemment sur l'arrière-plan ténébreux. Ils s'immobilisèrent au milieu de la vallée. Une centaine de bâtonnets phosphorescents en sortirent. La mission touchait à sa fin.

Il avait l'impression qu'il devait un commentaire à son lointain correspondant. Quand il l'avait rencontré, entouré d'autres officiers des Forces spéciales, il l'avait senti fébrile et inquiet. Ils préféraient un homme expérimenté, comme lui, à ces prodiges dont le béret vert était trop frais, trop neuf. On leur avait signalé d'importants

rassemblements de troupes, et cette vallée leur avait semblé particulièrement propice à une opération d'envergure.

— Pourquoi cette vallée ? leur avait-il aussitôt demandé.

— Elle est orientée nord-sud et traversée par une autoroute menant à Washington.

L'homme qui lui parlait n'avait qu'un œil. Hart supposait qu'il avait perdu l'autre au cours de la campagne des Caraïbes, quand la guerre n'en était qu'à ses débuts. Il n'avait dû reprendre du service que depuis peu.

Les moteurs des camions arrêtés refroidissaient à vue d'œil. Les véhicules semblaient stationnés pour la nuit.

— Bien, fin de la mission, déclara le colonel. Repliez-vous.

Hart s'éloignerait du danger immédiat que représentait l'antenne tout en restant derrière les lignes ennemies. Il n'était pas près de rentrer chez lui — à moins qu'il fût ici chez lui ? Après une semaine de vacances sur une terre étrangère que la guerre n'avait pas encore atteinte, il était revenu là où il devait être.

— Vous me recevez ? répéta le colonel borgne. Repliez-vous. Mission accomplie.

Hart se rendit compte que la caméra continuait de filmer les moteurs pâlisants des camions.

— Bien reçu.

Il tendit la main vers la commande pour éteindre, mais hésita.

— Ils sont drôlement nombreux, remarqua-t-il, énonçant l'évidence.

Il imaginait déjà les troupes chinoises paradant dans Pennsylvania Avenue à Washington, s'agglutinant autour des monuments célèbres pour se prendre en photo comme le font toutes les armées conquérantes.

— S'ils se pointent de votre côté, tuez-les tous. Ne les laissez pas s'emparer de la capitale.

Après un temps de silence, le colonel acquiesça :

— Bien reçu.

Hart éteignit la caméra, débrancha les trois fiches et descendit lentement le long de l'échelle.

Il parcourut plusieurs kilomètres avant de tomber sur une patrouille chinoise. Celle-ci était armée de torches, de fusils automatiques et de l'engin le plus dangereux qui soit : des radios de campagne.

Hart avait alors momentanément élu domicile au fond d'un canal d'écoulement passant sous un chemin communal goudronné. Impossible de fuir. Il était en terrain découvert. Il serait immédiatement repéré et abattu. Mais la patrouille avait entrepris de fouiller systématiquement les canalisations. C'était fini. Il était un homme mort. Merde ! ragea-t-il entre ses dents.

Ses yeux s'emplirent de larmes. Il n'arrivait pas à le croire ! Merde de merde ! Il prit une profonde inspiration pour calmer sa respiration devenue haletante. Il releva ses verres infrarouges, se frotta les yeux d'un revers de main gantée, renifla et rajusta ses lunettes. La patrouille approchait.

D'après le ton de leurs voix, les Chinois étaient détendus. Ils se croyaient à l'abri. Hart appliqua son arme contre sa joue et glissa son bras gauche dans la bandoulière.

La survie en territoire ennemi était affaire de silence. Absolu. Les éminences couronnées de hauts sapins qui environnaient la route et le collecteur constituaient son seul espoir d'évasion. Les bruits, vite arrêtés par toutes ces barrières acoustiques, ne pouvaient se répercuter bien loin. Hart avait peut-être encore la possibilité de sauver sa peau, si le groupe était restreint.

C'est là que son arme entra en jeu. Il l'avait choisie avec soin au dépôt du 5^e groupe des Forces spéciales du Maryland. À côté des fusils à la crosse de bois bien polie, il y avait ces minces canons noirs montés sur des magasins de munitions volumineux — de petits objets très moches, mais qui dégageaient la puissance de feu la plus terrifiante de tout l'arsenal disponible : vingt-cinq balles à la seconde. À l'extrémité du canon était fixé un confortable silencieux de trente centimètres de long.

Une faible lueur grenat ondoyait à l'intérieur du collecteur. Les lunettes collées à ses yeux enregistraient le halo de chaleur ambiante qui s'infiltrait dans la conduite en ciment envahie par le froid. Le viseur du pistolet automatique qu'il braquait devant lui émettait un signal invisible, qui transmettait son point de mire à ses lunettes. Celles-ci le matérialisaient sous la forme d'un point vert qui, pour l'heure, tremblotait dans l'ouverture ronde de son tombeau.

Il avait mal à la joue à force d'y appuyer le métal glacé de l'arme. Il était furieux contre lui-même, se sentait pitoyable. C'était trop bête de s'être laissé piéger comme un bleu ! Et il allait en mourir.

Les voix se rapprochaient. Il resserra d'un tour la bandoulière autour de son avant-bras. La lanière lui calait le coude, comme une

écharpe. Le pistolet trop léger risquait de se cabrer et de déverser ses balles en direction du ciel. La sangle, soutenue par sa volonté et sa capacité de concentration, le maintiendrait à l'horizontale.

Sans bouger l'arme d'un pouce, il dégagea le rabattant qui couvrait sa ceinture. Il y cachait, coincées dans des passants, six grenades, dont trois à fragmentation. Elles étaient son dernier recours. Un faisceau lumineux oscilla à l'extrémité de la canalisation. Le flot soudain de lumière fit basculer ses lunettes sur le mode spectre. Les incandescences rouges se transformèrent en un fatras de toiles d'araignées. C'était nouveau pour lui. Une idée rassurante venait de surgir, comme à l'improviste, à la vue de ce maillage de lignes floues. De la fumée ! Les lampes puissantes des Chinois s'y réfléchiraient, aveuglant ceux qui les portaient, tandis que les infra-rouges de Hart la traverseraient.

Saisissant son arme de la main gauche, il se débarrassa de son casque et de ses lunettes qu'il coinça entre ses genoux et décrocha de sa ceinture le masque à gaz. Depuis l'épisode du gymnase, il ne se séparait jamais de l'accessoire. Il inhala pour en plaquer les bords sur son visage et remit casque et lunettes. Arme en joue. Ils étaient tout près. Il les entendait sur la route.

Il ouvrit la pochette contenant ses grenades fumigènes. Il y eut un déclic qui lui arracha une grimace d'inquiétude, sans raison — ils se trouvaient encore à une dizaine de mètres, séparés de lui par l'asphalte de la route.

Avec un signe d'assentiment adressé à lui-même, il se redressa et fonça au-devant de l'ennemi. Il s'emmêlait dans des toiles d'araignées, se cognait la tête, pataugeait dans des flaques. Chaque bruit mettait sa vie en danger, mais il fallait qu'il atteigne l'extrémité du conduit avant les Chinois. S'ils le surprenaient à l'intérieur, il pouvait dire adieu à la vie ; il leur suffirait de larguer une grenade à chaque bout et l'explosion canalisée par le cylindre l'emporterait comme fêtu de paille.

Comme l'ouverture rougeoyante paraissait s'élargir, deux mètres devant lui, la patrouille arriva. Il distinguait chacune de leurs paroles, sans les comprendre. Ils pouvaient être cinq, comme dix. De leur nombre dépendait la victoire de la vie sur la mort. Ou de la mort sur la vie. Il existait un chiffre qui traçait la limite au-delà de laquelle s'éteignait sa capacité à tuer. Du moins sans être tué à son tour. C'était sa seule consolation : combien pourrai-je en descendre avant de crever ?

Un faisceau de lumière intense plongeait dans l'égout où Hart vivait ses derniers instants. Les filets d'eau qui suintaient des parois scintillèrent comme la houle marine un jour de grand soleil. C'était un effet d'optique produit par le changement de mode de ses lunettes. Une beauté artificielle, mais la dernière qu'il lui serait donné d'admirer.

Un assaut de larmes déforma son visage sous le masque. Cette fois, il les laissa couler. Il s'empara d'une grenade fumigène de la main droite.

Les Chinois avaient éteint la lampe. Hart leva le bras comme un lanceur de poids. L'écho d'un ordre lancé avec nonchalance résonna sur la route.

Hart dégoupilla la grenade d'un coup de pouce. Il tenait son arme de la main gauche — ils étaient entraînés à tirer indifféremment de l'une ou l'autre main. Le point de mire transmis à son œil se posa sur un coude du fossé, dont il indiquait la distance : onze mètres. Il s'agissait en fait d'une plate-forme de béton permettant l'accès à un regard placé à mi-longueur de l'égout. La cavité qui l'abritait s'affichait en noir sur ses verres. La dureté froide du ciment. Un refuge pour Hart. Un espoir. Sa dernière chance.

Onze mètres, réfléchit-il. Dix à douze enjambées au péril de sa vie.

Le compteur tomba à cinq mètres au moment où l'œil vert de la mire se recalait sur un obstacle. Des genoux fléchis, revêtus du tissu camouflé d'un pantalon de combat rentré dans des bottes. Hart sentit l'air se figer dans ses poumons. Une dizaine de paires de guiboles glissaient le long de la bordure de terre et dégringolaient dans l'eau croupie au fond du fossé.

Hart projeta sa grenade dans le cercle rouge de l'ouverture, manquant de peu les jambes de ses bourreaux. Elle fusa dans l'air et sortit du conduit. Il reprit son arme de la main droite.

Il y eut une exclamation suraiguë en chinois, comme un cri de terreur. Puis des rires. On plaisantait. Ils taquinaient le froussard affolé par ce qui n'était, pensaient-ils, qu'un rat en maraude.

Le point de mire s'arrêta sur le torse incliné du pauvre bougre qui s'acharnait sur une torche massive sans parvenir à l'allumer.

La grenade fumigène déclencha son sifflement, qui surpassait largement en volume le cri que poussa l'homme. Celui-ci tournoya sur lui-même et se recroquevilla, terrorisé. La grenade virevoltait en crachant un jet continu de fumée qui envahit rapidement le fossé, la

route et tamisa les faisceaux brillants des deux lampes braquées de part et d'autre du cylindre rougeoyant.

Hart pressa la détente. L'arme sursauta sauvagement dans sa main. Il en maintenait le canon vaille que vaille pendant que la crosse lui martelait l'épaule. Une flamme effilée s'échappait de la bouche du canon tandis que les balles pourfendaient les mains, les cuisses, les genoux et les bas-ventres des soldats chinois situés dans leur trajectoire.

Hart se rua vers la sortie sans cesser de semer la mort. Vingt, trente, quarante balles avaient déjà jailli quand il émergea à l'air libre. Des cris inhumains vrillaient l'air. Hart longea le fossé au pas de charge, sans lâcher la détente. À droite, à gauche, son arme vouait les cris au silence. Balayant devant lui d'un tir ininterrompu, il sautait par-dessus les corps qui s'écroulaient et enjamba la grenade. Il se trouva à court de munitions au moment où il heurtait la paroi de béton. Sa joue, ses genoux, son équipement s'écrasèrent contre l'obstacle. Il rebondit et retomba sur les fesses en lâchant un grognement.

Il avait survécu.

C'était un putain de miracle !

Mais il ne fallait pas crier victoire trop tôt. Dès que la fumée se serait dissipée, ceux qui étaient restés sur la route se lanceraient à sa poursuite. Il rajusta d'une main ses lunettes. De l'autre, il tâtonna pour trouver son chemin. Il rechargea et grimpa sur la plate-forme. Il apercevait, au travers de l'épais rideau de fumée, les formes rougeâtres de six Chinois morts au fond du fossé. Les six silhouettes qui s'agitaient sur la route étaient occupées à enfiler à la hâte tout un attirail de protection. Masques, combinaisons, gants, tout le tralala.

Ils avaient pris la fumée pour un gaz toxique.

Ils étaient agenouillés tels des orants sur le goudron, persuadés d'avoir été attaqués à l'insecticide. Ou d'avoir déclenché des mines chimiques aux effets dévastateurs. Ils avaient perdu toute raison. Aucun n'avait pensé à se servir de la radio.

Hart braqua son arme sur le soldat qui portait l'appareil. Il bascula le sélecteur sur « salves de trois coups », actionna le zoom de ses lunettes pour un grossissement et dirigea le point de mire vert sur une tête. Le pistolet tressauta. Un de moins. Les autres n'avaient rien entendu. Ni vu tomber leur camarade. Le bruit de la grenade couvrait les bruits de son sifflement et sa fumée leur obstruait la vue.

Dès que le point de mire désigna un autre homme, Hart tira. Le sang disparut de sa vue en refroidissant.

Avec une adresse consommée, malgré les quinze mètres de distance, Hart fauchait les soldats l'un après l'autre. L'affaire aurait été réglée en quelques secondes si l'avant-dernier n'était pas tombé sur son voisin. Le survivant, alerté, plongea dans le conduit où Hart était caché un moment plus tôt. Une rafale de neuf balles le poursuivit, mais manqua sa cible.

— Zut !

À cet instant, un des blessés décocha une série de salves rapides, appliquées. Une. Deux. Trois. Hart canarda les formes ratatinées sur la route. Cette fois, seul restait celui qui errait dans la canalisation.

Il retourna dans le fossé, respira un grand coup, s'encouragea d'un hochement de tête et enfonça son casque sur sa tête.

Le conduit lui parut plus sombre et plus froid encore. La grenade lâchait ses derniers postillons de fumée. Il dépassa les corps encore tièdes de ses premières victimes affalées en travers de son chemin et se posta au bord de l'entrée du collecteur obscur. Maintenant, c'était lui qui était dehors et son ennemi qui était dedans. Pris au piège. Condamné.

L'homme débitait dans son micro des phrases hachées de larmes. Il appelait, appelait désespérément, ne s'interrompant que pour reprendre son souffle. Sa voix tremblait. Il s'efforçait de parler bas, mais sa peur le trahissait et transformait ses murmures en cris involontaires.

Hart pointa le canon de son pistolet automatique dans le conduit et agrippa la détente, indifférent aux suppliques larmoyantes qui résonnaient sous la voûte.

Il appuya. L'écho voyagea jusqu'à l'extrémité de la canalisation, puis le silence retomba, troublé seulement par les grésillements de la radio du Chinois. Aucune onde ne pouvait franchir l'enveloppe de béton du conduit et la couche de terre qui le tapissait.

La torche ventrue gisait à ses pieds. Hart la ramassa et l'alluma. La fumée s'engouffrait en tournoyant dans le tuyau. L'irruption de lumière n'ayant provoqué aucune réaction, il jeta un coup d'œil prudent. Il ne vit rien qu'un épais nuage de fumée. Il éteignit la lampe et remit ses lunettes en mode infrarouge. Seules se détachaient sur la toile de fond noire l'arme brûlante qu'il tenait à la main, les cartouches répandues au fond du conduit et la forme vague d'un homme projeté en arrière, jambes croisées.

Hart considéra les halos pourpres des morts dont il avait semé la route et le fossé. Il se sentait invincible. Pourtant, quelques kilomètres plus loin, une fois les effets de l'adrénaline dissipés, il ne lui resta de l'exploit qu'un immense dégoût.

Suffolk, Virginie

12 décembre, 8 heures, heure locale

L'hélicoptère s'était posé sur le parking d'un centre commercial de banlieue dévasté. Le tourbillon d'air généré par les rotors redoubla d'intensité, obligeant Wu et ses compagnons de route à s'agenouiller jusqu'au départ de l'appareil.

Le jeune homme se releva et regarda autour de lui. Les marchandises des magasins jonchaient le sol, résultat d'un pillage.

Quelques-uns des soldats se dirigèrent vers la galerie marchande tandis que Wu tendait l'oreille vers les collines boisées qui barraient l'horizon au nord. Il avait fallu dix jours et trois autres visites au général Sheng pour officialiser la nouvelle affectation de Wu. Elle avait été finalement approuvée par le ministre de la Défense en personne. Shen Shen avait employé ce laps de temps à combler son amant dans le vain espoir de le dissuader.

Wu rappela les pillards en puissance en leur désignant la direction du front. Celle d'où provenaient les grondements d'artillerie accompagnés des panaches de fumée qui signalaient l'emplacement des défenses américaines déployées autour de la base navale de Norfolk. Les crépitements incessants des armes dressaient un mur de bruit qui occupait la totalité de l'horizon. Sur ce fond sonore jouaient les percussions de l'artillerie légère. Les bombardements résonnaient comme des roulements de tambour, ponctués par la pulsation des tirs de rockets. C'était une symphonie sans final, un thème indéfiniment martelé par le staccato de la guerre.

Ils traversèrent les champs à l'abandon qui ceinturaient la petite bourgade. Franchirent une clôture de barbelés. Escaladèrent une colline parsemée d'arbres.

Malgré la violence des combats en cours sur le front, il régnait un calme étrange. À l'ombre des broussailles s'étaient des plaques de neige.

Les jeunes soldats, déjà vétérans à dix-neuf ou vingt ans, brandissaient leurs armes prêtes à tirer. Wu ne savait pas ce qu'ils craignaient, mais se fia à leur exemple, vérifia que son fusil était chargé et débloqua la sécurité.

Ils débouchèrent au sommet de la colline et redescendirent de l'autre côté, vers un autre pâturage. Un dôme de toile verte en occupait le centre, environné de centaines de traînées brunes tailladées dans l'herbe verte. Ç'aurait pu être l'œuvre d'une horde de chasseurs de trésor à la recherche d'un magot enfoui. Mais c'étaient des tombes, comprit bientôt Wu. Le cimetière de fortune qui entourait l'hôpital de campagne assiégé. Celui-ci était surchargé. Les blessés s'entassaient au-dehors, sur des civières posées à même le sol. Des médecins et des infirmières prodiguaient leurs soins sous les rayons crus du soleil.

Wu et sa petite troupe progressaient en demi-cercle pour contourner le concert de plaintes dont la note tragique se joignait à la symphonie des armes qui vibraient au loin. Une jeune infirmière accourait vers Wu.

— Nous avons besoin de sang ! dit-elle. Ça ne prendra pas plus de dix minutes.

Wu suivit l'infirmière. Ses soldats lui emboîtèrent le pas.

Le lieutenant Wu se présenta au commandant de la compagnie avec une ponctualité toute militaire. Dans la maison criblée de balles qui sentait la fumée, le capitaine s'était levé d'un bond avec de grands yeux ahuris.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? avait-il demandé d'une voix déformée par l'étonnement.

Wu s'assit. Le capitaine l'imita. L'officier supérieur se tenait sur le bord de sa chaise, penché en avant, les mains sur les genoux, dans une attitude de parfaite attention, tandis que son subalterne se calait confortablement contre le dossier en ôtant ses gants avec désinvolture.

— Il faut que j'acquière l'expérience des combats, déclara Wu en toute honnêteté. Si possible à la tête d'une section d'infanterie.

— Vous n'y pensez pas ! s'exclama le capitaine. Vous vous rendez compte de ce que vous me demandez ? Savez-vous quelle est l'espérance de vie d'un chef de section de fantassins ? En six semaines, mes quatre sections en ont eu sept différents !

Il s'inclina plus près et baissa le ton.

— Votre famille me fera pendre si vous êtes tué.

— Tous mes camarades de promotion sont devenus chefs de section. Ils sont ma famille !

Le capitaine se leva et serra la main du lieutenant. Dès que Wu fut parti, un homme sortit de la pièce voisine. Des écouteurs dans les oreilles, il s'employa à récupérer dans leur cachette un micro et une caméra et les remballa.

— Vous avez eu ce que vous vouliez ? s'enquit le capitaine.

L'homme se contenta de sourire en poursuivant ses rangements. Le capitaine n'insista pas. Mieux valait ne pas trop poser de questions à un type qui arrivait tout droit du ministère de la Défense à Pékin.

Wu alla rejoindre ses nouveaux compagnons d'armes en pleine patrouille. Les présentations se firent sous la forme peu orthodoxe d'un « Voici votre nouveau chef de section » murmuré à la va-vite à deux ou trois soldats à la fois, alors que le groupe filait se mettre à l'abri. Avant de s'en retourner, le commandant de la compagnie chuchota en passant à l'oreille des sous-officiers pour les informer, supposa Wu, de l'identité du nouveau venu. Chaque sergent concerné dardait sur Wu un regard ébahi.

La troupe marcha jusqu'à un garage automobile situé à la périphérie d'une petite ville américaine assiégée. Le jeune lieutenant ne conduisait pas ses hommes ; il se laissait entraîner par eux. S'il en croyait sa carte, le bourg dans lequel ils pénétraient n'avait pas de nom. Il avait cependant servi de relais aux lignes externes des positions de défense du chantier naval de Norfolk. Le paysage était constellé de cadavres, américains et chinois, surtout chinois, gisant dans des attitudes bizarres — le désordre aléatoire des pertes humaines sur un champ de bataille, se dit Wu, en enregistrant avec intérêt spectacle et odeurs. Il essaya de déduire de la disposition des corps et des flaques de sang le déroulement de la bataille. Il arriva en fin de compte à la conclusion que la tâche était impossible. Chinois.

Américains. Américains. Chinois. Tous mêlés. Dans certains cas, affalés en travers de tranchées qui avaient servi à l'une ou à l'autre armée.

Cependant, Wu savait une chose : les Chinois avaient eu difficilement raison de l'ennemi. Il considérait les berges d'un bassin artificiel presque asséché dont les monticules de boue et de végétation avaient offert aux assaillants chinois un abri temporaire, jusqu'à ce qu'une mitrailleuse américaine dissimulée dans les hauteurs ouvre le feu. Trente morts gisaient dans un alignement presque parfait. Une haie de cadavres inclinés à quarante-cinq degrés, les pieds ancrés dans vingt centimètres d'eau.

Le commandant de la compagnie ne manquait pas de sections à placer sous le commandement de Wu. Il avait le choix : elles avaient toutes perdu leur chef. Il avait donc choisi la seule unité qui ne participait pas à l'affrontement direct contre la milice locale, une organisation composée d'hommes qui, ayant dépassé l'âge du service actif, travaillaient au port. Leur mission consistait à forcer les portes des hangars et dépendances pour éliminer les partisans démunis et les combattants isolés, coupés de leurs lignes.

Wu s'agenouilla derrière le pare-chocs d'une voiture perchée sur des blocs de béton. Ses soldats étaient gagnés par la fatigue ; ils s'attardaient dans les creux et derrière tout obstacle qui pouvait servir de protection. Quatre d'entre eux, emmenés par le sergent, écartèrent les battants d'une porte métallique et lancèrent quelques grenades dans l'ouverture pratiquée. Wu crut entendre une amorce de cri avant que retentisse l'explosion qui en illumina les fenêtres. Les parois de métal tintèrent sous une pluie de schrapnels. Un flot de fumée jaillit. Wu se releva et marcha vers l'entrée du hangar. Son sergent, le voyant approcher, distribua précipitamment une série d'ordres. Wu n'avait pas atteint la porte que deux soldats se ruaient dans l'embrasure.

Ils furent immédiatement fauchés par une rafale qui jeta Wu à plat ventre. Sans en avoir reçu l'ordre, la section entreprit la destruction totale du bâtiment. Les hommes s'étaient déployés en demi-cercle face à l'entrée du garage. Ils tiraient à volonté au-dessus de la tête de Wu. Le sergent et deux de ses hommes larguèrent encore quelques grenades. Quand le sergent ordonna le cessez-le-feu, il ne restait plus un centimètre de mur qui ne fût criblé d'impacts de toutes sortes.

Le sergent envoya de nouveau quelques éclaireurs. Cette fois

encore, des coups de feu claquèrent. Wu partit le fusil à la main vers le garage qu'enveloppait un nuage de fumée, et y entra derrière les soldats qui avaient manifestement reçu l'ordre de lui constituer un bouclier humain.

En franchissant le seuil, il découvrit un hôpital de campagne rudimentaire. Les agonisants gémissaient au milieu des morts. Il y avait là des soldats, hommes et femmes, des médecins, des infirmiers et des civils, hommes, femmes et enfants. Tous déchiquetés. Une petite fille qui ne devait pas avoir plus de dix ans tendait vers Wu une main ensanglantée. Elle avait du sang sur le visage et la poitrine. Elle ne pointait pas un doigt accusateur. Elle semblait lui demander sa main pour l'aider à se lever. À moins que sa plainte suraiguë fût une expression de haine, une malédiction qui le poursuivrait jusqu'à la fin de ses jours.

Les soldats de Wu mettaient fin aux souffrances des survivants d'une balle unique, précise, sinistre. C'était un geste d'humanité. Leurs blessures effroyables les condamnaient. Certains agonisants pleuraient, non pour supplier — leurs blessures étaient trop graves — mais pour une ultime lamentation sur l'horreur de leur mort. Wu vit une infirmière américaine cacher les yeux d'un homme privé de ses jambes quand le canon se posa sur sa tempe. Wu sursauta quand le coup de feu partit. L'infirmière se mit à tousser. Elle se noyait dans son sang. Un trou rouge fleurissait sur sa blouse verte, seul signe d'une blessure interne mortelle. Une balle lui fendit la tête au milieu d'une quinte de toux.

Aux pieds de Wu, la fillette ouvrait de grands yeux. Elle avait laissé retomber son bras. Un sergent lui braqua son arme sur la tempe et regarda Wu.

Il s'éloigna, fuyant les cris, le sang, la puanteur du massacre, pour retrouver l'air libre et la fraîcheur ensoleillée. Le coup de feu qui résonna dans son dos aurait pu lui être destiné ; il tomba à genoux, les bras pliés sur son ventre et fut saisi de tremblements incontrôlables.

Ce n'était pas ainsi qu'il avait imaginé les choses.

Nord de la Virginie

19 décembre, 18 h 30, heure locale

Le temps était doux. La 3^e section de Stephie se prélassait dans son chapelet de casemates creusées en cercle autour des tentes gonflables couvertes de filets du quartier général de la brigade. Ils étaient couchés, la tête sur leur paquetage, les mains croisées sur leur estomac gonflé de nourriture chaude. Un cuisinier en tablier allait d'un abri à l'autre pour proposer des cafés servis dans des quarts d'aluminium.

— Un peu de café ? offrit une voix grave dans le dos de Stephie.

Elle se retourna et se figea aussitôt au garde-à-vous devant le commandant de la brigade. Le général à une étoile franchissait tous les jours les cinquante mètres qui séparaient sa tente de celle de Stephie. Il lui tendit un gobelet de faïence orné de l'insigne de West Point. Elle le prit par politesse.

Le général tourna les yeux vers le ciel obscurci de nuages.

— À ce qu'il paraît, le temps va se maintenir cette nuit, mais un front froid va nous traverser demain. Votre unité et vous avez assez de couvertures et de chaufferettes ?

— Oui, mon général. Ça ira. Merci.

— J'ai quelque chose pour vous.

Il fouilla dans la grande poche qui tombait de sa poitrine sur sa hanche et en sortit un ordinateur de poche fermé, qu'il ouvrit et alluma. Après un ou deux bips, il le lui tendit.

Une image de son père emplissait le petit écran à cristaux liquides.

— Rapportez-le-moi quand vous aurez fini, dit-il en s'éloignant.

Elle se laissa choir au bord de son terrier et posa la tasse de café sur un sac de sable aplati. Elle enfonça la touche « on » et vit son père s'animer.

— Bonjour, ma chérie. J'ai appris ta nouvelle affectation. Je dois dire que je dors beaucoup mieux. Ta mère m'appelle presque tous les jours depuis qu'elle a découvert que nous correspondions par e-mail. Elle m'en veut de ne pas lui donner ton adresse.

Stephie pouffa de rire.

— Ton beau-père a trouvé du travail dans une usine militaire du Michigan. Ils sont installés à Dearborn. Je leur ai dit que je te donnerais leur nouvelle adresse.

Stephie attrapa un carnet et un stylo et nota l'adresse et le numéro de téléphone.

— Ta mère a été soulagée quand je lui ai dit que ta section n'était plus au front.

Stephie serra les dents et fronça les sourcils. Sauf elle, la 3^e section regrettait nullement sa nouvelle affectation. Bien au contraire, les soldats voyaient surtout que leur court séjour en ce bas monde bénéficiait d'une prolongation. Elle avait pris l'habitude d'emprunter un véhicule tout-terrain pour se rendre sur le front visiter John et le reste de la compagnie Charlie. Parfois, elle les trouvait sur place. Parfois, ils étaient partis plonger dans la castagne. Leur nombre s'amenuisait de jour en jour. Le lieutenant-colonel Ackerman, devenu commandant du bataillon, avait nommé John au grade de capitaine.

Le stationnement au quartier général de la brigade n'offrait guère d'occasions de promotion rapide. Pas de risque d'avancement pour cause de mort au combat de votre supérieur immédiat. Jusqu'au grade de lieutenant-colonel commandant un bataillon, le taux de mortalité était élevé, mais si les bataillons manquaient souvent d'officiers, ce n'était pas le cas des brigades commandées par des généraux et des colonels.

— Enfin, continuait son père, tu seras contente de savoir que j'ai suivi tes conseils concernant ma sécurité. Je crois que la garde de la Maison-Blanche a été multipliée par quatre ou même par cinq. Ça grouille d'agents des services secrets qui ont plus l'air de fantassins que de gardes du corps. Tu vois, ma chérie, je vais bien. J'espère que toi aussi. Je pense à toi. Je prie pour toi. Je suis impatient de te revoir en chair et en os. J'irai peut-être rendre visite aux troupes, on ne sait jamais.

Il sourit, mais il y avait de la tristesse dans ce sourire.

Le message terminé, Stephie murmura :

— Au revoir, papa.

Elle posa un baiser sur ses doigts qu'elle appuya sur l'écran.

Elle finit son café en soupirant et se leva pour rendre tasse et ordinateur au général. Le personnel de nuit, qui émergeait tout frais des sacs de couchage, venait de franchir la barrière de barbelés. La dizaine de membres éreintés de l'équipe de jour qu'ils venaient relever arrivait en sens inverse pour se mettre au lit. Ils s'arrêtèrent sous les filets de camouflage, à l'entrée de la tente de polyuréthane, pour se transmettre les consignes. La 3^e section était de service vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ils dormaient sous la pluie. Dans la neige. À la merci des intempéries.

Un hurlement déchira le crépuscule, aussi terrifiant que la mort

elle-même. Une série de brèves déflagrations suivit, venue du côté des émetteurs radio de la brigade, éloignés de sept cents mètres. Le personnel d'intendance s'aplatit aussitôt au sol. Des cris fusèrent. Certains s'élancèrent vers les abris, pliés en deux, tenant leur casque enfoncé sur leur tête. D'autres s'affalaient sur place et se roulaient en boule.

Le silence revenu, Stephie marcha dans leur direction. Le bombardement éclair ne visait que les installations radio. Le grondement ne tarda pas à s'apaiser, remplacé par les éclats de rire des camarades de Stephie. Ses fantassins se tapaient la cuisse dans leurs trous refuges en montrant du doigt, entre deux gorgées de café, tel ou tel fuyard dont l'accès de panique les avait particulièrement divertis.

Stephie avisa une femme étalée à ses pieds.

— Voudriez-vous remettre ceci au commandant de la brigade ?

Le capitaine tendit le cou pour lever les yeux sous la bordure de son casque. Elle se remit debout et épousseta son uniforme.

— Merci, dit Stephie en lui confiant la tasse et l'ordinateur.

Le général sortit de sa tente et jeta un regard vers le panache de fumée qui s'élevait derrière les arbres bordant le pré.

— Bon, cria-t-il à l'adresse de Stephie et de son état-major, on déménage !

Merde ! se dit Stephie en regagnant la bordure du périmètre. Au lieu de passer une soirée tranquille, ils allaient devoir creuser de nouvelles tranchées, tendre des câbles, poser des mines, installer des fibres optiques pour l'intranet, pour, finalement tout ramasser au lever du jour, si ce n'est avant.

Quand elle relaya l'ordre, un homme lâcha un « merde ! ».

— Fermez-la et bougez-vous ! rugit-elle. Et arrêtez d'embêter le personnel de l'état-major !

Petersburg, Virginie

21 décembre, 6 h 30, heure locale

Le lieutenant Wu fut réveillé par une main posée sur son épaule. Il lui fallut un moment pour refaire surface. Dans son cauchemar, il reposait dans une fosse commune bourrée de cadavres, couvert d'une boue nauséabonde qui l'étouffait.

L'aide de camp du général Sheng, le colonel Li, était penché sur

lui, qui fut saisi d'un mal de tête immédiat. Une toux sèche lui lacéra le crâne. Il avait dans la bouche le goût de la peur et du dégoût du massacre de la veille.

— Je dois vous parler, lui dit le colonel Li.

Wu posa les pieds à terre et prit le temps d'avaler un cachet. Les antennes médicales les distribuaient largement aux soldats qui les prenaient sans trop réfléchir à leurs douleurs, physiques ou affectives.

Wu savait ce qui amenait Li. Il refuserait d'être rappelé du front. Malgré son envie de rejoindre l'état-major de Sheng. Ou Pékin. N'importe où, mais loin du carnage.

Les deux officiers passèrent devant des soldats épuisés qui tentaient des garde-à-vous avachis sur leur passage. Avec sa tenue de combat propre et bien repassée, Li se sentait mal à l'aise. Il se hâta vers la sortie et les premières lueurs d'un nouveau jour.

Wu ferma hermétiquement sa veste pour se protéger des bourrasques de vent glacé. Il ôta son casque, le temps d'enfiler un bonnet de laine. Les rues et les pelouses étaient constellées de larges cratères ouverts par les boulets d'artillerie lourde de 155 ou 175 millimètres. Les arbres aux alentours n'avaient plus d'écorce. Les maisons plus de fenêtres. Un tank chinois était en train de débarasser la chaussée d'un blindé américain qu'il remorquait avec des bruits de camion-poubelle.

— Marchons un peu, proposa le colonel Li.

Ils s'engagèrent sur le trottoir. Wu s'attendait à entendre Li lui expliquer que son affectation au front était terminée. Que le ministre de la Défense avait changé d'avis. Que Wu avait assez vu la guerre sur le terrain, ce qui n'était pas faux. Que ses grand-père ou grand-oncle étaient intervenus.

— Le général Sheng s'apprête à commettre une grave erreur, murmura Li.

Wu s'arrêta, interloqué. Il se tourna vers Li, qui continua d'un air grave :

— L'accumulation de troupes ici, au sud de Washington, n'est qu'une diversion. Sheng a ordonné une troisième invasion de l'Amérique sans en informer Pékin.

— Une invasion ? Où ?

— Droit sur Philadelphie. La marine doit attaquer et détruire en mer les deux derniers porte-avions américains, puis débarquer des troupes au chantier naval de Philadelphie pour s'emparer des deux

navires-ateliers, qui ne sont plus qu'à un mois de leur lancement. C'est une grave erreur. Nos informateurs ont de bonnes raisons de penser que les lance-missiles des navires-ateliers sont déjà opérationnels. Si c'est le cas, ils vont anéantir la flotte d'invasion et massacrer des centaines de milliers de marins et de soldats.

Le regard de Wu glissa sur un cratère où stagnait l'eau d'une conduite brisée. Une traînée de sang s'étirait en travers de la route pour s'achever en une grande flaque coagulée. Il était impossible de dire si ce sang était chinois ou américain. Ça n'avait d'ailleurs pas d'importance.

— Nous avons déjà perdu plus de deux millions d'hommes, expliqua Li à voix contenue. Ce chiffre risque d'être multiplié par deux si Sheng exécute son projet. Nous risquons de perdre la guerre et, dans ce cas, les têtes vont tomber.

— Pourquoi me parlez-vous de ça ?

Li attendit d'accrocher le regard de Wu.

— Vous pouvez empêcher l'invasion.

Petersburg, Virginie

21 décembre, 13 h 45, heure locale

Han Zhemín grillait d'impatience. Il abaissa sa vitre pour fouiller des yeux le paysage. C'était agaçant de n'obtenir de la police militaire que de vagues indications. On n'avait su que leur conseiller de suivre l'autoroute dans la direction générale de la division de Wu.

— Continuez ! cria-t-il au chauffeur par la fenêtre ouverte.

La limousine poursuivit son chemin. Han releva la vitre par laquelle s'engouffrait un vent réfrigérant. Quel imbécile ! enrageait-il intérieurement. Le Premier ministre lui avait passé un savon pour n'avoir pas été fichu de veiller sur son fils. Il y tenait, à ce gamin !

— C'est presque encore un enfant ! avait renchéri son père. Nous comptons sur toi pour le garder à l'œil !

— Et tu le jettes dans les bras des militaires !

Le Premier ministre n'était pas content.

Han laissa échapper un soupir de dépit qui résonna comme un grognement.

— Son unité n'est pas loin, annonça son assistant dans l'interphone.

Han ravala son amertume pour n'en rien laisser voir à son adjoint trop attentionné. Il avait reçu un message de Wu lui demandant de venir le voir au front. De le retrouver là où était « son unité », précisait l'e-mail. Un coup de téléphone immédiat au général Sheng lui avait apporté la confirmation que Wu avait décidé de prendre part à la guerre.

Han avait explosé en apprenant la nouvelle.

— Comment avez-vous osé le laisser partir ? avait-il pesté.

Le général Sheng avait coupé court à son emportement.

— Le ministre de la Défense m'a ordonné d'accepter la demande de Wu.

La limousine ralentit et, suivant les indications qu'il parvenait à glaner, le chauffeur quitta l'autoroute. Les deux ponts qui enjambaient l'étroite rivière avaient été détruits. La grosse voiture noire cahota sur un chemin de gravier improvisé qui contournait l'obstacle. Elle aborda presque à l'arrêt la rampe qui descendait en pente raide vers le cours d'eau. Une équipe d'ingénieurs déversait des chargements de terre et de rochers dans le lit du cours d'eau, engagés dans ce qui semblait être une lutte impossible pour maintenir un passage à gué praticable. Les matériaux étaient déposés sur une série d'énormes canalisations de ciment par lesquelles l'eau s'écoulait sans entrave. Mais à la première crue, se disait Han, les eaux emporteraient la fragile construction. Voilà qui ne faciliterait pas la tâche de Sheng.

Pendant que la voiture traversait précautionneusement, Han regarda les piles de pont écroulées quarante mètres plus loin, sur sa droite. Un ballet de lampes à souder s'activait de chaque côté de l'arche en voie de reconstruction.

Malgré le poids du blindage et des vitres pare-balles, les quatre roues motrices amenèrent sans difficulté la voiture sur l'autre rive. Là, le paysage se transformait en un campement ininterrompu. Han avait les yeux fixés sur le bord de la route. Rangés entre les arbres sous des filets, il voyait se succéder des tanks, des pièces d'artillerie autpropulsées, des véhicules blindés, des passerelles d'assaut et des milliers et des milliers de tentes. Des volutes de fumée incolores s'élevaient des cheminées aménagées dans la toile. Des compagnies entières étaient à l'exercice, en formation dans les allées tracées entre les rangées d'abris. D'autres attendaient en ligne

à l'entrée des mess. Les rares maisons devaient héberger les quartiers généraux, signalés par les command-cars hérissés d'antennes qui stationnaient à proximité.

Han estima qu'il devait se trouver sur cette position au sud de Washington plus d'un million d'hommes.

Arrivé sur les bords du Potomac, Han continua à pied. Il bénissait le froid qui gelait le sol, lui évitant d'enfoncer dans la boue jusqu'aux chevilles.

Les recrues aux yeux hagards à qui son adjoint demandait leur chemin avaient l'air transies. Des garçons de vingt ans qui se redressaient avec des allures de vieillards. Ils avaient la peau sèche et couperosée, les lèvres gercées et fendues, des voix ternes et monocordes. Et il émanait d'eux une irrévérence, un laisser-aller, un mépris palpables.

— Savez-vous, oui ou non, où se trouve l'unité ? répétait, outré, l'adjoint de Han.

Le troufion haussa les épaules. Han s'approcha et toisa l'homme. Il empestait la marijuana. Ses yeux étaient injectés de sang. Sa tenue était négligée. Ses camarades observaient la scène avec perplexité. Ils sont tous armés et, pensa Han, potentiellement dangereux.

— Qu'est-ce qu'il se passe ici ? demanda-t-il.

— Qu'est-ce z'entendez par là ? répondit l'insolent.

Des rires étouffés ponctuèrent sa remarque, à la grande satisfaction de l'intéressé.

— Que font ces troupes massées ici ? reprit Han en tendant le bras vers les bois grouillants. Qu'est-ce qu'on vous a dit ?

L'homme gloussa. Il n'avait plus besoin des encouragements de ses camarades. Sa motivation était personnelle.

— Ce qu'on nous a dit ? Le ton était moqueur. Ce qu'on nous a dit. Eh bien, que la guerre serait terminée le mois dernier, ce qui d'ailleurs est vrai pour tous les gars qu'on a enterrés le long de la route.

La colère de l'homme s'exprimait à l'état brut. Si Han ne craignait pas de défier Sheng, il était moins à l'aise avec ces hommes-là. Il regarda autour de lui. Il y avait plus de dix ans que les plus anciens des soldats n'étaient pas rentrés en Chine et si la guerre se prolongeait encore, la plupart ne reverraient jamais leur terre natale.

— On nous a dit que les Américains seraient à court d'artillerie dès les premières semaines, continuait le soldat, plus furieux que

menaçant. On n'a pas arrêté de se faire canarder et c'est pas fini ! On nous a dit qu'il n'y aurait pas d'actions de résistance parce que l'ennemi est du genre trouillard, mais on se prend des balles de fusil de chasse dans le dos quand on va chier dans la nature ou qu'on attend la bouffe.

— Quand on nous donne à bouffer ! remarqua une voix.

L'assistant de Han, effaré par ce discours rebelle, en avait la mâchoire béante et les yeux écarquillés. Han, quant à lui, dut réprimer une amorce de sourire.

— Ma question était celle-ci, précisa-t-il d'un ton pondéré. Pourquoi a-t-on massé des troupes ici ? Vous a-t-on dit quel était le but de l'opération ?

L'homme lâcha un rire impertinent et renifla pour dégager son nez congestionné.

— On nous a dit qu'on pourrait rentrer chez nous.

Il parlait d'un ton morne, blasé. Comme s'il s'agissait d'un sujet particulièrement déprimant à aborder.

— On nous a dit qu'on pourrait rentrer chez nous si Washington tombe.

Il regarda Han comme pour obtenir confirmation ou démenti.

— C'est vrai ?

Le cynique se prenait à espérer.

— À votre avis ? fit Han, narquois.

L'homme ferma les yeux, comme si ses craintes les pires se réalisaient. Il se laissa glisser le long de l'arbre auquel il s'appuyait. Han s'éloigna, perdu dans ses pensées. Du coin de l'œil, il vit son assistant décocher un coup de pied dans les jambes du soldat, qui n'eut même pas l'air de s'en apercevoir.

— Qu'est-ce que c'est que ces âneries ? tempêtait Han.

Les hommes de Wu formaient un groupe serré qui dévisageaient Han d'un air mauvais.

— Comment oses-tu aller risquer ta vie au combat ?

— Je suis un soldat, répliqua Wu d'une voix à peine audible.

— Tu n'es pas un soldat ! Tu es mon fils !

— Vous ne m'avez jamais reconnu ! rétorqua aussitôt Wu, comme s'il attendait depuis longtemps cette occasion.

Han sursauta devant cette insolence nouvelle.

— Tout le monde sait parfaitement qui tu es, marmonna-t-il pour clore le sujet.

— Personne ne sait qui je suis, fut la réponse déroutante, mais ferme de Wu.

Han n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche, ni même celui de décoder la remarque sibylline de son fils, que Wu enchaînait :

— Il faut que je te parle.

Et il s'éloigna, donnant à sa phrase la valeur d'un ordre. Son assistant adressa à Han un regard outragé.

Il suivit son fils muet jusqu'à sa limousine. Une fois les portes closes, Wu dévoila à son père le projet secret dont lui avait fait part l'aide de camp de Sheng.

— Mais je crois que le colonel Li m'a raconté des craques, conclut-il.

— Évidemment qu'il n'y a pas un mot de vrai ! s'écria Han, dont l'agitation contrastait avec l'attitude posée de son fils. Regarde toutes les troupes que Sheng a massées pour lancer une attaque terrestre contre Washington !

— Mais pourquoi enverrait-il Li me fourguer un tel mensonge ?

— Pour nous prendre, toi et moi, en flagrant délit de trahison, expliqua Han en roulant des yeux étonnés devant la naïveté de son rejeton.

— Quelle trahison ? s'insurgea Wu, soudain alarmé.

— Celle que je commettrai en transmettant les informations de Li aux Américains.

Han martelait les mots comme s'il s'adressait à un idiot. Wu ne releva pas et demanda à son père ce qu'il comptait faire.

— Je vais communiquer l'information aux Américains ! Comment peux-tu être bouché au point de ne pas comprendre, Wu ?

— Mais vous savez que ces plans sont bidons !

— Seigneur Dieu du ciel ! se lamenta Han en anglais avant de reprendre en chinois : Naturellement ! Je ne leur communiquerai pas nos vrais plans !

Han ricana. L'ingénuité de son fils le réjouissait.

— Nous devons nous emparer des bateaux-ateliers, Wu. Si Baker dégarnit ses défenses déployées autour de Washington pour repousser une invasion arrivant par la mer, Sheng foncera pour prendre Philadelphie par la voie terrestre. Tu vois, je vais aider Sheng à gagner la bataille de Washington en faisant précisément ce qu'il me soupçonne de faire depuis le début, à savoir livrer des secrets militaires aux Américains.

— Avez-vous livré des secrets militaires aux Américains ?

Han eut un ricanement désabusé.

— Non, mais je le ferais s'il le fallait.

— C'est-à-dire, traduisit Wu, que si Sheng remporte des victoires trop faciles, avec un prix en vies humaines insuffisant, vous rééquilibrerez la balance pour que le prix soit plus élevé.

— Sheng a livré des secrets aux Américains.

— Vous essayez de changer de sujet et je ne vous crois pas. La question est simple : aideriez-vous les Américains pour en retirer un bénéfice politique ?

Han sourit et se cala contre le dossier du siège.

— Il y a des questions auxquelles on ne peut répondre par oui ou par non. D'ailleurs ta question est purement hypothétique. Sheng a subi des pertes considérables, dont le nombre va être doublé ou triplé quand il s'attaquera à Washington. Sais-tu que le ministre de la Défense a « ralenti » le processus de communication aux familles des avis de décès de leurs enfants ? Une simple allusion aux victimes dans une lettre ou un courrier électronique envoie directement son auteur au front.

Han s'esclaffa tant la manœuvre de Sheng lui paraissait stupide.

— Ils ont décidé de ne plus envoyer ces avis qu'au compte-gouttes. On doit approcher le million de morts et les familles ne le savent pas.

— Je ne vous crois pas.

— Ils comptent envoyer un gros paquet d'avis vers le 15, dit Han en fouillant dans ses dossiers, non, le 16 janvier. Quand ils auront gagné la bataille de Washington. Ils expliqueront que le sacrifice était nécessaire pour remporter cette victoire grandiose sur les États-Unis d'Amérique. Mais la faille de ce beau plan par ailleurs astucieux réside dans les chiffres. Han s'efforçait de réprimer son envie de rire. Parce que, à ce moment-là, ils auront plus de morts qu'ils n'auront envoyé de soldats dans la bataille ! Je connais des journalistes d'investigation qui vont s'en donner à cœur joie ! J'y veillerai. Ainsi, la grande victoire de l'armée à Washington se transformera en drame national.

— Et si les Américains gagnent la bataille de Washington ?

Han éclata de rire, mais avec moins d'entrain.

— Tu connais mal les Américains, Wu. Ils ne tiendront pas devant Sheng. Il est tenace. Il ne les lâchera pas. Il les écrasera sous le poids de ses masses humaines et il se détruira lui-même par la même occasion. Les Américains perdront et Sheng perdra lui aussi.

Wu évitait son regard. Le silence, en se prolongeant, devenait de plus en plus tendu.

— Bien, dit finalement Wu. Je ferais bien d'aller retrouver ma section.

Comme Han ne disait rien, Wu se tourna vers lui.

— À moins, bien sûr, que le Premier ministre s'en offusque.

Han esquissa un sourire en coin. Cette fois, il comprenait son fils ; il avait assez goûté à la guerre. Wu considéra ses rangers et le fusil qu'il serrait entre ses genoux. Han, assez content de lui, appuya sur le bouton de l'interphone.

— Chauffeur, ramenez-nous à Richmond.

Quartier général de l'Administration civile, Richmond
21 décembre, 15 h 30, heure locale

La limousine de Han Zhemín se gara devant son quartier général. Son adjoint sortit et attendit un signe de Han pour ouvrir la portière.

Père et fils n'avaient pas prononcé un mot de tout le trajet. Ils avaient simplement observé par la fenêtre la fourmilière humaine et les stocks impressionnants de matériel. Wu affichait une attitude ferme, bien carré sur son siège. Il finit pourtant par rompre le silence.

— Je devrais retourner à l'état-major de Sheng.

— Quoi que tu fasses, lui conseilla son père, évite l'état-major de Sheng. Ainsi que les ports, les aérodromes et les zones de transit des armées. Débrouille-toi pour toujours te trouver en amont des cibles stratégiques. Jamais en aval. Et je t'interdis formellement de t'approcher du front. C'est un ordre. Tu m'entends, Wu ?

Wu comprenait maintenant parfaitement le plan de son père.

— Vous allez convaincre votre vieil ami Baker de dégarnir les défenses positionnées autour de Washington pour défendre Philadelphie contre une invasion, lui dit-il d'un ton accusateur. Quand Washington tombera, les troupes chinoises attaqueront Philadelphie par la terre et le président Baker sera obligé de recourir à l'arme nucléaire... comme l'avait prédit le gouvernement civil de Chine. Vous n'allez pas vous emparer du chantier naval de Philadelphie. Vous allez le détruire sous prétexte de riposte nucléaire ! Vous allez faire en sorte que les prédictions du Premier ministre se réalisent ! Vous allez pousser les Américains à recourir au nucléaire ! Et le

Premier ministre pourra alors se servir du nombre effroyable de victimes pour abattre le ministre de la Défense !

— Eh ben, tu vois ! Et tu prétendais que tu n'étais pas fait pour les affaires de la famille !

Le silence était retombé. L'humeur joyeuse du père contrastait avec la morosité du fils.

— Et si le président Baker refuse de faire appel au nucléaire ?

— Nous prévoyons toujours des plans de rechange, assura Han sans paraître disposé à en dire davantage.

Han adressa un signe de tête à son adjoint. La portière s'ouvrit.

— N'oublie pas. Loin et en amont des cibles capitales.

L'adjoint claqua la porte derrière lui.

Wu demeura un instant immobile et silencieux. Le chauffeur agrippait son volant en jetant des regards interrogateurs dans le rétroviseur. Wu enfonça le bouton de l'interphone.

— Conduisez-moi au quartier général des armées.

Washington, DC

22 décembre, 10 heures, heure locale

Le président Bill Baker et le président de la Chambre Tom Leffler inspectaient les hauts lieux de la capitale, déserte depuis l'évacuation de la population. Au pied du Washington Monument, ils serrèrent la main des derniers touristes qui s'attardaient encore dans la ville, une famille venue en excursion de son Wisconsin natal.

— Qu'est-ce qui vous a incités à venir ? demanda Baker aux parents.

— Nous voulions tout voir, expliqua la mère. Et montrer aux enfants, tant que c'est encore possible.

Les deux grands adolescents affichaient des visages sans expression. Ils venaient voir la capitale avant qu'elle tombe aux mains des ennemis. La rencontre avait assombri l'humeur des deux hommes, gardiens de l'Amérique, qui déambulaient sous les yeux attentifs de trois cents agents secrets. Les hommes et femmes chargés de la protection rapprochée de Baker portaient des lunettes noires. Leurs tenues de ville regorgeaient de munitions. Leur présence obligeait les deux politiciens à s'entretenir à voix basse.

Voyant que son vieux confrère ralentissait le pas, Baker se dirigea

vers un banc. Les agents se déployèrent autour de leurs protégés. Les voitures blindées se rapprochèrent de quelques mètres.

La bouche de Leffler s'ouvrait en permanence. Sa mâchoire s'affaissait. Il avait vieilli de dix ans au cours des deux dernières années. Baker en était effaré. Ce n'était pas à cause de la guerre, mais de la disparition de celle qui avait été sa force et sa lumière : Beth Leffler.

— Tom, dit Bill avec douceur, la Cour suprême vient de déclarer anticonstitutionnelle votre loi sur le secret d'État.

Il lui tendit un exemplaire fax de la décision. Leffler n'y jeta pas un regard.

— Écoutez, Tom, nous sommes les dirigeants de ce pays, vous et moi. S'il y a quelque chose, n'importe quoi, qui vous pose problème, nous devons en parler.

Les yeux injectés de sang de Leffler se posèrent sur Baker qui contemplait le ciel de Washington. Il reprit d'une voix lointaine :

— Il y a des gens qui pensent que les monuments que nous avons érigés dans cette ville représentent l'Amérique. Ils pensent donc que nous devons employer toutes les armes dont nous disposons pour empêcher les Chinois de s'en emparer, sinon nous perdrons la guerre ici même. Ils ne croient pas que les hommes et les femmes qui sont terrés dans les blockhaus le long du Potomac y pourront quelque chose. Alors, ils veulent que nous déployions tout ce que nous avons d'armes nucléaires, chimiques, biologiques au nord de la Virginie.

Sa voix s'étrangla.

— Jamais je ne le ferai.

Il abattit son poing fermé sur sa cuisse.

— Jamais ! Je lutterai jusqu'au dernier homme sur le dernier sommet des Rocheuses, parce que voyez-vous, Tom, il y aura toujours quelqu'un sur ce sommet qui prendra un fusil et qui continuera à se battre. C'est ça, l'Amérique, Tom ! C'est ça, l'Amérique !

Des larmes jaillirent. Dans un geste inattendu, Tom Leffler posa son bras sur l'épaule de son cadet, l'amant de sa fille, et se décida à prendre la parole.

— Je suis inquiet pour Clarissa.

— Tom, lui dit Baker d'un ton grave, je l'aime profondément. Je n'ai nullement l'intention de lui faire du mal.

Mais Leffler agitait la tête. Ce n'était pas son propos.

— Vous voulez dire que vous craignez pour sa sécurité ? demanda Baker.

Leffler poussa un long soupir, soudain nerveux, sans regarder Baker dans les yeux.

— Tom, savez-vous quelque chose au sujet de l'assassinat de la vice-présidente ?

Leffler agita encore la tête, le regard vague.

— Je jure devant Dieu que je ne savais rien.

« Savais », à l'imparfait et non au présent. Baker le croyait mais s'étonnait de ce choix grammatical.

— Tom, êtes-vous inquiet à cause du FBI ?

Leffler se tourna immédiatement vers lui. Baker murmura :

— Parce que je m'apprête à mettre Asher à genoux. La décision de justice que vous avez entre les mains signe la fin de ses méthodes gestapistes.

— Vous savez qu'ils s'en prennent à Clarissa, dit Leffler. Ils ont dit qu'ils allaient l'arrêter... pour espionnage en faveur de la Chine.

Baker se hérissa.

— Est-ce que Asher exerce des pressions sur vous, Tom ? Des menaces ? Le salopard !

Bill était encore en train de se répandre en injures quand le chef de sa garde d'agents secrets l'interrompt en s'excusant.

— Le Secrétaire d'État, monsieur le Président.

Bill prit le téléphone cellulaire sécurisé que lui présentait l'homme et jappa, encore sous le coup de la colère :

— Qu'est-ce que c'est ?

Sans se laisser impressionner, le ministre des Affaires étrangères annonça :

— Han Zhemin demande une nouvelle entrevue.

Nord de la Virginie

23 décembre, 23 h 10, heure locale

Le major Jim Hart s'agitait dans son sac de couchage. Il était tapi sous un amas de feuilles mortes au pied d'un arbre. Le froid sévissait mais le temps était sec. Il s'ébroua pour évacuer un sentiment de frustration. Un petit nuage de buée s'échappa de ses narines. Après la grande peur de la semaine précédente, son correspondant, le colonel borgne, lui avait donné l'ordre de se tenir à carreau, profil bas. Depuis, il se morfondait.

Il savait qu'il avait gagné le droit de ne rien faire. Pourtant, au fur et à mesure que les jours passaient, l'oisiveté lui empoisonnait le sang. L'action était le seul antidote à ce mal. Comme les athlètes ont besoin de se dépenser, Hart, lui, avait besoin de se battre.

Il savait aussi qu'une grande bataille se préparait. Il se trouvait derrière les lignes chinoises, à exactement vingt kilomètres du front. Il ne s'en éloignait pas, dans l'attente d'un appel. Il se cachait des hélicoptères chinois qui traversaient la vallée à basse altitude. Il fuyait les camions et les véhicules blindés qui déambulaient tranquillement sur les routes de campagne. Il évitait l'artillerie, postée sur les replats de terrain sous des filets de camouflage. D'un jour à l'autre, les longs canons déverseraient la mort sur les jeunes Américains qui défendaient leur capitale... la sienne.

Comment font-ils ? se demandait-il souvent. Rageusement. En essayant d'imaginer l'horreur de la situation qui consistait à se terrer dans un bunker en attendant la mort.

Il décida, une fois pour toutes, qu'il devait retourner au combat. Même si on l'envoyait rejoindre les lignes amies, il irait en se battant.

Et si on ne me rappelle pas ? Qui me dit qu'on ne va pas me laisser ici et me confier d'autres missions jusqu'à ce que j'en crève ? Son estomac se tordit sur un grand vide. Il aurait bien bu un peu d'eau pour noyer le goût de bile qui lui râpait la bouche. Mais il était trop fatigué. Il n'avait pas envie de réétaler un lit de feuilles sur son sac de couchage. Il devait lutter contre le froid et ses rêves éveillés de bain chaud, mais au moins vivait-il à l'air libre et non enseveli dans un bunker. Rien que le mot, bunker, lui évoquait la tombe, le mausolée ou... comment dit-on déjà ? Un sépulcre, lui souffla l'autre voix intérieure, celle qui lui tenait compagnie.

Car il se parlait de plus en plus à lui-même. Un sentiment de nostalgie l'envahit au souvenir des Lipscomb. Des contacts humains quotidiens dont il profitait alors. Quand il bavardait avec Jimmy et Amanda à leur retour de l'école. Ou avec leurs parents, après le dîner. Et voilà que j'en suis réduit à soliloquer. Il faut que je bouge ! Que j'aille faire sauter un pont. Mitrailler un convoi ! Poser des mines, nom de Dieu !

Mais son correspondant lui avait interdit de risquer de se faire prendre.

— Restez planqué, avait-il dit.

— Pourquoi ?

Le colonel des Forces spéciales, depuis son poste de commandement souterrain dissimulé quelque part dans le Maryland, avait parlé d'« atouts stratégiques de valeur nationale ». Le début de sa phrase s'était perdu dans un accès de parasites, mais il avait soudain compris qu'il était devenu un de ces « atouts stratégiques de valeur nationale ». Il était devenu trop précieux pour être mis en danger.

Lors d'un passage dans le Maryland, on lui avait donné des nouvelles de son unité — qu'il n'était pas censé avoir, mais un officier compréhensif avait passé outre. Avant le début de la guerre, le 5^e groupe des Forces spéciales avait disséminé quatre mille six cents bérêts verts dans l'Alabama et le Mississippi. Quatre mille cent d'entre eux étaient portés disparus, probablement morts ou prisonniers. Trois cents avaient été officiellement tués au combat, généralement lors d'exécutions publiques. Les deux cents restants figuraient sur des listes de prisonniers de guerre.

— Ça fait quatre mille six cents, avait observé Hart.

L'officier avait acquiescé.

— Et moi là-dedans ? Je suis là.

— Vous faites partie de la marge d'erreur.

Cette explication l'avait hanté. Dans une guerre qui se solde par des millions de morts, on n'en est plus à un près.

Peut-être que je m'en sortirai, se disait-il en contemplant le ciel étoilé, découpé entre les branches nues des arbres. Peut-être pas, tempéra son autre voix intérieure. Ça n'avait pas vraiment d'importance.

Quartier général de l'Administration civile, Richmond
24 décembre, 16 heures, heure locale

Han était assis à sa table, au troisième étage d'un immeuble de bureaux. Au départ, son quartier général devait être installé dans la demeure du gouverneur de l'État, mais une unité de la Garde nationale l'avait détruite avant de battre en retraite. On n'avait rien trouvé de mieux que ce bâtiment vétuste qui abritait anciennement une compagnie d'assurances. On finissait d'aménager le quatrième étage. Han espérait que, dans cet environnement relativement confortable, il se sentirait plus à l'aise.

Une explosion ébranla soudain portes et fenêtres et mit Han sur le

qui-vive. Il n'avait pas entendu la sirène annonçant les raids aériens. La déflagration avait éclaté dehors, tout près. Des rafales de mitrailleuses lui répondirent aussitôt.

Le cœur de Han se figea dans sa poitrine. C'est pour moi, se dit-il. Il alluma l'écran des caméras de surveillance, dont le moniteur, encastré dans son bureau, offrait une vue de sa salle d'attente. Il vit des soldats en uniforme, sa garde personnelle — ou des imposteurs — s'y précipiter.

La porte s'ouvrit brutalement. Han bondit sur ses pieds. Une bande d'hommes en armes envahit la pièce. Il se raidit. Mais au lieu de décharger leurs armes sur lui, ils encerclèrent son bureau.

— Baissez-vous, monsieur l'administrateur, cria l'un d'eux.

Il se sentit agrippé par les bras et plaqué au sol.

Sa cage thoracique heurta douloureusement le pied de son fauteuil. On le maintenait face contre terre sous son bureau, qui était blindé.

Les soldats n'étaient pas là pour le tuer, mais pour le protéger. Han respira. Les coups de feu qui martelaient le sol ne pouvaient altérer le soulagement qui l'avait envahi. Il s'appuya à l'un de ses voisins pour se caler dans une position plus confortable, sous le bouclier de son bureau et de ses gardes du corps. La radio dont l'un d'eux était équipé les informait du déroulement de l'attaque du quartier général de Han par un groupe de partisans.

— Ils sont dans l'escalier ! Ils sont dans l'escalier !

Le cri s'échappait des écouteurs du soldat le plus proche. Des tirs d'armes automatiques cinglaient le béton à sa porte.

— Tous dans le couloir ! Ils s'apprêtent à charger ! Lancez des grenades ! Des grenades !

Une douzaine d'explosions se succédèrent en chapelet. Le bâtiment entier vibra. Des rafales de mitraillettes suivirent. Puis plus rien. Le silence.

— Le bâtiment est dégagé.

L'écran humain se désagrégea pour libérer Han. Joyeux, celui-ci se leva et épousseta son costume.

— Je veux un rapport complet sur l'intrusion de ces partisans, déclara-t-il en congédiant les soldats.

Un militaire au regard sombre attendait sur le canapé de la salle d'attente, son fusil posé sur les genoux. Il semblait parfaitement indifférent à la brève échauffourée qui venait de se dérouler pratiquement sous yeux. Il portait un treillis crasseux. Tenait son casque

dans ses mains. Ses cheveux ras formaient à peine un duvet sur son crâne hâlé. Une longue estafilade écarlate lui barrait le cou. Il regardait Han droit dans les yeux.

— Qui c'est, ça ? demanda Han à son assistant quand la porte fut fermée.

— Il est arrivé à l'improviste. Pas sur... Il toussa. Pas prévu sur le carnet de rendez-vous, qui est plein. Mais il refuse de partir. J'ai appelé la sécurité, mais, comme vous avez vu, ils étaient occupés ailleurs.

— Qu'est-ce qu'il veut ? Han renifla. Allez donc voir s'il n'y a pas quelque chose qui brûle. Je sens comme une odeur.

— De fumée, monsieur. Oui, je la sens aussi. Vous parler, monsieur. Il veut vous parler.

Han s'énerva.

— Vous devriez me prévenir dans ces cas-là !

Il actionna la commande de l'écran, qui jaillit sur son bureau. Quelques manipulations de touches et la caméra se fixa sur l'officier.

— Nous ne savions pas si nous pouvions lui faire confiance.

— Comment a-t-il pu entrer ici avec une arme ? s'étonna Han. Évidemment, vous pouvez lui faire confiance. Il est assis dans une salle d'attente et il attend. Faites-le entrer.

L'assistant hocha la tête, de l'air de dire que cela avait toujours été son intention.

— Bien, monsieur !

L'officier fut introduit dans le bureau. Il déposa délicatement son fusil contre une chaise près de la porte, sous le regard attentif de Han, qui entendit le déclic du taquet de sécurité.

Malgré son grade, l'homme ne devait pas avoir plus de trente ans. Il en allait ainsi en temps de guerre. Cinq ou six ans après leur incorporation, les vingt ans qui avaient survécu se retrouvaient à la tête d'une compagnie. Et les trentenaires commandaient des bataillons de six cents gamins de dix-huit ans.

L'officier se planta au garde-à-vous devant le bureau et salua.

— Que puis-je pour vous, major ? demanda Han d'un ton aimable.

— L'armée s'apprête à massacrer mes hommes, monsieur. Elle a l'intention d'exécuter toute mon unité. Quatre cents hommes.

— Pour quel motif ?

— Désertion. On les a parqués derrière des grillages dans un lycée, au nord de la ville.

Han soupesait les éléments de la situation. Cet homme servait-il un piège tendu par Sheng ? Ses hommes étaient-ils vraiment coupables de quelque acte de trahison dûment prouvé ? L'intervention de Han constituerait-elle une ingérence du pouvoir civil dans l'ordre et la discipline bien rodée de l'armée ? Voilà qui ne serait pas toléré par le ministre de la Défense ni défendable par le Premier ministre.

Ou fallait-il n'y voir que ce que cela avait l'air d'être, le plaider d'un homme fidèle à sa conscience, et donc l'occasion que Han attendait d'échapper au carcan de son « carnet de rendez-vous » officiels ?

— Pourquoi votre unité est-elle accusée de désertion, major ?

L'homme s'anima soudain.

— C'est n'importe quoi !

Il se pencha et avança les mains pour les poser sur le bureau, mais, en voyant Han se reculer sur son siège, il se ravisa et resta droit comme un I.

— Mon bataillon du génie a reçu l'ordre de transférer nos ponts mobiles dans une zone que nous avons trouvée encore occupée par des troupes américaines retranchées.

— Le Potomac ne serait-il pas l'objectif final de vos opérations ? le coupa Han.

L'homme demeura un moment interdit et ne répondit pas. Il regarda autour de lui. Le décor formel du bureau comportait d'inévitables drapeaux amollis et d'ennuyeuses photos officielles. Han attendait. Le major déglutit et hocha la tête.

— J'ai expliqué par radio que nous ne pouvions pas aller plus loin parce qu'on nous tirait dessus. Le commandant du régiment m'a répondu que si la position était aux mains de troupes ennemies, nous n'avions qu'à laisser nos véhicules et nous en emparer. Mais les Américains étaient enfouis dans des bunkers placés au-delà d'un champ de tir dégagé sur plusieurs centaines de mètres ! Ils avaient posé des mines qu'il fallait neutraliser ! Placé des tanks et des obstacles qu'il fallait supprimer ! Le tout sous des tirs nourris ! Je me suis dit qu'il devait y avoir une erreur et je me suis adressé directement au quartier général de la division.

Votre premier acte séditieux, se dit Han non sans une certaine satisfaction. Jusque-là, l'histoire du bonhomme tenait debout. Il

avait grillé la voie hiérarchique en passant outre son supérieur obtus. Si tel était son tempérament, il était logique qu'il en réfère en dernier ressort à l'administrateur civil dont l'autorité chapeautait aussi le corps militaire.

— Pendant mon absence, poursuivait le jeune officier, mes hommes ont été pris sous le feu de l'artillerie ennemie. Mon second a ordonné un repli tactique pour sortir de la zone d'impact. Et alors il est tombé nez à nez avec le commandant du régiment, qui appliquait pour me convaincre de passer à l'attaque. Je ne sais pas exactement ce qui s'est passé ensuite. Toujours est-il que le commandant a piqué une crise, a lancé des ordres... Mes hommes n'ont pas bougé... Il a exécuté six de mes officiers, sur place, avec son pistolet.

Han hocha la tête. C'était un récit tout à fait plausible. Pour couvrir l'erreur, le commandant du régiment en question n'avait plus qu'à mettre tout le monde aux arrêts, en veillant soigneusement à l'exécution.

— Tout mon bataillon est détenu dans ce camp. Quand je me suis présenté, on m'a envoyé bouler en me disant qu'il était trop tard. Qu'une cour martiale les avait tous condamnés à mort, les quatre cents !

— Et vous, vous ne faites pas l'objet de la même condamnation ? Ce commandant de régiment ne m'a pourtant pas l'air d'être du genre indulgent !

— Il est mort. Pendant que la police militaire désarmait mes hommes, l'un d'eux l'a abattu.

Han secouait doucement la tête, le temps de laisser les pièces du puzzle se mettre en place. Il n'y avait rien à redire. Tout concordait.

— Et qu'est-ce que vous attendez de moi au juste ?

— Je vous demande seulement de faire ce qui vous paraît juste, monsieur l'administrateur, dit simplement l'homme, les yeux baissés.

Cette phrase évasive relevait-elle du respect ou de l'incitation à l'illégalité ? Il lui demandait de commettre un délit fatidique, de braver un interdit en intervenant ouvertement dans le jeu de la justice militaire, un organe vital de l'armée.

— Comment êtes-vous arrivé ici ? demanda Han à son interlocuteur qui ne semblait pas comprendre. En voiture ? Vous avez un véhicule ?

— Un tout-terrain. Il est garé dehors.

Il pointa un doigt vers la fenêtre.

Han se leva pour aller observer la rue. Un véhicule tout-terrain décrépit était stationné le long du trottoir.

— Allons sauver vos hommes, major, déclara Han. Mais il faut d'abord que j'aille me changer.

Han roulait seul à bord de sa limousine blindée précédée par la guimbarde du major, avec son escorte habituelle de véhicules de combat bourrés de soldats chargés de sa sécurité.

Quand ils atteignirent le lycée, les sentinelles ouvrirent les barrières. Han remarqua avant tout les projecteurs du stade dont la lumière aveuglante faisait paraître le ciel plus obscur. De longues fosses creusées au bulldozer attirèrent son regard. Il fit arrêter le convoi à l'entrée du stade et, là, il sortit.

L'air avait fraîchi. L'assistant de Han le rejoignit et lui dit, en grelottant :

— Vous avez eu raison de prendre votre blouson, monsieur.

L'homme avait gardé son costume rayé et son fin manteau de laine. Han était brièvement passé chez lui pour enfiler des sous-vêtements chauds, des bottes, un jean noir et ce blouson de ski qu'il avait payé trois mille dollars. Il enfonça son bonnet de ski sur sa tête et tira sur ses gants.

Le major les avait rejoints ; ils se dirigèrent alors vers le stade.

Des milliers de jeunes soldats s'y tenaient à genoux, les mains croisées sur la tête, entourés d'un cercle de mitrailleuses braquées sur eux. L'arrivée des trois hommes fit sensation. Sur une petite estrade se trouvait une longue table couverte de tissu vert, sans doute dressée pour les trois juges du tribunal militaire. L'audience avait dû être vite expédiée. Il faisait un froid de chien.

Le commandant du camp formait des pelotons pour procéder à l'abattage des prisonniers. Pour un non-initié, le processus pouvait paraître simple. Mais Han savait d'expérience que pour mener l'opération à bien sans encombre ni surprise, il fallait veiller aux moindres détails. La méthode généralement appliquée dans l'armée consistait à gracier l'homme le plus méritant dans chaque tranche d'exécution. Ainsi, l'ensemble se laissait conduire au supplice dans l'espoir d'être celui à qui on accorderait la vie sauve.

La vilaine astuce, c'est que le pardon était faux. Les hommes ainsi sauvés n'obtenaient d'autre récompense que de faire partie de la dernière tranche exécutée.

Le colonel commandant du camp cachait mal sa surprise en avançant à la rencontre de Han. Les gardes du corps affectés à sa sécurité, une vingtaine de soldats bizarrement vêtus d'uniformes de cérémonie, semblaient ne pas trop savoir ce qu'on attendait d'eux. Le colonel et ses subordonnés saluèrent Han, qui affecta la plus parfaite indifférence. Il promenait son regard sur la foule des prisonniers. Tous avaient les yeux fixés sur lui. Même les gardes le dévisageaient. Les hommes qui pointaient les mitrailleuses sur leurs camarades regardaient aussi. Et attendaient. Ils attendent quoi ? se demandait Han. Que se trame-t-il dans le cœur de ceux qu'on a désignés comme bourreaux ?

Il décida de passer outre la hiérarchie. Il monta sur l'estrade et ouvrit le micro posé sur la table. Le déclic se répercuta dans les haut-parleurs du stade.

Il adressa son regard non pas aux quatre cents déserteurs mais aux dizaines de gardes armés qui les tenaient en joue. Le commandant du camp et ses acolytes s'échangèrent des coups d'œil stupéfaits.

La voix de Han tonna dans les haut-parleurs.

— Arrêtez ce crime ! Arrêtez cette horreur ! Immédiatement !

Les têtes des prisonniers pivotèrent de droite et de gauche ; les gardiens, eux, ne quittaient pas Han des yeux.

— Vous n'êtes pas des bouchers !

Les mots rebondissaient sur les gradins déserts.

— Ces hommes sont des êtres humains. Des soldats, comme vous, embarqués dans cette guerre terrible.

Rien, apparemment, n'avait changé. Les gardes tenaient toujours leurs armes braquées sur les prisonniers. Les prisonniers avaient toujours les mains croisées sur la tête. Mais un phénomène subtil, invisible craquelait le tableau. Les justifications sur lesquelles reposait l'obéissance des bourreaux aux ordres de leurs supérieurs commençaient lentement à s'effriter.

— Vous avez tous assisté au jugement prononcé par cette pseudo « cour martiale » ! lança Han d'un ton accusateur. Était-il juste ? Est-ce que chacun de ces hommes a été convaincu de trahison envers son pays, avec assez de preuves pour être condamné à mort ?

Le volume du son était réglé au maximum. Le président du tribunal militaire avait sans doute ainsi voulu amplifier son autorité. Tel un dépositaire de la voix divine, il poursuivit son appel à ces hommes dont le sentiment d'humanité avait été si longtemps refoulé.

Les armes commencèrent à fléchir dans leurs mains. Des discussions animées naquirent sur leurs lèvres closes par la culpabilité. Han mit fin à son discours quand il le sentit inutile. Les prisonniers perçurent eux aussi sa victoire. Les canons des mitrailleuses brandies à l'affût sous les toiles des camions disparurent. Les gardes, délaissant les prisonniers, se rassemblaient pour parler entre eux, le fusil en bandoulière.

Les centaines de bras repliés des prisonniers retombèrent à la verticale. On vit des larmes. Des embrassades. Des hommes qui s'étaient dans l'herbe, vaincus par un épuisement autant physique que psychologique.

La tension revint quand le commandant du camp surgit au côté de Han. L'homme était à la fois furieux et terrifié. Son regard allait des prisonniers aux gardes, des gardes à Han. Tous soutenaient son regard. Tous étaient ligués contre lui.

Le plus grand danger venait des gardes. À voir leur rictus hostile, la façon dont ils agrippaient leurs armes, Han ne doutait pas de l'imminence de la mutinerie. Le colonel non plus. La bouche contractée par la colère, il foudroya Han du regard et s'empara du micro, qu'il serra dans sa main gantée. Han le lui abandonna. L'écho du geste répercuté par les haut-parleurs fit un bruit de gifle. Le grognement féroce du colonel n'échappa à personne. Il enrageait. Ses yeux lançaient des éclairs.

Han avait toujours trouvé que l'armée représentait une métaphore de la prison, dont les soldats seraient les détenus. Et il savait qu'il n'y avait rien de pire pour un officier de l'armée chinoise que de perdre le contrôle de ses troupes.

Le colonel jeta un dernier coup d'œil à ses hommes et choisit la voie la plus raisonnable : l'ordre plutôt que le chaos. Et l'ordre le plus facile à obtenir était dans la voie déjà prise.

— Libérez les prisonniers ! ordonna-t-il d'un ton brusque.

Une clameur de joie s'enfla aussitôt. Les hommes s'étreignaient, s'enlaçaient, embrassaient leurs bourreaux potentiels. Au milieu de l'agitation grandissante, Han s'approcha du major, assailli par des soldats euphoriques. Certains se précipitèrent vers Han, qui arrêta d'un geste ses gardes du corps déjà prêts à faire feu. Ils agrippaient le bas de son pantalon en pleurant des remerciements. Han adressa un signe au major rayonnant de bonheur.

— Merci, monsieur l'administrateur ! cria-t-il pour couvrir le brouhaha.

Han avait perdu de vue ses gardes du corps, emportés par le flux joyeux de la foule.

— J'ai un service à vous demander ! hurla Han en retour.

— Tout ce que vous voudrez ! assura le major enchanté.

Han gara le 4 × 4 brinquebalant du major au bord d'une route déserte du nord de la Virginie. Un air glacé flottait, immobile, sur la nuit noire. Le ciel scintillait d'étoiles.

Il remonta jusqu'à son cou la fermeture à glissière de son blouson et enfila son bonnet de laine. S'il ne s'était pas trompé, le passage des lignes que lui avaient indiqué les Américains devait se trouver à moins d'un kilomètre. Il partit à l'assaut d'une colline peu élevée, hérissée d'arbres.

Une odeur de feu de bois planait dans l'air vif. En arrivant en haut du coteau, il en vit la provenance. Han se dirigea vers le hameau lové en contrebas. La curiosité l'emportait sur la prudence. Il jetait des coups d'œil aux fenêtres. La plupart des habitations paraissaient abandonnées. Celles, rares, dont les cheminées répandaient sur la vallée un chaleureux parfum d'hiver étaient faiblement éclairées aux chandelles.

Il aperçut dans l'une d'elles une vieille dame. La frêle silhouette aux cheveux blancs était assise dans un fauteuil, engoncée dans une grosse veste, les genoux enveloppés dans une épaisse couverture. Han pouvait comprendre qu'elle ait voulu rester chez elle quand tout le monde fuyait devant l'avancée des troupes chinoises. Elle était âgée. Ce qui l'étonnait, c'est qu'elle ait pu croire qu'elle survivrait à l'hiver.

Quelque chose bougea dans la maison. Il se tassa tout près du sol. Deux jeunes enfants en pyjama, un garçon et une fille, surgirent au côté de la vieille dame. L'un tenait une tasse, l'autre une assiette. La vieille dame sourit, leur caressa la tête et prit leurs présents. Han s'approcha d'une autre maison. Là, des enfants secouaient des paquets-cadeaux disposés au pied d'un sapin de Noël chargé de décorations. Leurs parents vinrent s'accroupir près d'eux dans la lueur vacillante des bougies. Une réflexion du plus jeune garçon déchâna leurs rires.

Han continua son chemin en direction du front. Le mot paraissait incongru en cette nuit sereine. Les fusils, bombes et mitrailleuses se taisaient. Un calme paisible marquait la veille de la gigantesque bataille qui déciderait du sort de la capitale des États-Unis.

Pour une autre raison, le mot « front » semblait bien mal choisi. Comme on l'avait assuré à Han, les troupes chinoises brillaient par leur absence. L'armée de Sheng ne craignait pas d'attaque imminente. Elle ne pouvait pas simultanément se rassembler en masse pour préparer l'offensive et s'étirer le long d'une ligne continue de blockhaus. Elle prenait donc du recul, se réservait un vaste espace pour manœuvrer à l'abri des regards des espions. Les détecteurs électroniques suffisaient à déceler les tentatives d'infiltration de petits groupes en territoire occupé. Les patrouilles de sécurité qui surveillaient les nombreux barrages routiers que Han avait eu à franchir pouvaient se charger des intrusions isolées.

La marche se révéla plus compliquée dans le bois dense qui s'étendait au-delà de la petite bourgade. Les branches, invisibles dans le noir, accrochaient sa veste et lui griffaient le visage. Le terrain devint moins sûr encore quand il fallut escalader la pente. Il s'immobilisa plusieurs fois, persuadé d'avoir entendu un bruit. Une fois au sommet, il aperçut dans la vallée ce qu'il cherchait, le cours d'eau qui marquait la frontière des territoires chinois.

La rivière était certainement indiquée sur les cartes. Elle constituait une démarcation claire pour les cartographes de Sheng. Une lisière commode entre les zones amies et ennemies. Un bon moyen, fourni par la nature, d'empêcher les chefs de guerre d'outrepasser les limites fixées à l'avance.

La brise cessa un instant de souffler. Les mêmes bruits indistincts lui parvinrent. C'étaient des voix. Des chants. Il tendit l'oreille sans pouvoir en repérer l'origine ni la langue. Il lui fallut atteindre le ruisseau pour déceler que la musique provenait de l'autre rive, des bunkers américains perchés sur la butte en face. Han s'arrêta pour reprendre son souffle et écouter.

Il ne distinguait pas toutes les paroles, mais il était question d'un tambour. Les voix d'hommes et de femmes mêlées reprenaient ensemble l'étrange refrain. « Pom, dom, pom, pom, pom. » Un chant de Noël mélodieux, émouvant, fredonné à voix contenue par des centaines de soldats.

Il n'eut aucun mal à trouver un gué pour franchir le ruisseau. Quand il posa le pied sur l'autre berge, le chant s'était éteint. Il entendit comme un froissement au loin. Puis plus rien. Trois pas plus loin, il s'arrêtait encore pour scruter la pénombre.

Les buissons s'agitèrent près de lui. Des silhouettes fondirent sur lui et le plaquèrent au sol. Il se retrouva face contre terre, les mains

coincées derrière le dos. Il sentit contre sa joue le froid baiser d'un canon.

— Pas un mot, lui souffla-t-on en anglais.

Han poussa un soupir de soulagement. Il était en sécurité.

TROISIÈME PARTIE

« J'ai vu la guerre. J'ai vu la guerre sur terre et sur mer. J'ai vu le sang couler des plaies des blessés. J'ai vu s'étouffer des hommes aux poumons gazés. J'ai vu les morts dans la boue. J'ai vu des villes détruites. J'ai vu deux cents hommes revenir du front, épuisés et boitant, seuls survivants d'un régiment de deux mille soldats envoyés au combat quarante-huit heures plus tôt. J'ai vu des enfants affamés. J'ai vu la douleur des épouses et des mères. Je hais la guerre. »

Franklin Delano Roosevelt,
Discours de Chautauqua, État de New York (1936)

Camp David, Maryland
24 décembre, 23 heures, heure locale

Han se chauffait près du feu qui pétillait agréablement dans la pièce confortable ornée de boiserie et de tapis moelleux. Il se frottait les mains au-dessus de la flamme quand Bill Baker entra.

— Voici Mlle Clarissa Baker, annonça Bill en lui présentant la jeune femme qui l'accompagnait.

Han ne s'y attendait pas. Il haussa les sourcils et prit dans la sienne la main tendue de Clarissa, qu'il serra lentement. Un geste intime plus qu'une poignée de main.

Baker expliqua :

— Clarissa dirige le service chinois des Affaires étrangères. Étant donné l'intérêt naturel qu'elle porte à la politique chinoise, elle a demandé à te rencontrer.

— J'en suis ravi, assura Han d'un ton aimable.

— Oh ! pas du tout, protesta Clarissa en agitant la tête. Je voulais seulement...

Mais Han s'empara de son bras et la conduisit vers un canapé près de la cheminée où il s'assit à côté d'elle. Baker considéra Han d'un regard noir avant de se poser sur une chaise, en face d'eux.

Han échangeait des plaisanteries en chinois avec Clarissa. Elle répondait avec aisance. Les services secrets ne s'étaient donc pas trompés : elle parlait couramment. Il la félicita. Baker attendait stoïquement que Han lui accorde son attention pour reprendre la

conversation en anglais. Quand celui-ci se tourna enfin vers lui, tout sourire, ce fut pour demander :

— J'espère que vous avez veillé à ce que cette entrevue reste secrète. Je prends un risque personnel.

— Officiellement, je suis ici pour Noël, assura Baker.

Han hocha la tête, sourit et adressa un clin d'œil à Clarissa, ce qui mit Bill en rage. La vérité officieuse, disait sa mimique, c'était que le Président et sa maîtresse se payaient une escapade amoureuse. Assise au bord du siège, Clarissa regardait Baker.

— Parfait ! se contenta d'approuver Han.

Clarissa se leva.

— Je crois que je ferais mieux...

Han se leva à son tour.

— Il n'y a pas de problème. Restez, je vous en prie. Vous avez certainement l'accréditation nécessaire.

Baker ne lâchait pas Han des yeux. Il avait l'air soupçonneux et mécontent.

Clarissa insistait.

— Il vaut mieux que je vous laisse tous les deux.

— L'armée chinoise projette d'envahir Philadelphie par la mer, dit Han précipitamment.

Bill bondit sur ses pieds. Han poursuivit :

— La concentration de troupes au sud de Washington n'est qu'une diversion. Le gros des troupes que vous croyez amassées actuellement au nord de la Virginie se trouvent en fait à bord de transporteurs qui se dirigent vers le chantier naval de Philadelphie.

Han s'interrompit, enchanté, et regarda alternativement Clarissa Leffler et Bill Baker, stupéfaits.

— Le général Sheng a l'intention de s'emparer de vos deux bateaux-ateliers intacts.

— Pourquoi me dis-tu cela ?

Han planta son regard dans les yeux de Baker.

— J'ai une dette envers toi.

— Foutaises ! rétorqua Bill.

Han sourit.

— Disons alors que nos intérêts se rejoignent. Vous voulez la défaite de l'armée chinoise et moi aussi.

— Qu'attends-tu en retour ?

Han haussa les épaules et esquissa une grimace.

— Rien. C'est cadeau.

Les deux hommes se faisaient face. Le regard de Clarissa allait de l'un à l'autre.

— Tu veux que je fasse échouer votre invasion ? Que je massacre vos soldats ? Pourquoi ?

— Demande à ta chef du département chinois, répondit Han sur le ton de la plaisanterie, avec un sourire à l'adresse de Clarissa.

*Salle du Conseil de la Maison-Blanche
25 décembre, 2 h 30, heure locale*

La foule des conseillers entassés dans la salle souterraine entou-
raient de leur silence Bill et Clarissa, écrasés sous le poids de la déci-
sion à prendre. Chacun des hommes et des femmes présents, qui
dirigeaient tous les puissants services dont dépendait la sécurité du
pays, en sentait peser le fardeau sur ses épaules. Pour sauver
l'Amérique, il leur fallait discerner la vérité du mensonge. Ils
devaient accorder ou non leur confiance. Tel était le choix.

Ils se repassaient indéfiniment une vidéo des révélations de Han
Zhemín, filmées de dix angles différents par autant de caméras
cachées. L'incrédulité déclenchait des soupirs et des hochements de
tête. Mais ils étaient tous piqués raides sur leurs sièges, sans oser
émettre un avis.

Le ministre de la Défense Bob Moore fut le premier à parler.

— Soit il dit la vérité et ils vont contourner nos lignes par la mer,
soit ce salopard ment et ils vont foncer tête baissée dans nos lignes
de défense de Washington. Si nous nous trompons, nous perdons la
guerre.

— Mais il dit la vérité ! s'exclama Clarissa.

Bon nombre de regards foudroyèrent la fonctionnaire subalterne
qui se permettait d'intervenir dans un échange entre le Président et
son ministre. Bill écouta avec attention ce qu'elle exposait avec
animation.

— La lutte pour le pouvoir entre les dirigeants civils et mili-
taires en Chine entre dans une phase critique ! Vous avez tous lu les
rapports qui nous parviennent de Pékin. Pourquoi le ministre de la
Défense aurait-il fait arrêter le commandant du district militaire de
Pékin si ce n'est parce qu'il a comploté contre lui ? Il devait préparer
un putsch ! Personne n'est mieux placé en effet pour virer le ministre

de la Défense que celui qui commande les troupes postées dans la capitale et autour ! Ce général n'a certainement pas mijoté son coup tout seul. Or il n'y a eu aucune autre arrestation.

— Ce qui veut dire ? demanda son supérieur, le secrétaire d'État Dodd, d'un ton glacial.

— Que les civils sont forcément derrière.

Cette conclusion hâtive provoqua un frémissement dans l'assistance.

— C'est le moment ou jamais ! insistait-elle, malgré l'agitation ambiante. Han Zheming s'efforce de faire en sorte que nous, les Américains, nous gagnions cette guerre. Il nous offre la victoire parce que seule une défaite sanglante de l'armée peut rétablir l'équilibre du pouvoir dont la balance penche un peu plus en faveur des militaires à chaque morceau d'Amérique qu'ils nous prennent.

Les têtes se tournaient, des regards furtifs transmettaient des commentaires muets, mais personne n'osait critiquer ouvertement l'analyse de Clarissa. Tous décidèrent par accord tacite que le moment n'était pas encore venu d'exprimer une opinion.

Tous sauf un.

— Il y a plus de trois millions de soldats chinois massés au nord de la Virginie, observa Richard Fielding.

Il s'adressait, non pas à Clarissa, mais au président Baker.

— Ils sont bien réels. Nous avons là-dessus des renseignements fiables, vérifiés sur le terrain. En revanche, où est cette flotte d'invasion mythique ?

Bill se tourna vers l'amiral Thornton, le chef des opérations navales.

— Avez-vous remarqué une activité de la marine chinoise qui pourrait ressembler à des préparatifs d'invasion par la mer ?

— Non, monsieur le Président. Rien. Mais...

Baker attendit et, comme rien ne venait, demanda :

— Mais quoi ?

L'amiral pressa ses lèvres dont une commissure se retroussa comme pour sourire.

— Mais nous ne le saurions pas forcément.

Son menton s'affaissa. Il détourna les yeux pour éviter de croiser un regard.

— Nous n'avons pas vu venir l'invasion qui a déferlé sur la côte ouest. Nous n'avons rien vu venir. Nous avons des sous-marins à l'affût. Des avions d'observation. Des patrouilles de surface. Ils sont

passés au travers. Ils ont détruit les systèmes d'écoute que nous avions implantés au bord du plateau continental à l'aide de submersibles téléguidés naviguant à des profondeurs extrêmes. Nous doublerons, nous triplerons même les patrouilles, mais ce que je veux vous dire, monsieur le Président...

— Je comprends, assura Baker. C'est enregistré.

— Je suis désolé, déplora l'amiral. Vraiment désolé.

Le moment n'était pas aux précautions oratoires. La situation réclamait des réponses directes. Bill acquiesça.

— Donc ce que dit Han est peut-être vrai ! s'écria Clarissa, saisissant l'occasion.

Thornton haussa les épaules.

— Pourquoi Han mentirait-il ? demanda-t-elle à l'assistance, de plus en plus sûre de pouvoir les convaincre. Pourquoi souhaiterait-il la victoire de l'armée ?

— Parce qu'il est chinois, proposa tranquillement Richard Fielding.

Personne ne se décidait encore à intervenir dans le débat. Le silence retomba sur la salle du Conseil.

Le général Cotler, chef de l'état-major interarmes, résuma la situation :

— Nous ne pouvons en défendre qu'une, monsieur le Président. Washington ou Philadelphie ?

Tout le monde se tourna vers Bill, attendant sa décision. Il s'en moquait. Il n'avait cessé d'observer Clarissa et s'en voulait des soupçons qu'il sentait s'insinuer en lui. Je fais de la paranoïa, se rabroua-t-il. Mais c'était devenu chez lui une seconde nature. Une réaction d'autodéfense. Ou de survie. Et ça ne le lâchait pas. Ça l'amenait à douter. Ça l'amenait à surveiller Clarissa.

— Faites-vous confiance à Han Zhemin ? s'enquit Richard Fielding.

Quelque chose dans sa manière de poser la question induisait la réponse de Bill, le choix qu'il allait faire. Il regarda Fielding, puis Moore, puis Clarissa.

— Nous allons défendre Philadelphie, déclara-t-il simplement. Elle sourit.

— Tu me rejoins ? demanda Clarissa avant de passer la porte de la salle du Conseil en ébullition.

Les fonctionnaires allaient et venaient, portant des tours de Pise

de dossiers. Généraux et colonels s'activaient, soudain transformés en ruche grouillante par le complet changement de stratégie décrété par Baker.

— J'ai beaucoup à faire, marmonna Bill en guise de réponse.

Clarissa lui adressa un sourire compatissant. En fait, elle ne se tenait plus de joie.

— Tout ira bien, murmura-t-elle. C'est l'occasion que nous attendions tous.

Malgré l'heure tardive, elle était en pleine forme, presque excitée. Bill n'avait pas le cœur à lui rendre son sourire. Elle s'avança, mais réprima l'impulsion qui la poussait à l'embrasser. Elle rit pour se moquer d'elle-même, s'effleura le front et se mit la main devant la bouche. La seule manifestation d'intimité qu'elle s'autorisa consista à lui serrer la main et à se pencher pour lui chuchoter à l'oreille :

— Je passe rapidement à mon bureau et, ensuite, nous pouvons nous retrouver en haut.

Bill hocha la tête et la regarda s'éloigner. Il était encore là, bien après son départ, quand Richard Fielding surgit à son côté.

— Évacuez la salle du Conseil, lui dit Bill à voix basse. Renvoyez tout le monde sauf l'essentiel.

Quand la porte se referma sur la pièce à nouveau calme, elle parut presque vide. En face de Bill se tenaient les quelques hommes qui formaient le cœur du Conseil national de sécurité. Il agrippa le dossier de sa chaise et considéra l'assistance. Il ne regrettait pas sa décision. Il la déplorait.

— Han Zheming ment, déclara-t-il. Nous défendrons Washington contre une offensive terrestre avec tous les soldats, marins et aviateurs dont nous disposons. Mais nous leur ferons croire que nous voulons défendre Philadelphie. Ce sont les ordres.

Le plan de Baker suscitait chez les personnes présentes des réactions diverses et variées. Le directeur de la CIA n'était pas le moins perplexe. Bill lui adressa un signe.

— Venez avec moi, lui dit-il en se dirigeant vers la porte.

Département d'État, Washington
25 décembre, 3 h 15, heure locale

L'humeur de Clarissa virait au noir au fur et à mesure qu'elle avançait dans la lecture du message électronique. Sa gorge se nouait.

Sa bouche s'asséchait. Elle branlait du chef involontairement en répétant :

— Non ! Non ! Non !

Elle relut le message avec attention.

Voici venue l'heure pour tous les hommes de bonne volonté de voler au secours de leur parti. Le pays vacille au bord de la défaite et de l'anéantissement. Nous ne voyons pas venir de nouveaux plans pour gagner la guerre. Aucune lueur permettant d'espérer autre chose au terme de cette épreuve que l'assujettissement, État par État, de notre terre par les Chinois. Le gouvernement actuel est incapable d'élaborer une stratégie visionnaire qui nous conduise à la victoire. Nous n'avons plus le choix. Nous ne nous laisserons pas reléguer dans l'ombre. L'heure est venue de passer à l'action. Tenez-vous prêts.

Prêts ? Prêts ? Prêts à quoi ? Clarissa était effondrée. Que faire ? Que faire ?

Rongée d'inquiétude, elle effaça le message à l'aide du logiciel fourni pour la circonstance par le ministère de la Défense. Elle enfouit son visage dans ses mains, les doigts appuyés sur ses paupières closes, en secouant la tête de droite à gauche.

— Mon Dieu ! gémit-elle dans ses mains.

Elle se retourna brusquement vers la porte. Elle était fermée. Elle savait ce qu'elle allait faire. Elle ouvrit une fenêtre de son ordinateur pour y taper un message qu'elle enverrait, via la filière anonyme, aux conjurés tout aussi anonymes.

Écoutez, je ne sais pas qui vous êtes, mais ne faites rien pour le moment ! Le président Baker vient de prendre une décision qui peut nous apporter la victoire ! Il a reçu des informations capitales, de la bouche même de Han Zhemin, selon lesquelles la Chine projette d'envahir Philadelphie. Nous allons redéployer les troupes pour défendre le chantier naval et contrer le débarquement chinois. Ce sera une immense victoire militaire, susceptible d'inverser l'issue de la guerre. Il ne sera plus nécessaire d'intervenir. Alors, quoi que vous fassiez, attendez encore un peu !

Le cœur battant, les mains tremblantes, elle cliqua sur la souris pour expédier son texte, s'empressa de détruire la copie restée dans la boîte d'envoi, se recula sur son siège et poussa un long soupir, épuisée.

Était-il trop tard pour empêcher le putsch ? Son message suffirait-il ? Si elle se contentait de demander à ses mystérieux

correspondants d'attendre sans préciser la teneur du plan de Baker, elle ne risquait pas de les convaincre. C'est pourquoi elle leur avait fourni quelques détails de poids. Des indications qu'il leur faudrait prendre le temps de méditer.

Son père ! C'était peut-être lui qui pouvait obtenir l'annulation de ce projet de coup d'État. Elle tâcherait de lui en parler.

Clarissa hocha la tête pour elle-même. D'abord, elle avait besoin de dormir. Ensuite, Bill devait s'attendre à la trouver au lit.

Après avoir vérifié une dernière fois que le mail compromettant avait disparu, elle éteignit son ordinateur, ainsi que la lumière, et s'en alla.

Un moment plus tard, la porte s'ouvrit sur le bureau obscur. Des hommes en costume, les mains gantées de caoutchouc, entrèrent sans allumer. Armés de minces torches fixées sur des oreillettes et de tournevis électriques qui émettaient un sifflement infime, ils ouvrirent un panneau de l'ordinateur. Quelques secondes plus tard, ils avaient branché un câble sur une prise invisible, mis en marche le disque dur, débranché leur matériel portable. Encore quelques tours de vis et ils avaient terminé.

Ils repartirent comme ils étaient venus, sans laisser la moindre trace de leur passage.

Bureau ovale de la Maison-Blanche *25 décembre, 4 h 45, heure locale*

Bill Baker n'avait plus de vue extérieure depuis qu'on avait recouvert les murs et les vitres du bâtiment d'écrans pare-balles. Mais il entendait les officiers gueuler des ordres dans les jardins. C'était habituel, à cette heure de la nuit. Juste avant le jour, on doublait les effectifs des soldats tapis dans les tranchées creusées à l'intérieur du périmètre de la Maison-Blanche. Même si elles se trouvaient loin derrière les lignes amies, toutes les troupes du secteur procédaient systématiquement à ces renforcements d'avant l'aube. Les attaques chinoises au lever du jour étaient devenues un rituel quotidien.

Bill glissa un regard entre deux plaques de blindage. À condition de fermer un œil, il pouvait voir danser les flammes d'un feu allumé dans un fût planté au milieu de la pelouse. Il essaya d'en comprendre

l'utilité. Était-ce un brasero destiné à réchauffer les gardes ? Le long défilé d'hommes en costume sombre, agents des services secrets, qui faisaient la navette entre la Maison-Blanche et le brasier lui fournit l'explication. Ils venaient jeter dossiers et documents dans les flammes sous l'œil attentif des gardes qui surveillaient la procession, le fusil sur la hanche.

Un grondement sourd, au loin, annonçait la naissance du jour. Bill se laissa choir dans son fauteuil. Il était épuisé par le manque de sommeil et le stress accumulé. La grosse caisse de l'artillerie lui inspirait toujours un sentiment d'horreur, plus encore que de crainte. Le fracas était assourdi par la distance, mais la terre tremblait à chaque tir. Un millier de canons. Dix mille. Stephe.

Bill se prit la tête dans les mains et les larmes jaillirent. Des sanglots silencieux lui comprimaient la poitrine. Il se laissa aller à l'abri de ses mains. Son visage se tordit. Il avait perdu toute maîtrise. Il s'autorisait l'accès de faiblesse qu'il avait jusque-là contenu. Il fermait les yeux et serrait les dents pour tenter de surmonter la vague de souffrance qui le submergeait.

La crise passa brusquement. Il reposa les mains sur la table. Ses joues étaient trempées de larmes, mais un calme étrange l'avait envahi. Il renifla et se sécha les yeux.

De fortes explosions résonnèrent, venues de la frange sud du district de Columbia, sur la rive virginienne du Potomac. Les canons à longue portée des Chinois visaient la capitale, mais leurs boulets atterrisaient à Alexandria. Là-bas, le Pentagone n'était plus qu'une coquille vide. Les pistes de l'aéroport étaient défoncées d'ornières et les oiseaux avaient pris possession des terminaux déserts. Bill entendait les détonations se succéder, identifiait l'arrivée de chaque obus. Comme des coups de semonce signalant à ceux qui se trouvaient encore dans la ligne de mire que la fin était proche.

Boum.

Les vitres vibrèrent.

Un million de soldats américains tués, blessés ou faits prisonniers.

Bill reconnut le hululement familier d'un missile antiaérien propulsé de son lanceur posté à Lafayette Park, qui traçait dans le ciel un éclair inversé quand l'allumage de son booster lâchait une traînée blanche d'atomes calcinés.

Boum.

La sirène d'une voiture garée dans une allée en bas se mit à hurler. La moitié de la Californie et tout un territoire du Mississippi à la Virginie sous la botte chinoise.

En entrant dans le bureau ovale, Richard Fielding trouva Bill les yeux perdus dans le vide. Il traversa la pièce tout en déverrouillant une mallette d'où il extirpa une simple feuille de papier sur laquelle était imprimé un texte court.

Bill lut le message e-mail de Clarissa.

— Ce n'est pas exactement ce à quoi nous nous attendions, commenta Fielding. Elle espionne pour le compte d'un groupe de conspirateurs qui complotent un coup d'État.

— Je n'arrive pas y croire, soupira Bill.

Fielding savait qu'il n'en était rien, mais se garda de le dire. Il reprit ses explications.

— C'est du moins ce qu'elle croit. Ceux qui se trouvent à l'autre bout de cet e-mail peuvent aussi bien être des militaires chinois. Par ailleurs, il y a bien quelqu'un qui a posé une bombe à bord du Marine One. Nos gens sont persuadés que ça vient de l'intérieur.

— Mais qui ? demanda timidement Bill qui, intérieurement, ne cessait de se répéter : Pourquoi, Clarissa, pourquoi ?

Fielding haussa les épaules.

— Apparemment, Mlle Leffler ne sait pas de qui il s'agit. Mais je suis prêt à parier que son père le sait, lui.

Bill ouvrait la bouche pour le contredire quand Fielding reprit la parole ; il décrivait l'attitude suspecte du vieux Tom Leffler. Qui avait demandé à sa secrétaire comment effacer les courriers électroniques entrant et sortant ? Qui avait interrogé le conseiller adjoint à la Sécurité nationale pour connaître les noms des participants d'une réunion particulière du Conseil national de sécurité ? Qui avait acheté un pistolet chez un prêteur sur gages de Reston ? Qui passait son temps à chercher si des micros étaient cachés dans sa maison ? Qui avait rencontré sa fille dans un jardin des bords du George Washington Parkway ?

Bill avait plusieurs fois été tenté de l'interrompre pour demander qui avait donné l'autorisation de surveiller le président de la Chambre. Mais à quoi bon ? Chaque nouveau fait énoncé avait raison de ses objections. Le tableau demeurait succinct. Chacun pouvait l'interpréter à sa façon. L'imagination fertile de Bill y

puisait la confirmation de craintes généreusement alimentées par un état de déprime paranoïaque.

— Il faut... commença-t-il avant de s'éclaircir la voix. Il faut trouver le fin mot de cette affaire.

— Dois-je comprendre que vous me donnez l'autorisation d'enquêter ?

Bill, la mâchoire crispée, froissait dans sa main le message de Clarissa. Il acquiesça.

— Informerez-vous la justice que vous m'avez accordé cette autorisation ? J'ai besoin de son soutien.

Bill acquiesça encore.

Fielding l'observa un long moment avant de reprendre la parole.

— Monsieur le Président, tant que nous n'aurons pas déterminé s'il existe ou non une conspiration de putsch, il vaudrait mieux ne pas rester à la Maison-Blanche. Les services de sécurité ont pu être infiltrés.

Bill répondit que le vice-président Simon se trouvait à bord de l'avion abritant le haut commandement. Celui-ci tournait actuellement au-dessus d'Omaha.

— Je parle de vous personnellement, monsieur, précisa Fielding. De votre sécurité. Il serait plus prudent que vous quittiez Washington.

— Je reste à la Maison-Blanche, décréta Bill dont le marmonnement paraissait plus léthargique qu'héroïque.

Après un instant d'hésitation, Fielding hocha la tête en signe d'approbation d'une décision qu'il jugeait définitive. Il reprit, pesant soigneusement ses mots :

— Monsieur le Président, tant que durera cette affaire concernant Mlle Leffler, je serai prêt à témoigner que vous vous êtes servi dès le début de Clarissa pour communiquer des renseignements aux Chinois dans un but de désinformation.

Comme Bill posait son regard sur lui, il ajouta :

— Je vous couvrirai, politiquement et légalement, quand nous arrêterons Mlle Leffler.

Arrêterons. Quand nous arrêterons Mlle Leffler, se répétait Bill. Il acceptait mal cette idée et, pourtant, il en envisageait déjà les suites. Quel châtiment encourait-elle ? Haute trahison en temps de guerre pour la survie de la nation. Quel châtiment les pays comme l'Amérique réservaient-ils aux auteurs de ces crimes ? L'évidence

de la réponse l'accablait. La justice serait sévère. Expéditive. Impitoyable.

— Il faut nous servir d'elle.

Fielding ferma les yeux. Bill rouvrit les siens.

— Il faut leurrer les conjurés, ou les Chinois, enfin ses correspondants quels qu'ils soient, pour arriver à découvrir qui ils sont, et qui a tué la vice-présidente Sobo. Nous nous servirons également de son père. Là, pour le moment, nous sommes dans l'ignorance la plus totale. Ils sont peut-être déjà à votre porte pendant que nous sommes là, à parler. Ils sont peut-être à deux doigts de bafouer la Constitution et de vous assassiner, monsieur le Président. L'heure n'est plus à la commisération et aux demi-mesures.

Bill avait les yeux égarés sur le décor du bureau ovale.

— « Voici venue l'heure pour tous les hommes de bonne volonté de voler au secours de leur parti », récita-t-il.

Il réprima une grimace et murmura :

— Je vais l'inciter à commettre au vu et au su du gouvernement un crime puni de mort.

— Le crime a déjà été commis, monsieur le Président. Si vous voulez, je peux m'arranger avec la justice de façon à lui éviter la peine de mort. Mais avant d'entreprendre une telle démarche, il y a des considérations politiques à prendre en compte. Il y a d'autres traîtres, ceux qui collaborent avec l'ennemi en territoire occupé, que nous aurons un jour à juger. Si vous accordez un traitement de faveur à Mlle Leffler, ça vous retombera dessus tôt ou tard sur le plan politique. À moins que... Il existe peut-être un moyen d'y remédier.

Bill était trop anéanti pour demander à ce Fielding toujours plein de ressources de quel moyen il voulait parler. Fielding continua à lui décortiquer par le menu les détails de son plan d'action. La sécurité. Les hommes à placer. Les méthodes. Il puisa un document officiel dans sa mallette et Bill signa l'autorisation permettant à la CIA d'exercer une surveillance à l'intérieur de la Maison-Blanche. Une autorisation identique à celle qu'il avait rageusement retirée au FBI de Hamilton Asher. Pendant tout ce temps, une seule pensée occupait son esprit. Toutes les femmes que j'aime me trahissent un jour ou l'autre.

— Monsieur le Président ? demanda Fielding d'une voix douce mais insistante.

— Oui ? répondit Bill, pris au dépourvu.

— Je vous disais qu'elle ne doit rien suspecter. Il faut qu'elle ne

sente aucun changement qui pourrait l'alerter, lui laisser deviner qu'elle fait l'objet de soupçons. Rien ne doit transparaître dans votre comportement. Vous comprenez ? Est-ce que vous comprenez l'importance que ça peut avoir, monsieur le Président ?

Bill fixait la cravate de Fielding pendant que ses paroles faisaient leur chemin dans son esprit. Il cligna des yeux, poussa un profond soupir et accrocha le regard de Fielding. Il hocha la tête en signe d'assentiment.

Appartements privés de la Maison-Blanche
25 décembre, 5 h 15, heure locale

La lumière était éteinte quand Bill pénétra dans la chambre. Il jeta ses vêtements sur le dossier d'une chaise et se coula dans le lit en sous-vêtements. Les draps étaient chauds.

Clarissa se pressa contre lui. Elle était nue. Sa peau dégageait une tiédeur soyeuse. Elle exhalait comme un arôme. Ce n'était pas du parfum, mais l'odeur de ses cheveux et de sa chair.

Elle vint se placer sur lui en ondulant les hanches.

— Joyeux Noël, souffla-t-elle.

Elle fut longue à éveiller ses sens. L'extase finale n'en fut que plus éclatante. Le sentiment de leur culpabilité ajoutait à leurs ébats le piment de l'interdit.

Interstate 66, nord de la Virginie
25 décembre, 9 h 40, heure locale

Stephie regardait défiler les arbres par le hayon arrière. C'était la grande migration. Les routes étaient saturées. L'armée entière se déplaçait dans une seule et même direction. Washington, DC, 32 miles, annonçait une pancarte jaune à l'entrée d'une bretelle.

Elle et ses camarades avaient dit adieu à la vie paisible du quartier général quelques heures plus tôt. Un convoi de camions avait débarqué à l'improviste. Stephie avait d'abord pensé que le QG s'apprêtait à déménager encore une fois, mais Animal avait beuglé, de l'arrière d'un des camions :

— Tout le monde remballé ses merdes !

Les camions étaient déjà occupés. Des soldats hagards et crasseux en descendaient. John Burns, l'air éreinté, observait Stephie de loin. Tout le temps que la 3^e section avait mis à rassembler ses affaires au son des ordres répercutés d'un sergent à l'autre, ils n'avaient pas échangé un mot. Mais Stephie ne le quittait pas des yeux. C'est à ce mutisme opiniâtre qu'elle avait compris ce qui les attendait.

Ils dormaient tous profondément dans le camion lancé sur les routes de Virginie. Sauf Stephie. Elle n'avait jamais su somnoler sur la route. Il fallait pour cela éprouver un sentiment de sécurité qui lui était étranger.

Soudain les freins du camion émirent une longue plainte suivie d'un gémissement suraigu. Le véhicule s'était immobilisé. Les soldats se réveillèrent pour écouter dans le silence un claquement régulier de coups de feu.

L'espace d'un instant, Stephie se crut revenue en Alabama aux premiers jours de la guerre, quand ils fuyaient devant l'avancée inexorable des Chinois. Elle alluma sa radio. La voix d'Animal jaillit aussitôt.

— ... se passe ? s'énervait-il, furieux et inquiet. La route est coupée ?

John Burns souleva la toile du hayon arrière. Stephie lui adressa un sourire incertain.

Alors le Président des États-Unis surgit. Il était environné d'une grappe d'agents des services secrets. Dans les camions voisins, les soldats regardaient la scène d'un air étonné. Stephie descendit et resta un instant plantée devant son père sans rien dire. Il l'attira contre lui et referma ses bras sur son gilet pare-balles. Elle lui rendit son geste, en tenant son fusil par la culasse. L'arme se souleva légèrement dans sa main ; un agent vérifiait que la sécurité était en place.

— Éloignons-nous un peu, dit Bill Baker.

Il l'entraîna vers le talus qui bordait l'autoroute. À mi-pente, elle repéra l'origine des coups de feu. En face, un stand de tir improvisé avait été installé dans le pré d'un fermier. Une rangée de soldats, couchés derrière leur fusil ou leur mitrailleuse, massacrait des cibles de papier à une distance ridicule de cent mètres. Un sous-officier distribuait des munitions aux hommes et aux femmes qui attendaient leur tour en file indienne. Une femme, civile celle-là, le suivait avec des biscuits et des gobelets de polystyrène. Les soldats qui faisaient

la queue portaient, les uns des treillis maculés de la graisse des moteurs qu'ils avaient trafiqués, d'autres des tabliers tachés par les projections des grandes bassines dans lesquelles ils avaient préparé les repas de la troupe. D'autres encore étaient revêtus de blouses couvertes du sang des blessés hâtivement soignés dans une quelconque antenne chirurgicale surchargée. Tous portaient un casque et un équipement de combat.

Ça va barder, se dit Stephie en frémissant.

Son père la prit par l'épaule. Elle leva les yeux pour croiser son regard posé sur elle. Il la serra contre lui et elle eut l'impression qu'il allait pleurer. Mais il se détourna et continua à marcher.

Les agents se disposaient en éventail dans les arbres sur le talus opposé. Stephie avait emporté son fusil, qui ne la quittait jamais, mais paraissait bien inutile au milieu de ce déploiement de force. Ils s'assirent au pied d'un bosquet qui surplombait la route. Les troupes stupéfaits de la 41^e division les regardèrent, bouche bée, longer le convoi de la compagnie Charlie garée au bord de la route à côté de l'hélicoptère.

Stephie et son père gravirent le coteau et s'arrêtèrent près d'une saillie rocheuse, dans un endroit relativement tranquille. Stephie cala son fusil contre la pierre moussue. Les agents formaient autour d'eux un cordon fermé à 360°, mais se tenaient à distance. Bill ne détachait pas ses yeux de Stephie. Elle enleva son casque et tenta de passer ses doigts dans sa tignasse. Il rit quand elle regarda en louchant la mèche qui lui dégringolait sur le front. Elle renonça et remit son casque.

Il lui sourit.

— Quoi ? dit-elle en se frottant vigoureusement les joues pour les dégraisser.

Il lui fit une réponse inattendue.

— Je suis plus fier de toi que de n'importe qui ou de n'importe quoi au monde.

Elle esquissa une grimace et baissa les yeux.

— Tu es héroïque, continua-t-il, et tu me donnes la force dont j'ai besoin pour continuer.

Stephie regarda au loin en serrant les dents.

— Quoi ? demanda Bill, sur la défensive.

Stephie fit volte-face et rétorqua sèchement :

— Je ne suis pas héroïque ! Je suis un soldat ordinaire, c'est tout ! Et je fais mon boulot comme les autres !

— C'est ce qui te rend héroïque à mes yeux, expliqua Bill, gagné par l'émotion. Les larmes lui brouillaient la voix. Tous. Nous avons une dette immense envers vous, Stephie. Tu ne te rends pas compte ! Tu as l'impression de ne faire que ton devoir. C'est la guerre. Tu as dix-huit ans. Tu t'engages. C'est simple. Mais ce n'est pas aussi simple que ça ! Tu n'es qu'une enfant ! Comment fais-tu ? Et pour-quoi ? Il y a cinq ans, tu étais à peine, à peine...

Son menton tremblait. Son visage était déformé par le chagrin.

Elle s'approcha et enleva de nouveau son casque. Ses cheveux pendaient en mèches compactes. Elle s'assit près de lui et posa sa tête sur son épaule. Il fondit en larmes, comme si une digue s'était soudain rompue. Il couvrit son visage de ses mains, mais elles étaient impuissantes à retenir le flot de tristesse qui le submergeait. Elle l'entoura de ses bras. Il était secoué de sanglots qui s'échappaient en gémissements contenus.

Elle le tint enlacé en attendant que le calme revienne.

— C'est pour toi que nous le faisons, murmura-t-elle, répondant à la question qui semblait tant bouleverser son père.

Son sourire s'élargit et elle ajouta :

— Nous le faisons pour que tu sois fier de nous.

Il se dégagea doucement et se leva.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? s'inquiéta Stephie.

Il paraissait soudain distant.

— J'ai dit quelque chose qu'il ne fallait pas ?

Il prit dans sa poche un carré de tissu qu'il déplia. Sous les plis reposait une barrette de plastique, un filet noir sur fond blanc, un tout petit objet mais un si grand symbole.

Stephie demanda, le cœur battant :

— C'est... pour moi ?

— Félicitations. Toutes mes félicitations, lieutenant Roberts.

Stephie bondit sur ses pieds, le visage rayonnant.

— C'est pas vrai ! s'exclama-t-elle en examinant sous toutes ses faces le précieux bijou de résine. Elle se hissa en riant sur la pointe des pieds et posa un baiser sur la joue de son père. À nouveau, il la prit dans ses bras et elle crut un instant qu'il allait céder à une nouvelle crise de larmes. Mais il s'écarta. La pâleur morne de son père était mal assortie au bonheur immense qu'elle éprouvait de se voir ainsi récompensée.

— Mais je ne suis pas encore lieutenant, remarqua-t-elle d'un ton espiègle.

Elle montra du regard son col où les galons de sergent occupaient la place que devait prendre la barrette de lieutenant. Elle dut recommencer avant qu'il comprenne.

Bill épingla le nouvel insigne à la place de l'ancien.

— Et maintenant, déclara-t-elle, je veux que tu reçoives mon serment.

— Quoi ?

— Le serment. Je veux le prononcer.

— Oh, bon. Mais je crois... je suis désolé... je ne le sais pas par cœur.

— Moi si. Je l'ai appris, mot pour mot.

Elle se redressa, raidit le dos et leva la main droite, mais ne put parler, prise par le rire. Elle s'excusa.

— Désolée. Bon, j'y vais.

Bien droite, la main levée vers le ciel, elle commença à réciter les paroles du serment, d'un air faussement sérieux au début, mais avec une gravité sincère à la fin.

— Moi, nom du prestataire.

Elle gloussa.

— Je recommence.

Elle s'essuya la bouche comme pour en effacer la malice. Puis elle s'éclaircit la voix et reprit la pose.

— Moi, Stephanie Amanda Roberts, je jure de soutenir et défendre la Constitution des États-Unis contre ses ennemis, internes et externes ; de la respecter et de lui être fidèle ; d'obéir aux ordres que vous, le président des États-Unis, me donnerez, ainsi qu'à ceux de mes officiers supérieurs, conformément aux règles en vigueur et au Code général de justice militaire. Avec l'aide de Dieu.

Elle resta ainsi, main en l'air, avant de revenir à la réalité, puis tendit la main à son père pour qu'il la serre. Au lieu de cela, il l'étreignit en répétant :

— Je suis très fier de toi, Stephe.

— Et moi, je suis extrêmement fier de toi, papa.

Quand il s'écarta, elle fut frappée de son air sombre.

— Hé ! lança-t-elle d'un ton guilleret. Qu'est-ce qui t'arrive, papa ? Tu te fais du souci ? Pour moi ? Ne t'inquiète pas. Je suis en paix avec Dieu. Cette guerre m'aura fait vivre plus de choses que n'aurait pu m'en apporter une vie ordinaire. Regarde cette belle journée ! J'ai tout le temps de me préparer à... ce qui arrivera.

Chacune des paroles de sa fille lui arrachait une grimace. Il finit

par fermer les yeux, comme gagné par le sommeil. Il voulut dire quelque chose mais n'y parvint pas et se retourna pour happer l'oxygène d'une respiration haletante.

— Papa ?

Il se retourna et lui tendit cette fois un écrin à bijoux en velours écarlate. Stephie y trouva une croix en argent sertie de diamants. Elle prit le collier dans sa main, éblouie.

— C'est... réussit à dire Bill, un cadeau de Noël. Il avait l'air égaré d'un somnambule. Joyeux Noël !

Elle accrocha le collier à son cou.

— Le port de bijou est interdit par les réglementations que j'ai à l'instant juré de respecter, observa-t-elle.

Son père contemplait la croix qui scintillait au soleil.

— Elle est belle, dit-elle en la glissant sous son gilet pare-balles.

Elle s'avança pour l'embrasser. La main sur la poitrine, il lui tourna le dos. Elle crut qu'il avait une crise cardiaque. Elle tendit la main vers son épaule, puis se ravisa.

Ils redescendirent vers la route main dans la main, indifférents aux manœuvres des gardes du corps qui s'étaient mis en mouvement dans un rayon de cent mètres autour d'eux. Stephie bavardait, racontait les menus faits de sa vie quotidienne. Son père restait muet, le teint cireux. Elle s'interrompit plusieurs fois au milieu d'une phrase pour observer son visage.

Un camion tirant une remorque sur laquelle brinquebalait un char de combat mal arrimé se frayait un passage difficile au milieu du convoi à l'arrêt.

— Victoire ! cria un jeune soldat penché à la fenêtre de la cabine.

Il brandit deux doigts en forme de V en direction du Président. Derrière l'énorme véhicule obligé de ralentir piaffaient d'autres camions bourrés de garçons et de filles de l'âge de Stephie. En découvrant sur le bord de la route l'hélicoptère, les agents secrets en complets soignés et, au milieu d'eux, le Président, ils s'animèrent. Un concert de vivats et de clameurs s'éleva. Bill les en remercia en agitant la main dans leur direction.

— Menez-leur une vie d'enfer, monsieur le Président, criaient les soldats à leur commandant en chef, qui leur sourit en hochant la tête d'un air incertain.

— On va les renvoyer à Pékin à coups de pied aux fesses, brailait-on dans un autre camion.

Stephie assistait, ravie, à ces manifestations de ferveur à l'égard

de l'homme à qui elle vouait elle-même tant d'adoration. Son père, lui, paraissait déconcerté par ces marques bruyantes d'admiration. Sur la toile verte d'un des camions, quelqu'un avait écrit à la peinture blanche, en anglais et en espagnol : « Retour chez nous à Miami. » Le conducteur sortit par la fenêtre et grimpa sur son marchepied, sans s'arrêter de rouler. Il attira l'attention du Président et lui lança, avec un fort accent :

— Hé, hé, monsieur le Président ! On va los botter le cul, juré !

Ses deux voisins de la cabine le ramenèrent à l'intérieur pour qu'il reprenne son volant et le rouèrent de coups en l'abreuvant d'injures. Après une réponse verbale musclée, il ramena le camion dans l'axe de la route.

— Monsieur, intervint le chef du service de sécurité en dardant des regards inquiets vers les collines, au sud, il faut partir.

Stephie recula d'un pas et salua son père comme l'aurait fait n'importe lequel de ses compagnons d'armes.

— Ne vous en faites pas, monsieur le Président, dit un soldat en passant. C'est la 41^e ! Personne n'entrera à Washington ! On laissera pas faire ça !

Des acclamations fusèrent de toute part, particulièrement denses chez la compagnie Charlie regroupée autour de son train de camions. Stephie restait figée, les doigts effleurant la bordure de son casque. Elle n'avait jamais été aussi fière. Fière de la 41^e.

Et de son père, qui se décida enfin à lui rendre son salut. Pendant qu'ils s'embrassaient une dernière fois, les cris et les hurrahs continuaient à monter des camions qui se succédaient lentement sur la route. Comme elle sentait grandir l'émotion de son père, elle s'arracha à ses bras et lui dit simplement :

— Au revoir, papa.

Il renonça à répondre, incapable d'émettre un son. Il s'élança entre deux haies d'agents secrets alignés, bras écartés contre le flot de la circulation, et regagna en courant l'hélicoptère dans lequel il sauta, tête baissée.

Alexandria, Virginie

26 décembre, 10 h 15, heure locale

Du fond du command-car blindé, Wu contemplait le décor plaisant du quartier résidentiel de la banlieue de Washington qu'ils

traversaient. Le vent froid s'engouffrait en sifflant par l'ouverture du toit d'où émergeait le canon d'une mitrailleuse. Wu sentait fondre ses espoirs au fur et à mesure que défilaient sous ses yeux les rues désertes. Pas un signe de vie. Aucune fumée ne s'échappant des cheminées. Pas de voitures. Pas de poubelles sorties furtivement la nuit par des résidents effrayés.

Les habitants avaient eu le temps d'évacuer Alexandria et en avaient profité. Bientôt, peut-être, les Américains n'auraient plus d'endroit où se réfugier. Cette pensée, évoquant pourtant la victoire, le mettait mal à l'aise.

De temps en temps, ils croisaient des véhicules de combat noircis. Certains étaient américains, marqués à la peinture blanche du signe chinois indiquant qu'ils ne présentaient plus de danger. Mais la plupart appartenaient à la Chine. Elle en avait perdu quinze, vingt, vingt et un, en tentant de se rapprocher de la capitale américaine. Plus il en comptait sur le chemin, plus son malaise augmentait.

L'un des soldats qui étaient assis à l'arrière se pencha vers l'avant en consultant une carte.

— À gauche ! À gauche ! cria-t-il, trop tard.

Le chauffeur écrasa le frein, jura et lança la voiture en marche arrière. Il rebroussa chemin, le pied sur l'accélérateur, et vira à gauche en faisant crisser les pneus. Il aimait la vitesse. Wu avait remarqué. Il avait horreur de s'arrêter et plus encore de reculer. Wu se mit à scruter les alentours avec plus d'attention, gagné par l'inquiétude de son entourage, qui guettait nerveusement le moindre symptôme annonciateur d'une embuscade. Ce n'étaient pas tant les Forces spéciales qu'ils craignaient, même s'ils savaient les lignes infestées de ces tueurs accomplis. En bons professionnels, ils n'attaquaient jamais de jour. C'étaient plutôt les partisans qu'ils redoutaient. Les patriotes. Les fanatiques suicidaires qui ne se préoccupaient pas du jour ou de la nuit. De la vie ou de la mort.

Le navigateur détenteur de la carte dit au conducteur de ralentir au prochain croisement. La mitrailleuse pivotait sur son support en grinçant.

— Ma... pu.

Le navigateur essayait de déchiffrer le nom de la rue indiqué sur la plaque, miraculeusement restée en place.

— Maple, lut Wu. C'est ça. Nous y sommes.

— Tourne ! s'écria le navigateur et le moteur rugit.

Le navigateur comptait les maisons en chinois en se reportant aux numéros griffonnés sur le trottoir.

— 6707. 6709. 6713. 6715. C'est là !

Wu avait déjà les yeux fixés sur la maison de briques rouges sans étage. Elle avait un petit air vétuste, avec un reste de sa respectabilité d'antan. La peinture blanche s'écaillait en bordure des gouttières. La pelouse jaunissante était constellée de brins de paille et de feuilles mortes. Au bord du trottoir, une voiture défraîchie, d'une couleur indéfinissable, disparaissait sous une couche de neige à moitié fondue.

Wu ouvrit sa portière. Les cinq occupants du véhicule commencèrent à descendre.

— Non ! protesta Wu. Restez dans la voiture.

Les hommes se regardèrent. Ils ne demandaient pas mieux. Ils n'avaient pas choisi de venir jusqu'ici sans escorte, sans même en informer leur commandant. Mais ils se souciaient de la sécurité de leur passager. Et du sort qui leur serait réservé s'il lui arrivait quelque chose.

— Je n'en ai pas pour longtemps, leur dit-il pour les rassurer.

Et il s'éloigna.

Le nom affiché en lettres adhésives sur la boîte aux lettres était un peu effacé, mais c'était bien « Fisher ». Il se dirigea vers le perron. Les feuilles accumulées crépitaient sous ses semelles. Il gravit les trois marches de ciment et leva sa main gantée pour frapper à la porte. Il hésita, ôta ses gants et son képi, les coinça sous son bras et toqua.

Pas de réponse.

Il recommença. Et encore, un peu plus fort. Une dernière fois. Aucun bruit à l'intérieur. Elle n'était pas là. Elle était partie. Elle avait fui, comme tout le monde.

Son cœur se serra. Il inclina la tête et soupira. Il était normal qu'elle ait voulu échapper aux dangers des combats qui se préparaient, mais cette évidence ne diminuait en rien sa déception.

Il jeta un coup d'œil du côté de la voiture blindée. Les soldats l'observaient, l'interrogation peinte sur leur visage. Il se tourna de nouveau vers la porte. C'était sa maison. Il rameuta des souvenirs de choses vues, entendues, senties, mais l'exercice ne lui apporta aucune satisfaction.

Brusquement, il décrocha son fusil de l'épaule, s'éloigna de la porte et tira dans la poignée. Dans la rue, les soldats avaient déjà

jailli de la voiture. Il leur fit signe de retourner à leurs places. Au troisième coup de feu, le bouton de métal se décrocha et tomba sur le perron dans un tintement dont l'écho vint s'ajouter à celui des coups de fusil.

Wu s'arc-bouta contre la porte, qui ne bougea pas. Elle était verrouillée de l'intérieur. Il jura, tira une grenade de son harnachement et se recula jusqu'au trottoir. Il cria aux soldats de plus en plus perplexes de se mettre à l'abri en leur montrant la grenade qu'il tenait à la main. La mitrailleuse disparut à l'intérieur de la voiture et les vitres pare-balles remontèrent en couinant.

Wu ôta la goupille et, d'un geste calculé, envoya la grenade sur le perron. Elle atterrit sur le seuil, juste au pied de la porte. Wu courut se réfugier sur le côté de la maison. L'explosion se répercuta d'un bout à l'autre de la rue. Wu revint grimper les trois marches jonchées de débris en chassant la fumée.

Un grand trou noir se découpait désormais à la place de la porte. Des éclats de bois s'étaient répandus sur le tapis de l'entrée.

Wu pénétra à l'intérieur.

Le salon se trouvait à droite, meublé de sièges usés qui avaient dû être jolis. Les accoudoirs des fauteuils étaient recouverts de rectangles de tissu mal assorti à la tapisserie. Les photos qui ornaient la cheminée gisaient à terre au milieu des éclats de verre.

Wu se baissa pour les ramasser. Il trouva, dans les cadres fracassés, des clichés anciens. Deux jeunes femmes enlacées sur une piste de ski, affichant des sourires radieux sous leurs lunettes noires. Han retira la photo de son cadre et la retourna. Il lut, écrit à l'encre bleue dans le coin inférieur : « Rachel et Cynthia, Spring Break, 1996. »

Il y en avait d'autres. Photos de remise de diplôme. Parents vieillissants mais encore alertes. Wu s'attardait. Examinait. Mais aucune n'évoquait la tranche de vie qui l'intéressait. Lointaine et secrète. Oubliée.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda un filet de voix apeurée dans un chinois approximatif.

Wu se tourna vers la quadragénaire qui le considérait, les bras croisés, emmitouflée dans une accumulation de tricots.

— Seigneur ! murmura-t-elle, saisie, en agrippant un siège pour ne pas tomber.

Wu s'avança, mais elle contourna le siège, vacillante, en se tenant

à deux mains, et s'y effondra. Elle l'observait, incrédule. Au bord des larmes, elle bredouilla :

— Comment as-tu... ? Tu m'as retrouvée. Tu m'as retrouvée.

— Pourquoi m'avez-vous abandonné ? demanda-t-il en anglais.

— Je ne t'ai pas abandonné ! s'écria-t-elle, cassée en deux par la détresse.

Les larmes refluèrent devant un flot de souvenirs. Son regard s'absenta. Elle raconta d'une voix monocorde. Pendant sa grossesse, on l'avait traitée comme une reine à Pékin. Mais, après la naissance de Wu, on l'avait conduite droit à l'aéroport. Elle proclamait son innocence. Et sa voix s'altérait pour devenir un cri.

— Vous auriez pu m'écrire.

Wu masquait son désarroi sous une apparence de calme.

Elle avait peur, se défendit-elle. On l'avait menacée ! Terrorisée ! Le secret de sa liaison avec Han et de la naissance de Wu avait pesé sur toute sa vie. Le changement d'attitude de la famille de Wu, de son père surtout, avait été brutal. Effrayant.

— Autour de moi, le monde s'est écroulé ! protesta-t-elle. Mes parents étaient morts. Rachel était ma seule famille. Tu crois que ma sœur m'a accueillie à bras ouverts lorsque Han m'a renvoyée ? Après ce que je lui avais fait ? Sa vie avait tourné au désastre à cause de moi. Du moins elle en était persuadée. Sa vie n'a jamais été un modèle d'harmonie de toute façon ! Elle était passée des jets privés de ton père, aussi luxueux que celui du Président, à son péquenaud d'ingénieur à Mobile, Alabama ! Elle ne m'a plus jamais adressé la parole, pas un mot, depuis que ton père...

Elle n'acheva pas.

— Depuis qu'il a fait quoi ? la pressa Wu.

— Tu ne sais pas ? demanda-t-elle avec prudence.

— Je sais que vous n'avez jamais essayé de prendre de mes nouvelles ! Je sais que j'ai passé les premières années de ma vie dans des écoles militaires ! Sans famille. Sans...

— Sans mère, compléta-t-elle pour lui, bouleversée.

Il vit, du coin de l'œil, le geste qu'elle amorça dans sa direction, timidement, avant de renoncer à lui poser la main sur l'épaule.

— Wu, il y a tant de choses que tu ignores !

— Alors, racontez-moi, dit-il durement.

Elle sursauta. Il lui faisait peur. Il baissa la tête, soupira, regrettant le ton sur lequel il lui avait parlé. Mais il voulait connaître son

histoire. Son histoire à elle, son histoire à lui. L'histoire sordide de sa famille.

— Ma sœur, Rachel, tu sais qui c'est ?

Il hocha la tête.

— Et tu sais qui était son premier mari ?

Il acquiesça de nouveau. Il connaissait la curieuse parenté qui le liait à Stephanie Roberts et au président des États-Unis.

— Ton père a eu une liaison avec ma sœur. Elle a quitté Bill Baker pour s'enfuir à Hong Kong avec Han. Ton père a brisé leur mariage.

— Pourquoi ? C'étaient de grands amis.

Elle haussa les épaules.

— Parce qu'il en avait la possibilité.

Wu était consterné. Mais il n'était pas au bout de ses surprises.

— Moins d'un mois après que Han l'a installée dans une maison, je devrais dire un palais, je reçois un coup de téléphone de Rachel. Il faut que je vienne. Tout de suite ! Elle m'envoie un billet. Première classe. J'y vais et — elle hocha la tête — je n'en croyais pas mes yeux ! Des voitures. Des bateaux. Des hélicoptères, des jets privés. Et la maison ! Un fric ! Incroyable !

Wu secouait la tête pour activer son récit.

— Rachel était enceinte, continua-t-elle. De Bill. De Stephanie. Il faut que tu comprennes. Ma sœur était désespérée. Nous avons essayé de voir comment la faire avorter. Mais nous étions à Hong Kong. Nous sommes allées voir un médecin, en toute discrétion. Peine perdue. Han était au courant le soir même. Il était furieux ! Nous ne savions même pas pourquoi ! Il est parti pour Pékin. Les domestiques ont commencé à remballer les affaires de Rachel. Elle m'a suppliée d'aller retrouver Han à Pékin pour lui parler. Elle m'a suppliée !

— Donc, vous y êtes allée et vous avez fini dans son lit.

Cynthia eut un mouvement de recul.

— Comment oses-tu ? Tu n'es qu'un gamin ! Tu ne connais rien à la vie !

— Mais c'est bien ce qui est arrivé.

Elle inclina la tête. Soudain lointaine, perdue dans ses pensées.

— Il était tellement...

Wu attendit et finit par terminer sa phrase à sa place.

— Puissant ? Riche ? Beau ? Tellement quoi ?

— Tout ça à la fois. Et plus encore. Il me faisait peur, Wu. Il me

terrifiait. Et il obtient toujours ce qu'il veut, tu le sais bien. Tu comprends ? Il obtient toujours ce qu'il veut.

— Donc il vous a eue et il vous a mise enceinte. Je suis arrivé et il vous a virée.

Elle fit non de la tête.

— Non. Sur le moment, quand je me suis retrouvée enceinte, il ne m'a plus touchée. Il m'a traitée merveilleusement. Comblée de cadeaux. Je nageais dans le luxe. J'ai été la reine de Hong Kong, pendant neuf mois. Lui, il était toujours absent, en mission diplomatique. Occupé à signer des pactes de non-agression avec les pays que la Chine s'appropriait à conquérir. Parfois, je le reconnaissais à l'arrière-plan, sur des photos de journaux ou dans des reportages de télévision montrant des réceptions ou des réunions officielles. C'est comme ça que j'ai su qu'il était à Pékin et non à Hong Kong. Moi, j'étais à Hong Kong.

— Ainsi, résuma Wu avec un petit rire amer, mon père a provoqué la séparation de Bill Baker et de votre sœur. Et ensuite, vous êtes devenue sa maîtresse à sa place !

La gifle le prit par surprise. Et ça faisait mal. Il résista à l'envie de porter sa main à sa joue.

— Excuse-moi, dit aussitôt sa mère. Je suis désolée. Pardonne-moi !

— Je n'ai rien à pardonner, répondit Wu en se dirigeant vers la porte.

Elle le rattrapa et l'enferma dans le cercle de ses bras, puis elle lui posa un baiser dans le cou et chercha sa joue. Il resta immobile comme une statue, attendant qu'elle finisse.

— Mon Dieu ! souffla-t-elle. Qu'est-ce qu'ils ont fait de toi ?

Il se dégagea et repartit vers la porte béante en écrasant sous ses pieds les résidus de l'explosion.

Elle appela :

— Wu !

Le ton plaintif de sa voix l'incita à s'arrêter. À se retourner. Elle le regardait, engoncée dans ses tricots superposés, image du désespoir.

— Les chèques de ton père ont cessé de m'arriver quand la guerre a commencé. Il y a neuf mois que je n'en reçois plus. Ce n'était pas grand-chose, mais c'était tout ce que j'avais, c'est pour ça que je suis restée alors que tout le monde s'en allait. Au cas où ils recommenceraient à me parvenir maintenant que... enfin, puisque

nous sommes maintenant en territoire chinois. La poste fonctionne. Je devrais les recevoir.

Wu tourna les talons et s'en alla.

— Je t'aime ! cria-t-elle.

Il reprit place dans le command-car sous les regards déconcertés des soldats. Sa mère était debout sur son perron, les bras plus serrés que jamais sur sa poitrine. Les hommes jetaient des regards intrigués et narquois sur leur supérieur et la femme plantée devant sa maison.

— Vous voulez rentrer au quartier général ? demanda le chauffeur.

— Non. Conduisez-moi au front. Il faut que j'aille rejoindre ma section.

Nouvel échange de regards. Le conducteur, tremblant de peur, l'informa qu'il avait l'ordre de le ramener au QG. Wu l'assassina du regard.

— Eh bien vos ordres ont changé !

L'homme demeura pétrifié.

— Et quand vous m'aurez déposé, revenez ici, faites réparer la porte et laissez à cette femme des provisions pour l'hiver.

En démarrant, le chauffeur poussa la témérité jusqu'à demander qui elle était.

— Personne.

Quartier général de l'Administration civile, Richmond 27 décembre, 5 h 15, heure locale

Han Zhemin était assis à sa table quand la porte s'ouvrit brutalement. C'était le général Sheng. Il se raidit aussitôt. Mais les caméras de la télévision militaire qui apparurent dans le sillage du vieil homme apaisèrent ses craintes. En voyant les médias, Han sut qu'on n'allait pas l'exécuter sommairement. On ne montre pas ce genre de choses en direct.

— Vous êtes bien matinal, général, remarqua Han d'un ton badin.

— Monsieur l'administrateur Han Zhemin, annonça Sheng d'un air solennel, vous êtes en état d'arrestation.

Han se leva en souriant aux caméras. Son secrétaire l'aida à enfiler sa veste.

— Sous quels chefs d'accusation ? s'informa-t-il en glissant les bras dans ses manches.

— Incitation à la trahison. En poussant à la mutinerie les gardes d'un camp de prisonniers.

Han le gratifia d'un grand sourire et redressa la tête. Ce n'est que ça ? semblait dire son attitude. Sheng contracta les lèvres en un pli mauvais et tourna les talons. Ils savaient tous les deux qu'il pouvait soumettre ces accusations au jugement tout puissant de l'opinion publique. Han Zhemin, l'administrateur au noble cœur, se dressant seul contre l'armée chinoise pour mettre un terme à ses atrocités ! Un plan voué au succès. Le Premier ministre lui-même y avait apporté son adhésion. Quand les journalistes amis publieraient les preuves des agissements des troupes de Sheng en Amérique, ces révélations signeraient la condamnation des hauts dirigeants des forces armées. L'armée se garderait donc de mettre l'affaire sur le tapis.

Elle pouvait en revanche poursuivre Han pour l'acte de trahison réelle qu'il avait commis. Mais Sheng ne faisait aucune allusion à son escapade à Camp David. Du moins pas encore. Pas encore. Peut-être sa clique manquait-elle encore de preuves. C'était surtout qu'ils préféraient ne pas lancer trop d'accusations graves tant qu'ils n'avaient pas gagné la bataille politique qui se livrait à Pékin contre le pouvoir civil. L'exécution de Han ne serait pas le signe d'un début de victoire des militaires sur les civils. Elle en marquerait plutôt la fin.

Tout était suspendu pour le moment à la défaite des Américains à Washington et à leur décision d'avoir recours au nucléaire pour arrêter les Chinois dans leur course vers la victoire. Han connaissait Bill Baker mieux que personne. Il avait été son seul ami à une époque où l'amitié avait de l'importance. Depuis, il avait suivi l'ascension de l'homme politique, lu tous les articles, vu tous les reportages et interviews le concernant. Il était certain, absolument certain, que Bill utiliserait l'arme nucléaire plutôt que de voir tomber Philadelphie. Il avait fondé tous ses espoirs de victoire sur les deux précieux navires-ateliers qui lui restaient.

Han se tenait devant Sheng, devant les caméras ronronnantes et les projecteurs étouffants, tranquille et confiant. Il sortit, montrant la voie à la petite troupe venue l'arrêter. La nuance était subtile, mais ne manquerait pas de frapper les esprits des spectateurs toujours attentifs qui verraient les images.

Les caméras cessèrent de tourner quand ils furent dans la rue. Sheng et son aide de camp docile, le colonel Li, accompagnèrent Han en silence jusqu'au véhicule de combat qui l'emmènerait à la prison militaire. Il devait y avoir au moins un bataillon au complet posté autour du quartier général de Han.

— Tout ce monde ? remarqua-t-il d'un air amusé. Rien que pour moi ?

Le colonel Li adopta un air suffisant. Le général Sheng paraissait moins sûr de lui.

Soudain, un grondement envahit la rue. Le son grave ne laissait pas deviner son origine. Mais tous, militaires et civils, regardèrent vers le nord. Vers le front. Vers la bataille de Washington.

Les portes du blindé s'ouvrirent devant Han, qui se tourna vers le général.

— Je vous souhaite bonne chance au combat, lui dit-il.

Le colonel Li punctua d'un reniflement de mépris la remarque railleuse de Han.

— Si, si, je vous assure ! Gagnez la bataille de Washington. Écrasez Philadelphie. Emparez-vous des navires-ateliers avant qu'il soit trop tard.

— Et puis ? interrogea Sheng contre toute attente.

Han sourit.

— Déferlez à l'intérieur des terres. Volez vers la victoire ! Battez-vous, encore et encore.

Les soldats chargés d'arrêter Han oublièrent leur prisonnier pour considérer Sheng.

— Il faut toujours avoir des projets, général. Le vôtre devrait consister à conquérir toute l'Amérique.

Il grimpa dans le véhicule. Les portes se refermèrent sur lui. Les soldats qui l'entouraient semblaient assez déconcertés par la conversation qu'ils venaient de surprendre.

Nord de la Virginie

27 décembre, 6 h 30, heure locale

Le major Jim Hart fut réveillé en sursaut par un boucan de fin du monde. Dix mille fusils avaient ouvert le feu en même temps. Les

collines alentour crachaient des nuées de rockets, qui glissaient en hurlant sur des rails avant de lâcher de longues traînées de feu.

Il lut l'heure sur l'écran de sa montre qu'éclairaient les vives lueurs déchirant le ciel. Le cataclysme s'était déchaîné à 6 heures précises.

C'était parti. La bataille avait commencé.

Tenez bon, priait-il intérieurement, non pas Dieu, perdu en cours de route, mais les soldats tapis dans les bunkers. Tenez bon. Ne flanchez pas. Pas cette fois ! Vous pouvez y arriver.

Il roula sur le côté pour vérifier son émetteur-récepteur. L'antenne était réglée sur le signal de son correspondant. Mais l'écouteur relié à son minisystème radio, qu'il gardait à l'oreille même en dormant, restait résolument silencieux. À croire que tout le monde avait pris la poudre d'escampette.

— Echo Foxtrot 2-1 appelle India Zoulou 4-4, m'entendez-vous ? Terminé.

Il s'apprêtait à répéter sa litanie quand il entendit :

— Ici India Zoulou 4-4. Coupe-chou. Coupe-chou. Coupe-chou. Confirmez.

Hart fronça les sourcils, déçu, et actionna le micro.

— Bien reçu. Coupe-chou. Terminé.

Coupe-chou. Rester caché. Éviter tout contact avec l'ennemi. Attendre les ordres.

Autour de Hart, les premières explosions commençaient à répandre la violence. Tirs de riposte des Américains. Les pointeurs guidaient les tirs vers les batteries chinoises à l'aide de radars qui suivaient la trajectoire des obus ennemis. Les déflagrations illuminaient les marécages qui entouraient l'artillerie autopropulsée des Chinois, maintenant en fuite. Les engins à ailette des Américains traquaient les masses infrarouges des véhicules. Ils déviaient de leur trajectoire pour se régler sur leur course.

Le combat se déplaça vers une autre vallée ; son fracas se mêla au vacarme constant d'affrontements plus lointains. Intenses. Désespérés. Tout autour de lui.

Je suis trop précieux pour qu'on m'envoie au casse-pipe, rageait Hart. Ou trop inutile, suggéra une autre voix. La guerre entrait dans une phase critique et serait désormais perdue ou gagnée par des appelés. Les recrues de l'infanterie. On donnait des fusils à des informaticiens et des employés de bureau pour les envoyer dans les tranchées et les bunkers se battre jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Ça le mettait en rogne. Il frissonnait, comme atteint d'une grippe soudaine. Il avait bien envie d'attraper son arme, de surprendre la première sentinelle chinoise qu'il trouverait sur son chemin et de lui faire sauter sa putain de cervelle. L'autre voix s'immisça dans son plan en cours d'échafaudage pour lui faire miroiter des bilans improbables. Un mort pour dix chez l'ennemi. Un pour quinze. Un pour vingt.

Un pour x ou y . Je serai toujours ce mort, réfléchit Hart. La voix de la tentation restait soudain bien silencieuse. Il ne s'en éleva aucune pour lui conseiller de choisir la vie, qui peut-être un jour serait belle. Au milieu du tonnerre des armes, ce fut ce silence qui lui sauva la vie.

Il reposa la tête sur la serviette dure comme le roc et écouta le bruit de la guerre. Il entendit les tirs nourris des Chinois se raréfier. Il sentait le sol vibrer sous l'impact des obus américains.

Quelques minutes plus tard, il dormait.

McLean, Virginie

27 décembre, 7 h 30, heure locale

Une caméra de télévision portable enregistrait tous les gestes du lieutenant Wu. Le cameraman à la tignasse grisonnante transmettait en direct des images inédites de la guerre au milliard de Chinois qui étaient, à cette heure-là, rivés à leur poste de télévision. Les programmes de dizaines de chaînes avaient été interrompus pour laisser la place à la brève annonce du Premier ministre :

— Mon petit-fils, Han Wushi, a dix-huit ans. Il est officier dans notre armée en guerre. Pour lui, comme pour toute la fleur de la jeunesse chinoise, le grand moment, l'instant de vérité, est arrivé. Regardez ces images diffusées en direct, sans montage, depuis la bataille de Washington et priez avec moi pour le lieutenant Wushi.

Tous les téléspectateurs avaient contemplé, captivés, le spectacle de l'enfer, pour la première fois reproduit sur leurs écrans sans aucune censure.

Le visage de Wu avait rempli l'écran au moment même où le jeune homme se courbait sous un tir d'artillerie meurtrier. Des jets de terre lui maculaient les joues et glissaient sur son casque à chaque arrivée d'un obus tout proche. Les images sonores du drame étaient

relayées via une antenne micro-onde dressée à plusieurs centaines de mètres de là et retransmises à une caravane postée à l'arrière, quelques kilomètres plus loin. Elles étaient ensuite acheminées au travers d'un réseau de transmission vers les câbles sous-marins qui traversaient le golfe du Mexique. Le faisceau de fibres optiques resurgissait brièvement au-dessus du sol au Nicaragua pour replonger dans les eaux froides du Pacifique.

L'émission arrivait une fraction de seconde plus tard en Chine. Et quand le signal débarquait dans les salons chinois, la guerre prenait les traits de Han Wushi.

La force des explosions secouait la caméra malgré son dispositif de stabilisation électronique. Quand les chaînes européennes captèrent à leur tour le reportage, l'image sautait. Les matchs de foot et de basket du week-end furent délaissés ; cinq cents millions de personnes vinrent augmenter l'audience, aussi impressionnées, passionnées, terrifiées que les téléspectateurs chinois.

Ce n'était pas de l'héroïsme qu'ils lisaient sur le visage tendu de Wu. C'était le désespoir d'une vie au bord de l'abîme. Le jeune soldat était tapi au fond d'un fossé, le long d'une rue de banlieue dont l'asphalte jaillissait en plaques déchiquetées. Le spectacle avait quelque chose de fascinant. D'universel. Wu était M. Tout-le-monde. Il était chinois. Il était américain. Il était allemand, anglais, français. À chaque déflagration, son visage disparaissait momentanément de l'écran et tous attendaient, les yeux rivés sur l'écran, en se demandant : Est-il mort ? Est-il vivant ? Chaque fois, l'objectif le retrouvait. Chaque fois, contre toute probabilité, Wu survivait.

Au fur et à mesure que cette tragédie se déroulait sous les yeux de milliards de spectateurs, Wu devenait le symbole de la jeunesse innocente confrontée aux horreurs de la guerre. Il se transformait du même coup en célébrité internationale. L'explication succincte des liens qui l'unissaient au Premier ministre, fournie en voix off à l'auditoire européen par les présentateurs de Pékin, donnait à Wu l'identité dont il avait jusqu'alors été privé. Il sortait de l'anonymat pour endosser la qualité de jeune héritier d'une dynastie régnante.

Mais la présentation sommaire de la vedette du docudrame ne faisait qu'ébaucher sa biographie, laissant aux imaginations le soin d'en combler les lacunes. On pouvait aisément supposer qu'il avait mené la vie dorée de la noblesse chinoise postcommuniste. Pourquoi prendre de tels risques ? La question résonnait dans les salons,

exprimée dans des dizaines de langues différentes. Qu'est-ce qui incitait un jeune prince à courir des dangers qu'il pouvait éviter ? Était-ce qu'il ne pouvait se soustraire à ses obligations ? Sa famille l'avait-elle obligé à prendre part aux combats ? Mais pourquoi des dirigeants civils, plutôt opposés à la guerre, exigeraient-ils un tel sacrifice de la part de ce tout jeune homme ?

Au-delà des questions et des hypothèses, tous les spectateurs avaient un même souci en tête : le jeune homme survivrait-il au festival de violence mortelle auquel ils assistaient en direct ?

Les tirs américains s'intensifièrent soudain. La caméra s'immobilisa, ajusta son cadrage et se fixa sur Wu, offrant de lui une image haute définition de grande qualité. Le correspondant de guerre disposait du matériel le plus récent et le plus sophistiqué dont on puisse rêver après dix ans de guerre incessante. Aucun effort n'avait été épargné pour mener à bien cette entreprise sans précédent. Autour du héros du jour, le bruit s'était calmé. Seul demeurait le grondement lointain d'un bombardement concentré.

Wu se dressa. La terre coula de son treillis, présageant celle qui couvrirait sa tombe. Quelques soldats l'imitèrent. D'autres refusaient de bouger. Un cri s'éleva : « Ça va ? », répété plusieurs fois.

En Europe, une batterie d'ordinateurs surmenés affichait instantanément les sous-titres sur l'écran. Les ordres de Wu couvrirent le fond sonore :

— Debout ! Direction les bunkers !

Bon gré mal gré, les rescapés, au nombre d'une quarantaine, s'élancèrent dans la rue à l'assaut d'une hauteur d'où jaillissaient des bouquets de flammes. C'était maintenant au tour des Américains de s'abriter du déluge balistique. Le cameraman suivit le mouvement.

Wu contourna les cratères ouverts dans le goudron et les pelouses. Parmi les maisons qui bordaient la rue, certaines avaient conservé leur aspect pimpant d'avant guerre ; d'autres n'étaient plus que des carcasses noires embrasées par la chute aléatoire d'un obus. Après une longue course saccadée, le cameraman finit par rattraper Wu, garda un moment l'objectif accroché à son glorieux profil, puis le devança pour filmer de face l'officier marchant à la tête de ses hommes. Finalement, courageux, mais pas téméraire, il s'agenouilla pour laisser passer la silhouette grandie par la contre-plongée de Wu penché en avant, l'arme à la main. La caméra pivota encore pour ne pas le perdre, se trouva vite distancée et continua au zoom. Malgré

les tirs continus qui les couvraient, quelques-uns des hommes de Wu furent arrachés de terre par une rafale soutenue de mitrailleuse. Wu aurait pu être l'un d'eux. L'immensité du danger n'en était que plus réelle.

Un crissement bref précéda d'un dixième de seconde le déclenchement d'un tir de barrage massif en provenance du camp chinois. Le sol vibra sous les pieds du cameraman. Dans le monde entier, la chute de la caméra fit sursauter les téléspectateurs agrippés à leur siège, dont certains préféraient se détourner du spectacle horrifiant qui suivrait inévitablement. Le reporter, qui en avait vu d'autres, se releva en grognant péniblement. Dans les cafés, les salons, les bureaux, les écrans renvoyèrent une image à nouveau fixe de geysers de terre fusant de la crête découpée sur l'horizon. Les jets dessinaient de grands arcs dans le ciel avant de retomber en entraînant une pluie de débris dans un sillage de fumée noire.

Sans s'attarder, le cameraman émit un nouveau grognement et fonça en avant. Son sprint se traduisit par un travelling saisissant, dont l'effet fut amplifié par le son digital qui l'accompagnait. Le vacarme envahissait les maisons, fidèlement disséqué par les systèmes de traitement du son capables de distinguer, dans le tumulte, les cris de douleur et les appels à l'aide.

— Tout le monde debout !

La voix ferme du lieutenant Han Wushi perça soudain, de plus en plus forte au fur et à mesure que le reporter se rapprochait.

— Avancez ! Bougez-vous ! Faites-moi sauter ces blockhaus ! Allez, grimpez ! Tous ! Allez ! Allez ! Allez !

Les cris donnaient des frissons aux auditeurs chinois. Pour les autres, les ordres assenés en langue étrangère inspiraient une indéchiffrable terreur.

— Prenez la colline ! La colline ! hurlait Wu d'une voix hachée. Neutralisez les canons !

La caméra ne captait de Wu que des visions fugitives, mais le scénario répondait à un thème constant. Quand un soldat flanchait, Wu surgissait à ses côtés. Le zoom le prenait en gros plan allongé au milieu de ses hommes au pied d'une maison, à l'abri d'un fourré, derrière une voiture. Il ne les houspillait pas, ne les frappait pas. Jamais il ne les menaçait de son arme. Il regardait dans les yeux les gamins terrifiés et leur parlait d'un ton calme jusqu'à ce qu'ils hochent la tête. Alors, il se levait et les entraînait dans son élan.

Ses hommes le suivaient. Tous sans exception.

La section, en progressant vers les bunkers américains, était de plus en plus souvent avalée par le nuage de fumée. Chaque fois que la caméra les retrouvait, les hommes qui entouraient Wu étaient un peu moins nombreux.

Soudain le héros émergea de la grisaille pour apparaître en gros plan dans l'objectif.

— Dirigez-vous vers les canons ! lança-t-il.

Une fois encore, il pointa le doigt vers l'avant, vers l'ennemi, dans une attitude digne d'un monument à la gloire des héros. Mais Wu n'était pas de marbre. La statue de chair et de sang se dressa et marcha vers l'ennemi. Une fois encore le cameraman lui emboîta le pas. On ne voyait, à travers le rideau de fumée, qu'un jaillissement continu d'éclairs orange crachés par les mitrailleuses dont les canons émergeaient des meurtrières des bunkers. Au début, Wu s'avança seul, flanqué du cameraman. Il n'essayait même pas de tirer sur le bunker. Il se contentait d'avancer. Et, contre toute logique, il restait en vie. Peu à peu, un à un, ses hommes le rejoignirent. Sans enthousiasme, malgré eux, parce qu'ils ne pouvaient faire autrement. Parce que Wu s'enfonçait dans le nuage de fumée et partait seul à l'attaque.

Une dizaine de soldats réticents se portaient, courbés en deux, au-devant du feu de l'ennemi. Soudain le bunker qui surplombait la rue fut illuminé par un chapelet d'explosions dévastatrices. La petite troupe se découpa en silhouettes obscures contre un mur de flammes. La moitié d'entre eux furent projetés à terre. L'autre moitié s'aplatit pour éviter une deuxième salve de mortiers lourds qui s'abattirent simultanément par centaines sur le bunker et les tranchées environnantes. Le souffle renversa des arbres, brisa toutes les fenêtres de la rue et plongeait tout ce qui vivait dans une paralysie absolue. Sauf le cameraman chevronné, qui amortit le sursaut de sa caméra et courut derrière Wu, déjà parvenu au sommet de la colline.

Le jeune lieutenant était à terre, sans casque, au milieu de la rue, tourné vers la crête. Tel un moine prêt à s'immoler par le feu, il était assis en tailleur, le dos bien droit. La caméra se plaça à sa hauteur. La moitié inférieure de son visage dégoulinait de sang sous une longue estafilade qui lui barrait la joue. Ouverte par un éclat d'obus qui l'avait manqué de peu.

Un médecin se présenta comme par miracle, en uniforme d'une fraîcheur et d'une propreté étonnantes. Il traîna Wu, qui s'était ressaisi et se débattait comme un beau diable, vers le bas-côté et le

lâcha au pied d'un mur de soutènement en pierre. La caméra filma par le menu les gestes précis et adroits du médecin. Posé à califourchon sur les jambes de Wu, tel un judoka, il nettoya la plaie et la referma avec des agrafes.

Cette fois, les hommes de Wu vinrent spontanément se regrouper autour de leur chef, heureux de trouver derrière le mur un abri contre le déluge de métal. Son pansement terminé, Wu se mit à genoux, puis à quatre pattes, bascula en position accroupie et finit par se relever. Des tourbillons de fumée, panaches noirs et blancs entremêlés, assombrissaient la grisaille ambiante. Toute la partie droite du visage de Wu disparaissait sous un épais matelas de compresses retenues par de grandes bandes de sparadrap qui se prolongeaient sur le cou, dans un souci d'efficacité plus que d'esthétique.

Wu considéra les neuf âmes qu'il avait encore sous son commandement, neuf gosses blottis contre la pierre, heureux d'avoir survécu. La terre arrachée aux jardins en surplomb par un mitrillage constant voltigeait avant de retomber en pluie sur leurs têtes.

Wu s'élança sans crier gare, traversa la rue pour récupérer son casque et son fusil. Il revint vers ses hommes et la caméra en leur criant d'une voix cassée les ordres qui étaient devenus pour eux comme un leitmotiv :

— Debout ! Foncez vers les bunkers !

Mais ils ne bougèrent que lorsqu'ils entendirent la formule magique :

— Suivez-moi !

Le reporter promena sa caméra sur les cinq ou six survivants de la section. Ils étaient affalés avec leur lieutenant au fond d'un énorme cratère creusé dans la terre meuble. À l'arrière-plan, un torrent d'eau, provenant d'une centaine de canalisations éventrées, se déversait du haut de la colline pour former une mare glauque.

Un groupe de soldats passa en courant à proximité. Dès qu'ils atteignirent la crête, ils furent accueillis par un tir nourri de mitrailleuses lourdes américaines. Ils basculèrent à la renverse, déjà remplacés par une deuxième vague lancée à l'assaut de la rangée de bunkers américains. Les médecins s'affairaient, souvent en vain, pour tenter d'étancher les flots de sang. La scène reproduisait à l'identique les horreurs auxquelles Wu et ses quelques compagnons plus chanceux que les autres avaient survécu.

Il restait encore à prendre trois lignes défendues par des bunkers.

Alexandria, Virginie
27 décembre, 15 h 15, heure locale

Le général Sheng pénétra, l'air renfrogné, dans son poste de commandement avancé, le colonel Li sur ses talons. Le sous-sol de l'école était encombré de vieux bureaux poussiéreux sur lesquels trônait tout un matériel de communication high-tech. Mais le général dédaigna la batterie d'ordinateurs pour porter son regard sur un panneau d'abri antiatomique délabré. Il frémit involontairement.

Malgré l'importance extrême que revêtait la bataille de Washington, dont dépendait l'issue de la guerre, Sheng en était certain, c'étaient les scènes retransmises par un petit écran de télévision qui captèrent son attention. Il se désintéressa des cartes d'état-major. Un groupe d'officiers s'était rassemblé devant le poste d'où s'échappaient les fracas caractéristiques de la bataille. Il approcha. Les officiers s'écartèrent. C'est alors qu'il reconnut le lieutenant Wu. Tassé, épuisé, dans un cratère. Il respirait avec difficulté, visiblement épuisé physiquement et moralement. Un gros pansement couvrait la moitié droite de son visage.

Le colonel Li demanda qui avait autorisé la télévision civile à diffuser des images du front.

— Où se trouve leur caravane technique ? tonna-t-il au téléphone. Vous voulez dire que c'est retransmis en direct ? Voyez d'où c'est filmé et... ! Comment ça ! c'est envoyé directement par câbles sous-marins ? Qui a donné l'autorisation ?

— Le ministre de la Défense, répondit le général Sheng derrière lui.

Le colonel Li se tourna vers lui d'un air suffoqué.

— C'est le ministre de la Défense qui a donné l'autorisation, répéta Sheng d'une voix morne, éteinte.

Tous les officiers restaient suspendus à l'écran, attendant de voir ce qu'allait faire Wu. Un défilé de rangers passa au pas de course en bordure du cratère, celui de la deuxième vague lancée à l'assaut. La caméra se déplaçait habilement sur le maigre groupe de survivants pour revenir, toujours, avec vénération, à la star. Plein cadre sur le visage couvert d'un gros pansement du courageux jeune lieutenant.

Le colonel Li s'était emparé d'un autre téléphone. Il posa la main sur le micro du combiné et murmura à l'adresse de Sheng :

— Les chaînes nationales ont interrompu tous leurs programmes. Elles diffusent le reportage tel quel !

L'aide de camp colla de nouveau l'écouteur à son oreille et rapporta :

— Tout le monde n'a que le nom de Wu à la bouche. Sa vie ! L'histoire de sa famille ! La personnalité de son père !

Manifestement contrarié, Sheng fit signe à Li de se taire.

Le général chargé des opérations venait délivrer son rapport.

— Mon général, l'attaque s'est enlisée sur notre gauche. Les 412^e et 526^e divisions ne vont pas pouvoir atteindre leurs objectifs. Elles ont été gravement malmenées par la première ligne de défense américaine.

— Envoyez la 131^e et la 1 107^e, ordonna Sheng, le regard toujours fixé sur Wu à l'écran.

Des blessés étaient emmenés à l'abri au bord du cratère dans lequel le héros était réfugié. D'autres, qui n'étaient pas blessés, venaient s'y mettre à couvert. La deuxième vague d'assaut se délitait.

— La 131^e est déjà engagée au centre, rappela le chef des opérations.

— Dans ce cas, envoyez la 305^e.

— Mais elle n'est pas encore totalement reconstituée.

— Envoyez-la quand même !

Les haut-parleurs de la télévision répercutaient les ordres retransmis par la radio de Wu, provenant d'un officier placé, dans l'échelle hiérarchique, à mi-chemin entre Sheng et le jeune lieutenant. Tous écoutaient, hypnotisés, les injonctions que martelait la radio.

McLean, Virginie

27 décembre, 15 h 20, heure locale

— Attaquez ! Attaquez ! grésillait la radio de campagne de Wu.

La demi-douzaine d'hommes entassés dans le cratère recevait l'ordre haut et clair.

Le correspondant de guerre grimpa sur un muret pour filmer une vue d'ensemble du carnage qui s'étendait devant eux. La deuxième ligne de bunkers américains apparut sur les écrans des télévisions du monde entier. Elle se révélait nettement plus dense et solide que la première. Des explosions déchiraient la fumée, secouaient le paysage, évoquant une vision de l'enfer. Des éclairs jaillissaient

sans discontinuer des meurtrières des bunkers. Les quelques malheureux attaquants chinois rampaient sous le feu concentré.

Le cameraman ramena son objectif sur le fond calciné du trou d'obus et sur Wu.

— À toutes les unités ! À toutes les unités ! s'égosillait l'officier à la radio. Attaquez la deuxième ligne de défense ! Immédiatement ! Je répète ! Attaquez la deuxième ligne de défense, immédiatement !

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda le dernier sous-officier de Wu.

Comme Wu ne répondait pas, il insista :

— Mon lieutenant ?

Les blessés hurlaient leur souffrance. Les hommes prostrés dans le cratère regardaient Wu. Le zoom de la caméra rapprocha le plan.

— Mon lieutenant ? répéta le sergent. Quels sont vos ordres ?

Au-dessus d'eux, les hommes rebroussaient chemin en courant, sans casque et sans armes, les yeux agrandis par la terreur.

— Mon lieutenant, quels sont vos ordres ?

— Attaquez ! Attaquez ! Attaquez ! criait toujours l'officier supérieur.

— Repliez-vous au point de ralliement, décréta Wu d'un ton résolu.

Le sergent et les hommes avaient maintenant les yeux fixés sur la radio. Wu réitéra son ordre avec autorité :

— Nous nous replions. Rejoignez le point de ralliement. Ce sont mes ordres. Et il ajouta : Nous avons fait tout ce que nous pouvions. Vous avez fait de votre mieux. Cette bataille est terminée pour nous.

— Attaquez ! Attaquez ! Att... !

Wu éteignit la radio.

Alexandria, Virginie

27 décembre, 15 h 25, heure locale

Le général Sheng ferma les yeux. Sur l'écran, Wu sortait du cratère, emmenant ses hommes. Ils le suivirent, comme ils n'avaient cessé de le faire. Mais cette fois, c'était pour regagner l'arrière. Il récupéra au passage les fuyards de la deuxième vague, dont l'attaque s'était heurtée à l'impitoyable défense des Américains. Quand Sheng rouvrit les yeux, Wu était revenu à son point de départ et

traînait derrière lui une unité deux fois plus nombreuse que la section qu'il avait sous ses ordres au début de la journée. La centaine de soldats ne savait pas qui il était, mais se ralliait à cet officier posé qui commandait avec aisance, sans menaces ni hurlements.

— Je veux une copie de cette émission, déclara le colonel Li.

Les techniciens qui veillaient sur le téléviseur acquiescèrent.

Un officier désigna l'écran.

— Ils font le décompte des soldats qui suivent le lieutenant Han Wushi ! s'écria-t-il tout excité.

Sheng regarda. Le compteur indiquait 105 dans un coin de l'écran. Il passa à 107. Et ce n'était pas fini.

Une heure et quart plus tard, le colonel se décida enfin à parler à Sheng. Pauvre trouillard minable, se dit Sheng avant de lui adresser un sourire.

— Je vais convoquer une cour martiale pour ce soir, si tels sont vos ordres, mon général, déclara timidement Li.

— Mon colonel, répondit Sheng, combien de temps avez-vous passé au combat ?

Li écarquilla les yeux.

— Mon général ?

— Oui. Une semaine dans les derniers jours de notre guerre victorieuse en Inde. Vous avez raison. C'est trop peu pour un officier tel que vous. Je vais examiner votre demande.

— Ma demande ?

— Pour l'instant, j'ai besoin de vous ici.

Le colonel Li baissa les yeux. La menace était claire.

— Envoyez la réserve. Envoyez toutes les unités et la réserve livrer cette attaque. Je veux que nous ayons atteint le Potomac avant la nuit et qu'à minuit nous l'ayons traversé en force.

Li hocha la tête. Il se gardait de poser les yeux sur Sheng et restait tête baissée, comme il le devait. Regagnant sa batterie de radios et de cartes, il se mit à brailler ses ordres de petit tyran aux officiers terrifiés. Voilà à quoi Sheng le trouvait utile.

Quel crétin ! constata le général en chef, plein de haine méprisante pour le couard dégonflé qui n'existait que par sa brutalité. Il ne voyait donc pas l'évidence. Le compteur du Han Wushi show marquait 1 239 et le chiffre n'arrêtait pas de grimper. C'est la fin des fins.

Rives du Potomac, Virginie
27 décembre, 17 h 30, heure locale

— Tenez bon ! cria Stephie dans le réseau radio quand éclatèrent les premiers tirs de la bataille de Washington.

L'artillerie pilonnait la colline en direction de leur ligne. Les obus franchissaient la crête avant de heurter le sol. La troisième guerre mondiale ressemblait fort à la première.

La 41^e division d'infanterie avait été concentrée sur un kilomètre et demi sur la dernière ligne de défense de Washington. La section de Stephie tenait les six cents derniers mètres du nord de la Virginie. Ils n'avaient pas la place de manœuvrer ni de battre en retraite. Tous, hommes et femmes, savaient qu'ils vivraient ou mourraient ici.

Des pans de terre volaient vers le ciel, annonciateurs de la mort en marche. Les arbres sectionnés à la base s'abattaient sur le côté comme des brindilles. Des volutes opaques gonflaient autour des points d'impact. À quatre cents mètres, les shrapnels commencèrent à écorner le béton du bunker. Stephie se jeta à plat ventre. Quinze hommes et femmes étaient recroquevillés le long des murs prêts à essuyer le choc d'explosifs prénucléaires, qui, pour eux, ne faisaient guère de différence. Au bout, il y avait la destruction du monde.

Animal et Stephie avaient essayé de préparer les bleus à ce qui les attendait, mais aucun n'avait connu l'enfer de Savannah. Ils avaient les pouces crispés sur les écouteurs high-tech enfoncés dans leurs oreilles. Leur peau était tartinée de crème protectrice censée les

préserver du coup de soleil qui précède la brûlure fatale. Leurs combinaisons antibactériologiques étaient ignifugées. Les casques en Kevlar et les combinaisons pare-balles qui les recouvraient du cou jusqu'aux cuisses devaient empêcher la pénétration des éclats d'obus. Mais rien ne les protégeait de la peur qui les rongait.

À l'approche du tir de barrage Stephie sentait vaciller le monde. Aux secousses encaissées par le béton s'ajoutait la vibration cinglante de l'air. Elle ferma les yeux. L'électricité statique envahit les deux réseaux radio, reliés l'un aux sphères supérieures de la hiérarchie, l'autre à la base. Un raz-de-marée de violence déferlait sur eux, inexorablement. Son corps se crispait un peu plus à chaque détonation.

Quand le mur de feu atteignit le bunker, un obus de 175 millimètres atterrit sur le toit. Stephie fut projetée à un mètre en l'air. Ses oreilles bourdonnaient. Elle ne pouvait plus respirer. Pas seulement parce que l'air avait été chassé du blockhaus. Le souffle avait vidé ses poumons, paralysé son diaphragme. À en croire l'épaisse fumée qui tourbillonnait autour d'eux, un jet de flammes avait dû pénétrer dans l'abri. Son casque résonnait des cris des blessés amplifiés par la radio.

Stephie abaissa la glissière de sa combinaison, s'en débarrassa et arracha son casque. Elle toussa, aspira l'air à grandes goulées.

— Oh ! mon Dieu, maman ! gémissait un garçon masqué par la fumée.

Les murs répercutaient ses cris.

Nous devons nous battre, se dit soudain Stephie. Elle prit une profonde inspiration et voulut crier :

— Tout le... !

Mais elle s'étrangla, prise d'une toux convulsive. Alors, à sa grande surprise, elle vomit.

— Oh ! mon Dieu ! Seigneur ! hurlait une jeune recrue gravement blessée.

— Tous à la meurtrière ! lança Stephie, la bouche dégouttant de filaments de bave.

Elle s'approcha de la meurtrière pour découvrir une horde de soldats chinois fonçant sur eux. D'instinct, elle se baissa, accablée. Comment résister à ça ? C'était la fin de tout.

Elle se redressa, brandit son fusil et se tourna vers sa troupe traumatisée.

— Venez, nom de Dieu !

Elle épaula son fusil d'assaut et déchargea dans la pente trente balles qui aboutirent à une trentaine de mètres. Une demi-douzaine de Chinois étaient à terre, peut-être plus. Elle rechargea, visa à gauche, rechargea, visa à droite. Comme les ripostes chinoises s'intensifiaient, elle se baissa pour recharger son arme fumante.

Une jeune fille, qui devait avoir son âge, s'agrippa à son mollet. Elle était atrocement déchiquetée. Elle s'était traînée, en traçant derrière elle un sillon de sang, jusqu'à Stephie. Son lieutenant, son dernier espoir.

Stephie la regarda dans les yeux et agita la tête. La fille se laissa retomber. Et Stephie reprit son cri :

— Battez-vous !

Elle cala le chargeur dans le magasin et décrocha la main de la morte serrée sur son pantalon. Puis elle se remit à tirer, les yeux noyés de larmes, la rage au cœur.

— Angel 3, Angel 3, vous m'entendez ? glapit la voix de John Burns dans les écouteurs, à peine audible au milieu du tohu-bohu des explosions qui secouaient son bunker. C'étaient des grenades à main !

— ... sommes débordés ! Je répète ! Poste de commandement débordé !

Stephie réagit aussitôt.

— Toi ! Toi ! Toi ! Toi et toi ! débita-t-elle en abattant sa main sur les casques des intéressés.

Les trois hommes et deux femmes la regardèrent.

— Suivez-moi !

Et elle se rua vers la sortie. Les cinq fantassins lui emboîtèrent le pas.

L'infanterie chinoise se déversait dans la tranchée baignée de soleil.

— Ils sont là ! lança-t-elle pour avertir ses camarades avant de les entraîner à l'assaut de la brèche, direction le bunker de John.

Stephie, qui marchait en tête, s'aplatit et tira en voyant le premier soldat chinois. Deux des siens tirèrent au-dessus de sa tête. Une demi-douzaine de Chinois trouva la mort instantanément. Ils avaient l'air perdus dans le dédale des fortifications.

— Venez ! dit Stephie en se relevant avec un grognement pour repartir aussitôt en courant.

Ils ne trouvèrent, du 2^e groupe de la 1^{re} section, que des restes éparpillés autour d'un cratère. Des fumerolles blanches s'élevaient

de la pointe du cône inversé qui coupait la tranchée en deux. Ils enjambèrent les débris, escaladèrent le parapet instable et arrosèrent les Chinois qui se trouvaient à trente mètres en contrebas et qui, pris par surprise, furent fauchés avant d'avoir atteint le sommet de la butte.

— Venez ! répéta Stephie en s'élançant vers l'entrée du bunker de John.

Elle ne voyait rien ni personne que quelques panaches de fumée à la dérive.

— Tu m'entends ? murmura-t-elle dans son micro.

Pas de réponse.

C'est peut-être à cause du béton, se dit-elle en s'engageant à l'aveugle dans le boyau, serrée de près par ses cinq compagnons. Lentement. Tellement lentement que les deux soldats qui la suivaient, inquiets à l'idée de la perdre, lui piétinaient les talons.

— John, chuchota-t-elle encore dans le micro en se frayant un chemin dans l'obscurité, tu m'entends ?

— Fiche le camp ! cria John.

— Allons-y ! lança Stephie à sa petite troupe.

Ils se précipitèrent dans la direction de la voix. Zigzaguerent dans les tours et détours de l'entrée.

Une crosse s'abattit comme un marteau sur le casque de Stephie. Une fusillade se déchaîna au-dessus d'eux. Elle sombra. Sombra.

Elle reprit conscience au son des lamentations proférées par une voix familière.

— S'il vous plaît ! pleurnichait Becky Marsh. S'il vous plaît ! Je vous en prie... ! s'étiolait sa voix, hachée par les sanglots.

Stephie rouvrit les yeux. Elle aperçut Becky agenouillée dans un cercle de fusils braqués sur elle. Deux des soldats de Stephie gisaient, morts, dans des mares de sang. À l'extérieur, les combats faisaient rage.

À l'intérieur, les six Américains étaient alignés le long du mur. Les Chinois, effrayés, tendus, les tenaient en joue, adossés au mur d'en face. À voir leurs regards, leurs mains contractées sur les fusils, leurs doigts crispés sur les détentes, le sort des Américains était joué. Ils n'attendaient qu'un ordre.

Stephie regarda l'homme qui lui maintenait la tête posée sur ses genoux. Son visage était démesurément enflé, ses yeux presque fermés. Sa lèvre inférieure était fendue d'une coupure béante.

— John ? bredouilla Stephie

Une douleur intense battait tambour dans sa tête.

— Elle ! Là ! Elle ! s'écria Becky en voyant Stephie remuer.

Elle glissa à genoux vers les pieds de Stephie.

— C'est la fille du Président. Le Président ! Vous comprenez ?
Le président Baker ! Des États-Unis ! C'est la fille du président Baker !

Stephie assena un coup de pied aux mains de Becky, mais c'était trop tard. Les Chinois échangeaient des regards ahuris. Certains d'entre eux parlaient apparemment assez d'anglais pour avoir compris. Les fusils s'abaissèrent ou se détournèrent. Deux hommes s'approchèrent de Stephie. John essaya de les écarter, mais ils levèrent la crosse de leurs fusils. Stephie cria :

— Non !

Un sergent s'avança et poussa brutalement un de ses hommes contre le mur. Il s'inclina devant Stephie, comme en signe de respect pour sa condition, et l'aïda à se relever. À force de la tirer par le bras entre deux hochements de tête à ses hommes, il la sépara des autres.

— Non ! dit Stephie au sergent, qui la lâcha aussitôt.

Elle saisit John par l'épaule et balaya d'un geste de la main le petit groupe d'Américains, blessés pour la plupart.

— Ensemble ! Nous tous ensemble !

Elle entrelaça ses doigts et joignit les mains.

Becky renchérit :

— Ensemble ! Ensemble. On part ensemble !

Le sergent donna un ordre ; on les conduisit vers la sortie. Stephie se sentit nue sans son casque quand l'air frais effleura son front, où séchait le sang de sa blessure. Un jeune Chinois retrouva son casque, en arracha les oreillettes et le lui colla sur la tête. On les emmenait vers l'avant, à l'opposé de la capitale qu'ils avaient tenté de défendre. En atteignant la crête, Stephie jeta un coup d'œil en arrière par-dessus son épaule. De l'endroit où elle se trouvait, elle apercevait le Washington Monument. Tout en bas, un ballet de jets d'eau environnait une troupe d'ingénieurs chinois occupés à construire un pont flottant. Des fragments enflammés dérivaien nonchalamment au fil de l'eau. La berge était jonchée de cadavres, de centaines de cadavres. Le Potomac charriait un immense contingent de corps en route pour la mer.

Devant ce spectacle, Stephie pressentit que les Chinois étaient en train de perdre la bataille de Washington.

C'est avec un petit sourire aux lèvres qu'elle pénétra en territoire chinois.

John, Becky et Stephie furent séparés de leurs compagnons blessés dès l'arrivée dans le camp de prisonniers. Une infirmière chinoise avait soigné la plaie de Stephie en la tamponnant avec de l'alcool, qui l'avait brûlée horriblement, avant d'y appliquer un pansement stérile. Devant l'insistance de Stephie, elle avait fini par examiner John. Mais elle s'était contentée d'afficher une expression attristée.

Plusieurs heures s'écoulèrent pendant lesquelles le froid s'empara des soldats voués à l'immobilité. Des projecteurs les inondaient d'une lumière aveuglante, contre laquelle se détachaient de sombres silhouettes armées de fusils. La plupart ne dormaient pas, malgré l'heure avancée.

— Je vous ai sauvé la vie ! murmura tout à coup Becky qui en avait assez d'être tenue à l'écart.

Stephie devait bien admettre que c'était vrai, mais elle ne l'en détestait pas moins. Pelotonné dans la position du fœtus, John émit une plainte. Les Chinois s'étaient acharnés sur lui à coups de crosse. Son crâne était tellement enflé, tellement tuméfié que Stephie craignait une fracture. Ses côtes cassées gênaient sa respiration. Et il refusait de lui laisser voir son bas-ventre, qui saignait et où il gardait ses deux mains plaquées, serrées entre ses cuisses.

— Écoutez, dit Becky, si nous nous tenons les coudes, nous nous en sortirons. Ils ne te toucheront pas. Tu es la fille du président des États-Unis !

— Je vais finir par le savoir ! se hérissa Stephie.

Becky se tut enfin. Stephie savait qu'elle avait usé de ses moyens de persuasion pour obtenir, ce qui s'était révélé une erreur, d'être affectée à la compagnie Charlie pour la bataille de Washington. Elle avait entendu dire, avait-elle confié à Stephie, que Ackerman avait placé le poste de commandement du bataillon en un point de la ligne réputé vulnérable. La compagnie Charlie bénéficiait d'une meilleure position, du moins l'avait-elle cru.

John émergea de son état semi-comateux pour saisir la main de Stephie. Elle lui demanda d'une voix douce, comme si elle s'adressait à un enfant malade :

— Comment te sens-tu ?

Il lui serra la main à la broyer avant de reprendre sa position

d'origine. Stephie regarda avec consternation sa main maculée de sang.

Des soldats chinois arrivaient. Ils se dirigèrent droit vers Stephie et la forcèrent à se lever. John tenta vaguement d'agripper la cheville du plus proche, qui se dégagea en secouant le pied. D'autres soldats le relevèrent à son tour, indifférents à ses gémissements de douleur. Becky bondit sur ses pieds sans y avoir été invitée. On les emmena entre deux haies de prisonniers américains épuisés. Ceux-ci regardaient passer le petit groupe d'un œil morne quand l'un d'eux, reconnaissant Stephie, lança :

— Gardez la foi !

Stephie repéra dans la foule le sergent blessé et lui adressa un signe de tête. D'autres l'avaient entendu. Ils renchérirent.

— Qu'ils crèvent ! cria un homme, qui s'attira une menace en chinois de la part d'un des gardes de Stephie.

— Aux armes ! rugit une femme.

— On va leur foutre la pâtée !

— Dieu bénisse l'Amérique !

— Qu'ils aillent se faire voir !

— Vive les États-Unis d'Amérique !

Puis un cri partit, qui fut repris en chœur pour s'élever bientôt en une immense clameur, scandée par toutes les voix à l'unisson.

— Victoire ! Victoire ! Victoire !

Quand la petite procession atteignit la clôture, Stephie avait la mâchoire crispée, les poings serrés, tous les muscles bandés. Sa lèvre inférieure se contractait, les larmes affleuraient à ses yeux. Elle était prête. Déterminée. Rien ne la ferait plier.

Quartier général des armées, Richmond
28 décembre, 8 h 45, heure locale

Le lieutenant Wu suscita une certaine émotion en débarquant au quartier général de Sheng. Tous l'avaient croisé au temps où il était à l'état-major, mais les choses avaient changé. Les secrétaires et les employés de bureau qui se pressaient aux portes avaient presque tous reçu des appels de chez eux.

— Bien sûr que je le connais ! avaient-ils dit, excités. Je déjeunais tous les jours à deux pas de lui à la cafétéria !

Maintenant, on lui demandait des autographes. Wu, cependant, ne se laissait pas ralentir par la horde d'admirateurs qui lui tendaient carnets et stylos avec respect. Shen Shen l'intercepta en haut du perron.

— Wu ! s'exclama-t-elle en se pendant à cou.

Elle l'embrassa ostensiblement sur la bouche. C'était bien la première fois qu'elle se montrait si familière en public !

— Ta joue ! couina-t-elle en posant les doigts sur son bandage avec un sourire plutôt hors de propos.

La cicatrice, pensait-elle, serait là pour rappeler éternellement son courage. Sa virilité. Elle laissa glisser son regard sur la foule frémissante qui avait envahi le couloir du rez-de-chaussée. Son baiser avait déclenché un brouhaha de murmures. Elle rayonnait.

Wu se dégagea de son étreinte et poursuivit son chemin.

— Non ! protesta-t-elle en s'accrochant à lui. J'ai un message pour toi, continua-t-elle tandis qu'il repoussait ses mains trop pressées. Le Premier ministre demande que tu l'appelles immédiatement.

Wu fit la sourde oreille et s'enfonça dans les entrailles du bâtiment. Au sous-sol, une forêt de baïonnettes se dressa devant lui pour lui barrer le passage, mais quand il planta son regard dans les yeux des gardes, les lames s'écartèrent.

— Où est-elle ? demanda-t-il.

Les gardes échangèrent des regards. L'un d'eux confia à Wu, d'un ton de conspirateur :

— Le colonel Li a dit de ne laisser entrer personne.

— Où est-elle ? répéta Wu d'une voix où vibrait une menace.

Le jeune sergent céda et conduisit Wu devant la porte de la cellule. Les soldats qui la gardaient se figèrent au garde-à-vous. Wu leur adressa un signe et ils ouvrirent.

Les cris d'une femme répondaient aux claquements secs d'une badine. Le battant de métal se referma à grand bruit sur Wu.

— Roberts ! le cri haché de la jeune femme résonnait dans la pièce. Stephanie. Lieutenant. Matricule 7, 5, 9. 2, 9...

Un nouveau coup de canne interrompit sa litanie.

Wu se dirigea vers les lumières, vives et crues comme sur un lieu de tournage. Le général Sheng et le colonel Li se tenaient dans l'ombre, près d'une caméra de télévision. Deux prisonniers américains, un homme en piteux état arborant les galons de capitaine et une femme larmoyante, attendaient à l'écart.

Et, sous les projecteurs, Stephanie Roberts. Elle était assise, pliée en deux, dans un tee-shirt en lambeaux, sur une chaise à laquelle on l'avait attachée. Sa veste camouflée gisait à ses pieds. Son torse à moitié nu laissait voir un dos lacéré. Elle avait le visage enfoui dans ses genoux. La poitrine pressée contre ses jambes.

Sheng et Li posèrent leur regard sur Wu. Le jeune lieutenant de dix-huit ans se planta devant le général de soixante-dix ans commandant le 11^e groupe armé nord. Wu n'avait pas été convié, mais ni Sheng ni le colonel n'y trouvèrent à redire. Le silence aurait pu s'éterniser si le colonel Li n'avait adressé un signe au capitaine qui maniait si lestement la badine et qui, aussitôt, ordonna en anglais :

— Vous allez lire le texte inscrit sur le prompteur.

Il se pencha vers la jeune fille et lui murmura à l'oreille, à peine assez fort pour que Wu l'entende :

— Les coups de canne, ce n'est pas pour vous faire craquer. C'est pour faire craquer votre ami, le capitaine. Faites un effort et regardez un peu comme il sursaute.

Stephanie tourna son visage rougi de larmes vers les deux prisonniers. La canne s'abattit avec un sifflement sauvage. Wu tressaillit. Le capitaine américain tenta un pas en avant. Un garde lui braqua un fusil sur la tempe. Il avait le doigt sur la détente, mais consultait du regard Sheng et Li.

— Ça ne fait pas mal, assura Stephanie à ses camarades avant d'éclater en sanglots.

Le capitaine chinois chercha à l'apaiser en lui chuchotant quelque chose à l'oreille. Elle se détourna, mais il reprit son discours dans l'autre oreille. Et ainsi de suite, chaque fois qu'elle tournait la tête. Wu n'entendait pas ses paroles, mais il reconnaissait la tactique du démon tentateur. Sans doute lui proposait-on quelque marchandage en échange de la vie sauve.

Le capitaine américain émit une sorte de gargouillement. Il s'était avancé aussi près que possible avec ses mains liées derrière le dos et le canon du fusil appuyé sur la joue. La badine cingla de nouveau avec une force phénoménale. Wu se raidit.

— Il n'est pas nécessaire que vous assistiez à ça, lui dit Sheng d'un ton qui se voulait amical.

— Mon général, répondit Wu sans le regarder, je veux croire que vous n'avez pas l'intention de maltraiter cette prisonnière.

— La fille du président Baker ? exulta le colonel Li. Non, bien sûr. Nous ne lui ferons aucun mal.

Li dégaina son automatique. Il se dirigea vers le capitaine américain et la jeune femme tremblante de peur en pointant son arme vers le plafond.

Les bras nus de Stephanie Roberts arrimés à la chaise étaient crispés. Tendus. Son regard était fixé sur ses camarades et le colonel Li. Le capitaine à la canne attendit le signal du colonel Li et l'assena encore sur le dos de Stephanie.

— Arrêtez ! bredouilla l'Américain.

Ses lèvres bouffies et sa mâchoire fracassée rendaient son élocution difficile. Li braqua son arme sur sa tête. Craignant de le voir tirer sans autre forme de procès, Wu s'apprêtait à intervenir, mais Li se tourna vers Stephanie Roberts et lui dit, sans cesser de viser l'Américain :

— Peut-être changerez-vous d'avis.

— Ne te laisse pas faire ! bafouilla le capitaine yankee.

— Non ! Non ! Non ! supplia Stephie.

Si on ne tuait pas cet Américain, se disait Wu, c'est qu'il était sans doute trop précieux.

Tout à coup, l'autre prisonnière se mit à sangloter et à pousser des cris hystériques en se débattant comme un animal pris au piège.

Un coup de feu claqua. Les gardes qui la maintenaient furent pris par surprise. Il leur fallut un moment pour s'apercevoir qu'ils étaient constellés du sang et des débris de la cervelle de la jeune femme. Ils lâchèrent son corps, qui glissa à terre. Sur un signe de Sheng, ils la traînèrent hors de la pièce. Stephanie Roberts et le capitaine américain regardaient la trace de sang.

Wu se tourna vers Sheng, mais le vieux général évita son regard.

Li pointa de nouveau son pistolet sur la tête de l'Américain. Les gardes se rétractèrent, redoutant les éclaboussures imminentes. Wu défiait Li du regard, mais c'était tout ce qu'il pouvait faire. Ce n'était pas le moment. Tels étaient ses ordres. D'ailleurs, cela lui rendait la tâche plus facile. Le libérait de conflits paralysants.

— Je vais le lire ! Je vais le lire ! sanglota Stephanie.

— Non ! s'insurgea le capitaine Américain.

Mais ça n'a pas d'importance, aurait voulu leur dire Wu. Lisez. Ne lisez pas. Ça ne fait aucune différence.

On détacha les mains de Stephanie. On lui enfila sa veste de combat. Une maquilleuse se pencha sur son visage, mais Stephanie

grogna, comme un chien prêt à mordre. La maquilleuse eut un mouvement de recul et battit en retraite. Wu réprima un sourire. La jeune fille se tenait droite sur sa chaise, dans une attitude arrogante, fixant les projecteurs sans ciller. Quelques épingles retenaient vaille que vaille ses cheveux emmêlés d'où jaillissaient des mèches rebelles. Son visage rouge de larmes luisait sous la peau tannée par les intempéries.

Elle lut, d'une voix mécanique, dénuée de toute émotion.

— « Je m'appelle Stephanie Roberts. Je suis lieutenant de l'armée des États-Unis. Mon père est président des États-Unis. J'ai été faite prisonnière alors que je me battais contre votre armée. »

Elle s'humecta les lèvres et déglutit avant de reprendre, d'une voix qui se fêlait.

— « J'ai été témoin des atrocités commises par les troupes américaines contre des prisonniers chinois sans défense. Les gouvernants de mon pays ont gazé ou abattu des milliers de prisonniers chinois, en violation des accords de Genève. Des armes chimiques et biologiques illégales ont à plusieurs reprises été utilisées sur l'ordre de... de... mon père, le Président. Je... je regrette ces horribles crimes contre l'humanité perpétrés contre la Chine et je déplore tous les actes criminels dont s'est rendu coupable le gouvernement de mon pays. Je demande pardon au peuple chinois... » Et elle expédia la dernière phrase : « ... de la mort de tant de leurs honorables compatriotes. »

Voilà. C'était fait. Le réalisateur de la télévision militaire adressa un sourire à Li. Stephie se pencha en avant et recommença à pleurer. L'aide de camp de Sheng fit tourner un doigt en l'air pour demander au cameraman de continuer à tourner. Le public chinois aurait le plaisir de voir partir une Stephanie Roberts brisée, ayant perdu la morgue qu'elle affichait un instant auparavant. Quand les lumières s'éteignirent, on lui arracha les mains du visage pour les attacher dans le dos. Mais elle resta prostrée sur ses genoux, le dos secoué de pleurs silencieux et déchirants.

Ce n'est que lorsqu'on emmena le capitaine américain qu'elle leva les yeux pour le regarder s'éloigner et, de nouveau, elle cacha son visage. On enleva la caméra, le prompteur et les projecteurs.

Wu reporta son regard sur Sheng.

— Vous n'espérez tout de même pas que le public américain va prendre cette confession au sérieux.

— Elle n'est pas destinée au public américain, répondit Li pour son supérieur. Il jubilait.

Wu l'ignora et demanda à Sheng :

— Est-ce ainsi que vous comptez expliquer tous les avis de décès que vous n'avez pas distribués ? En prétendant qu'il s'agit de soldats emprisonnés, puis massacrés par les Américains ?

Le général Sheng se gardait d'affronter le regard dur de Wu. Il s'en alla, suivi de Li, en laissant Wu avec Stephanie Roberts et ses gardiens.

— Dehors ! leur ordonna-t-il en chinois. Tous tant que vous êtes ! dehors ! Tout de suite !

Son ton péremptoire lui attira une œillade en coin de Stephanie. Les gardiens s'éclipsèrent et la porte se referma sur eux.

Il se trouvait désormais seul avec Stephanie.

Elle leva les yeux sur lui. Considéra ses traits eurasiens. Les Chinois remarquaient son métissage au premier coup d'œil. Wu ne se doutait pas qu'il en allait de même des étrangers.

Il s'empara de son poignard de combat. Elle arrêta son regard sur la lame noire dentelée. Il s'approcha. Elle détourna les yeux sans rien dire.

— Je ne vous veux aucun mal, la rassura-t-il en anglais, mais elle ne paraissait pas convaincue.

Il passa derrière la chaise. Elle ferma les yeux comme pour ne pas assister à son horrible fin. Elle ne put réprimer une grimace quand il trancha ses liens dont les torons de plastique lui meurtrissaient les poignets. Elle ramena ses mains sous son menton et fondit en larmes à nouveau.

Wu avisa, par terre, près de la chaise, une croix piquetée de diamants et une chaîne brisée. Il se baissa, ramassa le bijou et le lui tendit. Comme elle n'avait pas vu son geste, il ouvrit sa main de force et l'y déposa.

Elle releva la tête. Son visage était inondé de larmes. Wu chercha un mouchoir au fond de la grande poche de son pantalon. Il sentit alors quelque chose sous ses doigts. C'était la bague en toc qu'il avait trouvée dans le bunker de Savannah. Il la lui montra.

Elle la prit. Son regard allait de Wu à la bague. Les sourcils froncés, les traits plissés par l'étonnement, elle lui demanda :

— Qui êtes-vous ?

— Un ami.

Elle planta son regard dans le sien et resta ainsi pendant ce qui sembla une éternité. Et soudain, elle lâcha :

— Allez vous faire foutre.

Et baissa la tête.

Wu hésita. Ce n'était pas ainsi qu'il avait imaginé l'entrevue. Mais ça ne changeait rien. Il s'inclina vers Stephie et murmura :

— Je suis désolé.

Puis il lui posa un baiser sur les cheveux et s'en alla.

Dans sa cellule glaciale, Han Zhemin se nourrissait des plus infimes bribes d'informations. Il n'avait pas de fenêtre. Il avait donc attendu, sans jamais la ressentir, la conflagration nucléaire. Il avait attendu des débordements de joie et de congratulations chez les gardes, qui n'étaient jamais venus. Deux choses qui auraient dû déjà se produire. D'après le Premier ministre, l'armée avait l'intention d'exploiter immédiatement son avantage dès qu'elle aurait déferlé sur Washington. Contrairement aux objectifs du sud, de l'ouest et du centre, séparés par de grandes distances, ceux du nord-est étaient concentrés dans un espace restreint. Si tout s'était déroulé comme prévu, et si donc l'armée avait pris possession de la capitale en milieu de nuit, elle avait dû s'attaquer à Philadelphie dès les premières lueurs de l'aube.

Et les grondements sinistres de la guerre nucléaire auraient dû résonner jusque dans le tréfonds de sa cellule.

Il n'avait entendu qu'un unique coup de feu, au bout du couloir. Il en était resté pétrifié. Tendu, les nerfs à vif. Depuis, plus un bruit ne lui avait échappé. Un grincement de métal. Le claquement d'une porte qui se referme. Le cliquètement caractéristique des semelles des officiers aux talons ferrés. Le martèlement se rapprochait.

Un tintement de clés à sa porte. Il se figea. Un froid intense paralysait ses mains tandis que des filets de sueur ruisselaient sous ses aisselles. Il avait du mal à respirer. Il allait bientôt savoir s'il était condamné à vivre ou à mourir.

Le général Sheng entra, flanqué de son aide de camp. Les deux hommes étaient armés. Aucune caméra de télévision en vue.

— Je vous présente mes excuses, déclara le général Sheng. Les charges vous concernant ont été abandonnées.

Han sourit. La terreur glaçante, suffocante, s'évanouit aussitôt. Il se leva, s'étira comme après une nuit difficile dans une chambre inconfortable et enfila sa veste.

— Alors, comment va la guerre, général ?

Sheng prit un air sévère devant la désinvolture de Han.

— Pas très bien, j'ai l'impression.

Les pièces du puzzle se mettaient en place. L'armée avait dû perdre la bataille de Washington. Il faudrait repenser les plans.

— Peut-être serez-vous heureux d'apprendre, dit Sheng, que le lieutenant Wu s'est battu avec courage et qu'il est sain et sauf, à part une blessure sans gravité. Vous pouvez être fier de lui.

Han serra les dents. Wu avait désobéi à ses ordres stricts. Ce dernier acte d'insubordination était la goutte qui faisait déborder le vase. Il appellerait le Premier ministre pour convenir avec lui d'un châtement. À Sheng, il dit seulement :

— Détrompez-vous, général. Les faits d'armes du lieutenant Wu dans cette guerre ne m'impressionnent nullement.

Au moment où il prononçait ces paroles, Wu entra. Avec ses semelles de crêpe sans fers, ils ne l'avaient pas entendu venir.

— Oh ! s'exclama Sheng en gratifiant Wu d'un sourire aimable, lequel Wu, pour sa part, vissait sur son père un regard sans aménité. Monsieur l'administrateur, poursuivit Sheng en se tournant vers Han, j'espère que votre escapade à Camp David a été agréable.

La remarque creusa une ride sur le front de l'intéressé, alors que le visage du colonel Li s'illuminait d'un large sourire. Sheng pensait sans doute détenir, grâce à cette escapade synonyme de trahison, un ascendant éternel sur Han.

Mais celui-ci, comme toujours, avait quelques coudées d'avance sur les manœuvres laborieuses des militaires. Il tira sur les pans de sa veste, boutonna le col de sa chemise et noua sa cravate. Il sourit à Wu, qui ne lui rendit pas son sourire.

— Malheureusement, général, déclara-t-il d'un ton léger, il semble que ma tentative de désinformation, entreprise au prix de grands dangers pour ma personne, n'ait pas suffi à vous assurer la victoire à Washington. J'ai communiqué à Baker vos faux projets d'invasion de Philadelphie, ainsi que vous le souhaitiez, n'est-ce pas, mon général ?

— Les Américains ne vous ont manifestement pas cru, observa Sheng, du moins si c'est vraiment ce que vous leur avez dit.

.. S'il l'accusait d'avoir pu faire part à Baker de leur véritable intention d'attaquer Washington, c'est que les sources d'information de Sheng à Washington présentait des lacunes, nota Han mentalement.

— Leur armée entière nous attendait le long de lignes de défense bien aménagées au bord du Potomac.

Wu attendit la réponse de son père.

— Mon général, commenta Han d'un air suffisant sans cesser de sourire à son fils, je me serais attendu à ce que vos plans tiennent compte de cette éventualité.

Sheng tourna aussitôt les talons et disparut. Li lui emboîta le pas aussitôt. La porte de la cellule resta grande ouverte.

— Allons-nous-en, décréta Han.

Wu suivit son père.

Une escorte de soldats les conduisit en haut de l'escalier et les introduisit dans un couloir. Une employée en uniforme émergea d'un bureau. Elle écarquilla les yeux et fit aussitôt marche arrière en s'écriant :

— C'est lui ! C'est lui !

Il s'ensuivit une belle agitation. Han appuya sur le bouton de l'ascenseur. Des faisceaux de caméra s'allumèrent dans leur dos. Han résista à la tentation de se tourner vers l'équipe de télévision qui avait surgi de nulle part. Il voulait paraître indifférent. Sa sortie des prisons militaires la tête haute allait ajouter un nouveau chapitre à sa légende. Il touchait au sommet. Le rayon lumineux ne provenait pas d'une caméra de télévision, mais d'un caméscope manié par un simple soldat. Une secrétaire arriva, elle aussi armée de sa caméra personnelle. D'autres déboulèrent à leur tour pour immortaliser l'instant. Le couloir s'inondait de lumière.

Ils veulent tous fixer ces moments historiques ! constata Han.

Il se redressa et sourit. Il s'appliquait à garder la pose quand le vieil ascenseur tinta.

Han agita la main avant de pénétrer dans la cabine. Wu se faufila derrière lui. La fermeture de la porte les enleva au halo artificiel des caméras. Han rayonnait. Wu restait prostré dans un coin de l'ascenseur, ce qui ne lui ressemblait pas.

Ce n'étaient que de simples soldats et des gens ordinaires ! s'exalta Han. Même eux, ils sont sensibles à mon pouvoir. Ils me considèrent comme un héros ! Han avait toujours pensé que les subtilités du jeu politique n'étaient comprises que dans la sphère étroite de Pékin. Mais peut-être qu'après dix années de domination des civils sur les médias la politique devenait accessible aux masses populaires. Han se sentait flatté, ravi et dûment impressionné. C'est un

signe d'évolution de l'homme de la rue, décida-t-il, qu'il soit en mesure de reconnaître la grandeur de ma destinée.

L'ascenseur arrivait au rez-de-chaussée. La porte s'ouvrit sur un scintillement de caméscope. Han sortit pour offrir à ses admirateurs l'image qu'ils voulaient tant engranger. Mais, tout à coup, il se retrouva dans l'ombre. Les lumières qui l'avaient un instant ébloui s'étaient déplacées. C'était comme si on venait de le rouer de coups, même si personne ne le toucha. Les caméras filmaient au-dessus de lui, à côté de lui, au-delà de lui.

Les opérateurs se battaient pour filmer Wu.

Wu se tenait dans l'aura lumineuse que répandait sur lui la dévotion des jeunes soldats. Ils lui adressaient des vœux fervents avec des sourires extasiés. Han se détourna, furieux et commença à se frayer un passage, en jouant des coudes, au milieu de la foule qui s'agglutinait.

— Le voilà ! cria une femme.

Han se retourna, par réflexe. Mais c'est son fils qu'elle désignait. Il poussa le tourniquet de la porte et se retrouva seul sur le perron, abandonné, hors de propos. Le froid le saisit. Il emplit ses poumons d'air frisquet. Le calme de la rue contrastait avec l'agitation qui régnait à l'intérieur. Han scruta le trottoir. Ni journalistes. Ni limousine. Ni escorte. À part quatre blindés affectés à la garde du bâtiment, il n'y avait qu'un tout-terrain camouflé autour duquel quelques soldats attendaient en fumant.

— Je vais te déposer, si tu veux, lui dit Wu en sortant à son tour.

La porte ne cessait de tourner, déversant une marée humaine porteuse de bruit et de caméras. Elle se répandit sur le perron et forma une haie d'honneur jusqu'au véhicule militaire. Quand Wu y monta, un tonnerre d'applaudissements se déchaîna. La foule suivit des yeux le départ de la voiture. On aurait dit un champ de tournesols attirés par la course du soleil.

Han, lui aussi, suivait son fils.

Rives du Potomac, Virginie
28 décembre, 9 heures, heure locale

Les soldats américains que croisait Bill exultaient. Ils étaient épuisés et crasseux. Blessés pour la plupart. Mais debout et

victorieux. Sur la rive du Potomac, Bill adressa le V de la victoire à une rangée de soldats caparaçonnés de pansements qui se reposaient, allongés sur le sol. La centaine d'hommes et de femmes dépenaillés lui répondit par une acclamation étonnamment puissante. La victoire était douce, même aux blessés.

Bill traversa le fleuve sur un pont flottant délabré, non loin de l'université de Georgetown. Là, il entama une tournée d'accolades. Des nuages de poussière s'élevaient des tenues de combat au contact de sa main sur les épaules.

— Jusqu'où avez-vous repoussé la ligne ? demanda Bill au colonel Ackerman.

— Une dizaine de kilomètres au sud, répondit celui-ci d'une voix si terne que Bill eut peur, soudain.

L'expression du commandant du bataillon lui faisait craindre le pire.

— Entrons, proposa Ackerman en tendant la main vers le bunker obscur encombré de sacs de sable.

Ses traits enduits de graisse étaient tirés. Il avait l'air préoccupé. De grands cernes noirs soulignaient ses yeux.

Bill sentit son estomac se soulever en pénétrant dans le bunker. Une fois à l'intérieur, il se tourna vers l'officier.

— Dites-moi franchement, colonel. Où est-elle ?

— Portée disparue, monsieur le Président. Sans laisser de trace. Les Chinois ont percé nos lignes en quatre endroits. Elle a emmené un détachement de son bunker pour tenter d'apporter du renfort au poste de commandement de sa compagnie. Nous avons retrouvé son arme et deux de ses compagnons, morts, dans le bunker du poste de commandement qui avait été débordé, mais votre fille, le commandant de la compagnie et plusieurs de leurs camarades restent introuvables.

— John Burns était parmi eux ?

Ackerman hocha la tête.

— Elle est allée lui donner un coup de main ?

Ackerman hocha encore la tête. Bill ferma les yeux et se frotta les paupières.

— Et ils se sont volatilisés ?

— Oui, monsieur, avoua Ackerman dans un murmure. Je... je vous demande de m'excuser, monsieur le Président, je...

Bill agita la tête et leva la main pour lui imposer silence.

— Laissez-moi seul.

Ils sortirent tous. Bill se laissa tomber sur un tabouret. Ses yeux se fermèrent à nouveau. Sa respiration se fit laborieuse. Qu'est-ce que je vais dire à Rachel ? fut la première pensée, accablante, qui lui vint à l'esprit.

*Quartier général de l'Administration civile, Richmond
28 décembre, 11 h 50, heure locale*

Han était assis, seul, à son bureau, devant une pile de dossiers négligés. Il méditait sur le changement radical qui s'était produit pendant le court laps de temps qu'il avait passé dans la prison de l'armée. Pourquoi ? se demandait-il avec désespoir. Ce n'était certainement pas un hasard.

Son secrétaire lui avait relaté la curieuse suite d'événements qui avait propulsé Wu au sommet de la célébrité. Il lui avait montré la vidéo de ses vaillants faits d'armes lors de l'attaque de Washington et de sa noble décision d'y mettre un terme. Il en ressortait que Wu avait bénéficié à la fois d'une chance extraordinaire et d'une magnifique orchestration. Voulue par qui ? Dans l'entourage de Han, personne ne pouvait répondre à cette question. Entre le petit déjeuner, la douche et le choix de ses vêtements, il avait consulté par téléphone une dizaine d'ambassadeurs, de dirigeants et de hauts fonctionnaires de la vaste administration internationale qu'entretenait la Chine sur tous les continents. Personne n'était capable de lui dire qui était derrière. Certains pensaient que ce devait être l'armée. D'autres n'osaient formuler l'évidence.

C'étaient sûrement le père et l'oncle de Han qui avaient organisé le lancement de Wu sur l'orbite de la grandeur et de la notoriété.

Un coup frappé à sa porte le sortit brutalement de sa rêverie. Son secrétaire entra avec un regard fuyant, malheureux. Pire, remarqua Han. Découragé.

— Le lieutenant Wu désire vous voir, monsieur.

Wu fit son entrée en tenue de combat nette et propre. Il trouva son père les mains à plat sur sa table. Le médecin avait donné des calmants à Wu. Shen Shen avait veillé à ce qu'il les prenne. Elle le couvait, l'embrassait, le caressait, éperdue. Wu avait l'impression que sa passion s'était déchaînée depuis qu'il avait accédé à la

célébrité. Elle tenait plus que jamais à sceller leur union. « Je t'aime », lui avait-elle dit avec feu en le couvrant de baisers ardents.

Il ne lui avait pas parlé de son projet de retourner sur le front.

Han portait une simple chemise blanche et une cravate nouée serrée. Il n'avait pas de veste, bizarrement. Et il était muet et renfrogné. Saisi de vertige, commenta Wu pour lui-même. Han Zhemin, administrateur des territoires occupés et fin stratège des hautes sphères de la politique, venait seulement de réaliser combien dure peut être la chute.

Wu dit timidement :

— Je viens pour la téléconférence.

Han haussa les sourcils.

— La téléconférence ?

Wu confirma d'un hochement de tête. Han consulta son agenda.

— Quelle téléconférence ?

Il avait la bouche tellement sèche que les mots se bousculaient. Wu éprouva une vague tristesse. Cela lui faisait de la peine de voir son père dans cet état.

— On m'a dit d'être ici à midi pour une téléconférence, expliqua Wu d'une voix posée.

— Qui ? Qui t'a dit de venir ici ?

— Shen Shen.

— C'est le Premier ministre qui a convoqué cette réunion ? demanda Han, soudain inquiet.

« Je t'aime », lui avait dit Shen Shen. Ce fut la première chose qui lui traversa l'esprit. Il évitait de regarder son père, lui-même absorbé dans ses pensées. Han appela son valet de chambre et se mit à arpenter le bureau en marmonnant en sourdine. Le trouble de son fils lui avait échappé.

Shen Shen.

« Tu me jures que tu n'es pas une espionne ? lui avait demandé Wu des dizaines de fois. Tu n'es pas là parce qu'on t'a envoyée faire la taupe ? » Elle lui avait menti avec une belle constance. Parfois elle niait catégoriquement, parfois elle agitait vigoureusement la tête en ondulant des hanches contre lui et en cherchant ses lèvres. Et voilà qu'une remarque innocente de Han venait de la trahir.

Wu demanda, en s'efforçant de maîtriser sa voix :

— Shen Shen travaille pour le Premier ministre ?

Le valet de chambre apporta la veste de Han, qu'il lui présenta ouverte, accrochée sur ses deux mains.

— Hein ? Oh ! oui, elle surveille Sheng pour nous, répondit Han distraitement en passant sa veste.

Et moi par la même occasion, grommela Wu en aparté. Han était préoccupé par ses dents, qu'il inspectait devant un miroir tenu à bout de bras par le serviteur impassible. Il ne remarqua pas le ton de Wu, son expression atterrée, ses épaules voûtées. Il ne soupçonnait pas la souffrance de son fils.

Wu attendit le départ du valet pour poursuivre son interrogatoire.

— C'est toi, son intermédiaire ?

Han s'était appuyé à la fenêtre. Il contemplait la grisaille.

— Quoi ?

Wu répéta :

— Est-ce toi qui te charges personnellement de transmettre ses informations à Pékin ?

Han se tourna enfin face à son fils. Il redressa la tête et l'examina.

— Qu'est-ce que tu cherches ? Cette fille t'intéresse ?

— Tu as couché avec elle, dit Wu. Combien de fois ?

L'assistant de Han frappa à la porte et passa la tête dans l'embrasure.

— Excusez-moi, mais vous êtes attendus au centre de téléconférence.

Han et Wu traversèrent le centre administratif civil, désormais aménagé avec un certain luxe, d'où était gouvernée l'Amérique occupée. Le siège du pouvoir était simplement désigné sous le nom de « quarantième étage ». Du premier fonctionnaire tiré à quatre épingles au dernier planton, notables ou simples employés, tous les membres du personnel avaient été triés sur le volet parmi l'élite de la bureaucratie chinoise. Ils avaient la charge des avant-postes reculés d'une guerre lointaine.

Les anciens de Pékin ne s'aventuraient jamais au-delà du continent asiatique. En revanche, la tête de pont américaine avait attiré des milliers de jeunes technocrates du plus haut niveau. Des professionnels affûtés en costume strict. Tous bardés de diplômes. Parlant tous couramment anglais. La crème des crèmes. Tous alliaient d'excellentes compétences dans l'art de gouverner les territoires occupés à la détermination de lutter à mort contre les éléments hostiles du secteur militaire.

Dans ce sanctuaire, Wu était le seul à porter un uniforme. Tous les fonctionnaires qu'il croisait savaient parfaitement qui il était. Les couloirs étaient plus encombrés qu'à l'accoutumée d'employés qui s'attardaient pour lui jeter des regards appuyés. Ceux que leur trentaine rendait plus intrépides lui adressaient des signes de tête et des sourires. Les documentalistes et secrétaires, de dix ans plus jeunes, ne parvenaient pas à dissimuler le trouble inspiré par le visage bandé de Wu. C'était leur première guerre, comme pour Wu d'ailleurs.

En coulant un regard à son père, il le vit ébranlé. Voilà que son bastion était menacé par la popularité galopante de Wu. Il voyait d'un air perplexe ses troupes contempler son fils. Il promenait sa langue sur ses lèvres asséchées sans rien dire. Il vérifia plusieurs fois le boutonnage de sa veste, alors qu'il était impeccable. Ses doigts s'affairaient sur son col, sa cravate, ses cheveux, irréprochables.

Wu le trouvait poignant. Il éprouvait une grande compassion pour un homme qui n'éprouvait rien pour lui.

Son père avait toujours incarné le pouvoir. Il en était l'image vivante. Pendant toute sa vie, Wu s'était vu porter et pousser par la seule existence de Han. Il avait sans cesse bénéficié de faveurs. Des privilèges qui lui étaient accordés, non pour de l'argent, mais pour s'attirer la bienveillance de sa puissante famille. Une assurance sur l'avenir garantie par ce qui pourrait devenir la plus grande dynastie de l'histoire de la Chine.

Han Zhemin, le seul lien de Wu avec cette dynastie et le gage de sa sécurité, était en train de se déliter sous ses yeux.

Le saint des saints du quarantième étage était étroitement gardé par une cohorte de gardes du corps et dépourvu de fenêtre. Les effectifs renforcés grouillaient partout, armés jusqu'aux dents. Ils étaient vêtus de Kevlar coupé à la façon d'élégants costumes de bureau noirs. Leurs oreillettes seraient restées inaperçues sans le micro trapu qui venait s'appliquer contre leur joue. Au passage de Han et de Wu, les anges gardiens aux allures de tueurs murmuraient dans leur micro et les portes s'ouvraient comme par magie.

Mais ce qui impressionnait le plus chez ces brutes inquiétantes et silencieuses, c'étaient les fusils d'assaut qu'elles gardaient à portée de main. Leur seule concession au décorum bureaucratique consistait à rabattre leur casque sur leur nuque, ce qui leur permettait, en se plaçant selon une habile chorégraphie, de soustraire leur visage aux caméras de télévision. Leur chevelure se réduisait à un infime duvet,

sauf pour les femmes. Celles-ci avaient les cheveux joliment coupés, très courts, pour ne pas s'aplatir sous les lanières du casque. Elles portaient un vêtement légèrement différent de celui de leurs homologues masculins, mais, à en croire leur expression impitoyable, elles étaient taillées dans le même bois.

Ce sont les Forces spéciales de sécurité du ministère, s'avisa Wu. Probablement arrivées tout droit des unités d'élite de Pékin et de ses alentours. Il était bluffé. Il n'avait encore jamais vu le fil tranchant du pouvoir civil. Les hommes et les femmes qui veillaient jour et nuit sur la vie du Premier ministre et des membres de son gouvernement. Leur présence indiquait sans doute que le conflit avec les militaires approchait de sa conclusion.

Han précéda Wu dans le centre de communication, où les introduisit une réceptionniste. Un homme d'un certain âge et d'une certaine stature distribuait des ordres à la cantonade. Le micro directionnel, accroché discrètement à son oreille, recueillait ses paroles proférées *sotto voce*. Il portait l'uniforme noir des troupes de sécurité. Il avait l'attitude et le ton d'un officier.

Wu s'arrêta à sa hauteur et demanda d'un air dégagé :

— Combien avez-vous d'hommes qui sont arrivés de Pékin ?

Wu testait son pouvoir tout neuf. L'officier de la sécurité du ministère communiquerait-il au jeune lieutenant une information de cette importance ?

— À Richmond ? répondit-il. Une division.

Il parut flatté de la surprise qu'inspirait à Wu un tel déploiement de force. Le sourire d'un soldat à un autre soldat.

— Le Premier ministre vous attend, lieutenant Han Wushi, lui dit ce nouveau compagnon d'armes.

Une division ? s'émerveillait Wu. Dix mille hommes ? C'était la première fois en dix ans de guerre que la garde civile de Pékin se déplaçait en si grand nombre hors de Chine.

Wu franchit derrière son père la dernière porte ouvrant sur la salle de conférences plongée dans la pénombre. La seule source lumineuse émanait de l'épicentre où luisaient faiblement les moniteurs répartis autour de quatre sièges. Comme lors de leur dernière entrevue avec les dirigeants civils, Wu s'assit en face de son père, devant une console comprenant une caméra, des haut-parleurs et un grand écran uniformément bleu. Son père, bien éclairé, se trouvait à une distance d'un mètre cinquante. Son visage était impassible. Ils

ne voyaient pas encore leurs interlocuteurs de Pékin, mais ceux-ci étaient sans doute déjà en train de les observer.

Trois images surgirent presque simultanément dans trois des quatre fenêtres que comportait la console de Wu. Le visage rayonnant du Premier ministre se trouva rapidement encadré de ceux du ministre du Commerce et du ministre de la Sécurité.

— Han Wushi ! s'exclama le Premier ministre.

Les trois vieillards sourirent et leurs mots d'accueil avaient des tonalités d'acclamation. Son père, relégué dans l'ombre, n'était plus qu'un témoin morose des événements.

Le Premier ministre continua :

— Je saisis cette occasion pour te dire combien nous sommes honorés de te compter parmi les membres de notre famille.

Wu jeta un coup d'œil à Han et fut frappé de la différence de réaction que suscitait cet éloge. Les paroles du Premier ministre revêtaient pour le père accablé une importance considérable, alors que le fils, imperturbable, ne s'en émouvait pas le moins du monde.

— Ton nom est sur toutes les lèvres, partout en Chine. Ton courage n'a pas d'égal.

Wu se détourna, écœuré.

— Ne fais pas le modeste, le taquina le ministre du Commerce, son grand-père.

Les deux frères, le Premier ministre et le ministre du Commerce, éclatèrent de rire. Le ministre de la Sécurité se contenta de sourire. Wu soutint son regard, ce qui ne manqua pas d'être remarqué.

— Je voudrais vous poser une question, dit Wu au vieil homme en costume gris délavé.

Celui-ci avait la peau flasque, des lèvres trop minces, mais ses yeux pétillaient dans le faisceau de la caméra. Il hocha la tête pour encourager Wu à poursuivre.

— Pourquoi avez-vous envoyé des forces de sécurité en Amérique ?

Le Premier ministre et le ministre du Commerce échangèrent un regard et attendirent.

Le général en chef en tenue civile haussa les épaules et répondit simplement :

— Pour assurer la sécurité dans les territoires chinois.

— C'est le général Sheng qui vous l'a demandé ? insista Wu.

Han agita imperceptiblement la tête pour le mettre en garde.

— Nous n'avons pas besoin de la permission du général Sheng, lui rappela le Premier ministre.

— Dans ce cas, observa Wu en parlant avec lenteur et prudence, il y aura la guerre entre les Forces de sécurité et l'armée.

Seul le silence lui répondit. Il avait abordé un sujet interdit.

— Pas nécessairement, dit le Premier ministre. L'armée défend les frontières. Le ministère de la Sécurité défend ce qui se trouve à l'intérieur.

— Tous ceux qui se trouvent à l'intérieur, précisa le ministre de la Sécurité.

Wu adressa un signe à chacun des trois doyens. Il percevait la menace voilée qui sous-tendait la remarque du ministre de la Sécurité. Les familles des officiers de l'armée constituaient une monnaie d'échange dans la main des civils.

— J'ai encore une question, dit Wu. Une requête, plus exactement.

Dans sa fenêtre, le ministre du Commerce regarda le Premier ministre. C'est là que Wu se rendit compte que les trois hommes étaient réunis dans la même pièce. Devant un dispositif de vidéoconférence analogue à celui de Han et Wu.

Cela ne doit pas leur arriver souvent d'être regroupés au même endroit, s'étonna Wu. Mais ils étaient à la veille d'une étape décisive de leur guerre politique. Elle était proche de sa conclusion, quelle qu'elle soit. Les quatre hommes étaient prêts à entendre la requête de Wu.

— Je voudrais qu'on relâche la fille du président Baker et qu'on la rende aux siens saine et sauve, immédiatement.

Les trois hommes de Pékin se consultèrent du regard tour à tour.

Wu réitéra sa demande :

— Je veux que Stephanie Roberts rentre chez elle saine et sauve.

Le ministre du Commerce pria Han et Wu de les excuser et d'attendre un instant. Les écrans virèrent au bleu et les haut-parleurs se turent. Wu surprit le regard médusé de Han. L'univers de son père était en train de chavirer. L'effort qu'il déployait pour admettre la place que Wu y tenait désormais le laissait pâle et défait.

De quel pouvoir extraordinaire ce garçon se trouvait-il investi pour se permettre de formuler pareilles exigences ?

Mais alors que son père explorait la nouvelle carte du pouvoir, Wu se disait qu'il ne se laisserait pas mettre à l'écart. Han Zhemin

était trop habile et avait trop longtemps œuvré à son ascension. Dès qu'il aurait repris ses marques, il repartirait de plus belle.

Les visages ridés du triumvirat reparurent sur les écrans. En voyant leurs airs sombres, Wu devina qu'ils ne lui donneraient pas satisfaction. Le Premier ministre paraissait particulièrement préoccupé.

— Nous sommes de tout cœur avec le président Baker et sa fille. Qui, déjà, n'aurait jamais dû prendre part aux combats. Nous effectuerons des démarches privées, nous critiquerons publiquement toute décision malséante de l'armée à son égard, mais il nous est impossible d'intervenir directement dans cette affaire.

Wu se leva.

— Wu ! se récria son père, horrifié.

Le Premier ministre leva la main et agita la tête.

— Lieutenant Han Wushi. Je te demanderai de bien réfléchir avant de choisir ton camp.

Il ajouta en pointant le menton vers son frère :

— Nous sommes ta famille. Beaucoup de choses changent dans la vie, mais les liens du sang demeurent. Ils nous lient les uns aux autres et ils nous lient à notre devoir. La famille apporte soutien et protection et en attend autant en retour.

— C'est ma famille que je protège, lâcha Wu avant de s'en aller, laissant seul son père, ébahi et interloqué.

Il n'avait pas franchi la porte que Han le saisissait par le bras et l'obligeait à se retourner. Il était consterné et sa poigne se révélait douloureuse. Il poussa Wu dans le couloir, ouvrit une porte, désarçonnant la secrétaire qui se remettait du rouge à lèvres derrière son ordinateur, et lui fit signe de sortir. Tandis qu'elle refermait la porte derrière elle, Han promena tout autour de la pièce son détecteur de micros.

Rassuré, il fit face à Wu.

— Cette vidéo de ton assaut des bunkers américains, commençait-il en dévisageant son fils, est-ce une simulation ?

Wu ne comprenait pas.

— Est-ce que c'étaient des Chinois qu'il y avait dans ces bunkers ? cria Han en agrippant Wu par les deux bras et en le secouant comme un prunier.

— Vous me demandez si l'attaque était une mise en scène ? Si des Chinois ont tué d'autres Chinois ?

— Toi, tu n'as pas été tué, remarqua Han en guise d'explication.

Liu, le ministre de la Défense, a déjà fait ça, à Tokyo. Il a reconstitué la prise du palais impérial, simplement parce qu'on manquait d'images pour le journal télévisé du soir ! Ils sont passés maîtres dans l'art de l'imposture.

— Vous divaguez !

— À Tokyo, les soldats n'étaient pas au courant. Ceux qui étaient en face étaient des condamnés à mort en instance d'exécution.

— C'est ridicule ! s'écria Wu en se dégageant.

— Ça a pourtant eu lieu ! commenta Han d'un ton calme. Tu as vu les corps dans les bunkers ?

— Ils avaient été brûlés.

— Par qui ?

— Par un soldat de l'arrière-garde, répondit Wu, de plus en plus troublé. Il avait un lance-flammes.

— Avais-tu déjà vu ce soldat auparavant ? Est-ce toi qui lui as ordonné de brûler le contenu de ce bunker. L'as-tu revu après ?

Wu agita la tête et se détourna.

— C'est complètement absurde !

Il fit volte-face.

— À force de conspirer et de comploter avec ces vieux fourbes de Pékin, vous finissez par être atteint de paranoïa galopante !

Han ne sourit pas vraiment, mais son regard s'adoucit.

— Tu as peut-être raison. C'est vrai, il faut vraiment être machiavélique. Encore une question. Comment as-tu été blessé ? Tu t'en souviens ? Il y avait beaucoup de fumée. Mais comment t'es-tu retrouvé avec cette estafilade sur la joue ?

Wu n'en avait aucun souvenir. Il effleura l'ecchymose qui avait viré du rouge au brun jaune bordé de violet sur son front. Il n'avait jamais très bien su quel genre de projectile l'avait violemment frappé sous la bordure de son casque en entamant à peine la peau. Il avait été sonné sans vraiment perdre conscience, avec une douleur fulgurante à la joue.

Han observait son fils. Le regardait tâter son front meurtri. Il reprit :

— As-tu déjà vu l'effet produit par une balle de caoutchouc ?

Wu baissa la tête. Il fixait le mur d'en face, mais écoutait attentivement.

— Moi oui, continua Han. Dans nos chantiers navals de Corée du Sud. Nous ne pouvions pas tuer les ouvriers, qui s'étaient révoltés parce que nous avions décidé qu'ils prendraient leurs repas sur place

au lieu de les emporter chez eux. Ils partageaient la nourriture que nous leur donnions avec leur famille et, du coup, ils manquaient de calories pour travailler efficacement. Toujours est-il qu'on a tiré sur eux avec des balles de caoutchouc. On croirait des vraies. Ce sont de petits sacs remplis de billes de caoutchouc, qui font mal, mais sans provoquer trop de dégâts.

— Tout ça n'est que le fruit de votre imagination dégénérée de politicien retors, gronda Wu.

— Ce sont des faits que je te raconte. Je les ai vus. Je n'étais pas présent lors de la première répression. J'étais à Hong Kong quand on m'a appelé pour me dire de me rendre à Séoul. Mais je suis arrivé à temps pour assister à une reconstitution des émeutes filmée par les militaires. Par l'officier commandant la construction navale, le général Liu. Tu comprends, leur premier souci avait été de dissimuler ces émeutes. Et puis, réflexion faite, les spécialistes de la désinformation ont convaincu Liu que la nouvelle de soulèvements chez les ouvriers des chantiers navals pouvait amener les Occidentaux à penser que leur programme de construction navale, qui allait bon train, subissait, au contraire, des retards. J'ai donc pu admirer une reproduction des événements, fidèle m'a assuré Liu, à côté des équipes de tournage. Ils ont rassemblé les émeutiers, incendié quelques véhicules et même démoli une vieille grue rouillée pour l'authenticité, et puis ils ont ouvert le feu avec ces petits sacs de billes.

— Je ne vous crois pas, protesta Wu, déjà moins sûr de lui.

— As-tu examiné de près l'écorchure que tu as sur le visage ? Une balle s'enfonce en ligne droite. La blessure devrait être plus profonde au centre que sur le pourtour. Elle aurait dû fracasser des os au passage. Une lame, en revanche, suit les contours du visage et laisse une entaille beaucoup plus étroite que dans le cas d'une balle de 5,56 millimètres.

Sous ses sourcils froncés, le regard de Wu s'était égaré bien au-delà du mur, sur un horizon lointain. Peut-être sur celui du champ de bataille, qui lui avait pourtant semblé bien réel.

— Tu veux sauver la vie de cette fille ? demanda Han avec douceur.

Wu se tourna vers lui et acquiesça.

— Mais tu auras compris, n'est-ce pas ? que les vieux bonzes de Pékin souhaitent sa mort. Ils ont un bénéfice politique intéressant à tirer de la barbarie de l'armée, si elle est tuée, de préférence après

avoir été torturée. Ils pourraient alors utiliser l'indignation de l'opinion. Tu comprends ?

Wu acquiesça.

— Si tu veux vraiment qu'elle rentre chez elle saine et sauve, je peux t'y aider, mais, pour cela, il faut me faire confiance.

Han laissa ses paroles aller leur chemin. Wu le regardait, dans l'expectative.

— Je suis ton père. Tu devrais avoir confiance en moi, susurra Han en déployant un sourire suffisant.

Lequel sourire se dilua quand Wu marcha sans un mot vers la porte.

Washington, DC

28 décembre, 12 heures, heure locale

Clarissa retrouva son père dans le jardin public où elle venait jouer étant enfant. Il ne la vit pas approcher, occupé qu'il était à monologuer. Il se tenait à lui-même une conversation animée. Les manifestations publiques de sa sénilité grandissante la peinaient profondément.

Quand le vieux bonhomme s'aperçut de la présence de sa fille, il resta ébahi. Elle lui sourit comme à un grand malade. Un sourire qui se voulait compatissant, mais qui ne parut pas le rasséréner. Il était pâle. Ses yeux hagards étaient injectés de sang. Sous l'épaisse couche de vêtements chauds, il ployait les épaules, le dos plus voûté que jamais.

Par contraste, Clarissa semblait d'autant plus jeune et alerte. Elle prit une grande inspiration et dit :

— Tu te rappelles quand nous venions ici ?

Elle s'assit sur une balançoire en face de son père et se poussa doucement avec la pointe des pieds.

— Une fois, tu es venu nous rejoindre, maman et moi, tu te souviens ?

Devant son regard absent, elle pensa qu'il ne l'avait pas entendue, mais il hocha soudain la tête. Loin de l'apaiser, l'évocation de ce souvenir n'avait fait qu'accroître sa nervosité. Son visage exprimait un grand désarroi.

— Tu portais une...

Les mots s'étranglèrent dans sa gorge. Il déglutit.

— ... une robe jaune. Boutonnée dans le dos. Une... comment tu appelles ça ?

— Une robe bain de soleil.

— Tu avais huit ans.

Elle crut qu'il allait fondre en larmes. Elle ne s'était pas rendu compte de l'étendue de sa déchéance. La guerre devait peser son poids. Ou autre chose ? se demanda-t-elle.

Elle alla vers lui. Son pas crissait sur les graviers. Elle lui posa la main sur l'épaule.

— Est-ce que le putsch a été annulé ? s'enquit-elle à voix basse.

Tom Leffler la fixa d'un air effaré. Il lançait des regards affolés autour de lui. Devant tant d'agitation, elle se défendit :

— Quand tu m'as donné rendez-vous ici, je me suis dit : Évidemment, maintenant que nous avons gagné la bataille de Washington, nous n'avons plus besoin de recourir au nucléaire !

Le vieil homme dodelinait comme s'il s'apprêtait à sombrer dans le sommeil. Ses paupières étaient closes à demi. Ses lèvres remuaient, mais il n'en sortait aucun son. Elle s'aperçut qu'il priait.

— Papa, reprit-elle d'un ton calme mais pressant, parle-moi.

Elle s'assit à côté de lui et prit sa main gantée dans la sienne.

— Concentre-toi.

Il rouvrit les yeux et la regarda, les lèvres toujours en mouvement, mâchonnant un discours inintelligible. Elle enchaîna, pour combler le silence :

— Si tu me dis que le coup d'État est toujours en préparation, il faut tout arrêter. Je m'en chargerai s'il le faut !

— Faut que je m'en aille, déclara Tom en se levant brusquement.

L'attitude du père alerta la fille. Clarissa éprouva un curieux malaise en quittant le banc. Elle s'efforça d'agir comme si de rien n'était, mais son regard était irrésistiblement attiré vers les longues rangées de vitres obscures de l'école maternelle toute proche, les voitures et fourgonnettes garées le long de la rue endormie. Quelque chose clochait. Elle le sentait.

— Bon, dit-elle sans cesser de chercher le danger des yeux.

Elle se tournait pour partir quand son père la retint en prenant son visage entre ses mains. Il lui posa un baiser sur le front et la garda prisonnière. Clarissa l'enlaça maladroitement. Tandis qu'il la serrait dans ses bras, elle aurait juré l'avoir entendu murmurer :

— Pardonne-moi, Beth.

Clarissa ferma les yeux et l'étreignit. Chaque jour qui le rapprochait des portes de la mort lui rendait sa femme plus présente.

Elle se dégagea.

— On en reparlera ce soir, dit-elle en se dirigeant vers sa voiture.

Personne en vue. Tout était immobile. Sans doute l'effroi d'un vieillard aux nerfs trop fragiles. Elle ne savait que penser. Le coup d'État avait peut-être déjà été annulé. Mais naturellement ! On avait repoussé les Chinois ! Bill avait réussi à empêcher l'invasion de Philadelphie et à contrer l'offensive de Washington. C'était un génie. Un sauveur. Tout le monde devait le reconnaître maintenant ! L'histoire, en tout cas, n'y manquerait pas.

Quand elle s'élança dans la rue au volant de sa voiture, elle nageait dans l'euphorie. Ternie cependant par le sentiment de pitié que lui inspira la dernière vision qu'elle emporta de son père. Il était resté planté à l'endroit même où elle l'avait laissé. Tête baissée. Désarmé. Perdu. Incapable de prendre la moindre décision ni d'agir tout simplement.

Dès que Clarissa se fut éloignée, Tom Leffler se dirigea vers la fourgonnette banalisée qui stationnait devant l'entrée de service de l'école. Il leva sa main gantée pour frapper. Le hayon s'ouvrit brutalement. Deux agents jaillirent, l'empoignèrent sous les bras et le hissèrent sans ménagement à l'intérieur. La pâle lumière du jour disparut derrière la porte qui se rabattit en claquant.

— Pas de condamnation à mort ! glapit Tom Leffler tandis qu'on le dépouillait des fils dissimulés dans la doublure de son manteau.

Ils le traitaient avec rudesse. Il en était indigné. Il regardait la batterie de caméras pointées vers le banc du jardin.

— Je vais tout vous dire, brailla-t-il, à condition que Clarissa bénéficie des circonstances atténuantes !

Des menottes se refermèrent sur ses poignets. Il répétait sa supplique d'une voix forte, en martelant chaque mot :

— Pas de peine de mort pour Clarissa !

— C'est ce qui a été convenu, confirma le directeur de la CIA, Richard Fielding.

Bureau ovale de la Maison-Blanche
28 décembre, 14 heures, heure locale

Bill était penché devant le bureau historique, la tête dans les bras. Il lutta pour se relever en entendant la porte s'ouvrir.

— Monsieur le Président ? risqua la voix familière de Richard Fielding.

Oh ! se dit Bill, nous y voilà ! Au prix d'un grand effort, il posa les yeux sur le directeur de la CIA qui, comme à son habitude, ouvrit une mallette avec une clé. Bill s'assura d'un regard que la porte était bien refermée.

— Alors ? C'est vrai ? Clarissa... ?

Il ne pouvait se résoudre à prononcer les mots. Fielding, lui, n'éprouvait pas cette difficulté.

— Oui, monsieur le Président, elle fait partie du complot de coup d'État.

Il cueillit une simple feuille de papier qu'il brandit. Bill jeta un coup d'œil au bref paragraphe qui y était imprimé.

— Mais ce n'est pas la raison de ma visite.

L'incompréhension se peignit sur le visage de Bill. Sans doute l'explication se trouvait-elle cachée entre les lignes du texte qu'il lui présentait.

Bill tendit la main, mais son geste resta suspendu. Il avait aperçu le nom de Stephanie dans le corps du paragraphe. Ses doigts hésitaient au bord de la feuille sans parvenir à la saisir. Fielding la lui glissa dans la main. Le papier tremblait, comme agité par le vent. Bill l'agrippa à deux mains, mais cela n'y changea rien.

Il ouvrit grands les yeux et battit des paupières comme pour en chasser les scories, poussa un long soupir et entama la lecture de l'avis, redoutant d'y trouver des mots tels que : « Roberts, Stephanie, lieutenant de l'armée des États-Unis, est morte au champ d'honneur... »

À : président des États-Unis d'Amérique
De : général Sheng, commandant le
11^e groupe armé nord
Objet : échange de prisonniers
En application des dispositions de la Convention de Genève, je vous propose un échange de prisonniers, le 31 décembre, sur le pont de la

route 301 enjambant le Potomac. L'armée chinoise remettra aux autorités américaines dix mille prisonniers de guerre américains, dont le lieutenant Stephanie Roberts. Nous demandons en échange que le Président des États-Unis se livre aux autorités chinoises afin d'être jugé pour crimes contre l'humanité. Si cette offre n'a pas été acceptée à dix-sept heures aujourd'hui, vous serez jugé par défaut et le lieutenant Stephanie Roberts subira le châtiment à votre place.

Stephie était vivante ! Un immense sourire s'épanouit sur le visage de Bill. Il leva les yeux vers Fielding, qui affichait une expression sévère de vieil enseignant soupçonneux.

— Avant de prendre une décision concernant cette offre, monsieur le Président, permettez-moi de préciser un ou deux points.

— C'est inutile, professeur Fielding.

Le chef de l'État ne contenait pas sa joie. Il se sentait soulagé d'un poids infini. Comme si, dans un monde de compromissions, on venait enfin de lui offrir un marché honnête.

— Une seule chose, au moins, monsieur, si vous voulez bien, insista le directeur de la CIA. Ce genre d'échange est délicat à tous les points de vue. Physique. Technique. Logistique. Je vous parle de la réalisation pratique du transfert.

— Où est le risque ? Ils nous livrent d'abord les dix mille prisonniers, puis Stephie, ensuite je traverse le pont et...

Il s'interrompit. Ils seraient tous les deux exposés au milieu de ce pont à moitié détruit. Aucun moyen d'échapper.

— Mais ils me veulent vivant, remarqua Bill pour réfuter l'évidence à laquelle voulait l'amener Fielding. Ils ont besoin de moi pour tenir le rôle vedette de l'accusé dans leur procès à grand spectacle. Nous traverserons le pont. Je marcherai plus lentement que Stephie. Elle atteindra notre bord avant que j'aie rejoint la rive chinoise.

— Et si c'était un piège ? demanda Fielding qui n'avait aucun scrupule à démanteler le bel échafaudage de Bill.

— Ils me veulent vivant ! répéta Bill.

Fielding le lui concéda d'un hochement de tête. Bill savait qu'il lui avait ôté de la bouche une longue liste de raisons de ne pas se

rendre aux Chinois. Dont la première concernait sans doute son devoir constitutionnel. Il éprouvait le besoin de justifier sa décision.

— Ce pays se passera très bien de moi. La guerre sera poursuivie. Le pays gouverné. Glen Simon est un homme de valeur. C'est à ça que servent nos vice-présidents. Je lui transférerai mes pouvoirs avant de passer ce pont. Je ne suis pas roi. Je suis président. La succession s'effectuera en douceur.

Fielding ouvrit la bouche pour intervenir, mais Bill enchaîna :

— Quant à l'effet de propagande qu'espèrent en retirer les Chinois, comment croyez-vous que réagiront nos combattants, hommes et femmes, quand ils l'apprendront ? Hé, Fielding, je ferai figure de martyr et leur hargne vaudra bien, en fureur dévastatrice, deux divisions supplémentaires !

Quand même, le directeur de la CIA tenait à faire valoir ses arguments. Bill y coupa court :

— Écoutez, nous ne savons pas ce qu'il se passera quand je m'avancerai sur ce pont, mais nous savons ce qui arrivera si je ne le fais pas. J'ai l'intention d'accepter leur offre et de le leur faire savoir avant cinq heures cet après-midi.

Fielding hocha la tête d'un air abattu.

— Bon, reprit Bill. Vous avez votre réponse. Prenez toutes les précautions possibles. Mettez tout en œuvre pour parer à d'éventuelles entourloupes. Faites revenir le vice-président Simon à la Maison-Blanche avant le 31. Prenez toutes les dispositions nécessaires, mais, quoi qu'il arrive, veillez à faire part à l'armée chinoise de mon acceptation pleine et entière avant cinq heures ce soir.

Fielding acquiesça, les lèvres pincées, en ravalant ses objections.

— Maintenant, fit Bill, sa décision prise, parlez-moi de Clarissa.

Richmond, Virginie

28 décembre, 14 h 45, heure locale

Devant la porte de la clinique, la file d'attente s'étirait sur cinquante mètres le long du trottoir, jusqu'au croisement. Des civils américains aux mines de papier mâché. Des mères portant des bébés. De vieilles personnes assises par terre. Des gens secoués de frissons, enveloppés dans des couvertures.

Wu descendit de l'automobile blindée devant l'entrée. Les

Américains le suivaient du regard, la terreur au fond des yeux. Un homme de grande taille, la tête dissimulée sous une couverture, se détourna sur son passage. Les civils resserrèrent les rangs autour de lui pour lui faire un rempart. À ses pieds, des gouttes de sang séchaient sur le carrelage blanc. Un béret vert, se dit Wu, probablement armé.

— Vous gardez l'entrée, lança-t-il aux soldats qui giclaient du véhicule. Restez ici.

Il gravit seul les marches du perron. À l'intérieur, le spectacle des salles d'attente serrait le cœur et les odeurs soulevaient l'estomac. L'air était imprégné de relents de vomissures. D'excréments. D'haleines fétides exhalées par des poumons malades. Une infirmière, une Noire américaine d'âge mûr dans un uniforme blanc d'une étonnante fraîcheur, déambulait parmi les patients avec un carnet et un crayon, à l'ancienne. Elle n'avait pas besoin d'un bloc-notes électronique lui donnant accès en temps réel aux dossiers d'une sécurité sociale en débandade. Elle se contentait d'enregistrer la nature des affections et de distribuer des numéros. Elle en était au numéro 879.

— Où est le médecin ? lui demanda Wu.

La haine qu'il lui inspirait étincelait dans ses yeux. Elle semblait sur le point de lui cracher à la figure. Elle l'entraîna dans un couloir grouillant de monde et le fit entrer dans une salle de soins. Une vieille femme était allongée sur la table d'examen. Sa mâchoire tremblait. Elle regardait fixement le plafond. Sa fille quadragénaire lui tenait la main.

Le médecin se tourna. Il avait une barbe de trois jours, les yeux rouges et bouffis. Sa blouse était maculée de vilaines taches.

— Je voudrais avoir votre avis, déclara Wu.

— Mon avis ? dit l'homme en considérant le pansement qui lui barrait le visage. Vos hôpitaux regorgent de matériel et de médicaments. Je dois me contenter de quelques échantillons que je garde pour les plus gravement atteints.

— Je voudrais avoir votre avis, répéta Wu.

Après un instant d'hésitation, l'homme traversa le couloir pour pénétrer dans son bureau. Wu referma la porte derrière eux.

— Baissez votre pantalon, dit le médecin.

— Quoi ?

— Je peux vous dire de quelle maladie vénérienne vous souffrez,

mais s'il vous faut de la pénicilline, vous irez vous servir dans les réserves de l'armée chinoise. Je n'en ai plus depuis un mois.

— Il s'agit de ça, dit Wu en arrachant son pansement, qui se décolla avec un crissement désagréable.

Il observa la blessure de loin d'abord, puis il alluma la lampe de sa table et l'orienta de façon à éclairer la plaie de bas en haut.

— Venez ici, dit-il à Wu en lui faisant signe d'approcher.

Il chaussa des lunettes de lecture, saisit sans douceur le menton de Wu et lui tourna la tête de côté. De sa main libre, il palpa son visage en étirant la peau, ce que Wu paya d'une grimace.

— Pas d'infection. Ça a été refermé au gel adhésif, pas avec des sutures. Je ne savais pas que l'armée chinoise avait des chirurgiens esthétiques dans son personnel médical.

Il éteignit la lampe.

— Une histoire de femme ou une affaire de jeu ?

— Que voulez-vous dire ?

— Qui vous a fait ça ?

— J'ai été blessé au combat, répondit Wu, ébranlé.

— Ne me dites pas que nos armées se battent encore au sabre !

— J'ai reçu une balle. Enfin, elle m'a frôlé. Elle m'a écorché la joue.

Le médecin ralluma sa lampe et se remit à bouger la tête de Wu dans un sens et dans l'autre. Il éteignit.

— Si vous le dites.

— Vous, qu'est-ce que vous en dites ?

— De cette coupure ?

Wu hocha la tête.

— J'en dis qu'elle a été faite par un couteau, peut-être même un scalpel tellement elle est fine. Vous garderez une cicatrice, mais beaucoup moins importante que si vous aviez reçu une balle.

Il appuya sur la pommette. Wu rejeta la tête en arrière. Le bougre lui faisait mal.

— Cet os n'existerait plus. Il aurait été broyé si une balle était entrée par là, dit-il en palpant l'extrémité inférieure de l'estafilade, pour ressortir par là.

Wu s'écarta avant que le sadique puisse encore le martyriser.

L'Américain lâcha un petit rire amusé, ou méprisant, Wu n'aurait su dire.

— J'ai déjà entendu parler d'hommes qui se tiraient une balle

dans le petit orteil pour ne pas aller au combat, mais qui se taillaient la joue, jamais ! Faut-il que ça aille mal chez vous !

Une ébauche de sourire dansa sur ses lèvres. Une lueur narquoise brilla dans ses yeux.

— J'ai ouï dire que ça ne se passait pas très bien à Washington.

— Merci, répondit Wu, accablé.

Le médecin ne s'attendait pas à cette réaction. Son sourire s'évanouit. Il remit le pansement de Wu en place. Wu, absorbé dans ses pensées, tourna les talons pour partir.

— Pourquoi vous ne renoncez pas tout simplement ? interrogea la voix du médecin dans son dos. Vous ne gagnerez jamais cette guerre. Je n'en ai jamais été aussi convaincu qu'aujourd'hui. Avant l'invasion, j'avais des doutes. Des craintes. Mais, maintenant, je suis absolument certain que nous allons gagner. Et, à ce moment-là, vous aurez intérêt à dégager vite fait, parce que nous sommes d'une humeur de dogue et qu'on vous fera baver des ronds de chapeau !

Wu ne se retourna pas. Il renfila les couloirs hantés de malades et sortit à l'air libre. La file d'attente n'avait pas avancé d'un pouce. Elle se prolongeait maintenant au-delà du carrefour, dans une rue latérale, où elle se perdait.

Dès qu'il eut rejoint la voiture, il dit au chauffeur :

— Demandez par radio qu'une équipe médicale vienne donner un coup de main dans cette clinique.

Le sergent hésitait.

— Mon lieutenant, bredouilla-t-il, nos hôpitaux de campagne sont submergés de blessés à cause de la bataille.

Wu le foudroya du regard.

— Savez-vous qui je suis ? cria-t-il.

Le chauffeur et tous les soldats de la voiture ouvrirent de grands yeux. Le sergent hocha la tête.

— Alors, faites ce que je vous dis et relayez cet ordre. Tout de suite.

Quartier général des armées, Richmond
28 décembre, 19 h 15, heure locale

Un cliquetis de clés s'anima derrière la porte de la cellule. Stephie, qui était couchée sur le ventre, se redressa et s'assit sur le bord du lit. Son dos la brûlait comme si on l'avait marquée au fer

rouge. Heureusement, une jeune infirmière, compatissante, avait appliqué un baume qui la soulageait un peu.

Un garde chinois en uniforme empesé lui apportait son repas sur un plateau d'argent.

La porte resta ouverte. Un autre gardien passa la tête, mais, en croisant le regard de Stephie, il disparut. Le serveur, armé d'un automatique glissé dans un étui de cuir blanc, ôta la serviette de coton qui recouvrait le bol de riz au poulet. Tout en disposant les couverts en argent, le jeune homme, un gaillard charpenté d'une vingtaine d'années, rasé et bichonné comme un cheval d'apparat, ne cessait de couler des regards en coin vers la prisonnière.

Ils étaient seuls.

Stephie chuchota :

— Savez-vous ce qu'est devenu le capitaine américain qui était avec moi ? Le soldat se concentra sur la mise en place de la salière et du poivrier. Son visage demeurait totalement impavide. Un masque impénétrable. Avec son képi verni, il ressemblait au soldat de plomb du *Casse-noisette*.

— Allez, le pressa-t-elle. Je sais que vous parlez anglais. Il est vivant ?

Comme il était penché vers elle, son visage tout près du sien, il eut un mouvement imperceptible du menton. Une inclinaison infinitésimale, mais un hochement de tête néanmoins.

Elle éprouva un soulagement intense. Ses préparatifs terminés, son informateur se dirigea vers la porte. Il était son seul contact avec le monde extérieur. Il fallait qu'elle lui demande autre chose, vite. La seule question qui lui vint à l'esprit fut :

— Qu'est-ce que vous faites dans mon pays ?

Cela le figea sur place.

Le Chinois tourna vers elle un visage désolé. Il cligna des yeux, ses lèvres s'écartèrent légèrement, une expression qui, chez cet homme transformé en pantin de cire, trahissait un immense désarroi. Il glissa un regard vers le mur du fond et tourna aussitôt les talons pour sortir. Mais il s'était orienté du mauvais côté, décrivant un arc de 270° sur la gauche au lieu de virer de 90° sur la droite. Et entre-temps, il avait jeté un coup d'œil vers le mur. Cela paraissait anodin, mais Stephie comprit le message. Elle connaissait sa cellule par cœur. Elle n'avait pas eu besoin de suivre son regard pour savoir que ses yeux désignaient la bouche d'aération. Elle ne voulait pas lui

causer d'ennuis. Il lui disait qu'il y avait une caméra et un micro dans la prise d'air. Ce qui confirmait ses soupçons.

Elle avala son repas en silence en analysant mentalement leur échange. Elle pensa d'abord que l'attitude du gardien signifiait : « Je ne peux pas parler parce que nous sommes surveillés. » Mais, en y réfléchissant, elle découvrit avec stupéfaction le sens véritable de la confiance qu'il avait tenté de lui transmettre. Est-ce possible ? s'étonnait-elle. L'homme avait été choisi pour assurer la sécurité de ce qui semblait être un quartier général militaire important. C'était sans aucun doute un sujet d'une loyauté exemplaire. Stephie frémissait à l'idée de ce qu'il lui avait laissé entendre.

Quand elle lui avait demandé : « Qu'est-ce que vous faites dans mon pays ? », il avait fixé son regard sur la caméra. Il s'était adressé aux agents de sécurité qui surveillaient les agents de sécurité. Aux officiers qui veillaient sur les écrans. Aux autorités qu'ils représentaient, à toute la chaîne dont les maillons remontaient jusqu'à Pékin, où la vidéo était peut-être retransmise en direct.

C'était peu de chose. Un coup d'œil furtif. Une réaction maîtrisée à la question posée. Mais un regard pas tellement innocent en direction de la caméra. En un mot, un jeune soldat ordinaire avait risqué sa vie pour dire à Stephie qu'il n'était pas là par plaisir. Qu'il se trouvait aux États-Unis à cause d'« eux ». Parce qu'on ne lui avait pas laissé le choix. C'était ce qu'il déplorait en lui exprimant ses excuses muettes. Stephie en tressaillait de bonheur.

Nous avons gagné, exultait-elle. C'est fini.

*Nord de la Virginie**28 décembre, 20 h 30, heure locale*

— Echo Foxtrot 2-1-9, me recevez-vous ? Terminé, entendait Jim Hart dans son rêve. Attaquez Pékin. Je répète. Attaquez Pékin.

Hart avait soudain quitté les coteaux vallonnés de la Virginie pour la capitale chinoise qui, curieusement, ressemblait à Birmingham, Alabama. Il y entra en dévastant sur son passage véhicules et bâtiments à l'aide d'armes qui réduisaient en pièces des pâtés de maisons entiers sans jamais tuer les soldats chinois qui grouillaient aux alentours. Bizarrement, même à bout portant, les balles ne les atteignaient jamais. Godzilla armé d'un lance-grenade réglé sur automatique.

— Echo Foxtrot 2-1-9, me recevez-vous ? Terminé.

Hart ouvrit les yeux. Il faisait nuit. L'heure d'aller au boulot.

— Echo Foxtrot 2-1-9, me recevez-vous ? Terminé.

Ce n'était pas un rêve. Tout était calme dans la forêt, à part la voix qui lui serinait sa litanie dans les oreilles.

Il se racla la gorge, pressa le bouton et répondit :

— Ici Echo Foxtrot, je vous reçois. Terminé.

— Echo Foxtrot, ici India Zoulou 4-4, reprit la voix familière de son correspondant. Esprit fort. Esprit fort. Compris ? Terminé.

Hart fut saisi de panique. Il avait oublié la réponse codée liée à ce message. Le trou ! Pourtant, il avait mémorisé des dizaines de combinaisons de mots, choisies pour leur absence totale

d'association logique. C'était ce souci de sécurité qui les rendait d'autant plus difficiles à retenir.

— Echo Foxtrot, s'impatientait son correspondant. Je répète. Esprit fort. Esprit fort. Terminé.

C'était sa dernière chance. S'il ne répondait pas correctement dans les secondes qui suivaient, la guerre serait finie pour lui. Toute communication avec le colonel borgne serait coupée. Pas un mot, pas une explication pour l'avertir d'un danger imminent. À lui de se débrouiller pour rejoindre les lignes amies. Une petite voix lui susurrait : « Silence. Ne dis rien. Rentre au bercail. »

« Joli bercail ! » s'écria une autre voix.

C'était la réponse attendue.

Le bercail. Le bercail. C'est où, ça ?

Le cœur battant, il débloqua le micro.

— India Zoulou 4-4, ici Echo Foxtrot 2-1-9. Quoi ? Quoi ?

Il ne savait plus ce qu'il devait dire. La réponse vint d'elle-même.

— Joli bercail. Je répète. Joli bercail. Terminé.

— Rendez-vous au point Écho Golf 6-3-7-4, Kilo Alpha 2-9-7-3. Terminé.

Sa première mission depuis bien longtemps. Hart ramena son sac de couchage sur la tête, alluma sa torche et déplia sa carte. Il examina le quadrillage particulier utilisé pour des raisons de sécurité. Les coordonnées qu'on lui avait indiquées correspondaient à un point situé sur la rive virginienne du Potomac, occupée par les Chinois. C'était là que se trouvait, installé de part et d'autre d'une grand-route, le laboratoire d'armement naval actuellement aux mains des Chinois. C'était là aussi que passait le pont de la route 301, qui tenait encore, même si les dégâts qu'il avait subis le rendaient impropre à la circulation des véhicules.

— Soyez extrêmement prudent, avait conseillé son correspondant. Mais ne traînez pas. Vous devez impérativement être en place à quatre heures après-demain matin.

Hart n'était pas très loin, toutes proportions gardées, de son objectif. Mais pour franchir vingt-trois kilomètres à travers champs et bois, il fallait compter normalement deux à trois nuits de marche forcée. Il devrait les parcourir en une seule.

— Roger, compris.

Hart sentait monter l'excitation. Ça y était. Il se préparait quelque chose d'important. Il en avait l'intuition.

— Quels sont mes ordres une fois sur place ? Terminé.

— Vous mettre en place, rétablir la communication et attendre les instructions. Terminé.

Son enthousiasme et le frisson de peur qui allait avec se dissipèrent d'un coup. Et merde ! se rebellèrent les voix de l'insubordination.

— Bien reçu, Echo Foxtrot ?

Les mâchoires crispées par la colère, Hart répondit, à contrecœur :

— Bien reçu.

— Echo Foxtrot. Ici India Zoulou. Dernière consigne. Prenez votre fusil à canon long. Compris ? Terminé.

C'était donc ça. Assassinat. Le fusil à canon long. Travail à distance. Si ça se trouve, il pourrait même s'en sortir. Vivant.

— Je vous reçois 5 sur 5. Echo Foxtrot. Terminé.

*Appartements privés de la Maison-Blanche
28 décembre, 23 heures, heure locale*

— Bill ! s'écria Clarissa. Tu ne peux pas faire ça !

Bill ne répondit pas.

— Tu es le Président ! Le pays est en guerre !

— C'est fait, marmonna-t-il en se débarrassant de ses chaussures pour aller se coucher.

— C'est impossible ! Tu ne... ! Tu ne peux pas ! Je t'en prie, s'il te plaît !

— Le vice-président Simon sera entouré d'excellents conseillers pour le soutenir. Des personnes loyales.

Il grimpa dans le lit sans la regarder.

Elle se tut. Son menton pointait sous un rideau de cheveux qui lui cachait le visage.

— Je t'aime, murmura-t-elle d'une voix à peine audible, comme pour la soustraire à l'indiscrétion des micros.

Je t'aime aussi, songea Bill. Je crois.

Il roula vers elle. Il lui prit le visage à deux mains et la regarda dans les yeux.

— Dis-le encore.

Elle n'eut pas une hésitation. En approchant sa bouche de la sienne, elle répéta, tout bas mais très clairement :

— Je t'aime.

Il serra plus fort son visage et ses lèvres effleurèrent les siennes.
— Moi aussi, je t'aime.

Nord de la Virginie

29 décembre, 5 h 30, heure locale

Le capitaine Jim Hart atteignit son objectif juste avant le lever du jour, trempé de sueur, les membres perclus de douleurs. Aucune lumière ne venait troubler la pénombre qui précède l'aurore, mais l'air vibrait d'une infinité de bruits. Des engins de terrassement faisaient entendre leurs grondements entrecoupés de crissements. Des camions, conduits par des chauffeurs équipés de lunettes de vision nocturne, roulaient sur la route, tous phares éteints.

Après vingt kilomètres de marche, Hart devait jouer à cache-cache pour s'approcher. L'air glacé lui brûlait les bronches. Il perçut l'écho de coups de marteau. À croire que les Chinois édifiaient des potences.

Il était tout près. Il éprouvait le besoin de tousser, mais capta un signal dans ses oreillettes. Émis par le réseau de communications tactiques des Chinois, un système radio à basse fréquence aussi sophistiqué que celui des Américains, déployé à quelques centaines de mètres.

Il lui fallait évaluer la situation. Pour cela, escalader une colline. Hart dut se faire violence pour se hisser vers la hauteur. Une multitude de crampes se réveillaient.

Il dut s'arrêter à mi-pente pour s'étirer. Il avait mal partout. Il s'accroupit et compta jusqu'à trente pour laisser à ses muscles le temps de se détendre. Il manquait de carburant. Il fallait qu'il avale quelque chose. Malgré la proximité de l'ennemi, il s'octroya trois bouchées d'une barre énergétique au goût de fer, esquissa un dernier mouvement pour se décontracter et franchit d'une traite les cent derniers mètres qui le séparaient du sommet de l'éminence.

Du haut de la crête, les lunettes à amplification de lumière ne lui révélèrent que le ruban scintillant du fleuve. Il bascula sur infra-rouge. Les eaux froides s'effacèrent. Un grouillement de soldats chinois apparut à l'extrémité du pont.

Ils étaient à quatre ou cinq cents mètres. Hart n'était pas un tireur émérite, mais, à cette distance, c'était dans ses cordes. Il descendit

de quelques mètres pour ne pas offrir à l'ennemi sa silhouette en découpe contre le ciel. Là, il s'installa au milieu d'un amas de rochers et régla son récepteur micro-onde. Un bref chuintement de parasites dans ses écouteurs l'avertit d'un contact. Le faisceau d'ondes se cala immédiatement sur la position de Hart et modifia les systèmes d'encodage. Une tonalité l'avisa.

Tiens, j'ai du courrier, constata-t-il.

— Echo Foxtrot, vous me recevez ? Terminé.

C'était une voix qu'il ne connaissait pas. Hart confirma.

— Attendez les ordres.

La communication venait du nord. Hart pouvait la localiser. Il en situa l'origine sur l'autre rive du Potomac. Côté américain. Pas de risque qu'il s'agisse d'une ruse des petits hommes jaunes.

Pendant la demi-heure qui suivit, des voix inconnues transmirent à Hart une série d'ordres incroyablement détaillés et absolument stupéfiants. Chaque aspect de sa mission l'amenait à demander des éclaircissements. Hallucinant ! s'ébahissaient en chœur toutes ses voix intérieures. Hart fit répéter plusieurs fois les directives. Mais jamais il ne sollicita d'explication. Il demandait qui, quand, quoi, comment, où, surtout qui, mais jamais pourquoi. Il n'avait pas à poser cette question.

Les instructions consistaient en un enchaînement vertigineux de « S'il se produit ceci, vous faites cela, mais s'il arrive telle chose, faites plutôt ça ». À chaque ramification de ce processus de décision en arborescence, autrement dit chaque fois qu'il devrait opter en une fraction de seconde pour une solution capitale, porteuse de vie ou de mort, on le priait de répéter les consignes. La succession d'opérations à exécuter. Les cinq ou six voix différentes lui énonçaient des ordres répondant à une logique d'une précision mathématique. Il n'y avait jamais une hésitation. Si A, tirez, sinon faites X. Si B, tirez, sinon, passez à Y. Chaque hypothèse suivait un cheminement conduisant toujours à une conclusion irrémédiablement fatale.

Il y avait des variantes. « Ne faites rien. » Ou alors, ses correspondants inconnus revenaient au tronc commun et empruntaient une autre ramification. Il appartenait à Hart, le précieux atout stratégique, de faire en sorte que cela fonctionne.

Il répéta la totalité des instructions, mais restait insatisfait. Il réexamina mentalement l'ensemble.

Il en avait oublié le fourmillement d'activités de l'ennemi tout près de lui et échappa de justesse à une patrouille qui rôdait à

cinquante mètres de là. Quand ça bougeait dans les parages, il se taisait momentanément et ses correspondants attendaient patiemment, sachant à quoi s'en tenir.

À la fin de la conversation, quelqu'un, aussi parfaitement inconnu que les autres, lui demanda :

— Echo Foxtrot 2-1-9, avez-vous bien reçu les ordres ?

— Echo Foxtrot, répondit Hart, étourdi par tout ce bavardage, je confirme.

— Avez-vous encore des questions ?

Il réfléchit à toute vitesse. Il avait envie de crier : « Mais bon sang, qu'est-ce qui se passe ? Et où est le colonel borgne ? Qui êtes-vous ? Merde à la fin ! » Mais il n'était censé s'informer que des détails pratiques. Il n'en saurait pas plus. Il était derrière les lignes ennemies.

Il y avait cependant une broutille, qu'ils avaient omise.

— Comment j'effectue mon retrait ?

Un long silence suivit.

— Par tous les moyens dont vous disposerez, finit par dire une voix anonyme.

Une autre voix, qu'il n'avait pas encore entendue, plus grave, plus chaleureuse, ajouta :

— Après ça, vous aurez droit à un repos bien mérité, Echo Foxtrot.

Il n'y comptait pas trop.

— Bien reçu, conclut-il d'une voix devenue rauque.

Il avait perdu l'habitude de tant parler.

— 2-1-9. Terminé.

*Bureau ovale de la Maison-Blanche
29 décembre, 10 heures, heure locale*

Bill ne voulait pas transférer ses pouvoirs dans la salle du Conseil. Il ne voulait pas que la succession prenne effet dans un bunker. Aussi les participants s'étaient-ils transportés dans le bureau ovale. Les fenêtres avaient été débarrassées de leurs volets antimissiles. Cela constituait un changement notable. La pièce était maintenant inondée de soleil. Les États-Unis avaient gagné la bataille de

Washington et repoussé les Chinois hors de la ville. C'était dans ce décor évoquant la victoire que Bill voulait que s'écrive l'histoire.

Clarissa, décomposée, se tenait dans l'embrasure de la porte avec la secrétaire de Bill, son valet de chambre et d'autres membres de son personnel. Bill était assis à sa table, entouré de son cabinet. Derrière eux, les commandants en chef des armées, à nouveau revêtus de leurs uniformes de cérémonie vert et bleu, formaient un cercle plus large. Deux écrans plats de grande taille avaient été disposés de part et d'autre du bureau. Sur l'un d'eux, on voyait le vice-président qui se trouvait à bord du poste de commandement volant, au-dessus de Baltimore. Il atterrirait pour se rendre à la Maison-Blanche lorsque Bill se mettrait en route pour le lieu d'échange. Sur l'autre écran se profilait le président de la Cour suprême, qu'on avait mis à l'abri, tout au fond d'un bunker à Omaha. Le président du Sénat par intérim et Tom Leffler, président de la Chambre des représentants, étaient assis en face du Président.

En arrivant, Clarissa avait essayé de parler à l'oreille de son père, mais il l'en avait dissuadée d'un mouvement brusque de la tête. Après un sourire affligé, elle avait regagné son coin de porte.

La jeune veuve, songeait Bill. Écartée du centre de la scène. Habillée comme il se doit pour la circonstance. Serrant un sac à main contre sa hanche. S'efforçant de paraître. D'assumer. De tenir le coup. Son père était tassé sur son siège, l'ombre de lui-même, et fixait sur Bill des yeux larmoyants.

— Désolé de vous faire veiller si tard, dit Bill à l'image télévisée du vice-président en guise d'introduction.

Le député républicain et ancien ministre de la Défense vivait à bord de l'avion transformé en poste de commandement militaire depuis sa nomination à la vice-présidence.

— Pas de problème, monsieur le Président.

Bill l'avait informé la veille, par un bref appel téléphonique, de sa décision de lui transmettre ses pouvoirs, mais c'était la première fois que les deux hommes se trouvaient face à face. C'était étrange de se découvrir au milieu de tout ce monde.

— Bill, je ne vous dirai jamais assez combien ma sympathie vous est acquise, reprit Glen Simon. Ce que vous faites est... Enfin, vous êtes un homme remarquable, monsieur le Président. Cette fonction est la vôtre. Vous récupérerez votre fille. Et nous vous ramènerons, d'une façon ou d'une autre, même si nous devons aller nous battre jusqu'en Chine. Je vous en fais le serment.

— C'est très exactement ce que nous devons faire, dit Bill à celui qui allait bientôt prendre sa place.

Et à son cabinet. Et à ses chefs militaires. Et à la postérité, grâce aux caméras qui filmaient discrètement la cérémonie.

— Nous avons été insensés. Nous étions assoupis. Nous avons commis l'erreur, nous nous sommes octroyé le luxe de croire que la survie de la nation ne dépendait pas seulement et totalement de la force brute. Le pays est en train d'émerger de son sommeil. Dans deux ans, nous aurons mis vingt bateaux-ateliers à la mer. Et nous verrons alors comment réagiront les Chinois.

Ses paroles déclenchèrent des hochements de tête approbateurs chez les chefs d'état-major et la plupart des membres du cabinet. Un ou deux risquèrent des « C'est vrai, exact ».

— Il n'est pas question de baisser les bras tant que nous n'aurons pas gagné cette guerre. Tant que l'armée chinoise ne sera pas anéantie et le monde libéré. Il ne s'agit pas de renoncer à se battre sous prétexte que le danger s'est éloigné. Il est de notre devoir de continuer, et de continuer jusqu'à la victoire totale pour que les enfants de nos enfants connaissent la paix pleine et entière.

La salle resta silencieuse. Pas de tonnerre d'applaudissements. La sobriété était de mise. Les têtes s'inclinèrent lorsque Bill baissa les yeux vers son texte. Il lut, en s'adressant à l'écran placé à côté de celui du vice-président :

— Monsieur le président de la Cour suprême, attendu que demain matin à six heures, heure de Washington, je traverserai le Potomac pour me livrer aux autorités ennemies ; attendu que je souhaite et veux auparavant transmettre, automatiquement et sans autre formalité, les pouvoirs et devoirs de ma charge de président des États-Unis à M. Glen Simon, vice-président des États-Unis, qui deviendra dès lors le président des États-Unis en charge.

Bill toussa pour dégager sa gorge contractée par la peur.

— Attendu que j'ai, par ailleurs, été informé par les conseillers de la Maison-Blanche et le Conseil national de sécurité qu'en transférant provisoirement mes pouvoirs en vertu de la section trois, article vingt-cinq de la Constitution des États-Unis, je conserve le droit de récupérer ma charge de Président, alors même que je me trouve aux mains de l'ennemi, en remettant au président du Sénat par intérim et au président de la Chambre des représentants une déclaration écrite qui pourrait être rédigée sous la contrainte ; attendu que, en conséquence, moi, Bill Baker, président des

États-Unis, je demande que le président de la Cour suprême des États-Unis prenne acte d'un transfert sous réserve des pouvoirs et devoirs de la charge de Président conformément aux procédures prévues à la section quatre, article vingt-cinq de la Constitution des États-Unis d'Amérique.

Bill regarda les membres de son cabinet. Ils avaient tous pris une part active à sa campagne, bataillant avec force et constance dans le seul but de le faire élire pour qu'il sauve le pays. Certains le voyaient abandonner son poste avec une certaine amertume. Les autres comprenaient tout en lui en voulant un peu. Sentant leur reproche voilé, Bill baissa les yeux et reprit sa lecture d'un air obstiné.

— Il est entendu que, de l'avis des conseillers de la Maison-Blanche et du Conseil national de sécurité, toute démarche tentée par moi pour réendosser ma charge de Président alors que je serai prisonnier des Chinois pourra être annulée par une déclaration écrite établissant que je suis dans l'incapacité d'assumer les pouvoirs et devoirs inhérents à la fonction de président, remise au président du Sénat par intérim et au président de la Chambre des représentants par le vice-président et la majorité des principaux détenteurs du pouvoir exécutif du gouvernement des États-Unis.

Bill s'appuya au dossier de son siège. C'était au tour du président de la Cour suprême.

De son coin de porte, Clarissa intercepta son regard et agita doucement la tête. L'angoisse lui incurvait les lèvres. La jeune veuve ne parvenait plus à sauver la face. Elle se détourna pour cacher son visage et se résolut à sortir.

— J'ai en ma possession, enchaîna le président de la Cour suprême depuis son blockhaus d'Omaha, une déclaration écrite rédigée par le vice-président, M. Glen Simon et une majorité des principaux détenteurs du pouvoir exécutif du gouvernement des États-Unis.

L'homme brandit un document.

— Il contient la constatation, sous réserve, que vous serez dans l'incapacité d'assumer les pouvoirs et devoirs inhérents à la fonction de Président dès l'instant où vous vous engagerez sur le pont de la route 301 enjambant le Potomac jusqu'au moment où vous reviendrez dans les territoires appartenant aux États-Unis et placés sous leur contrôle.

Baker acquiesça.

— J'approuve cette constatation, affirma-t-il, s'écartant de son texte.

Il ne voulait surtout pas que les historiens puissent un jour imaginer que cette passation de pouvoirs relevait du coup d'État.

Le garde des Sceaux reprit le cours de la cérémonie.

— Le président du Sénat par intérim et le président de la Chambre des représentants ont-ils reçu chacun un exemplaire original de cette déclaration ?

Le président du Sénat assura :

— Oui, monsieur le président de la Cour suprême.

Tom Leffler avait la bouche béante, les mâchoires affaissées. Un fonctionnaire lui murmura quelques mots fébriles à l'oreille. Il lança soudain :

— Oui. J'ai un exemplaire !

— En conséquence, proclama le premier magistrat, monsieur le Président, monsieur le vice-président, mesdames et messieurs les membres du gouvernement exécutif, mesdames et messieurs les membres du Congrès, j'atteste et prends acte du transfert des pouvoirs du président des États-Unis d'Amérique de M. Baker à M. Glen Simon, devant prendre effet au moment et dans les conditions prévus par la section quatre, article vingt-cinq de la Constitution des États-Unis d'Amérique. Que Dieu nous ait tous en Sa sainte miséricorde.

Quartier général des armées, Richmond
29 décembre, 13 heures, heure locale

La porte de la cellule s'ouvrit. Les gardiens portaient tous de chauds manteaux de laine. L'un d'eux posa une longue cape sur les épaules de Stephie. Et ils l'emmenèrent sous bonne escorte. Elle crut d'abord qu'il s'agissait d'un exercice ou, autre possibilité, de son exécution. Mais, pour ça, sans doute auraient-ils préféré rester dans les entrailles du sous-sol.

Stephie longea une série de cellules fermées par de lourdes portes de métal. Au bout du couloir, ils attendirent un ascenseur.

— Stephie ? appela la voix de John derrière elle.

Elle se retourna. Deux gardes le tenaient sous les aisselles. Il était couvert de plaies. Elle se précipita pour l'entourer de ses bras. Il gémit. Elle s'écarta.

— Mon Dieu ! John, ils ne t'ont pas soigné !

Il traînait la patte, courbé comme un vieillard.

— Il a besoin d'un médecin ! Vous n'avez pas le droit de le laisser dans cet état !

Ils l'ignorèrent, feignant de ne pas comprendre.

— Vous parlez anglais ! s'emporta Stephie. Tous autant que vous êtes !

L'ascenseur fit entendre un bing. On les poussa à l'intérieur. John s'appuyait de tout son poids sur Stephie. Ce seul fait attisait son inquiétude. On les dirigea vers une limousine stationnée dans un garage en sous-sol.

Le lieutenant chinois aperçu dans la salle de torture où Becky avait été tuée, où Stephie avait dû lire une condamnation de son père et de son peuple, les y attendait. Le jeune officier, qui arborait toujours un gros pansement sur la joue, les aida à installer John sur la banquette. John s'affaissa contre le dossier et exhala un long soupir, comme s'il avait jusque-là retenu sa respiration pour surmonter sa douleur. Dès que la voiture démarra, il sombra dans une semi-inconscience.

Stephie se retrouvait comme seule avec l'officier chinois. Plutôt à moitié chinois, se disait-elle en examinant ses traits. Il n'avait pas vraiment les yeux bridés et il y avait quelque chose d'européen dans sa physionomie.

— Il faut qu'il voie un médecin, observa Stephie.

— Vous rentrez chez vous, répondit le lieutenant.

Un tressaillement de joie la parcourut. Vraiment ? Est-ce possible ?

— On nous ramène ? Simplement ?

L'officier ennemi baissa les yeux. Au-dehors, les arbres défilaient, dénudés par l'hiver.

— Non, admit-il finalement. Vous allez être échangés, ainsi que dix mille autres prisonniers de guerre, contre votre père.

— Quoi ? s'exclama-t-elle.

John releva la tête.

— Il ne peut pas... ! Il... ! Il... !

Elle ferma les yeux et enfouit son visage dans ses mains. C'était sa faute ! Le sentiment de sa culpabilité l'accablait.

Elle entendit un bip. Le lieutenant promenait un petit appareil électronique tout autour de la voiture. Le voyant resta vert.

Le jeune homme parlait anglais avec très peu d'accent. Il reprit :

— J'aimerais pouvoir vous dire que votre père ne court aucun danger, mais l'échange aura lieu sur le pont qui franchit le Potomac. Quand les autres prisonniers seront passés, vous et le capitaine d'un côté, votre père de l'autre, vous vous engagerez sur le pont. Vous vous rejoindrez au milieu. S'il vous plaît, dites à votre père de se tenir prêt à se jeter par terre.

— Quoi ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Vous êtes un soldat, remarqua l'officier chinois en guise d'explication. S'il se passe quoi que ce soit, il doit se coucher, se mettre à l'abri. Et s'il a un moyen de mettre fin à ses jours, qu'il attende un moment avant de s'en servir.

— Pour que vous puissiez le torturer, s'indigna Stephie, scandalisée par l'odieux stratagème.

— Je ne peux pas vous promettre qu'il vivra, reconnut-il avec franchise. Si cela ne doit pas être, ajouta-t-il, choisissant manifestement ses mots avec soin. Je ferai de mon mieux pour que ça se termine vite pour lui. Et pour vous. Et le capitaine. Mais la situation actuelle, de ce côté-ci du front, est extrêmement... Il cherchait le terme... floue. Tout ce que je peux dire, c'est que j'ai un plan ou, plus exactement, des ordres, qui devraient permettre de vous garder tous en vie. Je vous promets, lieutenant Roberts, de faire tout ce que je pourrai.

— Pourquoi ? s'étonna Stephie. Qui êtes-vous ?

Elle regarda autour d'elle, se demandant pourquoi un jeune lieutenant roulait en limousine. Où se trouvaient les colonels, les généraux censés accompagner la fille du Président ?

— Je suis le fils de Han Zhemin, administrateur de l'Amérique occupée. Je suis le petit-fils du ministre du Commerce et le petit-neveu du Premier ministre. Je m'appelle Han Wushi et je suis votre cousin, Stephanie Roberts.

— Mon cousin ?

Il hocha la tête. Elle s'esclaffa. C'était ridicule !

— Quelle parenté pourrait-il bien y avoir entre nous ?

— Votre tante, Cynthia Fisher, est ma mère.

— Tante Cynthia ? persifla Stephie en agitant la tête, incrédule. Écoutez, je vous suis reconnaissante de vouloir nous aider, mais vous vous trompez.

Elle remarquait une fois de plus, tout en parlant, son type eurasien. Il lui rendit son regard.

— Ma tante ? Et votre père, l'administrateur ?

Wu acquiesça.

— Celui qui... Elle s'interrompit... partageait la chambre de mon père ?

Wu acquiesça encore.

— Comment ? Quand ?

Mais les réponses s'imposèrent d'elles-mêmes. En un éclair, elle reconstitua l'histoire, raboutant les bribes puisées dans des articles de journaux et de magazines.

— Votre père et ma tante... !

Wu acquiesça pour la troisième fois. Voilà pourquoi sa mère ne parlait plus à sa sœur. Avec ses principes rigides de prude et de bigote, Rachel Roberts avait dû être offusquée à l'idée que sa sœur avait pu frayer avec un Chinois ! Mais un détail l'intriguait.

— Pourquoi n'ai-je jamais entendu parler de vous ?

— Vous êtes bien placée pour savoir que les hauts personnages ont souvent des secrets. Dans mon pays, on sait mieux les garder, c'est tout.

Stephie hocha lentement la tête, anéantie par la surprise.

— Comment se fait-il que vous vous retrouviez dans l'armée chinoise ?

— Je suis chinois.

— Né et élevé en Chine ?

Il hocha la tête. Ainsi, tante Cynthia est allée accoucher en Chine, réfléchissait Stephie qui essayait de mettre de l'ordre dans cette série de révélations ahurissantes. La riche famille du lieutenant avait dû lui payer le voyage, les médecins, tout. La famille maternelle de Stephie n'avait jamais été très riche.

Elle se tourna vers l'officier chinois qui la regardait attentivement. Il ne détourna pas les yeux. Elle avisa son pansement.

— Vous avez été blessé ? fit-elle. Pendant la bataille du Potomac ?

Il hocha la tête, mais cette fois, son regard dévia.

— Si votre famille est si riche et si puissante, demanda-t-elle, pourquoi allez-vous au combat ?

— C'est une question bien étrange venant de vous.

— C'est différent, dans mon pays.

— Que voulez-vous dire ? s'informa-t-il, soudain vivement intéressé.

— Eh bien, ici, il y a la politique. Vous comprenez, mon père ne peut pas faire jouer le piston pour me faire exempter.

— En fait, résuma Wu, vous êtes en train de me dire qu'il faut compter avec l'opinion de la population. Il est important que les gens vous voient au front, vous, la fille du Président.

Ce fut au tour de Stephie de hocher la tête.

— Vous n'avez jamais songé à faire vous-même de la politique ?
Stephie lâcha un petit rire amusé.

— Moi ? Mon Dieu, non !

Wu baissa les yeux, soudain perdu dans ses pensées. Stephie en profita pour l'observer. Elle examinait ce nouveau membre inattendu de sa famille. Au bout d'un moment, leurs regards se croisèrent à nouveau.

— Ce n'est pas tellement différent dans mon pays. Du moins en ce qui concerne la politique.

Elle réagit aussitôt. Elle éprouvait soudain le besoin de lui apporter un complément d'explication.

— Il ne faut pas croire que je me suis battue seulement pour des raisons politiques. Je me suis battue parce que j'aime mon pays. Parce que cela me paraissait juste ! Parce que je n'aurais jamais pu me regarder en face si...

Wu ne lui laissa pas le temps de finir.

— Moi aussi, murmura-t-il.

La route qui menait au pont se révéla chaotique. Elle était criblée de trous qui avaient été comblés avec une terre meuble déjà creusée d'ornières. La limousine croisait des kyrielles de camions qui revenaient à vide de la berge du fleuve.

Les dernières centaines de prisonniers américains attendaient impatiemment de rejoindre la longue colonne de leurs compatriotes, qui s'étirait de la rive chinoise à la rive américaine. La file de soldats, dont les nombreux blessés étaient soutenus par leurs camarades, contournait les vastes fondrières ouvertes dans l'asphalte. Le pont accusait par endroits une gêne inquiétante. Mais la fourmilière humaine traversait ces zones critiques sans se soucier des dangers auxquels elle s'exposait. Les futurs ex-prisonniers savaient trop à quels autres dangers ils avaient échappé.

Stephanie, John et Wu émergèrent de la voiture sous un déchaînement de flashes tellement aveuglants qu'elle se protégea instinctivement les yeux. Près d'elle, un officier chinois en uniforme d'apparat lui demanda poliment, à voix basse, de baisser son bras. Elle obéit. Immédiatement, la foule des photographes les cerna, en ne laissant

libre qu'un étroit passage qui conduisait à une plate-forme en bois surélevée.

Wu et Stephie saisirent John chacun par un bras et l'aidèrent à gravir les quelques marches menant à l'estrade. Des officiels chinois vinrent les y rejoindre, environnés d'une multitude de journalistes.

Le général chinois et le colonel qui avait abattu Becky sourirent à leur approche, mais ce fut un civil en costume sombre, d'une élégance méticuleuse, qui s'avança vers eux. Caméras et appareils photo s'activèrent lorsqu'il plaqua sa main sur l'épaule de Wu, qui resta imperturbable. Il accompagna son geste d'un clin d'œil qui laissa Wu sans réaction.

C'est son père, pensa Stephie. L'homme à la belle prestance s'intéressa alors à Stephie, sans se soucier de John.

— Mademoiselle Roberts, je suis Han Zhemin.

Il s'empara prestement de la main de Stephie. Quand il voulut la porter à ses lèvres, elle la lui arracha d'un mouvement brusque.

Des rires fusèrent. Les appareils photo avaient immortalisé, non le baise-main attendu, mais l'outrage. Le sourire de Han s'évanouit un instant pour renaître aussitôt dans une parodie de bonne humeur. Il s'agissait pour Han d'avoir l'air de se mettre au diapason de la foule. Stephie le regardait parader devant les reporters chinois en feignant de trouver l'incident très drôle.

Le lieutenant Wu, son fils, regardait aussi. Il n'avait pas l'air de trouver cela drôle du tout. En fait, il paraissait nerveux. Inquiet.

Un nombre incalculable de preneurs d'images se pressaient autour du podium. Il y avait les grosses caméras de télévision des équipes de tournage civiles et militaires. Les appareils photo numériques brandis par des photographes en blue-jean ou en uniforme. Et des dizaines de caméscopes tenus à bout de bras par toute sorte d'amateurs, des officiers pour la plupart. Tous filmaient avidement, objectifs braqués sur la star du show : la fille du président des États-Unis.

Les derniers prisonniers américains s'engageaient sur le pont. Stephie imaginait leur bonheur. Une joie qu'elle ne pouvait pas partager. Car à l'autre bout du pont bombardé se trouvait son père, sur le point de consentir le plus grand des sacrifices. Cette pensée la torturait au point qu'elle en vacilla.

Wu tendit la main pour la retenir. Des centaines d'appareils et de caméras enregistrèrent le détail.

Pont de la route 301, Maryland
29 décembre, 14 heures, heure locale

Le soleil étincelait sur le Potomac dont les eaux grises se déversaient dans la baie de Chesapeake, un peu plus loin à l'est. Hart s'aperçut que ce n'étaient pas des potences que construisaient les charpentiers qu'il avait entendus à l'aube, mais une estrade surélevée entourée de plates-formes qui, pour l'heure, grouillaient de photographes inondés d'un flot de lumière.

Le podium avait été dressé sur le bas-côté de la route, à l'entrée du pont de la route 301, à cinq cents mètres du poste d'observation de Hart. Il se risqua à lever légèrement la tête au-dessus du niveau du sol. Les faux feuillages coincés dans le filet de son casque lui chatouillaient le visage.

De sa cachette à flanc de coteau, une ravine descendait en pente douce sur sa gauche vers un cours d'eau asséché qui traversait une gorge entre deux collines. C'était son seul espoir de survie. Le lit du ruisseau se perdait dans une canalisation de ciment enfouie sous une voie de chemin de fer.

Le seul problème était qu'il ne savait pas où s'achevait le conduit.

La portière de la limousine s'ouvrit. Bill sursauta. Le moment n'était pas encore venu. Il entrevoyait le fleuve et le pont à l'embranchement duquel la voiture s'était arrêtée. Richard Fielding grimpa et referma la porte derrière lui.

— Vous êtes prêt, monsieur le Président ?

La question laissa Bill pétrifié, mais il hocha la tête. Le médecin qui l'avait examiné avant son départ lui avait conseillé de prendre un solide repas. On lui avait donc préparé un déjeuner somptueux à la Maison-Blanche. Il s'était retrouvé dans la salle à manger en face d'une Clarissa aussi muette que lui. Ils n'avaient ni l'un ni l'autre touché à leur assiette. Bill était incapable d'avaler une bouchée. Cela valait sans doute mieux, se disait-il, sentant son estomac se rebeller. Comme s'il avait lu dans ses pensées, Fielding lui présenta un cachet, destiné, supposa Bill, à calmer ses aigreurs. La capsule reposait dans le creux de sa main dodue. Bill lui jeta un regard avant de prendre la gélule.

— Elle n'est pas soluble dans l'eau, précisa Fielding. Placez-la dans votre bouche entre votre joue et votre gencive. Si vous l'avez

par inadvertance, ce n'est pas grave. Vous attendez qu'elle ressorte, intacte, et vous pourrez vous en resservir.

Bill approuva. Il venait de comprendre.

— Qu'est-ce que je... ? Il s'interrompt en entendant sa voix trembler. Comment je dois m'y prendre ?

— Vous mordez dedans. Simplement. C'est tout. Il faut mordre fort, mais une fois qu'elle a éclaté, eh bien, c'est fait.

— Bon, d'accord, dit-il dans un soupir destiné à masquer les chevrottements de sa voix.

Il voulut glisser la capsule dans la poche de sa veste, mais s'aperçut que celle-ci n'était que décorative. Fielding minimisa sa maladresse.

— Ces tenues en Kevlar des Chinois sont très réussies, je dois dire, remarqua-t-il d'un ton léger en dégageant l'ouverture de la poche de poitrine pour que Bill puisse y glisser le cachet.

— Elles manquent de souplesse.

— Vous voulez autre chose ? Un Valium ?

Bill agita violemment la tête. Il ne se sentait pas très fier. Depuis des mois, sa fille et des millions de soldats se battaient dans une guerre d'une extrême brutalité. Ce qu'il avait à faire ne demandait pas le dixième de leur courage. Pourtant, il était transi. Il regarda Fielding.

— Et si c'est un piège ? lui demanda-t-il pour la centième fois.

La question n'attendait pas de réponse. On y avait déjà répondu, de façon peu satisfaisante, dans les petites heures de la matinée. Bill ne l'avait posée que pour susciter des paroles rassurantes, mais c'était quelque chose que Fielding le sceptique ne saurait pas lui prodiguer.

— Nous avons prévu cette éventualité, monsieur le Président. Si pour une raison ou une autre, la gélule ne produit pas l'effet escompté, restez aussi immobile que possible. Vous comprenez ?

Bill fit oui de la tête.

— Sans vous, votre fille ne leur sera d'aucune utilité. Ils n'auront aucune raison de lui faire du mal. Nous négocierons pour la récupérer. Nous la ramènerons très vite. Ça marchera, monsieur le Président.

On frappa au carreau. Bill fut parcouru d'un frisson subit. Maintenant, il avait envie d'accepter le Valium pour ne pas vomir de peur. Mais la portière s'ouvrit et il sortit dans le froid glacial en frissonnant de plus belle. Un officier entraîna Bill et Fielding devant un

parapet hémisphérique de sacs de sable au milieu desquels se dressait un assortiment de périscopes fixés sur des trépieds. Bill appliqua son œil contre la lunette et vit une foule à l'autre bout du pont. En réglant le téléobjectif au maximum, il distingua parfaitement Stephie, debout, et un prisonnier américain voûté, au milieu de soldats chinois et d'un unique civil. Ils se trouvaient sur une estrade environnée d'une horde de journalistes et de cameramen de presse mêlés à une curieuse assemblée de soldats qui devaient bien se compter par centaines.

Bill retrouva son calme d'un coup. Il se redressa et adressa un signe à ceux qui l'accompagnaient. Il était prêt. Ils gravirent le remblai herbeux pour gagner la chaussée. L'épais tissu du pantalon entravait sa marche. Plusieurs fois, des soldats attentionnés lui vinrent en aide. Du côté américain, on ne voyait ni journalistes ni caméras, seulement des tanks volumineux et une file de prisonniers qui s'écoulaient du pont pour tomber dans les bras des camarades venus les accueillir.

Quand ils aperçurent Bill et sa petite escorte sur la route, les sanglots et les exclamations de joie se turent. Bill ne les voyait pas. Il était trop absorbé par ses pensées. Mais eux le reconnurent.

— Vivent les États-Unis ! s'écria un homme couvert de sang coagulé, noirâtre.

Un officier du génie se pencha vers Bill et lui dit :

— Restez sur le bord droit du pont. C'est plus sûr.

Il voulut ajouter quelque chose, mais sa voix fut couverte par les cris.

— Vivent les États-Unis ! renchérisaient les prisonniers libérés, alignés le long de la route défoncée menant au pont. Vivent les États-Unis d'Amérique ! reprirent des dizaines, des centaines, un millier de voix dont la clameur résonnait sur la berge.

Bill frissonna encore, mais, cette fois, ce n'était plus de peur, mais de fierté.

Il glissa la gélule de cyanure dans sa bouche et s'engagea sur le pont.

Pont de la route 301, Virginie
29 décembre, 14 h 15, heure locale

Han Zhemín et tous ceux qui se tenaient sur la plate-forme entendirent les acclamations qui montaient du côté américain. Han considéra la fille de Bill Baker. Ses yeux brillant de larmes étaient fixés sur l'extrémité du pont. Les yeux de Wu étaient fixés sur elle.

Le général Sheng s'approcha de Stephanie Roberts, sans se risquer à lui tendre la main. Paré d'un sourire d'autosatisfaction, il ne vit pas Han rire sous cape.

— Nous pouvons y aller, dit-il à Stephanie dans un anglais un peu contraint.

— Va te faire foutre, ordure !

Han éclata d'un rire sonore tandis que le colonel Li traduisait à l'oreille de Sheng. Stephanie Roberts attendait. Le général Sheng ne goûta pas du tout la plaisanterie. C'était très exactement ce que voulait voir la jeune fille.

Han s'avança vers elle avec un large sourire et remarqua :

— Vous êtes comme votre mère.

— Quoi ? répliqua-t-elle. Ma mère ?

Le capitaine américain la saisit par le bras et la poussa vers les marches. Tout en l'aidant, secondée par Wu, à descendre du podium sous les objectifs en pleine action, elle lançait des regards par-dessus son épaule en direction de Han.

Jim Hart braquait alternativement son viseur sur le Président, situé à portée maximale de son fusil, et sur sa fille dont la progression était ralentie par le soldat qui boitait. En zoomant au maximum, il pouvait discerner les grimaces sur le visage enflé de l'homme, que Stephanie Roberts encourageait. Ces deux-là, qui se trouvaient encore côté chinois, offraient des cibles faciles. Une longue trace sombre maculait la jambe droite du pantalon de l'homme. On aurait dit de l'urine, mais en voyant la mare obscure qui se formait sous lui chaque fois qu'il s'arrêtait, Hart comprit qu'il saignait abondamment.

La jeune femme, qui le portait presque, s'en était aperçue elle aussi. Elle en avait vu des vertes et des pas mûres, si Hart en croyait ce qu'il avait lu dans les journaux pendant son bref retour dans le monde. Le *Time Magazine* avait publié tout un reportage. Il s'était attendu à voir présentées comme des exploits quelques menues

mésaventures, mais ce n'était pas le cas. Sa guerre était authentique. C'était un soldat. Un vrai. Un fantassin qui ne ménageait pas sa peine.

Hart ramena son viseur sur le Président. Il régla le zoom au maximum. Bill Baker était arrivé au milieu du pont et attendait près du local technique du système électrique, comme convenu avec les Chinois. Il regardait sa fille se frayer un chemin entre les cratères. L'armée chinoise, avait-on dit à Hart, s'était emparée du pont avant que les ingénieurs américains aient eu le temps de le détruire. Une dizaine d'avions s'étaient acharnés en vain à le bombarder.

La fille du Président aidait son compagnon épuisé à escalader un repli de goudron figé. La structure de béton et d'acier était miraculeusement restée debout malgré le pilonnage intensif. Le pont était tordu et déformé, mais les bâtisseurs connaissaient leur métier.

— On y est presque, John ! exhortait Stephie.

Elle voulait l'inciter à se relever. Il était tombé à genoux en lui disant qu'il avait la tête qui tournait. Il avait craché du sang. La tache sombre s'élargissait sur la chaussée inclinée.

— Il y a une ambulance qui t'attend. Viens, John. Viens !

Elle s'accroupit, glissa les bras sous ses aisselles et le hissa sur ses jambes. Il gémit. Sa tête bascula comme s'il avait la nuque brisée.

— Allez ! suppliait-elle, essoufflée par l'effort. On est presque arrivés.

Elle voyait son père s'avancer lentement dans leur direction. Il s'était déjà éloigné de quelques mètres de l'endroit où il était censé les attendre.

— Non ! Arrête ! lui cria-t-elle en lui faisant signe de reculer.

Saisissant la situation, John commença à se traîner à genoux, les bras de Stephie serrée autour de son buste pour l'empêcher de tomber.

Stephie ne quittait pas son père des yeux. Elle comptait, dès qu'elle serait assez près, lui dire de filer à toutes jambes. Mais John ? Elle réfléchissait à toute vitesse. Elle devait décider de la conduite à tenir avant d'avoir rejoint son père, qui s'impatiait, à vingt mètres d'eux.

John grommela quelque chose.

— On est presque au bout ! le rassura Stephie.

— Il y a quelque chose qui cloche ! articula-t-il péniblement.

Elle crut qu'il allait expirer sur place, mais il leva le bras et pointa le doigt vers son père.

— C'est un piège !

Elle vit aussitôt ce qu'il lui montrait. La porte du local technique était entrouverte. Le canon d'une arme luisait dans l'embrasure.

— Papa, va-t'en ! lança-t-elle en agitant la main. Cours !

Brutalement, la porte s'ouvrit toute grande et des soldats chinois en jaillirent. Ils interceptèrent Bill Baker en pleine course pour le plaquer au sol. Celui-ci s'écrasa à terre sous le poids de deux hommes, dont l'un lui maintenait la tête d'une main gantée.

Les autres furent taillés en pièces. Des jets de sang fusaient des poitrines. Des têtes explosaient. Des bras volaient dans les airs. Des jambes tournoyaient dans le vide. En même temps que résonnait le vacarme des mitrailleuses américaines.

Bing-bing-bing-bing ! Les balles tintaient contre les piles du pont en contrepont aux grondements rauques des armes qui s'activaient à moins d'un kilomètre. John tira Stephie à ras de terre au moment où l'un des deux soldats chinois enfonçait une cale entre les mâchoires de son père. De l'autre main, il fouilla sa bouche tandis que son comparse immobilisait Bill qui tentait de se débattre. Il trouva ce qu'il cherchait et jeta la petite capsule dans un trou de bombe.

Les mitrailleuses américaines se calmèrent. Les tanks chinois ouvrirent le feu à leur tour. Des colonnes de fumée s'élevèrent des lignes américaines, mais il n'y eut pas de réplique. Les artilleurs yankees, nerveux mais disciplinés, obéissaient aux injonctions frénétiques qui devaient marteler leurs écouteurs appelant à cesser le feu. Parce que leur Président était au milieu du pont, au cœur du danger, des dizaines d'Américains moururent sous les balles ennemies sans riposter.

— Cessez le feu immédiatement ! ordonna Wu, hors de lui, au général Sheng.

Il devait hurler pour couvrir le tumulte. Leur entourage s'était jeté à genoux, à plat ventre, à quatre pattes. Seuls Sheng et Wu étaient restés debout.

— Donnez l'ordre de cesser le feu ! répéta-t-il.

Il n'avait jamais de sa vie éprouvé une telle colère. Et il aimait ça. Il avait besoin de la poussée d'adrénaline que déclenche le fracas infernal des tirs massifs d'artillerie. Sheng lui rendit son regard et transmit l'ordre à l'officier radio vautré à ses pieds. L'officier relaya

l'ordre. Dix secondes s'écoulèrent. Une salve ébranla l'atmosphère. Wu et Sheng se dévisageaient.

Après une dernière détonation, le silence retomba sur le fleuve. Wu dit à Sheng, sans acrimonie :

— Il existe une voie honorable.

Sheng écarquilla les yeux. Il ouvrit grand la bouche. Le colonel Li restait à distance. Son attitude révélait un instinct politique hautement affûté. Un calcul rapide l'amenait, le temps d'un battement de cœur, à opter pour la neutralité aux dépens de la loyauté. Sheng se renfroigna, yeux plissés, lèvres pincées. Regard dur.

Parfait, se dit Wu.

Le réticule du viseur dansait sur les casques des hommes couchés sur le Président. Ils étaient les deux seuls à être encore en vie. Les sept autres gisaient dans des mares de sang. Mais ces deux-là ne faisaient qu'un avec leur proie.

Hart se trouvait devant un dilemme. Son calibre 50 risquait d'éclabousser le Président. Et pour peu que le vent, l'humidité et la pression de l'air lui soient contraires, la balle risquait de pénétrer au sommet du crâne du chef de l'État pour ressortir par les talons. En plus, il n'avait droit qu'à un coup. Ensuite, les deux soldats qui le tenaient le serreraient de trop près. Même en admettant qu'il parvienne à lui fendre la caboche, les Chinois l'abattraient, lui, Jim Hart, dans la foulée, puis arroseraient le pont au lance-flammes et tout le monde y passerait.

De part et d'autre du pont, deux compagnies d'infanterie, l'une américaine, l'autre chinoise, convergeaient.

C'était sans espoir.

— Merde ! grinça Hart entre ses dents.

Dans cinq minutes se déclencherait une bataille rangée. Les cinq personnes qui se trouvaient coincées au centre, dont le Président et sa fille, n'avaient aucune chance.

Hart dévia son viseur d'un quart de poil. Le réticule quitta les casques des soldats Chinois pour se fixer sur la tête nue du Président. C'est un piège, constata-t-il. Donc, je descends le Président. Ouais ? OK ! Mais son doigt ne broncha pas. Il hésitait.

On ne lui avait pas dit que c'était à lui de tirer le premier.

Le Chinois qui tenait Bill par les cheveux, le visage pratiquement collé au sien, avait une haleine putride.

— Si on ne sort pas de ce pont dans la minute, disait-il, votre fille va mourir.

Il était tellement près que Bill entendait les ordres gueulés à la radio grésiller dans ses écouteurs.

— À vous de voir, monsieur le Président.

Bill hocha la tête.

Les deux hommes l'encadraient, dressant un rempart autour de lui comme des gardes du corps. Il s'étira de toute sa hauteur pour offrir une bonne cible, mais l'un de ses anges gardiens lui assena un coup de poing dans l'estomac qui le plia en deux. Puis ils l'entraînèrent au pas de course, en lui maintenant les mains derrière le dos, vers Stephie et le soldat blessé qui l'accompagnait.

— Papa ! sanglota Stephie en l'étreignant.

Les soldats chinois les enlaçaient en pointant des fusils à canon court sur le torse de Bill et le menton de Stephie. Bill reconnut soudain John Burns en cet homme défiguré, au regard vitreux, au bas-ventre ensanglanté, qui se laissait, sans résister, river au sol par le genou d'un garde.

— Allons-y ! décréta l'un des deux hommes en arrachant Bill aux bras de sa fille.

Celui qui immobilisait Bill émit un grognement et, en tentant de se relever, roula sur le goudron. Il essayait en vain d'attraper le couteau qui était planté dans le bas de son dos, sous la bordure de son gilet pare-balles. John l'avait tiré de l'étui que l'homme portait à la cheville.

La bandoulière de l'arme claqua sur l'épaule du dernier Chinois restant quand il braqua sa mitraillette sur John.

— Non ! rugit Stephie en bondissant.

Burns saisit le canon, qui sursauta dans sa main quand le coup partit, en pleine figure.

Stephie se précipita sur le meurtrier qui s'affala sur le flanc.

L'arme automatique restait prisonnière des mains de celui qui avait été John Burns.

Stephie lâcha un grondement féroce et planta ses ongles dans les yeux du soldat, lequel hurlait à pleins poumons en essayant de la repousser d'une main et d'agripper sa gorge de l'autre. Stephie gonfla le cou. Son visage devint cramoisi. Elle pleurait et sanglotait en donnant des coups de menton et en griffant rageusement. Elle s'acharnait sur ses yeux. Le Chinois braillait, s'agitait, secouait la tête en tous sens, essayait d'échapper à la fureur de ces ongles qui le

labouraient. Elle haletait. Il se contorsionnait, sans parvenir à la désarçonner. Elle tenait bon, à califourchon sur lui, l'enserrant entre les tenailles de ses jambes, elle le tuait à petit feu.

— Crève, fumier, crève !

Bill dégagea le pistolet des mains de John Burns et l'appuya contre la tempe du soldat.

— Crève ! dit encore Stephie.

Et soudain, elle s'apaisa. Elle se recula et cessa de se démenager.

Bill tira. Une déflagration effroyable déchiqueta la tête de l'homme. Stephie restait perchée sur le corps mutilé en essuyant ses mains ruisselantes de sang sur le torse du cadavre. Elle lui avait arraché un œil.

Stephie prit le pistolet des mains de Bill. Il la regarda faire, éberlué de son sang-froid. Elle éjecta le magasin et rechargea l'arme avec des munitions récupérées sur la cartouchière du Chinois mort. Il aurait pu tout aussi bien ne pas exister. Rien ne semblait pouvoir la perturber. Sauf... Il suivit son regard. Une troupe s'était mise en marche dans leur direction. Il voyait comme elle onduler une vague de casques.

— Stephie, non !

— Ils arrivent ! dit-elle sans regarder son père. Sauve-toi !

— Non !

— Fonce ! cria-t-elle en cherchant des yeux un abri sur le pont.

— On part ensemble !

— Tu files ! Moi, je reste.

— Non !

— Tu es le putain de président des États-Unis d'Amérique ! cria-t-elle, au bord des larmes. Et moi, je suis un soldat !

La troupe chinoise se rapprochait. Certains grimpaient sur les rambardes pour avoir une meilleure vue sur le père et sa fille. Bill saisit le canon encore chaud du pistolet automatique et le tourna vers le goudron. Il tomba des mains de Stephie. Elle se jeta dans ses bras, secouée de sanglots.

— John ! répétait-elle. John !

— C'était un agent des services secrets, Stephie, lui dit Bill en lui frottant le dos. Il avait été affecté à ton unité pour veiller sur toi. Il faisait son boulot.

— Je sais tout ça. Je le sais depuis le début. C'était tellement évident. Mais je l'aime ! Et il m'aime... Il m'aimait... ! Oh ! mon Dieu ! Mon Dieu, pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? s'écria-t-elle.

Les mots s'étranglèrent. Elle tremblait dans les bras de Bill. Il lui caressait la tête et la nuque en lui prodiguant des paroles de consolation.

Les Chinois, suants, haletants, effrayés, prirent position autour d'eux. Dans la direction opposée, Bill apercevait les casques et les canons des armes brandies par les Américains, battus de peu à la course à pied. Les Chinois escortèrent Bill et Stephie vers la rive virginienne du fleuve. Les Américains s'abstinrent de tirer.

Hart était réduit à l'impuissance. La foule des Chinois était agglutinée autour du président Baker, formant autour de lui un écran opaque et le forçant à se baisser.

C'était insoluble. Il se surprit à lever les yeux de son viseur pour considérer la ravine qui constituait sa seule échappatoire.

Il n'atteindrait jamais l'ouverture sphérique du canal souterrain. Tous les Chinois à un kilomètre à la ronde entendraient la détonation de son calibre 50. Il abandonnerait l'arme et déguerpirait au pas de gymnastique. Mais un feu d'enfer dégringolerait aussitôt sur le bois, déversé par toutes sortes d'armes, à commencer par les canons des tanks en position sur la route.

Si, par miracle, il parvenait sans encombre à dévaler la pente et à s'engouffrer dans le conduit obscur, il ne serait pas pour autant sorti d'affaire. Peut-être y avait-il une grille à l'autre bout. Il se retrouverait piégé. Et ce serait la mort. La fin.

Le Président et sa fille venaient de quitter le pont. Le viseur de Hart oscillait sur la tête du Président. Impossible de trouver un angle sûr. Une trajectoire dégagée pour une balle unique jusqu'au plein centre de la tête. Brusquement, le Président se trouva à découvert. Les soldats s'écartèrent. Un flot de lumière inonda le chef de l'État et sa fille. Tout devenait soudain si facile.

Hart fut tellement étonné qu'il prit le temps de réfléchir à la situation. Vous devez faire en sorte qu'en aucun cas il ne reste en vie, lui avaient dit ses correspondants. Hart regarda au téléobjectif le Président grimper sur l'estrade. Ces ordres lui paraissaient soudain contestables. Il ne pouvait pas exécuter son commandant en chef comme ça. L'assassiner, plus exactement. Le mot le gênait. Ayant déjà désobéi aux ordres au moment où les Chinois avaient tendu leur traquenard, il ne savait plus quoi faire, ni quand le faire. Il se contenta de partager avec le Président ces derniers instants d'existence si précieux.

Où est-il ? se demandait Bill en scrutant les collines alentour. Il essayait de s'éloigner de Stephie, mais elle se blottissait contre lui, le menton affaissé sur la poitrine. Lui, il dressait la tête au contraire. Il attendait.

— Ne vous inquiétez pas, murmura un jeune officier chinois à l'adresse de Stephie.

— Foutez-moi la paix ! rétorqua Stephie, le nez congestionné de trop de larmes.

Le jeune soldat chinois avait un grand pansement en travers de la joue et un type eurasien. Il ne cilla pas sous le regard interrogateur de Bill.

— Bill, déclara Han Zhemin, je te présente mon fils, Han Wushi.

Il avait surgi devant Bill, lui cachant la vue sur les collines.

Allez-y. Qu'est-ce que vous attendez ? priait Bill intérieurement, les dents serrées. Il observait Han, attendant l'impact, sachant que, au moment venu, il ne se rendrait compte de rien. À leurs pieds, les preneurs d'images se démenaient pour être en bonne place. Bill était un vieux routier des frénésies médiatiques. Était-ce l'acteur ou le politicien ? Toujours est-il qu'il voyait mentalement ce que captait l'objectif. Un arrêt sur Stephie et lui, un travelling sur Han, sans s'attarder, et retour sur son fils. Le fils de Han, toujours.

Ce garçon, jeune gradé de l'armée, concentrait sur lui toute l'attention. Il était la star, avec Bill et Stephie dans les seconds rôles. Et Han Zhemin à la figuration.

— Monsieur le Président, ânonna avec un fort accent une voix criarde.

Han s'écarta pour laisser le passage à un général de petite taille paré d'un sourire avenant. Son aide de camp le suivait à un pas derrière. Tout ce monde-là constituait autant d'obstacles pour le tireur embusqué dans les collines.

— Je suis le général Sheng. Vous êtes en état d'arrestation pour...

— Non, intervint le fils de Han, le jeune officier au grand pansement.

Il dégaina son pistolet et tira. Bill sursauta. Han sursauta. Stephie s'accrocha à son père comme pour le précipiter à terre.

Le vieux général s'écroula, mort. Il avait un vilain trou au milieu du front. Une mare visqueuse s'étala aussitôt autour de lui.

Un autre coup de feu. Bill sursauta encore. Stephie le tira en arrière et se planta devant lui.

L'aide de camp du général alla rejoindre son supérieur.

Le lieutenant braqua son arme fumante vers le ciel.

Han Zhemin considérait son fils. Bill se dit qu'il avait une peur bleue de ce garçon qui tuait avec tant de désinvolture. Personne ne tenta de s'interposer.

Bill repoussa doucement Stephie.

— Wu, murmura Han en s'inclinant dans une attitude de prière.

On n'entendait que le ronronnement de deux cents caméscopes et caméras.

Wu abaissa son arme. Pas une seule des mille personnes rassemblées autour de l'estrade ne prononça un mot.

Wu ne rengaina pas son pistolet. Sa main s'ouvrait et se refermait nerveusement sur la crosse.

— Wu, dit soudain Stephie. Ne faites pas ça. La vie continue. Wu, non.

Elle ne lâchait pas des yeux l'arme que le jeune homme envisageait de retourner contre lui. Bill venait de comprendre. Il entourait de son bras les épaules de sa fille. Elle se serra contre lui et appuya sa tête contre sa poitrine. Le jeune lieutenant observait, les yeux humides, leur étreinte affectueuse.

Quelqu'un dans la foule lança quelque chose en chinois. Son cri fut repris instantanément. Il gonfla, rallié par des dizaines, puis des centaines de soldats, proches et lointains. Leur clameur spontanée s'organisa en une mélodie scandée avec passion. Un chant rythmé, psalmodié avec adoration. Bill ne parlait pas chinois, mais les trois syllabes éloquentes se passaient d'explication.

— Han-Wu-shi ! répétaient les soldats, inlassablement.

Le doigt de Hart était crispé sur la détente. Son viseur ne quittait pas la tête de Bill Baker. Il n'avait aucune instruction répondant à cette situation. « Si un lieutenant chinois abat un général... » Le cas n'était pas prévu. Hart ne pouvait s'en tenir qu'à la consigne de base. « Si le Président est pris, je le dégomme », avait-il rabâché quatre fois à ses correspondants tenaces.

Ce point n'admettait aucune exception. Aucun doute. Aucune circonstance atténuante. Aucune modification. C'était clair comme de l'eau de roche. Net et sans bavure.

Hart s'attendait presque à voir son fusil lui péter entre les mains quand il lâcherait le coup de feu destiné à tuer Bill Baker. La détente

lui paraissait soudain extrêmement dure. Hart décolla son doigt de la virgule de métal glacé.

Le lieutenant chinois descendit de l'estrade en emmenant le Président et sa fille, se dirigea vers le pont et dépassa sans ralentir une rangée de limousines garées le long d'un sentier en bordure du fleuve. Hart régla la lunette pour observer la scène. Au moment où ils atteignaient le pont, il coulait déjà des regards en coin vers la canalisation souterraine qui l'attendait sur sa gauche.

Il éprouva brusquement un grand vide. Un besoin de remplir son avenir. Je retourne à la vie civile, et après ? songeait-il, saisi d'angoisse. Il était incapable de répondre à cette question. S'intéressait de moins en moins à ce qui se passait sur le pont. Taraudé par le besoin d'échafauder des projets.

Besoin d'une vie. Vite. Une vie.

Wu se tourna pour avertir le président Baker et Stephanie Roberts qui le suivaient en silence. Au milieu du pont, ils franchirent un vaste trou d'asphalte fondu qui avait dévasté la chaussée. La ligne blanche de la route s'interrompait brusquement pour reparaître un peu plus loin et poursuivre sa course sur la surface oblique de la voie.

Wu se retourna une nouvelle fois. Le père et la fille avançaient côte à côte, tendrement enlacés. La fille s'appuyait plus nettement sur son père qui, lui, ne quittait pas des yeux la silhouette de Wu.

Wu savait qu'il ferait bien de penser à ce qui arriverait après. Il était emporté dans un tourbillon, une folle entreprise, dont les maîtres d'œuvre avaient peaufiné le déroulement jusqu'au détail le plus infime. Il avalait avidement l'air froid qui soufflait sur le pont. Il avait une saveur de liberté. La dernière peut-être qu'il goûterait avant longtemps.

Comme ils s'approchaient des soldats gisant morts au milieu du pont, Wu remarqua les visages atrocement mutilés du capitaine américain et du garde chinois, et l'expression stupéfiée de celui qui avait un couteau planté dans le dos.

Stephanie regarda les corps d'un air absent, les yeux secs.

Wu les conduisit jusqu'au centre du pont ravagé. Ils enjambèrent les corps des sept soldats éparpillés aux alentours du local électrique.

— Halte !

Le cri, lancé en anglais, provenait d'un tronçon de parapet tordu situé un peu plus loin, du côté américain.

Le président Baker leva la main et adressa un signe aux soldats. Ils abaissèrent les armes qu'ils pointaient sur Wu.

— Pourrais-je vous parler ? demanda Wu au Président. Je suis désolé, ajouta-t-il en se tournant vers Stephanie Roberts. En particulier, si vous le permettez.

Stephie haussa les épaules et poursuivit son chemin vers les soldats américains qui l'attendaient.

— Je vais bien, dit-elle pour échapper à leur empressement. Il y a un capitaine américain là-bas, sur le pont. J'aimerais que vous...

Elle n'eut pas besoin d'achever sa phrase. Le lieutenant envoya un peloton sur le pont. Stephie les suivit du regard. Elle vit Wu et son père en grande conversation. Wu était calme et maître de lui. Quand son père posait une question, il hochait la tête. Quand son père agissait les bras, à la fois furieux et incrédule, Wu l'assaillait de paroles. Wu restait imperturbable. Son père avait l'air de plus en plus accablé.

— Qu'est-ce qu'il fabrique ? demanda un officier supérieur au lieutenant. C'est trop long, expliqua-t-il à Stephie.

Stephie repartit dans leur direction.

Elle entendit son père qui disait :

— Je ne vous crois pas.

— Mais si, lui répondit le lieutenant chinois.

Leurs regards convergèrent vers Stephie. En la voyant approcher, ils interrompirent leur discussion. Son père continuait de secouer la tête et finit par demander :

— Pourquoi me dites-vous tout ça ?

Les lèvres de Wu s'incurvèrent en un semblant de sourire.

— « Voici venue l'heure pour tous les hommes de bonne volonté de voler au secours de leur parti. »

Cette phrase mit un terme à l'entretien. Bill dévisageait Wu, bouche bée.

— Heu, papa, toussota Stephie. Il faut y aller.

Il regardait Wu intensément, le sourcil froncé, manifestement consterné, mais il acquiesça. Elle se tourna vers Wu :

— Pourquoi ne viendriez-vous pas avec nous ?

Il baissa les yeux vers ses mains, qu'elle lui avait prises en un geste spontané.

— Passez de notre côté ! Traversez le pont avec nous ! Si vous retournez là-bas, ils vous pendront, à tous les coups !

Wu ne répondait pas. Bill s'en chargea à sa place :

— Non. Ils ne vous toucheront pas, n'est-ce pas ? C'est tout le contraire, si j'ai bien compris.

Wu le regarda sans rien laisser transparaître sur son visage.

— Venez quand même avec nous ! insista Stephie en serrant ses mains dans les siennes.

— Je ne peux pas.

— Pourquoi ? s'écria-t-elle.

Elle fut un instant distraite par la procession de soldats américains qui emportaient au pas de charge un grand sac noir.

Wu retira ses mains.

— Je suis chinois ! lâcha-t-il, soudain rattrapé par l'émotion.

Il se ressaisit et répéta, plus lentement et en martelant les mots :

— Je suis chinois !

— Exécutez les ordres ! braillait le correspondant de Hart sur le réseau radio.

Hart ne prit pas le risque de répondre. Il savait que ses murmures les plus infimes pourraient être interceptés. Et il n'était pas impossible qu'ils finissent par le convaincre de tirer sur le Président. Il restait donc là, sans bouger, à écouter les voix pressantes, surexcitées. Tapi dans l'ombre dans une immobilité absolue en attendant la nuit.

— Ouvrez le feu ! dit l'une.

— Tirez, bon sang ! renchérit une autre.

— Abattez-le maintenant ! insista une troisième.

Jamais il n'entendait celle du colonel borgne. Il avait l'intention d'aller y voir de plus près et de découvrir qui étaient les connards qui s'égosillaient à l'autre bout des ondes.

Dès l'instant où le Président et sa fille rejoignirent le cordon de soldats américains, les voix se turent. Un silence de mort emplit ses écouteurs.

Les preneurs d'images assaillaient le lieutenant au pansement sur la joue. Un important contingent d'hommes en noir débarqua à bord de véhicules de combat blindés, noirs eux aussi. Ils entourèrent le jeune lieutenant. Mais ce n'était pas pour l'arrêter. Au contraire, il leur donnait des ordres et les soldats en tenue camouflée verte s'écartaient pour leur faire place.

La portière d'une limousine claqua au nez du civil en costume sombre, qui resta abasourdi sur le bord de la route et se recula pour éviter la giclée de graviers projetée par la voiture au démarrage. Et

ce fut tout. La presse engrangea quelques clichés macabres des officiers qui baignaient dans leur sang. Et puis on remballa. Une journée bien remplie, se dit Hart. Voire historique.

Il avait été témoin, mais de quoi ? Il n'en avait pas la moindre idée. Il n'arrivait pas à comprendre ce à quoi il avait assisté. Là-bas, la vallée se vidait. On ne se préoccupait même plus d'organiser des patrouilles.

Les corps du général et du colonel furent balancés, sans beaucoup de respect, de l'avis de Hart, à l'arrière d'un camion découvert.

Quand le ciel s'assombrit à l'ouest, il décida de tenter un contact radio, mais la communication avec le Maryland était coupée. Personne à l'autre bout de la ligne. Il en conclut qu'il venait d'achever sa dernière mission officielle.

Après une nuit de crapahutage et une journée de stress et d'immobilité totale, le simple fait de bouger se révéla terriblement douloureux. Pourtant, une fois ses muscles échauffés, il se découvrit en pleine forme. Quand il atteignit la voie de chemin de fer, il courait comme un lapin.

Il s'aplatit au sol, pensant avoir entendu quelque chose, puis repartit plus posément. Pour se jeter à terre derechef quand le bruit jaillit de nouveau. Comme un déclic. Un peu plus loin, là où le viaduc écroulé de la voie ferrée, qui s'étirait parallèlement au pont routier, s'affaissait dans l'eau, ses lunettes infrarouges captaient un point rouge gros comme une tête d'épingle. Le viseur de son fusil lui indiqua la distance, cent cinquante mètres.

Il perçut une nouvelle fois le tintement, porté par un flot d'air froid. Il se trouvait dans le sens du vent. Le visage luisant d'un soldat chinois apparut dans son viseur. Il essayait d'allumer une longue pipe avec un briquet. Deux de ses copains l'avaient rejoint et tentaient d'abriter la flamme du vent avec leurs gants.

Hart se releva et descendit dans le lit du cours d'eau asséché. Arrivé à l'entrée de la canalisation, il abaissa ses lunettes et jeta un regard à l'intérieur. Il apercevait le cercle rouge de la sortie, à l'autre bout. La voie semblait libre. Les rires des soldats lui parvinrent. S'ils se shootaient, c'est qu'ils étaient probablement seuls. À faire les mariolles au milieu de nulle part.

Hart envisagea de les tuer avant de s'en aller. Ce serait vite fait. Mais ils se remirent à rire. Il s'enfonça dans le conduit. Il n'y avait pas de grille, de l'autre côté.

Hyatt Regency, Richmond, Virginie
29 décembre, 16 h 30, heure locale

Wu entra dans sa suite comme un voleur. Shen Shen fredonnait une chanson populaire américaine. Ses cinq bagages luxueux attendaient sur le grand lit, à côté du sac militaire de Wu.

Elle surgit de la salle de bains, en culotte mais les seins nus. Elle plia un chemisier d'un blanc éclatant et le plaça dans la valise qu'elle ferma. En se retournant, elle aperçut Wu et se précipita vers lui. Elle lui jeta les bras autour du cou et se colla à lui en lui couvrant les lèvres et le visage de baisers avides.

Wu détacha ses bras. Elle perçut le danger.

— Je suis ravie que tu aies tué ce vieux salopard ! s'exclama-t-elle. Et Li ! Celui-là, j'ai souvent eu envie de lui tordre le cou ! Je ne sais pas combien de fois ce vieux cochon... !

Wu ne pouvait se résoudre à soutenir son regard.

— C'était génial ! assura-t-elle en déployant un sourire forcé. Tu es un héros ! Si tu voyais la presse ! J'ai eu ma mère au téléphone. La télévision rediffuse en boucle ce qui s'est passé cet après-midi sur le pont et passe ensuite des reportages sur les atrocités commises par Sheng. Ça remet les choses au point !

Wu se dirigea droit vers son sac. Il sentait sa présence et son regard dans son dos.

— Wu ? appela-t-elle.

Il enfila la bandoulière sur son épaule.

— Wu ? répéta-t-elle.

Le reste de l'interrogation se lisait dans ses yeux inquiets et son ton angoissé. Elle couvrit ses seins de ses mains, premier signe de pudeur que Wu lui ait jamais vu montrer.

— Il faut que j'y aille, dit-il.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Shen Shen, dressée devant la porte.

— Je sais pour qui tu travailles.

Shen Shen s'élança vers lui, puis se ravisa. Elle plaqua ses mains sur son buste pour le retenir.

— Ton père t'a dit que je travaillais pour le Premier ministre ? Mais c'est faux ! affirma-t-elle, comme si cette précision suffisait à tout régler. C'est ce qu'il croit. Mais en réalité...

Elle regarda autour d'elle et baissa la voix.

— ... en réalité, je travaille pour le ministre de la Défense.

— Je sais.

Shen Shen était perplexe. Elle eut un mouvement de recul.

— Comment tu sais ça ?

— Le ministre de la Défense me l'a dit.

Elle avait l'air totalement désorientée. Ses yeux clignaient frénétiquement.

— Tu... tu lui as parlé ? au ministre de la Défense ?

— Je dois y aller.

Il essaya de la contourner pour atteindre la porte.

Elle se planta devant lui et le saisit par les bras.

— Wu ? Tu rentres ? À Pékin ?

Il ne répondit pas.

— Dis-moi ! Qu'est-ce qui va se passer ?

Il esquissa un sourire en coin.

— Dis au ministre de la Défense que j'ai dit oui.

Elle attendit la suite, mais rien ne venait.

— Oui quoi ?

Wu l'écarta de son chemin.

— Oui quoi, Wu ? s'écria-t-elle.

— Dis-lui.

Elle s'effondra à genoux sur le tapis. Ce fut la dernière vision qu'il emporta d'elle. Il referma la porte. Sa cohorte de gardes du corps l'attendait dans le couloir.

Wu hocha la tête. Le commandant distribua ses ordres. Ils se dirigèrent vers l'ascenseur d'un pas décidé.

*Quartier général de l'Administration civile, Richmond
29 décembre, 19 heures, heure locale*

Les adjoints de Han n'avaient pas la moindre information. Personne n'avait été mis au courant des projets meurtriers de Wu et ils n'étaient pas plus avancés maintenant. Ils étaient réunis autour d'une table de conférences dans ce qui avait été le siège du pouvoir mais n'était plus qu'un immeuble de bureaux délabré.

La femme qui était à la tête de ses services de renseignements se lança :

— Il y a une rumeur selon laquelle Sheng préparait un coup pour renverser le ministre de la Défense.

Han leva les yeux au ciel.

— Il n'y a pas de coup d'État en préparation ! C'est de la désinformation.

Son éclat n'encouragea pas la reprise de la discussion qui resta en panne jusqu'à ce que l'un de ses adjoints, un peu plus téméraire que les autres, déclare :

— Il faut faire quelque chose ! Nous n'allons pas rester assis là sans bouger. Nous devons exercer le pouvoir, ne serait-ce que pour prouver qu'il existe encore ! Si nous montrons notre force, les gens suivront. L'opinion n'est pas favorable aux militaires. Elle nous soutiendra si nous exerçons le pouvoir. Elle l'approuvera. Elle le reconnaîtra.

Et lui rendra sa légitimité, songea Han. Il y a du vrai là-dedans.

— Monsieur l'administrateur, avez-vous consulté le Premier ministre ?

Han n'ayant pas obtenu de réponse de son oncle, il ignora la question.

— Le ministre du Commerce ? Le ministre de la Sécurité ?

Personne à Pékin ne prenait plus ses appels, pas même son père. Il sentait le pouvoir lui échapper d'heure en heure. Le général commandant les troupes de sécurité qui venaient d'arriver à Richmond n'avait répondu à aucun de ses innombrables coups de fil. Wu avait quitté son hôtel. Une Shen Shen en larmes le lui avait appris. Certains membres du personnel de Han, et pas des moindres, avaient aussi brusquement disparu de la circulation. Ils avaient pris des congés intempestifs en ces moments particulièrement critiques, en se doutant certainement qu'ils ne retrouveraient pas leur place à leur retour. S'ils reviennent, se dit Han au comble du désespoir.

— Qu'allez-vous faire ? demanda finalement une assistante d'un air découragé.

Ils n'ont toujours pas admis l'évidence, constatait Han avec agacement. Il soupira, s'ébroua. Tous se taisaient, les yeux fixés sur lui. Attendant son verdict.

Il écourta le suspense.

— Bien, voilà ce que nous allons faire. Nous allons organiser un coup d'État.

Des regards effarés accueillirent ses paroles.

— Pas à Pékin ! s'écria-t-il. À Washington. Envoyez le code. Aucune réaction.

— Envoyez le code ! Le code ! Le code !

Il abandonna le chinois pour l'anglais.

— « Voici venue l'heure pour tous les hommes de bonne volonté de voler au secours de leur parti. »

Appartements privés de la Maison-Blanche
29 décembre, 23 heures, heure locale

Assis dans un fauteuil à dossier de bois, Bill attendait devant la porte de la chambre de Stephie. Dans le couloir richement orné, il avait pour seule compagnie une escouade d'agents secrets silencieux accoutrés de gilets pare-balles noirs et armés de longs fusils. Quand la porte s'ouvrit, Bill se leva. Rachel Roberts et son mari sortirent de la chambre. Rachel s'avança vers Bill en gardant les yeux sur le tapis oriental qui couvrait toute la longueur du couloir.

— Le médecin dit qu'elle a besoin de repos, indiqua-t-elle, sous-entendant peut-être qu'il ne pouvait pas voir sa fille.

Là-dessus, elle entra dans la chambre voisine où son mari et elle devaient passer la nuit.

Hank Roberts tendit la main à Bill, qui la serra.

— Merci, dit Hank avant de se mettre à pleurer.

Bill l'entoura de son bras et sentit les larmes lui monter aussi aux yeux.

Quand il eut rejoint sa femme, Bill frappa doucement à la porte de Stephie.

— Entrez ! lança-t-elle d'une voix fluette.

Elle était couchée dans le grand lit à colonnes, revêtue d'une chemise de nuit bordée de dentelles. Hormis sa tête qui reposait sur deux oreillers dodus, elle était allongée bien à plat sur le dos. Elle ramena le drap sur ses épaules. Bill s'assit sur le lit.

Elle désigna du regard les froufrous de sa chemise de nuit.

— Maman m'a apporté ça.

Elle était toute propre et parfumée. Le médecin avait estimé que ses blessures n'étaient pas très graves. Du moins celles qui se voyaient. Stephie renifla. Elle avait les yeux rouges, soulignés de grosses poches noires qui dessinaient comme des demi-lunes.

— Je trouve que ça me donne un air un peu gnanngnan.

Bill se mit à rire, imité par Stephie, dont l'hilarité fit place aux larmes. Elle se redressa et pleura dans les bras de son père. Bill essaya de la calmer en évitant de lui toucher le dos. Le médecin lui

avait montré la photo qu'il avait prise des lacérations écarlates qui lui quadrillaient le dos. Il devait lutter contre la colère qui le gagnait pour continuer à la consoler.

Stephie retomba sur les oreillers et parla à Bill de John Burns. Il y eut quelques rires, mais surtout des larmes. Bill lui raconta comment il avait fait la connaissance de John, qui était un des plus jeunes éléments de la garde présidentielle. Quand il s'était porté volontaire pour veiller sur Stephie, Bill l'avait reçu dans le bureau ovale. Il ne rapporta pas à Stephie les serments que John lui avait faits, sans y être convié, mais il s'était engagé à donner sa vie pour sauver celle de sa fille. C'était la promesse que Bill voulait entendre et il avait scellé la feuille de route du jeune agent d'un simple hochement de tête. Signé son arrêt de mort.

— Il y a autre chose qui me chiffonne, dit Stephie sans transition. Le lieutenant Wu, le jeune officier chinois qui nous a sauvés, il prétend que lui et moi, nous sommes cousins.

Elle scruta le visage impénétrable de Bill avant de poursuivre.

— Il dit que tante Cynthia est sa mère. La sœur de maman.

Elle attendit.

— Tu as demandé à ta mère ?

Stephie s'esclaffa.

— Macache ! Elle veut rien me dire.

Elle regarda Bill.

— Et toi ?

— Ce serait plutôt à ta mère de t'en parler, tenta Bill.

Elle repoussa l'idée d'un geste de la main et continua de plaider sa cause.

— J'ai quand même le droit de savoir ! Je ne suis plus une petite fille !

Bill essaya de l'amadouer en trouvant de vagues excuses à sa mère, mais rien ne pouvait la satisfaire que la vérité.

— Han Zheming a séduit ta mère et brisé notre mariage, commença-t-il.

Une exclamation incrédule, scandalisée, l'interrompit. Ce n'était pas la mère que connaissait Stephie. Bill s'efforça d'expliquer. Rachel était jeune. Han était riche et brillant. Il représentait ce qu'elle avait cru trouver en épousant Bill. C'était autant sa faute à lui, Bill, qu'à elle. Il ne l'avait pas prévenue qu'il comptait quitter Hollywood pour la vie terne de l'université. Han lui offrait tout ce qu'elle souhaitait. Des jets privés qui la trimbalaient d'une capitale à

l'autre. Une fortune extraordinaire dans les mains d'un homme qui avait été élevé dans le seul but de la dépenser.

Stephie était outrée.

— Elle n'était donc pas la provinciale rangée qu'elle a toujours prétendu être ! Ce n'était qu'une putain croqueuse de diamants !

— Stephie ! gronda son père. Elle était jeune. J'étais jeune. Nous l'étions tous et quand on est jeune, on commet des erreurs.

— Alors quand Han Zhemin m'a dit, sur son podium près du pont, que j'étais comme ma mère... Elle suffoqua d'indignation et laissa échapper un grognement de fureur. Le salaud !

— C'est un salaud, admit Bill. Environ un mois après leur départ pour Hong Kong, ta mère s'est aperçue qu'elle était enceinte, de toi. Elle a appelé sa sœur, ta tante, qui est allée la retrouver. Rachel a demandé à Cynthia d'aller à Pékin annoncer à Han qu'elle attendait un bébé. Et qu'il était de moi.

— Maman était à Hong Kong et Han à Pékin ? Pourquoi ?

— Il s'était sans doute déjà lassé d'elle.

— Donc, tante Cynthia a pris l'avion pour Pékin et il l'a cartonnée à son tour.

— Stephie ! Tu es vraiment grossière !

— Enfin, quoi ! C'est bien ce qui est arrivé, non ? Il l'a « séduite », appelle ça comme tu veux. Toujours est-il qu'il se l'est envoyée et que ça nous donne le lieutenant Wu !

— Tu ferais mieux de te reposer.

— Continuons à parler, implora Stephie. Ne pars pas ! Ne m'abandonne pas !

Il prit sa supplique pour plus qu'elle n'était. Ses yeux s'emplirent de larmes. Stephie l'enferma dans le cercle de ses bras.

— Je suis désolée. Je t'aime, papa. Ce que je veux dire, c'est que nous n'avons pas parlé de toi. Dis-moi. Et toi dans tout ça ?

Bill se dégagea et haussa les épaules en essuyant les larmes qui gonflaient dans les longs cils de sa fille.

— Je veux savoir, insistait-elle.

Bill hocha la tête et sourit.

— Qui est cette femme dont il est question dans tous les journaux ? Clarissa Leffler ? Tu l'aimes ?

La question transperça Bill comme une flèche. Il ressentait comme un élancement à chaque battement de son cœur.

— C'est compliqué, bredouilla-t-il, mal à l'aise.

— Donc tu l'aimes, traduisit Stephie, mais il y a quelque chose qui cloche.

Bill lâcha un petit rire amer.

— Je ne vois pas ce qui pourrait clocher. Vous formez un couple merveilleux, tous les deux ! Tu es le Président. Elle est la fille du président de la Chambre. Elle est jolie.

Stephie plaqua sa main rougie et crevassée sur ses cheveux en bataille comme pour démontrer son affirmation par son contraire. Elle frappa du poing sur le drap.

— Et superdiplômée avec ça !

— Tu seras comme elle. J'ai vu les notes et les appréciations que tu avais au lycée. Tu peux choisir la fac que tu veux.

— Et en plus, je suis la fille du Président, ajouta-t-elle avec un large sourire.

Au lieu de se moquer des avantages qu'était censée lui valoir sa situation privilégiée, elle semblait au contraire retirer une certaine fierté de ce titre auquel elle ne s'était pas encore habituée.

— Vétéran de surcroît, compléta Bill.

— Alors, reprit-elle d'une voix de gamine malicieuse, qu'est-ce qui ne va pas avec ma nouvelle maman, Clarissa ?

— C'est une espionne à la solde des Chinois, laissa échapper Bill sans réfléchir.

Stephie éclata de rire. Son sourire s'évanouit quand elle se rendit compte qu'il ne plaisantait pas.

— Quoi ! éclata-t-elle en se raidissant.

Il y avait dans son ton une sécheresse qui convainquit Bill une fois pour toutes que le peuple américain ne pardonnerait pas à Clarissa. Lui, il pourrait peut-être lui pardonner, lui trouver des justifications, mais serait absolument le seul. Et il aurait beau la défendre, il ne lui éviterait pas la prison. Il faudrait pour cela l'amnistier. Mais, dans ce cas, il sombrerait avec elle. Il ne pourrait plus diriger le pays en guerre contre la Chine.

— Tu veux dire que toutes ces insinuations de la presse...

— Étaient vraies, en fin de compte. Le plus triste, c'est que Clarissa ne sait pas qu'elle travaille pour les Chinois. Elle pense appartenir à un groupe d'Américains ultrapatriotes, ce qu'elle est.

— Quel genre de groupe ? s'enquit Stephie d'un air soupçonneux. Qu'est-ce qu'ils cherchent ?

— En fait, ils veulent me tuer.

— Oh ! exhala-t-elle d'un ton ironique. Rien que ça !

Elle avait besoin de sommeil. Il était venu pour la calmer et la rassurer avant qu'elle s'endorme. Au lieu de cela, elle s'agitait et s'enflammait.

— Tu devrais la foutre au trou ! Et son père, il en est aussi ?

Bill hocha la tête.

— Alors, colle-le au gnouf, c't'enflure !

— On s'en occupe. Dis-moi, Stephie, suggéra-t-il avec un petit rire mi-figue mi-raisin, tu devrais vraiment surveiller ton langage.

— Je croirais entendre maman.

Elle s'allongea de nouveau et grimaça quand son dos entra en contact avec le drap.

— C'est-à-dire qu'à l'armée, c'est très bien, mais, dans le civil, ça passe mal.

Stephie l'examina en plissant les yeux.

— Qu'est-ce que je dois comprendre ? s'insurgea-t-elle. Es-tu en train de me dire que je ne suis plus dans l'armée ? C'était ça que ça voulait dire, ton histoire de « vétéran » ?

Bill ouvrit la bouche, mais les mots lui manquaient. Il ne s'attendait pas à cette réaction.

— Eh bien, après tout ce qui est arrivé... Tu comprends, Stephie, ta mère et moi avons supposé, présumé, que tu trouverais peut-être que tu t'étais assez battue pour cette fois. Ce n'est pas que je pense que tu devrais démissionner, mentit Bill, mais tu pourrais peut-être envisager une autre affectation.

— Je suis fantassin, déclara Stephie sans passion, en se relevant en position assise. Et un foutrement bon fantassin par-dessus le marché ! Nous sommes en guerre et, et, et les Chinois occupent la moitié de notre putain de pays ! Et...

Bill lui faisait signe d'arrêter.

— Je rejoins mon unité demain matin ! conclut-elle d'un ton de défi.

— Mais tes blessures !

— C'est rien ! Je n'abandonne pas ! Pas question !

Il tenta de l'installer confortablement.

— Je vais te redire ce que j'ai dit à maman. Il faudra me passer sur le corps !

Bill ne put s'empêcher de pouffer malgré lui. Stephie en fit autant.

— Tu lui as dit ça ? À Rachel ?

— Ouais.

Elle était redevenue la petite fille espiègle qui minaudait en balançant la tête.

— Bon. D'accord. Allez.

Il lui posa un baiser sur le front.

Elle le prit dans ses bras et l'embrassa trois fois sur la joue. C'était ainsi que l'avait embrassé, avec le même sérieux, la fillette de quatre ans qu'elle était quand ils s'étaient vus pour la première fois.

— Je t'aime, papa.

— Je t'aime aussi.

Il se leva et éteignit la lumière.

Bill trouva Clarissa adossée aux oreillers, malaxant les draps à deux mains. Ses poings serrés et fébriles lui donnaient un air de bête traquée, se disait Bill en se déshabillant. C'était peut-être lui qui interprétait. Ils se taisaient l'un et l'autre.

Elle était revenue de son bureau sans adresser la parole à quiconque, pas même à ceux qui la saluaient en passant. Bill et Fiedling avaient décortiqué son comportement sur des vidéos digitales à ultra-haute définition visionnées en extrême ralenti. Bill avait éprouvé un pénible sentiment de culpabilité à l'espionner, puis son amour pour elle avait rejailli, douloureusement attisé par les implications de ce qu'il voyait.

Car lorsqu'elle était entrée seule dans l'ascenseur, elle avait complètement craqué. Non pas parce qu'elle imaginait qu'elle était à l'abri des caméras de surveillance. Elle devait se savoir observée. Elle n'avait que trois étages à monter jusqu'aux appartements privés du Président, mais, malgré cela, elle n'avait pu contenir ses sanglots. Comme si elle avait reçu un coup qui lui avait coupé le souffle. Et Bill le ressentait lui aussi. Il avait regardé Clarissa se tourner contre la paroi de l'ascenseur pour cacher les pleurs silencieux qui lui secouaient les épaules, la main plaquée sur la bouche pour retenir les plaintes qui ne demandaient qu'à s'échapper. Un chagrin solitaire que Bill désespérait d'apaiser.

C'est dans cet état d'esprit qu'il l'avait rejointe dans le seul endroit pour lequel Bill avait exigé :

— Pas de caméras.

Ses appartements privés étaient dépourvus de micros, amis ou ennemis.

— Je croyais, dit Bill à brûle-pourpoint, le dos tourné, que tu devais repasser par ton bureau.

— J'y suis repassée, répondit-elle, sur la défensive. Comme si elle devait justifier son manque de loyauté, ce qui était le cas. Je suis revenue il y a seulement une heure. J'ai fait de la paperasse. Envoyé des e-mails.

— Tu n'es pas restée très longtemps, remarqua Bill en posant son pantalon sur la chaise. Il y a quelque chose qui ne va pas ?

— Pourquoi est-ce que tu ne me regardes pas en face ?

Une tension dans la voix.

Bill se tourna et lui sourit, du sourire qu'il réservait aux caméras. C'était trop facile.

— Quelque chose ne va pas ? s'enquit-il encore d'un ton innocent. Des problèmes au bureau ?

— Mon père...

Elle dardait des regards inquiets, comme pour chercher une issue.

— Il n'était pas à son bureau. J'ai interrogé son chef de cabinet et sa secrétaire. Il n'était pas chez lui. Ni à son club. Nulle part.

Bill savait qu'il était en état d'arrestation pour haute trahison en temps de guerre.

— Il finira par resurgir, assura Bill d'un ton rassurant en grimant dans le lit à côté d'elle, lui-même étonné de son propre cynisme.

— Il lui est arrivé quelque chose.

Comme elle avait dit cela d'une voix calme, Bill ne se rendit pas compte tout de suite qu'elle avait franchi un grand pas dans l'escalade du doute. Il scruta son regard. Il y lut la panique d'un animal piégé.

— Mais tu l'as vu, continua Bill, plein de dégoût pour lui-même.

Endormez sa méfiance en lui donnant une impression de sécurité, avait préconisé Fielding. Il éteignit la lumière.

— Ton père était dans le bureau ovale.

Il resta assis dans le noir à réfléchir.

— Et tu l'as vu au jardin public. Ce matin, quand j'ai transmis mes pouvoirs à Simon. Et ce soir, il a reçu ma déclaration écrite quand je suis revenu et que le président de la Cour suprême m'a réinvesti dans ma fonction de Président.

— Pourquoi n'ai-je pas été conviée ?

Un froissement contre l'oreiller indiqua qu'elle avait tourné la tête. Il mettait trop de temps à répondre.

— Eh bien, fit-il d'un ton réservé destiné à la fois à la mettre à l'aise et à se donner le temps de ravalier la boule qui lui comprimait la gorge, la cérémonie n'avait rien de très solennel. C'était l'exacte

répétition de ce à quoi tu as assisté ce matin. On l'a expédiée sans formalités.

— Mon père était à la Maison-Blanche ? Ce soir ? Et il n'est pas venu me voir ?

— Non, il était raccordé en vidéoconférence.

— Qui l'a raccordé ?

— Les opérateurs de la Maison-Blanche, j'imagine. Tu sais qu'il fait l'objet de mesures de protection particulières. Il est l'un des successeurs constitutionnels à la présidence. L'un des tout premiers, en fait. Le troisième après moi et le vice-président.

Remarque idiote. Maladroite. Il attendit. Elle ne dit rien pendant de longues secondes insoutenables. Il se raidit, mais il n'arriva rien.

Elle murmura :

— C'est un vieil homme. Je me fais du souci pour lui. Depuis que maman est partie.

Il est sous surveillance pour l'empêcher de se suicider, songea Bill. L'homme qui avait été son mentor. Qui lui avait remis le sceptre de la direction du parti quand Bill avait été nommé à la candidature. Il avait surpris cet homme, le président de la Chambre, en flagrant délit de trahison.

— Si, si, bafouilla Bill, si tu veux lui parler, je peux vous organiser une vidéoconférence.

Il n'avait pas évoqué cette possibilité avec le ministre de la Justice, mais il supposait qu'il lui suffirait de l'autoriser. Fielding enregistrerait la conversation. Ce serait sans doute instructif.

— Si tu veux lui parler en privé, euh, seul à seul, de quelque chose de trop personnel pour en parler devant une tierce personne... Moi, par exemple, compléta-t-il mentalement. La cible de l'assassin. Tu pourras bénéficier d'une ligne sécurisée.

Il proféra son mensonge sans éprouver soudain le moindre scrupule.

— Non, si tu me dis qu'il est en sécurité, ça me suffit.

Bill avait raté sa sortie. Il avait mal joué. Ou joué de façon trop appuyée. Il se coula contre elle. Elle ne bougea pas, ne chercha pas à se pelotonner plus confortablement. En fait, elle continuait à chiffonner le drap qui, millimètre par millimètre, se ramassait de son côté.

— Tu veux... ? proposa-t-elle d'une voix mal assurée.

Terrée dans sa solitude.

— Je suis fatigué.

Aussitôt, elle roula sur le flanc en lui tournant le dos.

Fielding l'avait mis en garde, quotidiennement : « Ne changez rien à vos habitudes... surtout dans l'intimité. Elle percevra la moindre réticence. »

Bill mourait d'envie de mettre un terme à cette comédie. N'importe quel homme le ferait pour la femme qu'il aime. Or il l'aimait. Ou peut-être était-il incapable d'aimer. Il n'avait rien tenté pour ramener Rachel. Jamais répondu à ses appels désespérés de Hong Kong. Il n'avait qu'à crier : « Voici venue l'heure pour tous les hommes de bonne volonté de voler au secours de leur parti. » Ou plutôt le lui murmurer à l'oreille. « Ne dis rien, ne fais rien, Clarissa. Tout le monde est au courant. Tu es en danger, mais tu peux compter sur mon soutien indéfectible. »

Et zut pour les Américains qui ne seraient pas de cet avis. Il démissionnerait. Il abdiquerait pour la femme qu'il aime, en temps de guerre, lorsque la survie de la nation est en jeu. Un suicide chevaleresque pour les livres d'histoire. Et que penserait Stephie en retournant au front ?

Le message électronique anonyme qu'avait reçu Clarissa disait : « À partir de huit heures demain matin, surveillez le sujet et prévenez *immédiatement* en cas de changement dans les mesures de sécurité ou de déplacement imprévu du sujet. »

Le sujet, c'était ainsi que l'appelaient les conjurés. La cible, avait traduit Fielding. Clarissa avait lu ce message.

Elle émit un soupir.

Bill se tourna et l'entoura de ses bras. Aussitôt, elle s'agrippa à lui et resserra son étreinte autour d'elle. Il enfouit un baiser dans sa chevelure qui dégagait toujours le même parfum. Une senteur dont il ne connaîtrait jamais l'origine et qu'il humait avidement pour la dernière fois. Elle lui fit face. Il savourait sa chaleur. Son désir s'éveilla. Il lui demanda :

— Y a-t-il quelque chose que tu voudrais me dire ?

Elle se figea. Puis elle se détourna. Elle ne me dira rien, constata Bill. Stupéfait. Accablé. Elle sait qu'on projette de me tuer et d'entraîner l'Amérique dans une guerre nucléaire et elle ne me dit rien.

Il s'écarta.

*Bureau ovale de la Maison-Blanche
30 décembre, 8 heures, heure locale*

Le bureau ovale grouillait de monde. Les attachés de presse de la Maison-Blanche avaient donné aux journalistes l'explication suivante : « C'est le retour aux affaires du Président. »

Bill écoutait le rapport du secrétaire à l'Énergie d'une oreille d'autant plus distraite que Hamilton Asher venait d'entrer dans la pièce. Le directeur du FBI, un immense sourire aux lèvres, serra les mains des collaborateurs de Bill tout en se frayant un chemin vers le Président.

— Hamilton ? dit celui-ci sans lui tendre la main.

— Monsieur le Président, je vous remercie de m'avoir invité à cette réunion du Conseil national de sécurité.

— Il est temps que le FBI reprenne sa place, commenta Bill sans conviction.

Il n'éprouvait aucune indulgence pour Hamilton Asher. Il avait bien l'intention d'assister à son exécution.

— Voici les disques, dit Asher en posant une enveloppe plate sur le bureau de Bill. Ils contiennent les vidéos que vous m'avez demandées.

Asher détacha ses doigts du mince paquet et recula d'un pas. Il consulta sa montre.

— La réunion va commencer.

En une seconde, il avait disparu. L'instant d'après, le bureau ovale s'était vidé.

Clarissa était assise à côté de son père. Mais elle n'arrivait pas à tirer un mot de lui. Bill lui avait demandé d'assister à la réunion du Conseil national de sécurité en marmonnant qu'il y avait du nouveau. C'était la première fois qu'elle se retrouvait dans la salle du Conseil depuis la conférence qui avait suivi la rencontre avec Han Zhemín à Camp David le soir de Noël. Clarissa se rongait les ongles en se disant : Han Wushi ! Ils vont me demander un commentaire sur l'accession soudaine de Han Wushi au pouvoir.

Son père la dévisageait. Il était blême, fripé, avachi. Ses yeux injectés de sang la considéraient avec pitié.

— Tu as l'air malade ! murmura-t-elle, avec plus de colère que de compassion.

Il resta là, la mâchoire pendante, sans réagir.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Il agita la tête.

— Qu'est-ce que tu fais ici, d'abord ?

Il haussa les épaules.

— Dis-moi quelque chose ! s'exclama-t-elle d'une voix assez assourdie pour n'être pas entendue par les autres personnes rassemblées autour de la grande table.

— Je t'aime.

Et ce fut tout.

Elle s'affola soudain. Ils vont tuer Bill ! Ils vont l'assassiner, là, tout de suite ! Elle se leva...

Son père referma douloureusement la main sur son poignet et la força à se rasseoir. Il garda sa main prisonnière sous la table. Elle avait beau se tortiller, il ne la lâchait pas. Il l'avait saisie brutalement, comme lorsque, petite fille, elle s'était mal conduite. C'était la seule forme de violence ou de châtiment corporel qu'il ait jamais appliquée à son égard.

— Allons-nous-en ! dit-elle entre ses dents serrées.

— C'est trop tard.

Elle cessa aussitôt de se débattre.

— Non ! Noooooon !

L'entrée de Hamilton Asher provoqua un léger remue-ménage.

Au même moment, un choc sourd se fit entendre, comme si quelqu'un avait laissé tomber un objet lourd à l'étage au-dessus.

Sauf qu'il n'y avait pas d'étage au-dessus. La salle du Conseil était enfouie à cent mètres sous terre. Tous les généraux, membres du cabinet et fonctionnaires levèrent les yeux. Pendant un instant terrible, le temps s'arrêta.

Le téléphone sonna. Le général Cotler, chef de l'état-major interarmes, appuya sur un bouton de l'interphone. Un tumulte de cris et de bruits confus s'éleva tandis qu'une voix de femme bouleversée hurlait :

— Le Président ! Il y a eu une explosion ! Dans le bureau ovale !

Cotler demanda précipitamment :

— Le Président est-il blessé ?

— Il est mort !

Le monde de Clarissa s'écroula. Elle se leva à demi, mais la poigne de son père la ramena sur sa chaise.

— Je veux y aller ! Je veux y aller ! Je veux y aller !

Elle fondit en larmes. Son père l'entoura de son bras.

— Ils sont tous morts ! continuait l'assistante. Toute cette partie du bâtiment a été soufflée ! Oh ! mon Dieu !

— Prévenez le vice-président ! ordonna Moore, le secrétaire à la Défense.

Un officier des communications se mit à l'œuvre.

— Nous sommes en danger ici, remarqua le général Cotler. Tous regroupés au même endroit.

— Partez, dit le secrétaire d'État Art Dodd à Bob Moore. Allez vous mettre en lieu sûr. Vite !

— Je reste en contact, répondit Moore en attrapant sa veste et son porte-documents.

Cotler désigna du doigt quelques colonels et officiers de marine, comme un chef de section commandant à ses hommes.

— Vous, vous, vous. Suivez-le.

Moore se dirigea vers l'ascenseur avec son escorte pour braver les périls qui l'attendaient en surface.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu ! hoquetait Clarissa sans parvenir à reprendre son souffle.

Elle secouait la tête avec tant de vigueur que ses cheveux lui fouettaient le visage. Son père lui incrustait ses ongles dans le poignet. Elle s'écarta de lui, lui martela les épaules et lui fit face. Assassin ! Salaud d'assassin ! criait-elle en pensée.

— Votre attention, s'il vous plaît !

C'était un grondement. Un rugissement. Un ordre du général

Latham de l'armée de l'air. L'officier grisonnant éloigna le téléphone de son oreille.

— Le poste de commandement de secours du vice-président a été abattu par trois chasseurs.

— Au-dessus du Kansas ? s'offusqua la voix de Moore.

— Impossible ! protesta le général Cotler.

— C'est pourtant arrivé, rectifia Latham. Ils ont pénétré à basse altitude à une vitesse supersonique.

Cotler se désintéressa du chef d'état-major de l'armée de l'air. Il s'adressa à un colonel.

— Trouvez-moi dans les cinq minutes s'il y a des traces de dégâts matériels au sol sur la trajectoire de ces « chasseurs supersoniques ». Mobilisez une équipe de recherche et de sauvetage et convoquez immédiatement une commission d'enquête.

— J'ai des pilotes en observation au-dessus du lieu du crash, annonça Latham. Il n'y a aucun survivant.

Art Dodd pointa un doigt vers l'écran vide.

— Envoyez les images. Je veux voir ça. Tout de suite.

Tout allait tellement vite. Les conséquences n'apparaissaient pas immédiatement. Il leur fallait à tous un peu de temps pour en prendre la mesure.

Clarissa fut la plus vive.

— Tu es président, dit-elle d'une voix forte à son père.

Le vieux président de la Chambre baissait modestement la tête. Écrasé par le poids de sa charge, se dit Clarissa. Ou de sa vieillesse, corrigea-t-elle pour elle-même. Il aurait besoin d'une aide efficace.

— Nous devrions recevoir le serment de M. Leffler.

Cela venait de l'autre bout de la pièce. C'était Hamilton Asher. Hamilton Asher. Cette ordure d'Asher ! fulminait Clarissa. C'était un homme mort. Elle vengerait la mort de Bill. Elle profiterait du pouvoir de son père pour l'écraser, le monstre ! L'assassin !

Derrière Art Dodd, l'écran se stria de lignes de contrôle colorées et une image apparut. Une tache noire environnée de flammèches déparait un champ de blé. Les rangs bien alignés de céréales étaient constellés de morceaux de métal distordu et de débris difficilement identifiables.

La prestation de serment fut organisée rapidement. Un peu trop, remarqua Clarissa en se rongant les ongles. Elle regarda autour d'elle pour voir si d'autres s'étonnaient comme elle de la hâte suspecte avec laquelle on procédait au transfert de pouvoir. Il aurait

mieux valu laisser passer un moment. Le président de la Cour suprême se présenta sur l'écran. Clarissa se fit la réflexion que les formules employées étaient puisées dans la Constitution, mais que pour la première fois dans l'histoire des États-Unis, cette succession n'avait rien de constitutionnel.

Elle chassa cette pensée de son esprit. Il y avait trop à faire. Bien que sénile, son père allait devoir mettre en place un nouveau gouvernement alors que se déroulait une guerre terrible. Tandis qu'il levait la main et bredouillait son serment solennel, Clarissa échafaudait des projets. Confiance. Confiance. Il nous faut quelqu'un en qui nous puissions avoir toute confiance. Parmi les principaux conseillers de Bill, Richard Fielding était certainement le plus digne de confiance.

— Monsieur le Président, enchaîna le général Latham dès que la cérémonie fut bouclée.

Hamilton Asher se tenait à ses côtés.

— Vous êtes désormais le commandant en chef des forces armées des États-Unis d'Amérique. Ces assassinats sont très probablement l'œuvre des Chinois. Sinon, ils ne vont pas tarder à en être informés. Dans un cas comme dans l'autre, ils y verront une manifestation de faiblesse. Une occasion à saisir.

— Pour lancer une offensive contre nous ? se rebiffa Cotler. Avec des armes nucléaires ? Il n'y a absolument rien qui indique que...

— La situation est extrêmement instable ! trancha Latham, s'adressant autant à Cotler qu'au père de Clarissa. Le président Leffler n'a pas eu le temps d'être mis au courant. J'aimerais lui indiquer une ou deux procédures. Lui transmettre les codes nucléaires et lui expliquer le fonctionnement.

Latham ! comprit tout à coup Clarissa. Latham et Asher. Ils avaient misé sur le « dernier espoir de campagne » de son père pour l'attirer dans leurs filets. En lui imposant cette condition s'il voulait succéder à Bill et, s'avisait soudain Clarissa, continuer à vivre, tout simplement. S'il refusait, ils iraient chercher le suivant sur la liste. C'était peut-être même déjà fait.

À son corps défendant, Cotler fit signe à Latham de poursuivre. Même s'il s'y était opposé, Clarissa n'était pas sûre que Latham aurait renoncé. Mais à peine avait-il commencé à murmurer sa leçon à l'oreille de son père que Cotler s'interposait avec véhémence.

— Vous êtes en train de lui apprendre les procédures spécifiques d'attaque massive ! À quoi jouez-vous, Martin ?

— S'ils nous tombent dessus sans retenir leur force de frappe, Adam, répliqua Latham avec une conviction qui paraissait sincère, nous sommes morts. En tant que pays. Nous sommes finis !

— Mais il n'y a pas d'offensive en préparation ! Pour l'amour du ciel, général, nos défenses nous donneront tout le temps de...

— Monsieur le Président ? demanda tout à coup Latham. Quels sont vos ordres ?

— Quoi ? s'insurgèrent en même temps Cotler et l'amiral Thornton, qui avaient bondi sur leurs pieds.

— Nous attaquons comme prévu, marmonna Leffler.

— Comme prévu par qui ? demanda Art Dodd.

— Il veut dire comme le préconise le général Latham, intervint Clarissa, volant au secours de son père.

Hamilton Asher, en protecteur plus avisé, se tenait aussi près de Tom Leffler.

— Général Latham... ! reprit Cotler

En se retournant, il s'aperçut que son homologue de l'armée de l'air était au téléphone.

— 2-9 Écho Gold, finissait-il de dicter dans le micro.

Un trio d'officiers de l'aviation encadraient son siège.

— Allô ? Vous m'entendez ? Allô ? Allô ? Allô ?

Le film de l'épave de l'avion du vice-président se figea sur l'écran, comme un enregistrement vidéo arrivé à son terme.

Pendant un instant, Clarissa crut que les Chinois avaient vraiment attaqué en traîtres.

La porte à deux battants s'ouvrit brutalement. Clarissa sursauta et lâcha une exclamation. Bill Baker et Richard Fielding entrèrent à la tête d'une armée d'agents secrets qui tenaient leurs armes braquées.

— Tu es vivant ! murmura Clarissa.

Bill lui retourna un regard sévère. Les agents se déployèrent de part et d'autre de la table et l'encerclèrent, se déplaçant prestement tout en gardant l'œil sur des cibles connus d'eux seuls. Le premier menotté, sans ménagement, fut le général Latham. Quelques-uns de ses collaborateurs se retrouvèrent cernés. À d'autres, on demanda de s'écarter.

Ils surgirent derrière Clarissa, qui était retombée sur sa chaise. Elle sentait leur présence dans son dos. Sa peau se contracta comme dans l'attente de la piqûre. Asher grogna bruyamment quand on lui

coïncâ les mains dans le dos. Une paire de menottes se referma sur les poignets de son père, qui n'opposa aucune résistance.

— Mademoiselle Leffler, dit poliment une voix derrière elle.

Elle se leva et se tourna face à l'agent, résolue à garder son sang-froid. Ce n'était peut-être pas ce qu'elle croyait.

L'homme emprisonna ses poignets avec douceur. Les menottes les maintenaient serrés l'un contre l'autre. Clarissa avait la bouche béante de stupeur. Asher fut emmené sous les regards graves des généraux et ministres. Tom Leffler suivit, tête basse, exhibant une honte abjecte. Une escouade d'agents saisit Clarissa par le coude pour l'escorter entre deux haies de visages fermés. Hommes et femmes. Militaires et civils. Des collaborateurs qu'elle n'avait jamais vus auparavant. Tous la considéraient avec des regards de haine intense. Son intelligence d'ordinaire si vive était soudain en panne. Elle ne comprenait pas pourquoi ils la haïssaient.

— Vous allez être fusillé, annonça Fielding haut et fort au général Latham.

— J'ai toujours été prêt à donner ma vie pour mon pays !

Sa réplique lui attira un concert de protestations et de cris de colère de la part des officiers présents. Toutes armes et tous grades confondus. Mais les plus profondément outrés de cette profession de patriotisme blasphématoire étaient ses homologues. Et leur éclat hostile chagrina Clarissa plus encore que le général Latham.

Car elle partageait leur inimitié à l'égard de Latham et Asher. Elle était comme eux tous. La seule différence entre elle et eux, c'était qu'elle portait la même culpabilité que les deux hommes.

Bill se dressa sur le chemin de Clarissa, lui barrant le passage.

— Je suis innocente ! Bill, je n'ai pas... !

Il l'interrompit.

— « Voici venue l'heure pour tous les hommes de bonne volonté de voler au secours de leur parti. »

Pékin, Chine

31 décembre, 21 h 30, heure locale

Han avait pris place loin du centre de la table dressée sur une estrade pour le banquet somptueux qui se donnait à Pékin. Il était encore étourdi par le long voyage qui l'avait ramené des États-Unis

par un trajet tortueux à travers l'Amérique latine et le Pacifique Sud, les aéroports hawaïens ayant subi les attaques de bandes de marines américains qu'on avait crues supprimées depuis longtemps.

L'immense salle bourdonnait du bruit des conversations du millier de dignitaires qui composaient l'assistance. Toutes les tables étaient rondes. Il s'y tenait des discussions joyeuses et animées. Les convives placés à la longue table surélevée étaient installés, non pas les uns en face des autres, mais face à la salle. Cette disposition ne facilitait pas les échanges. Han se sentait particulièrement isolé. Le plan de table était assez représentatif de la vie publique. Les liens familiaux n'étaient mis en avant que pour la galerie. Derrière la façade, les sentiments étaient réservés aux maîtresses. L'amour paternel ou filial n'avait pas de place. La classe dirigeante l'avait banni depuis des générations.

Han se pencha sur son assiette intacte pour jeter un coup d'œil vers le centre de la table, à sa gauche. Les occupants étaient répartis, en nombre égal soigneusement évalué, entre les civils à droite et les officiers et leurs épouses à gauche. Han était relégué dans l'oubli, exilé tout au bout de l'extrémité droite, avec les oncles sans importance et les lointains cousins. Des gens dont il n'avait même pas pris la peine d'apprendre les noms. Il avait repéré, très loin sur sa gauche, la frontière entre civils et militaires détenteurs du pouvoir.

Son père et sa mère se trouvaient à peu près au milieu de la table. Plus près du centre, le Premier ministre et sa femme. Et, à la lisière des deux mondes, Wu qui, pour une fois, n'était pas en uniforme mais en costume sombre. C'était la première fois que Han le voyait en tenue civile.

Depuis le début du dîner, la place de Wu au centre du microcosme politique était baignée dans la lumière des caméras de télévision et des flashes.

Han poursuivit son inspection. Il aperçut, à côté de Wu, Liu Yi, la ravissante petite-fille du ministre de la Défense. L'épouse qu'on avait destinée à Han avant que Wu se l'approprie. Le vieux général Liu Changxing et son laideron de femme la chaperonnaient. Ensuite venaient le père de Yi, également général, sa mère et tous les autres officiers et épouses en ordre décroissant de grade et d'importance, jusqu'au menu fretin du pouvoir expatrié aux extrémités de la table : jeunes officiers invités pour des raisons de convenance, à cause de leur lien de parenté. Ils étaient aux militaires ce que Han était aux civils.

Quelle chute vertigineuse que la sienne ! Il avait pourtant fait tout ce qu'il fallait, obéi aux ordres, mais ça n'avait pas suffi. Il n'avait pas commis d'erreur, aucune faute dont on puisse le punir. Pourtant, il avait débarqué à l'aéroport de Pékin aux petites heures de la matinée pour ne trouver qu'une voiture ordinaire sur un tarmac désert.

Toute la journée il avait essayé de voir Wu, mais son fils était très pris. Tout le monde à Pékin se démenait pour arriver jusqu'à lui. Des foules de curieux et des concerts d'acclamations l'attendaient à chaque étape de sa tournée triomphale dans la capitale du monde. La chaîne de télévision nationale interrompait à tout bout de champ ses programmes pour régaler son public des dernières images de son idole. Sortant de chez le ministre de la Sécurité. Arrivant au ministère du Commerce. Déjeunant avec le Conseil des ministres. Visitant, l'après-midi, divers postes de commandement militaires. L'adoration du public qui s'exprimait à chacune de ses apparitions n'était pas orchestrée par le gouvernement, d'où l'ampleur du phénomène. La Chine n'avait jamais connu de personnage tel que Han Wushi : fils prodigue, héros de la guerre, sauveur et demi-dieu pour une audience de téléspectateurs qui se chiffrait par milliards.

Car Han Wushi était devenu un symbole d'espérance. Un immense écran sur lequel, dans tout l'empire chinois, les gens projetaient leurs espoirs. Pour certains, sa détermination tenace au combat symbolisait une promesse de victoire. Pour d'autres, son refus de poursuivre une attaque suicidaire annonçait la fin prochaine d'une guerre absurde et meurtrière. Pour tous, il incarnait le changement. Un nouveau visage. Un vent de fraîcheur dans l'air vicié des coursives du pouvoir peuplées de badernes vieillissantes. Wu convenait parfaitement à ce rôle parce que totalement neuf. *Tabula rasa*. Dépourvu des souillures d'années d'intrigues politiques.

Et, en plus, il était à la fois un membre de la famille civile régnante et un soldat marqué à la joue par une balle américaine.

Han se doutait bien que Wu n'avait pas réussi cela tout seul. Mais l'ascension avait été rapide. Fruit d'un plan conçu au sommet, des mois plus tôt, peut-être même avant l'invasion. Par qui ? Civils ou militaires ? Han l'ignorait. Mais, au bout du compte, tous y avaient adhéré. Wu avait été utilisé à la fois par le Premier ministre et le ministre de la Défense, mais il avait aussi exercé sa part de manipulation. Han était convaincu que le meurtre de Sheng et de Li avait été ordonné par le Premier ministre et le général Liu d'un commun

accord. Parce que Sheng avait toujours constitué une menace pour le premier et risquait d'en devenir une pour le second. Mais Wu avait choisi de son propre chef de rendre Bill Baker et sa fille aux Américains — il n'en avait parlé à personne. C'était une mesure que lui permettait son pouvoir politique tout neuf. Ni les civils ni les militaires ne la lui avaient reprochée, ce qui était sage. Son geste de conciliation envers l'ennemi avait, comme tout ce qu'il faisait, été unanimement applaudi par l'opinion.

N'étant redevable à personne de sa popularité, Wu représentait à lui seul une puissance énorme. Les vieux pitres des deux bords du fossé politique pensaient pouvoir exploiter cette force à leur avantage.

Les invités qui entouraient Han le dévisageaient pendant qu'il contemplait son fils. Han se recula sur sa chaise et fit mine de s'intéresser à son assiette. Quand, encore sous le coup du décalage horaire, il était arrivé au banquet, on l'avait poussé dans la file des nouveaux venus qui faisaient la queue pour saluer leurs hôtes. Elle était longue et conduisait à Wu, toujours affublé de son pansement, et à l'adorable Yi, exquise et rayonnante, dont Wu avait fait la connaissance en débarquant dans la salle de réception. L'attente interminable avait laissé à Han le temps de se préparer. À Wu il réserverait un mutisme empreint de sombre fierté. Une poignée de main vigoureuse. Un sourire retenu. Un signe de la tête. À la pétulante Yi, il dirait avec une pointe d'humour : « J'espère bien vous faire visiter Disneyland la prochaine fois que vous viendrez en Amérique. » Car malgré tout, juste avant de prendre l'avion à l'aéroport d'Atlanta, qui serait bientôt rebaptisé « Han Wushi Airport », il s'était vu confier la gestion des territoires conquis de l'Ouest en plus de l'administration de l'est de l'Amérique occupée.

Le mariage de Wu et de Yi avait été célébré sur place, à la hâte... Han avait lâché une bordée de jurons en apprenant la nouvelle. Elle anéantissait tous ses projets. Les deux moitiés rivales du monde politique avaient été réunies sans qu'il ait eu le loisir de prendre ses dispositions.

Les invités furent appelés à prendre place à table avant qu'il ait atteint les jeunes mariés. Le silence tomba soudain sur la grande salle comme sur un champ à l'arrivée d'un nuage de sauterelles. Le ministre de la Défense Liu se leva. Un micro surgit devant lui, brandi par un soldat, hors du champ de la caméra. Il avait devant lui, plongés dans une muette expectative, tous ceux qui comptaient de

près ou de loin dans l'univers politique chinois. Des ministres. Des généraux. Des hauts fonctionnaires. Des ambassadeurs et des administrateurs de territoires occupés, revenus des parcelles éloignées de l'empire. Tous accompagnés de leurs épouses, au rôle souvent déterminant, invitées à cette réception censée être une manifestation purement mondaine.

Tout le monde se mit debout, Han comme les autres, quand le ministre de la Défense leva son verre. Le vacarme des chaises déplacées se tut en quelques secondes.

— J'aimerais porter un toast, déclama le général dans les haut-parleurs et sur les écrans d'un milliard de téléviseurs, à un jeune homme qui incarne tout ce que nous avons de plus cher. Membre d'une grande famille chinoise. Qui porte le nom légendaire de Han. Un héros honoré qui a fait preuve d'un courage remarquable à la tête de ses hommes lors de la glorieuse bataille de Washington. Et qui vient d'entrer dans ma famille pour notre plus grande fierté. À Han Wushi !

La réponse fut immédiate.

— À Han Wushi, clama à l'unisson le millier de dignitaires au milieu d'un feu d'artifice de flashes sous-tendu par le ronronnement des caméras de télévision.

L'acclamation du nom de Wu valait serment d'allégeance au nouveau régime. Un pacte d'alliance entre dirigeants civils et officiers militaires incarné par le jeune homme, pour le plus grand bien de la Chine. Un hommage aussi, inspiré par une peur secrète, au géant américain que la Chine n'avait pas réussi à tuer dans son sommeil. Han formulait silencieusement ce commentaire quand une caméra fixa son objectif sur le centre du monde : son fils et sa belle-fille.

Certains se dressaient sur la pointe des pieds pour voir Wu et Yi s'enlacer sur la piste de danse. Sous l'œil avide des caméras, le jeune couple, le prince et la princesse de Chine, entama une valse au milieu d'un cercle de généraux et de ministres radieux. Les vieux officiers en uniforme se mêlaient aux vénérables civils en costume et bavardaient avec eux avec une simplicité qu'ils n'avaient plus pratiquée depuis une décennie. Opérateurs et photographes envoyèrent le message au monde entier.

À l'insu de Han, le pouvoir civil avait couru deux lièvres à la fois dans son ultime confrontation avec ses rivaux militaires. Au dernier moment, le Premier ministre avait préféré le compromis à la lutte

que Han avait été chargé de mener. Le changement de politique avait entraîné un changement de personnel. Le jeune Wu, en parfait hybride des sphères civile et militaire, arracherait la Chine à ses jeux politiques suicidaires.

Exit le passé, songeait Han avec amertume. En route pour le futur. Le roi est mort. Vive le roi.

Han sortit de table et s'éclipsa discrètement. Les bêtes politiques qui l'assaillaient autrefois de courbettes ne le reconnaissaient plus. Il appartenait à l'histoire ancienne. Wu, à l'avenir.

Han rentra directement chez lui. Il trouva Shen Shen installée devant la télévision en déshabillé sommaire. Elle avait les yeux rouges à force d'avoir pleuré et le menton raide de colère. Elle était revenue à Pékin avec Han en ourdissant de sombres combines.

— Tu l'as vu ? demanda-t-elle à Han.

— Non, mais il sera en visite au quartier général commun à Hong Kong demain. Il sera logé chez la famille. Je peux t'y envoyer.

— Il sera seul ?

Han hocha la tête et sourit.

— Yi reste à Pékin.

— Et cette nuit ? Ils ont des lits séparés ?

— J'en doute, dit Han avec un rire cruel.

Shen Shen grinça des dents.

— Quand même, il l'abandonne le lendemain de leur mariage.

Elle reporta son attention sur la télévision. Wu riait aux éclats en répandant le champagne qu'il essayait de verser dans la bouche de Yi. Yi était un peu plus âgée que lui. Elle avait vingt et un ans, ce qui ne l'empêchait pas de glousser comme une gamine. Les doyens rassemblés autour d'eux, que Han n'avait pas le souvenir d'avoir jamais vus sourire, riaient à gorge déployée des facéties du jeune couple. Un symbole du bonheur qui attendait tous les soldats chinois à leur retour au pays, un jour.

— La chienne ! pesta Shen Shen en maltraitant un malheureux oreiller de satin.

— Je vais m'occuper d'elle, promit Han. Toi, tu t'occupes de Wu, à ta manière, quelle qu'elle soit.

Il esquissa un sourire, éteignit les lumières et alla la rejoindre dans le halo tamisé émanant de la télévision dont les deux amants ne détachèrent pas leurs yeux jusqu'à l'orgasme.

Chantier naval de Philadelphie
15 janvier, 13 h 30, heure locale

Le capitaine Stephanie Roberts était perché sur la plate-forme surplombant la surface scintillante de l'eau. Une dizaine de bateaux de surface mouillaient dans le port de Philadelphie, mais l'amiral Thornton était en train de lui expliquer que l'essentiel de l'escorte du navire-atelier était invisible.

— Nos chantiers navals de New London, dans le Connecticut, ont sorti une flopée de sous-marins d'attaque, lui disait le chef des opérations navales sanglé dans son uniforme bleu marine orné d'épaulettes dorées. Ces submersibles chasseront les sous-marins chinois qui tenteraient d'approcher le navire-atelier.

L'amiral avait l'air ravi de pouvoir jouer enfin un rôle capital dans la guerre.

— Le nombre exact est top secret, naturellement.

Il se pencha à l'oreille de Stephie et glissa :

— Mais il y en a plus que ce que les Chinois nous croient capables de produire. Beaucoup plus.

Il adressa un clin d'œil à Stephie et un grand sourire s'épanouit sur ses lèvres.

Plus bas, un orchestre jouait pour les marins tout de bleu vêtus et des civils chargés de drapeaux et de pancartes patriotiques. Stephie supposa qu'il s'agissait des ouvriers et de leurs familles.

— Vous êtes en permission ? lui demanda l'amiral Thornton

— Oui, répondit-elle laconiquement.

— Où se trouve votre unité actuellement ? s'informa un autre officier de marine.

— Dans le sud de la Virginie.

Quinze jours plus tôt, la compagnie Charlie, réduite à deux sections placées sous son commandement, avec l'indéfectible Animal à ses côtés, avait, sous les ordres du lieutenant-colonel Ackerman, commandant le 3^e bataillon du 519^e d'infanterie, repris tout un quartier de Richmond aux Chinois. Les civils américains, fous de bonheur, avaient brûlé sous leurs yeux la Déclaration d'allégeance à la Chine que les occupants avaient eu la prétention de leur faire signer, sans aucun succès d'ailleurs. Animal avait alors murmuré :

— J'aurais voulu que les autres soient là pour voir ça.

Les noms, les visages, les sourires des absents étaient revenus

hanter sa mémoire. Ils volaient vers la victoire, mais John Burns était mort.

— Dieu les bénisse, déclara, comme s'il avait lu dans ses pensées, l'amiral Thornton.

Tout à la joie du moment, il rendait leurs sourires aux officiers et à leurs épouses alignés sur deux rangées de sièges derrière Stephie.

— Il serait temps de vous faire un peu plaisir, hein, les gars ? lança-t-il aux officiers de marine qui l'entouraient.

Un chœur de « oui, amiral » lui répondit.

Thornton se tourna vers Stephie, qu'il trouvait peu bavarde.

— Quand les bateaux-ateliers prendront-ils la mer ? s'enquit-elle. Je veux dire avec leurs équipages et tout leur matériel de combat ?

— Eh bien, ça aussi, c'est top secret. Il se pencha un peu. La semaine prochaine.

Les commandants et amiraux qui se pressaient tout autour réprimèrent des sourires entendus. Visiblement, ils bouillaient d'impatience.

L'orchestre se tut et la voix de Bill Baker s'éleva dans les haut-parleurs. Stephie le voyait sur un écran. Il se tenait devant la proue d'un bateau gigantesque à cinq cents mètres de là. Son discours fut bref, ponctué des acclamations d'une foule idolâtre. Mais la ferveur fut à son comble quand il prononça les dernières paroles :

— Je baptise ce vaisseau *USS Ronald Reagan* !

Une ovation accompagna son geste lorsqu'il lâcha la bouteille qui alla s'écraser contre la coque du mastodonte de cinq cent mille tonnes. De sa lointaine plate-forme, Stephie admirait le pont allongé semblable à celui d'un supertanker. Au lieu de pétrole, il transportait dans son flanc huit mille silos verticaux autorechargeables. Et, dans ses profondeurs, cent mille missiles spéciaux d'une extraordinaire diversité emplissaient ses cales.

— Hommes et femmes des États-Unis, cria Bill Baker d'une voix forte, armez ce navire et donnez-lui vie !

L'orchestre se remit à jouer. Des marins en grand uniforme s'élancèrent sur la passerelle. Une patrouille d'avions de combat survola le site, suivie, c'était de circonstance, d'un vol de soixante missiles qui exécutèrent de savantes figures aériennes. Quand ils eurent éclaté, tous ensemble, ce fut le tour de Stephie d'occuper le devant de la scène.

Elle était morte de trac. Elle avait les mains glacées. Les caméras

se tournèrent vers elle. Son père, sur sa plate-forme jumelle, sourit en la découvrant sur son écran.

L'amiral Thornton lui remit un magnum de champagne enfermé dans un filet suspendu au bout d'une longue corde. Stephie s'avança vers la gerbe de micros en clignant sous les flashes. Elle s'éclaircit la voix.

— Allez-y, lui souffla l'amiral Thornton.

Elle lança la bouteille de toutes ses forces. Une rumeur monta de l'assemblée avant même que celle-ci ait atteint la coque noire majestueuse.

Il y eut des éclats de rire. Stephie se renfroga — la bouteille, c'était après.

— J'ai cafouillé, chuchota-t-elle à l'attention de l'amiral.

Elle était trop près des micros. Cette fois, les rires fusèrent sans retenue. La foule assemblée en contrebas, son père sur l'écran, tous contribuaient à l'hilarité générale. Stephie sentit le sang affluer à ses joues.

— Continuez, dit l'amiral en s'esclaffant.

Stephie se racla la gorge et tendit le cou vers les micros pour prononcer la phrase qu'elle avait apprise la veille. Sa voix amplifiée par les haut-parleurs résonna sur les docks :

— Je baptise ce vaisseau *USS Bill Baker* ! Hommes et femmes des États-Unis, armez ce navire et donnez-lui vie !

L'ovation de la foule s'enfla, plus puissante encore que la première fois. L'orchestre entonna l'hymne national. L'Amérique reprenait la mer.

Composition : Facompo, 14100 Lisieux

Impression réalisée sur CAMERON par



BUSSIÈRE CAMEDAN IMPRIMERIES

GROUPE CPI

*à Saint-Amand-Montrond (Cher)
pour le compte des Éditions Robert Laffont
en avril 2001*

N° d'édition : 41676. — N° d'impression : 011845/4.
Dépôt légal : avril 2001.

Imprimé en France



2010. La Chine envahit les États-Unis... C'est la Troisième Guerre mondiale.

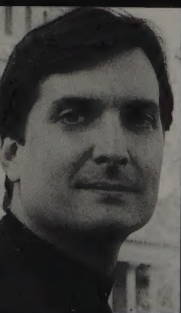
On croyait le dragon chinois endormi. Après des siècles de silence, il se réveille. Un jour de septembre 2010, la plus grande flotte jamais réunie dans l'histoire de l'humanité approche des États-Unis. Bientôt, on se bat au corps à corps sur le sol américain : la jeunesse dorée de Floride et de Californie doit apprendre à ramper dans la boue, à tuer sans état d'âme.

Parmi elle, Stephie, jolie fille et sale caractère. Son père est le président des États-Unis. Refusant tout traitement de faveur, elle choisit de rester dans les tranchées, sous les abris de béton ébranlés par le vol des missiles, le M-16 à l'épaule.

L'ennemi avance... Il est bientôt aux portes de Washington. C'est alors qu'un jeune Chinois surgit dans la vie de Stephie – un métis qui pourrait bien faire basculer le sort de la guerre...

Un technothriller dramatiquement vraisemblable. Chaque étape du scénario catastrophe dressé par Eric Harry est fondée sur l'observation des conflits passés et l'étude de la géostratégie actuelle ; les armes nouvelles ultrasophistiquées dont il décrit la première utilisation en grandeur réelle sont déjà, aujourd'hui, en gestation.

À faire froid dans le dos.



Eric Harry a publié aux États-Unis plusieurs best-sellers, dont deux ont été traduits par les éditions Robert Laffont : L'Ordinateur (1998) et 10 juin 1999 : la première guerre nucléaire vient de commencer... (1999).

Traduit de l'américain par Nathalie Gouyé-Guil

www.laffont.fr
2001-IV / 149 F
22,71 € TTC FRANCE



9 782221 079133

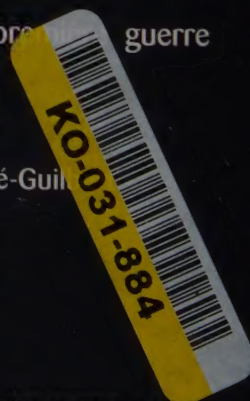


Photo de l'auteur : © J. Bauer.
Couverture : © P. Sion, J. R. Ramey / Image Bank.
Launois / Rapho